

Document fourni par la société Bibliopolis  
<http://www.bibliopolis.fr>

[La] parure et autres contes parisiens [Document électronique] / Guy de Maupassant ; texte établi par Marie-Claire Bancquart,...

"Coco, coco, coco frais!"

J'avais entendu raconter la mort de mon oncle Ollivier.

Je savais qu'au moment où il allait expirer doucement, tranquillement, dans l'ombre de sa grande chambre dont on avait fermé les volets à cause d'un terrible soleil de juillet, au milieu du silence étouffant de cette brûlante après-midi d'été, on entendit dans la rue une petite sonnette argentine. Puis, une voix claire traversa l'alourdissante chaleur: "Coco frais, rafraîchissez-vous Mesdames, coco, coco, qui veut du coco?" Mon oncle fit un mouvement, quelque chose comme l'effleurement d'un sourire remua sa lèvre, une gaieté dernière brilla dans son oeil qui, bientôt après, s'éteignit pour toujours.

J'assistais à l'ouverture du testament. Mon cousin Jacques héritait naturellement des biens de son père; au mien, comme souvenir, étaient légués quelques meubles. La dernière clause me concernait. La voici: "A mon neveu Pierre, je laisse un manuscrit de quelques feuillets qu'on trouvera dans le tiroir gauche de mon secrétaire; plus 500 francs pour acheter un fusil de chasse, et 100 francs qu'il voudra bien remettre de ma part au premier marchand de coco qu'il rencontrera!..."

Ce fut une stupéfaction générale. Le manuscrit qui me fut remis m'expliqua ce legs surprenant.

Je le copie textuellement: "L'homme a toujours vécu sous le joug des superstitions. On croyait autrefois qu'une étoile s'allumait en même temps que naissait un enfant; qu'elle suivait les vicissitudes de sa vie, marquant les bonheurs par son éclat, les misères par son obscurcissement. On croit à l'influence des comètes, des années bissextiles, des vendredis, du nombre treize. On s'imagine que certaines gens jettent des sorts, le mauvais oeil. On dit: "Sa rencontre m'a toujours porté malheur." Tout cela est vrai. J'y crois. - Je m'explique: Je ne crois pas à l'influence occulte des choses ou des êtres; mais je crois au hasard bien ordonné. Il est certain que le hasard a fait s'accomplir des événements importants pendant que des comètes visitaient notre ciel; qu'il en a placé dans les années bissextiles; que certains malheurs remarquables sont tombés le vendredi, ou bien ont coïncidé avec le nombre treize; que la vue de certaines personnes a concorde avec le retour de certains faits, etc. De là naissent les superstitions. Elles se forment d'une observation incomplète, superficielle, qui voit la cause dans la coïncidence et ne cherche pas au delà.

"Or, mon étoile à moi, ma comète, mon vendredi, mon nombre treize, mon jeteur de sorts, c'est bien certainement un marchand de coco.

"Le jour de ma naissance, m'a-t-on dit, il y en eut un qui cria toute la journée sous nos fenêtres.

"A huit ans, comme j'allais me promener avec ma bonne aux Champs-Élysées, et que nous traversions la grande avenue, un de ces industriels agita soudain sa sonnette derrière mon dos. Ma bonne regardait au loin un régiment qui passait; je me retournai pour voir le marchand de coco. Une voiture à deux chevaux, luisante et rapide comme un éclair, arrivait

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

sur nous. Le cocher cria. Ma bonne n'entendit pas; moi non plus. Je me sentis renversé, roulé, meurtri... et je me trouvai, je ne sais comment, dans les bras du marchand de coco qui, pour me reconforter, me mit la bouche sous un de ses robinets, l'ouvrit et m'aspergea... ce qui me remit tout à fait.

"Ma bonne eut le nez cassé. Et si elle continua à regarder les régiments, les régiments ne la regardèrent plus.

"A seize ans, je venais d'acheter mon premier fusil, et, la veille de l'ouverture de la chasse, je me dirigeais vers le bureau de la diligence, en donnant le bras à ma vieille mère qui allait fort lentement à cause de ses rhumatismes. Tout à coup, derrière nous, j'entendis crier: "Coco, coco, coco frais!" La voix se rapprocha, nous suivit, nous poursuivit. Il me semblait qu'elle s'adressait à moi, que c'était une personnalité, une insulte. Je crois qu'on me regardait en riant: et l'homme criait toujours: "Coco frais!" comme s'il se fût moqué de mon fusil brillant, de ma carnassière neuve, de mon costume de chasse tout frais en velours marron.

"Dans la voiture je l'entendais encore.

"Le lendemain, je n'abattis aucun gibier, mais je tuai un chien courant que je pris pour un lièvre; une jeune poule que je pris pour une perdrix. Un petit oiseau se posa sur une haie; je tirai, il s'envola; mais un beuglement terrible me cloua sur place. Il dura jusqu'à la nuit... Hélas! mon père dut payer la vache d'un pauvre fermier.

"A vingt-cinq ans, je vis, un matin, un vieux marchand de coco, très ridé, très courbé, qui marchait à peine, appuyé sur son bâton et comme écrasé par sa fontaine. Il me parut être une sorte de divinité, comme le patriarche, l'ancêtre, le grand chef de tous les marchands de coco du monde. Je bus un verre de coco et je le payai vingt sous. Une voix profonde qui semblait plutôt sortir de la boîte en fer-blanc que de l'homme qui la portait gémit: "Cela vous portera bonheur, mon cher monsieur."

"Ce jour-là je fis la connaissance de ma femme qui me rendit toujours heureux.

"Enfin, voici comment un marchand de coco m'empêcha d'être préfet.

"Une révolution venait d'avoir lieu. Je fus pris du besoin de devenir un homme public. J'étais riche, estimé, je connaissais un ministre; je demandai une audience en indiquant le but de ma visite. Elle me fut accordée de la façon la plus aimable.

"Au jour dit (c'était en été, il faisait une chaleur terrible), je mis un pantalon clair, des gants clairs, des bottines de drap clair aux bouts de cuir verni. Les rues étaient brûlantes. On enfonçait dans les trottoirs qui fondaient; et de gros tonneaux d'arrosage faisaient un cloaque des chaussées. De place en place des balayeurs faisaient un tas de cette boue chaude et pour ainsi dire factice, et la poussaient dans les égouts. Je ne pensais qu'à mon audience et j'allais vite quand je rencontrai un de ces flots vaseux; je pris mon élan, une... deux... Un cri aigu, terrible, me perça les oreilles: "Coco, coco, coco, qui veut du coco?" Je fis un mouvement involontaire des gens surpris; je glissai... Ce fut une chose lamentable, atroce... J'étais assis dans cette fange... mon pantalon était devenu foncé, ma chemise blanche tachetée de boue; mon chapeau nageait à côté de moi. La voix furieuse, enrouée à force de crier, hurlait toujours: "Coco, coco!" Et devant moi, vingt personnes que secouait un rire formidable, faisaient d'horribles grimaces en me regardant.

"Je rentrai chez moi en courant. Je me changeai. L'heure de l'audience était passée."

Le manuscrit se terminait ainsi:

"Fais-toi l'ami d'un marchand de coco, mon petit Pierre. Quant à moi, je m'en irai content de ce monde, si j'en entends crier un, au moment de mourir."

Le lendemain, je rencontrai aux Champs-Élysées un vieux, très vieux porteur de fontaine qui paraissait fort misérable. Je lui donnai le billet de cent francs de mon oncle. Il tressaillit stupéfait, puis me dit: "Grand merci, mon petit homme, cela vous portera bonheur."

"Les dimanches d'un bourgeois de Paris"

I

Préparatifs de voyage

Monsieur Patisot, né à Paris, après avoir fait, comme beaucoup d'autres, de mauvaises études au collège Henri IV, était entré dans un ministère par la protection d'une de ses tantes, qui tenait un débit de tabac où s'approvisionnait un chef de division.

Il avança très lentement et serait peut-être mort commis de quatrième classe, sans le paternel hasard qui dirige parfois nos destinées.

Il a aujourd'hui cinquante et deux ans, et c'est à cet âge seulement qu'il commence à parcourir, en touriste, toute cette partie de la France qui s'étend entre les fortifications et la province.

L'histoire de son avancement peut être utile à beaucoup d'employés, comme le récit de ses promenades servira sans doute à beaucoup de Parisiens qui les prendront pour itinéraires de leurs propres excursions, et sauront, par son exemple, éviter certaines mésaventures qui lui sont advenues.

M. Patisot, en 1854, ne touchait encore que 1 800 francs. Par un effet singulier de sa nature, il déplaisait à tous ses chefs, qui le laissaient languir dans l'attente éternelle et désespérée de l'augmentation, cet idéal de l'employé.

Il travaillait pourtant; mais il ne savait pas le faire valoir: et puis il était trop fier, disait-il. Et puis sa fierté consistait à ne jamais saluer ses supérieurs d'une façon vile et obséquieuse, comme le faisaient, à son avis, certains de ses collègues qu'il ne voulait pas nommer. Il ajoutait encore que sa franchise gênait bien des gens, car il s'élevait, comme tous les autres d'ailleurs, contre les passe-droits, les injustices, les tours de faveur donnés à des inconnus, étrangers à la bureaucratie. Mais sa voix indignée ne passait jamais la porte de la case où il besognait, selon son mot: "Je besogne... dans les deux sens, Monsieur."

Comme employé d'abord, comme Français ensuite, comme homme d'ordre enfin, il se ralliait, par principe, à tout gouvernement établi, étant fanatique du pouvoir... autre que celui des chefs.

Chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, il se postait sur le passage de l'Empereur afin d'avoir l'honneur de se découvrir: et il s'en allait tout orgueilleux d'avoir salué le chef de l'Etat.

A force de contempler le souverain, il fit comme beaucoup: il l'imita dans la coupe de sa barbe, l'arrangement de ses cheveux, la forme de sa redingote, sa démarche, son geste - combien d'hommes, dans chaque pays, semblent des portraits du Prince! - Il avait peut-être une vague ressemblance avec Napoléon III, mais ses cheveux étaient noirs - il les teignit. Alors la similitude fut absolue; et, quand il rencontrait dans la rue un autre monsieur représentant aussi la figure impériale, il en était jaloux et le regardait dédaigneusement. Ce besoin d'imitation devint bientôt son idée fixe, et, ayant entendu un huissier des Tuileries contrefaire la voix de l'Empereur, il en prit à son tour les intonations et la lenteur calculée.

Il devint ainsi tellement pareil à son modèle qu'on les aurait confondus, et des gens au ministère, des hauts fonctionnaires, murmuraient, trouvant la chose inconvenante, grossière

même; on en parla au ministre, qui manda cet employé devant lui. Mais, à sa vue, il se mit à rire, et répéta deux ou trois fois: "C'est drôle, vraiment drôle!" On l'entendit, et le lendemain, le supérieur direct de Patissot proposa son subordonné pour un avancement de trois cents francs, qu'il obtint immédiatement.

Depuis lors, il marcha d'une façon régulière, grâce à cette faculté simiesque d'imitation. Même une inquiétude vague, comme le pressentiment d'une haute fortune suspendue sur sa tête, gagnait ses chefs, qui lui parlaient avec déférence.

Mais quand la République arriva, ce fut un désastre pour lui. Il se sentit noyé, fini, et, perdant la tête, cessa de se teindre, se rasa complètement et fit couper ses cheveux court, obtenant ainsi un aspect paternel et doux fort peu compromettant.

Alors, les chefs se vengèrent de la longue intimidation qu'il avait exercée sur eux, et, devenant tous républicains par instinct de conservation, ils le persécutèrent dans ses gratifications et entravèrent son avancement. Lui aussi changea d'opinion; mais la République n'étant pas un personnage palpable et vivant à qui l'on peut ressembler, et les présidents se suivant avec rapidité, il se trouva plongé dans le plus cruel embarras, dans une détresse épouvantable, arrêté dans tous ses besoins d'imitation, après l'insuccès d'une tentative vers son idéal dernier: M. Thiers.

Mais il lui fallait une manifestation nouvelle de sa personnalité. Il chercha longtemps; puis, un matin, il se présenta au bureau avec un chapeau neuf qui portait comme cocarde, au côté droit, une très petite rosette tricolore. Ses collègues furent stupéfaits; on en rit toute la journée, et le lendemain encore, et la semaine, et le mois. Mais la gravité de son attitude à la fin les déconcerta; et les chefs encore une fois furent inquiets. Quel mystère cachait ce signe? Était-ce une simple affirmation de patriotisme? - ou le témoignage de son ralliement à la République? - ou peut-être la marque secrète de quelque affiliation puissante? - Mais alors, pour la porter si obstinément, il fallait être bien assuré d'une protection occulte et formidable. Dans tous les cas il était sage de se tenir sur ses gardes, d'autant plus que son imperturbable sang-froid devant toutes les plaisanteries augmentait encore les inquiétudes. On le ménagea derechef, et son courage à la Gribouille le sauva, car il fut enfin nommé commis principal, le 1er janvier 1880.

Toute sa vie avait été sédentaire. Resté garçon par amour du repos et de la tranquillité, il exécrait le mouvement et le bruit. Ses dimanches étaient généralement passés à lire des romans d'aventures et à régler avec soin des transparents qu'il offrait ensuite à ses collègues. Il n'avait pris, en son existence, que trois congés, de huit jours chacun, pour déménager. Mais quelquefois, aux grandes fêtes, il partait par un train de plaisir à destination de Dieppe ou du Havre, afin d'élever son âme au spectacle imposant de la mer.

Il était plein de ce bon sens qui confine à la bêtise. Il vivait depuis longtemps tranquille, avec économie, tempérant par prudence, chaste d'ailleurs par tempérament, quand une inquiétude horrible l'envahit. Dans la rue, un soir, tout à coup, un étourdissement le prit qui lui fit craindre une attaque. S'étant transporté chez un médecin, il en obtint, moyennant cent sous, cette ordonnance:

"M. X..., cinquante-deux ans, célibataire, employé. - Nature sanguine, menace de congestion. - Lotions d'eau froide, nourriture modérée, beaucoup d'exercice.

Montellier, D. M. P."

Patissot fut atterré, et pendant un mois, dans son bureau, il garda tout le jour, autour du front, sa serviette mouillée, roulée en manière de turban, tandis que des gouttes d'eau, sans cesse, tombaient sur ses expéditions, qu'il lui fallait recommencer. Il relisait à tout instant

l'ordonnance, avec l'espoir, sans doute, d'y trouver un sens inaperçu, de pénétrer la pensée secrète du médecin, et de découvrir aussi quel exercice favorable pourrait bien le mettre à l'abri de l'apoplexie.

Alors il consulta ses amis, en leur exhibant le funeste papier. L'un d'eux lui conseilla la boxe. Il s'enquit aussitôt d'un professeur et reçut, dès le premier jour, sur le nez, un coup de poing droit qui le détacha à jamais de ce divertissement salutaire. La canne le fit râler d'essoufflement, et il fut si bien courbaturé par l'escrime, qu'il en demeura deux nuits sans dormir. Alors il eut une illumination. C'était de visiter à pied, chaque dimanche, les environs de Paris et même certaines parties de la capitale qu'il ne connaissait pas.

Son équipement pour ces voyages occupa son esprit toute une semaine, et le dimanche, trentième jour de mai, il commença les préparatifs.

Après avoir lu toutes les réclames les plus baroques, que de pauvres diables, borgnes ou boiteux, distribuent au coin des rues avec importunité, il se rendit dans les magasins avec la simple intention de voir, se réservant d'acheter plus tard.

Il visita d'abord l'établissement d'un bottier soi-disant américain, demandant qu'on lui montrât de forts souliers pour voyages! On lui exhiba des espèces d'appareils blindés en cuivre comme des navires de guerre, hérissés de pointes comme une herse de fer, et qu'on lui affirma être confectionnés en cuir de bison des Montagnes Rocheuses. Il fut tellement enthousiasmé qu'il en aurait volontiers acheté deux paires. Une seule lui suffisait cependant. Il s'en contenta; et il partit, la portant sous son bras, qui fut bientôt tout engourdi.

Il se procura un pantalon de fatigue en velours à côtes, comme ceux des ouvriers charpentiers; puis des guêtres de toile à voile passées à l'huile et montant jusqu'aux genoux.

Il lui fallut encore un sac de soldat pour ses provisions, une lunette marine afin de reconnaître les villages éloignés, pendus aux flancs des coteaux; enfin une carte de l'état-major qui lui permettrait de se diriger, sans demander sa route aux paysans courbés au milieu des champs.

Puis, pour supporter plus facilement la chaleur, il se résolut à acquérir un léger vêtement d'alpaga que la célèbre maison Raminau livrait en première qualité, suivant ses annonces, pour la modique somme de six francs cinquante centimes.

Il se rendit dans cet établissement, et un grand jeune homme distingué, avec une chevelure entretenue à la Capoul, des ongles roses comme ceux des dames, et un sourire toujours aimable, lui fit voir le vêtement demandé. Il ne répondait pas à la magnificence de l'annonce. Alors Patissot, hésitant, interrogea: "Mais enfin, Monsieur, est-ce d'un bon usage?" L'autre détourna les yeux avec un embarras bien joué comme un honnête homme qui ne veut pas tromper la confiance d'un client, et, baissant le ton d'un air hésitant: "Mon Dieu, Monsieur, vous comprenez que pour six francs cinquante on ne peut pas livrer un article pareil à celui-ci par exemple..." Et il prit un veston sensiblement mieux que le premier. Après l'avoir examiné, Patissot s'informa du prix. "Douze francs cinquante." C'était tentant. Mais, avant de se décider, il interrogea de nouveau le grand jeune homme, qui le regardait fixement, en observateur. "Et... c'est très bon cela? vous le garantissez? - Oh! certainement, Monsieur, c'est excellent et souple! Il ne faudrait pas, bien entendu, qu'il fût mouillé! Oh! pour être bon, c'est bon; mais vous comprenez bien qu'il y a marchandise et marchandise. Pour le prix, c'est parfait. Douze francs cinquante, songez donc, ce n'est rien. Il est bien certain qu'un jaquette de vingt-cinq francs vaudra mieux. Pour vingt-cinq francs, vous avez tout ce qu'il y a de supérieur; aussi fort que le drap, plus durable même. Quand il a plu, un coup de fer la remet à neuf. Cela ne change jamais de couleur, ne rougit pas au soleil. C'est en même temps plus

chaud et plus léger." Et il déployait sa marchandise, faisait miroiter l'étoffe, la froissait, la secouait, la tendait pour faire valoir l'excellence de la qualité. Il parlait interminablement, avec conviction, dissipant les hésitations par le geste et par la rhétorique.

Patissot fut convaincu, il acheta. L'aimable vendeur ficela le paquet, parlant encore, et devant la caisse, près de la porte, il continuait à vanter avec emphase la valeur de l'acquisition. Quand elle fut payée, il se tut soudain, salua d'un "Au plaisir, Monsieur" qu'accompagnait un sourire d'homme supérieur, et tenant le vantail ouvert, il regardait partir son client, qui tâchait en vain de le saluer, ses deux mains étant chargées de paquets.

M. Patissot, rentré chez lui, étudia avec soin son premier itinéraire et voulut essayer ses souliers, dont les garnitures ferrées faisaient des sortes de patins. Il glissa sur le plancher, tomba et se promit de faire attention. Puis il étendit sur des chaises toutes ses emplettes, qu'il considéra longtemps, et il s'endormit avec cette pensée: "C'est étrange que je n'aie pas songé plus tôt à faire des excursions à la campagne!

II

Première sortie

M. Patissot travailla mal, toute la semaine, à son ministère. Il rêvait à l'excursion projetée pour le dimanche suivant, et un grand désir de campagne lui était venu tout à coup, un besoin de s'attarder devant les arbres, cette soif d'idéal champêtre qui hante au printemps les Parisiens.

Il se coucha le samedi de bonne heure, et dès le jour il fut debout.

Sa fenêtre donnait sur une cour étroite et sombre, une sorte de cheminée où montaient sans cesse toutes les puanteurs des ménages pauvres. Il leva les yeux aussitôt vers le petit carré de ciel qui apparaissait entre les toits, et il aperçut un morceau de bleu foncé, plein de soleil déjà, traversé sans cesse par des vols d'hirondelles qu'on ne pouvait suivre qu'une seconde. Il se dit que, de là-haut, elles devaient découvrir la campagne lointaine, la verdure des coteaux boisés, tout un déploiement d'horizons.

Alors une envie désordonnée lui vint de se perdre dans la fraîcheur des feuilles. Il s'habilla bien vite, chaussa ses formidables souliers et demeura très longtemps à sangler ses guêtres dont il n'avait point l'habitude. Après avoir chargé sur le dos son sac bourré de viande, de fromages et de bouteilles de vin (car l'exercice assurément lui creuserait l'estomac), il partit, sa canne à la main.

Il prit un pas de marche bien rythmé (celui des chasseurs, pensait-il), en sifflant des airs gaillards qui rendaient plus légère son allure. Des gens se retournaient pour le voir, un chien jappa; un cocher, en passant, lui cria: "Bon voyage, monsieur Dumolet!" Mais lui s'en fichait carrément, et il allait sans se retourner, toujours plus vite, faisant, d'un air crâne, le moulinet avec sa canne.

La ville s'éveillait joyeuse, dans la chaleur et la lumière d'une belle journée de printemps. Les façades des maisons luisaient, les serins chantaient dans leurs cages, et une gaieté courait les rues, éclairait les visages, mettait un rire partout, comme un contentement des choses sous le clair soleil levant.

Il gagnait la Seine pour prendre l'Hirondelle qui le déposerait à Saint-Cloud et, au milieu de l'ahurissement des passants, il suivit la rue de la Chaussée-d'Antin, le boulevard, la rue Royale, se comparant mentalement au Juif Errant. En remontant sur un trottoir, les armatures ferrées de ses chaussures encore une fois glissèrent sur le granit, et lourdement, il s'abattit, avec un bruit terrible dans son sac. Des passants le relevèrent, et il se remit en

marche plus doucement, jusqu'à la Seine où il attendit une Hironnelle.

Là-bas, très loin, sous les ponts, il la vit apparaître, toute petite d'abord, puis plus grosse, grandissant toujours, et elle prenait en son esprit des allures de paquebot, comme s'il allait partir pour un long voyage, passer les mers, voir des peuples nouveaux et des choses inconnues. Elle accosta et il prit place. Des gens endimanchés étaient déjà dessus, avec des toilettes voyantes, des rubans de chapeau éclatants et de grosses figures écarlates. Patissot se plaça, tout à l'avant, debout, les jambes écartées à la façon des matelots, pour faire croire qu'il avait beaucoup navigué. Mais, comme il redoutait les petits remous des Mouches, il s'arc-boutait sur sa canne, afin de bien maintenir son équilibre.

Après la station du Point-du-Jour, la rivière s'élargissait, tranquille sous la lumière éclatante; puis, lorsqu'on eut passé entre deux îles, le bateau suivit un coteau tournant dont la verdure était pleine de maisons blanches. Une voix annonça le Bas-Meudon, puis Sèvres, enfin Saint-Cloud, et Patissot descendit.

Aussitôt sur le quai, il ouvrit sa carte de l'état-major, pour ne commettre aucune erreur.

C'était, du reste, très clair. Il allait par ce chemin trouver la Celle, tourner à gauche, obliquer un peu à droite, et gagner, par cette route, Versailles dont il visiterait le parc avant dîner.

Le chemin montait et Patissot soufflait, écrasé sous le sac, les jambes meurtries par ses guêtres, et traînant dans la poussière ses gros souliers, plus lourds que des boulets. Tout à coup, il s'arrêta avec un geste de désespoir. Dans la précipitation de son départ, il avait oublié sa lunette marine!

Enfin, voici les bois. Alors, malgré l'effroyable chaleur, malgré la sueur qui lui coulait du front; et le poids de son harnachement, et les soubresauts de son sac, il courut, ou plutôt il trotta vers la verdure, avec de petits bonds, comme les vieux chevaux poussifs.

Il entra sous l'ombre, dans une fraîcheur délicieuse, et un attendrissement le prit devant les multitudes de petites fleurs diverses, jaunes, rouges, bleues, violettes, fines, mignonnes, montées sur de longs fils, épanouies le long des fossés. Des insectes de toutes couleurs, de toutes les formes, trapus, allongés, extraordinaires de construction, des monstres effroyables et microscopiques, faisaient péniblement des ascensions de brins d'herbe qui ployaient sous leur poids. Et Patissot admira sincèrement la création. Mais, comme il était exténué, il s'assit.

Alors il voulut manger. Une stupeur le prit devant l'intérieur de son sac. Une des bouteilles s'était cassée, dans sa chute assurément, et le liquide, retenu par l'imperméable toile cirée, avait fait une soupe au vin de ses nombreuses provisions.

Il mangea cependant une tranche de gigot bien essuyée, un morceau de jambon, des croûtes de pain ramollies et rouges, en se désaltérant avec du bordeaux fermenté, couvert d'une écume rose désagréable à l'oeil.

Et, quand il se fut reposé plusieurs heures, après avoir de nouveau consulté sa carte, il repartit.

Au bout de quelque temps, il se trouva dans un carrefour que rien ne faisait prévoir. Il regarda le soleil, tâcha de s'orienter, réfléchit, étudia longtemps toutes les petites lignes croisées qui, sur le papier, figuraient des routes, et se convainquit bientôt qu'il était absolument égaré.

Devant lui s'ouvrait une ravissante allée dont le feuillage un peu grêle laissait pleuvoir partout, sur le sol, des gouttes de soleil qui illuminaient des marguerites blanches cachées dans les herbes. Elle était allongée interminablement, et vide, et calme. Seul, un gros frelon solitaire et bourdonnant la suivait, s'arrêtant parfois sur une fleur qu'il inclinait, et repartait



presque aussitôt pour se reposer encore un peu plus loin. Son corps énorme semblait en velours brun rayé de jaune, porté par des ailes transparentes, et démesurément petites. Patissot l'observait avec un profond intérêt, quand quelque chose remua sous ses pieds. Il eut peur d'abord, et sauta de côté; puis, se penchant avec précaution, il aperçut une grenouille, grosse comme une noisette, qui faisait des bonds énormes.

Il se baissa pour la prendre, mais elle lui glissa dans les mains. Alors, avec des précautions infinies, il se traîna vers elle, sur les genoux, avançant tout doucement, tandis que son sac, sur son dos, semblait une carapace énorme et lui donnait l'air d'une grosse tortue en marche. Quand il fut près de l'endroit où la bestiole s'était arrêtée, il prit ses mesures, jeta ses deux mains en avant, tomba le nez dans le gazon, se releva avec deux poignées de terre et point de grenouille. Il eut beau chercher, il ne la retrouva pas.

Dès qu'il se fut remis debout, il aperçut là-bas très loin deux personnes qui venaient vers lui en faisant des signes. Une femme agitait son ombrelle, et un homme, en manches de chemise, portait sa redingote sur son bras. Puis la femme se mit à courir, appelant: "Monsieur! Monsieur!" Il s'essuya le front et répondit: "Madame! - Monsieur, nous sommes perdus, tout à fait perdus!" Une pudeur l'empêcha de faire le même aveu et il affirma gravement: "Vous êtes sur la route de Versailles. - Comment, sur la route de Versailles? mais nous allons à Rueil." Il se troubla, puis répondit néanmoins effrontément: "Madame, je vais vous montrer, avec ma carte d'état-major, que vous êtes bien sur la route de Versailles." Le mari s'approchait: Il avait un aspect éperdu, désespéré. La femme, jeune, jolie, une brunette énergique, s'emporta, dès qu'il fut près d'elle: "Viens voir ce que tu as fait: nous sommes à Versailles, maintenant. Tiens, regarde la carte d'état-major que Monsieur aura la bonté de te montrer. Sauras-tu lire, seulement? Mon Dieu! mon Dieu! comme il y a des gens stupides! Je t'avais dit pourtant de prendre à droite, mais tu n'as pas voulu; tu crois toujours tout savoir." Le pauvre garçon semblait désolé. Il répondit: "Mais, ma bonne amie, c'est toi..." Elle ne le laissa pas achever, et lui reprocha toute sa vie, depuis leur mariage, jusqu'à l'heure présente. Lui, tournait des yeux lamentables vers les taillis, dont il semblait vouloir pénétrer la profondeur, et, de temps en temps, comme pris de folie, il poussait un cri perçant, quelque chose comme "tiiiit" qui ne semblait nullement étonner sa femme, mais qui emplissait Patissot de stupéfaction.

La jeune dame, tout à coup, se tournant vers l'employé avec un sourire: "Si Monsieur veut bien le permettre, nous ferons route avec lui pour ne pas nous égarer de nouveau et nous exposer à coucher dans le bois." Ne pouvant refuser, il s'inclina; le coeur torturé d'inquiétudes, et ne sachant où il allait les conduire.

Ils marchèrent longtemps; l'homme toujours criait: "tiiiit"; le soir tomba. Le voile de brume qui couvre la campagne au crépuscule se déployait lentement, et une poésie flottait, faite de cette sensation de fraîcheur particulière et charmante qui emplit le bois à l'approche de la nuit. La petite femme avait pris le bras de Patissot et elle continuait, de sa bouche rose, à cracher des reproches pour son mari, qui, sans lui répondre, hurlait sans cesse: "tiiiit", de plus en plus fort. Le gros employé, à la fin lui demanda: "Pourquoi criez-vous comme ça?" L'autre, avec des larmes dans les yeux, lui répondit: "C'est mon pauvre chien que j'ai perdu. - Comment! vous avez perdu votre chien? - Oui, nous l'avions élevé à Paris; il n'était jamais venu à la campagne, et, quand il a vu des feuilles, il fut tellement content qu'il s'est mis à courir comme un fou. Il est entré dans le bois, et j'ai eu beau l'appeler, il n'est pas revenu. Il va mourir de faim là-dedans... tiiiit..." La femme haussait les épaules. "Quand on est aussi bête que toi, on n'a pas de chien!" Mais il s'arrêta, se tâtant le corps fiévreusement. Elle le regardait: "Eh bien, quoi! - Je n'ai pas fait attention que j'avais ma redingote sur mon bras. J'ai perdu mon portefeuille... Mon argent était dedans." - Cette fois, elle suffoqua de colère:

"Eh bien, va le chercher!" Il répondit doucement: "Oui, mon amie, où vous retrouverai-je?" Patissot répondit hardiment: "Mais à Versailles!" - Et, ayant entendu parler de l'Hôtel des Réservoirs, il l'indiqua. Le mari se retourna et, courbé vers la terre que son oeil anxieux parcourait, criant: "tiiiit" à tout moment, il s'éloigna. - Il fut longtemps à disparaître; l'ombre plus épaisse l'enveloppa, et sa voix encore, de très loin, envoyait son "tiiiit" lamentable, plus aigu à mesure que la nuit se faisait plus noire et que son espoir s'éteignait.

Patissot fut délicieusement ému quand il se trouva seul, sous l'ombre touffue du bois, à cette heure langoureuse du crépuscule, avec cette petite femme inconnue qui s'appuyait à son bras. Et, pour la première fois de sa vie égoïste, il pressentit le charme des poétiques amours, la douceur des abandons, et la participation de la nature à nos tendresses qu'elle enveloppe. Il cherchait des mots galants, qu'il ne trouvait pas, d'ailleurs. Mais une grand'route se montra, des maisons apparurent à droite; un homme passa. Patissot, tremblant, demanda le nom du pays. "Bougival. - Comment! Bougival? vous êtes sûr? - Parbleu! j'en suis."

La femme riait comme une petite folle. - L'idée de son mari perdu la rendait malade de rire. - On dîna au bord de l'eau, dans un restaurant champêtre. Elle fut charmante, enjouée, racontant mille histoires drôles, qui tournaient un peu la cervelle à son voisin. - Puis, au départ, elle s'écria: "Mais j'y pense, je n'ai pas le sou, puisque mon mari a perdu son portefeuille." - Patissot s'empressa, ouvrit sa bourse, offrit de prêter ce qu'il faudrait, tira un louis, s'imaginant qu'il ne pourrait présenter moins. Elle ne disait rien, mais elle tendit la main, prit l'argent, prononça un "merci" grave qu'un sourire suivit bientôt, noua en minaudant son chapeau devant la glace, ne permit pas qu'on l'accompagnât, maintenant qu'elle savait où aller, et partit finalement comme un oiseau qui s'envole, tandis que Patissot, très morne, faisait mentalement le compte des dépenses de la journée.

Il n'alla pas au ministère le lendemain, tant il avait la migraine.

III

Chez un ami

Pendant toute la semaine, Patissot raconta son aventure, et il dépeignait poétiquement les lieux qu'il avait traversés, s'indignant de rencontrer si peu d'enthousiasme autour de lui. Seul, un vieil expéditionnaire toujours taciturne, M. Boivin, surnommé Boileau, lui prêtait une attention soutenue. Il habitait lui-même la campagne, avait un petit jardin qu'il cultivait avec soin; il se contentait de peu, et était parfaitement heureux, disait-on. Patissot, maintenant, comprenait ses goûts, et la concordance de leurs aspirations les rendit tout de suite amis. Le père Boivin, pour cimenter, cette sympathie naissante, l'invita à déjeuner pour le dimanche suivant dans sa petite maison de Colombes.

Patissot prit le train de huit heures et, après de nombreuses recherches, découvrit, juste au milieu de la ville, une espèce de ruelle obscure, un cloaque fangeux entre deux hautes murailles et, tout au bout, une porte pourrie, fermée avec un ficelle enroulée à deux clous. Il ouvrit et se trouva face à face avec un être innommable qui devait cependant être une femme. La poitrine semblait enveloppée de torchons sales, des jupons en loques pendaient autour des hanches, et, dans ses cheveux embroussaillés, des plumes de pigeon voltigeaient. Elle regardait le visiteur d'un air furieux avec ses petits yeux gris; puis, après un moment de silence, elle demanda:

"Qu'est-ce que vous désirez?"

- M. Boivin.

- C'est ici. Qu'est-ce que vous lui voulez, à M. Boivin?"

Patissot, troublé, hésitait.

"Mais il m'attend."

Elle eut l'air encore plus féroce et reprit:

"Ah! c'est vous qui venez pour le déjeuner?"

Il balbutia un "oui" tremblant. Alors, se tournant vers la maison, elle cria d'une voix rageuse:

"Boivin, voilà ton homme!"

Le petit père Boivin aussitôt parut sur le seuil d'une sorte de baraque en plâtre, couverte en zinc, avec un rez-de-chaussée seulement, et qui ressemblait à une chaufferette. Il avait un pantalon de coutil blanc maculé de taches de café et un panama crasseux. Après avoir serré les mains de Patissot, il l'emmena dans ce qu'il appelait son jardin: c'était, au bout d'un nouveau couloir fangeux, un petit carré de terre grand comme un mouchoir et entouré de maison, si hautes, que le soleil y donnait seulement pendant deux ou trois heures par jour. Des pensées, des oeillets, des ravenelles, quelques rosiers, agonisaient au fond de ce puits sans air et chauffé comme un four par la réverbération des toits.

"Je n'ai pas d'arbres, disait Boivin; mais les murs des voisins m'en tiennent lieu, et j'ai de l'ombre comme dans un bois."

Puis, prenant Patissot par un bouton:

"Vous allez me rendre un service. Vous avez vu la bourgeoise: elle n'est pas commode, hein! Mais vous n'êtes pas au bout, attendez le déjeuner. Figurez-vous que, pour m'empêcher de sortir, elle ne me donne pas mes habits de bureau, et ne me laisse que des hardes trop usées pour la ville. Aujourd'hui j'ai des effets propres; je lui ai dit que nous dînions ensemble. C'est entendu. Mais je ne peux pas arroser, de peur de tacher mon pantalon. Si je tache mon pantalon, tout est perdu! J'ai compté sur vous, n'est-ce pas?"

Patissot y consentit, ôta sa redingote, retroussa ses manches et se mit à fatiguer à tour de bras une espèce de pompe qui sifflait, soufflait, râlait comme un poitrinaire, pour lâcher un filet d'eau pareil à l'écoulement d'une fontaine Wallace. Il fallut dix minutes pour emplir un arrosoir. Patissot était en nage. Le père Boivin le guidait:

"Ici, à cette plante... encore un peu... Assez! A cette autre."

Mais l'arrosoir, percé, coulait, et les pieds de Patissot recevaient plus d'eau que les fleurs; le bas de son pantalon, trempé, s'imprégnait de boue. Et vingt fois de suite, il recommença, retrempa ses pieds, ressua en faisant geindre le volant de la pompe; et quand, exténué, il voulait s'arrêter, le père Boivin, suppliant, le tirait par le bras.

"Encore un arrosoir, un seul, et c'est fini."

Pour le remercier, il lui fit don d'une rose; mais d'une rose tellement épanouie qu'au contact de la redingote de Patissot elle s'effeuilla complètement, laissant à sa boutonnière une sorte de poire verdâtre qui l'étonna beaucoup. Il n'osa rien dire, par discrétion. Boivin fit semblant de ne pas voir.

Mais la voix éloignée de Mme Boivin se fit entendre:

"Viendrez-vous à la fin? Quand on vous dit que c'est prêt!"

Ils se dirigèrent vers la chaufferette, aussi tremblants que deux coupables.

Si le jardin se trouvait à l'ombre, la maison, par contre, était en plein soleil, et aucune chaleur d'étuve n'égalait celle de ses appartements.

Trois assiettes, flanquées de couverts en étain mal lavés, se collaient sur la graisse ancienne d'une table de sapin, au milieu de laquelle un vase en terre contenait des filaments de vieux bouilli réchauffés dans un liquide quelconque, où nageaient des pommes de terre tachetées. On s'assit. On mangea.

Une grande carafe pleine d'eau légèrement teintée de rouge tirait l'oeil de Patissot. Boivin, un peu confus, dit à sa femme:

"Dis donc, ma chérie, pour l'occasion, ne vas-tu pas nous donner un peu de vin pur?"

Elle le dévisagea furieusement:

"Pour que vous vous grisiez tous les deux, n'est-ce pas, et que vous restiez à crier chez moi toute la journée? Merci de l'occasion!"

Il se tut. Après le ragoût, elle apporta un autre plat de pommes de terre accommodées avec un peu de lard tout à fait rance; quand ce nouveau mets fut achevé, toujours en silence, elle déclara:

"C'est tout. Filez maintenant."

Boivin la contemplait, stupéfait.

"Mais le pigeon? le pigeon que tu plumais ce matin?"

Elle mit ses mains sur ses hanches.

"Vous n'en avez pas assez peut-être? Parce que tu amènes des gens, ce n'est pas une raison pour dévorer tout ce qu'il y a dans la maison. Qu'est-ce que je mangerai, moi, ce soir, Monsieur?"

Les deux hommes se levèrent, sortirent devant la porte, et le petit père Boivin, dit Boileau, coula dans l'oreille de Patissot:

"Attendez-moi une minute et nous filons!"

Puis il passa dans la pièce à côté pour compléter sa toilette; alors Patissot entendit ce dialogue:

"Donne-moi vingt sous, ma chérie?"

- Qu'est-ce que tu veux faire avec vingt sous?"

- Mais on ne sait pas ce qui peut arriver; il est toujours bon d'avoir de l'argent."

Elle hurla, pour être entendue du dehors:

"Non, Monsieur, je ne te les donnerai pas; puisque cet homme a déjeuné chez toi, c'est bien le moins qu'il paye tes dépenses de la journée."

Le père Boivin revint prendre Patissot; mais celui-ci, voulant être poli, s'inclina devant la maîtresse du logis, et balbutia:

"Madame... remerciements... gracieux accueil..."

Elle répondit:

"C'est bon, - mais n'allez pas me le ramener soûl, parce que vous auriez affaire à moi - vous savez!"

Et ils partirent.

On gagna le bord de la Seine, en face d'une île plantée de peupliers. Boivin, regardant la

rivière avec tendresse, serra le bras de son voisin:

"Hein! dans huit jours, on y sera, monsieur Patissot.

- Où sera-t-on, monsieur Boivin?

- Mais... à la pêche: elle ouvre le quinze."

Patissot eut un petit frémissement, comme lorsqu'on rencontre pour la première fois la femme qui ravagera votre âme. Il répondit:

"Ah!... vous êtes pêcheur, monsieur Boivin?

- Si je suis pêcheur, Monsieur! Mais c'est ma passion, la pêche!"

Alors Patissot l'interrogea avec un profond intérêt. Boivin lui nomma tous les poissons qui folâtraient sous cette eau noire... Et Patissot croyait les voir. Boivin énuméra les hameçons, les appâts, les lieux, les temps convenables pour chaque espèce... Et Patissot se sentait devenir plus pêcheur que Boivin lui-même. Ils convinrent que, le dimanche suivant, ils feraient l'ouverture ensemble, pour l'instruction de Patissot, qui se félicitait d'avoir découvert un initiateur aussi expérimenté.

On s'arrêta pour dîner devant une sorte de bouge obscur que fréquentaient les mariniers et toute la crapule des environs. Devant la porte, le père Boivin eut soin de dire:

"Ca n'a pas d'apparence, mais on y est fort bien."

Ils se mirent à table. Dès le second verre d'argenteuil, Patissot comprit pourquoi Mme Boivin ne servait que de l'abondance à son mari: le petit bonhomme perdait la tête; il pérorait, se leva, voulut faire des tours de force, se mêla, en pacificateur, à la querelle de deux ivrognes qui se battaient; et il aurait été assommé avec Patissot sans l'intervention du patron. Au café, il était ivre à ne pouvoir marcher, malgré les efforts de son ami pour l'empêcher de boire; et, quand ils partirent, Patissot le soutenait par les bras.

Ils s'enfoncèrent dans la nuit à travers la plaine, perdirent le sentier, errèrent longtemps; puis, tout à coup, se trouvèrent au milieu d'une forêt de pieux, qui leur arrivaient à la hauteur du nez. C'était une vigne avec ses échelas. Ils circulèrent longtemps au travers, vacillants, affolés, revenant sur leurs pas sans parvenir à trouver le bout. A la fin, le petit père Boivin, dit Boileau, s'abattit sur un bâton qui lui déchira la figure et, sans s'émouvoir autrement, il demeura assis par terre, poussant de tout son gosier, avec une obstination d'ivrogne, des "la-i-tou" prolongés et retentissants, pendant que Patissot, éperdu, criait aux quatre points cardinaux:

"Holà, quelqu'un! Holà, quelqu'un!"

Un paysan attardé les secourut et les remit dans leur chemin.

Mais l'approche de la maison Boivin épouvantait Patissot. Enfin, on parvint à la porte, qui s'ouvrit brusquement devant eux, et, pareille aux antiques furies, Mme Boivin parut, une chandelle à la main. Dès qu'elle aperçut son mari, elle s'élança vers Patissot en vociférant:

"Ah! canaille! je savais bien que vous alliez le soûler."

Le pauvre bonhomme eut une peur folle, lâcha son ami qui s'éroula dans la boue huileuse de la ruelle, et s'enfuit à toutes jambes jusqu'à la gare.

IV

Pêche à la ligne

La veille du jour où il devait, pour la première fois de sa vie, lancer un hameçon dans une rivière, M. Patissot se procura, contre la somme de 80 centimes, le parfait pêcheur à la ligne. Il apprit, dans cet ouvrage, mille choses utiles, mais il fut particulièrement frappé par le style, et il retint le passage suivant:

"En un mot, voulez-vous, sans soins, sans documents, sans préceptes, voulez-vous réussir et pêcher avec succès à droite, à gauche ou devant vous, en descendant ou en remontant, avec cette allure de conquête qui n'admet pas de difficulté? Eh bien! pêchez avant, pendant et après l'orage, quand le ciel s'entr'ouvre et se zèbre de lignes de feu, quand la terre s'émeut par les roulements prolongés du tonnerre: alors, soit avidité, soit terreur, tous les poissons agités, turbulents, confondent leurs habitudes dans une sorte de galop universel.

Dans cette confusion, suivez ou négligez tous les diagnostics des chances favorables, allez à la pêche, vous marchez à la victoire!"

Puis, afin de pouvoir captiver en même temps des poissons de toutes grosseurs, il acheta trois instruments perfectionnés, cannes pour la ville, ligne sur le fleuve, se déployant démesurément au moyen d'une simple secousse. Pour le goujon, il eut des hameçons n° 15, du n° 12 pour la brème et il comptait bien, avec le n° 7, emplir son panier de carpes et de barbillons. Il n'acheta pas de vers de vase qu'il était sûr de trouver partout, mais il s'approvisionna d'asticots. Il en avait un grand pot tout plein; et le soir; il les contempla. Les hideuses bêtes, répandant une puanteur immonde, grouillaient dans leur bain de son, comme elles font dans les viandes pourries; et Patissot voulut s'exercer d'avance à les accrocher aux hameçons. Il en prit une avec répugnance; mais, à peine l'eût-il posée sur la pointe aiguë de l'acier courbé qu'elle creva et se vida complètement. Il recommença vingt fois de suite sans plus de succès, et il aurait peut-être continué toute la nuit s'il n'eût craint d'épuiser toute sa provision de vermine.

Il partit par le premier train. La gare était pleine de gens armés de cannes à pêche. Les unes, comme celles de Patissot, semblaient de simples bambous; mais les autres, d'un seul morceau, montaient dans l'air en s'amincissant. C'était comme une forêt de fines baguettes qui se heurtaient à tout moment, se mêlaient, semblaient se battre comme des épées, ou se balancer comme des mâts au-dessus d'un océan de chapeaux de paille à larges bords.

Quand la locomotive se mit en marche, on en voyait sortir de toutes les portières, et les impériales, d'un bout à l'autre du convoi, en étant hérissées, le train avait l'air d'une longue chenille qui se déroulait par la plaine.

On descendit à Courbevoie, et la diligence de Bezons fut emportée d'assaut. Un amoncellement de pêcheurs se tassa sur le toit, et comme ils tenaient leurs lignes à la main, la guimbarde prit tout à coup l'aspect d'un gros porc-épic.

Tout le long de la route on voyait des hommes se diriger dans le même sens, comme pour un immense pèlerinage vers une Jérusalem inconnue. Ils portaient leurs longs bâtons effilés, rappelant ceux des anciens fidèles revenus de Palestine, et une boîte en fer-blanc leur battait le dos. Ils se hâtaient.

A Bezons, le fleuve apparut. Sur ses deux bords, une file de personnes, des hommes en redingote, d'autres en coutil, d'autres en blouse, des femmes, des enfants, même des jeunes filles prêtes à marier, pêchaient.

Patissot se rendit au barrage, où son ami Boivin l'attendait. L'accueil de ce dernier fut froid. Il venait de faire connaissance avec un gros monsieur de cinquante ans environ, qui paraissait très fort, et dont la figure était brûlée du soleil. Tous les trois ayant loué un grand bateau, allèrent s'accrocher presque sous la chute du barrage, dans les remous où l'on prend le plus

de poisson.

Boivin fut tout de suite prêt, et ayant amorcé sa ligne il la lança, puis il demeura immobile, fixant le petit flotteur avec une attention extraordinaire. Mais de temps en temps il retirait son fil de l'eau pour le jeter un peu plus loin. Le gros monsieur, quand il eut envoyé dans la rivière ses hameçons bien appâtés, posa la ligne à son côté, bourra sa pipe, l'alluma, se croisa les bras, et, sans un coup d'oeil au bouchon, il regarda l'eau couler. Patissot recommença à crever des asticots. Au bout de cinq minutes, il interpella Boivin: "Monsieur Boivin, vous seriez bien aimable de mettre ces bêtes à mon hameçon. J'ai beau essayer, je n'arrive pas." Boivin releva la tête: "Je vous prierai de ne pas me déranger, monsieur Patissot; nous ne sommes pas ici pour nous amuser." Cependant il amorça la ligne, que Patissot lança, imitant avec soin tous les mouvements de son ami.

La barque contre la chute d'eau dansait follement; des vagues la secouaient, de brusques retours de courant la faisaient virer comme une toupie, quoiqu'elle fût amarrée par les deux bouts; et Patissot, tout absorbé par la pêche, éprouvait un malaise vague, une lourdeur de tête, un étourdissement étrange.

On ne prenait rien cependant: le petit père Boivin, très nerveux, avait des gestes secs, des hochements de front désespérés; Patissot en souffrait comme d'un désastre; seul le gros monsieur, toujours immobile, fumait tranquillement, sans s'occuper de sa ligne. A la fin, Patissot, navré, se tourna vers lui, et, d'une voix triste:

"Ça ne mord pas?"

L'autre répondit simplement:

"Parbleu!"

Patissot, étonné, le considéra.

"En prenez-vous quelquefois beaucoup?"

- Jamais!

- Comment, jamais?"

Le gros homme, tout en fumant comme une cheminée de fabrique, lâcha ces mots, qui révolutionnèrent son voisin:

"Ça me gênerait rudement si ça mordait. Je ne viens pas pour pêcher, moi, je viens parce qu'on est très bien ici: on est secoué comme en mer; si je prends une ligne, c'est pour faire comme les autres."

M. Patissot, au contraire, ne se trouvait plus bien du tout. Son malaise, vague d'abord, augmentant toujours, prit une forme enfin. On était, en effet, secoué comme en mer, et il souffrait du mal des paquebots.

Après la première atteinte un peu calmée, il proposa de s'en aller; mais Boivin, furieux, faillit lui sauter à la face. Cependant, le gros homme, pris de pitié, ramena la barque d'autorité, et, lorsque les étourdissements de Patissot furent dissipés, on s'occupa de déjeuner.

Deux restaurants se présentaient.

L'un tout petit, avec un aspect de guinguette, était fréquenté par le fretin des pêcheurs. L'autre, qui portait le nom de "Chalet des Tilleuls", ressemblait à une villa bourgeoise et avait pour clientèle l'aristocratie de la ligne. Les deux patrons, ennemis de naissance, se regardaient haineusement par-dessus un grand terrain qui les séparait, et où s'élevait la maison blanche du garde-pêche et du barragiste. Ces autorités, d'ailleurs, tenaient l'une pour

la guinguette, l'autre pour les Tilleuls, et les dissentiments intérieurs de ces trois maisons isolées reproduisaient l'histoire de toute l'humanité.

Boivin, qui connaissait la guinguette, y voulait aller: "On y est très bien servi, et ça n'est pas cher; vous verrez. Du reste, monsieur Patissot, ne vous attendez pas à me griser comme vous avez fait dimanche dernier; ma femme était furieuse, savez-vous, et elle a juré qu'elle ne vous pardonnerait jamais!"

Le gros monsieur déclara qu'il ne mangerait qu'aux Tilleuls, parce que c'était, affirmait-il, une maison excellente, où l'on faisait la cuisine comme dans les meilleurs restaurants de Paris. "Faites comme vous voudrez, déclara Boivin; moi, je vais où j'ai mes habitudes." Et il partit. Patissot, mécontent de son ami, suivit le gros monsieur.

Ils déjeunèrent en tête à tête, échangèrent leurs manières de voir, se communiquèrent leurs impressions et reconnurent qu'ils étaient faits pour s'entendre.

Après le repas, on se remit à pêcher, mais les deux nouveaux amis partirent ensemble le long de la berge, s'arrêtèrent contre le pont du chemin de fer et jetèrent leurs lignes à l'eau, tout en causant. Ça continuait à ne pas mordre; Patissot maintenant en prenait son parti.

Une famille s'approcha. Le père, avec des favoris de magistrat, tenait une ligne démesurée; trois enfants du sexe mâle, de tailles différentes, portaient des bambous de longueurs diverses, selon leur âge, et la mère, très forte, manoeuvrait avec grâce une charmante canne à pêche, ornée d'une faveur à la poignée. Le père salua: "L'endroit est-il bon, Messieurs?" Patissot allait parler, quand son voisin répondit: "Excellent!" - Toute la famille sourit et s'installa autour des deux pêcheurs. Alors Patissot fut saisi d'une envie folle de prendre un poisson, un seul, n'importe lequel, gros comme une mouche, pour inspirer de la considération à tout ce monde; et il se mit à manoeuvrer sa ligne comme il avait vu Boivin le faire dans la matinée. Il laissait le flotteur suivre le courant jusqu'au bout du fil, donnait une secousse, tirait les hameçons de la rivière; puis, leur faisant décrire en l'air un large cercle, il les rejetait à l'eau quelques mètres plus haut. Il avait même, pensait-il, attrapé le chic pour faire ce mouvement avec élégance, quand sa ligne, qu'il venait d'enlever d'un coup de poignet rapide, se trouva arrêtée quelque part derrière lui. Il fit un effort; un grand cri éclata dans son dos, et il aperçut, décrivant dans le ciel une courbe de météore, et accroché à l'un de ses hameçons, un magnifique chapeau de femme, chargé de fleurs, qu'il déposa, toujours au bout de sa ficelle, juste au beau milieu du fleuve.

Il se retourna effaré, lâchant sa ligne, qui suivit le chapeau, filant avec le courant, pendant que le gros monsieur, son nouvel ami, renversé sur le dos, riait à pleine gorge. La dame, décoiffée et stupéfaite, suffoquait de colère; le mari se fâcha tout à fait, et il réclamait le prix du chapeau, que Patissot paya bien le triple de sa valeur.

Puis la famille partit avec dignité.

Patissot prit une autre canne, et, jusqu'au soir, il baigna des asticots. Son voisin dormait tranquillement sur l'herbe. Il se réveilla vers sept heures.

"Allons-nous-en!" dit-il.

Alors Patissot retira sa ligne, poussa un cri, tomba d'étonnement sur le derrière. Au bout du fil, un tout petit poisson se balançait. Quand on le considéra de plus près, on vit qu'il était accroché par le milieu du ventre; un hameçon l'avait happé au passage en sortant de l'eau.

Ce fut un triomphe, une joie démesurée. Patissot voulut qu'on le fît frire pour lui tout seul.

Pendant le dîner, l'intimité s'accrut avec sa nouvelle connaissance. Il apprit que ce particulier habitait Argenteuil, canotait à la voile depuis trente ans sans découragement, et il accepta à



déjeuner chez lui pour le dimanche suivant, avec la promesse d'une bonne partie de canot dans le plongeon, clipper de son ami.

La conversation l'intéressa si fort qu'il en oublia sa pêche.

La pensée lui en vint seulement après le café, et il exigea qu'on la lui apportât. C'était, au milieu de l'assiette, une sorte d'allumette jaunâtre et tordue. Il la mangea cependant avec orgueil, et, le soir, sur l'omnibus, il racontait à ses voisins qu'il avait pris dans la journée quatorze livres de friture.

V

Deux hommes célèbres

M. Patissot avait promis à son ami le canotier qu'il passerait avec lui la journée du dimanche suivant. Une circonstance imprévue dérangerait ses projets. Il rencontra un soir, sur le boulevard, un de ses cousins qu'il voyait fort rarement. C'était un journaliste aimable, très lancé dans tous les mondes, et qui proposa son concours à Patissot pour lui montrer bien des choses intéressantes.

"Que faites-vous dimanche, par exemple?"

- Je vais à Argenteuil, canoter.

- Allons donc, c'est assommant, votre canotage; c'est ça qui ne change jamais. Tenez, je vous emmène avec moi. Je vous ferai connaître deux hommes illustres et visiter deux maisons d'artistes.

- Mais on m'a ordonné d'aller à la campagne!

- C'est à la campagne que nous irons. Je ferai, en passant, une visite à Meissonier, dans sa propriété de Poissy; puis nous gagnerons à pied Médan, où habite Zola, à qui j'ai mission de demander son prochain roman pour notre journal."

Patissot, délirant de joie, accepta.

Il acheta même une redingote neuve, la sienne étant un peu usée, afin de se présenter convenablement, et il avait une peur horrible de dire des bêtises, soit au peintre, soit à l'homme de lettres, comme tous les gens qui parlent des arts qu'ils n'ont jamais pratiqués.

Il communiqua ses craintes à son cousin, qui se mit à rire, en lui répondant: "Bah! faites seulement des compliments, rien que des compliments, toujours des compliments; ça fait passer les bêtises quand on en dit. Vous connaissez les tableaux de Meissonier?"

- Je crois bien.

- Vous avez lu les Rougon-Macquart?

- D'un bout à l'autre.

- Ça suffit. Nommez un tableau de temps en temps, citez un roman par-ci, par-là, et ajoutez: Superbe!!! Extraordinaire!!! Délicieux d'exécution!!! étrangement puissant, etc. De cette façon on s'en tire toujours. Je sais bien que ces deux hommes-là sont rudement blasés sur tout; mais, voyez-vous, les louanges, ça fait toujours plaisir à un artiste."

Le dimanche matin, ils partirent pour Poissy.

A quelques pas de la gare, au bout de la place de l'église, ils trouvèrent la propriété de Meissonier. Après avoir passé sous une porte basse peinte en rouge et que continue un magnifique berceau de vignes, le journaliste s'arrêta et, se tournant vers son compagnon:

"Comment vous figurez-vous Meissonier?"

Patissot hésitait. Enfin il se décida: "Un petit homme, très soigné, rasé, d'allure militaire." - L'autre sourit: "C'est bien. Venez." Un bâtiment en forme de chalet, fort bizarre, apparaissait à gauche; et, à droite, presque en face, un peu en contre-bas, la maison principale. C'était une construction singulière où il y avait de tout, de la forteresse gothique, du manoir, de la villa, de la chaumière, de l'hôtel, de la cathédrale, de la mosquée, de la pyramide, du gâteau de Savoie, de l'oriental et de l'occidental. Un style supérieurement compliqué, à rendre fou un architecte classique, quelque chose de fantastique et de joli cependant, inventé par le peintre et exécuté sous ses ordres.

Ils entrèrent; des malles encombraient un petit salon. Un homme parut, vêtu d'une vareuse et petit. Mais ce qui frappait en lui, c'était sa barbe, une barbe de prophète, invraisemblable, un fleuve, un ruissellement, un Niagara de barbe. Il salua le journaliste: "Je vous demande pardon, cher Monsieur; je suis arrivé hier seulement, et tout est encore bouleversé chez moi. Asseyez-vous." - L'autre refusa, s'excusant: "Mon cher maître, je n'étais venu qu'en passant, vous présenter mes hommages." Patissot, très troublé, s'inclinait à chaque parole de son ami, comme par un mouvement automatique, et il murmura, en bégayant un peu: "Quelle su-su-superbe propriété!" Le peintre, flatté, sourit et proposa de la visiter.

Il les mena d'abord dans un petit pavillon d'aspect féodal, où se trouvait son ancien atelier, donnant sur une terrasse. Puis ils traversèrent un salon, une salle à manger, un vestibule pleins d'oeuvres d'art merveilleuses, de tapisseries adorables de Beauvais, des Gobelins et des Flandres. Mais le luxe bizarre d'ornementation du dehors devenait, au dedans, un luxe d'escaliers prodigieux. Escalier d'honneur magnifique, escalier dérobé dans une tour, escalier de service dans une autre, escalier partout! Patissot, par hasard, ouvre une porte et recule stupéfait. C'était un temple, cet endroit dont les gens respectables ne prononcent le nom qu'en anglais, un sanctuaire original et charmant, d'un goût exquis, orné comme une pagode, et dont la décoration avait assurément coûté de grands efforts de pensée.

Ils visitèrent ensuite le parc, compliqué, mouvementé, torturé, plein de vieux arbres. Mais le journaliste voulut absolument prendre congé, et, remerciant beaucoup, quitta le maître. Ils rencontrèrent, en sortant, un jardinier; Patissot lui demanda: "Y a-t-il longtemps que M. Meissonier possède cela?" Le bonhomme répondit: "Oh, Monsieur, faudrait s'expliquer. Il a bien acheté la terre en 1846, mais la maison!!! il l'a démolie et reconstruite déjà cinq ou six fois depuis... Je suis sûr qu'il y a deux millions là-dedans, Monsieur!"

Et Patissot, en s'en allant, fut pris d'une immense considération pour cet homme, non pas tant à cause de ses grands succès, de sa gloire et de son talent, mais parce qu'il mettait tant d'argent pour une fantaisie, tandis que les bourgeois ordinaires se privent de toute fantaisie pour amasser de l'argent!

Après avoir traversé Poissy, ils prirent, à pied, la route de Médan. Le chemin suit d'abord la Seine, peuplée d'îles charmantes en cet endroit, puis remonte pour traverser le joli village de Villennes, redescend un peu et pénètre enfin au pays habité par l'auteur des Rougon-Macquart.

Une église ancienne et coquette, flanquée de deux tourelles, se présenta d'abord sur la gauche. Ils firent encore quelques pas, et un paysan qui passait leur indiqua la porte du romancier.

Avant d'entrer, ils examinèrent l'habitation. Une grande construction carrée et neuve, très haute, semblait avoir accouché, comme la montagne de la fable, d'une toute petite maison blanche blottie à son pied. Cette dernière maison, la demeure primitive, a été bâtie par

l'ancien propriétaire. La tour fut édiflée par Zola.

Ils sonnèrent. Un chien énorme, croisement de montagnard et de terre-neuve, se mit à hurler si terriblement que Patissot éprouvait un vague désir de retourner sur ses pas. Mais un domestique, accourant, calma Bertrand, ouvrit la porte et reçut la carte du journaliste pour la porter à son maître:

"Pourvu qu'il nous reçoive! murmurait Patissot; ça m'ennuierait rudement d'être venu jusqu'ici sans le voir."

Son compagnon souriait:

"Ne craignez rien; j'ai mon idée pour entrer."

Mais le domestique, qui revenait, les pria simplement de le suivre.

Ils pénétrèrent dans la construction neuve, et Patissot, fort ému, soufflait en gravissant un escalier de forme ancienne, qui les conduisit au second étage.

Il cherchait en même temps à se figurer cet homme dont le nom sonore et glorieux résonne en ce moment à tous les coins du monde, au milieu de la haine exaspérée des uns, de l'indignation vraie ou feinte des gens du monde, du mépris envieux de quelques confrères, du respect de toute une foule de lecteurs, et de l'admiration frénétique d'un grand nombre; et il s'attendait à voir apparaître une sorte de géant barbu, d'aspect terrible, avec une voix retentissante, et d'abord peu engageant.

La porte s'ouvrit sur une pièce démesurément grande et haute qu'un vitrage, donnant sur la plaine, éclairait dans toute sa largeur... Des tapisseries anciennes couvraient les murs; à gauche, une cheminée monumentale, flanquée de deux bonshommes de pierre, aurait pu brûler un chêne centenaire en un jour; et une table immense, chargée de livres, de papiers et de journaux, occupait le milieu de cet appartement tellement vaste et grandiose qu'il accaparait l'oeil tout d'abord, et que l'attention ne se portait qu'ensuite vers l'homme, étendu, quand ils entrèrent, sur un divan oriental où vingt personnes auraient dormi.

Il fit quelques pas vers eux, salua, désigna de la main deux sièges et se remit sur son divan, une jambe repliée sous lui. Un livre à son côté gisait, et il maniait de la main droite un couteau à papier en ivoire dont il contemplait le bout de temps en temps, d'un seul oeil, en fermant l'autre avec une obstination de myope.

Pendant que le journaliste expliquait l'intention de sa visite, et que l'écrivain l'écoutait sans répondre encore, en le regardant fixement par moments, Patissot, de plus en plus gêné, considérait cette célébrité.

Agé de quarante ans à peine, il était de taille moyenne, assez gros et d'aspect bonhomme. Sa tête (très semblable à celles qu'on retrouve dans beaucoup de tableaux italiens du XVI<sup>e</sup> siècle), sans être belle au sens plastique du mot, présentait un grand caractère de puissance et d'intelligence. Les cheveux courts se redressaient sur le front très développé. Un nez droit s'arrêtait, coupé net, comme par un coup de ciseau trop brusque, au-dessus de la lèvre supérieure, qu'ombrageait une moustache assez épaisse; et le menton entier était couvert de barbe taillée près de la peau. Le regard noir, souvent ironique, pénétrait; et l'on sentait que là derrière une pensée toujours active travaillait, perçant les gens, interprétant les paroles, analysant les gestes, dénudant le coeur. Cette tête ronde et forte était bien celle de son nom, rapide et court, aux deux syllabes bondissantes dans le retentissement des deux voyelles.

Quand le journaliste eut terminé son boniment, l'écrivain lui répondit qu'il ne voulait point s'engager; qu'il verrait cependant plus tard; que son plan même n'était point encore suffisamment arrêté. Puis il se tut. C'était un congé, et les deux hommes, un peu confus, se

levèrent. Mais un désir envahit Patissot: il voulait que ce personnage si connu lui dît un mot, un mot quelconque, qu'il pourrait répéter à ses collègues; et, s'enhardissant, il balbutia: "Oh! Monsieur, si vous saviez combien j'apprécie vos ouvrages!" L'autre s'inclina, mais ne répondit rien. Patissot devenait téméraire, il reprit: "C'est un bien grand honneur pour moi de vous parler aujourd'hui..." L'écrivain salua encore, mais d'un air roide et impatienté. Patissot s'en aperçut, et, perdant la tête, il ajouta en se retirant: "Quelle su-su-superbe propriété!"

Alors le propriétaire s'éveilla dans le coeur indifférent de l'homme de lettres qui, souriant, ouvrit le vitrage pour montrer l'étendue de la perspective. Un horizon démesuré s'élargissait de tous les côtés, c'était Triel, Pisse-Fontaine, Chanteloup, toutes les hauteurs de l'Hautie, et la Seine, à perte de vue. Les deux visiteurs en extase félicitaient; et la maison leur fut ouverte. Ils virent tout, jusqu'à la cuisine élégante dont les murs et le plafond même, recouverts en faïence à dessins bleus, excitent l'étonnement des paysans.

"Comment avez-vous acheté cette demeure?" demanda le journaliste. Et le romancier raconta que, cherchant une bicoque à louer pour un été, il avait trouvé la petite maison, adossée à la nouvelle, qu'on voulait vendre quelques milliers de francs, une bagatelle, presque rien. Il acheta séance tenante.

"Mais tout ce que vous avez ajouté a dû vous coûter cher ensuite?"

L'écrivain sourit: "Oui, pas mal!"

Et les deux hommes s'en allèrent.

Le journaliste, tenant le bras de Patissot, philosophait, d'une voix lente: "Tout général a son Waterloo, disait-il; tout Balzac a ses Jardies et tout artiste habitant la campagne a son coeur de propriétaire."

Ils prirent le train à la station de Villennes, et, dans le wagon, Patissot jetait tout haut les noms de l'illustre peintre et du grand romancier, comme s'ils eussent été ses amis. Il s'efforçait même de laisser croire qu'il avait déjeuné chez l'un et dîné chez l'autre.

## VI

### Avant la fête

La fête approche et des frémissements courent déjà par les rues, ainsi qu'il en passe à la surface des flots lorsque se prépare une tempête. Les boutiques, pavoisées de drapeaux, mettent sur leurs portes une gaieté de teinturerie, et les merciers trompent sur les trois couleurs comme les épiciers sur la chandelle. Les coeurs peu à peu s'exaltent; on en parle après dîner sur le trottoir; on a des idées qu'on échange:

"Quelle fête ce sera, mes amis, quelle fête!"

- Vous ne savez pas? tous les souverains viendront incognito, en bourgeois, pour voir ça.

- Il paraît que l'empereur de Russie est arrivé; il compte se promener partout avec le prince de Galles.

- Oh! pour une fête, ce sera une fête!"

Ce sera une fête; ce que M. Patissot, bourgeois de Paris, appelle une fête: une de ces innommables cohues qui, pendant quinze heures, roulent d'un bout à l'autre de la cité toutes les laideurs physiques chamarrées d'oripeaux, une houle de corps en transpiration où ballotteront, à côté de la lourde commère à rubans tricolores, engraisnée derrière son comptoir et geignant d'essoufflement, l'employé rachitique remorquant sa femme et son mioche, l'ouvrier portant le sien à califourchon sur la tête, le provincial ahuri, à la physionomie

de crétin stupéfait, le palefrenier rasé légèrement, encore parfumé d'écurie. Et les étrangers costumés en singes, des Anglaises pareilles à des girafes, et le porteur d'eau débarbouillé, et la phalange innombrable des petits bourgeois, rentiers inoffensifs que tout amuse. O bousculade, éreintement, sueurs et poussière, vociférations, remous de chair humaine, extermination des cors aux pieds, ahurissement de toute pensée, senteurs affreuses, remuements inutiles, haleines des multitudes, brises à l'ail, donnez à M. Patissot toute la joie que peut contenir son coeur!

Il a fait ses préparatifs après avoir lu sur les murs de son arrondissement la proclamation du maire.

Elle disait, cette prose: "C'est principalement sur la fête particulière que j'appelle votre attention. Pavoisez vos demeures, illuminez vos fenêtres. Réunissez-vous, cotisez-vous, pour donner à vos maisons, à votre rue, une physionomie plus brillante, plus artistique que celle des maisons et des rues voisines."

Alors M. Patissot chercha laborieusement quelle physionomie artistique il pourrait donner à son logis.

Un grave obstacle se présentait. Son unique fenêtre donnait sur une cour, une cour obscure, étroite, profonde, où les rats seuls eussent pu voir ses trois lanternes vénitiennes.

Il lui fallait une ouverture publique. Il la trouva. Au premier étage de sa maison habitait un riche particulier, noble et royaliste, dont le cocher, réactionnaire aussi, occupait, au sixième, une mansarde sur la rue. M. Patissot supposa que, en y mettant le prix, toute conscience peut être achetée, et il proposa cent sous à ce citoyen du fouet, pour lui céder son logis de midi jusqu'à minuit. L'offre aussitôt fut acceptée.

Alors il s'inquiéta de la décoration.

Trois drapeaux, quatre lanternes, était-ce assez pour donner à cette tabatière une physionomie artistique?... pour exprimer toute l'exaltation de son âme?... Non assurément! Mais, malgré de longues recherches et des méditations nocturnes, M. Patissot n'imagina rien autre chose. Il consulta ses voisins, qui s'étonnèrent de sa question; il interrogea ses collègues... Tout le monde avait acheté des lanternes et des drapeaux, en y joignant, pour le jour, des décorations tricolores.

Alors il se mit à la recherche d'une idée originale. Il fréquenta les cafés, abordant les consommateurs; ils manquaient d'imagination. Puis, un matin, il monta sur l'impériale d'un omnibus. Un monsieur d'aspect vénérable fumait un cigare à son côté; un ouvrier, plus loin, grillait sa pipe renversée; deux voyous blaguaient près du cocher; et des employés de tout ordre allaient à leurs affaires moyennant trois sous.

Devant les boutiques, des gerbes de drapeaux resplendissaient sous le soleil levant. Patissot se tourna vers son voisin.

"Ce sera une belle fête", dit-il.

Le monsieur lui jeta un regard de travers, et, d'un air rogue:

"C'est ça qui m'est égal!

- Vous n'y prendrez pas part?" demanda l'employé stupéfait.

L'autre remua dédaigneusement la tête et déclara:

"Ils me font pitié avec leur fête! De quoi la fête?... Est-ce du gouvernement?... Je ne le connais pas, le gouvernement, moi, Monsieur!"

Mais Patissot, employé du gouvernement lui-même, le prit de haut, et, d'une voix ferme:

"Le gouvernement, Monsieur, c'est la République."

Son voisin ne fut pas démonté, et, mettant tranquillement ses mains dans ses poches:

"Eh bien, après?... Je ne m'y oppose pas. La République ou autre chose, je m'en fiche. Ce que je veux, moi, Monsieur, je veux connaître mon gouvernement. J'ai vu Charles X et je m'y suis rallié, Monsieur; j'ai vu Louis-Philippe, et je m'y suis rallié, Monsieur; j'ai vu Napoléon, et je m'y suis rallié; mais je n'ai jamais vu la République."

Patissot, toujours grave, répliqua:

"Elle est représentée par son Président."

L'autre grogna:

"Eh bien, qu'on me le montre."

Patissot haussa les épaules.

"Tout le monde peut le voir; il n'est pas dans une armoire."

Mais tout à coup le gros monsieur s'emporta.

"Pardon, Monsieur, on ne peut pas le voir. J'ai essayé plus de cent fois, moi, Monsieur. Je me suis embusqué auprès de l'Elysée: il n'est pas sorti. Un passant m'a affirmé qu'il jouait au billard, au café en face; j'ai été au café en face: il n'y était pas. On m'avait promis qu'il irait à Melun pour le concours: je me suis rendu à Melun, et je ne l'ai pas vu. Je suis fatigué, à la fin. Je n'ai pas vu non plus M. Gambetta, et je ne connais pas même un député."

Il s'animait.

"Un gouvernement, Monsieur, ça doit se montrer; c'est fait pour ça, pas pour autre chose. Il faut qu'on sache: tel jour, à telle heure, le gouvernement passera par telle rue. De cette façon on y va et on est satisfait."

Patissot, calmé, goûtait ces raisons.

"Il est vrai, dit-il, qu'on aimerait bien connaître ceux qui vous gouvernent."

Le monsieur prit un ton plus doux:

"Savez-vous comment je la comprendrais, moi, la fête?... Eh bien, Monsieur, je ferais un cortège avec des chars dorés, comme les voitures du sacre des rois; et je promènerais dedans les membres du gouvernement, depuis le Président jusqu'aux députés, à travers Paris, toute la journée. Comme ça, au moins, chacun connaîtrait la personne de l'Etat."

Mais un des voyous, près du cocher, se retourna:

"Et le boeuf gras, oùsqu'on le mettrait?" dit-il.

Un rire courut sur les deux banquettes. Patissot comprit l'objection et murmura:

"Ça ne serait peut-être pas digne."

Le monsieur, après avoir réfléchi, le reconnut.

"Alors, dit-il, je les mettrais en vue quelque part, afin qu'on puisse les regarder tous sans se déranger; sur l'arc de triomphe de l'Etoile, par exemple, et je ferais défiler devant toute la population. Ça aurait un grand caractère."

Mais le voyou, encore une fois, se retourna:

"Faudrait des télescopes pour voir leurs balles."

Le monsieur ne répondit pas; il continua:

"C'est comme la distribution des drapeaux! Il faudrait un prétexte, organiser quelque chose, une petite guerre; et on remettait ensuite les étendards aux troupes comme récompense. Moi, j'avais une idée, que j'ai écrite au ministre; mais il n'a point daigné me répondre. Puisqu'on a choisi la date de la prise de la Bastille, il fallait organiser le simulacre de cet événement: on aurait fait une bastille en carton, brossée par un décorateur de théâtre, et cachant dans ses murailles toute la colonne de Juillet. Alors, Monsieur, la troupe aurait donné l'assaut; ça aurait été un beau spectacle et un enseignement en même temps de voir l'armée renverser elle-même les remparts de la tyrannie. Puis on l'aurait incendiée, cette Bastille; et au milieu des flammes serait apparue la colonne avec le génie de la Liberté, symbole d'un ordre nouveau et de l'affranchissement des peuples."

Tout le monde, cette fois, l'écoutait sur l'impériale, trouvant son idée excellente. Un vieillard affirma:

"C'est une grande pensée, Monsieur, et qui vous fait honneur. Il est regrettable que le gouvernement ne l'ait pas adoptée."

Un jeune homme déclara qu'on devrait faire réciter, dans les rues, les lambes de Barbier, par des acteurs, pour apprendre simultanément au peuple l'art et la liberté.

Ces propos excitaient l'enthousiasme. Chacun voulait parler; les cervelles s'exaltaient. Un orgue de Barbarie, en passant, jeta une phrase de la Marseillaise; l'ouvrier entonna les paroles, et tout le monde, en choeur, hurla le refrain. L'allure exaltée du chant et son rythme enragé allumèrent le cocher dont les chevaux fouaillés galopaient. M. Patissot braillait à pleine gorge en se tapant sur les cuisses, et les voyageurs du dedans, épouvantés, se demandaient quel ouragan avait éclaté sur leurs têtes.

On s'arrêta enfin, et M. Patissot, jugeant son voisin homme d'initiative, le consulta sur les préparatifs qu'il comptait faire:

"Des lampions et des drapeaux, c'est très bien, disait-il; mais je voudrais quelque chose de mieux."

L'autre réfléchit longtemps, mais ne trouva rien. Alors M. Patissot, en désespoir de cause, acheta trois drapeaux avec quatre lanternes.

## VII

### Une triste histoire

Pour se reposer des fatigues de la fête, M. Patissot conçut le projet de passer tranquillement le dimanche suivant assis quelque part en face de la nature.

Voulant avoir un large horizon, il choisit la terrasse de Saint-Germain. Il se mit en route seulement après son déjeuner, et, lorsqu'il eut visité le musée préhistorique pour l'acquit de sa conscience, car il n'y comprit rien du tout, il resta frappé d'admiration devant cette promenade démesurée d'où l'on découvre au loin Paris, toute la région environnante, toutes les plaines, tous les villages, des bois, des étangs, des villes même, et ce grand serpent bleuâtre aux ondulations sans nombre, ce fleuve adorable et doux qui passe au coeur de la France: LA SEINE.

Dans des lointains que des vapeurs légères bleuissaient, à des distances incalculables, il distinguait de petits pays comme des taches blanches, au versant des coteaux verts. Et songeant que là-bas, sur ces points presque invisibles, des hommes comme lui vivaient,

souffraient, travaillaient, il réfléchit pour la première fois à le petitesse du monde. Il se dit que, dans les espaces, d'autres points plus imperceptibles encore, des univers plus grands que le nôtre cependant, devaient porter de races peut-être plus parfaites! Mais un vertige le prit devant l'étendue, et il cessa de penser à ces choses qui lui troublaient la tête. Alors il suivit la terrasse à petits pas, dans toute sa largeur, un peu alangui, comme courbaturé par des réflexions trop lourdes.

Alors qu'il fut au bout, il s'assit sur un banc. Un monsieur s'y trouvait déjà, les deux mains croisées sur sa canne et le menton sur ses mains, dans l'attitude d'une méditation profonde. Mais Patissot appartenait à la race de ceux qui ne peuvent passer trois secondes à côté de leur semblable sans lui adresser la parole. Il contempla d'abord son voisin, toussota, puis tout à coup:

"Pourriez-vous, Monsieur, me dire le nom du village que j'aperçois là-bas?"

Le monsieur releva la tête et, d'une voix triste:

"C'est Sartrouville."

Puis il se tut. Alors Patissot, contemplant l'immense perspective de la terrasse ombragée d'arbres séculaires, sentant en ses poumons le grand souffle de la forêt qui bruissait derrière lui, rajeuni par les effluves printaniers des bois et des larges campagnes, eut un petit rire saccadé et, l'oeil vif:

"Voici de beaux ombrages pour des amoureux."

Son voisin se tourna vers lui avec un air désespéré.

"Si j'étais amoureux, Monsieur, je me jetterais dans la rivière."

Patissot, ne partageant point cet avis, protesta:

"Hé hé! vous en parlez à votre aise; et pourquoi ça?"

- Parce que cela m'a déjà coûté trop cher pour recommencer."

L'employé fit une grimace de joie en répondant:

"Tiens! si vous avez fait des folies, ça coûte toujours cher."

Mais l'autre soupira avec mélancolie.

"Non, Monsieur, je n'en ai pas fait; j'ai été desservi par les événements, voilà tout."

Patissot, qui flairait une bonne histoire, continua:

"Nous ne pouvons pourtant pas vivre comme les curés; ça n'est pas dans la nature."

Alors le bonhomme leva les yeux au ciel lamentablement.

"C'est vrai, Monsieur; mais, si les prêtres étaient des hommes comme les autres, mes malheurs ne seraient pas arrivés. Je suis ennemi du célibat ecclésiastique, moi, Monsieur, et j'ai mes raisons pour ça".

Patissot, vivement intéressé, insista:

"Serait-il indiscret de vous demander?..."

- Mon Dieu! non. Voici mon histoire: je suis Normand, Monsieur. Mon père était meunier à Darnétal, près de Rouen; et, quand il est mort, nous sommes restés, tout enfants, mon frère et moi, à la charge de notre oncle, un bon gros curé cauchois. Il nous éleva, Monsieur, fit notre éducation, puis nous envoya tous les deux à Paris chercher une situation convenable.



Mon frère avait vingt et un ans, et moi j'en prenais vingt-deux. Nous nous étions installés par économie dans le même logement, et nous y vivions tranquilles, lorsque advint l'aventure que je vais vous raconter.

Un soir, comme je rentrais chez moi, je fis la rencontre, sur le trottoir, d'une jeune dame qui me plut beaucoup. Elle répondait à mes goûts: un peu forte, Monsieur, et l'air bon enfant. Je n'osai pas lui parler, bien entendu, mais je lui adressai un regard significatif. Le lendemain, je la retrouvai à la même place; alors, comme j'étais timide, je fis un salut seulement; elle y répondit par un petit sourire; et, le jour d'après, je l'abordai.

Elle s'appelait Victorine, et elle travaillait à la couture dans un magasin de confections. Je sentis bien tout de suite que mon coeur était pris.

Je lui dis: "Mademoiselle, il me semble que je ne pourrai plus vivre loin de vous." Elle baissa les yeux sans répondre; alors je lui saisis la main, et je sentis qu'elle serrait la mienne. J'étais pincé, Monsieur; mais je ne savais comment m'y prendre, à cause de mon frère. Ma foi, je me décidais à tout lui dire, quand il ouvrit la bouche le premier. Il était amoureux de son côté. Alors il fut convenu qu'on prendrait un autre logement, mais qu'on ne soufflerait mot à notre bon oncle, qui adressait toujours ses lettres à mon domicile. Ainsi fut fait; et, huit jours plus tard, Victorine pendait la crémaillère chez moi. On y fit un petit dîner où mon frère amena sa connaissance, et, le soir, quand mon amie eut tout rangé, nous prîmes définitivement possession de notre logis...

Nous dormions peut-être depuis une heure, quand un violent coup de sonnette m'éveilla. Je regarde la pendule: trois heures du matin. Je passe une culotte, et je me précipite vers la porte, en me disant: "C'est un malheur, bien sûr..." C'était mon oncle, Monsieur... Il avait sa douillette de voyage, et sa valise à la main:

"Oui, c'est moi mon garçon; je viens te surprendre, et passer quelques jours à Paris. Monseigneur m'a donné congé."

Il m'embrasse sur les deux joues, entre, ferme la porte. J'étais plus mort que vif, Monsieur. Mais comme il allait pénétrer dans ma chambre, je lui sautai presque au collet:

"Non, pas par là, mon oncle; par ici, par ici."

Et je le fis entrer dans la salle à manger. Voyez-vous ma situation? que faire?... Il me dit:

"Et ton frère? il dort? Va donc l'éveiller."

Je balbutiai:

"Non, mon oncle, il a été obligé de passer la nuit au magasin pour une commande urgente."

Mon oncle se frotta les mains:

"Alors, ça va, la besogne?"

Mais une idée me venait.

"Vous devez avoir faim, mon oncle, après ce voyage?"

- Ma foi! c'est vrai, je casserais bien une petite croûte."

Je me précipite sur l'armoire (j'avais les restes du dîner), et c'était une rude fourchette que mon oncle, un vrai curé normand capable de manger douze heures de suite. Je sors un morceau de boeuf pour faire durer le temps, car je savais bien qu'il ne l'aimait pas; puis, lorsqu'il en eut suffisamment mangé, j'apportai les restes d'un poulet, un pâté presque tout entier, une salade de pommes de terre, trois pots de crème, et du vin fin que j'avais mis de

côté pour le lendemain. Ah! Monsieur, il faillit tomber à la renverse:

"Nom d'un petit bonhomme! Quel garde-manger!..."

Et je le bourre, Monsieur, je le bourre! Il ne résistait pas, d'ailleurs (on disait, dans le pays qu'il aurait avalé un troupeau de boeufs).

Lorsqu'il eut tout dévoré, il était cinq heures du matin! Je me sentais sur des charbons ardents. Je traînai encore une heure avec le café et toutes les rincettes; mais il se leva, à la fin.

"Voyons ton logement", dit-il.

J'étais perdu, et je le suivis en songeant à me jeter par la fenêtre... En entrant dans la chambre, prêt à m'évanouir, attendant néanmoins je ne sais quel hasard, une suprême espérance me fit bondir le coeur. La brave fille avait fermé les rideaux du lit! Ah! s'il pouvait ne pas les ouvrir? Hélas! Monsieur, il s'en approche tout de suite, sa bougie à la main, et d'un seul coup il les relève... Il faisait chaud: nous avions retiré les couvertures, et il ne restait que le drap, qu'elle tenait fermé sur sa tête; mais on voyait, Monsieur, on voyait des contours. Je tremblais de tous mes membres, avec la gorge serrée, suffoquant. Alors, mon oncle se tourna vers moi, riant jusqu'aux oreilles; si bien que je faillis sauter au plafond, de stupéfaction.

"Ah! ah! mon farceur, dit-il, tu n'as pas voulu réveiller ton frère; eh bien, tu vas voir comment je le réveille, moi."

Et je vis sa grosse main de paysan qui se levait; et, pendant qu'il étouffait de rire, elle retomba comme le tonnerre sur... sur les contours qu'on voyait, Monsieur.

Il y eut un cri terrible dans le lit; et puis comme une tempête sous le drap! Ça remuait, ça remuait; elle ne pouvait plus se dégager. Enfin, elle apparut, presque tout entière d'un seul coup, avec des yeux comme des lanternes; et elle regardait mon oncle qui s'éloignait à reculons, la bouche ouverte, et soufflant, Monsieur, comme s'il allait se trouver mal!

Alors, je perdis tout à fait la tête, et je m'enfuis... J'errai pendant six jours, Monsieur, n'osant pas rentrer chez moi. Enfin, quand je m'enhardis à revenir, il n'y avait plus personne..."

Patissot, qu'un grand rire secouait, lâcha un: "Je le crois bien!" qui fit taire son voisin.

Mais, au bout d'une seconde, le bonhomme reprit:

"Je n'ai jamais revu mon oncle, qui m'a déshérité, persuadé que je profitais des absences de mon frère pour exécuter mes farces.

Je n'ai jamais revu Victorine. Toute ma famille m'a tourné le dos; et mon frère lui-même, qui a profité de la situation, puisqu'il a touché cent mille francs à la mort de mon oncle, semble me considérer comme un vieux libertin. Et cependant, Monsieur, je vous jure que, depuis ce moment, jamais... jamais... jamais!... Il y a, voyez-vous, des minutes qu'on n'oublie pas.

- Et qu'est-ce que vous faites ici?" demanda Patissot.

L'autre, d'un large coup d'oeil, parcourut l'horizon, comme s'il eût craint d'être entendu par quelque oreille inconnue; puis il murmura, avec une terreur dans la voix:

"Je fuis les femmes, Monsieur!"

VIII

Essai d'amour

Beaucoup de poètes pensent que la nature n'est pas complète sans la femme, et de là viennent sans doute toutes les comparaisons fleuries qui, dans leurs chants, font tour à tour de notre compagne naturelle une rose, une violette, une tulipe, etc., etc. Le besoin d'attendrissement qui nous prend à l'heure du crépuscule, quand la brume des soirs commence à flotter sur les coteaux, et quand toutes les senteurs de la terre nous grisent, s'épanche imparfaitement en des invocations lyriques; et M. Patissot, comme les autres, fut pris d'une rage de tendresse, de doux baisers rendus le long des sentiers où coule du soleil, de mains pressées, de tailles rondes ployant sous son étreinte.

Il commençait à entrevoir l'amour comme une délectation sans bornes, et, dans ses heures de rêveries, il remerciait le grand Inconnu d'avoir mis tant de charme aux caresses des hommes. Mais il lui fallait une compagne, et il ne savait où la rencontrer. Sur le conseil d'un ami, il se rendit aux Folies-Bergère. Il en vit là un assortiment complet; or, il se trouva fort perplexe pour décider entre elles, car les désirs de son coeur étaient faits surtout d'élan poétiques, et la poésie ne paraissait pas être le fort des demoiselles aux yeux charbonnés qui lui jetaient de troublants sourires avec l'émail de leurs fausses dents.

Enfin, son choix s'arrêta sur une jeune débutante qui paraissait pauvre et timide, et dont le regard triste semblait annoncer une nature assez facilement poétisable.

Il lui donna rendez-vous pour le lendemain neuf heures, à la gare Saint-Lazare.

Elle n'y vint pas, mais elle eut la délicatesse d'envoyer une amie à sa place.

C'était une grande fille rousse, habillée patriotiquement en trois couleurs et couverte d'un immense chapeau-tunnel dont sa tête occupait le centre. M. Patissot, un peu désappointé, accepta tout de même ce remplaçant. Et l'on partit pour Maisons-Laffitte, où étaient annoncées des régates et une grande fête vénitienne.

Aussitôt qu'on fut dans le wagon, occupé déjà par deux messieurs décorés, et trois dames qui devaient être au moins des marquises, tant elles montraient de dignité, la grande rousse, qui répondait au nom d'Octavie, annonça à Patissot, avec une voix de perruche, qu'elle était très bonne fille, aimant à rigoler et adorant la campagne, parce qu'on y cueille des fleurs et qu'on y mange de la friture: et elle riait d'un rire aigu à casser les vitres, appelant familièrement son compagnon: "Mon gros loup."

Une honte envahissait Patissot, à qui son titre d'employé du gouvernement imposait certaines réserves. Mais Octavie se tut, regardant de côté ses voisines, prise du désir immodéré qui hante toutes les filles de faire connaissance avec des femmes honnêtes. Au bout de cinq minutes, elle crut avoir trouvé un joint, et, tirant de sa poche le Gil-Blas, elle l'offrit poliment à l'une des dames, stupéfaite, qui refusa d'un signe de tête. Alors, la grande rousse, blessée, lâcha des mots à double sens, parlant des femmes qui font leur poire, sans valoir mieux que les autres; et, quelquefois même, elle jetait un gros mot qui faisait un effet de pétard ratant au milieu de la dignité glaciale des voyageurs.

Enfin on arriva. Patissot voulut tout de suite gagner les coins ombreux du parc, espérant que la mélancolie des bois apaiserait l'humeur irritée de sa compagne. Mais un autre effet se produisit. Aussitôt qu'elle fut dans les feuilles et qu'elle aperçut de l'herbe, elle se mit à chanter à tue-tête des morceaux d'opéra traînant dans sa mémoire de linotte, faisant des roulades, passant de Robert le Diable à La Muette, affectionnant surtout une poésie sentimentale dont elle roucoulait les derniers vers avec des sons perçants comme des vrilles.

Puis, tout à coup, elle eut faim et voulut rentrer. Patissot, qui toujours attendait l'attendrissement espéré, essayait en vain de la retenir. Alors elle se fâcha.

"Je ne suis pas ici pour m'embêter, n'est-ce pas?"

Et il fallut gagner le restaurant du Petit-Havre, tout près de l'endroit où devaient avoir lieu les régates.

Elle commanda un déjeuner à n'en plus finir, une succession de plats comme pour nourrir un régiment. Puis, ne pouvant attendre, elle réclama des hors-d'oeuvre. Une boîte de sardines apparut; elle se jeta dessus à croire que le fer-blanc de la boîte lui-même y passerait; mais, quand elle eut mangé deux ou trois des petits poissons huileux, elle déclara qu'elle n'avait plus faim et voulut aller voir les préparatifs des courses.

Patissot, désespéré et pris de fringale à son tour, refusa absolument de se lever. Elle partit seule, promettant de revenir pour le dessert; et il commença à manger, silencieux et solitaire, ne sachant comment amener cette nature rebelle à la réalisation de son rêve.

Comme elle ne revenait pas, il se mit à sa recherche.

Elle avait retrouvé des amis, une bande de canotiers presque nus, rouges jusqu'aux oreilles et gesticulant, qui, devant la maison du constructeur Fournaise; régliaient en vociférant tous les détails du concours.

Deux messieurs d'aspect respectable, des juges sans doute, les écoutaient attentivement. Aussitôt qu'elle aperçut Patissot, Octavie, pendue au bras noir d'un grand diable possédant assurément plus de biceps que de cervelle, lui jeta quelques mots dans l'oreille. L'autre répondit:

"C'est entendu."

Et elle revint à l'employé toute joyeuse, le regard vif, presque caressante.

"Je veux faire un tour en bateau", dit-elle.

Heureux de la voir si charmante, il consentit à ce nouveau désir et se procura une embarcation.

Mais elle refusa obstinément d'assister aux régates, malgré l'envie de Patissot.

"J'aime mieux être seule avec toi, mon loup."

Un frisson lui secoua le coeur... Enfin!...

Il retira sa redingote et se mit à ramer avec furie.

Un vieux moulin monumental, dont les roues vermoulues pendaient au-dessus de l'eau, enjambait avec ses deux arches un tout petit bras du fleuve. Ils passèrent dessous lentement, et, quand ils furent de l'autre côté, ils aperçurent devant eux un bout de rivière adorable, ombragé par de grands arbres, qui formaient au-dessus une sorte de voûte. Le petit bras se déroulait, tournait, zigzaguait à gauche, à droite, découvrant sans cesse des horizons nouveaux, de larges prairies d'un côté, et, de l'autre, une colline toute peuplée de chalets. On passa devant un établissement de bains presque enseveli dans la verdure, un coin charmant et champêtre, où des messieurs en gants frais, auprès de dames enguirlandées, mettaient toute la gaucherie ridicule des élégants à la campagne.

Elle poussa un cri de joie.

"Nous nous baignerons là, tantôt!"

Puis, plus loin, dans une sorte de baie, elle voulut s'arrêter:

"Viens ici, mon gros, tout près de moi."

Elle lui passa les bras au cou et, la tête appuyée sur l'épaule de Patissot, elle murmura:

"Comme on est bien! comme il fait bon sur l'eau!"

Patissot, en effet, nageait dans le bonheur; et il pensait à ces canotiers stupides, qui, sans jamais sentir le charme pénétrant des berges et la grâce frêle des roseaux, vont toujours, essoufflés, suants et abrutis d'exercice, du caboulot où l'on déjeune au caboulot où l'on dîne.

Mais, à force d'être bien, il s'endormit. Quand il se réveilla... il était seul. Il appela d'abord; personne ne répondit. Inquiet, il monta sur la rive, craignant déjà qu'un malheur ne fût arrivé.

Alors, tout là-bas, et venant vers lui, il vit une yole mince et longue que quatre rameurs pareils à des nègres faisaient filer, ainsi qu'une flèche. Elle approchait, courant sur l'eau: une femme tenait la barre... Ciel!... on dirait... C'était elle!... Pour régler le rythme des rames, elle chantait de sa voix coupante une chanson de canotiers qu'elle interrompit un instant quand elle fut devant Patissot. Alors, envoyant un baiser des doigts, elle lui cria:

"Gros serin, va!"

IX

Un dîner et quelques idées

A l'occasion de la fête nationale, M. Perdrix (Antoine), chef de bureau de M. Patissot, fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il comptait trente ans de services sous les régimes précédents, et dix années de ralliement au gouvernement actuel. Ses employés, quoique murmurant un peu d'être ainsi récompensés en la personne de leur chef, jugèrent bon de lui offrir une croix enrichie de faux diamants; et le nouveau chevalier, ne voulant pas rester en arrière, les invita tous à dîner pour le dimanche suivant, dans sa propriété d'Asnières.

La maison, enluminée d'ornements mauresques, avait un aspect de café-concert, mais sa situation lui donnait de la valeur, car la ligne du chemin de fer, coupant le jardin dans toute sa largeur, passait à 20 mètres du perron. Sur le rond de gazon obligatoire, un bassin en ciment romain contenait des poissons rouges, et un jet d'eau, en tout semblable à une seringue, lançait parfois en l'air des arcs-en-ciel microscopiques dont s'émerveillaient les visiteurs.

L'alimentation de cet irrigateur faisait la constante préoccupation de M. Perdrix qui se levait parfois dès cinq heures du matin afin d'emplir le réservoir. Il pompait alors avec acharnement, en manches de chemise, son gros ventre débordant de la culotte, afin d'avoir, à son retour du bureau, la satisfaction de lâcher les grandes eaux, et de se figurer qu'une fraîcheur s'en répandait dans le jardin.

Le soir du dîner officiel, tous les invités, l'un après l'autre, s'extasiaient sur la situation du domaine, et chaque fois qu'on entendait, au loin, venir un train, M. Perdrix leur annonçait sa destination: Saint-Germain, Le Havre, Cherbourg ou Dieppe, et, par farce, on faisait des signes aux voyageurs penchés aux portières.

Le bureau complet se trouvait là. C'était d'abord M. Capitaine, sous-chef; M. Patissot, commis principal; puis MM. de Sombreterre et Vallin, jeunes employés élégants qui ne venaient au bureau qu'à leurs heures; enfin M. Rade, célèbre dans tout le ministère par les doctrines insensées qu'il affichait, et l'expéditionnaire, M. Boivin.

M. Rade passait pour un type. Les uns le traitaient de fantaisiste ou d'idéologue; les autres de révolutionnaire; tout le monde s'accordait à dire que c'était un maladroit. Vieux déjà, maigre et petit, avec un oeil vif et de longs cheveux blancs, il avait professé toute sa vie le plus profond mépris pour la besogne administrative. Remueur de livres et grand liseur, d'une nature toujours révoltée contre tout, chercheur de vérité et contempteur des préjugés

courants, il avait une façon nette et paradoxale d'exprimer ses opinions qui fermait la bouche aux imbéciles satisfaits et aux mécontents sans savoir pourquoi. On disait: "Ce vieux fou de Rade", ou bien: "Cet écervelé de Rade"; et la lenteur de son avancement semblait donner raison contre lui aux médiocres parvenus. L'indépendance de sa parole faisait trembler bien souvent ses collègues, qui se demandaient avec terreur comment il avait pu conserver sa place. Aussitôt qu'on fut à table, M. Perdrix, dans un petit discours bien senti, remercia ses "collaborateurs", leur promit sa protection d'autant plus efficace que son autorité grandissait, et il termina par une péroraison émue où il remerciait et glorifiait le gouvernement libéral et juste, qui sait chercher le mérite parmi les humbles.

M. Capitaine, sous-chef, répondit au nom du bureau, félicita, congratula, salua, exalta, chanta les louanges de tous; et des applaudissements frénétiques accueillirent ces deux morceaux d'éloquence. Après quoi l'on se mit sérieusement à manger.

Tout alla bien jusqu'au dessert, la misère des propos ne gênant personne. Mais, au café, une discussion s'élevant déchaîna tout à coup M. Rade, qui se mit à passer les bornes.

On parlait d'amour naturellement, et un souffle de chevalerie grisant cette salle de bureaucrates, on vantait avec exaltation la beauté supérieure de la femme, sa délicatesse d'âme, son aptitude aux choses exquises, la sûreté de son jugement et la finesse de ses sentiments. M. Rade se mit à protester, refusant avec énergie au sexe qualifié de "beau" toutes les qualités qu'on lui prêtait; et, devant l'indignation générale, il cita des auteurs:

"Schopenhauer, Messieurs, Schopenhauer, un grand philosophe que l'Allemagne vénère. Voici, ce qu'il dit: "Il a fallu que l'intelligence de l'homme fût bien obscurcie par l'amour pour qu'il ait appelé beau ce sexe de petite taille, aux épaules étroites, aux larges hanches et aux jambes courbes. Toute sa beauté, en effet, réside dans l'instinct de l'amour. Au lieu de le nommer beau, il eût été plus juste de l'appeler l'inesthétique. Les femmes n'ont ni le sentiment ni l'intelligence de la musique, pas plus que de la poésie ou des arts plastiques; ce n'est chez elles que pure singerie, pur prétexte, pure affectation exploitée par leur désir de plaire."

- L'homme qui a dit ça est un imbécile", déclara M. de Sombreterre.

M. Rade, souriant, continua:

Et Rousseau, Monsieur? Voici son opinion: "Les femmes, en général, n'aiment aucun art, ne se connaissent à aucun, et n'ont aucun génie."

M. de Sombreterre haussa dédaigneusement les épaules:

"Rousseau est aussi bête que l'autre, voilà tout."

M. Rade souriait toujours:

Et lord Byron, qui pourtant aimait les femmes, Monsieur, voici ce qu'il dit: "On devrait bien les nourrir et les bien vêtir, mais ne point les mêler à la société. Elles devraient aussi être instruites de la religion, mais ignorer la poésie et la politique, ne lire que les livres de piété et de cuisine."

M. Rade continua:

"Voyez, Messieurs, elles étudient toutes la peinture et la musique. Il n'y en a pas une cependant qui ait fait un bon tableau ou un opéra remarquable! Pourquoi, messieurs? Parce qu'elles sont le sexus sequior, le sexe second à tous égards, fait pour se tenir à l'écart et au second plan."

M. Patissot se fâchait:

"Et Mme Sand, Monsieur?"

- Une exception, Monsieur, une exception. Je vous citerai encore un passage d'un autre grand philosophe, anglais celui-là: Herbert Spencer. Voici: "Chaque sexe est capable, sous l'influence de stimulants particuliers, de manifester des facultés ordinairement réservées à l'autre. Ainsi, pour prendre un cas extrême, une excitation spéciale peut faire donner du lait aux mamelles des hommes; on a vu, pendant des famines, des petits enfants privés de leur mère être sauvés de cette façon. Nous ne mettrons pourtant pas cette faculté d'avoir du lait au nombre des attributs du mâle. De même, l'intelligence féminine qui, dans certains cas, donnera des produits supérieurs, doit être négligée dans l'estimation de la nature féminine, en tant que facteur social..."

M. Patissot, blessé dans tous ses instincts chevaleresques originels, déclara:

"Vous n'êtes pas Français, Monsieur. La galanterie française est une des formes du patriotisme."

M. Rade releva la balle.

"J'ai fort peu de patriotisme, Monsieur, le moins possible."

Un froid se répandit, mais il continua tranquillement:

"Admettez-vous avec moi que la guerre soit une chose monstrueuse; que cette coutume d'égorgement des peuples constitue un état permanent de sauvagerie; qu'il soit odieux, alors que le seul bien réel est la vie, de voir les gouvernements, dont le devoir est de protéger l'existence de leurs sujets, chercher avec obstination des moyens de destruction? Oui, n'est-ce pas. - Eh bien, si la guerre est une chose horrible, le patriotisme ne serait-il pas l'idée mère qui l'entretient? Quand un assassin tue, il a une pensée, c'est de voler. Quand un brave homme, à coups de baïonnette, crève un autre honnête homme, père de famille ou grand artiste peut-être, à quelle pensée obéit-il?..."

Tout le monde se sentait profondément blessé.

"Quand on pense des choses pareilles, on ne les dit pas en société."

M. Patissot reprit:

"Il y a pourtant, Monsieur, des principes que tous les honnêtes gens reconnaissent."

M. Rade demanda:

"Lesquels?"

Alors, solennellement, M. Patissot prononça "La morale, Monsieur".

M. Rade rayonnait, il s'écria:

"Un seul exemple, Messieurs, un tout petit exemple. Quelle opinion avez-vous des messieurs à casquette de soie qui font sur les boulevards extérieurs le joli métier que vous savez, et qui en vivent?"

Une moue de dégoût parcourut la table:

"Eh bien! Messieurs, il y a un siècle seulement, quand un élégant gentilhomme, très chatouilleux sur le point d'honneur, avait pour... amie... une "très belle et honnête dame de haute lignée", il était fort bien porté de vivre à ses dépens, Messieurs, et même de la ruiner tout à fait. On trouvait ce jeu-là charmant. Donc les principes de morale ne sont pas fixes... et alors..."

M. Perdrix, visiblement embarrassé, l'arrêta:

"Vous sapez les bases de la société, monsieur Rade, il faut toujours avoir des principes. Ainsi, en politique, voici M. de Sombreterre qui est légitimiste, M. Vallin orléaniste, M. Patisot et moi républicains, nous avons des principes très différents, n'est-ce pas, et cependant nous nous entendons fort bien parce que nous en avons."

Mais M. Rade s'écria:

"Moi aussi, j'en ai, Messieurs, j'en ai de très arrêtés."

M. Patisot releva la tête, et, froidement:

"Je serais heureux de les connaître, Monsieur."

M. Rade ne se fit pas prier:

"Les voici, Monsieur."

1er principe. - Le gouvernement d'un seul est une monstruosité.

2e principe. - Le suffrage restreint est une injustice.

3e principe. - Le suffrage universel est une stupidité.

En effet, livrer des millions d'hommes, des intelligences d'élite, des savants, des génies même, au caprice, au bon vouloir d'un être qui, dans un moment de gaieté, de folie, d'ivresse ou d'amour, n'hésitera pas à tout sacrifier pour sa fantaisie exaltée, dépensera l'opulence du pays péniblement amassée par tous, fera hacher des milliers d'hommes sur les champs de bataille, etc., etc., me paraît être, à moi, simple raisonneur, une monstrueuse aberration.

Mais en admettant que le pays doive se gouverner lui-même, exclure sous un prétexte toujours discutable une partie des citoyens de l'administration des affaires est une injustice si flagrante, qu'il me semble inutile de la discuter davantage.

Reste le suffrage universel. Vous admettez bien avec moi que les hommes de génie sont rares, n'est-ce pas? Pour être large, convenons qu'il y en ait cinq en France, en ce moment. Ajoutons, toujours pour être large, deux cents hommes de grand talent, mille autres possédant des talents divers, et dix mille hommes supérieurs d'une façon quelconque. Voilà un état-major de onze mille deux cent cinq esprits. Après quoi vous avez l'armée des médiocres, que suit la multitude des imbéciles. Comme les médiocres et les imbéciles forment toujours l'immense majorité, il est inadmissible qu'ils puissent élire un gouvernement intelligent.

Pour être juste, j'ajoute que logiquement le suffrage universel me semble le seul principe admissible, mais qu'il est inapplicable, voici pourquoi.

Faire concourir au gouvernement toutes les forces vives d'un pays, représenter tous les intérêts, tenir compte de tous les droits, est un rêve idéal, mais peu pratique, car la seule force que vous puissiez mesurer est justement celle qui devrait être la plus négligée, la force stupide, le nombre. D'après votre méthode, le nombre inintelligent prime le génie, le savoir, toutes les connaissances acquises, la richesse, l'industrie, etc., etc. Quand vous pourrez donner à un membre de l'Institut dix mille voix contre une au chiffonnier, cent voix au grand propriétaire contre dix voix à son fermier, vous aurez équilibré à peu près les forces et obtenu une représentation nationale qui vraiment représentera toute les puissances de la nation. Mais je vous défie bien de faire ça.

Voici mes conclusions:



Autrefois, quand on ne pouvait exercer aucune profession, on se faisait photographe; aujourd'hui on se fait député. Un pouvoir ainsi composé sera toujours lamentablement incapable; mais incapable de faire du mal autant qu'incapable de faire du bien. Un tyran, au contraire, s'il est bête, peut faire beaucoup de mal et, s'il se rencontre intelligent (ce qui est infiniment rare), beaucoup de bien.

Entre ces formes de gouvernement, je ne me prononce pas; et je me déclare anarchiste, c'est-à-dire partisan du pouvoir le plus effacé, le plus insensible, le plus libéral au grand sens du mot, et révolutionnaire en même temps, c'est-à-dire l'ennemi éternel de ce même pouvoir, qui ne peut être, de toute façon, qu'absolument défectueux. Voilà.

Des cris d'indignation s'élevèrent autour de la table, et tous, légitimistes, orléanistes, républicains par nécessité, se fâchèrent tout rouge. M. Patisot, particulièrement, suffoquait et, se tournant vers M. Rade:

"Alors, Monsieur, vous ne croyez à rien."

L'autre répondit simplement:

"Non, Monsieur."

La colère qui souleva tous les convives empêcha M. Rade de continuer, et M. Perdrix, redevenant chef, ferma la discussion.

"Assez, Messieurs, je vous en prie. Nous avons chacun notre opinion, n'est-ce pas, et nous ne sommes pas disposés à en changer."

On approuva cette parole juste. Mais M. Rade, toujours révolté, voulut avoir le dernier mot.

"J'ai pourtant une morale, dit-il, elle est bien simple et toujours applicable; une phrase la formule, la voici: "Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit." Je vous défie de la mettre en défaut, tandis qu'en trois arguments je me charge de démolir le plus sacré de vos principes."

Cette fois on ne répondit pas. Mais comme on rentrait le soir deux par deux, chacun disait à son compagnon:

"Non, vraiment M. Rade va beaucoup trop loin. Il a un coup de marteau certainement. On devrait le nommer sous-chef à Charenton."

X

Séance publique

Des deux côtés d'une porte au-dessus de laquelle le mot "Bal" s'étalait en lettres voyantes, de larges affiches d'un rouge violent annonçaient que, ce dimanche-là, ce lieu de plaisir populaire recevait une autre destination.

M. Patisot, qui flânait comme un bon bourgeois, en digérant son déjeuner, et se dirigeait tout doucement vers la gare, s'arrêta, l'oeil saisi par cette couleur écarlate, et il lut:

ASSOCIATION GENERALE INTERNATIONALE POUR LA REVENDICATION DES DROITS DE LA FEMME

COMITE CENTRAL SIEGEANT A PARIS

GRANDE SEANCE PUBLIQUE

Sous la présidence de la citoyenne libre-penseuse Zoé Lamour et de la citoyenne nihiliste russe Eva Schourine, avec le concours d'une délégation de citoyennes du cercle libre de la

Pensée indépendante, et d'un groupe de citoyens adhérents.

La citoyenne Césarine Brau et le citoyen Sapience Cornut, retour d'exil, prendront la parole.

Prix d'entrée: 1 franc.

Une vieille dame à lunettes, assise devant une table couverte d'un tapis, percevait l'argent. M. Patissot entra.

Dans la salle, déjà presque pleine, flottait cette odeur de chien mouillé, que dégagent toujours les jupes des vieilles filles, avec un reste de parfums suspects des bals publics.

M. Patissot, en cherchant bien, découvrit une place libre au second rang, à côté d'un vieux monsieur décoré et d'une petite femme vêtue en ouvrière, à l'oeil exalté, ayant sur la joue une marbrure enflée.

Le bureau était au complet.

La citoyenne Zoé Lamour, une jolie brune replète, portant des fleurs rouges dans ses cheveux noirs, partageait la présidence avec une petite blonde maigre, la citoyenne nihiliste russe Eva Schourine.

Juste au-dessous d'elles, l'illustre citoyenne Césarine Brau, surnommée le "Tombeur des hommes", belle fille aussi, était assise à côté du citoyen Sapience Cornut, retour d'exil. Celui-là, un vieux solide, à tous crins, d'aspect féroce, regardait la salle comme un chat regarde une volière d'oiseaux, et ses poings fermés reposaient sur ses genoux.

A droite, une délégation d'antiques citoyennes sevrées d'époux, séchées dans le célibat, et exaspérées dans l'attente, faisait vis-à-vis à un groupe de citoyens réformateurs de l'humanité, qui n'avaient jamais coupé ni leur barbe ni leurs cheveux, pour indiquer sans doute l'infini de leurs aspirations.

Le public était mêlé.

Les femmes, en majorité, appartenaient à la caste des portières et des marchandes qui ferment boutique le dimanche. Partout le type de la vieille fille inconsolable (dit trumeau) réapparaissait entre les faces rouges des bourgeoises. Trois collégiens parlaient bas dans un coin, venus pour être au milieu de femmes. Quelques familles étaient entrées par curiosité. Mais au premier rang un nègre en coutil jaune, un nègre frisé, magnifique, regardait obstinément le bureau en riant de l'une à l'autre oreille, d'un rire muet, contenu, qui faisait étinceler ses dents blanches dans sa face noire. Il riait sans un mouvement du corps, comme un homme ravi, transporté. Pourquoi était-il là? Mystère. Avait-il cru entrer au spectacle? Ou bien se disait-il dans sa boule crépue d'Africain: "Vrai, vrai, ils sont trop drôles, ces farceurs-là; ce n'est pas sous l'équateur qu'on en trouverait de pareils."

La citoyenne Zoé Lamour ouvrit la séance par un petit discours.

Elle rappela la servitude de la femme depuis les origines du monde; son rôle obscur, toujours héroïque, son dévouement constant à toutes les grandes idées. Elle la compara au peuple d'autrefois, au peuple des rois et de l'aristocratie, l'appelant: "l'éternelle martyre" pour qui tout homme est un maître; et, dans un grand mouvement lyrique, elle s'écria: "Le peuple a eu son 89, - ayons le nôtre; l'homme opprimé a fait sa Révolution; le captif a brisé sa chaîne; l'esclave indigné s'est révolté. Femmes, imitons nos despotes. Révoltons-nous; brisons l'antique chaîne du mariage et de la servitude; marchons à la conquête de nos droits; faisons aussi notre révolution."

Elle s'assit au milieu d'un tonnerre d'applaudissements; et le nègre, délirant de joie, se tapait le front contre ses genoux en poussant des cris aigus.

La citoyenne nihiliste russe Eva Schourine se leva, et, d'une voix perçante et féroce:

"Je suis Russe, dit-elle. J'ai levé l'étendard de la révolte; cette main a frappé les oppresseurs de ma patrie; et, je le déclare à vous, femmes françaises, qui m'écoutez, je suis prête, sous tous les soleils, dans toutes les parties de l'Univers, à frapper la tyrannie de l'homme, à venger partout la femme odieusement opprimée."

Un grand tumulte d'approbation eut lieu, et le citoyen Sapience Cornut, lui-même, se levant, frota galamment sa barbe jaune contre cette main vengeresse.

C'est alors que la cérémonie prit un caractère vraiment international. Les citoyennes déléguées par les puissances étrangères se levèrent l'une après l'autre, apportant l'adhésion de leurs patries. Une Allemande parla d'abord Obèse, avec une végétation de filasse sur le crâne, elle bredouillait d'une voix pâteuse:

"Che feu tire toute la choie qu'on a ébrouvée dans la fieille Allemagne quand on a chu le grand moufement des femmes barisiennes. Nos boitrines (elle frappa la sienne; qui ne résista pas au choc), nos boitrines ont tréchailli, nos... nos... che ne barle pas très bien, mais nous chommes avec vous."

Une Italienne, une Espagnole, une Suédoise en dirent autant en des langages inattendus; et, pour finir, une Anglaise démesurée, dont les dents semblaient des instruments de jardinage, s'exprima en ces termes:

"Je volé aussi apôté le participéchône de la libre Hangleterre à la manifestéchône si... si... pittoresque de la populéchône féminine de France pour l'émancipéchône de cette pâtie féminine. Hip! hip! hurrah!"

Cette fois, le nègre se mit à pousser de tels cris d'enthousiasme, avec des gestes de satisfaction si immodérés (jetant ses jambes par-dessus le dossier des banquettes et se tapant les cuisses avec fureur), que deux commissaires de la séance furent obligés de le calmer.

Le voisin de Patissot murmura:

"Des hystériques! toutes hystériques:"

Patissot croyant qu'on lui parlait, se retourna:

"Plaît-il?"

Le monsieur s'excusa.

"Pardon, je ne vous parlais pas. Je disais seulement que toutes ces folles sont des hystériques!"

M. Patissot, prodigieusement surpris, demanda:

"Vous les connaissez donc?"

- Un peu, Monsieur! Zoé Lamour a fait son noviciat pour être religieuse. Et d'une. Eva Schourine a été poursuivie comme incendiaire et reconnue folle. Et de deux. Césarine Brau est une simple intrigante qui veut faire parler d'elle. J'en aperçois trois autres là-bas qui ont passé dans mon service à l'hôpital de X... Quant à tous les vieux carcans qui nous entourent, je n'ai pas besoin d'en parler."

Mais des "chut!" partaient de tous les côtés. Le citoyen Sapience Cornut, retour d'exil, se levait. Il roula d'abord des yeux terribles; puis, d'une voix creuse qui semblait le mugissement du vent dans une caverne, il commença:

"Il est des mots grands comme des principes, lumineux comme des soleils, retentissants comme des coups de tonnerre: Liberté! Egalité! Fraternité! Ce sont les bannières des peuples. Sous leurs plis, nous avons marché à l'assaut des tyrannies. A votre tour, ô femmes, de les brandir comme des armes pour marcher à la conquête de l'indépendance. Soyez libres, libres dans l'amour, dans la maison, dans la patrie. Devenez nos égales au foyer, nos égales dans la rue, nos égales surtout dans la politique et devant la loi. Fraternité! Soyez nos soeurs, les confidentes de nos projets grandioses, nos compagnes vaillantes. Soyez, devenez véritablement une moitié de l'humanité au lieu de n'en être qu'une parcelle."

Et il se lança dans la politique transcendante, développant des projets larges comme le monde, parlant de l'âme des sociétés, prédisant la République universelle édifiée sur ces trois bases inébranlables: la liberté, l'égalité, la fraternité.

Quand il se tut, la salle faillit crouler sous les bravos. M. Patissot, stupéfait, se tourna vers son voisin.

"N'est-il pas un peu fou?"

Le vieux monsieur répondit:

"Non, Monsieur; ils sont des millions comme ça. C'est un effet de l'instruction."

Patissot ne comprenait pas.

"De l'instruction?"

- Oui; maintenant qu'ils savent lire et écrire, la bêtise latente se dégage.

- Alors, Monsieur, vous croyez que l'instruction...?

- Pardon, Monsieur, je suis un libéral, moi. Voici seulement ce que je veux dire: Vous avez une montre, n'est-ce pas? Eh bien, cassez un ressort, et allez la porter à ce citoyen Cornut en le priant de la raccommoder. Il vous répondra, en jurant, qu'il n'est pas horloger. Mais, si quelque chose se trouve détraqué dans cette machine infiniment compliquée qui s'appelle la France, il se croit le plus capable des hommes pour la réparer séance tenante. Et quarante mille brailards de son espèce en pensent autant et le proclament sans cesse. Je dis, Monsieur, que nous manquons jusqu'ici de classes dirigeantes nouvelles, c'est-à-dire d'hommes nés de pères ayant manié le pouvoir, élevés dans cette idée, instruits spécialement pour cela comme on instruit spécialement les jeunes gens qui se destinent à la Polytechnique."

Des "chut!" nombreux l'interrompirent encore une fois. Un jeune homme à l'air mélancolique occupait la tribune.

Il commença:

"Mesdames, j'ai demandé la parole pour combattre vos théories. Réclamer pour la femme des droits civils égaux à ceux de l'homme équivaut à réclamer la fin de votre pouvoir. Le seul aspect extérieur de la femme révèle qu'elle n'est destinée ni aux durs travaux physiques ni aux longs efforts intellectuels. Son rôle est autre, mais non moins beau. Elle met de la poésie dans la vie. De par la puissance de sa grâce, un rayon de ses yeux, le charme de son sourire, elle domine l'homme, qui domine le monde. L'homme a la force que vous ne pouvez lui prendre; mais vous avez la séduction qui captive la force. De quoi vous plaignez-vous? Depuis que le monde existe, vous êtes les souveraines et les dominatrices. Rien ne se fait sans vous. C'est pour vous que s'accomplissent toutes les belles oeuvres.

Mais du jour où vous deviendrez nos égales, civilement, politiquement, vous deviendrez nos rivales. Prenez garde alors que le charme ne soit rompu qui fait toute votre force. Alors,

comme nous sommes incontestablement les plus vigoureux et les mieux doués pour les sciences et les arts, votre infériorité apparaîtra, et vous deviendrez véritablement des opprimées.

Vous avez le beau rôle, Mesdames, puisque vous êtes pour nous la séduction de la vie, l'illusion sans fin, l'éternelle récompense de nos efforts. Ne cherchez donc point à en changer. Vous ne réussirez pas, d'ailleurs."

Mais les sifflets l'interrompirent. Il descendit.

Le voisin de Patisot, se levant alors:

"Un peu romantique, le jeune homme, mais sensé du moins. Venez-vous prendre un bock, Monsieur?"

- Avec plaisir."

Ils y allèrent, pendant que s'apprêtait à répondre la citoyenne Césarine Brau.

## En famille

Le tramway de Neuilly venait de passer la porte Maillot et il filait maintenant tout le long de la grande avenue qui aboutit à la Seine. La petite machine, attelée à son wagon, cornait pour écarter les obstacles, crachait sa vapeur, haletait comme une personne essoufflée qui court; et ses pistons faisaient un bruit précipité de jambes de fer en mouvement. La lourde chaleur d'une fin de journée d'été tombait sur la route d'où s'élevait, bien qu'aucune brise ne soufflât, une poussière blanche, crayeuse, opaque, suffocante et chaude, qui se collait sur la peau moite, emplissait les yeux, entraînait dans les poumons.

Des gens venaient sur leurs portes, cherchant de l'air.

Les glaces de la voiture étaient baissées, et tous les rideaux flottaient agités par la course rapide. Quelques personnes seulement occupaient l'intérieur (car on préférait, par ces jours chauds, l'impériale ou les plates-formes). C'étaient de grosses dames aux toilettes farces, de ces bourgeoises de banlieue qui remplacent la distinction dont elles manquent par une dignité intempestive; des messieurs las du bureau, la figure jaunie, la taille tournée, une épaule un peu remontée par les longs travaux courbés sur les tables. Leurs faces inquiètes et tristes disaient encore les soucis domestiques, les incessants besoins d'argent, les anciennes espérances définitivement déçues; car tous appartenaient à cette armée de pauvres diables râpés qui végètent économiquement dans une chétive maison de plâtre, avec une plate-bande pour jardin, au milieu de cette campagne à dépotoirs qui borde Paris.

Tout près de la portière, un homme petit et gros, la figure bouffie, le ventre tombant entre ses jambes ouvertes, tout habillé de noir et décoré, causait avec un grand maigre d'aspect débraillé, vêtu de coutil blanc très sale et coiffé d'un vieux panama. Le premier parlait lentement, avec des hésitations qui le faisaient parfois paraître bègue; c'était M. Caravan, commis principal au ministère de la Marine. L'autre, ancien officier de santé à bord d'un bâtiment de commerce, avait fini par s'établir au rond-point de Courbevoie où il appliquait sur la misérable population de ce lieu les vagues connaissances médicales qui lui restaient après une vie aventureuse. Il se nommait Chenet et se faisait appeler docteur. Des rumeurs couraient sur sa moralité.

M. Caravan avait toujours mené l'existence normale des bureaucrates. Depuis trente ans, il venait invariablement à son bureau, chaque matin, par la même route, rencontrant à la même heure, aux mêmes endroits, les mêmes figures d'hommes allant à leurs affaires; et il

s'en retournait, chaque soir, par le même chemin où il retrouvait encore les mêmes visages qu'il avait vus vieillir.

Tous les jours, après avoir acheté sa feuille d'un sou à l'encoignure du faubourg Saint-Honoré, il allait chercher ses deux petits pains, puis il entra au ministère à la façon d'un coupable qui se constitue prisonnier; et il gagnait son bureau vivement, le coeur plein d'inquiétude, dans l'attente éternelle d'une réprimande pour quelque négligence qu'il aurait pu commettre.

Rien n'était jamais venu modifier l'ordre monotone de son existence; car aucun événement ne le touchait en dehors des affaires du bureau, des avancements et des gratifications. Soit qu'il fût au ministère, soit qu'il fût dans sa famille (car il avait épousé, sans dot, la fille d'un collègue), il ne parlait jamais que du service. Jamais son esprit atrophié par la besogne abêtissante et quotidienne n'avait plus d'autres pensées, d'autres espoirs, d'autres rêves, que ceux relatifs à son ministère. Mais une amertume gâtait toujours ses satisfactions d'employé: l'accès des commissaires de marine, des ferblantiers, comme on disait à cause de leurs galons d'argent, aux emplois de sous-chef et de chef; et chaque soir, en dînant, il argumentait fortement devant sa femme, qui partageait ses haines, pour prouver qu'il est inique à tous égards de donner des places à Paris aux gens destinés à la navigation.

Il était vieux, maintenant, n'ayant point senti passer sa vie, car le collègue, sans transition, avait été continué par le bureau, et les pions, devant qui il tremblait autrefois, étaient aujourd'hui remplacés par les chefs, qu'il redoutait effroyablement. Le seuil de ces despotes en chambre le faisait frémir des pieds à la tête; et de cette continuelle épouvante il gardait une manière gauche de se présenter, une attitude humble et une sorte de bégaiement nerveux.

Il ne connaissait pas plus Paris que ne le peut connaître un aveugle conduit par son chien, chaque jour, sous la même porte; et s'il lisait dans son journal d'un sou les événements et les scandales, il les percevait comme des contes fantaisistes inventés à plaisir pour distraire les petits employés. Homme d'ordre, réactionnaire sans parti déterminé, mais ennemi des nouveautés, il passait les faits politiques, que sa feuille, du reste, défigurait toujours pour les besoins payés d'une cause; et quand il remontait tous les soirs l'avenue des Champs-Élysées, il considérait la foule houleuse des promeneurs et le flot roulant des équipages à la façon d'un voyageur dépaysé qui traverserait des contrées lointaines.

Ayant complété, cette année même, ses trente années de service obligatoire, on lui avait remis, au 1er janvier, la croix de la Légion d'honneur, qui récompense, dans ces administrations militarisées, la longue et misérable servitude - (on dit: loyaux services) - de ces tristes forçats rivés au carton vert. Cette dignité inattendue, lui donnant de sa capacité une idée haute et nouvelle, avait en tout changé ses moeurs. Il avait dès lors supprimé les pantalons de couleur et les vestons de fantaisie, porté des culottes noires et de longues redingotes où son ruban, très large, faisait mieux; et, rasé tous les matins, écurant ses ongles avec plus de soin, changeant de linge tous les deux jours par un légitime sentiment de convenances et de respect pour l'Ordre national dont il faisait partie, il était devenu, du jour au lendemain, un autre Caravan, rincé, majestueux et condescendant.

Chez lui, il disait "ma croix" à tout propos. Un tel orgueil lui était venu, qu'il ne pouvait plus même souffrir à la boutonnière des autres aucun ruban d'aucune sorte. Il s'exaspérait surtout à la vue des ordres étrangers - "qu'on ne devrait pas laisser porter en France"; et il en voulait particulièrement au docteur Chenet qu'il retrouvait tous les soirs au tramway, orné d'une décoration quelconque, blanche, bleue, orange ou verte.

La conversation des deux hommes, depuis l'Arc de Triomphe jusqu'à Neuilly, était, du reste,

toujours la même; et, ce jour-là comme les précédents, ils s'occupèrent d'abord de différents abus locaux qui les choquaient l'un et l'autre, le maire de Neuilly en prenant à son aise. Puis, comme il arrive infailliblement en compagnie d'un médecin, Caravan aborda le chapitre des maladies, espérant de cette façon glaner quelques petits conseils gratuits, ou même une consultation, en s'y prenant bien, sans laisser voir la ficelle. Sa mère, du reste, l'inquiétait depuis quelque temps. Elle avait des syncopes fréquentes et prolongées; et, bien que vieille de quatre-vingt-dix ans, elle ne consentait point à se soigner.

Son grand âge attendrissait Caravan, qui répétait sans cesse au docteur Chenet: "En voyez-vous souvent arriver là?" Et il se frottait les mains avec bonheur, non qu'il tînt peut-être beaucoup à voir la bonne femme s'éterniser sur terre, mais parce que la longue durée de la vie maternelle était comme une promesse pour lui-même.

Il continua: "Oh! dans ma famille, on va loin; ainsi, moi, je suis sûr qu'à moins d'accident je mourrai très vieux." L'officier de santé jeta sur lui un regard de pitié; il considéra une seconde la figure rougeaude de son voisin, son cou grasseux, son bedon tombant entre deux jambes flasques et grasses, toute sa rondeur apoplectique de vieil employé ramolli; et, relevant d'un coup de main le panama grisâtre qui lui couvrait le chef, il répondit en ricanant: "Pas si sûr que ça, mon bon, votre mère est une astèque et vous n'êtes qu'un plein-de-soupe." Caravan, troublé, se tut.

Mais le tramway arrivait à la station. Les deux compagnons descendirent, et M. Chenet offrit le vermouth au café du Globe, en face, où l'un et l'autre avaient leurs habitudes. Le patron, un ami, leur allongea deux doigts qu'ils serrèrent par-dessus les bouteilles du comptoir; et ils allèrent rejoindre trois amateurs de dominos, attablés là depuis midi. Des paroles cordiales furent échangées, avec le "Quoi de neuf?" inévitable. Ensuite les joueurs se remirent à leur partie; puis on leur souhaita le bonsoir. Ils tendirent leurs mains sans lever la tête; et chacun rentra dîner.

Caravan habitait, auprès du rond-point de Courbevoie; une petite maison à deux étages dont le rez-de-chaussée était occupé par un coiffeur.

Deux chambres, une salle à manger et une cuisine où des sièges recollés erraient de pièce en pièce selon les besoins, formaient tout l'appartement que Mme Caravan passait son temps à nettoyer, tandis que sa fille Marie-Louise, âgée de douze ans, et son fils Philippe-Auguste, âgé de neuf, galopinaient dans les ruisseaux de l'avenue, avec tous les polissons du quartier.

Au-dessus de lui, Caravan avait installé sa mère, dont l'avarice était célèbre aux environs et dont la maigreur faisait dire que le Bon Dieu avait appliqué sur elle-même ses propres principes de parcimonie. Toujours de mauvaise humeur, elle ne passait point un jour sans querelles et sans colères furieuses. Elle apostrophait de sa fenêtre les voisins sur leurs portes, les marchandes des quatre saisons, les balayeurs et les gamins qui, pour se venger, la suivaient de loin, quand elle sortait, en criant: "A la chie-en-lit!"

Une petite bonne normande, incroyablement étourdie, faisait le ménage et couchait au second près de la vieille, dans la crainte d'un accident.

Lorsque Caravan rentra chez lui, sa femme, atteinte d'une maladie chronique de nettoyage, faisait reluire avec un morceau de flanelle l'acajou des chaises éparses dans la solitude des pièces. Elle portait toujours des gants de fil, ornait sa tête d'un bonnet à rubans multicolores sans cesse chaviré sur une oreille, et répétait, chaque fois qu'on la surprenait cirant, brossant, astiquant ou lessivant: "Je ne suis pas riche, chez moi tout est simple, mais la propreté c'est mon luxe, et celui-ci en vaut bien un autre."

Douée d'un sens pratique opiniâtre, elle était en tout le guide de son mari. Chaque soir, à table, et puis dans leur lit, ils causaient longuement des affaires du bureau, et, bien qu'elle eût vingt ans de moins que lui, il se confiait à elle comme à un directeur de conscience, et suivait en tout ses conseils.

Elle n'avait jamais été jolie; elle était laide maintenant, de petite taille et maigrelette. L'inhabileté de sa vêtue avait toujours fait disparaître ses faibles attributs féminins qui auraient dû saillir avec art sous un habillage bien entendu. Ses jupes semblaient sans cesse tournées d'un côté; et elle se grattait souvent, n'importe où, avec indifférence du public, par une sorte de manie qui touchait au tic. Le seul ornement qu'elle se permît consistait en une profusion de rubans de soie entremêlés sur les bonnets prétentieux qu'elle avait coutume de porter chez elle.

Aussitôt qu'elle aperçut son mari, elle se leva, et, l'embrassant sur ses favoris: "As-tu pensé à Potin, mon ami?" (C'était pour une commission qu'il avait promis de faire.) Mais il tomba atterré sur un siège; il venait encore d'oublier pour la quatrième fois: "C'est une fatalité, disait-il, c'est une fatalité; j'ai beau y penser toute la journée, quand le soir vient, j'oublie toujours." Mais comme il semblait désolé, elle le consola: "Tu y songeras demain, voilà tout. Rien de neuf au ministère?"

- Si, une grande nouvelle: encore un ferblantier nommé sous-chef."

Elle devint très sérieuse:

"A quel bureau?"

- Au bureau des achats extérieurs."

Elle se fâchait:

"A la place de Ramon alors, juste celle que je voulais pour toi; et lui, Ramon? à la retraite?"

Il balbutia: "A la retraite." Elle devint rageuse, le bonnet partit sur l'épaule:

"C'est fini, vois-tu, cette boîte-là, rien à faire là-dedans maintenant. Et comment s'appelle-t-il, ton commissaire?"

- Bonassot."

Elle prit l'Annuaire de la Marine, qu'elle avait toujours sous la main, et chercha: "Bonassot. - Toulon. - Né en 1851. - Elève-commissaire en 1871, sous-commissaire en 1875."

"A-t-il navigué, celui-là?"

A cette question, Caravan se rasséréna. Une gaieté lui vint qui secouait son ventre: "Comme Balin, juste comme Balin, son chef." Et il ajouta, dans un rire plus fort, une vieille plaisanterie que tout le ministère trouvait délicate: "Il ne faudrait pas les envoyer par eau inspecter la station navale du Point-du-Jour, ils seraient malades sur les bateaux-mouches."

Mais elle restait grave comme si elle n'avait pas entendu, puis elle murmura en se grattant lentement le menton: "Si seulement on avait un député dans sa manche? Quand la Chambre saura tout ce qui se passe là-dedans, le ministre sautera du coup..."

Des cris éclatèrent dans l'escalier, coupant sa phrase. Marie-Louise et Philippe-Auguste, qui revenaient du ruisseau, se flanquaient, de marche en marche, des gifles et des coups de pied. Leur mère s'élança, furieuse, et, les prenant chacun par un bras, elle les jeta dans l'appartement en les secouant avec vigueur.

Sitôt qu'ils aperçurent leur père, ils se précipitèrent sur lui, et il les embrassa tendrement,



longtemps; puis, s'asseyant, les prit sur ses genoux et fit la causette avec eux.

Philippe-Auguste était un vilain mioche, dépeigné, sale des pieds à la tête, avec une figure de crétin. Marie-Louise ressemblait à sa mère, parlait comme elle, répétant ses paroles, l'imitant même en ses gestes. Elle dit aussi: "Quoi de neuf au ministère?" Il lui répondit gaiement: "Ton ami Ramon, qui vient dîner ici tous les mois, va nous quitter, fifille. Il y a un nouveau sous-chef à sa place." Elle leva les yeux sur son père, et, avec une commisération d'enfant précoce: "Encore un qui t'a passé sur le dos, alors."

Il finit de rire et ne répondit pas; puis, pour faire diversion, s'adressant à sa femme qui nettoyait maintenant les vitres: "La maman va bien, là-haut?"

Mme Caravan cessa de frotter, se retourna, redressa son bonnet tout à fait parti dans le dos, et, la lèvre tremblante: "Ah! oui, parlons-en de ta mère! Elle m'en a fait une jolie! Figure-toi que tantôt Mme Lebaudin, la femme du coiffeur, est montée pour m'emprunter un paquet d'amidon, et comme j'étais sortie, ta mère l'a chassée en la traitant de "mendicante". Aussi je l'ai arrangée, la vieille. Elle a fait semblant de ne pas entendre comme toujours quand on lui dit ses vérités, mais elle n'est pas plus sourde que moi, vois-tu; c'est de la frime, tout ça; et la preuve, c'est qu'elle est remontée dans sa chambre, aussitôt, sans dire un mot."

Caravan, confus, se taisait, quand la petite bonne se précipita pour annoncer le dîner. Alors, afin de prévenir sa mère, il prit un manche à balai toujours caché dans un coin et frappa trois coups au plafond. Puis on passa dans la salle, et Mme Caravan la jeune servit le potage, en attendant la vieille. Elle ne venait pas, et la soupe refroidissait. Alors on se mit à manger tout doucement; puis, quand les assiettes furent vides, on attendit encore. Mme Caravan, furieuse, s'en prenait à son mari: "Elle le fait exprès, sais-tu. Aussi tu la soutiens toujours." Lui, fort perplexe, pris entre les deux, envoya Marie-Louise chercher grand'maman, et il demeura immobile, les yeux baissés, tandis que sa femme tapait rageusement le pied de son verre avec le bout de son couteau.

Soudain la porte s'ouvrit, et l'enfant seule réapparut tout essoufflée et fort pâle; elle dit très vite: "Grand'maman est tombée par terre."

Caravan, d'un bond, fut debout, et, jetant sa serviette sur la table, il s'élança dans l'escalier, où son pas lourd et précipité retentit, pendant que sa femme, croyant à une ruse méchante de sa belle-mère, s'en venait plus doucement en haussant avec mépris les épaules.

La vieille gisait tout de son long sur la face au milieu de la chambre, et, lorsque son fils l'eut retournée, elle apparut, immobile et sèche, avec sa peau jaunie, plissée, tannée, ses yeux clos, ses dents serrées, et tout son corps maigre raidi.

Caravan, à genoux près d'elle, gémissait: "Ma pauvre mère, ma pauvre mère!" Mais l'autre Mme Caravan, après l'avoir considérée un instant, déclara: "Bah! elle a encore une syncope, voilà tout; c'est pour nous empêcher de dîner, sois-en sûr."

On porta le corps sur le lit, on le déshabilla complètement; et tous, Caravan, sa femme, la bonne, se mirent à le frictionner. Malgré leurs efforts, elle ne reprit pas connaissance. Alors on envoya Rosalie chercher le docteur Chenet. Il habitait sur le quai, vers Suresnes. C'était loin, l'attente fut longue. Enfin il arriva, et, après avoir considéré, palpé, ausculté la vieille femme, il prononça: "C'est la fin."

Caravan s'abattit sur le corps, secoué par des sanglots précipités; et il baisait convulsivement la figure rigide de sa mère en pleurant avec tant d'abondance que de grosses larmes tombaient comme des gouttes d'eau sur le visage de la morte.

Mme Caravan la jeune eut une crise convenable de chagrin, et, debout derrière son mari, elle

poussait de faibles gémissements en se frottant les yeux avec obstination.

Caravan, la face bouffie, ses maigres cheveux en désordre, très laid dans sa douleur vraie, se redressa soudain: "Mais... êtes-vous bien sûr, Docteur... êtes-vous bien sûr?..." L'officier de santé s'approcha rapidement, et maniant le cadavre avec une dextérité professionnelle, comme un négociant qui ferait valoir sa marchandise: "Tenez, mon bon, regardez l'oeil." Il releva la paupière, et le regard de la vieille femme réapparut sous son doigt, nullement changé, avec la pupille un peu plus large peut-être. Caravan reçut un coup dans le coeur, et une épouvante lui traversa les os. M. Chenet prit le bras crispé, força les doigts pour les ouvrir, et, l'air furieux comme en face d'un contradicteur: "Mais regardez-moi cette main, je ne m'y trompe jamais, soyez tranquille."

Caravan retomba vautre sur le lit, beuglant presque; tandis que sa femme, pleurnichant toujours, faisait les choses nécessaires. Elle approcha la table de nuit sur laquelle elle étendit une serviette, posa dessus quatre bougies qu'elle alluma, prit un rameau de buis accroché derrière la glace de la cheminée et le posa entre les bougies dans une assiette qu'elle emplit d'eau claire, n'ayant point d'eau bénite. Mais, après une réflexion rapide, elle jeta dans cette eau une pincée de sel, s'imaginant sans doute exécuter là une sorte de consécration.

Lorsqu'elle eut terminé la figuration qui doit accompagner la Mort, elle resta debout, immobile. Alors l'officier de santé, qui l'avait aidée à disposer les objets, lui dit tout bas: "Il faut emmener Caravan." Elle fit un signe d'assentiment, et s'approchant de son mari qui sanglotait, toujours à genoux, elle le souleva par un bras, pendant que M. Chenet le prenait par l'autre.

On l'assit d'abord sur une chaise, et sa femme, le baisant au front, le sermonna. L'officier de santé appuyait ses raisonnements, conseillant la fermeté, le courage, la résignation, tout ce qu'on ne peut garder dans ces malheurs foudroyants. Puis tous deux le prirent de nouveau sous le bras et l'emmenèrent.

Il larmoyait comme un gros enfant, avec des hoquets convulsifs, avachi, les bras pendants, les jambes molles; et il descendit l'escalier sans savoir ce qu'il faisait, remuant les pieds machinalement.

On le déposa dans le fauteuil qu'il occupait toujours à table, devant son assiette presque vide où sa cuiller encore trempait dans un reste de soupe. Et il resta là, sans un mouvement, l'oeil fixé sur son verre, tellement hébété qu'il demeurerait même sans pensée.

Mme Caravan, dans un coin, causait avec le docteur, s'informait des formalités, demandait tous les renseignements pratiques. A la fin, M. Chenet, qui paraissait attendre quelque chose, prit son chapeau et, déclarant qu'il n'avait pas dîné, fit un salut pour sortir. Elle s'écria:

"Comment, vous n'avez pas dîné? Mais restez, Docteur, restez donc! On va vous servir ce que nous avons; car vous comprenez que nous, nous ne mangerons pas grand-chose."

Il refusa, s'excusant; elle insistait:

"Comment donc, mais restez. Dans des moments pareils, on est heureux d'avoir des amis près de soi; et puis, vous déciderez peut-être mon mari à se réconforter un peu: il a tant besoin de prendre des forces."

Le docteur s'inclina, et, déposant son chapeau sur un meuble: "En ce cas, j'accepte, Madame."

Elle donna des ordres à Rosalie affolée, puis elle-même se mit à table, "pour faire semblant de manger, disait-elle, et tenir compagnie au docteur".

On reprit du potage froid. M. Chenet en redemanda. Puis apparut un plat de gras-double lyonnaise qui répandit un parfum d'oignon, et dont Mme Caravan se décida à goûter. "Il est excellent", dit le docteur. Elle sourit: "N'est-ce pas?" Puis se tournant vers son mari: "Prends-en donc un peu, mon pauvre Alfred, seulement pour te mettre quelque chose dans l'estomac, songe que tu vas passer la nuit!"

Il tendit son assiette docilement, comme il aurait été se mettre au lit si on le lui eût commandé, obéissant à tout sans résistance et sans réflexion. Et il mangea.

Le docteur, se servant lui-même, puisa trois fois dans le plat, tandis que Mme Caravan, de temps en temps, piquait un morceau au bout de sa fourchette et l'avalait avec une sorte d'inattention étudiée.

Quand parut un saladier plein de macaroni, le docteur murmura: "Bigre! voilà une bonne chose." Et Mme Caravan, cette fois, servit tout le monde. Elle remplit même les soucoupes où barbotaient les enfants, qui, laissés libres, buvaient du vin pur et s'attaquaient déjà, sous la table, à coups de pied.

M. Chenet rappela l'amour de Rossini pour ce mets italien; puis tout à coup: "Tiens! mais ça rime; on pourrait commencer une pièce en vers.

Le maestro Rossini

Aimait le macaroni..."

On ne l'écoutait point. Mme Caravan, devenue soudain réfléchie, songeait à toutes les conséquences probables de l'événement; tandis que son mari roulait des boulettes de pain qu'il déposait ensuite sur la nappe, et qu'il regardait fixement d'un air idiot. Comme une soif ardente lui dévorait la gorge, il portait sans cesse à sa bouche son verre tout rempli de vin; et sa raison, culbutée déjà par la secousse et le chagrin, devenait flottante, lui paraissait danser dans l'étourdissement subit de la digestion commencée et pénible.

Le docteur, du reste, buvait comme un trou, se grisait visiblement; et Mme Caravan elle-même, subissant la réaction qui suit tout ébranlement nerveux, s'agitait, troublée aussi, bien qu'elle ne prît que de l'eau, et se sentait la tête un peu brouillée.

M. Chenet s'était mis à raconter des histoires de décès qui lui paraissaient drôles. Car dans cette banlieue parisienne, remplie d'une population de province, on retrouve cette indifférence du paysan pour le mort, fût-il son père ou sa mère, cet irrespect, cette férocité inconsciente si communs dans les campagnes, et si rares à Paris. Il disait: "Tenez, la semaine dernière, rue de Puteaux, on m'appelle, j'accours; je trouve le malade trépassé, et, auprès du lit, la famille qui finissait tranquillement une bouteille d'anisette achetée la veille pour satisfaire un caprice du moribond."

Mais Mme Caravan n'écoutait pas, songeant toujours à l'héritage; et Caravan, le cerveau vidé, ne comprenait rien.

On servit le café, qu'on avait fait très fort pour se soutenir le moral. Chaque tasse, arrosée de cognac, fit monter aux joues une rougeur subite, mêla les dernières idées de ces esprits vacillants déjà.

Puis le docteur, s'emparant soudain de la bouteille d'eau-de-vie, versa la "rincette" à tout le monde. Et, sans parler, engourdis dans la chaleur douce de la digestion, saisis malgré eux par ce bien-être animal que donne l'alcool après dîner, ils se gargarisaient lentement avec le cognac sucré qui formait un sirop jaunâtre au fond des tasses.

Les enfants s'étaient endormis et Rosalie les coucha.

Alors Caravan, obéissant machinalement au besoin de s'étourdir qui pousse tous les malheureux, reprit plusieurs fois de l'eau-de-vie; et son oeil hébété luisait.

Le docteur enfin se leva pour partir; et s'emparant du bras de son ami:

"Allons, venez avec moi, dit-il; un peu d'air vous fera du bien; quand on a des ennuis, il ne faut pas s'immobiliser."

L'autre obéit docilement, mit son chapeau, prit sa canne, sortit; et tous deux, se tenant par le bras, descendirent vers la Seine sous les claires étoiles.

Des souffles embaumés flottaient dans la nuit chaude, car tous les jardins des environs étaient à cette saison pleins de fleurs, dont les parfums, endormis pendant le jour, semblaient s'éveiller à l'approche du soir et s'exhalaient, mêlés aux brises légères qui passaient dans l'ombre.

L'avenue large était déserte et silencieuse avec ses deux rangs de becs de gaz allongés jusqu'à l'Arc de Triomphe. Mais là-bas Paris bruissait dans une buée rouge. C'était une sorte de roulement continu auquel paraissait répondre parfois au loin, dans la plaine, le sifflet d'un train accourant à toute vapeur, ou bien fuyant, à travers la province, vers l'Océan.

L'air du dehors, frappant les deux hommes au visage, les surprit d'abord, ébranla l'équilibre du docteur, et accentua chez Caravan les vertiges qui l'envahissaient depuis le dîner. Il allait comme dans un songe, l'esprit engourdi, paralysé, sans chagrin vibrant, saisi par une sorte d'engourdissement moral qui l'empêchait de souffrir, éprouvant même un allègement qu'augmentaient les exhalaisons tièdes épandues dans la nuit.

Quand ils furent au pont, ils tournèrent à droite, et la rivière leur jeta à la face un souffle frais. Elle coulait, mélancolique et tranquille, devant un rideau de hauts peupliers; et des étoiles semblaient nager sur l'eau, remuées par le courant. Une brume fine et blanchâtre qui flottait sur la berge de l'autre côté apportait aux poumons une senteur humide; et Caravan s'arrêta brusquement, frappé par cette odeur de fleuve qui remuait dans son coeur des souvenirs très vieux.

Et il revit soudain sa mère, autrefois, dans son enfance à lui, courbée à genoux devant leur porte, là-bas, en Picardie, et lavant au mince cours d'eau qui traversait le jardin le linge en tas à côté d'elle. Il entendait son battoir dans le silence tranquille de la campagne, sa voix qui criait: - "Alfred, apporte-moi du savon." Et il sentait cette même odeur d'eau qui coule, cette même brume envolée des terres ruisselantes, cette buée marécageuse dont la saveur était restée en lui, inoubliable, et qu'il retrouvait justement ce soir-là même où sa mère venait de mourir.

Il s'arrêta, raidi dans une reprise de désespoir fougueux. Ce fut comme un éclat de lumière illuminant d'un seul coup toute l'étendue de son malheur; et la rencontre de ce souffle errant le jeta dans l'abîme noir des douleurs irrémédiables. Il sentit son coeur déchiré par cette séparation sans fin. Sa vie était coupée au milieu; et sa jeunesse entière disparaissait engloutie dans cette mort. Tout l'autrefois était fini; tous les souvenirs d'adolescence s'évanouissaient; personne ne pourrait plus lui parler des choses anciennes, des gens qu'il avait connus jadis, de son pays, de lui-même, de l'intimité de sa vie passée; c'était une partie de son être qui avait fini d'exister; à l'autre de mourir maintenant.

Et le défilé des évocations commença. Il revoyait "la maman" plus jeune, vêtue de robes usées sur elle, portées si longtemps qu'elles semblaient inséparables de sa personne; il la retrouvait dans mille circonstances oubliées: avec des physionomies effacées, ses gestes, ses intonations, ses habitudes, ses manies, ses colères, les plis de sa figure, les

mouvements de ses doigts maigres, toutes ses attitudes familières qu'elle n'aurait plus.

Et, se cramponnant au docteur, il poussa des gémissements. Ses jambes flasques tremblaient; toute sa grosse personne était secouée par les sanglots, et il balbutiait: "Ma mère, ma pauvre mère, ma pauvre mère!..."

Mais son compagnon, toujours ivre, et qui rêvait de finir la soirée en des lieux qu'il fréquentait secrètement, impatienté par cette crise aiguë de chagrin, le fit asseoir sur l'herbe de la rive, et presque aussitôt le quitta sous prétexte de voir un malade.

Caravan pleura longtemps; puis, quand il fut à bout de larmes, quand toute sa souffrance eut pour ainsi dire coulé, il éprouva de nouveau un soulagement, un repos, une tranquillité subite.

La lune s'était levée; elle baignait l'horizon de sa lumière placide. Les grands peupliers se dressaient avec des reflets d'argent, et le brouillard, sur la plaine, semblait de la neige flottante; le fleuve, où ne nageaient plus les étoiles, mais qui paraissait couvert de nacre, coulait toujours, ridé par des frissons brillants. L'air était doux, la brise odorante. Une mollesse passait dans le sommeil de la terre, et Caravan buvait cette douceur de la nuit; il respirait longuement, croyait sentir pénétrer jusqu'à l'extrémité de ses membres une fraîcheur; un calme, une consolation surhumaine.

Il résistait toutefois à ce bien-être envahissant, se répétait: "Ma mère, ma pauvre mère", s'excitant à pleurer par une sorte de conscience d'honnête homme; mais il ne le pouvait plus; et aucune tristesse même ne l'étreignait aux pensées qui, tout à l'heure encore, l'avaient fait si fort sangloter.

Alors il se leva pour rentrer, revenant à petits pas, enveloppé dans la calme indifférence de la nature sereine, et le coeur apaisé malgré lui.

Quand il atteignit le pont, il aperçut le fanal du dernier tramway prêt à partir et, par-derrrière, les fenêtres éclairées du café du Globe.

Alors un besoin lui vint de raconter la catastrophe à quelqu'un, d'exciter la commisération, de se rendre intéressant. Il prit une, physionomie lamentable, poussa la porte de l'établissement, et s'avança vers le comptoir où le patron trônait toujours. Il comptait sur un effet, tout le monde allait se lever, venir à lui, la main tendue: "Tiens, qu'avez-vous?" Mais personne ne remarqua la désolation de son visage. Alors il s'accouda sur le comptoir et, serrant son front dans ses mains, il murmura: "Mon Dieu, mon Dieu!"

Le patron le considéra: "Vous êtes malade, monsieur Caravan?" Il répondit: "Non, mon pauvre ami; mais ma mère vient de mourir." L'autre lâcha un "Ah!" distrait; et comme un consommateur au fond de l'établissement criait: "Un bock, s'il vous plaît!" il répondit aussitôt d'une voix terrible: "Voilà, boum!... on y va", et s'élança pour servir, laissant Caravan stupéfait.

Sur la même table qu'avant dîner, absorbés et immobiles, les trois amateurs de dominos jouaient encore. Caravan s'approcha d'eux, en quête de commisération. Comme aucun ne paraissait le voir, il se décida à parler: "Depuis tantôt, leur dit-il, il m'est arrivé un grand malheur."

Ils levèrent un peu la tête tous les trois en même temps, mais en gardant l'oeil fixé sur le jeu qu'ils tenaient en main. "Tiens, quoi donc? - Ma mère vient de mourir." Un d'eux murmura: "Ah! diable" avec cet air faussement navré que prennent les indifférents. Un autre, ne trouvant rien à dire, fit entendre, en hochant le front, une sorte de sifflement triste. Le troisième se remit au jeu comme s'il eût pensé: "Ce n'est que ça!"

Caravan attendait un de ces mots qu'on dit "venus du coeur". Se voyant ainsi reçu, il s'éloigna, indigné de leur placidité devant la douleur d'un ami, bien que cette douleur, en ce moment même, fût tellement engourdie qu'il ne la sentait plus guère.

Et il sortit.

Sa femme l'attendait en chemise de nuit, assise sur une chaise basse auprès de la fenêtre ouverte, et pensant toujours à l'héritage.

"Déshabille-toi, dit-elle: nous allons causer quand nous serons au lit."

Il leva la tête, et, montrant le plafond de l'oeil: "Mais... là-haut... il n'y a personne. - Pardon, Rosalie est auprès d'elle, tu iras la remplacer à trois heures du matin, quand tu auras fait un somme."

Il resta néanmoins en caleçon afin d'être prêt à tout événement, noua un foulard autour de son crâne, puis rejoignit sa femme qui venait de se glisser dans les draps.

Ils demeurèrent quelque temps assis côte à côte. Elle songeait.

Sa coiffure, même à cette heure, était agrémentée d'un noeud rose et penchée un peu sur une oreille, comme par suite d'une invincible habitude de tous les bonnets qu'elle portait.

Soudain, tournant la tête vers lui: "Sais-tu si ta mère a fait un testament?" dit-elle. Il hésita: "Je... je... ne crois pas... Non, sans doute, elle n'en a pas fait." Mme Caravan regarda son mari dans les yeux, et, d'une voix basse et rageuse: "C'est une indignité, vois-tu; car enfin voilà dix ans que nous nous décarcassons à la soigner, que nous la logeons, que nous la nourrissons! Ce n'est pas ta soeur qui en aurait fait autant pour elle, ni moi non plus si j'avais su comment j'en serais récompensée! Oui, c'est une honte pour sa mémoire! Tu me diras qu'elle payait pension: c'est vrai; mais les soins de ses enfants ce n'est pas avec de l'argent qu'on les paye: on les reconnaît par testament après la mort. Voilà comment se conduisent les gens honorables. Alors, moi, j'en ai été pour ma peine et pour mes tracas! Ah! c'est du propre! c'est du propre!"

Caravan, éperdu, répétait: "Ma chérie, ma chérie, je t'en prie, je t'en supplie."

A la longue, elle se calma, et revenant au ton de chaque jour, elle reprit: "Demain matin, il faudra prévenir ta soeur."

Il eut un sursaut: "C'est vrai, je n'y avais pas pensé; dès le jour j'enverrai une dépêche." Mais elle l'arrêta, en femme qui a tout prévu. "Non, envoie-la seulement de dix à onze, afin que nous ayons le temps de nous retourner avant son arrivée. De Charenton ici elle en a pour deux heures au plus. Nous dirons que tu as perdu la tête. En prévenant dans la matinée, on ne se mettra pas dans la commise!"

Mais Caravan se frappa le front, et, avec l'intonation timide qu'il prenait toujours en parlant de son chef dont la pensée même le faisait trembler: "Il faut aussi prévenir au ministère", dit-il. Elle répondit: "Pourquoi prévenir? Dans des occasions comme ça, on est toujours excusable d'avoir oublié. Ne préviens pas, crois-moi; ton chef ne pourra rien dire et tu le mettras dans un rude embarras. - Oh! ça oui, dit-il, et dans une fameuse colère quand il ne me verra point venir. Oui, tu as raison, c'est une riche idée. Quand je lui annoncerai que ma mère est morte il sera bien forcé de se taire."

Et l'employé, ravi de la farce, se frottait les mains en songeant à la tête de son chef, tandis qu'au-dessus de lui le corps de la vieille gisait à côté de la bonne endormie.

Mme Caravan devenait soucieuse, comme obsédée par une préoccupation difficile à dire. Enfin elle se décida: "Ta mère t'avait bien donné sa pendule, n'est-ce pas, la jeune fille au

bilboquet?" Il chercha dans sa mémoire et répondit: "Oui, oui; elle m'a dit (mais il y a longtemps de cela, c'est quand elle est venue ici), elle m'a dit: Ce sera pour toi, la pendule, si tu prends bien soin de moi."

Mme Caravan tranquilisée se rasséréna: "Alors, vois-tu, il faut aller la chercher, parce que, si nous laissons venir ta soeur, elle nous empêchera de la prendre." Il hésitait: "Tu crois?..." Elle se fâcha: "Certainement que je le crois; une fois ici, ni vu ni connu: c'est à nous. C'est comme pour la commode de sa chambre, celle qui a un marbre: elle me l'a donnée, à moi, un jour qu'elle était de bonne humeur. Nous la descendrons en même temps."

Caravan semblait incrédule. "Mais, ma chère, c'est une grande responsabilité!" Elle se tourna vers lui, furieuse: "Ah! vraiment! Tu ne changeras donc jamais? Tu laisserais tes enfants mourir de faim, toi, plutôt que de faire un mouvement. Du moment qu'elle me l'a donnée, cette commode, c'est à nous, n'est-ce pas? Et si ta soeur n'est pas contente, elle me le dira, à moi! Je m'en moque bien de ta soeur. Allons, lève-toi, que nous apportions tout de suite ce que ta mère nous a donné."

Tremblant et vaincu, il sortit du lit, et, comme il passait sa culotte, elle l'en empêcha: "Ce n'est pas la peine de t'habiller, va, garde ton caleçon, ça suffit; j'irai bien comme ça, moi."

Et tous deux, en toilette de nuit, partirent, montèrent l'escalier sans bruit, ouvrirent la porte avec précaution et entrèrent dans la chambre où les quatre bougies allumées autour de l'assiette au buis bénit semblaient seules garder la vieille en son repos rigide; car Rosalie, étendue dans son fauteuil, les jambes allongées, les mains croisées sur sa jupe, la tête tombée de côté, immobile aussi et la bouche ouverte, dormait en ronflant un peu.

Caravan prit la pendule. C'était un de ces objets grotesques comme en produisit beaucoup l'art impérial. Une jeune fille en bronze doré, la tête ornée de fleurs diverses, tenait à la main un bilboquet dont la boule servait de balancier. "Donne-moi ça, lui dit sa femme, et prends le marbre de la commode."

Il obéit en soufflant et il percha le marbre sur son épaule avec un effort considérable.

Alors le couple partit. Caravan se baissa sous la porte, se mit à descendre en tremblant l'escalier, tandis que sa femme, marchant à reculons, l'éclairait d'une main, ayant la pendule sous l'autre bras.

Lorsqu'ils furent chez eux, elle poussa un grand soupir. "Le plus gros est fait, dit-elle; allons chercher le reste."

Mais les tiroirs du meuble étaient tout pleins des hardes de la vieille. Il fallait bien cacher cela quelque part.

Mme Caravan eut une idée: "Va donc prendre le coffre à bois en sapin qui est dans le vestibule; il ne vaut pas quarante sous, on peut bien le mettre ici." Et quand le coffre fut arrivé, on commença le transport.

Ils enlevaient, l'un après l'autre, les manchettes, les collerettes, les chemises, les bonnets, toutes les pauvres nippes de la bonne femme étendue là, derrière eux, et les disposaient méthodiquement dans le coffre à bois de façon à tromper Mme Braux, l'autre enfant de la défunte, qui viendrait le lendemain.

Quand ce fut fini, on descendit d'abord les tiroirs, puis le corps du meuble en le tenant chacun par un bout; et tous deux cherchèrent pendant longtemps à quel endroit il ferait le mieux. On se décida pour la chambre, en face du lit, entre les deux fenêtres.

Une fois la commode en place, Mme Caravan l'emplit de son propre linge. La pendule

occupa la cheminée de la salle; et le couple considéra l'effet obtenu. Ils en furent aussitôt enchantés: "Ça fait très bien", dit-elle. Il répondit: "Oui, très bien." Alors ils se couchèrent. Elle souffla la bougie; et tout le monde bientôt dormit aux deux étages de la maison.

Il était grand jour lorsque Caravan rouvrit les yeux. Il avait l'esprit confus à son réveil, et il ne se rappela l'événement qu'au bout de quelques minutes. Ce souvenir lui donna un grand coup dans la poitrine; et il sauta du lit, très ému de nouveau, prêt à pleurer.

Il monta bien vite à la chambre au-dessus, où Rosalie dormait encore, dans la même posture que la veille, n'ayant fait qu'un somme de toute la nuit. Il la renvoya à son ouvrage, remplaça les bougies consumées, puis il considéra sa mère en roulant dans son cerveau ces apparences de pensées profondes, ces banalités religieuses et philosophiques qui hantent les intelligences moyennes en face de la mort.

Mais comme sa femme l'appelait, il descendit. Elle avait dressé une liste des choses à faire dans la matinée, et elle lui remit cette nomenclature dont il fut épouvanté.

Il lut: 1° Faire la déclaration à la mairie;

2° Demander le médecin des morts;

3° Commander le cercueil;

4° Passer à l'église;

5° Aux pompes funèbres;

6° A l'imprimerie pour les lettres;

7° Chez le notaire;

8° Au télégraphe pour avertir la famille.

Plus une multitude de petites commissions. Alors il prit son chapeau et s'éloigna.

Or, la nouvelle s'étant répandue, les voisines commençaient à arriver et demandaient à voir la morte.

Chez le coiffeur, au rez-de-chaussée, une scène avait même eu lieu à ce sujet entre la femme et le mari pendant qu'il rasait un client.

La femme, tout en tricotant un bas, murmura: "Encore une de moins, et une avare, celle-là, comme il n'y en avait pas beaucoup. Je ne l'aimais guère, c'est vrai; il faudra tout de même que j'aïlle la voir."

Le mari grogna, tout en savonnant le menton du patient: "En voilà, des fantaisies! Il n'y a que les femmes pour ça. Ce n'est pas assez de vous embêter pendant la vie, elles ne peuvent seulement pas vous laisser tranquille après la mort." Mais son épouse, sans se déconcerter, reprit: "C'est plus fort que moi; faut que j'y aille. Ça me tient depuis ce matin. Si je ne la voyais pas, il me semble que j'y penserais toute ma vie. Mais quand je l'aurai bien regardée pour prendre sa figure, je serai satisfaite après."

L'homme au rasoir haussa les épaules et confia au monsieur dont il grattait la joue: "Je vous demande un peu quelles idées ça vous a, ces sacrées femelles! Ce n'est pas moi qui m'amuserais à voir un mort!" Mais sa femme l'avait entendu, et elle répondit sans se troubler: "C'est comme ça, c'est comme ça." Puis, posant son tricot sur le comptoir, elle monta au premier étage.

Deux voisines étaient déjà venues et causaient de l'accident avec Mme Caravan, qui racontait les détails.



On se dirigea vers la chambre mortuaire. Les quatre femmes entrèrent à pas de loup, aspergèrent le drap l'une après l'autre avec l'eau salée, s'agenouillèrent, firent le signe de la croix en marmottant une prière, puis, s'étant relevées, les yeux agrandis, la bouche entr'ouverte, considérèrent longuement le cadavre, pendant que la belle-fille de la morte, un mouchoir sur la figure, simulait un hoquet désespéré.

Quand elle se retourna pour sortir, elle aperçut, debout près de la porte, Marie-Louise et Philippe-Auguste, tous deux en chemise, qui regardaient curieusement. Alors, oubliant son chagrin de commande, elle se précipita sur eux, la main levée, en criant d'une voix rageuse: "Voulez-vous bien filer, bougres de polissons!"

Etant remontée dix minutes plus tard avec une fournée d'autres voisines, après avoir de nouveau secoué le buis sur sa belle-mère, prié, larmoyé, accompli tous ses devoirs, elle retrouva ses deux enfants revenus ensemble derrière elle. Elle les talocha encore par conscience; mais la fois suivante, elle n'y prit plus garde; et, à chaque retour de visiteurs, les deux mioches suivaient toujours, s'agenouillant aussi dans un coin et répétant invariablement tout ce qu'ils voyaient faire à leur mère.

Au commencement de l'après-midi, la foule des curieuses diminua. Bientôt il ne vint plus personne. Mme Caravan, rentrée chez elle, s'occupait à tout préparer pour la cérémonie funèbre; et la morte resta solitaire.

La fenêtre de la chambre était ouverte. Une chaleur torride entraît avec des bouffées de poussière; les flammes des quatre bougies s'agitaient auprès du corps immobile; et sur le drap, sur la face aux yeux fermés, sur les deux mains allongées, des petites mouches grimpaient allaient, venaient, se promenaient sans cesse, visitaient la vieille, attendant leur heure prochaine.

Mais Marie-Louise et Philippe-Auguste étaient repartis vagabonder dans l'avenue. Ils furent bientôt entourés de camarades, de petites filles surtout, plus éveillées, flairant plus vite tous les mystères de la vie. Et elles interrogeaient comme les grandes personnes. "Ta grand'maman est morte? - Oui, hier au soir. - Comment c'est, un mort?" Et Marie-Louise expliquait, racontait les bougies, le buis, la figure. Alors une grande curiosité s'éveilla chez tous les enfants; et ils demandèrent aussi à monter chez la trépassée.

Aussitôt, Marie-Louise organisa un premier voyage, cinq filles et deux garçons: les plus grands, les plus hardis. Elle les força à retirer leurs souliers pour ne point être découverts: la troupe se faufila dans la maison et monta lestement comme une armée de souris.

Une fois dans la chambre, la fillette imitant sa mère, régla le cérémonial. Elle guida solennellement ses camarades, s'agenouilla, fit le signe de la croix, remua les lèvres, se releva, aspergea le lit, et pendant que les enfants, en un tas serré, s'approchaient effrayés, curieux et ravis, pour contempler le visage et les mains, elle se mit soudain à simuler des sanglots en se cachant les yeux dans son petit mouchoir. Puis, consolée brusquement en songeant à ceux qui attendaient devant la porte, elle entraîna, en courant, tout son monde pour ramener bientôt un autre groupe, puis un troisième; car tous les galopins du pays, jusqu'aux petits mendiants en loques, accouraient à ce plaisir nouveau; et elle recommençait chaque fois les simagrées maternelles avec une perfection absolue.

A la longue, elle se fatigua. Un autre jeu entraîna les enfants au loin; et la vieille grand'mère demeura seule, oubliée tout à fait, par tout le monde.

L'ombre emplît la chambre, et sur sa figure sèche et ridée la flamme remuante des lumières faisait danser des clartés.

Vers huit heures, Caravan monta, ferma la fenêtre et renouvela les bougies. Il entra maintenant d'une façon tranquille, accoutumé déjà à considérer le cadavre comme s'il était là depuis des mois. Il constata même qu'aucune décomposition n'apparaissait encore, et il en fit la remarque à sa femme au moment où ils se mettaient à table pour dîner. Elle répondit: "Tiens, elle est en bois; elle se conserverait un an."

On mangea le potage sans prononcer une parole. Les enfants laissés libres tout le jour, exténués de fatigue, sommeillaient sur leurs chaises et tout le monde restait silencieux.

Soudain la clarté de la lampe baissa.

Mme Caravan aussitôt remonta la clef; mais l'appareil rendit un son creux, un bruit de gorge prolongé, et la lumière s'éteignit. On avait oublié d'acheter de l'huile! Aller chez l'épicier retarderait le dîner, on chercha des bougies; mais il n'y en avait plus d'autres que celles allumées en haut sur la table de nuit.

Mme Caravan, prompte en ses décisions, envoya bien vite Marie-Louise en prendre deux; et l'on attendait dans l'obscurité.

On entendait distinctement les pas de la fillette qui montait l'escalier. Il y eut ensuite un silence de quelques secondes; puis l'enfant redescendit précipitamment. Elle ouvrit la porte, effarée, plus émue encore que la veille en annonçant la catastrophe, et elle murmura, suffoquant: "Oh! papa, grand'maman s'habille!"

Caravan se dressa avec un tel sursaut que sa chaise alla rouler contre le mur. Il balbutia: "Tu dis?... Qu'est-ce que tu dis là?..."

Mais Marie-Louise, étranglée par l'émotion, répéta: "Grand'... grand'... grand'maman s'habille... elle va descendre."

Il s'élança dans l'escalier follement, suivi de sa femme abasourdie; mais devant la porte du second il s'arrêta, secoué par l'épouvante, n'osant pas entrer. Qu'allait-il voir? - Mme Caravan, plus hardie, tourna la serrure et pénétra dans la chambre.

La pièce semblait devenue plus sombre; et, au milieu, une grande forme maigre remuait. Elle était debout, la vieille; et en s'éveillant du sommeil léthargique, avant même que la connaissance lui fût en plein revenue, se tournant de côté et se soulevant sur un coude, elle avait soufflé trois des bougies qui brûlaient près du lit mortuaire. Puis, reprenant des forces, elle s'était levée pour chercher ses hardes. Sa commode partie l'avait troublée d'abord, mais peu à peu elle avait retrouvé ses affaires tout au fond du coffre à bois et s'était tranquillement habillée. Ayant ensuite vidé l'assiette remplie d'eau, replacé le buis derrière la glace et remis les chaises à leur place, elle était prête à descendre, quand apparurent devant elle son fils et sa belle-fille.

Caravan se précipita, lui saisit les mains, l'embrassa, les larmes aux yeux; tandis que sa femme, derrière lui, répétait d'un air hypocrite: "Quel bonheur, oh! quel bonheur!"

Mais la vieille, sans s'attendrir, sans même avoir l'air de comprendre, raide comme une statue, et l'oeil glacé, demanda seulement: "Le dîner est-il bientôt prêt?" Il balbutia, perdant la tête: "Mais oui, maman, nous t'attendions." Et, avec un empressement inaccoutumé, il prit son bras, pendant que Mme Caravan la jeune saisissait la bougie, les éclairait, descendant l'escalier devant eux, à reculons et marche à marche, comme elle avait fait, la nuit même, devant son mari qui portait le marbre.

En arrivant au premier étage, elle faillit se heurter contre des gens qui montaient. C'était la famille de Charenton, Mme Braux suivie de son époux.

La femme, grande, grosse, avec un ventre d'hydropique qui rejetait le torse en arrière, ouvrait des yeux effarés, prête à fuir. Le mari, un cordonnier socialiste, petit homme poilu jusqu'au nez, tout pareil à un singe, murmura sans s'émouvoir: "Eh bien, quoi? Elle ressuscite!"

Aussitôt que Mme Caravan les eut reconnus, elle leur fit des signes désespérés; puis, tout haut: "Tiens! comment!... vous voilà! Quelle bonne surprise!"

Mais Mme Braux, abasourdie, ne comprenait pas; elle répondit à demi-voix: "C'est votre dépêche qui nous a fait venir; nous croyions que c'était fini."

Son mari, derrière elle, la pinçait pour la faire taire. Il ajouta avec un rire malin caché dans sa barbe épaisse: "C'est bien aimable à vous de nous avoir invités. Nous sommes venus tout de suite", faisant allusion ainsi à l'hostilité qui régnait depuis longtemps entre les deux ménages. Puis, comme la vieille arrivait aux dernières marches, il s'avança vivement et frotta contre ses joues le poil qui lui couvrait la face, et criant dans son oreille à cause de sa surdité: "Ça va bien, la mère, toujours solide, hein?"

Mme Braux, dans sa stupeur de voir bien vivante celle qu'elle s'attendait à retrouver morte, n'osait pas même l'embrasser; et son ventre énorme encombra tout le palier, empêchant les autres d'avancer.

La vieille, inquiète et soupçonneuse, mais sans parler jamais, regardait tout ce monde autour d'elle; et son petit oeil gris, scrutateur et dur, se fixait tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, plein de pensées visibles qui gênaient ses enfants.

Caravan dit, pour expliquer: "Elle a été un peu souffrante, mais elle va bien maintenant, tout à fait bien, n'est-ce pas, mère?"

Alors la bonne femme, se remettant en marche, répondit de sa voix cassée, comme lointaine: "C'est une syncope; je vous entendais tout le temps."

Un silence embarrassé suivit. On pénétra dans la salle; puis on s'assit devant un dîner improvisé en quelques minutes.

Seul, M. Braux avait gardé son aplomb. Sa figure de gorille méchant grimaçait; et il lâchait des mots à double sens qui gênaient visiblement tout le monde.

Mais à chaque instant le timbre du vestibule sonnait; et Rosalie éperdue venait chercher Caravan qui s'élançait en jetant sa serviette. Son beau-frère lui demanda même si c'était son jour de réception. Il balbutia: "Non, des commissions, rien du tout."

Puis, comme on apportait un paquet, il l'ouvrit étourdiment, et des lettres de faire part, encadrées de noir, apparurent. Alors, rougissant jusqu'aux yeux, il referma l'enveloppe et l'engloutit dans son gilet.

Sa mère ne l'avait pas vu; elle regardait obstinément sa pendule dont le bilboquet doré se balançait sur la cheminée. Et l'embarras grandissait au milieu d'un silence glacial.

Alors la vieille, tournant vers sa fille sa face ridée de sorcière, eut dans les yeux un frisson de malice et prononça: "Lundi, tu m'amèneras ta petite, je veux la voir." Mme Braux, la figure illuminée, cria: "Oui, maman", tandis que Mme Caravan la jeune, devenue pâle, défailait d'angoisse.

Cependant, les deux hommes, peu à peu, se mirent à causer; et ils entamèrent, à propos de rien, une discussion politique. Braux, soutenant les doctrines révolutionnaires et communistes, se démenait, les yeux allumés dans son visage poilu, criant: "La propriété, Monsieur, c'est un vol au travailleur; - la terre appartient à tout le monde; - l'héritage est une infamie et une honte!..." Mais il s'arrêta brusquement, confus comme un homme qui vient de

dire une sottise; puis, d'un ton plus doux, il ajouta: "Mais ce n'est pas le moment de discuter ces choses-là."

La porte s'ouvrit; le docteur Chenet parut. Il eut une seconde d'effarement, puis il reprit contenance, et s'approchant de la vieille femme: "Ah! ah! la maman! ça va bien aujourd'hui. Oh! je m'en doutais, voyez-vous; et je me disais à moi-même tout à l'heure, en montant l'escalier: Je parie qu'elle sera debout, l'ancienne." Et lui tapant doucement dans le dos: "Elle est solide comme le Pont-Neuf; elle nous enterrera tous, vous verrez."

Il s'assit, acceptant le café qu'on lui offrait, et se mêla bientôt à la conversation des deux hommes, approuvant Braux, car il avait été lui-même compromis dans la Commune.

Or, la vieille, se sentant fatiguée, voulut partir. Caravan se précipita. Alors elle le fixa dans les yeux et lui dit: "Toi, tu vas me remonter tout de suite ma commode et ma pendule." Puis, comme il bégayait: "Oui, maman", elle prit le bras de sa fille et disparut avec elle.

Les deux Caravan demeurèrent effarés, muets, effondrés dans un affreux désastre, tandis que Braux se frottait les mains en sirotant son café.

Soudain Mme Caravan, affolée de colère, s'élança sur lui, hurlant: "Vous êtes un voleur, un gredin, une canaille... Je vous crache à la figure, je vous... je vous..." Elle ne trouvait rien, suffoquant; mais lui riait, buvant toujours.

Puis, comme sa femme revenait justement, elle s'élança vers sa belle-soeur; et toutes deux, l'une énorme avec son ventre menaçant, l'autre épileptique et maigre, la voix changée, la main tremblante, s'envoyèrent à pleine gueule des hottées d'injures.

Chenet et Braux s'interposèrent, et ce dernier, poussant sa moitié par les épaules, la jeta dehors en criant: "Va donc, bourrique, tu brais trop!"

Et on les entendit dans la rue qui se chamaillaient en s'éloignant.

M. Chenet prit congé,

Les Caravan restèrent face à face.

Alors l'homme tomba sur une chaise avec une sueur froide aux tempes, et murmura: "Qu'est-ce que je vais dire à mon chef?"

## Opinion publique

Comme onze heures venaient de sonner, MM. les employés, redoutant l'arrivée du chef, s'empressaient de gagner leurs bureaux.

Chacun jetait un coup d'oeil rapide sur les papiers apportés en son absence; puis, après avoir échangé la jaquette ou la redingote contre le vieux veston de travail, il allait voir le voisin.

Ils furent bientôt cinq dans le compartiment où travaillait M. Bonenfant, commis principal, et la conversation de chaque jour commença suivant l'usage. M. Perdrix, le commis d'ordre, cherchait des pièces égarées, pendant que l'aspirant sous-chef, M. Piston, officier d'Académie, fumait sa cigarette en se chauffant les cuisses. Le vieil expéditionnaire, le père Grappe, offrait à la ronde la prise traditionnelle, et M. Rade, bureaucrate journaliste, sceptique railleur et révolté, avec une voix de criquet, un oeil malin et des gestes secs, s'amusait à scandaliser son monde.

"Quoi de neuf ce matin? demanda M. Bonenfant.

- Ma foi, rien du tout, répondit M. Piston; les journaux sont toujours pleins de détails sur la Russie et sur l'assassinat du Tzar."

Le commis d'ordre, M. Perdrix, releva la tête, et il articula d'un ton convaincu:

"Je souhaite bien du plaisir à son successeur, mais je ne troquerais pas ma place contre la sienne."

M. Rade se mit à rire:

"Lui non plus!" dit-il.

Le père Grappe prit la parole, et demanda d'un ton lamentable:

"Comment tout ça finira-t-il?"

M. Rade l'interrompit:

"Mais ça ne finira jamais, papa Grappe. C'est nous seuls qui finissons. Depuis qu'il y a des rois, il y a eu des régicides."

Alors M. Bonnenfant s'interposa:

"Expliquez-moi donc, monsieur Rade, pourquoi on s'attaque toujours aux bons plutôt qu'aux mauvais. Henri IV, le Grand, fut assassiné; Louis XV mourut dans son lit. Notre roi Louis-Philippe fut toute sa vie la cible des meurtriers, et on prétend que le tzar Alexandre était un homme bienveillant. N'est-ce pas lui, d'ailleurs, qui a émancipé les serfs?"

M. Rade haussa les épaules.

"N'a-t-on pas tué dernièrement un chef de bureau?" dit-il.

Le père Grappe, qui oubliait chaque jour ce qui s'était passé la veille, s'écria:

"On a tué un chef de bureau?"

L'aspirant sous-chef, M. Piston, répondit:

"Mais oui, vous savez bien, l'affaire des coquillages."

Mais le père. Grappe avait oublié.

"Non, je ne me rappelle pas."

M. Rade lui remémora les faits.

"Voyons, papa Grappe, vous ne vous rappelez pas qu'un employé, un garçon, qui fut acquitté d'ailleurs, voulut un jour aller acheter des coquillages pour son déjeuner? Le chef le lui défendit; l'employé insista; le chef lui ordonna de se taire et de ne point sortir; l'employé se révolta, prit son chapeau; le chef se précipita sur lui, et l'employé, en se débattant, enfonça dans la poitrine de son supérieur les ciseaux réglementaires. Une vraie fin de bureaucrate, quoi!

- Il y aurait à dire, articula M. Bonnenfant. L'autorité a des limites; un chef n'a pas le droit de réglementer mon déjeuner et de régner sur mon appétit. Mon travail lui appartient, mais non mon estomac. Le cas est regrettable, c'est vrai; mais il y aurait à dire."

L'aspirant sous-chef, M. Piston, exaspéré, s'écria:

"Moi, Monsieur, je dis qu'un chef doit être maître dans son bureau, comme un capitaine à son bord; l'autorité est indivisible, sans quoi il n'y a pas de service possible. L'autorité du chef vient du gouvernement: il représente l'Etat dans le bureau; son droit absolu de commandement est indiscutable."

M. Bonnenfant se fâchait aussi. M. Rade les apaisa:

"Voilà ce que j'attendais, dit-il. Un mot de plus, et Bonnenfant enfonce son couteau à papier dans le ventre de Piston. Pour les rois, c'est la même chose. Les princes ont une manière de comprendre l'autorité qui n'est pas celle des peuples. C'est toujours la question des coquillages. "Je veux manger des coquillages, moi! - Tu n'en mangeras pas! - Si! - Non! - Si! - Non!" Et cela suffit parfois pour amener la mort d'un homme ou la mort d'un roi."

Mais M. Perdrix revint à son idée:

"C'est égal, dit-il, le métier de souverain n'est pas drôle, au jour d'aujourd'hui. Vrai, j'aime autant le nôtre. C'est comme d'être pompier, c'est ça qui n'est pas gai non plus!"

M. Piston, calmé, reprit:

"Les pompiers français sont une des gloires du pays."

M. Rade approuva:

"Les pompiers, oui, mais pas les pompes."

M. Piston défendit les pompes et l'organisation; il ajouta:

"D'ailleurs on étudie la question; l'attention est éveillée; les hommes compétents s'en occupent; d'ici peu, nous aurons des moyens en harmonie avec les nécessités."

Mais M. Rade secouait la tête.

"Vous croyez? Ah! vous croyez! Eh bien vous vous trompez, Monsieur; on ne changera rien. En France on ne change pas les systèmes. Le système américain consiste à avoir de l'eau, beaucoup d'eau, des fleuves; - fi donc!, la belle malice d'arrêter les incendies avec l'Océan sous la main. En France, au contraire, tout est laissé à l'initiative, à l'intelligence, à l'invention; pas d'eau, pas de pompes, rien, rien que des pompiers, et le système français consiste à griller les pompiers. Ces pauvres diables, des héros, éteignent les incendies à coups de hache! Quelle supériorité sur l'Amérique, songez donc!... Puis, quand on en a laissé rôti quelques-uns, le conseil municipal parle, le colonel parle, les députés parlent; on discute les deux systèmes: celui de l'eau et celui de l'initiative! Et un dignitaire quelconque prononce sur le tombeau des victimes:

Non pas adieu, sapeurs, mais au revoir (bis).

"Voilà, Monsieur, comme on agit en France."

Mais le père Grappe, qui oubliait les conversations à mesure qu'elles avaient lieu, demanda:

"Où donc ai-je lu ce vers-là que vous venez de dire:

Non pas adieu, sapeurs, mais au revoir...

- C'est dans Béranger", répondit gravement M. Rade. M. Bonnenfant, perdu dans ses réflexions, soupira:

"Quelle catastrophe tout de même que cet incendie du Printemps!"

M. Rade reprit:

"Maintenant qu'on peut en parler froidement (sans jeu de mots), nous avons le droit, je pense, de contester un peu l'éloquence du directeur de cet établissement. Homme de coeur, dit-on, je n'en doute pas; commerçant habile, c'est évident, mais orateur, je le nie.

- Pourquoi ça? demanda M. Perdrix.

- Parce que, si l'affreux désastre qui le frappait n'avait attiré sur lui la commisération de tout le monde, on n'aurait pas eu assez de rires pour le discours de La Palisse dont il apaisa les craintes de ses employés: "Messieurs, leur dit-il à peu près, vous ne savez pas avec quoi vous dînez demain? Moi non plus. Oh! moi, je suis bien à plaindre, allez. Heureusement que j'ai des amis. Il y en a un qui m'a prêté dix centimes pour acheter un cigare (dans des cas pareils on ne fume pas des londrès); un autre a mis à ma disposition un franc soixante-quinze pour prendre un fiacre; un troisième, plus riche, m'a avancé vingt-cinq francs pour me procurer une jaquette à la Belle Jardinière.

Oui, moi, directeur du Printemps, j'ai été à la Belle Jardinière! J'ai obtenu quinze centimes d'un autre pour autre chose; et comme je n'avais plus même de parapluie, j'ai acheté un entout-cas en alpaga de cinq francs vingt-cinq, au moyen d'un cinquième emprunt. Puis, mon chapeau lui-même étant brûlé, et comme je ne voulais pas emprunter davantage, j'ai ramassé le casque d'un pompier... tenez le voilà! Suivez mon exemple, si vous avez des amis, adressez-vous à leur obligeance... Quant à moi, vous le voyez, mes pauvres enfants, je suis endetté jusqu'au cou!

Or un de ses employés n'aurait-il pas pu lui répondre:

- Qu'est-ce que ça prouve, patron? Trois choses:

1° que vous n'aviez pas d'argent en poche. Il m'en arrive autant quand j'ai oublié mon portemonnaie; mais cela ne prouve pas que vous n'avez point de propriétés, d'hôtels, ni de valeurs, ni d'assurances; 2° cela prouve encore que vous avez du crédit auprès de vos amis: tant mieux, usez-en; 3° cela prouve enfin que vous êtes très malheureux. Eh! parbleu, nous le savons et nous vous en plaignons de tout notre coeur. Mais ce n'est pas cela qui améliore notre situation. Vous nous la baillez belle, en vérité, avec votre équipement à la boutique à treize."

Cette fois, tout le monde dans le bureau fut d'accord. M. Bonnenfant ajouta, d'un air farceur:

"J'aurais voulu voir toutes les demoiselles de magasin quand elles se sauvaient en chemise."

M. Rade continua:

"Je n'ai pas confiance dans ces dortoirs de vestales qui ont failli être rôties, d'ailleurs (comme les chevaux de la Compagnie des omnibus dans leurs écuries, l'an dernier). Tant qu'à enfermer quelque chose, ce sont les lampistes qu'on aurait bien fait de mettre sous clef; mais les pauvres filles de la lingerie, fi donc! Un directeur, que diable! ne peut pas être responsable de tous les capitaux reposant sous son toit. Il est vrai que ceux des commis ont flambé dans la caisse: puissent au moins ceux des demoiselles être saufs! Ce que j'admire, par exemple, c'est le cor pour appeler les employés. Oh! Messieurs, quel cinquième acte! vous figurez-vous ces grandes galeries pleines de fumée, avec des éclairs de flamme, le tumulte de la fuite, l'affolement de tous, tandis que, debout dans le rond-point central, en savates et en caleçon, sonne à pleins poumons un Hernani moderne, un Roland de la nouveauté!"

Alors M. Perdrix, le commis d'ordre, prononça tout à coup:

"C'est égal nous vivons dans un drôle de siècle, dans une époque bien troublée - ainsi, cette affaire de la rue Duphot..."

Mais le garçon de bureau entr'ouvrit brusquement la porte:

"Le chef est arrivé, Messieurs."

Alors, en une seconde, tous s'enfuirent, filèrent, disparurent, comme si le ministère lui-même

eût brûlé.

### Une partie de campagne

On avait projeté depuis cinq mois d'aller déjeuner aux environs de Paris, le jour de la fête de Mme Dufour, qui s'appelait Pétronille. Aussi, comme on avait attendu cette partie impatientement, s'était-on levé de fort bonne heure ce matin-là.

M. Dufour, ayant emprunté la voiture du laitier, conduisait lui-même. La carriole, à deux roues, était fort propre; elle avait un toit supporté par quatre montants de fer où s'attachaient des rideaux qu'on avait relevés pour voir le paysage. Celui de derrière, seul, flottait au vent, comme un drapeau. La femme, à côté de son époux, s'épanouissait dans une robe de soie cerise extraordinaire. Ensuite, sur deux chaises, se tenaient une vieille grand-mère et une jeune fille. On apercevait encore la chevelure jaune d'un garçon qui, faute de siège, s'était étendu tout au fond, et dont la tête seule apparaissait.

Après avoir suivi l'avenue des Champs-Élysées et franchi les fortifications à la porte Maillot, on s'était mis à regarder la contrée.

En arrivant au pont de Neuilly, M. Dufour avait dit: "Voici la campagne enfin!" et sa femme, à ce signal, s'était attendrie sur la nature.

Au rond-point de Courbevoie, une admiration les avait saisis devant l'éloignement des horizons. A droite, là-bas, c'était Argenteuil, dont le clocher se dressait; au-dessus apparaissaient les buttes de Sannois et le Moulin d'Orgemont. A gauche, l'aqueduc de Marly se dessinait sur le ciel clair du matin, et l'on apercevait aussi, de loin, la terrasse de Saint-Germain; tandis qu'en face, au bout d'une chaîne de collines, des terres remuées indiquaient le nouveau fort de Cormeilles. Tout au fond, dans un reculement formidable, par-dessus des plaines et des villages, on entrevoyait une sombre verdure de forêts.

Le soleil commençait à brûler les visages; la poussière emplissait les yeux continuellement, et, des deux côtés de la route, se développait une campagne interminablement nue, sale et puante. On eût dit qu'une lèpre l'avait ravagée, qui rongait jusqu'aux maisons, car des squelettes de bâtiments défoncés et abandonnés, ou bien des petites cabanes inachevées faute de paiement aux entrepreneurs, tendaient leurs quatre murs sans toit.

De loin en loin, poussaient dans le sol stérile de longues cheminées de fabrique, seule végétation de ces champs putrides où la brise du printemps promenait un parfum de pétrole et de schiste mêlé à une autre odeur moins agréable encore.

Enfin, on avait traversé la Seine une seconde fois, et, sur le pont, ç'avait été un ravissement. La rivière éclatait de lumière; une buée s'en élevait, pompée par le soleil, et l'on éprouvait une quiétude douce, un rafraîchissement bienfaisant à respirer enfin un air plus pur qui n'avait point balayé la fumée noire des usines ou les miasmes des dépotoirs.

Un homme qui passait avait nommé le pays: Bezons.

La voiture s'arrêta, et M. Dufour se mit à lire l'enseigne engageante d'une gargote: "Restaurant Poulin, matelotes et fritures, cabinets de société, bosquets et balançoires. Eh bien! madame Dufour, cela te va-t-il? Te décideras-tu à la fin?"

La femme lut à son tour: "Restaurant Poulin, matelotes et fritures, cabinets de société, bosquets et balançoires." Puis elle regarda la maison longuement.

C'était une auberge de campagne, blanche, plantée au bord de la route. Elle montrait, par la porte ouverte, le zinc brillant du comptoir devant lequel se tenaient deux ouvriers



endimanchés.

A la fin, Mme Dufour se décida: "Oui, c'est bien, dit-elle; et puis il y a de la vue." La voiture entra dans un vaste terrain planté de grands arbres qui s'étendait derrière l'auberge et qui n'était séparé de la Seine que par le chemin de halage.

Alors on descendit. Le mari sauta le premier, puis ouvrit les bras pour recevoir sa femme. Le marchepied, tenu par deux branches de fer, était très loin, de sorte que, pour l'atteindre, Mme Dufour dut laisser voir le bas de sa jambe dont la finesse primitive disparaissait à présent sous un envahissement de graisse tombant des cuisses.

M. Dufour, que la campagne émoustillait déjà, lui pinça vivement le mollet, puis, la prenant sous les bras, la déposa lourdement à terre, comme un énorme paquet.

Elle tapa avec la main sa robe de soie pour en faire tomber la poussière, puis regarda l'endroit où elle se trouvait.

C'était une femme de trente-six ans environ, forte en chair, épanouie et réjouissante à voir. Elle respirait avec peine, étranglée violemment par l'étreinte de son corset trop serré; et la pression de cette machine rejetait dans son double menton la masse fluctuante de sa poitrine surabondante.

La jeune fille ensuite, posant la main sur l'épaule de son père, sauta légèrement toute seule. Le garçon aux cheveux jaunes était descendu en mettant un pied sur la roue, et il aida M. Dufour à décharger la grand'mère.

Alors on détela le cheval, qui fut attaché à un arbre; et la voiture tomba sur le nez, les deux brancards à terre. Les hommes, ayant retiré leurs redingotes, se lavèrent les mains dans un seau d'eau, puis rejoignirent leurs dames installées déjà sur les escarpolettes.

Mlle Dufour essayait de se balancer debout, toute seule, sans parvenir à se donner un élan suffisant. C'était une belle fille de dix-huit à vingt ans; une de ces femmes dont la rencontre dans la rue vous fouette d'un désir subit, et vous laisse jusqu'à la nuit une inquiétude vague et un soulèvement des sens. Grande, mince de taille et large des hanches, elle avait la peau très brune, les yeux très grands, les cheveux très noirs. Sa robe dessinait nettement les plénitudes fermes de sa chair qu'accentuaient encore les efforts des reins qu'elle faisait pour s'enlever. Ses bras tendus tenaient les cordes au-dessus de sa tête, de sorte que sa poitrine se dressait, sans une secousse, à chaque impulsion qu'elle donnait. Son chapeau, emporté par un coup de vent, était tombé derrière elle; et l'escarpolette peu à peu se lançait, montrant à chaque retour ses jambes fines jusqu'au genou, et jetant à la figure des deux hommes, qui la regardaient en riant, l'air de ses jupes, plus capiteux que les vapeurs du vin.

Assise sur l'autre balançoire, Mme Dufour gémissait d'une façon monotone et continue: "Cyprien, viens me pousser; viens donc me pousser, Cyprien!" A la fin, il y alla et, ayant retroussé les manches de sa chemise, comme avant d'entreprendre un travail, il mit sa femme en mouvement avec une peine infinie.

Cramponnée aux cordes, elle tenait ses jambes droites, pour ne point rencontrer le sol, et elle jouissait d'être étourdie par le va-et-vient de la machine. Ses formes, secouées, tremblotaient continuellement comme de la gelée sur un plat. Mais, comme les élans grandissaient, elle fut prise de vertige et de peur. A chaque descente, elle poussait un cri perçant qui faisait accourir tous les gamins du pays; et, là-bas, devant elle, au-dessus de la haie du jardin, elle apercevait vaguement une garniture de têtes polissonnes que des rires faisaient grimacer diversement.

Une servante étant venue, on commanda le déjeuner.

"Une friture de Seine, un lapin sauté, une salade et du dessert", articula Mme Dufour; d'un air important. "Vous apporterez deux litres et une bouteille de bordeaux", dit son mari. "Nous dînerons sur l'herbe", ajouta la jeune fille.

La grand'mère, prise de tendresse à la vue du chat de la maison, le poursuivait depuis dix minutes en lui prodiguant inutilement les plus douces appellations. L'animal, intérieurement flatté sans doute de cette attention, se tenait toujours tout près de la main de la bonne femme, sans se laisser atteindre cependant, et faisait tranquillement le tour des arbres, contre lesquels il se frottait, la queue dressée, avec un petit ronron de plaisir.

"Tiens! cria tout à coup le jeune homme aux cheveux jaunes qui furetait dans le terrain, en voilà des bateaux qui sont chouet!" On alla voir. Sous un petit hangar en bois étaient suspendues deux superbes yoles de canotiers, fines et travaillées comme des meubles de luxe. Elles reposaient côte à côte, pareilles à deux grandes filles minces, en leur longueur étroite et reluisante, et donnaient envie de filer sur l'eau par les belles soirées douces ou les claires matinées d'été, de raser les berges fleuries où les arbres entiers trempent leurs branches dans l'eau, où tremblote l'éternel frisson des roseaux, et d'où s'envolent, comme des éclairs bleus, de rapides martins-pêcheurs.

Toute la famille, avec respect, les contemplait. "Oh! ça oui, c'est chouet", répéta gravement M. Dufour. Et il les détaillait en connaisseur. Il avait canoté, lui aussi, dans son jeune temps, disait-il; voire même qu'avec ça dans la main - et il faisait le geste de tirer sur les avirons - il se fichait de tout le monde. Il avait rossé en course plus d'un Anglais, jadis, à Joinville; et il plaisanta sur le mot "dames", dont on désigne les deux montants qui retiennent les avirons, disant que les canotiers, et pour cause, ne sortaient jamais sans leurs dames. Il s'échauffait en pérorant et proposait obstinément de parier qu'avec un bateau comme ça, il ferait six lieues à l'heure sans se presser.

"C'est prêt", dit la servante qui apparut à l'entrée. On se précipita; mais voilà qu'à la meilleure place, qu'en son esprit Mme Dufour avait choisie pour s'installer, deux jeunes gens déjeunaient déjà. C'étaient les propriétaires des yoles, sans doute, car ils portaient le costume des canotiers.

Ils étaient étendus sur des chaises, presque couchés. Ils avaient la face noircie par le soleil et la poitrine couverte seulement d'un mince maillot de coton blanc qui laissait passer leurs bras nus, robustes comme ceux des forgerons. C'étaient deux solides gaillards, posant beaucoup pour la vigueur, mais qui montraient en tous leurs mouvements cette grâce élastique des membres qu'on acquiert par l'exercice, si différente de la déformation qu'imprime à l'ouvrier l'effort pénible, toujours le même.

Ils échangèrent rapidement un sourire en voyant la mère, puis un regard en apercevant la fille. "Donnons notre place, dit l'un, ça nous fera faire connaissance." L'autre aussitôt se leva et, tenant à la main sa toque mi-partie rouge et mi-partie noire, il offrit chevaleresquement de céder aux dames le seul endroit du jardin où ne tombât point le soleil. On accepta en se confondant en excuses; et pour que ce fût plus champêtre, la famille s'installa sur l'herbe sans table ni sièges.

Les deux jeunes gens portèrent leur couvert quelques pas plus loin et se remirent à manger. Leurs bras nus, qu'ils montraient sans cesse, gênaient un peu la jeune fille. Elle affectait même de tourner la tête et de ne point les remarquer, tandis que Mme Dufour, plus hardie, sollicitée par une curiosité féminine qui était peut-être du désir, les regardait à tout moment, les comparant sans doute avec regret aux laideurs secrètes de son mari.

Elle s'était éboulée sur l'herbe, les jambes pliées à la façon des tailleurs, et elle se

trémoussait continuellement, sous prétexte que des fourmis lui étaient entrées quelque part. M. Dufour, rendu maussade par la présence et l'amabilité des étrangers, cherchait une position commode qu'il ne trouva pas du reste, et le jeune homme aux cheveux jaunes mangeait silencieusement comme un ogre.

"Un bien beau temps, Monsieur", dit la grosse dame à l'un des canotiers. Elle voulait être aimable à cause de la place qu'ils avaient cédée. "Oui, Madame, répondit-il; venez-vous souvent à la campagne?"

- Oh! une fois ou deux par an seulement, pour prendre l'air; et vous; Monsieur?

- J'y viens coucher tous les soirs.

- Ah! ça doit être bien agréable?

- Oui, certainement, Madame."

Et il raconta sa vie de chaque jour, poétiquement, de façon à faire vibrer dans le coeur de ces bourgeois privés d'herbe et affamés de promenades aux champs cet amour bête de la nature qui les hante toute l'année derrière le comptoir de leur boutique.

La jeune fille, émue, leva les yeux et regarda le canotier. M. Dufour parla pour la première fois. "Ça, c'est une vie", dit-il. Il ajouta: "Encore un peu de lapin, ma bonne. - Non, merci, mon ami."

Elle se tourna de nouveau vers les jeunes gens, et montrant leurs bras: "Vous n'avez jamais froid comme ça?" dit-elle.

Ils se mirent à rire tous les deux, et ils épouvantèrent la famille par le récit de leurs fatigues prodigieuses, de leurs bains pris en sueur, de leurs courses dans le brouillard des nuits; et ils tapèrent violemment sur leur poitrine pour montrer quel son ça rendait. "Oh! vous avez l'air solides", dit le mari qui ne parlait plus du temps où il rossait les Anglais.

La jeune fille les examinait de côté maintenant; et le garçon aux cheveux jaunes, ayant bu de travers, toussa éperdument, arrosant la robe de soie cerise de la patronne qui se fâcha et fit apporter de l'eau pour laver les taches.

Cependant, la température devenait terrible. Le fleuve étincelant semblait un foyer de chaleur, et les fumées du vin troublaient les têtes.

M. Dufour, que secouait un hoquet violent, avait déboutonné son gilet et le haut de son pantalon; tandis que sa femme, prise de suffocations, dégrafait sa robe peu à peu. L'apprenti balançait d'un air gai sa tignasse de lin et se versait à boire coup sur coup. La grand'mère, se sentant grise, se tenait fort raide et fort digne. Quant à la jeune fille, elle ne laissait rien paraître; son oeil seul s'allumait vaguement, et sa peau très brune se colorait aux joues d'une teinte plus rose.

Le café les acheva. On parla de chanter et chacun dit son couplet, que les autres applaudirent avec frénésie. Puis on se leva difficilement, et, pendant que les deux femmes, étourdies, respiraient, les deux hommes, tout à fait pochards, faisaient de la gymnastique. Lourds, flasques, et la figure écarlate, ils se pendaient, gauchement aux anneaux sans parvenir à s'enlever; et leurs chemises menaçaient continuellement d'évacuer leurs pantalons pour battre au vent comme des étendards.

Cependant les canotiers avaient mis leurs yoles à l'eau, et ils revenaient avec politesse proposer aux dames une promenade sur la rivière.

"Monsieur Dufour, veux-tu? je t'en prie!" cria sa femme. Il la regarda d'un air d'ivrogne, sans

comprendre. Alors un canotier s'approcha, deux lignes de pêcheur à la main. L'espérance de prendre du goujon, cet idéal des boutiquiers, alluma les yeux mornes du bonhomme, qui permit tout ce qu'on voulut, et s'installa à l'ombre, sous le pont, les pieds ballants au-dessus du fleuve, à côté du jeune homme aux cheveux jaunes qui s'endormit auprès de lui.

Un des canotiers se dévoua: il prit la mère. "Au petit bois de l'île aux Anglais!" cria-t-il en s'éloignant.

L'autre yole s'en alla plus doucement. Le rameur regardait tellement sa compagne qu'il ne pensait plus à autre chose, et une émotion l'avait saisi qui paralysait sa vigueur.

La jeune fille, assise dans le fauteuil du barreur, se laissait aller à la douceur d'être sur l'eau. Elle se sentait prise d'un renoncement de pensée, d'une quiétude de ses membres, d'un abandonnement d'elle-même, comme envahie par une ivresse multiple. Elle était devenue fort rouge avec une respiration courte. Les étourdissements du vin, développés par la chaleur torrentielle qui ruisselait autour d'elle, faisaient saluer sur son passage tous les arbres de la berge. Un besoin vague de jouissance, une fermentation du sang parcouraient sa chair excitée par les ardeurs de ce jour; et elle était aussi troublée dans ce tête-à-tête sur l'eau, au milieu de ce pays dépeuplé par l'incendie du ciel, avec ce jeune homme qui la trouvait belle, dont l'oeil lui baisait la peau, et dont le désir était pénétrant comme le soleil.

Leur impuissance à parler augmentait leur émotion, et ils regardaient les environs. Alors, faisant un effort, il lui demanda son nom. "Henriette", dit-elle. "Tiens! moi je m'appelle Henri", reprit-il.

Le son de leur voix les avait calmés; ils s'intéressèrent à la rive. L'autre yole s'était arrêtée et paraissait les attendre. Celui qui la montait cria: "Nous vous rejoindrons dans le bois; nous allons jusqu'à Robinson, parce que Madame a soif." - Puis il se coucha sur les avirons et s'éloigna si rapidement qu'on cessa bientôt de le voir.

Cependant un grondement continu qu'on distinguait vaguement depuis quelque temps s'approchait très vite. La rivière elle-même semblait frémir comme si le bruit sourd montait de ses profondeurs.

"Qu'est-ce qu'on entend?" demanda-t-elle. C'était la chute du barrage qui coupait le fleuve en deux à la pointe de l'île. Lui se perdait dans une explication, lorsque, à travers le fracas de la cascade, un chant d'oiseau qui semblait très lointain les frappa. "Tiens, dit-il, les rossignols chantent dans le jour: c'est donc que les femelles couvent."

Un rossignol! Elle n'en avait jamais entendu, et l'idée d'en écouter un fit se lever dans son coeur la vision des poétiques tendresses. Un rossignol! c'est-à-dire l'invisible témoin des rendez-vous d'amour qu'invoquait Juliette sur son balcon; cette musique du ciel accordée aux baisers des hommes; cet éternel inspirateur de toutes les romances langoureuses qui ouvrent un idéal bleu aux pauvres petits coeurs des fillettes attendries!

Elle allait donc entendre un rossignol.

"Ne faisons pas de bruit, dit son compagnon, nous pourrions descendre dans le bois et nous asseoir tout près de lui."

La yole semblait glisser. Des arbres se montrèrent sur l'île, dont la berge était si basse que les yeux plongeaient dans l'épaisseur des fourrés. On s'arrêta; le bateau fut attaché; et, Henriette s'appuyant sur le bras de Henri, ils s'avancèrent entre les branches. "Courbez-vous", dit-il. Elle se courba, et ils pénétrèrent dans un inextricable fouillis de lianes, de feuilles et de roseaux, dans un asile introuvable qu'il fallait connaître et que le jeune homme appelait en riant "son cabinet particulier".

Juste au-dessus de leur tête, perché dans un des arbres qui les abritaient, l'oiseau s'égosillait toujours. Il lançait des trilles et des roulades, puis filait de grands sons vibrants qui emplissaient l'air semblaient se perdre à l'horizon, se déroulant le long du fleuve et s'envolant au-dessus des plaines, à travers le silence de feu qui appesantissait la campagne.

Ils ne parlaient pas de peur de le faire fuir. Ils étaient assis l'un près de l'autre, et, lentement, le bras de Henri fit le tour de la taille de Henriette et l'enserra d'une pression douce. Elle prit, sans colère, cette main audacieuse, et elle l'éloignait sans cesse à mesure qu'il la rapprochait, n'éprouvant du reste aucun embarras de cette caresse, comme si c'eût été une chose toute naturelle qu'elle repoussait aussi naturellement.

Elle écoutait l'oiseau, perdue dans une extase. Elle avait des désirs infinis de bonheur, des tendresses brusques qui la traversaient, des révélations de poésies surhumaines, et un tel amollissement des nerfs et du coeur, qu'elle pleurait sans savoir pourquoi. Le jeune homme la serrait contre lui maintenant; elle ne le repoussait plus, n'y pensant pas.

Le rossignol se tut soudain. Une voix éloignée cria: "Henriette!

- Ne répondez point, dit-il tout bas, vous feriez envoler l'oiseau."

Elle ne songeait guère non plus à répondre.

Ils restèrent quelque temps ainsi. Mme Dufour était assise quelque part, car on entendait vaguement, de temps en temps, les petits cris de la grosse dame que lutinait sans doute l'autre canotier.

La jeune fille pleurait toujours, pénétrée de sensations très douces, la peau chaude et piquée partout de chatouillements inconnus. La tête de Henri était sur son épaule; et, brusquement, il la baisa sur les lèvres. Elle eut une révolte furieuse et, pour l'éviter, se rejeta sur le dos. Mais il s'abattit sur elle, la couvrant de tout son corps. Il poursuivit longtemps cette bouche qui le fuyait, puis, la joignant, y attacha la sienne. Alors, affolée par un désir formidable, elle lui rendit son baiser en l'étreignant sur sa poitrine, et toute sa résistance tomba comme écrasée par un poids trop lourd.

Tout était calme aux environs. L'oiseau se remit à chanter. Il jeta d'abord trois notes pénétrantes qui semblaient un appel d'amour, puis, après un silence d'un moment, il commença d'une voix affaiblie des modulations très lentes.

Une brise molle glissa, soulevant un murmure de feuilles, et dans la profondeur des branches passaient deux soupirs ardents qui se mêlaient au chant du rossignol et au souffle léger du bois.

Une ivresse envahissait l'oiseau, et sa voix, s'accélérait peu à peu comme un incendie qui s'allume ou une passion qui grandit, semblait accompagner sous l'arbre un crépitement de baisers. Puis le délire de son gosier se déchaîna éperdument. Il avait des pâmoisons prolongées sur un trait, de grands spasmes mélodieux.

Quelquefois il se reposait un peu, filant seulement deux ou trois sons légers qu'il terminait soudain par une note suraiguë. Ou bien il partait d'une course affolée, avec des jaillissements de gammes, des frémissements, des saccades, comme un chant d'amour furieux, suivi par des cris de triomphe.

Mais il se tut, écoutant sous lui un gémissement tellement profond qu'on l'eût pris pour l'adieu d'une âme. Le bruit s'en prolongea quelque temps et s'acheva dans un sanglot.

Ils étaient bien pâles, tous les deux, en quittant leur lit de verdure. Le ciel bleu leur paraissait obscurci; l'ardent soleil était éteint pour leur yeux; ils s'apercevaient de la solitude et du

silence. Ils marchaient rapidement l'un près de l'autre, sans se parler, sans se toucher, car ils semblaient devenus ennemis irréconciliables, comme si un dégoût se fût élevé entre leur corps, une haine entre leurs esprits.

De temps à autre, Henriette criait: "Maman!"

Un tumulte se fit sous un buisson. Henri crut voir une jupe blanche qu'on rabattait vite sur un gros mollet; et l'énorme dame apparut; un peu confuse et plus rouge encore, l'oeil très brillant et la poitrine orageuse, trop près peut-être de son voisin. Celui-ci devait avoir vu des choses bien drôles, car sa figure était sillonnée de rires subits qui la traversaient malgré lui.

Mme Dufour prit son bras d'un air tendre, et l'on regagna les bateaux. Henri, qui marchait devant, toujours muet à côté de la jeune fille, crut distinguer tout à coup comme un gros baiser qu'on étouffait.

Enfin, l'on revint à Bezons.

M. Dufour, dégrisé, s'impatientait. Le jeune homme aux cheveux jaunes mangeait un morceau avant de quitter l'auberge. La voiture était attelée dans la cour, et la grand'mère, déjà montée, se désolait parce qu'elle avait peur d'être prise par la nuit dans la plaine, les environs de Paris n'étant pas sûrs.

On se donna des poignées de mains, et la famille Dufour s'en alla. "Au revoir!" criaient les canotiers. Un soupir et une larme leur répondirent.

Deux mois après, comme il passait rue des Martyrs, Henri lut sur une porte: Dufour, quincaillier.

Il entra.

La grosse dame s'arrondissait au comptoir. On se reconnut aussitôt, et, après mille politesses, il demanda des nouvelles. "Et Mlle Henriette, comment va-t-elle?"

- Très bien, merci, elle est mariée.

- Ah!..."

Une émotion l'étreignit; il ajouta:

"Et... avec qui?"

- Mais avec le jeune homme qui nous accompagnait, vous savez bien; c'est lui qui prend la suite.

- Oh! parfaitement."

Il s'en allait fort triste, sans trop savoir pourquoi. Mme Dufour le rappela.

"Et votre ami? dit-elle timidement.

- Mais il va bien.

- Faites-lui nos compliments, n'est-ce pas; et quand il passera, dites-lui donc de venir nous voir..."

Elle rougit fort, puis ajouta: "Ça me fera bien plaisir; dites-lui.

- Je n'y manquerai pas. Adieu!

- Non... à bientôt!"

L'année suivante, un dimanche qu'il faisait très chaud, tous les détails de cette aventure, que Henri n'avait jamais oubliée, lui revinrent subitement, si nets et si désirables, qu'il retourna

tout seul à leur chambre dans le bois.

Il fut stupéfait en entrant. Elle était là, assise sur l'herbe, l'air triste, tandis qu'à son côté, toujours en manches de chemise, son mari, le jeune homme aux cheveux jaunes, dormait consciencieusement comme une brute.

Elle devint si pâle en voyant Henri qu'il crut qu'elle allait défaillir. Puis ils se mirent à causer naturellement, de même que si rien ne se fût passé entre eux.

Mais comme il lui racontait qu'il aimait beaucoup cet endroit et qu'il y venait souvent se reposer, le dimanche, en songeant à bien des souvenirs, elle le regarda longuement dans les yeux.

"Moi, j'y pense tous les soirs, dit-elle.

- Allons, ma bonne, reprit en bâillant son mari, je crois qu'il est temps de nous en aller."

### La femme de Paul

Le restaurant Grillon, ce phalanstère des canotiers, se vidait lentement. C'était, devant la porte, un tumulte de cris, d'appels; et les grands gaillards en maillot blanc gesticulaient avec des avirons sur l'épaule.

Les femmes, en claire toilette de printemps, embarquaient avec précaution dans les yoles, et, s'asseyant à la barre, disposaient leurs robes, tandis que le maître de l'établissement, un fort garçon à barbe rousse, d'une vigueur célèbre, donnait la main aux belles-petites en maintenant d'aplomb les frêles embarcations.

Les rameurs prenaient place à leur tour, bras nus et la poitrine bombée, posant pour la galerie, une galerie composée de bourgeois endimanchés, d'ouvriers et de soldats accoudés sur la balustrade du pont et très attentifs à ce spectacle.

Les bateaux, un à un, se détachaient du ponton. Les tireurs se penchaient en avant, puis se renversaient d'un mouvement régulier; et, sous l'impulsion des longues rames recourbées, les yoles rapides glissaient sur la rivière, s'éloignaient, diminuaient, disparaissaient enfin sous l'autre pont, celui du chemin de fer, en descendant vers la Grenouillère.

Un couple seul était resté. Le jeune homme, presque imberbe encore, mince, le visage pâle, tenait par la taille sa maîtresse, une petite brune maigre avec des allures de sauterelle; et ils se regardaient parfois au fond des yeux.

Le patron cria: "Allons, monsieur Paul, dépêchez-vous." Et ils s'approchèrent.

De tous les clients de la maison, M. Paul était le plus aimé et le plus respecté. Il payait bien et régulièrement, tandis que les autres se faisaient longtemps tirer l'oreille, à moins qu'ils ne disparussent, insolubles. Puis il constituait pour l'établissement une sorte de réclame vivante, car son père était sénateur. Et quand un étranger demandait: "Qui est-ce donc ce petit-là, qui en tient si fort pour sa donzelle?" quelque habitué répondait à mi-voix, d'un air important et mystérieux: "C'est Paul Baron, vous savez? le fils du sénateur." Et l'autre, invariablement, ne pouvait s'empêcher de dire: "Le pauvre diable! il n'est pas à moitié pincé."

La mère Grillon, une brave femme, entendue au commerce, appelait le jeune homme et sa compagne: "ses deux tourtereaux", et semblait tout attendrie par cet amour avantageux pour sa maison.

Le couple s'en venait à petits pas; la yole Madeleine était prête; mais, au moment de monter dedans, ils s'embrassèrent, ce qui fit rire le public amassé sur le pont. Et M. Paul, prenant

ses rames, partit aussi pour la Grenouillère.

Quand ils arrivèrent, il allait être trois heures, et le grand café flottant regorgeait de monde.

L'immense radeau, couvert d'un toit goudronné que supportent des colonnes de bois, est relié à l'île charmante de Croissy par deux passerelles dont l'une pénètre au milieu de cet établissement aquatique, tandis que l'autre en fait communiquer l'extrémité avec un îlot minuscule planté d'un arbre et surnommé le "Pot-à-Fleurs", et, de là, gagne la terre auprès du bureau des bains.

M. Paul attacha son embarcation le long, de l'établissement, il escalada la balustrade du café, puis, prenant les mains de sa maîtresse, il l'enleva, et tous deux s'assirent au bout d'une table face à face.

De l'autre côté du fleuve, sur le chemin de halage, une longue file d'équipages s'alignait. Les fiacres alternaient avec de fines voitures de gommeux: les uns lourds, au ventre énorme écrasant les ressorts, attelés d'une rosse au cou tombant, aux genoux cassés; les autres sveltes, élancées sur des roues minces, avec des chevaux aux jambes grêles et tendues, au cou dressé, au mors neigeux d'écume, tandis que le cocher, gourmé dans sa livrée, la tête raide en son grand col, demeurait les reins inflexibles et le fouet sur un genou.

La berge était couverte de gens qui s'en venaient par familles, ou par bandes, ou deux par deux, ou solitaires. Ils arrachaient des brins d'herbe, descendaient jusqu'à l'eau, remontaient sur le chemin, et tous, arrivés au même endroit, s'arrêtaient, attendant le passeur. Le lourd bachot allait sans fin d'une rive à l'autre, déchargeant dans l'île ses voyageurs.

Le bras de la rivière (qu'on appelle le bras mort), sur lequel donne ce ponton à consommations, semblait dormir, tant le courant était faible. Des flottes de yoles, de skifs, de périssoires, de podoscaphes, de gigs, d'embarcations de toute forme et de toute nature, filaient sur l'onde immobile, se croisant, se mêlant, s'abordant, s'arrêtant brusquement d'une secousse des bras pour s'élancer de nouveau sous une brusque tension des muscles, et glisser vivement comme de longs poissons jaunes ou rouges.

Il en arrivait d'autres sans cesse: les unes de Chatou, en amont; les autres de Bougival, en aval; et des rires allaient sur l'eau d'une barque à l'autre, des appels, des interpellations ou des engueulades. Les canotiers exposaient à l'ardeur du jour la chair brunie et bosselée de leurs biceps; et, pareilles à des fleurs étranges, à des fleurs qui nageraient, les ombrelles de soie rouge, verte, bleue ou jaune des barreuses s'épanouissaient à l'arrière des canots.

Un soleil de juillet flambait au milieu du ciel; l'air semblait plein d'une gaieté brûlante; aucun frisson de brise ne remuait les feuilles des saules et des peupliers.

Là-bas, en face, l'inévitable Mont-Valérien étageait dans la lumière crue ses talus fortifiés; tandis qu'à droite, l'adorable coteau de Louveciennes, tournant avec le fleuve, s'arrondissait en demi-cercle, laissant passer par places, à travers la verdure puissante et sombre des grands jardins, les blanches murailles des maisons de campagne.

Aux abords de la Grenouillère, une foule de promeneurs circulait sous les arbres géants qui font de ce coin d'île le plus délicieux parc du monde. Des femmes, des filles aux cheveux jaunes, aux seins démesurément rebondis, à la croupe exagérée, au teint plâtré de fard, aux yeux charbonnés, aux lèvres sanguinolentes, lacées, sanglées en des robes extravagantes, traînaient sur les frais gazons le mauvais goût criard de leurs toilettes; tandis qu'à côté d'elles des jeunes gens posaient en leurs accoutrements de gravure de modes, avec des gants clairs, des bottes vernies, des badines grosses comme un fil et des monocles ponctuant la niaiserie de leur sourire.



L'île est étranglée juste à la Grenouillère, et sur l'autre bord, où un bac aussi fonctionne amenant sans cesse les gens de Croissy, le bras rapide, plein de tourbillons, de remous, d'écume, roule avec des allures de torrent. Un détachement de pontonniers, en uniforme d'artilleurs, est campé sur cette berge, et les soldats, assis en ligne sur une longue poutre, regardaient couler l'eau.

Dans l'établissement flottant, c'était une cohue furieuse et hurlante. Les tables de bois, où les consommations répandues faisaient de minces ruisseaux poisseux, étaient couvertes de verres à moitié vides et entourées de gens à moitié gris. Toute cette foule criait, chantait, braillait. Les hommes, le chapeau en arrière, la face rougie, avec des yeux luisants d'ivrognes, s'agitaient en vociférant par un besoin de tapage naturel aux brutes. Les femmes, cherchant une proie pour le soir, se faisaient payer à boire en attendant; et, dans l'espace libre entre les tables, dominait le public ordinaire du lieu, un bataillon de canotiers chahuteurs avec leurs compagnes en courte jupe de flanelle.

Un d'eux se démenait au piano et semblait jouer des pieds et des mains; quatre couples bondissaient un quadrille; et des jeunes gens les regardaient, élégants, corrects, qui auraient semblé comme il faut si la tare, malgré tout, n'eût apparu.

Car on sent là, à pleines narines, toute l'écume du monde, toute la crapulerie distinguée, toute la moisissure de la société parisienne: mélange de calicots, de cabotins, d'infimes journalistes, de gentilshommes en curatelle, de boursicotiers véreux, de noceurs tarés, de vieux viveurs pourris; cohue interlope de tous les êtres suspects, à moitié connus, à moitié perdus, à moitié salués, à moitié déshonorés, filous, fripons, procureurs de femmes, chevaliers d'industrie à l'allure digne, à l'air matamore qui semble dire: "Le premier qui me traite de gremlin, je le crève."

Ce lieu sue la bêtise, pue la canaillerie et la galanterie de bazar. Mâles et femelles s'y valent. Il y flotte une odeur d'amour, et l'on s'y bat pour un oui ou pour un non, afin de soutenir des réputations vermoulues que les coups d'épée et les balles de pistolet ne font que crever davantage.

Quelques habitants des environs y passent en curieux, chaque dimanche; quelques jeunes gens, très jeunes, y apparaissent chaque année, apprenant à vivre. Des promeneurs, flânant, s'y montrent; quelques naïfs s'y égarent.

C'est, avec raison, nommé la Grenouillère. A côté du radeau couvert où l'on boit, et tout près du "Pot-à-Fleurs", on se baigne. Celles des femmes dont les rondeurs sont suffisantes viennent là montrer à nu leur étalage et faire le client. Les autres, dédaigneuses, bien qu'amplifiées par le coton, étayées de ressorts, redressées par-ci, modifiées par-là, regardent d'un air méprisant barboter leurs soeurs.

Sur une petite plate-forme, les nageurs se pressent pour piquer leur tête. Ils sont longs comme des échelas, ronds comme des citrouilles, noueux comme des branches d'olivier, courbés en avant ou rejetés en arrière par l'ampleur du ventre, et, invariablement laids, ils sautent dans l'eau qui rejaillit jusque sur les buveurs du café.

Malgré les arbres immenses penchés sur la maison flottante et malgré le voisinage de l'eau, une chaleur suffocante emplissait ce lieu. Les émanations des liqueurs répandues se mêlaient à l'odeur des corps et à celle des parfums violents dont la peau des marchandes d'amour est pénétrée et qui s'évaporent dans cette fournaise. Mais sous toutes ces senteurs diverses flottait un arôme léger de poudre de riz qui parfois disparaissait, reparaisait, qu'on retrouvait toujours, comme si quelque main cachée eût secoué dans l'air une houppe invisible.

Le spectacle était sur le fleuve, où le va-et-vient incessant des barques tirait les yeux. Les canotières s'étaient étalées dans leur fauteuil en face de leurs mâles aux forts poignets, et elles considéraient avec mépris les quêtesuses de dîners rôdant par l'île.

Quelquefois, quand une équipe lancée passait à toute vitesse, les amis descendus à terre poussaient des cris, et tout le public, subitement pris de folie, se mettait à hurler.

Au coude de la rivière, vers Chatou, se montraient sans cesse des barques nouvelles. Elles approchaient, grandissaient, et, à mesure qu'on reconnaissait les visages, d'autres vociférations partaient.

Un canot couvert d'une tente et monté par quatre femmes descendait lentement le courant. Celle qui ramait était petite, maigre, fanée, vêtue d'un costume de mousse avec ses cheveux relevés sous un chapeau ciré. En face d'elle, une grosse blondasse habillée en homme, avec un veston de flanelle blanche, se tenait couchée sur le dos au fond du bateau, les jambes en l'air sur le banc des deux côtés de la rameuse, et elle fumait une cigarette, tandis qu'à chaque effort des avirons sa poitrine et son ventre frémissaient, ballottés par la secousse. Tout à l'arrière, sous la tente, deux belles filles grandes et minces, l'une brune et l'autre blonde, se tenaient par la taille en regardant sans cesse leurs compagnes.

Un cri partit de la Grenouillère: "V'là Lesbos!" et, tout à coup, ce fut une clameur furieuse; une bousculade effrayante eut lieu; les verres tombaient; on montait sur les tables; tous, dans un délire de bruit, vociféraient: "Lesbos! Lesbos! Lesbos!" Le cri roulait, devenait indistinct, ne formait plus qu'une sorte de hurlement effroyable, puis, soudain, il semblait s'élançer de nouveau, monter par l'espace, couvrir la plaine, emplir le feuillage épais des grands arbres, s'étendre aux lointains coteaux, aller jusqu'au soleil.

La rameuse, devant cette ovation, s'était arrêtée tranquillement. La grosse blonde étendue au fond du canot tourna la tête d'un air nonchalant, se soulevant sur les coudes; et les deux belles filles, à l'arrière, se mirent à rire en saluant la foule.

Alors la vocifération redoubla, faisant trembler l'établissement flottant. Les hommes levaient leurs chapeaux, les femmes agitaient leurs mouchoirs, et toutes les voix, aiguës ou graves, criaient ensemble: "Lesbos!" On eût dit que ce peuple, ce ramassis de corrompus, saluait un chef, comme ces escadres qui tirent le canon quand un amiral passe sur leur front.

La flotte nombreuse des barques acclamait aussi le canot des femmes, qui repartit de son allure somnolente pour aborder un peu plus loin.

M. Paul, au contraire des autres, avait tiré une clef de sa poche, et, de toute sa force, il sifflait. Sa maîtresse, nerveuse, pâlie encore, lui tenait le bras pour le faire taire et elle le regardait cette fois avec une rage dans les yeux. Mais, lui, semblait exaspéré, comme soulevé par une jalousie d'homme, par une fureur profonde, instinctive, désordonnée. Il balbutia, les lèvres tremblantes d'indignation:

"C'est honteux! on devrait les noyer comme des chiennes avec une pierre au cou."

Mais Madeleine, brusquement, s'emporta; sa petite voix aigre devint sifflante, et elle parlait avec volubilité, comme pour plaider sa propre cause:

"Est-ce que ça te regarde, toi? Sont-elles pas libres de faire ce qu'elles veulent, puisqu'elles ne doivent rien à personne? Fiche-nous la paix avec tes manières et mêle-toi de tes affaires..."

Mais il lui coupa la parole.

"C'est la police que ça regarde, et je les ferai flanquer à Saint-Lazare, moi!"

Elle eut un soubresaut!

"Toi?"

- Oui, moi! Et, en attendant je te défends de leur parler, tu entends, je te le défends."

Alors elle haussa les épaules, et calmée tout à coup:

"Mon petit, je ferai ce qui me plaira; si tu n'es pas content, file, et tout de suite. Je ne suis pas ta femme, n'est-ce pas? Alors tais-toi."

Il ne répondit pas et ils restèrent face à face, avec la bouche crispée et la respiration rapide.

A l'autre bout du grand café de bois, les quatre femmes faisaient leur entrée. Les deux costumées en hommes marchaient devant; l'une maigre, pareille à un garçonnet vieillot avec des teintes jaunes sur les tempes; l'autre, emplissant de sa graisse ses vêtements de flanelle blanche, bombant de sa croupe le large pantalon, se balançait comme une oie grasse, ayant les cuisses énormes et les genoux rentrés. Leurs deux amies les suivaient et la foule des canotiers venait leur serrer les mains.

Elles avaient loué toutes les quatre un petit chalet au bord de l'eau, et elles vivaient là, comme auraient vécu deux ménages.

Leur vice était public, officiel, patent. On en parlait comme d'une chose naturelle, qui les rendait presque sympathiques, et l'on chuchotait tout bas des histoires étranges, des drames nés de furieuses jalousies féminines, et des visites secrètes de femmes connues, d'actrices, à la petite maison du bord de l'eau.

Un voisin, révolté de ces bruits scandaleux, avait prévenu la gendarmerie, et le brigadier, suivi d'un homme, était venu faire une enquête. La mission était délicate; on ne pouvait, en somme, rien reprocher à ces femmes, qui ne se livraient point à la prostitution. Le brigadier, fort perplexe, ignorant même à peu près la nature des délits soupçonnés, avait interrogé à l'aventure, et fait un rapport monumental concluant à l'innocence.

On en avait ri jusqu'à Saint-Germain.

Elles traversaient à petits pas, comme des reines, l'établissement de la Grenouillère; et elles semblaient fières de leur célébrité, heureuses des regards fixés sur elles, supérieures à cette foule, à cette tourbe, à cette plèbe.

Madeleine et son amant les regardaient venir, et dans l'oeil de la fille une flamme s'allumait.

Lorsque les deux premières furent au bout de la table, Madeleine cria: "Pauline!" La grosse se retourna, s'arrêta, tenant toujours le bras de son moussaillon femelle:

"Tiens! Madeleine... Viens donc me parler, ma chérie."

Paul crispa ses doigts sur le poignet de sa maîtresse; mais elle lui dit d'un tel air: "Tu sais, mon p'tit, tu peux filer", qu'il se tut et resta seul.

Alors elles causèrent tout bas, debout, toutes les trois. Des gaietés heureuses passaient sur leurs lèvres; elles parlaient vite; et Pauline, par instants, regardait Paul à la dérobée avec un sourire narquois et méchant.

A la fin, n'y tenant plus, il se leva soudain et fut près d'elle d'un élan, tremblant de tous ses membres. Il saisit Madeleine par les épaules: "Viens, je le veux, dit-il, je t'ai défendu de parler à ces gueuses."

Mais Pauline éleva la voix et se mit à l'engueuler avec son répertoire de poissarde. On riait alentour; on s'approchait; on se haussait sur le bout des pieds afin de mieux voir. Et lui restait

interdit sous cette pluie d'injures fangeuses; il lui semblait que les mots sortant de cette bouche et tombant sur lui le salissaient comme des ordures, et, devant le scandale qui commençait, il recula, retourna sur ses pas, et s'accoua sur la balustrade vers le fleuve, le dos tourné aux trois femmes victorieuses.

Il resta là, regardant l'eau, et parfois, avec un geste rapide, comme s'il l'eût arrachée, il enlevait d'un doigt nerveux une larme formée au coin de son oeil.

C'est qu'il aimait éperdument, sans savoir pourquoi, malgré ses instincts délicats, malgré sa raison, malgré sa volonté même. Il était tombé dans cet amour comme on tombe dans un trou bourbeux. D'une nature attendrie et fine, il avait rêvé des liaisons exquises, idéales et passionnées; et voilà que ce petit criquet de femme, bête, comme toutes les filles, d'une bêtise exaspérante, pas jolie même, maigre et rageuse, l'avait pris, captivé, possédé des pieds à la tête, corps et âme. Il subissait cet ensorcellement féminin, mystérieux et tout-puissant, cette force inconnue, cette domination prodigieuse, venue on ne sait d'où, du démon de la chair, et qui jette l'homme le plus sensé aux pieds d'une fille quelconque sans que rien en elle explique son pouvoir fatal et souverain.

Et là, derrière son dos, il sentait qu'une chose infâme s'apprêtait. Des rires lui entraient au coeur. Que faire? Il le savait bien, mais ne le pouvait pas.

Il regardait fixement, sur la berge en face, un pêcheur à la ligne immobile.

Soudain le bonhomme enleva brusquement du fleuve un petit poisson d'argent qui frétilait au bout du fil. Puis il essaya de retirer son hameçon, le tordit, le tourna, mais en vain; alors, pris d'impatience, il se mit à tirer, et tout le gosier saignant de la bête sortit avec un paquet d'entrailles. Et Paul frémit, déchiré lui-même jusqu'au coeur; il lui sembla que cet hameçon c'était son amour et que, s'il fallait l'arracher, tout ce qu'il avait dans la poitrine sortirait ainsi au bout d'un fer recourbé, accroché au fond de lui, et dont Madeleine tenait le fil.

Une main se posa sur son épaule; il eut un sursaut, se tourna; sa maîtresse était à son côté. Ils ne se parlèrent pas; et elle s'accoua comme lui à la balustrade, les yeux fixés sur la rivière.

Il cherchait ce qu'il devait dire, et ne trouvait rien. Il ne parvenait même pas à démêler ce qui se passait en lui; tout ce qu'il éprouvait, c'était une joie de la sentir là, près de lui, revenue, et une lâcheté honteuse, un besoin de pardonner tout, de tout permettre pourvu qu'elle ne le quittât point.

Enfin, au bout de quelques minutes, il lui demanda d'une voix très douce: "Veux-tu que nous nous en allions? il ferait meilleur dans le bateau."

Elle répondit: "Oui, mon chat."

Et il l'aida à descendre dans la yole, la soutenant, lui serrant les mains, tout attendri, avec quelques larmes encore dans les yeux. Alors elle le regarda en souriant et ils s'embrassèrent de nouveau.

Ils remontèrent le fleuve tout doucement, longeant la rive plantée de saules, couverte d'herbes, baignée et tranquille dans la tiédeur de l'après-midi.

Lorsqu'ils furent revenus au restaurant Grillon, il était à peine six heures; alors, laissant leur yole, ils partirent à pied dans l'île, vers Bezons, à travers les prairies, le long des hauts peupliers qui bordent le fleuve.

Les grands foins, prêts à être fauchés, étaient remplis de fleurs. Le soleil qui baissait étalait dessus une nappe de lumière rousse, et, dans la chaleur adoucie du jour finissant, les

flottantes exhalaisons de l'herbe se mêlaient aux humides senteurs du fleuve, imprégnèrent l'air d'une langueur tendre, d'un bonheur léger, comme d'une vapeur de bien-être.

Une molle défaillance venait aux coeurs, et une espèce de communion avec cette splendeur calme du soir, avec ce vague et mystérieux frisson de vie épandue, avec cette poésie pénétrante, mélancolique, qui semblait sortir des plantes, des choses, s'épanouir, révélée aux sens en cette heure douce et recueillie.

Il sentait tout cela, lui; mais elle ne le comprenait pas, elle. Ils marchaient côte à côte; et soudain, lasse de se taire, elle chanta. Elle chanta de sa voix aigrette et fausse quelque chose qui courait les rues, un air traînant dans les mémoires, qui déchira brusquement la profonde et sereine harmonie du soir.

Alors il la regarda, et il sentit entre eux un infranchissable abîme. Elle battait les herbes de son ombrelle, la tête un peu baissée, contemplant ses pieds, et chantant, filant des sons, essayant des roulades, osant des trilles.

Son petit front, étroit, qu'il aimait tant, était donc vide, vide! Il n'y avait là-dedans que cette musique de serinette; et les pensées qui s'y formaient par hasard étaient pareilles à cette musique. Elle ne comprenait rien de lui; ils étaient plus séparés que s'ils ne vivaient pas ensemble. Ses baisers n'allaient donc jamais plus loin que les lèvres?

Alors elle releva les yeux vers lui et sourit encore. Il fut remué jusqu'aux moelles, et, ouvrant les bras, dans un redoublement d'amour, il l'étreignit passionnément.

Comme il chiffonnait sa robe, elle finit par se dégager, en murmurant par compensation: "Va, je t'aime bien, mon chat."

Mais il la saisit par la taille, et, pris de folie, l'entraîna en courant; et il l'embrassait sur la joue, sur la tempe, sur le cou, tout en sautant d'allégresse. Ils s'abattirent, haletants, au pied d'un buisson incendié par les rayons du soleil couchant, et, avant d'avoir repris haleine, ils s'unirent, sans qu'elle comprît son exaltation.

Ils revenaient en se tenant les deux mains, quand soudain, à travers les arbres, ils aperçurent sur la rivière le canot monté par les quatre femmes. La grosse Pauline aussi les vit, car elle se redressa, envoyant à Madeleine des baisers. Puis elle cria: "A ce soir!"

Madeleine répondit: "A ce soir!"

Paul crut soudain sentir son coeur enveloppé de glace.

Et ils rentrèrent pour dîner.

Ils s'installèrent sous une des tonnelles au bord de l'eau et se mirent à manger en silence. Quand la nuit fut venue, on apporta une bougie, enfermée dans un globe de verre, qui les éclairait d'une lueur faible et vacillante; et l'on entendait à tout moment les explosions de cris des canotiers dans la grande salle du premier.

Vers le dessert, Paul, prenant tendrement la main de Madeleine, lui dit: "Je me sens très fatigué, ma mignonne; si tu veux, nous nous coucherons de bonne heure."

Mais elle avait compris la ruse, et elle lui lança ce regard énigmatique, ce regard à perfidies qui apparaît si vite au fond de l'oeil de la femme. Puis, après avoir réfléchi, elle répondit: "Tu te coucheras si tu veux, moi j'ai promis d'aller au bal de la Grenouillère."

Il eut un sourire lamentable, un de ces sourires dont on voile les plus horribles souffrances, mais il répondit d'un ton caressant et navré: "Si tu étais bien gentille nous resterions tous les deux." Elle fit "non" de la tête sans ouvrir la bouche. Il insista: "T'en prie! ma bichette." Alors

elle rompit brusquement: "Tu sais ce que je t'ai dit. Si tu n'es pas content, la porte est ouverte. On ne te retient pas. Quant à moi, j'ai promis; j'irai."

Il posa ses deux coudes sur la table, enferma son front dans ses mains, et resta là, rêvant douloureusement.

Les canotiers redescendirent en brailant toujours. Ils repartaient dans leurs yoles pour le bal de la Grenouillère.

Madeleine dit à Paul: "Si tu ne viens pas, décide-toi, je demanderai à un de ces messieurs de me conduire."

Paul se leva: "Allons!" murmura-t-il.

Et ils partirent.

La nuit était noire, pleine d'astres, parcourue par une haleine embrasée, par un souffle pesant, chargé d'ardeurs, de fermentations, de germes vifs qui, mêlés à la brise, l'alentissaient. Elle promenait sur les visages une caresse chaude, faisait respirer plus vite, haleter un peu, tant elle semblait épaissie et lourde.

Les yoles se mettaient en route, portant à l'avant une lanterne vénitienne. On ne distinguait point les embarcations, mais seulement ces petits falots de couleur, rapides et dansants, pareils à des lucioles en délire; et des voix couraient dans l'ombre de tous côtés.

La yole des deux jeunes gens glissait doucement. Parfois, quand un bateau lancé passait près d'eux, ils apercevaient soudain le dos blanc du canotier éclairé par sa lanterne.

Lorsqu'ils eurent tourné le coude de la rivière, la Grenouillère leur apparut dans le lointain. L'établissement en fête était orné de girandoles, de guirlandes en veilleuses de couleur, de grappes de lumières. Sur la Seine circulaient lentement quelques gros bachots représentant des dômes, des pyramides, des monuments compliqués en feux de toutes nuances. Des festons enflammés traînaient jusqu'à l'eau; et quelquefois un falot rouge ou bleu, au bout d'une immense canne à pêche invisible, semblait une grosse étoile balancée.

Toute cette illumination répandait une lueur alentour du café, éclairait de bas en haut les grands arbres de la berge dont le tronc se détachait en gris pâle, et les feuilles en vert laiteux, sur le noir profond des champs et du ciel.

L'orchestre, composé de cinq artistes de banlieue, jetait au loin sa musique de bastringue, maigre et sautillante, qui fit de nouveau chanter Madeleine.

Elle voulut tout de suite entrer. Paul désirait auparavant faire un tour dans l'île; mais il dut céder.

L'assistance s'était épurée. Les canotiers presque seuls restaient avec quelques bourgeois parsemés et quelques jeunes gens flanqués de filles. Le directeur et organisateur de ce cancan, majestueux dans un habit noir fatigué, promenait en tous sens sa tête ravagée de vieux marchand de plaisirs publics à bon marché.

La grosse Pauline et ses compagnes n'étaient pas là; et Paul respira.

On dansait: les couples face à face cabriolaient éperdument, jetaient leurs jambes en l'air jusqu'au nez des vis-à-vis.

Les femelles, désarticulées des cuisses, bondissaient dans un envollement de jupes révélant leurs dessous. Leurs pieds s'élevaient au-dessus de leurs têtes avec une facilité surprenante, et elles balançaient leurs ventres, frétilaient de la croupe, secouaient leurs seins, répandant autour d'elles une senteur énergique de femmes en sueur.

Les mâles s'accroupissaient comme des crapauds avec des gestes obscènes, se contorsionnaient, grimaçants et hideux, faisaient la roue sur les mains, ou bien, s'efforçant d'être drôles, esquissaient des manières avec une grâce ridicule.

Une grosse bonne et deux garçons servaient les consommations.

Ce café-bateau, couvert seulement d'un toit, n'ayant aucune cloison qui le séparât du dehors, la danse échevelée s'étalait en face de la nuit pacifique et du firmament poudré d'astres.

Tout à coup le Mont-Valérien, là-bas, en face, sembla s'éclairer comme si un incendie se fût allumé derrière. La lueur s'étendit, s'accentua, envahissant peu à peu le ciel, décrivant, un grand cercle lumineux, d'une lumière pâle et blanche. Puis quelque chose de rouge apparut, grandit, d'un rouge ardent comme un métal sur l'enclume. Cela se développait lentement en rond, semblait sortir de terre; et la lune, se détachant bientôt de l'horizon, monta doucement dans l'espace. A mesure qu'elle s'élevait, sa nuance pourpre s'atténuait, devenait jaune, d'un jaune clair, éclatant; et l'astre paraissait diminuer à mesure qu'il s'éloignait.

Paul le regardait depuis longtemps, perdu dans cette contemplation, oubliant sa maîtresse. Quand il se retourna, elle avait disparu.

Il la chercha, mais ne la trouva pas. Il parcourait les tables d'un oeil anxieux, allant et revenant sans cesse, interrogeant l'un et l'autre. Personne ne l'avait vue.

Il errait ainsi, martyrisé d'inquiétude, quand un des garçons lui dit: "C'est Mme Madeleine que vous cherchez. Elle vient de partir tout à l'heure en compagnie de Mme Pauline." Et, au même moment, Paul apercevait, debout à l'autre extrémité du café, le mousse et les deux belles filles, toutes trois liées par la taille, et qui le guettaient en chuchotant.

Il comprit, et, comme un fou, s'élança dans l'île.

Il courut d'abord vers Chatou; mais, devant la plaine, il retourna sur ses pas. Alors il se mit à fouiller l'épaisseur des taillis, à vagabonder éperdument, s'arrêtant parfois pour écouter.

Les crapauds, par tout l'horizon, lançaient leur note métallique et courte.

Vers Bougival, un oiseau inconnu modulait quelques sons qui arrivaient affaiblis par la distance. Sur les larges gazons la lune versait une molle clarté, comme une poussière de ouate; elle pénétrait les feuillages, faisait couler sa lumière sur l'écorce argentée des peupliers, criblait de sa pluie brillante les sommets frémissants des grands arbres. La grisante poésie de cette soirée d'été entraînait dans Paul malgré lui, traversait son angoisse affolée, remuait son coeur avec une ironie féroce, développant jusqu'à la rage en son âme douce et contemplative des besoins d'idéale tendresse, d'épanchements passionnés dans le sein d'une femme adorée et fidèle.

Il fut contraint de s'arrêter, étranglé par des sanglots précipités, déchirants.

La crise passée, il repartit.

Soudain il reçut comme un coup de couteau; on s'embrassait, là, derrière ce buisson. Il y courut; c'était un couple amoureux, dont les deux silhouettes s'éloignèrent vivement à son approche, enlacées, unies dans un baiser sans fin.

Il n'osait pas appeler, sachant bien qu'Elle ne répondrait point; et il avait aussi une peur

affreuse de les découvrir tout à coup.

Les ritournelles des quadrilles avec les solos déchirants du piston, les rires faux de la flûte, les rages aiguës du violon lui tiraillaient le coeur, exaspérant sa souffrance. La musique enragée, boitillante, courait sous les arbres, tantôt affaiblie, tantôt grossie dans un souffle passager de brise.

Tout à coup il se dit qu'Elle était revenue peut-être? Oui! elle était revenue! pourquoi pas? Il avait perdu la tête sans raison, stupidement, emporté par ses terreurs, par les soupçons désordonnés qui l'envahissaient depuis quelque temps.

Et, saisi par une de ces accalmies singulières qui traversent parfois les plus grands désespoirs, il retourna vers le bal.

D'un coup d'oeil il parcourut la salle. Elle n'était pas là. Il fit le tour des tables, et brusquement se trouva de nouveau face à face avec les trois femmes. Il avait apparemment une figure désespérée et drôle, car toutes trois ensemble éclatèrent de gaieté.

Il se sauva, reparti dans l'île, se rua à travers les taillis, haletant. - Puis il écouta de nouveau, - il écouta longtemps, car ses oreilles bourdonnaient; mais, enfin, il crut entendre un peu plus loin un petit rire perçant qu'il connaissait bien; et il avança tout doucement, rampant, écartant les branches, la poitrine tellement secouée par son coeur qu'il ne pouvait respirer.

Deux voix murmuraient des paroles qu'il n'entendait pas encore. Puis elles se turent.

Alors il eut une envie immense de fuir, de ne pas voir, de ne pas savoir, de se sauver pour toujours loin de cette passion furieuse qui le ravageait. Il allait retourner à Chatou, prendre le train, et ne reviendrait plus, ne la reverrait plus jamais. Mais son image brusquement l'envahit, et il l'aperçut en sa pensée quand elle s'éveillait au matin, dans leur lit tiède, se pressait câline contre lui, jetant ses bras à son cou, avec ses cheveux répandus, un peu mêlés sur le front, avec ses yeux fermés encore et ses lèvres ouvertes pour le premier baiser; et le souvenir subit de cette caresse matinale l'emplit d'un regret frénétique et d'un désir forcené.

On parlait de nouveau; et il s'approcha, courbé en deux. Puis un léger cri courut sous les branches tout près de lui. Un cri! Un de ces cris d'amour qu'il avait appris à connaître aux heures éperdues de leur tendresse. Il avançait encore, toujours, comme malgré lui, attiré invinciblement, sans avoir conscience de rien... et il les vit.

Oh! si c'eût été un homme, l'autre! mais cela! cela! Il se sentait enchaîné par leur infamie même. Et il restait là, anéanti, bouleversé comme s'il eût découvert tout à coup un cadavre cher et mutilé, un crime contre nature, monstrueux, une immonde profanation.

Alors, dans un éclair de pensée involontaire, il songea au petit poisson dont il avait vu arracher les entrailles... Mais Madeleine murmura: "Pauline!" du même ton passionné qu'elle disait: "Paul!" et il fut traversé d'une telle douleur qu'il s'enfuit de toutes ses forces.

Il heurta deux arbres, tomba sur une racine, reparti, et se trouva soudain devant le fleuve, devant le bras rapide éclairé par la lune. Le courant torrentueux faisait de grands tourbillons où se jouait la lumière. La berge haute dominait l'eau comme une falaise, laissant à son pied une large bande obscure où les remous s'entendaient dans l'ombre.

Sur l'autre rive, les maisons de campagne de Croissy s'étagaient en pleine clarté.

Paul vit tout cela comme dans un songe, comme à travers un souvenir; il ne songeait à rien, ne comprenait rien; et toutes les choses, son existence même, lui apparaissaient vaguement, lointaines, oubliées, finies.



Le fleuve était là. Comprit-il ce qu'il faisait? Voulut-il mourir? Il était fou. Il se retourna cependant vers l'île; vers Elle; et, dans l'air calme de la nuit où dansaient toujours les refrains affaiblis et obstinés du bastringue, il lança d'une voix désespérée, suraiguë, surhumaine, un effroyable cri: "Madeleine!"

Son appel déchirant traversa le large silence du ciel, courut par tout l'horizon.

Puis, d'un bond formidable, d'un bond de bête, il sauta dans la rivière. L'eau jaillit, se referma, et, de la place où il avait disparu, une succession de grands cercles partit, élargissant jusqu'à l'autre berge leurs ondulations brillantes.

Les deux femmes avaient entendu. Madeleine se dressa: "C'est Paul." Un soupçon surgit en son âme. "Il s'est noyé", dit-elle. Et elle s'élança vers la rive où la grosse Pauline la rejoignit.

Un lourd bachot monté par deux hommes tournait et retournait sur place. Un des bateliers ramait, l'autre enfonçait dans l'eau un grand bâton et semblait chercher quelque chose. Pauline cria: "Que faites-vous? Qu'y a-t-il?" Une voix inconnue répondit: "C'est un homme qui vient de se noyer."

Les deux femmes, serrées l'une contre l'autre, hagardes, suivaient les évolutions de la barque. La musique de la Grenouillère folâtrait toujours au loin, semblait accompagner en cadence les mouvements des sombres pêcheurs; et la rivière, qui cachait maintenant un cadavre, tournoyait, illuminée.

Les recherches se prolongeaient. L'attente horrible faisait grelotter Madeleine. Enfin, après une demi-heure au moins, un des hommes annonça: "Je le tiens!" Et il fit remonter sa longue gaffe doucement, tout doucement. Puis quelque chose de gros apparut à la surface de l'eau. L'autre marinier quitta ses rames, et tous deux, unissant leurs forces; halant sur la masse inerte, la firent culbuter dans leur bateau.

Ensuite ils gagnèrent la terre, en cherchant une place éclairée et basse. Au moment où ils abordaient, les femmes arrivaient aussi.

Dès qu'elle le vit, Madeleine recula d'horreur. Sous la lumière de la lune, il semblait vert déjà, avec sa bouche, ses yeux, son nez, ses habits pleins de vase. Ses doigts fermés et raidis étaient affreux. Une espèce d'enduit noirâtre et liquide couvrait tout son corps. La figure paraissait enflée, et de ses cheveux collés par le limon une eau sale coulait sans cesse.

Les deux hommes l'examinèrent.

"Tu le connais?" dit l'un.

L'autre, le passeur de Croissy, hésitait: "Oui, il me semble bien que j'ai vu cette tête-là; mais tu sais, comme ça, on ne reconnaît pas bien." Puis, soudain: "Mais c'est M. Paul!"

- Qui ça, M. Paul?" demanda son camarade.

Le premier reprit:

"Mais M. Paul Baron, le fils du sénateur, ce p'tit qu'était si amoureux."

L'autre ajouta philosophiquement:

"Eh bien, il a fini de rigoler maintenant; c'est dommage tout de même quand on est riche!"

Madeleine sanglotait, tombée par terre. Pauline s'approcha du corps et demanda: "Est-ce qu'il est bien mort? - tout à fait?"

Les hommes haussèrent les épaules: "Oh! après ce temps-là! pour sûr."

Puis l'un d'eux interrogea: "C'est chez Grillon qu'il logeait?"

- Oui, reprit l'autre; faut le reconduire, y aura de la braise."

Ils remontèrent dans leur bateau et repartirent, s'éloignant lentement à cause du courant rapide; et longtemps encore après qu'on ne les vit plus de la place où les femmes étaient restées, on entendit tomber dans l'eau les coups réguliers des avirons.

Alors Pauline prit dans ses bras la pauvre Madeleine éplorée, la câlina, l'embrassa longtemps, la consola: "Que veux-tu, ce n'est point ta faute, n'est-ce pas? On ne peut pourtant pas empêcher les hommes de faire des bêtises. Il l'a voulu, tant pis pour lui, après tout!" Puis, la relevant: "Allons, ma chérie, viens-t'en coucher à la maison; tu ne peux pas rentrer chez Grillon ce soir." Elle l'embrassa de nouveau: "Va, nous te guéirons", dit-elle.

Madeleine se releva, et, pleurant toujours, mais avec des sanglots affaiblis, la tête sur l'épaule de Pauline, comme réfugiée dans une tendresse plus intime et plus sûre, plus familière et plus confiante, elle partit à tout petits pas.

### Au printemps

Lorsque les premiers beaux jours arrivent, que la terre s'éveille et reverdit, que la tiédeur parfumée de l'air nous caresse la peau, entre dans la poitrine, semble pénétrer au coeur lui-même, il nous vient des désirs vagues de bonheurs indéfinis, des envies de courir, d'aller au hasard, de chercher aventure, de boire du printemps.

L'hiver ayant été fort dur l'an dernier, ce besoin d'épanouissement fut, au mois de mai, comme une ivresse qui m'envahit, une poussée de sève débordante.

Or, en m'éveillant un matin, j'aperçus par ma fenêtre, au-dessus des maisons voisines, la grande nappe bleue du ciel tout enflammée de soleil. Les serins accrochés aux fenêtres s'égosillaient; les bonnes chantaient à tous les étages; une rumeur gaie montait de la rue; et je sortis, l'esprit en fête, pour aller je ne sais où..

Les gens qu'on rencontrait souriaient; un souffle de bonheur flottait partout dans la lumière chaude du printemps revenu. On eût dit qu'il y avait sur la ville une brise d'amour répandue; et les jeunes femmes qui passaient en toilette du matin, portant dans les yeux comme une tendresse cachée et une grâce plus molle dans la démarche, m'emplissaient le coeur de trouble.

Sans savoir comment, sans savoir pourquoi, j'arrivai au bord de la Seine. Des bateaux à vapeur filaient vers Suresnes, et il me vint soudain une envie démesurée de courir à travers les bois.

Le pont de la Mouche était couvert de passagers, car le premier soleil vous tire, malgré vous, du logis, et tout le monde remue, va, vient, cause avec le voisin.

C'était une voisine que j'avais; une petite ouvrière sans doute, avec une grâce toute parisienne, une mignonne tête blonde sous des cheveux bouclés aux tempes; des cheveux qui semblaient une lumière frisée, descendaient à l'oreille, couraient jusqu'à la nuque, dansaient au vent, puis devenaient, plus bas, un duvet si fin, si léger, si blond, qu'on le voyait à peine, mais qu'on éprouvait une irrésistible envie de mettre là une foule de baisers.

Sous l'insistance de mon regard, elle tourna la tête vers moi, puis baissa brusquement les yeux, tandis qu'un pli léger, comme un sourire prêt à naître, enfonçant un peu le coin de sa

bouche, faisait apparaître aussi là ce fin duvet soyeux et pâle que le soleil dorait un peu.

La rivière calme s'élargissait. Une paix chaude planait dans l'atmosphère, et un murmure de vie semblait emplir l'espace. Ma voisine releva les yeux, et, cette fois, comme je la regardais toujours, elle sourit décidément. Elle était charmante ainsi, et dans son regard fuyant mille choses m'apparurent, mille choses ignorées jusqu'ici. J'y vis des profondeurs inconnues, tout le charme des tendresses, toute la poésie que nous rêvons, tout le bonheur que nous cherchons sans fin. Et j'avais un désir fou d'ouvrir les bras, de l'emporter quelque part pour lui murmurer à l'oreille la suave musique des paroles d'amour.

J'allais ouvrir la bouche et l'aborder, quand quelqu'un me toucha l'épaule. Je me retournai, surpris, et j'aperçus un homme d'aspect ordinaire, ni jeune ni vieux, qui me regardait d'un air triste.

"Je voudrais vous parler", dit-il.

Je fis une grimace qu'il vit sans doute, car il ajouta: "C'est important."

Je me levai et le suivis à l'autre bout du bateau: "Monsieur, reprit-il, quand l'hiver approche avec les froids, la pluie et la neige, votre médecin vous dit chaque jour: "Tenez-vous les pieds bien chauds, gardez-vous des refroidissements, des rhumes, des bronchites, des pleurésies." Alors vous prenez mille précautions, vous portez de la flanelle, des pardessus épais, des gros souliers, ce qui ne vous empêche pas toujours de passer deux mois au lit. Mais quand revient le printemps avec ses feuilles et ses fleurs, ses brises chaudes et amollissantes, ses exhalaisons des champs qui vous apportent des troubles vagues, des attendrissements sans cause, il n'est personne qui vienne vous dire: "Monsieur, prenez garde à l'amour! Il est embusqué partout; il vous guette à tous les coins; toutes ses ruses sont tendues, toutes ses armes aiguisées, toutes ses perfidies préparées! Prenez garde à l'amour!... Prenez garde à l'amour! Il est plus dangereux que le rhume, la bronchite et la pleurésie! Il ne pardonne pas, et fait commettre à tout le monde des bêtises irréparables." Oui, Monsieur, je dis que, chaque année, le gouvernement devrait faire mettre sur les murs de grandes affiches avec ces mots: "Retour du printemps. Citoyens français, prenez garde à l'amour"; de même qu'on écrit sur la porte des maisons: "Prenez garde à la peinture!" - Eh bien, puisque le gouvernement ne le fait pas, moi je le remplace, et je vous dis: "Prenez garde à l'amour; il est en train de vous pincer, et j'ai le devoir de vous prévenir comme on prévient, en Russie, un passant dont le nez gèle."

Je demeurai stupéfait devant cet étrange particulier, et, prenant un air digne: "Enfin, Monsieur, vous me paraissez vous mêler de ce qui ne vous regarde guère."

Il fit un mouvement brusque, et répondit: "Oh! Monsieur! Monsieur! si je m'aperçois qu'un homme va se noyer dans un endroit dangereux, il faut donc le laisser périr? Tenez, écoutez mon histoire, et vous comprendrez pourquoi j'ose vous parler ainsi.

C'était l'an dernier, à pareille époque. Je dois vous dire, d'abord, monsieur, que je suis employé au ministère de la Marine, où nos chefs, les commissaires, prennent au sérieux leurs galons d'officiers plumitifs pour nous traiter comme des gabiers. - Ah! si tous les chefs étaient civils - mais je passe. - Donc j'apercevais de mon bureau un petit bout de ciel tout bleu où volaient des hirondelles; et il me venait des envies de danser au milieu de mes cartons noirs.

Mon désir de liberté grandit tellement, que, malgré ma répugnance, j'allai trouver mon singe. C'était un petit grincheux toujours en colère. Je me dis malade. Il me regarda dans le nez et cria: "Je n'en crois rien, Monsieur. Enfin, allez-vous-en! Pensez-vous qu'un bureau peut marcher avec des employés pareils?"

Mais je filai, je gagnai la Seine. Il faisait un temps comme aujourd'hui; et je pris la Mouche pour faire un tour à Saint-Cloud.

Ah! Monsieur! comme mon chef aurait dû m'en refuser la permission!

Il me sembla que je me dilatais sous le soleil. J'aimais tout, le bateau, la rivière, les arbres, les maisons, mes voisins, tout. J'avais envie d'embrasser quelque chose, n'importe quoi: c'était l'amour qui préparait son piège.

Tout à coup, au Trocadéro, une jeune fille monta avec un petit paquet à la main, et elle s'assit en face de moi.

Elle était jolie, oui, Monsieur; mais c'est étonnant comme les femmes vous semblent mieux quand il fait beau, au premier printemps: elles ont un capiteux, un charme, un je ne sais quoi tout particulier. C'est absolument comme du vin qu'on boit après le fromage.

Je la regardais, et elle aussi elle me regardait, - mais seulement de temps en temps, comme la vôtre tout à l'heure. Enfin, à force de nous considérer, il me sembla que nous nous connaissions assez pour entamer conversation, et je lui parlai. Elle répondit. Elle était gentille comme tout, décidément. Elle me grisait, mon cher Monsieur!

A Saint-Cloud, elle descendit - je la suivis. - Elle allait livrer une commande. Quand elle reparut, le bateau venait de partir. Je me mis à marcher à côté d'elle, et la douceur de l'air nous arrachait des soupirs à tous les deux.

"Il ferait bien bon dans les bois", lui dis-je.

Elle répondit: "Oh! oui!"

- Si nous allions y faire un tour, voulez-vous, Mademoiselle?"

Elle me guetta en dessous d'un coup d'oeil rapide comme pour bien apprécier ce que je valais, puis, après avoir hésité quelque temps, elle accepta. Et nous voilà côte à côte au milieu des arbres. Sous le feuillage un peu grêle encore, l'herbe, haute, drue, d'un vert luisant, comme vernie, était inondée de soleil et pleine de petites bêtes qui s'aimaient aussi. On entendait partout des chants d'oiseaux. Alors ma compagne se mit à courir en gambadant, enivrée d'air et d'effluves champêtres. Et moi je courais derrière en sautant comme elle. Est-on bête, Monsieur, par moments!

Puis elle chanta éperdument mille choses, des airs d'opéra, la chanson de Musette! La chanson de Musette! comme elle me sembla poétique alors!... Je pleurais presque. Oh! ce sont toutes ces balivernes-là qui nous troublent la tête; ne prenez jamais, croyez-moi, une femme qui chante à la campagne, surtout si elle chante la chanson de Musette!

Elle fut bientôt fatiguée et s'assit sur un talus vert. Moi, je me mis à ses pieds, et je lui saisis les mains; ses petites mains poivrées de coups d'aiguille, et cela m'attendrit. Je me disais: "Voici les saintes marques du travail." - Oh! Monsieur, Monsieur, savez-vous ce qu'elles signifient, les saintes marques du travail? Elles veulent dire tous les commérages de l'atelier, les polissonneries chuchotées, l'esprit souillé par toutes les ordures racontées, la chasteté perdue, toute la sottise des bavardages, toute la misère des habitudes quotidiennes, toute l'étroitesse des idées propres aux femmes du commun, installées souverainement dans celle qui porte au bout des doigts les saintes marques du travail.

Puis nous nous sommes regardés dans les yeux longuement.

Oh! cet oeil de la femme, quelle puissance il a! Comme il trouble, envahit, possède, domine! Comme il semble profond, plein de promesses, d'infini! On appelle cela se regarder dans l'âme! Oh! Monsieur, quelle blague! Si l'on y voyait, dans l'âme, on serait plus sage, allez.

Enfin, j'étais emballé, fou. Je voulus la prendre dans mes bras. Elle me dit: "A bas les pattes!"

Alors je m'agenouillai près d'elle et j'ouvris mon coeur; je versai sur ses genoux toutes les tendresses qui m'étouffaient. Elle parut étonnée de mon changement d'allure, et me considéra d'un regard oblique comme si elle se fût dit: Ah! c'est comme ça qu'on joue de toi, mon bon; eh bien! nous allons voir.

En amour, Monsieur, nous sommes toujours des naïfs, et les femmes des commerçantes.

J'aurais pu la posséder sans doute; j'ai compris plus tard ma sottise, mais ce que je cherchais, moi, ce n'était pas un corps; c'était de la tendresse, de l'idéal. J'ai fait du sentiment quand j'aurais dû mieux employer mon temps.

Dès qu'elle en eut assez de mes déclarations, elle se leva; et nous revînmes à Saint-Cloud. Je ne la quittai qu'à Paris. Elle avait l'air si triste depuis notre retour que je l'interrogeai. Elle répondit: "Je pense que voilà des journées comme on n'en a pas beaucoup dans sa vie."

Mon coeur battait à me défoncer la poitrine.

Je la revis le dimanche suivant, et encore le dimanche d'après, et tous les autres dimanches. Je l'emmenai à Bougival, Saint-Germain, Maisons-Laffitte, Poissy; partout où se déroulent les amours de banlieue.

La petite coquine, à son tour, me "la faisait à la passion"

Je perdis enfin tout à fait la tête, et, trois mois après, je l'épousai.

Que voulez-vous, Monsieur, on est employé, seul, sans famille, sans conseils! On se dit que la vie serait douce avec une femme! Et on l'épouse, cette femme!

Alors elle vous injurie du matin au soir, ne comprend rien, ne sait rien, jacasse sans fin, chante à tue-tête la chanson de Musette (oh! la chanson de Musette, quelle scie!), se bat avec le charbonnier, raconte à la concierge les intimités de son ménage, confie à la bonne du voisin tous les secrets de l'alcôve, débîne son mari chez les fournisseurs, et a la tête farcie d'histoires si stupides, de croyances si idiotes, d'opinions si grotesques, de préjugés si prodigieux, que je pleure de découragement, Monsieur, toutes les fois que je cause avec elle.

Il se tut, un peu essoufflé et très ému. Je le regardais, pris de pitié pour ce pauvre diable naïf, et j'allais lui répondre quelque chose, quand le bateau s'arrêta. On arrivait à Saint-Cloud.

La petite femme qui m'avait troublé se leva pour descendre. Elle passa près de moi en me jetant un coup d'oeil de côté avec un sourire furtif, un de ces sourires qui vous affolent; puis elle sauta sur le ponton.

Je m'élançai pour la suivre, mais mon voisin me saisit par la manche. Je me dégageai d'un mouvement brusque; il m'empoigna par les pans de ma redingote, et il me tirait en arrière en répétant: "Vous n'irez pas! vous n'irez pas!" d'une voix si haute, que tout le monde se retourna.

Un rire courut autour de nous, et je demeurai immobile, furieux, mais sans audace devant le ridicule et le scandale.

Et le bateau repartit.

La petite femme, restée sur le ponton, me regardait m'éloigner d'un air désappointé, tandis que mon persécuteur me soufflait dans l'oreille en se frottant les mains :

"Je vous ai rendu là un rude service, allez."

### Une aventure parisienne

Est-il un sentiment plus aigu que la curiosité chez la femme? Oh! savoir, connaître, toucher ce qu'on a rêvé! Que ne ferait-elle pas pour cela? Une femme, quand sa curiosité impatiente est en éveil, commettra toutes les folies, toutes les imprudences, aura toutes les audaces, ne reculera devant rien. Je parle des femmes vraiment femmes, douées de cet esprit à triple fond qui semble, à la surface, raisonnable et froid, mais dont les trois compartiments secrets sont remplis: l'un d'inquiétude féminine toujours agitée; l'autre, de ruse colorée en bonne foi, de cette ruse de dévots, sophistique et redoutable; le dernier enfin de canaillerie charmante, de tromperie exquise, de délicieuse perfidie, de toutes ces perverses qualités qui poussent au suicide les amants imbécilement crédules, mais ravissent les autres.

Celle dont je veux dire l'aventure était une petite provinciale, platement honnête jusque-là. Sa vie, calme en apparence, s'écoulait dans son ménage, entre un mari très occupé et deux enfants, qu'elle élevait en femme irréprochable. Mais son coeur frémissait d'une curiosité inassouvie, d'une démangeaison d'inconnu. Elle songeait à Paris, sans cesse, et lisait avidement les journaux mondains. Le récit des fêtes, des toilettes, des joies, faisait bouillonner ses désirs; mais elle était surtout mystérieusement troublée par les échos pleins de sous-entendus, par les voiles à demi soulevés en des phrases habiles, et qui laissent entrevoir des horizons de jouissances coupables et ravageantes.

De là-bas elle apercevait Paris dans une apothéose de luxe magnifique et corrompu.

Et pendant les longues nuits de rêve, bercée par le ronflement régulier de son mari qui dormait à ses côtés sur le dos, avec un foulard autour du crâne, elle songeait à ces hommes connus dont les noms apparaissaient à la première page des journaux comme de grandes étoiles dans un ciel sombre; et elle se figurait leur vie affolante, avec de continuelles débauches, des orgies antiques épouvantablement voluptueuses et des raffinements de sensualité si compliqués qu'elle ne pouvait même se les figurer.

Les boulevards lui semblaient être une sorte de gouffre des passions humaines; et toutes leurs maisons recelaient assurément des mystères d'amour prodigieux.

Elle se sentait vieillir cependant. Elle vieillissait sans avoir rien connu de la vie, sinon ces occupations régulières, odieusement monotones et banales, qui constituent, dit-on, le bonheur du foyer. Elle était jolie encore, conservée dans cette existence tranquille comme un fruit d'hiver dans une armoire close; mais rongée, ravagée, bouleversée d'ardeurs secrètes. Elle se demandait si elle mourrait sans avoir connu toutes ces ivresses damnantes, sans s'être jetée une fois, une seule fois, tout entière, dans ce flot des voluptés parisiennes.

Avec une longue persévérance, elle prépara un voyage à Paris, inventa un prétexte, se fit inviter par des parents, et, son mari ne pouvant l'accompagner, partit seule.

Sitôt arrivée, elle sut imaginer des raisons qui lui permettraient au besoin de s'absenter deux jours ou plutôt deux nuits, s'il le fallait, ayant retrouvé, disait-elle, des amis qui demeuraient dans la campagne suburbaine.

Et elle chercha. Elle parcourut les boulevards sans rien voir, sinon le vice errant et numéroté.

Elle sonda de l'oeil les grands cafés, lut attentivement la petite correspondance du Figaro, qui lui apparaissait chaque matin comme un tocsin, un rappel de l'amour.

Et jamais rien ne la mettait sur la trace de ces grandes orgies d'artistes et d'actrices; rien ne lui révélait les temples de ces débauches qu'elle imaginait fermés par un mot magique, comme la caverne des Mille et Une Nuits et ces catacombes de Rome, où s'accomplissaient secrètement les mystères d'une religion persécutée.

Ses parents, petits bourgeois, ne pouvaient lui faire connaître aucun de ces hommes en vue dont les noms bourdonnaient dans sa tête; et, désespérée, elle songeait à s'en retourner, quand le hasard vint à son aide.

Un jour, comme elle descendait la rue de la Chaussée-d'Antin, elle s'arrêta à contempler un magasin rempli de ces bibelots japonais si colorés qu'ils donnent aux yeux une sorte de gaieté. Elle considérait les mignons ivoires bouffons, les grandes potiches aux émaux flambrants, les bronzes bizarres, quand elle entendit, à l'intérieur de la boutique, le patron qui, avec force révérences, montrait à un gros petit homme chauve de crâne, et gris de menton, un énorme magot ventru, pièce unique, disait-il.

Et à chaque phrase du marchand, le nom de l'amateur, un nom célèbre, sonnait comme un appel de clairon. Les autres clients, des jeunes femmes, des messieurs élégants, contemplaient, d'un coup d'oeil furtif et rapide, d'un coup d'oeil comme il faut et manifestement respectueux, l'écrivain renommé qui, lui, regardait passionnément le magot de porcelaine. Ils étaient aussi laids l'un que l'autre, laids comme deux frères sortis du même flanc.

Le marchand disait: "Pour vous, monsieur Jean Varin, je le laisserai à mille francs; c'est juste ce qu'il me coûte. Pour tout le monde ce serait quinze cents francs; mais je tiens à ma clientèle d'artistes et je lui fais des prix spéciaux. Ils viennent tous chez moi, monsieur Jean Varin. Hier, M. Busnach m'achetait une grande coupe ancienne. J'ai vendu l'autre jour deux flambeaux comme ça (sont-ils beaux, dites?) à M. Alexandre Dumas. Tenez, cette pièce que vous tenez là, si M. Zola la voyait, elle serait vendue, monsieur Varin."

L'écrivain très perplexe hésitait, sollicité par l'objet, mais songeant à la somme, et il ne s'occupait pas plus des regards que s'il eût été seul dans un désert.

Elle était entrée tremblante, l'oeil fixé effrontément sur lui, et elle ne se demandait même pas s'il était beau, élégant ou jeune. C'était Jean Varin lui-même, Jean Varin!

Après un long combat, une douloureuse hésitation, il reposa la potiche sur une table. "Non, c'est trop cher", dit-il:

Le marchand redoublait d'éloquence. "Oh! monsieur Jean Varin, trop cher? cela vaut deux mille francs comme un sou."

L'homme de lettres répliqua tristement en regardant toujours le bonhomme aux yeux d'émail: "Je ne dis pas non; mais c'est trop cher pour moi."

Alors, elle, saisie d'une audace affolée, s'avança: "Pour moi, dit-elle, combien ce bonhomme?"

Le marchand, surpris, répliqua:

"Quinze cents francs, Madame.

- Je le prends."

L'écrivain, qui jusque-là ne l'avait pas même aperçue, se retourna brusquement, et il la

regarda des pieds à la tête en observateur, l'oeil un peu fermé; puis, en connaisseur, il la détailla.

Elle était charmante, animée, éclairée soudain par cette flamme qui jusque-là dormait en elle. Et puis une femme qui achète un bibelot de quinze cents francs n'est pas la première venue.

Elle eut alors un mouvement de ravissante délicatesse; et se tournant vers lui, la voix tremblante: "Pardon, Monsieur, j'ai été sans doute un peu vive; vous n'aviez peut-être pas dit votre dernier mot."

Il s'inclina: "Je l'avais dit, Madame."

Mais elle, tout émue. "Enfin, Monsieur, aujourd'hui ou plus tard, s'il vous convient de changer d'avis, ce bibelot est à vous. Je ne l'ai acheté que parce qu'il vous a plu."

Il sourit, visiblement flatté. "Comment donc me connaissiez-vous?" dit-il.

Alors elle lui parla de son admiration, lui cita ses oeuvres, fut éloquente.

Pour causer, il s'était accoudé à un meuble, et plongeant en elle ses yeux aigus, il cherchait à la deviner.

Quelquefois, le marchand, heureux de posséder cette réclame vivante; de nouveaux clients étant entrés, criait à l'autre bout du magasin: "Tenez, regardez ça, monsieur Jean Varin, est-ce beau?" Alors toutes les têtes se levaient, et elle frissonnait de plaisir à être vue ainsi causant intimement avec un illustre.

Grisée enfin, elle eut une audace suprême, comme les généraux qui vont donner l'assaut: "Monsieur, dit-elle, faites-moi un grand, un très grand plaisir. Permettez-moi de vous offrir ce magot comme souvenir d'une femme qui vous admire passionnément et que vous aurez vue dix minutes."

Il refusa. Elle insistait. Il résista, très amusé, riant de grand coeur.

Elle, obstinée, lui dit: "Eh bien! je vais le porter chez vous tout de suite; où demeurez-vous?"

Il refusa de donner son adresse; mais elle, l'ayant demandée au marchand, la connut, et, son acquisition payée, elle se sauva vers un fiacre. L'écrivain courut pour la rattraper, ne voulant point s'exposer à recevoir ce cadeau, qu'il ne saurait à qui rapporter. Il la joignit quand elle sautait en voiture, et il s'élança, tomba presque sur elle, culbuté par le fiacre qui se mettait en route; puis il s'assit à son côté, fort ennuyé.

Il eut beau prier, insister, elle se montra intraitable. Comme ils arrivaient devant la porte elle posa ses conditions: "Je consentirai, dit-elle, à ne point vous laisser cela, si vous accomplissez aujourd'hui toutes mes volontés."

La chose lui parut si drôle qu'il accepta.

Elle demanda: "Que faites-vous ordinairement à cette heure-ci?"

Après un peu d'hésitation: "Je me promène", dit-il.

Alors, d'une voix résolue, elle ordonna: "Au Bois!"

Ils partirent.

Il fallut qu'il lui nommât toutes les femmes connues, surtout les impures, avec des détails intimes sur elles, leur vie, leurs habitudes, leur intérieur, leurs vices.

Le soir tomba. "Que faites-vous tous les jours à cette heure?" dit-elle.

Il répondit en riant: "Je prends l'absinthe."



Alors, gravement, elle ajouta: "Alors, Monsieur, allons prendre l'absinthe."

Ils entrèrent dans un grand café du boulevard qu'il fréquentait, et où il rencontra des confrères. Il les lui présenta tous. Elle était folle de joie. Et ce mot sonnait sans répit dans sa tête: "Enfin, enfin!"

Le temps passait, elle demanda: "Est-ce l'heure de votre dîner?"

Il répondit: "Oui, Madame.

- Alors, Monsieur, allons dîner."

En sortant du café Bignon: "Le soir que faites-vous?" dit-elle.

Il la regarda fixement: "Cela dépend; quelquefois je vais au théâtre.

- Eh bien, Monsieur, allons au théâtre."

Ils entrèrent au Vaudeville, par faveur, grâce à lui, et, gloire suprême, elle fut vue par toute la salle à son côté, assise aux fauteuils de balcon.

La représentation finie, il lui baisa galamment la main: "Il me reste, Madame, à vous remercier de la journée délicieuse..." Elle l'interrompt: "A cette heure-ci, que faites-vous toutes les nuits?"

- Mais... mais... je rentre chez moi."

Elle se mit à rire, d'un rire tremblant.

"Eh bien, Monsieur... allons chez vous."

Et ils ne parlèrent plus. Elle frissonnait par instants, toute secouée des pieds à la tête, ayant des envies de fuir et des envies de rester, avec, tout au fond du coeur, une bien ferme volonté d'aller jusqu'au bout.

Dans l'escalier, elle se cramponnait à la rampe, tant son émotion devenait vive; et il montait devant, essoufflé, une allumette-bougie à la main.

Dès qu'elle fut dans la chambre, elle se déshabilla bien vite et se glissa dans le lit sans prononcer une parole; et elle attendit blottie contre le mur.

Mais elle était simple comme peut l'être l'épouse légitime d'un notaire de province, et lui plus exigeant qu'un pacha à trois queues. Ils ne se comprirent pas, pas du tout.

Alors il s'endormit.

La nuit s'écoula, troublée seulement par le tic-tac de la pendule, et elle, immobile, songeait aux nuits conjugales; et sous les rayons jaunes d'une lanterne chinoise elle regardait, navrée, à son côté, ce petit homme sur le dos, tout rond, dont le ventre en boule soulevait le drap comme un ballon gonflé de gaz. Il ronflait avec un bruit de tuyau d'orgue, des renâclements prolongés, des étranglements comiques. Ses vingt cheveux profitaient de son repos pour se rebrousser étrangement, fatigués de leur longue station fixe sur ce crâne nu dont ils devaient voiler les ravages. Et un filet de salive coulait d'un coin de sa bouche entrouverte.

L'aurore enfin glissa un peu de jour entre les rideaux fermés. Elle se leva, s'habilla sans bruit, et, déjà elle avait ouvert à moitié la porte, quand elle fit grincer la serrure et il s'éveilla en se frottant les yeux.

Il demeura quelques secondes avant de reprendre entièrement ses sens, puis, quand toute l'aventure lui fut revenue, il demanda: "Eh bien, vous partez?"

Elle restait debout, confuse. Elle balbutia: "Mais oui, voici le matin."

Il se mit sur son séant: "Voyons, dit-il, à mon tour, j'ai quelque chose à vous demander."

Elle ne répondit pas, il reprit: "Vous m'avez bigrement étonné depuis hier. Soyez franche, avouez-moi pourquoi vous avez fait tout ça; car je n'y comprends rien."

Elle se rapprocha doucement, rougissante comme une vierge. "J'ai voulu connaître... le... le vice... eh bien... eh bien, ce n'est pas drôle."

Et elle se sauva, descendit l'escalier, se jeta dans la rue.

L'armée des balayeurs balayait. Ils balayaient les trottoirs, les pavés, poussant toutes les ordures au ruisseau. Du même mouvement régulier, d'un mouvement de faucheurs dans les prairies, ils repoussaient les boues en demi-cercle devant eux; et, de rue en rue, elle les retrouvait comme des pantins montés, marchant automatiquement avec un ressort pareil.

Et il lui semblait qu'en elle aussi on venait de balayer quelque chose, de pousser au ruisseau, à l'égout, ses rêves surexcités.

Elle rentra, essoufflée, glacée, gardant seulement dans sa tête la sensation de ce mouvement des balais nettoyant Paris au matin.

Et, dès qu'elle fut dans sa chambre, elle sanglota.

## Le gâteau

Disons qu'elle s'appelait Mme Anserre, pour qu'on ne découvre point son vrai nom.

C'était une de ces comètes parisiennes qui laissent comme une traînée de feu derrière elles. Elle faisait des vers et des nouvelles, avait le cœur poétique et était belle à ravir. Elle recevait peu, rien que des gens hors ligne, de ceux qu'on appelle communément les princes de quelque chose. Etre reçu chez elle constituait un titre, un vrai titre d'intelligence; du moins on appréciait ainsi ses invitations.

Son mari jouait le rôle de satellite obscur. Etre l'époux d'un astre n'est point chose aisée. Celui-là cependant avait eu une idée forte, celle de créer un Etat dans l'Etat, de posséder son mérite à lui, mérite de second ordre, il est vrai; mais enfin, de cette façon, les jours où sa femme recevait, il recevait aussi; il avait son public spécial qui l'appréciait, l'écoutait, lui prêtait plus d'attention qu'à son éclatante compagne.

Il s'était adonné à l'agriculture; à l'agriculture en chambre. Il y a comme cela des généraux en chambre, - tous ceux qui naissent, vivent et meurent sur les ronds de cuir du ministère de la Guerre, ne le sont-ils pas? - des marins en chambre, voir au ministère de la Marine, - des colonisateurs en chambre, etc., etc. Il avait donc étudié l'agriculture, mais il l'avait étudiée profondément, dans ses rapports avec les autres sciences, avec l'économie politique, avec les arts, - on met les arts à toutes les sauces, puisqu'on appelle bien "travaux d'art" les horribles ponts des chemins de fer. Enfin, il était arrivé à ce qu'on dît de lui: "C'est un homme fort." On le citait dans les Revues techniques; sa femme avait obtenu qu'il fût nommé membre d'une commission au ministère de l'Agriculture.

Cette gloire modeste lui suffisait.

Sous prétexte de diminuer les frais, il invitait ses amis le jour où sa femme recevait les siens, de sorte qu'on se mêlait, ou plutôt non, on formait deux groupes. Madame, avec son escorte d'artistes, d'académiciens, de ministres, occupait une sorte de galerie, meublée et décorée dans le style Empire. Monsieur se retirait généralement avec ses laboureurs dans une pièce plus petite, servant de fumoir, et que Mme Anserre appelait ironiquement le salon de

l'Agriculture.

Les deux camps étaient bien tranchés. Monsieur, sans jalousie, d'ailleurs, pénétrait quelquefois dans l'Académie, et des poignées de main cordiales étaient échangées; mais l'Académie dédaignait infiniment le salon de l'Agriculture, et il était rare qu'un des princes de la science, de la pensée ou d'autre chose se mêlât aux laboureurs.

Ces réceptions se faisaient sans frais: un thé, une brioche, voilà tout. Monsieur, dans les premiers temps, avait réclamé deux brioches, une pour l'Académie, une pour les laboureurs, mais Madame ayant justement observé que cette manière d'agir semblerait indiquer deux camps, deux réceptions, deux partis, Monsieur n'avait point insisté; de sorte qu'on ne servait qu'une seule brioche, dont Mme Anserre faisait d'abord les honneurs à l'Académie et qui passait ensuite dans le salon de l'Agriculture.

Or, cette brioche fut bientôt, pour l'Académie, un sujet d'observations des plus curieuses. Mme Anserre ne la découpait jamais elle-même. Ce rôle revenait toujours à l'un ou l'autre des illustres invités. Cette fonction particulière, spécialement honorable et recherchée, durait plus ou moins longtemps pour chacun: tantôt trois mois, rarement plus; et l'on remarqua que le privilège de "découper la brioche" semblait entraîner avec lui une foule d'autres supériorités, une sorte de royauté ou plutôt de vice-royauté très accentuée.

Le découpeur régnant avait le verbe plus haut, un ton de commandement marqué; et toutes les faveurs de la maîtresse de maison étaient pour lui, toutes.

On appelait ces heureux dans l'intimité, à mi-voix, derrière les portes, les "favoris de la brioche", et chaque changement de favori amenait dans l'Académie une sorte de révolution. Le couteau était un sceptre, la pâtisserie un emblème; on félicitait les élus. Les laboureurs jamais ne découpaient la brioche. Monsieur lui-même était toujours exclu, bien qu'il en mangeât sa part.

La brioche fut successivement taillée par des poètes, par des peintres et des romanciers. Un grand musicien mesura les portions pendant quelque temps, un ambassadeur lui succéda. Quelquefois, un homme moins connu, mais élégant et recherché, un de ceux qu'on appelle, suivant les époques, vrai gentleman, ou parfait cavalier, ou dandy, ou autrement, s'assit à son tour devant le gâteau symbolique. Chacun d'eux, pendant son règne éphémère, témoignait à l'époux une considération plus grande; puis quand l'heure de sa chute était venue, il passait à un autre le couteau et se mêlait de nouveau dans la foule des suivants et admirateurs de la "belle Mme Anserre".

Cet état de choses dura longtemps, longtemps; mais les comètes ne brillent pas toujours du même éclat. Tout vieillit par le monde. On eût dit, peu à peu, que l'empressement des découpeurs s'affaiblissait; ils semblaient hésiter parfois, quand on leur tendait le plat; cette charge jadis tant enviée devenait moins sollicitée; l'on la conservait moins longtemps; on en paraissait moins fier. Mme Anserre prodiguait les sourires et les amabilités; hélas! on ne coupait plus volontiers. Les nouveaux venus semblaient s'y refuser. Les "anciens favoris" reparurent un à un comme des princes détrônés qu'on replace un instant au pouvoir. Puis, les élus devinrent rares, tout à fait rares. Pendant un mois, ô prodige, M. Anserre ouvrit le gâteau; puis il eut l'air de s'en lasser; et l'on vit un soir Mme Anserre, la belle Mme Anserre, découper elle-même.

Mais cela paraissait l'ennuyer beaucoup; et le lendemain, elle insista si fort auprès d'un invité qu'il n'osa point refuser.

Le symbole était trop connu cependant; on se regardait en dessous avec des mines effarées, anxieuses. Couper la brioche n'était rien, mais les privilèges auxquels cette faveur avait

toujours donné droit épouvantaient maintenant; aussi, dès que paraissait le plateau, les académiciens passaient pêle-mêle dans le salon de l'Agriculture comme pour se mettre à l'abri derrière l'époux qui souriait sans cesse. Et quand Mme Anserre, anxieuse, se montrait sur la porte avec la brioche d'une main et le couteau de l'autre, tous semblaient se ranger autour de son mari comme pour lui demander protection.

Des années encore passèrent. Personne ne découpait plus; mais par suite d'une vieille habitude invétérée, celle qu'on appelait toujours galamment la "belle Mme Anserre" cherchait de l'oeil, à chaque soirée, un dévoué qui prît le couteau, et chaque fois le même mouvement se produisait autour d'elle: une fuite générale, habile, pleine de manoeuvres combinées et savantes, pour éviter l'offre qui lui venait aux lèvres.

Or, voilà qu'un soir on présenta chez elle un tout jeune homme, un innocent et un ignorant. Il ne connaissait pas le mystère de la brioche; aussi lorsque parut le gâteau, lorsque chacun s'enfuit, lorsque Mme Anserre prit des mains du valet le plateau et la pâtisserie, il resta tranquillement près d'elle.

Elle crut peut-être qu'il savait; elle sourit, et, d'une voix émue:

"Voulez-vous, cher Monsieur, être assez aimable pour découper cette brioche?"

Il s'empressa, ôta ses gants, ravi de l'honneur.

"Mais comment donc, Madame, avec le plus grand plaisir."

Au loin, dans les coins de la galerie, dans l'encadrement de la porte ouverte sur le salon des laboureurs, des têtes stupéfaites regardaient. Puis, lorsqu'on vit que le nouveau venu découpait sans hésitation, on se rapprocha vivement.

Un vieux poète plaisant frappa sur l'épaule du néophyte:

"Bravo! jeune homme", lui dit-il à l'oreille.

On le considérait curieusement. L'époux lui-même parut surpris. Quant au jeune homme, il s'étonnait de la considération qu'on semblait soudain lui montrer, il ne comprenait point surtout les gracieusetés marquées, la faveur évidente et l'espèce de reconnaissance muette que lui témoignait la maîtresse de la maison.

Il paraît cependant qu'il finit par comprendre.

A quel moment, en quel lieu la révélation lui fut-elle faite? On l'ignore; mais quand il reparut à la soirée suivante, il avait l'air préoccupé, presque honteux, et regardait avec inquiétude autour de lui. L'heure du thé sonna. Le valet parut. Mme Anserre, souriante, saisit le plat, chercha des yeux son jeune ami; mais il avait fui si vite qu'il n'était déjà plus là. Alors elle partit à sa recherche et le retrouva bientôt tout au fond du salon des "laboureurs". Lui, le bras passé sous le bras du mari, le consultait avec angoisse sur les moyens employés pour la destruction du phylloxera.

"Mon cher Monsieur, lui dit-elle, voulez-vous être assez aimable pour me découper cette brioche?"

Il rougit jusqu'aux oreilles, balbutia, perdant la tête. Alors M. Anserre eut pitié de lui et, se tournant vers sa femme:

"Ma chère amie, tu serais bien aimable de ne point nous déranger: nous causons agriculture. Fais-la donc couper par Baptiste, ta brioche."

Et personne depuis ce jour ne coupa plus jamais la brioche de Mme Anserre.

## Le lit

Par un torride après-midi du dernier été, le vaste hôtel des Ventes semblait endormi, et les commissaires-priseurs adjugeaient d'une voix mourante. Dans une salle du fond, au premier étage, un lot d'anciennes soieries d'église gisait en un coin.

C'étaient des chapes solennelles et de gracieuses chasubles où des guirlandes brodées s'enroulaient autour des lettres symboliques sur un fond de soie un peu jaunie, devenue crémeuse, de blanche qu'elle fut jadis.

Quelques revendeurs attendaient, deux ou trois hommes à barbes sales et une grosse femme ventrue, une de ces marchandes, dites à la toilette, conseillères et protectrices d'amours prohibées, qui brocantent sur la chair humaine jeune et vieille autant que sur les jeunes et vieilles nippes.

Soudain, on mit en vente une mignonne chasuble Louis XV, jolie comme une robe de marquise, restée fraîche avec une procession de muguets autour de la croix, de longs iris bleus montant jusqu'aux pieds de l'emblème sacré et, dans les coins, des couronnes de roses. Quand je l'eus achetée, je m'aperçus qu'elle était demeurée vaguement odorante, comme pénétrée d'un reste d'encens, ou plutôt comme habitée encore par ces légères et si douces senteurs d'autrefois qui semblent des souvenirs de parfums, l'âme des essences évaporées.

Quand je l'eus chez moi, j'en voulus couvrir une petite chaise de la même époque charmante; et, la maniant pour prendre les mesures, je sentis sous mes doigts se froisser des papiers. Ayant fendu la doublure, quelques lettres tombèrent à mes pieds. Elles étaient jaunies; et l'encre effacée semblait de la rouille. Une main fine avait tracé sur une face de la feuille pliée à la mode ancienne: "A monsieur, monsieur l'abbé d'Argencé".

Les trois premières lettres fixaient simplement des rendez-vous. Et voici la quatrième:

"Mon ami, je suis malade, toute souffrance, et je ne quitte pas mon lit. La pluie bat mes vitres, et je reste chaudement, mollement rêveuse, dans la tiédeur des duvets. J'ai un livre, un livre que j'aime et qui me semble fait avec un peu de moi. Vous dirai-je lequel? Non. Vous me gronderiez. Puis, quand j'ai lu, je songe, et je veux vous dire à quoi.

"On a mis derrière ma tête des oreillers qui me tiennent assise, et je vous écris sur ce mignon pupitre que j'ai reçu de vous.

"Etant depuis trois jours en mon lit, c'est à mon lit que je pense, et même dans le sommeil j'y médite encore.

"Le lit, mon ami, c'est toute notre vie. C'est là qu'on naît, c'est là qu'on aime, c'est là qu'on meurt.

"Si j'avais la plume de M. de Crébillon, j'écrirais l'histoire d'un lit. Et que d'aventures émouvantes, terribles, aussi que d'aventures gracieuses, aussi que d'autres attendrissantes! Que d'enseignements n'en pourrait-on pas tirer, et de moralités pour tout le monde?

"Vous connaissez mon lit, mon ami. Vous ne vous figurerez jamais que de choses j'y ai découvertes depuis trois jours, et comme je l'aime davantage. Il me semble habité, hanté, dirai-je, par un tas de gens que je ne soupçonnais point et qui cependant ont laissé quelque chose d'eux en cette couche.

Oh! comme je ne comprends pas ceux qui achètent des lits nouveaux, des lits sans mémoires. Le mien, le nôtre, si vieux, si usé et si spacieux, a dû contenir bien des existences, de la naissance au tombeau. Songez-y, mon ami; songez à tout, revoyez des vies entières entre ces quatre colonnes, sous ce tapis à personnages tendu sur nos têtes, qui a regardé tant de choses. Qu'a-t-il vu depuis trois siècles qu'il est là?

Voici une jeune femme étendue. De temps en temps elle pousse un soupir, puis elle gémit; et les vieux parents l'entourent; et voilà que d'elle sort un petit être miaulant comme un chat, et crispé, tout ridé. C'est un homme qui commence. Elle, la jeune mère, se sent douloureusement joyeuse; elle étouffe de bonheur à ce premier cri, et tend les bras et suffoque et, autour, on pleure avec délices; car ce petit morceau de créature vivante séparé d'elle, c'est la famille continuée, la prolongation du sang, du coeur et de l'âme des vieux qui regardent, tout tremblants.

Puis voici que pour la première fois deux amants se trouvent chair à chair dans ce tabernacle de la vie. Ils tremblent, mais transportés d'allégresse, ils se sentent délicieusement l'un près de l'autre; et, peu à peu, leurs bouches s'approchent. Ce baiser divin les confond, ce baiser, porte du ciel terrestre, ce baiser qui chante les délices humaines, qui les promet toujours, les annonce et les devance. Et leur lit s'émeut comme une mer soulevée, ploie et murmure, semble lui-même animé, joyeux, car sur lui le délirant mystère d'amour s'accomplit. Quoi de plus suave, de plus parfait en ce monde que ces étreintes faisant de deux êtres un seul, et donnant à chacun, dans le même moment, la même pensée, la même attente et la même joie éperdue qui descend en eux comme un feu dévorant et céleste?

Vous rappelez-vous ces vers que vous m'avez lus, l'autre année, dans quelque poète antique, je ne sais lequel, peut-être le doux Ronsard?

Et quand au lit nous serons

Entrelacés, nous ferons

Les lascifs, selon les guises

Des amants qui librement

Pratiquent folâtement

Sous les draps cent mignardises.

Ces vers-là, je les voudrais avoir brodés en ce plafond de mon lit, d'où Pyrame et Thisbé me regardent sans fin avec leurs yeux de tapisserie.

Et songez à la mort, mon ami, à tous ceux qui ont exhalé vers Dieu leur dernier souffle en ce lit. Car il est aussi le tombeau des espérances finies, la porte qui ferme tout après avoir été celle qui ouvre le monde. Que de cris, que d'angoisses, de souffrances, de désespoirs épouvantables, de gémissements d'agonie, de bras tendus vers les choses passées, d'appels aux bonheurs terminés à jamais; que de convulsions, de râles, de grimaces, de bouches tordues, d'yeux retournés, dans ce lit, où je vous écris, depuis trois siècles qu'il prête aux hommes son abri!

Le lit, songez-y, c'est le symbole de la vie; je me suis aperçue de cela depuis trois jours. Rien n'est excellent hors du lit.

Le sommeil n'est-il pas encore un de nos instants les meilleurs?

Mais c'est aussi là qu'on souffre. Il est le refuge des malades, un lieu de douleur aux corps épuisés.

Le lit, c'est l'homme. Notre Seigneur Jésus, pour prouver qu'il n'avait rien d'humain, ne semble pas avoir jamais eu besoin d'un lit. Il est né sur la paille et mort sur la croix, laissant aux créatures comme nous leur couche de mollesse et de repos.

Que d'autres choses me sont encore venues! mais je n'ai le temps de vous les marquer, et puis me les rappellerais-je toutes? et puis je suis déjà tant fatiguée que je vais retirer mes oreillers, m'étendre tout au long et dormir quelque peu.

Venez me voir demain à trois heures; peut-être serai-je mieux et vous le pourrai-je montrer.

Adieu, mon ami; voici mes mains pour que vous les baisiez, et je vous tends aussi mes lèvres."

Un fils

A René Maizeroy

Ils se promenaient, les deux vieux amis, dans le jardin tout fleuri où le gai Printemps remuait de la vie.

L'un était sénateur, et l'autre de l'Académie française, graves tous deux, pleins de raisonnements très logiques mais solennels, gens de marque et de réputation.

Ils parlotèrent d'abord de politique, échangeant des pensées, non pas sur les Idées, mais sur des hommes: les personnalités, en cette matière, primant toujours la Raison. Puis ils soulevèrent quelques souvenirs; puis ils se turent, continuant à marcher côte à côte, tout amollis par la tiédeur de l'air.

Une grande corbeille de ravenelles exhalait des souffles sucrés et délicats; un tas de fleurs de toute race et de toute nuance jetaient leurs odeurs dans la brise, tandis qu'un faux-ébénier, vêtu de grappes jaunes, éparpillait au vent sa fine poussière, une fumée d'or qui sentait le miel et qui portait, pareille aux poudres caressantes des parfumeurs, sa semence embaumée à travers l'espace.

Le sénateur s'arrêta, huma le nuage fécondant qui flottait, considéra l'arbre amoureux resplendissant comme un soleil et dont les germes s'envolaient. Et il dit: "Quand on songe que ces imperceptibles atomes qui sentent bon, vont créer des existences à des centaines de lieues d'ici, vont faire tressaillir les fibres et les sèves d'arbres femelles et produire des êtres à racine, naissant d'un germe, comme nous, mortels comme nous, et qui seront remplacés par d'autres êtres de même essence, comme nous toujours!"

Puis, planté devant l'ébénier radieux dont les parfums vivifiants se détachaient à tous les frissons de l'air, M. le sénateur ajouta: "Ah! mon gaillard, s'il te fallait faire le compte de tes enfants, tu serais bigrement embarrassé. En voilà un qui les exécute facilement et qui les lâche sans remords et qui ne s'en inquiète guère."

L'académicien ajouta: "Nous en faisons autant, mon ami."

Le sénateur reprit: "Oui, je ne le nie pas, nous les lâchons quelquefois, mais nous le savons au moins, et cela constitue notre supériorité."

Mais l'autre secoua la tête: "Non, ce n'est pas là ce que je veux dire; voyez-vous, mon cher, il n'est guère d'homme qui ne possède des enfants ignorés, ces enfants dits de père inconnu, qu'il a faits, comme cet arbre reproduit, presque inconsciemment.

S'il fallait établir le compte des femmes que nous avons eues, nous serions, n'est-ce pas, aussi embarrassés que cet ébénier que vous interpelliez le serait pour numéroter ses

descendants.

De dix-huit à quarante ans enfin, en faisant entrer en ligne les rencontres passagères, les contacts d'une heure, on peut bien admettre que nous avons eu des... rapports intimes avec deux ou trois cents femmes.

Eh bien, mon ami, dans ce nombre êtes-vous sûr que vous n'en ayez pas fécondé au moins une, et que vous ne possédiez point sur le pavé, ou au baigne, un chenapan de fils qui vole et assassine les honnêtes gens, c'est-à-dire nous; ou bien une fille dans quelque mauvais lieu; ou peut-être, si elle a eu la chance d'être abandonnée par sa mère, cuisinière en quelque famille.

Songez en outre que presque toutes les femmes que nous appelons publiques possèdent un ou deux enfants dont elles ignorent le père, enfants attrapés dans le hasard de leurs étreintes à dix ou vingt francs. Dans tout métier on fait la part des profits et pertes. Ces rejets-là constituent les "pertes" de leur profession. Quels sont les générateurs? - Vous, - moi, - nous tous, les hommes dits comme il faut! Ce sont les résultats de nos joyeux dîners d'amis; de nos soirs de gaîté, de ces heures où notre chair contente nous pousse aux accouplements d'aventure.

Les voleurs, les rôdeurs, tous les misérables, enfin, sont nos enfants. Et cela vaut encore mieux pour nous que si nous étions les leurs, car ils reproduisent aussi, ces gredins-là!

Tenez, j'ai, pour ma part, sur la conscience une très vilaine histoire que je veux vous dire. C'est pour moi un remords incessant, plus que cela, c'est un doute continu, une inapaisable incertitude qui, parfois, me torture horriblement."

A l'âge de vingt-cinq ans j'avais entrepris avec un de mes amis, aujourd'hui conseiller d'Etat, un voyage en Bretagne à pied.

Après quinze ou vingt jours de marche forcenée, après avoir visité les Côtes-du-Nord et une partie du Finistère, nous arrivions à Douarnenez; de là, en une étape, on gagna la sauvage pointe du Raz par la baie des Trépassés, et on coucha dans un village quelconque dont le nom finissait en of; mais, le matin venu, une fatigue étrange retint au lit mon camarade. Je dis au lit par habitude, car notre couche se composait simplement de deux bottes de paille.

Impossible d'être malade en ce lieu. Je le forçai donc à se lever, et nous parvînmes à Audierne vers quatre ou cinq heures du soir.

Le lendemain, il allait un peu mieux; on repartit; mais, en route, il fut pris de malaises intolérables, et c'est à grand'peine que nous pûmes atteindre Pont-Labbé.

Là, au moins, nous avons une auberge. Mon ami se coucha, et le médecin, qu'on fit venir de Quimper, constata une forte fièvre, sans en déterminer la nature.

Connaissez-vous Pont-Labbé? - Non. - Eh bien, c'est la ville la plus bretonne de toute cette Bretagne bretonnante qui va de la pointe du Raz au Morbihan, de cette contrée qui contient l'essence des moeurs, des légendes, des coutumes bretonnes. Encore aujourd'hui, ce coin de pays n'a presque pas changé. Je dis: encore aujourd'hui, car j'y retourne à présent tous les ans, hélas!

Un vieux château baigne le pied de ses tours dans un grand étang triste, triste, avec des vols d'oiseaux sauvages. Une rivière sort de là que les caboteurs peuvent remonter jusqu'à la ville. Et dans les rues étroites aux maisons antiques, les hommes portent le grand chapeau, le gilet brodé et les quatre vestes superposées: la première, grande comme la main, couvrant au plus les omoplates, et la dernière s'arrêtant juste au-dessus du fond de culotte.



Les filles, grandes, belles, fraîches, ont la poitrine écrasée dans un gilet de drap qui forme cuirasse, les étreint, ne laissant même pas deviner leur gorge puissante et martyrisée; et elles sont coiffées d'une étrange façon: sur les tempes, deux plaques brodées en couleur encadrent le visage, serrent les cheveux qui tombent en nappe derrière la tête, puis remontent se tasser au sommet du crâne sous un singulier bonnet, tissu souvent d'or ou d'argent.

La servante de notre auberge avait dix-huit ans au plus, des yeux tout bleus, d'un bleu pâle que perçaient les deux petits points noirs de la prunelle; et ses dents courtes, serrées, qu'elle montrait sans cesse en riant, semblaient faites pour broyer du granit.

Elle ne savait pas un mot de français, ne parlant que le breton, comme la plupart de ses compatriotes.

Or, mon ami n'allait guère mieux, et, bien qu'aucune maladie ne se déclarât, le médecin lui défendait de partir encore, ordonnant un repos complet. Je passais donc les journées près de lui, et sans cesse la petite bonne entraînait, apportant, soit mon dîner, soit de la tisane.

Je la lutinais un peu, ce qui semblait l'amuser, mais nous ne causions pas, naturellement, puisque nous ne nous comprenions point.

Or, une nuit, comme j'étais resté fort tard auprès du malade, je croisai, en regagnant ma chambre, la fillette qui rentrait dans la sienne. C'était juste en face de ma porte ouverte; alors, brusquement, sans réfléchir à ce que je faisais, plutôt par plaisanterie qu'autrement, je la saisis à pleine taille, et, avant qu'elle fût revenue de sa stupeur, je l'avais jetée et enfermée chez moi. Elle me regardait, effarée, affolée, épouvantée, n'osant pas crier de peur d'un scandale, d'être chassée sans doute par ses maîtres d'abord, et peut-être par son père ensuite.

J'avais fait cela en riant; mais, dès qu'elle fut chez moi, le désir de la posséder m'envahit. Ce fut une lutte longue et silencieuse, une lutte corps à corps, à la façon des athlètes, avec les bras tendus, crispés, tordus, la respiration essoufflée, la peau mouillée de sueur. Oh! elle se débattit vaillamment; et parfois nous heurtions un meuble, une cloison, une chaise; alors, toujours enlacés, nous restions immobiles, plusieurs secondes dans la crainte que le bruit n'eût éveillé quelqu'un; puis nous recommencions notre acharnée bataille, moi l'attaquant, elle résistant.

Epuisée enfin, elle tomba et je la pris brutalement, par terre, sur le pavé:

Sitôt relevée, elle courut à la porte, tira les verrous et s'enfuit.

Je la rencontrais à peine les jours suivants. Elle ne me laissait point l'approcher. Puis, comme mon camarade était guéri et que nous devions reprendre notre voyage, je la vis entrer, la veille de mon départ, à minuit, nu-pieds, en chemise, dans ma chambre où je venais de me retirer.

Elle se jeta dans mes bras, m'étreignit passionnément, puis, jusqu'au jour, m'embrassa, me caressa, pleurant, sanglotant, me donnant enfin toutes les assurances de tendresse et de désespoir qu'une femme nous peut donner quand elle ne sait pas un mot de notre langue.

Huit jours après, j'avais oublié cette aventure commune et fréquente quand on voyage, les servantes d'auberge étant généralement destinées à distraire ainsi les voyageurs.

Et je fus trente ans sans y songer et sans revenir à Pont-Labbé.

Or, en 1876, j'y retournai par hasard au cours d'une excursion en Bretagne, entreprise pour documenter un livre et pour me bien pénétrer des paysages.

Rien ne me sembla changé. Le château mouillait toujours ses murs grisâtres dans l'étang, à l'entrée de la petite ville; et l'auberge était la même quoique réparée, remise à neuf, avec un air plus moderne. En entrant, je fus reçu par deux jeunes Bretonnes de dix-huit ans, fraîches et gentilles, encuirassées dans leur étroit gilet de drap, casquées d'argent avec les grandes plaques brodées sur les oreilles.

Il était environ six heures du soir. Je me mis à table pour dîner et, comme le patron s'empressait lui-même à me servir, la fatalité sans doute me fit dire: "Avez-vous connu les anciens maîtres de cette maison? J'ai passé ici une dizaine de jours il y a trente ans maintenant. Je vous parle de loin."

Il répondit: "C'étaient mes parents, Monsieur."

Alors je lui racontai en quelle occasion je m'étais arrêté, comment j'avais été retenu par l'indisposition d'un camarade. Il ne me laissa pas achever.

"Oh! je me rappelle parfaitement. J'avais alors quinze ou seize ans. Vous couchiez dans la chambre du fond et votre ami dans celle dont j'ai fait la mienne, sur la rue."

C'est alors seulement que le souvenir très vif de la petite bonne me revint. Je demandai: "Vous rappelez-vous une gentille petite servante qu'avait alors votre père, et qui possédait, si ma mémoire ne me trompe, de jolis yeux et des dents fraîches?"

Il reprit: "Oui, Monsieur; elle est morte en couches quelque temps après."

Et, tendant la main vers la cour où un homme maigre et boiteux remuait du fumier, il ajouta: "Voilà son fils."

Je me mis à rire. "Il n'est pas beau et ne ressemble guère à sa mère. Il tient du père sans doute."

L'aubergiste reprit: "Ça se peut bien; mais on n'a jamais su à qui c'était. Elle est morte sans le dire et personne ici ne lui connaissait de galant. Ç'a été un fameux étonnement quand on a appris qu'elle était enceinte. Personne ne voulait le croire." J'eus une sorte de frisson désagréable, un de ces effleurements pénibles qui nous touchent le coeur, comme l'approche d'un lourd chagrin. Et je regardai l'homme dans la cour. Il venait maintenant de puiser de l'eau pour les chevaux et portait ses deux seaux en boitant, avec un effort douloureux de la jambe plus courte. Il était déguenillé, hideusement sale, avec de longs cheveux jaunes tellement mêlés qu'ils lui tombaient comme des cordes sur les joues.

L'aubergiste ajouta: "Il ne vaut pas grand-chose, ç'a été gardé par charité dans la maison. Peut-être qu'il aurait mieux tourné si on l'avait élevé comme tout le monde. Mais que voulez-vous, Monsieur? Pas de père, pas de mère, pas d'argent! Mes parents ont eu pitié de l'enfant, mais ce n'était pas à eux, vous comprenez."

Je ne dis rien.

Et je couchai dans mon ancienne chambre; et toute la nuit je pensai à cet affreux valet d'écurie en me répétant: "Si c'était mon fils, pourtant? Aurais-je donc pu tuer cette fille et procréer cet être?" C'était possible, enfin!

Je résolus de parler à cet homme et de connaître exactement la date de sa naissance. Une différence de deux mois devait m'arracher mes doutes.

Je le fis venir le lendemain. Mais il ne parlait pas le français non plus. Il avait l'air de ne rien comprendre d'ailleurs, ignorant absolument son âge qu'une des bonnes lui demanda de ma part. Et il se tenait d'un air idiot devant moi, roulant son chapeau dans ses pattes noueuses et dégoûtantes, riant stupidement, avec quelque chose du rire ancien de la mère dans le coin

des lèvres et dans le coin des yeux.

Mais le patron survenant alla chercher l'acte de naissance du misérable. Il était entré dans la vie huit mois et vingt-six jours après mon passage à Pont-Labbé, car je me rappelais parfaitement être arrivé à Lorient le 15 août. L'acte portait la mention: "Père inconnu." La mère s'était appelée Jeanne Kerradec.

Alors mon coeur se mit à battre à coups pressés. Je ne pouvais plus parler tant je me sentais suffoqué; et je regardais cette brute dont les grands cheveux jaunes semblaient un fumier plus sordide que celui des bêtes; et le gueux, gêné par mon regard, cessait de rire, détournait la tête, cherchait à s'en aller.

Tout le jour j'errai le long de la petite rivière, en réfléchissant douloureusement. Mais à quoi bon réfléchir? Rien ne pouvait me fixer. Pendant des heures et des heures je pesais toutes les raisons bonnes ou mauvaises pour ou contre mes chances de paternité, m'énervant en des suppositions inextricables, pour revenir sans cesse à la même horrible incertitude, puis à la conviction plus atroce encore que cet homme était mon fils.

Je ne pus dîner et je me retirai dans ma chambre. Je fus longtemps sans parvenir à dormir; puis le sommeil vint, un sommeil hanté de visions insupportables. Je voyais ce goujat qui me riait au nez, m'appelait "papa"; puis il se changeait en chien et me mordait les mollets, et, j'avais beau me sauver, il me suivait toujours, et, au lieu d'aboyer il parlait, m'injurait, puis il comparaisait devant mes collègues de l'Académie réunis pour décider si j'étais bien son père; et l'un d'eux s'écriait: "C'est indubitable! Regardez donc comme il lui ressemble." Et en effet je m'apercevais que ce monstre me ressemblait. Et je me réveillai avec cette idée plantée dans le crâne et avec le désir fou de revoir l'homme pour décider si, oui ou non, nous avions des traits communs.

Je le joignis comme il allait à la messe (c'était un dimanche) et je lui donnai cent sous en le dévisageant anxieusement. Il se remit à rire d'une ignoble façon, prit l'argent, puis gêné de nouveau par mon oeil, il s'enfuit après avoir bredouillé un mot à peu près inarticulé, qui voulait dire "merci", sans doute.

La journée se passa pour moi dans les mêmes angoisses que la veille. Vers le soir, je fis venir l'hôtelier, et avec beaucoup de précautions, d'habiletés, de finesses, je lui dis que je m'intéressais à ce pauvre être si abandonné de tous et privé de tout, et que je voulais faire quelque chose pour lui.

Mais l'homme répliqua: "Oh! n'y songez pas, Monsieur, il ne vaut rien, vous n'en aurez que du désagrément. Moi, je l'emploie à vider l'écurie, et c'est tout ce qu'il peut faire. Pour ça je le nourris et il couche avec les chevaux. Il ne lui en faut pas plus. Si vous avez une vieille culotte, donnez-la-lui, mais elle sera en pièces dans huit jours."

Je n'insistai pas, me réservant d'aviser.

Le gueux rentra le soir horriblement ivre, faillit mettre le feu à la maison, assomma un cheval à coup de pioche, et, en fin de compte, s'endormit dans la boue sous la pluie, grâce à mes largesses.

On me pria le lendemain de ne plus lui donner d'argent. L'eau-de-vie le rendait furieux, et, dès qu'il avait deux sous en poche, il les buvait. L'aubergiste ajouta: "Lui donner de l'argent, c'est vouloir sa mort." Cet homme n'en avait jamais eu, absolument jamais, sauf quelques centimes jetés par les voyageurs, et il ne connaissait pas d'autre destination à ce métal que le cabaret.

Alors je passai des heures dans ma chambre, avec un livre ouvert que je semblais lire, mais

ne faisant autre chose que de regarder cette brute, mon fils! mon fils! en tâchant de découvrir s'il avait quelque chose de moi. A force de chercher je crus reconnaître des lignes semblables dans le front et à la naissance du nez, et je fus bientôt convaincu d'une ressemblance que dissimulaient l'habillement différent et la crinière hideuse de l'homme.

Mais je ne pouvais demeurer plus longtemps sans devenir suspect, et je partis, le coeur broyé, après avoir laissé à l'aubergiste quelque argent pour adoucir l'existence de son valet.

Or, depuis six ans, je vis avec cette pensée, cette horrible incertitude, ce doute abominable. Et, chaque année, une force invincible me ramène à Pont-Labbé. Chaque année je me condamne à ce supplice de voir cette brute patauger dans son fumier, de m'imaginer qu'il me ressemble, de chercher, toujours en vain, à lui être secourable. Et chaque année je reviens ici, plus indécis, plus torturé, plus anxieux.

J'ai essayé de le faire instruire. Il est idiot sans ressource.

J'ai essayé de lui rendre la vie moins pénible. Il est irrémédiablement ivrogne et emploie à boire tout l'argent qu'on lui donne et il sait fort bien vendre ses habits neufs pour se procurer de l'eau-de-vie.

J'ai essayé d'apitoyer sur lui son patron pour qu'il le ménageât, en offrant toujours de l'argent. L'aubergiste, étonné à la fin, m'a répondu fort sagement: "Tout ce que vous ferez pour lui, Monsieur, ne servira qu'à le perdre. Il faut le tenir comme un prisonnier. Sitôt qu'il a du temps ou du bien-être, il devient malfaisant. Si vous voulez faire du bien, ça ne manque pas, allez, les enfants abandonnés, mais choisissez-en un qui réponde à votre peine."

Que dire à cela?

Et si je laissais percer un soupçon des doutes qui me torturent, ce crétin, certes, deviendrait malin pour m'exploiter, me compromettre, me perdre, il me crierait "papa", comme dans mon rêve.

Et je me dis que j'ai tué la mère et perdu cet être atrophié, larve d'écurie, éclosé et poussé dans le fumier, cet homme qui, élevé comme d'autres, aurait été pareil aux autres.

Et vous ne vous figurez pas la sensation étrange, confuse et intolérable que j'éprouve en face de lui en songeant que cela est sorti de moi, qu'il tient à moi par ce lien intime qui lie le fils au père, que, grâce aux terribles lois de l'hérédité, il est moi par mille choses, par son sang et par sa chair, et qu'il a jusqu'aux mêmes germes de maladies, aux mêmes ferments de passions.

Et j'ai sans cesse un inapaisable et douloureux besoin de le voir; et sa vue me fait horriblement souffrir; et de ma fenêtre, là-bas, je le regarde pendant des heures remuer et charrier les ordures des bêtes, en me répétant: "C'est mon fils."

Et je sens, parfois, d'intolérables envies de l'embrasser. Je n'ai même jamais touché sa main sordide.

L'académicien se tut. Et son compagnon, l'homme politique, murmura: "Oui, vraiment, nous devrions bien nous occuper un peu plus des enfants qui n'ont pas de père."

Et un souffle de vent traversant le grand arbre jaune secoua ses grappes, enveloppa d'une nuée odorante et fine les deux vieillards qui la respirèrent à longs traits.

Et le sénateur ajouta: "C'est bon vraiment d'avoir vingt-cinq ans, et même de faire des enfants comme ça"

Le voleur

Puisque je vous dis qu'on ne la croira pas.

- Racontez tout de même.

- Je le veux bien. Mais j'éprouve d'abord le besoin de vous affirmer que mon histoire est vraie en tous points, quelque invraisemblable qu'elle paraisse. Les peintres seuls ne s'étonneront point, surtout les vieux qui ont connu cette époque où l'esprit farceur sévissait si bien qu'il nous hantait encore dans les circonstances les plus graves.

Et le vieil artiste se mit à cheval sur une chaise.

Ceci se passait dans la salle à manger d'un hôtel de Barbizon.

Il reprit:

- Donc nous avons dîné ce soir-là chez le pauvre Sorieul, aujourd'hui mort, le plus enragé de nous. Nous étions trois seulement: Sorieul, moi et Le Poittevin, je crois; mais je n'oserais affirmer, que c'était lui. Je parle, bien entendu, du peintre de marine. Eugène Le Poittevin, mort aussi, et non du paysagiste, bien vivant et plein de talent.

Dire que nous avons dîné chez Sorieul, cela signifie que nous étions gris. Le Poittevin seul avait gardé sa raison, un peu noyée il est vrai, mais claire encore. Nous étions jeunes, en ce temps-là. Etendus sur des tapis, nous discourions extravagamment dans la petite chambre qui touchait à l'atelier. Sorieul, le dos à terre, les jambes sur une chaise, parlait bataille, discourait sur les uniformes de l'Empire, et soudain se levant, il prit dans sa grande armoire aux accessoires une tenue complète de hussard, et s'en revêtit. Après quoi il contraignit Le Poittevin à se costumer en grenadier. Et comme celui-ci résistait, nous l'empoignâmes, et, après l'avoir déshabillé, nous l'introduisîmes dans un uniforme immense où il fut englouti.

Je me déguisai moi-même en cuirassier. Et Sorieul nous fit exécuter un mouvement compliqué. Puis il s'écria: "Puisque nous sommes ce soir des soudards, buvons comme des soudards."

Un punch fut allumé, avalé, puis une seconde fois la flamme s'éleva sur le bol rempli de rhum. Et nous chantions à pleine gueule des chansons anciennes, des chansons que braillaient jadis les vieux troupiers de la grande armée.

Tout à coup Le Poittevin, qui restait, malgré tout, presque maître de lui, nous fit taire, puis, après un silence de quelques secondes, il dit à mi-voix: "Je suis sûr qu'on a marché dans l'atelier." Sorieul se leva comme il put, et s'écria: "Un voleur! quelle chance!" Puis, soudain, il entonna la Marseillaise:

Aux armes, citoyens!

Et, se précipitant sur une panoplie, il nous équipa, selon nos uniformes. J'eus une sorte de mousquet et un sabre; Le Poittevin, un gigantesque fusil à baïonnette, et Sorieul, ne trouvant pas ce qu'il fallait, s'empara d'un pistolet d'arçon qu'il glissa dans sa ceinture et d'une hache d'abordage qu'il brandit. Puis il ouvrit avec précaution la porte de l'atelier, et l'armée entra sur le territoire suspect.

Quand nous fûmes au milieu de la vaste pièce encombrée de toiles immenses, de meubles, d'objets singuliers et inattendus, Sorieul nous dit: "Je me nomme général. Tenons un conseil de guerre. Toi, les cuirassiers, tu vas couper la retraite à l'ennemi, c'est-à-dire donner un tour de clef à la porte. Toi, les grenadiers, tu seras mon escorte"

J'exécutai le mouvement commandé, puis je rejoignis le gros des troupes qui opérait une reconnaissance.

Au moment où j'allais le rattraper derrière un grand paravent, un bruit furieux éclata. Je m'élançai, pourtant toujours une bougie à la main. Le Poittevin venait de traverser d'un coup de baïonnette la poitrine d'un mannequin dont Sorieul fendait la tête à coups de hache. L'erreur reconnue, le général commanda: "Soyons prudents", et les opérations recommencèrent.

Depuis vingt minutes au moins on fouillait tous les coins et recoins de l'atelier, sans succès, quand Le Poittevin eut l'idée d'ouvrir un immense placard. Il était sombre et profond, j'avançai mon bras qui tenait la lumière, et je reculai stupéfait; un homme était là, un homme vivant, qui m'avait regardé.

Immédiatement, je refermai le placard à deux tours de clef, et on tint de nouveau conseil.

Les avis étaient très partagés. Sorieul voulait enfumer le voleur. Le Poittevin parlait de le prendre par la famine. Je proposai de faire sauter le placard avec de la poudre.

L'avis de Le Poittevin prévalut; et, pendant qu'il montait la garde avec son grand fusil, nous allâmes chercher le reste du punch et nos pipes, puis on s'installa devant la porte fermée, et on but au prisonnier.

Au bout d'une demi-heure, Sorieul dit: "C'est égal, je voudrais bien le voir de près. Si nous nous emparions de lui par la force?"

Je criai: "Bravo!" Chacun s'élança sur ses armes; la porte du placard fut ouverte, et Sorieul, armant son pistolet qui n'était pas chargé, se précipita le premier.

Nous le suivîmes en hurlant. Ce fut une bousculade effroyable dans l'ombre; et après cinq minutes d'une lutte invraisemblable, nous ramenâmes au jour une sorte de vieux bandit à cheveux blancs, sordide et déguenillé.

On lui lia les pieds et les mains, puis on l'assit dans un fauteuil. Il ne prononça pas une parole.

Alors Sorieul, pénétré d'une ivresse solennelle, se tourna vers nous:

"Maintenant nous allons juger ce misérable."

J'étais tellement gris que cette proposition me parut toute naturelle.

Le Poittevin fut chargé de présenter la défense et moi de soutenir l'accusation.

Il fut condamné à mort à l'unanimité moins une voix, celle de son défenseur.

"Nous allons l'exécuter", dit Sorieul. Mais un scrupule lui vint: "Cet homme ne doit pas mourir privé des secours de la religion. Si on allait chercher un prêtre?" J'objectai qu'il était tard. Alors Sorieul me proposa de remplir cet office; et il exhorta le criminel à se confesser dans mon sein.

L'homme, depuis cinq minutes, roulait des yeux épouvantés, se demandant à que genre d'êtres il avait affaire. Alors il articula d'une voix creuse, brûlée par l'alcool: "Vous voulez rire, sans doute." Mais Sorieul l'agenouilla de force, et, de crainte que ses parents eussent omis de le faire baptiser, il lui versa sur le crâne un verre de rhum.

Puis il dit:

"Confesse-toi à Monsieur; ta dernière heure a sonné."

Eperdu, le vieux gredin se mit à crier:

"Au secours!" avec une telle force qu'on fut contraint de le bâillonner pour ne pas réveiller tous les voisins. Alors il se roula par terre, ruant et se tordant, renversant les meubles, crevant les toiles. A la fin, Sorieul, impatienté, cria: "Finissons-en." Et visant le misérable étendu par terre, il pressa la détente de son pistolet. Le chien tomba avec un petit bruit sec. Emporté par l'exemple, je tirai à mon tour. Mon fusil, qui était à pierre, lança une étincelle dont je fus surpris.

Alors Le Poittevin prononça gravement ces paroles: "Avons-nous bien le droit de tuer cet homme?"

Sorieul, stupéfait, répondit: "Puisque nous l'avons condamné à mort!"

Mais Le Poittevin reprit: "On ne fusille pas les civils, celui-ci doit être livré au bourreau. Il faut le conduire au poste."

L'argument nous parut concluant. On ramassa l'homme, et comme il ne pouvait marcher, il fut placé sur une planche de table à modèle, solidement attaché, et je l'emportais avec Le Poittevin, tandis que Sorieul, armé jusqu'aux dents, fermait la marche.

Devant le poste, la sentinelle nous arrêta. Le chef de poste, mandé, nous reconnut, et, comme chaque jour il était témoin de nos farces, de nos scies, de nos inventions invraisemblables, il se contenta de rire et refusa notre prisonnier.

Sorieul insista: alors le soldat nous invita sévèrement à retourner chez nous sans faire de bruit.

La troupe se remit en route et rentra dans l'atelier. Je demandai: "Qu'allons-nous faire du voleur?"

Le Poittevin, attendri, affirma qu'il devait être bien fatigué, cet homme. En effet, il avait l'air agonisant, ainsi ficelé, bâillonné, ligaturé sur sa planche.

Je fus pris à mon tour d'une pitié violente, une pitié d'ivrogne, et, enlevant son bâillon, je lui demandai: "Eh bien, mon pauvre vieux, comment ça va-t-il?"

Il gémit: "J'en ai assez, nom d'un chien!" Alors Sorieul devint paternel. Il le délivra de tous ses liens, le fit asseoir, le tutoya, et, pour le reconforter, nous nous mîmes tous trois à préparer bien vite un nouveau punch. Le voleur, tranquille dans son fauteuil, nous regardait. Quand la boisson fut prête, on lui tendit un verre; nous lui aurions volontiers soutenu la tête, et on trinqua.

Le prisonnier but autant qu'un régiment. Mais, comme le jour commençait à paraître, il se leva, et, d'un air fort calme: "Je vais être obligé de vous quitter, parce qu'il faut que je rentre chez moi."

Nous fûmes désolés; on voulut le retenir, mais il se refusa à rester plus longtemps.

Alors on se serra la main, et Sorieul, avec sa bougie, l'éclaira dans le vestibule, en criant: "Prenez garde à la marche sous la porte cochère."

On riait franchement autour du conteur. Il se leva, alluma sa pipe, et il ajouta, en se campant en face de nous:

"Mais le plus drôle de mon histoire, c'est qu'elle est vraie."

Le verrou

A Raoul Denisane.

Les quatre verres devant les dîneurs restaient à moitié pleins maintenant, ce qui indique généralement que les convives le sont tout à fait. On commençait à parler sans écouter les réponses, chacun ne s'occupant que de ce qui se passait en lui; et les voix devenaient éclatantes, les gestes exubérants, les yeux allumés.

C'était un dîner de garçons, de vieux garçons endurcis. Ils avaient fondé ce repas régulier, une vingtaine d'années auparavant, en le baptisant: "Le Célibat". Ils étaient alors quatorze bien décidés à ne jamais prendre femme. Ils restaient quatre maintenant. Trois étaient morts, et les sept autres mariés.

Ces quatre-là tenaient bon; et ils observaient scrupuleusement, autant qu'il était en leur pouvoir, les règles établies au début de cette curieuse association. Ils s'étaient juré, les mains dans les mains, de détourner de ce qu'on appelle le droit chemin toutes les femmes qu'ils pourraient, de préférence celle des amis, de préférence encore celle des amis les plus intimes. Aussi, dès que l'un d'eux quittait la société pour fonder une famille, il avait soin de se fâcher d'une façon définitive avec tous ses anciens compagnons.

Ils devaient, en outre, à chaque dîner, s'entre-confesser, se raconter avec tous les détails et les noms, et les renseignements les plus précis, leurs dernières aventures. D'où cette espèce de dicton devenu familier entre eux: "Mentir comme un célibataire."

Ils professaient, en outre, le mépris le plus complet pour la Femme, qu'ils traitaient de "Bête à plaisir". Ils citaient à tout instant Schopenhauer, leur dieu; réclamaient le rétablissement des harems et des tours, avaient fait broder sur le linge de table qui servait au dîner du Célibat, ce précepte ancien: "Mulier, perpetuus infans" et au-dessous, le vers d'Alfred de Vigny:

La femme, enfant malade et douze fois impure!

De sorte qu'à force de mépriser les femmes, ils ne pensaient qu'à elles, ne vivaient que pour elles, tendaient vers elles tous leurs efforts, tous leurs désirs.

Ceux d'entre eux qui s'étaient mariés, les appelaient vieux galantins, les plaisantaient et les craignaient.

C'était juste au moment de boire le champagne que devaient commencer les confidences au dîner du Célibat.

Ce jour-là, ces vieux, car ils étaient vieux à présent, et plus ils vieillissaient, plus ils racontaient de surprenantes bonnes fortunes, ces vieux furent intarissables. Chacun des quatre, depuis un mois, avait séduit au moins une femme par jour; et quelles femmes! les plus jeunes, les plus nobles, les plus riches, les plus belles!

Quand ils eurent terminé leurs récits, l'un d'eux, celui qui, ayant parlé le premier, avait dû, ensuite, écouter les autres, se leva. "Maintenant que nous avons fini de blaguer, dit-il, je me propose de vous raconter, non pas ma dernière, mais ma première aventure, j'entends la première aventure de ma vie, ma première chute (car c'est une chute) dans les bras d'une femme. Oh! je ne vais pas vous narrer mon... comment dirai-je?... mon tout premier début, non. Le premier fossé sauté (je dis fossé au figuré) n'a rien d'intéressant. Il est généralement boueux, et on s'en relève un peu sali avec une charmante illusion de moins, un vague dégoût, une pointe de tristesse. Cette réalité de l'amour, la première fois qu'on la touche, répugne un peu; on la rêvait tout autre, plus délicate, plus fine. Il vous en reste une sensation morale et physique d'écoeurement comme lorsqu'on a mis la main, par hasard, en des choses poisseuses, et qu'on n'a pas d'eau pour se laver. On a beau frotter, ça reste.

Oui, mais comme on s'y accoutume bien, et vite! Je te crois, qu'on s'y fait! Cependant...



cependant, pour ma part, j'ai toujours regretté de n'avoir pas pu donner de conseils au Créateur au moment où il a organisé cette chose-là. Qu'est-ce que j'aurais imaginé; je ne le sais pas au juste; mais je crois que je l'aurais arrangée autrement. J'aurais cherché une combinaison plus convenable et plus poétique, oui, plus poétique.

Je trouve que le bon Dieu s'est montré vraiment trop... trop... naturaliste. Il a manqué de poésie dans son invention.

Donc, ce que je veux vous raconter, c'est ma première femme du monde, la première femme du monde que j'ai séduite. Pardon, je veux dire la première femme du monde qui m'a séduit. Car, au début, c'est nous qui nous laissons prendre, tandis que, plus tard... c'est la même chose."

C'était une amie de ma mère, une femme charmante d'ailleurs. Ces êtres-là, quand ils sont chastes, c'est généralement par bêtise, et quand ils sont amoureux, ils sont enragés. On nous accuse de les corrompre! Ah! bien oui! Avec elles, c'est toujours le lapin qui commence, et jamais le chasseur. Oh! elles n'ont pas l'air d'y toucher, je le sais, mais elles y touchent; elles font de nous ce qu'elles veulent sans que cela paraisse; et puis elles nous accusent de les avoir perdues, déshonorées, avilies, que sais-je?

Celle dont je parle nourrissait assurément une furieuse envie de se faire avilir par moi. Elle avait peut-être trente-cinq ans; j'en comptais à peine vingt-deux. Je ne songeais pas plus à la séduire que je ne songeais à me faire trappiste. Or, un jour, comme je lui rendais visite, et que je considérais avec étonnement son costume, un peignoir du matin considérablement ouvert, ouvert comme une porte d'église quand on sonne la messe, elle me prit la main, la serra, vous savez, la serra comme elles serrent dans ces moments-là, et avec un soupir demi-pâmé, ces soupirs qui viennent d'en bas, elle me dit: "Oh! ne me regardez pas comme ça, mon enfant."

Je devins plus rouge qu'une tomate et plus timide encore que d'habitude, naturellement. J'avais bien envie de m'en aller, mais elle me tenait la main, et ferme. Elle la posa sur sa poitrine, une poitrine bien nourrie; et elle me dit: "Tenez, sentez mon coeur, comme il bat." Certes, il battait. Moi, je commençais à saisir, mais je ne savais comment m'y prendre, ni par où commencer. J'ai changé depuis.

Comme je demeurais toujours une main appuyée sur la grasse doublure de son coeur, et l'autre main tenant mon chapeau, et comme je continuais à la regarder avec un sourire confus, un sourire niais, un sourire de peur, elle se redressa soudain, et, d'une voix irritée: "Ah çà, que faites-vous, jeune homme, vous êtes indécent et mal appris." Je retirai ma main bien vite, je cessai de sourire, et je balbutiai des excuses, et je me levai, et je m'en allai abasourdi, la tête perdue.

Mais j'étais pris, je rêvai d'elle. Je la trouvais charmante, adorable; je me figurai que je l'aimais, que je l'avais toujours aimée, je résolus d'être entreprenant, téméraire même!

Quand je la revis, elle eut pour moi un petit sourire en coulisse. Oh! ce petit sourire, comme il me troubla. Et sa poignée de main fut longue, avec une insistance significative.

A partir de ce jour je lui fis la cour, paraît-il. Du moins, elle m'affirma depuis que je l'avais séduite, captée, déshonorée, avec un rare machiavélisme, une habileté consommée, une persévérance de mathématicien, et des ruses d'Apache.

Mais une chose me troublait étrangement. En quel lieu s'accomplirait mon triomphe? J'habitais dans ma famille, et ma famille, sur ce point se montrait intransigeante. Je n'avais pas l'audace nécessaire pour franchir, une femme au bras, une porte d'hôtel en plein jour; je

ne savais à qui demander conseil.

Or, mon amie, en causant avec moi d'une façon badine, m'affirma que tout jeune homme devait avoir une chambre en ville. Nous habitions à Paris. Ce fut un trait de lumière, j'eus une chambre; elle y vint.

Elle y vint un jour de novembre. Cette visite que j'aurais voulu différer me troubla beaucoup parce que je n'avais pas de feu. Et je n'avais pas de feu parce que ma cheminée fumait. La veille justement j'avais fait une scène à mon propriétaire, un ancien commerçant, et il m'avait promis de venir lui-même avec le fumiste, avant deux jours, pour examiner attentivement les travaux à exécuter.

Dès qu'elle fut entrée, je lui déclarai: "Je n'ai pas de feu, parce que ma cheminée fume." Elle n'eut pas l'air de m'écouter, elle balbutia: "Ça ne fait rien, j'en ai..." Et comme je demeurais surpris, elle s'arrêta toute confuse; puis reprit: "Je ne sais plus ce que je dis... je suis folle... je perds la tête... Qu'est-ce que je fais, Seigneur! Pourquoi suis-je venue, malheureuse! Oh! quelle honte!..." Et elle s'abattit en sanglotant dans mes bras.

Je crus à ses remords et je lui jurai que je la respecterais. Alors elle s'écroula à mes genoux en gémissant: "Mais tu ne vois donc pas que je t'aime, que tu m'as vaincue, affolée!"

Aussitôt je crus opportun de commencer les approches. Mais elle tressaillit, se releva, s'enfuit jusque dans une armoire pour se cacher, en criant: "Oh! ne me regardez pas, non, non. Ce jour me fait honte. Au moins si tu ne me voyais pas, si nous étions dans l'ombre, la nuit, tous les deux. Y songes-tu? Quel rêve! Oh! ce jour!"

Je me précipitai sur la fenêtre, je fermai les contrevents, je croisai les rideaux, je pendis un paletot sur un filet de lumière qui passait encore; puis, les mains étendues pour ne pas tomber sur les chaises, le coeur palpitant, je la cherchai, je la trouvai.

Ce fut un nouveau voyage, à deux, à tâtons, les lèvres unies, vers l'autre coin où se trouvait mon alcôve. Nous n'allions pas droit, sans doute, car je rencontrai d'abord la cheminée, puis la commode, puis enfin ce que nous cherchions.

Alors j'oubliai tout dans une extase frénétique. Ce fut une heure de folie, d'emportement, de joie surhumaine; puis, une délicieuse lassitude nous ayant envahis, nous nous endormîmes, aux bras l'un de l'autre.

Et je rêvai. Mais voilà que dans mon rêve il me sembla qu'on m'appelait, qu'on criait au secours; puis je reçus un coup violent; j'ouvris les yeux!...

Oh!... Le soleil couchant, rouge, magnifique, entrant tout entier par ma fenêtre grande ouverte, semblait nous regarder du bord de l'horizon, illuminait d'une lueur d'apothéose mon lit tumultueux, et, couchée dessus, une femme éperdue, qui hurlait, se débattait, se tortillait, s'agitait des pieds et des mains pour saisir un bout de drap, un coin de rideau, n'importe quoi, tandis que, debout au milieu de la chambre, effarés, côte à côte, mon propriétaire en redingote, flanqué du concierge et d'un fumiste noir comme un diable, nous contemplait avec des yeux stupides.

Je me dressai furieux, prêt à lui sauter au collet, et je criai: "Que faites-vous chez moi, nom de Dieu!"

Le fumiste, prit d'un rire irrésistible, laissa tomber la plaque de tôle qu'il portait à la main. Le concierge semblait devenu fou; et le propriétaire balbutia: "Mais, Monsieur, c'était... c'était... pour la cheminée... la cheminée..." Je hurlai: "F...ichez le camp, nom de Dieu!"

Alors il retira son chapeau d'un air confus et poli, et, s'en allant à reculons, murmura:

"Pardon, Monsieur, excusez-moi, si j'avais cru vous déranger, je ne serais pas venu. Le concierge m'avait affirmé que vous étiez sorti. Excusez-moi." Et ils partirent.

Depuis ce temps-là, voyez-vous, je ne ferme jamais les fenêtres; mais je pousse toujours les verrous.

Un parricide

L'avocat avait plaidé la folie. Comment expliquer autrement ce crime étrange?

On avait retrouvé un matin, dans les roseaux, près de Chatou, deux cadavres enlacés, la femme et l'homme, deux mondains connus, riches, plus tout jeunes, et mariés seulement de l'année précédente, la femme n'étant veuve que depuis trois ans.

On ne leur connaissait point d'ennemis, ils n'avaient pas été volés. Il semblait qu'on les eût jetés de la berge dans la rivière, après les avoir frappés, l'un après l'autre, avec une longue pointe de fer.

L'enquête ne faisait rien découvrir. Les mariniers interrogés ne savaient rien; on allait abandonner l'affaire, quand un jeune menuisier d'un village voisin, nommé Georges Louis, dit Le Bourgeois, vint se constituer prisonnier.

A toutes les interrogations, il ne répondit que ceci:

"Je connaissais l'homme depuis deux ans, la femme depuis six mois. Ils venaient souvent me faire réparer des meubles anciens, parce que je suis habile dans le métier."

Et quand on lui demandait:

"Pourquoi les avez-vous tués?"

Il répondait obstinément:

"Je les ai tués parce que j'ai voulu les tuer."

On n'en put tirer autre chose.

Cet homme était un enfant naturel sans doute, mis autrefois en nourrice dans le pays, puis abandonné. Il n'avait pas d'autre nom que Georges Louis, mais comme, en grandissant, il devint singulièrement intelligent, avec des goûts et des délicatesses natives que n'avaient point ses camarades, on le surnomma: "le bourgeois"; et on ne l'appelait plus autrement. Il passait pour remarquablement adroit dans le métier de menuisier qu'il avait adopté. Il faisait même un peu de sculpture sur bois. On le disait aussi fort exalté, partisan des doctrines communistes et même nihilistes, grand liseur de romans d'aventures, de romans à drames sanglants, électeur influent et orateur habile dans les réunions publiques d'ouvriers ou de paysans.

L'avocat avait plaidé la folie.

Comment pouvait-on admettre, en effet, que cet ouvrier eût tué ses meilleurs clients, des clients riches et généreux (il le reconnaissait), qui lui avaient fait faire depuis deux ans, pour trois mille francs de travail (ses livres en faisaient foi). Une seule explication se présentait: la folie, l'idée fixe du déclassé qui se venge sur deux bourgeois de tous les bourgeois, et l'avocat fit une allusion habile à ce surnom de LE BOURGEOIS donné par le pays à cet abandonné; il s'écriait:

"N'est-ce pas une ironie, et une ironie capable d'exalter encore ce malheureux garçon qui n'a ni père ni mère? C'est un ardent républicain. Que dis-je? Il appartient même à ce parti

politique que la République fusillait et déportait naguère, qu'elle accueille aujourd'hui à bras ouverts, à ce parti pour qui l'incendie est un principe et le meurtre un moyen tout simple.

Ces tristes doctrines, acclamées maintenant dans les réunions publiques, ont perdu cet homme. Il a entendu des républicains, des femmes même, oui, des femmes! demander le sang de M. Gambetta, le sang de M. Grévy; son esprit malade a chaviré; il a voulu du sang, du sang de bourgeois!

Ce n'est pas lui qu'il faut condamner, Messieurs, c'est la Commune!"

Des murmures d'approbation coururent. On sentit bien que la cause était gagnée pour l'avocat. Le ministère public ne répliqua pas.

Alors le président posa au prévenu la question d'usage:

"Accusé, n'avez-vous rien à ajouter pour votre défense?"

L'homme se leva.

Il était de petite taille, d'un blond de lin, avec des yeux gris, fixes et clairs. Une voix forte, franche et sonore sortait de ce frêle garçon et changeait brusquement, aux premiers mots, l'opinion qu'on s'était faite de lui.

Il parla hautement, d'un ton déclamatoire, mais si net que ses moindres paroles se faisaient entendre jusqu'au fond de la grande salle:

"Mon président, comme je ne veux pas aller dans une maison de fous, et que je préfère même la guillotine, je vais tout vous dire.

J'ai tué cet homme et cette femme parce qu'ils étaient mes parents.

Maintenant, écoutez-moi et jugez-moi."

Une femme, ayant accouché d'un fils, l'envoya quelque part en nourrice. Sut-elle seulement en quel pays son complice porta le petit être innocent, mais condamné à la misère éternelle, à la honte d'une naissance illégitime, plus que cela: à la mort, puisqu'on l'abandonna, puisque la nourrice, ne recevant plus la pension mensuelle, pouvait, comme elles font souvent, le laisser dépérir, souffrir de faim, mourir de délaissement!

La femme qui m'allaita fut honnête, plus honnête, plus femme, plus grande, plus mère que ma mère. Elle m'éleva. Elle eut tort en faisant son devoir. Il vaut mieux laisser périr ces misérables jetés aux villages des banlieues, comme on jette une ordure aux bornes.

Je grandis avec l'impression vague que je portais un déshonneur. Les autres enfants m'appelèrent un jour "bâtard". Ils ne savaient pas ce que signifiait ce mot, entendu par l'un d'eux chez ses parents. Je l'ignorais aussi, mais je le sentis.

J'étais, je puis le dire, un des plus intelligents de l'école. J'aurais été un honnête homme, mon président, peut-être un homme supérieur, si mes parents n'avaient pas commis le crime de m'abandonner.

Ce crime, c'est contre moi qu'ils l'ont commis. Je fus la victime, eux furent les coupables. J'étais sans défense, ils furent sans pitié. Ils devaient m'aimer: ils m'ont rejeté.

Moi, je leur devais la vie - mais la vie est-elle un présent? La mienne, en tous cas, n'était qu'un malheur. Après leur honteux abandon, je ne leur devais plus que la vengeance. Ils ont accompli contre moi l'acte le plus inhumain, le plus infâme, le plus monstrueux qu'on puisse accomplir contre un être.

- Un homme injurié frappe; un homme volé reprend son bien par la force. Un homme trompé,

joué, martyrisé, tue; un homme souffleté tue; un homme déshonoré tue. J'ai été plus volé, trompé, martyrisé, souffleté moralement, déshonoré, que tous ceux dont vous absolvez la colère.

Je me suis vengé, j'ai tué. C'était mon droit légitime. J'ai pris leur vie heureuse en échange de la vie horrible qu'ils m'avaient imposée.

Vous allez parler de parricide! Etaient-ils mes parents, ces gens pour qui je fus un fardeau abominable, une terreur, une tache d'infamie; pour qui ma naissance fut une calamité et ma vie une menace de honte? Ils cherchaient un plaisir égoïste; ils ont eu un enfant imprévu. Ils ont supprimé l'enfant. Mon tour est venu d'en faire autant pour eux.

Et pourtant, dernièrement encore, j'étais prêt à les aimer.

Voici deux ans, je vous l'ai dit, que l'homme, mon père, entra chez moi pour la première fois. Je ne soupçonnais rien. Il me commanda deux meubles. Il avait pris, je le sus plus tard, des renseignements auprès du curé, sous le sceau du secret; bien entendu.

Il revint souvent; il me faisait travailler et payait bien. Parfois même il causait un peu de choses et d'autres. Je me sentais de l'affection pour lui.

Au commencement de cette année il amena sa femme, ma mère. Quand elle entra, elle tremblait si fort que je la crus atteinte d'une maladie nerveuse. Puis elle demanda un siège et un verre d'eau. Elle ne dit rien; elle regarda mes meubles d'un air fou, et elle ne répondait que oui et non, à tort et à travers, à toutes les questions qu'il lui posait! Quand elle fut partie, je la crus un peu toquée.

Elle revint le mois suivant. Elle était calme, maîtresse d'elle. Ils restèrent, ce jour-là, assez longtemps à bavarder, et ils me firent une grosse commande. Je la revis encore trois fois, sans rien deviner; mais un jour voilà qu'elle se mit à me parler de ma vie, de mon enfance, de mes parents. Je répondis: "Mes parents, Madame, étaient des misérables qui m'ont abandonné." Alors elle porta la main sur son coeur, et tomba sans connaissance. Je pensai tout de suite: "C'est ma mère!" mais je me gardai bien de laisser rien voir. Je voulais la regarder venir.

Par exemple, je pris de mon côté mes renseignements. J'appris qu'ils n'étaient mariés que du mois de juillet précédent, ma mère n'étant devenue veuve que depuis trois ans. On avait bien chuchoté qu'ils s'étaient aimés du vivant du premier mari, mais on n'en avait aucune preuve. C'était moi la preuve, la preuve qu'on avait cachée d'abord, espéré détruire ensuite.

J'attendis. Elle reparut un soir, toujours accompagnée de mon père. Ce jour-là, elle semblait fort émue, je ne sais pourquoi. Puis, au moment de s'en aller, elle me dit: "Je vous veux du bien, parce que vous m'avez l'air d'un honnête garçon et d'un travailleur; vous penserez sans doute à vous marier quelque jour; je viens vous aider à choisir librement la femme qui vous conviendra. Moi, j'ai été mariée contre mon coeur une fois, et je sais comme on en souffre. Maintenant, je suis riche, sans enfants, libre, maîtresse de ma fortune. Voici votre dot."

Elle me tendit une grande enveloppe cachetée.

Je la regardai fixement, puis je lui dis: "Vous êtes ma mère?"

Elle recula de trois pas et se cacha les yeux de la main pour ne plus me voir. Lui, l'homme, mon père, la soutint dans ses bras et il me cria: "Mais vous êtes fou!"

Je répondis: "Pas du tout. Je sais bien que vous êtes mes parents. On ne me trompe pas ainsi. Avouez-le et je vous garderai le secret; je ne vous en voudrai pas; je resterai ce que je suis, un menuisier."

Il reculait vers la sortie en soutenant toujours sa femme qui commençait à sangloter. Je courus fermer la porte, je mis la clef dans ma poche, et je repris: "Regardez-la donc et niez encore qu'elle soit ma mère."

Alors il s'emporta, devenu très pâle, épouvanté par la pensée que le scandale évité jusqu'ici pouvait éclater soudain; que leur situation, leur renom, leur honneur seraient perdus d'un seul coup; il balbutiait: "Vous êtes une canaille qui voulez nous tirer de l'argent. Faites donc du bien au peuple, à ces manants-là, aidez-les, secourez-les!"

Ma mère, éperdue, répétait coup sur coup: "Allons-nous-en, allons-nous-en!"

Alors, comme la porte était fermée, il cria: "Si vous ne m'ouvrez pas tout de suite, je vous fais flanquer en prison pour chantage et violence!"

J'étais resté maître de moi; j'ouvris la porte et je les vis s'enfoncer dans l'ombre.

Alors il me sembla tout à coup que je venais d'être fait orphelin, d'être abandonné, poussé au ruisseau. Une tristesse épouvantable, mêlée de colère, de haine, de dégoût, m'envahit; j'avais comme un soulèvement de tout mon être, un soulèvement de la justice, de la droiture, de l'honneur, de l'affection rejetée. Je me mis à courir pour les rejoindre le long de la Seine qu'il leur fallait suivre pour gagner la gare de Chatou.

Je les rattrapai bientôt. La nuit était venue toute noire. J'allais à pas de loup sur l'herbe, de sorte qu'ils ne m'entendirent pas. Ma mère pleurait toujours. Mon père disait: "C'est votre faute. Pourquoi avez-vous tenu à le voir! C'était une folie dans notre position. On aurait pu lui faire du bien de loin, sans se montrer. Puisque nous ne pouvons le reconnaître, à quoi servaient ces visites dangereuses?"

Alors, je m'élançai devant eux, suppliant. Je balbutiai: "Vous voyez bien que vous êtes mes parents. Vous m'avez déjà rejeté une fois, me repoussez-vous encore?"

Alors, mon président, il leva la main sur moi, je vous le jure sur l'honneur, sur la loi, sur la République. Il me frappa, et comme je le saisisais au collet, il tira de sa poche un revolver.

J'ai vu rouge, je ne sais plus, j'avais mon compas dans ma poche; je l'ai frappé, frappé tant que j'ai pu.

Alors elle s'est mise à crier: "Au secours! à l'assassin!" en m'arrachant la barbe. Il paraît que je l'ai tuée aussi. Est-ce que je sais, moi, ce que j'ai fait, à ce moment-là?

Puis, quand je les ai vus tous deux par terre, je les ai jetés à la Seine, sans réfléchir.

Voilà. - Maintenant, jugez-moi.

L'accusé se rassit. Devant cette révélation, l'affaire a été reportée à la session suivante. Elle passera bientôt. Si nous étions jurés, que ferions-nous de ce parricide?

Le pardon

Elle avait été élevée dans une de ces familles qui vivent enfermées en elles-mêmes, et qui semblent toujours loin de tout. Elles ignorent les événements politiques, bien qu'on en cause à table; mais les changements de gouvernement se passent si loin, si loin, qu'on parle de cela comme d'un fait historique, comme de la mort de Louis XVI ou du débarquement de Napoléon.

Les moeurs se modifient, les modes se succèdent. On ne s'en aperçoit guère dans la famille calme où l'on suit toujours les coutumes traditionnelles. Et si quelque histoire scabreuse se

passé dans les environs, le scandale vient mourir au seuil de la maison. Seuls, le père et la mère, un soir, échantent quelques mots là-dessus, mais à mi-voix, à cause des murs qui ont partout des oreilles. Et, discrètement, le père dit:

"Tu as su cette terrible affaire dans la famille des Rivoil?"

Et la mère répond:

"Qui aurait jamais cru cela? C'est affreux."

Les enfants ne se doutent de rien, et ils arrivent à l'âge de vivre à leur tour, avec un bandeau sur les yeux et sur l'esprit, sans soupçonner les dessous de l'existence, sans savoir qu'on ne pense pas comme on parle, et qu'on ne parle point comme on agit; sans savoir qu'il faut vivre en guerre avec tout le monde, ou du moins en paix armée, sans deviner qu'on est sans cesse trompé quand on est naïf, joué quand on est sincère, maltraité quand on est bon.

Les uns vont jusqu'à la mort dans cet aveuglement de probité, de loyauté, d'honneur; tellement intègres que rien ne leur ouvre les yeux.

Les autres, désabusés sans bien comprendre, trébuchent éperdus, désespérés, et meurent en se croyant les jouets d'une fatalité exceptionnelle, les victimes misérables d'événements funestes et d'hommes particulièrement criminels.

Les Savignol marièrent leur fille Berthe à dix-huit ans. Elle épousa un jeune homme de Paris, Georges Baron, qui faisait des affaires à la Bourse. Il était beau garçon, parlait bien, avec tous les dehors probes qu'il fallait; mais, au fond du coeur, il se moquait un peu de ses beaux-parents attardés, qu'il appelait entre amis: "Mes chers fossiles."

Il appartenait à une bonne famille; et la jeune fille était riche.

Il l'emmena vivre à Paris.

Elle devint une de ces provinciales de Paris dont la race est nombreuse. Elle demeura ignorante de la grande ville, de son monde élégant, de ses plaisirs, de ses costumes, comme elle était demeurée ignorante de la vie, de ses perfidies et de ses mystères.

Enfermée en son ménage, elle ne connaissait guère que sa rue, et quand elle s'aventurait dans un autre quartier, il lui semblait accomplir un voyage lointain en une ville inconnue et étrangère. Elle disait le soir:

"J'ai traversé les boulevards, aujourd'hui."

Deux ou trois fois par an, son mari l'emmenait au théâtre. C'étaient des fêtes dont le souvenir ne s'éteignait plus et dont on reparlait sans cesse.

Quelquefois, à table, trois mois après, elle se mettait brusquement à rire, et s'écriait:

"Te rappelles-tu cet acteur habillé en général et qui imitait le chant du coq?"

Toutes ses relations se bornaient à deux familles alliées qui, pour elle, représentaient l'humanité. Elle les désignait en faisant précéder leur nom de l'article "les" - les Martinet et les Michelint.

Son mari vivait à sa guise, rentrant quand il voulait, parfois au jour levant, prétextant des affaires, ne se gênant point, sûr que jamais un soupçon n'effleurait cette âme candide.

Mais un matin, elle reçut une lettre anonyme.

Elle demeura éperdue, ayant le coeur trop droit pour comprendre l'infamie des dénonciations, pour mépriser cette lettre dont l'auteur se disait inspiré par l'intérêt de son bonheur, et la

haine du mal, et l'amour de la vérité.

On lui révélait que son mari avait, depuis deux ans, une maîtresse, une jeune veuve, Mme Rosset, chez qui il passait toutes ses soirées.

Elle ne sut ni feindre, ni dissimuler, ni épier, ni ruser. Quand il revint pour déjeuner, elle lui jeta cette lettre, en sanglotant, et s'enfuit dans sa chambre.

Il eut le temps de comprendre, de préparer sa réponse et il alla frapper à la porte de sa femme. Elle ouvrit aussitôt, n'osant pas le regarder. Il souriait; il s'assit, l'attira sur ses genoux; et d'une voix douce, un peu moqueuse:

"Ma chère petite, j'ai en effet pour amie Mme Rosset, que je connais depuis dix ans et que j'aime beaucoup; j'ajouterai que je connais vingt autres familles dont je ne t'ai jamais parlé, sachant que tu ne recherches pas le monde, les fêtes et les relations nouvelles. Mais, pour en finir une fois pour toutes avec ces dénonciations infâmes, je te prierai de t'habiller après le déjeuner et nous irons faire une visite à cette jeune femme qui deviendra ton amie, je n'en doute pas."

Elle embrassa à pleins bras son mari; et, par une de ces curiosités féminines qui ne s'endorment plus une fois éveillées, elle ne refusa point d'aller voir cette inconnue qui lui demeurait, malgré tout, un peu suspecte. Elle sentait, par instinct, qu'un danger connu est presque évité.

Elle entra dans un petit appartement, coquet, plein de bibelots, orné avec art, au quatrième étage d'une belle maison. Au bout de cinq minutes d'attente dans un salon assombri par des tentures, des portières, des rideaux drapés gracieusement, une porte s'ouvrit et une jeune femme apparut, très brune, petite, un peu grasse, étonnée et souriante.

Georges fit les présentations.

"Ma femme, Mme Julie Rosset."

La jeune veuve poussa un léger cri d'étonnement et de joie, et s'élança, les deux mains ouvertes. Elle n'espérait point, disait-elle, avoir ce bonheur, sachant que Mme Baron ne voyait personne; mais elle était si heureuse, si heureuse! Elle aimait tant Georges (elle disait Georges tout court avec une fraternelle familiarité)! qu'elle avait une envie folle de connaître sa jeune femme et de l'aimer aussi.

Au bout d'un mois, les deux nouvelles amies ne se quittaient plus. Elles se voyaient chaque jour, souvent deux fois, et dînaient tous les soirs ensemble, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. Georges maintenant ne sortait plus guère, ne prétextait plus d'affaires, adorant, disait-il, son coin du feu.

Enfin un appartement s'étant trouvé libre dans la maison qu'habitait Mme Rosset, Mme Baron s'empressa de le prendre pour se rapprocher et se réunir encore davantage.

Et pendant deux années entières, ce fut une amitié sans nuage, une amitié de coeur et d'âme, absolue, tendre, dévouée, délicieuse. Berthe ne pouvait plus parler sans prononcer le nom de Julie, qui représentait pour elle la perfection.

Elle était heureuse, d'un bonheur parfait, calme et doux.

Mais voici que Mme Rosset tomba malade. Berthe ne la quitta plus. Elle passait les nuits, se désolait; son mari lui-même était désespéré.

Or, un matin, le médecin, en sortant de sa visite, prit à part Georges et sa femme, et leur annonça qu'il trouvait fort grave l'état de leur amie.



Dès qu'il fut parti, les jeunes gens, atterrés, s'assirent l'un en face de l'autre; puis, brusquement, se mirent à pleurer. Ils veillèrent, la nuit, tous les deux ensemble auprès du lit; et Berthe, à tout instant, embrassait tendrement la malade, tandis que Georges, debout devant les pieds de sa couche, la contemplait silencieusement avec une persistance acharnée.

Le lendemain, elle allait plus mal encore.

Enfin, vers le soir, elle déclara qu'elle se trouvait mieux, et contraignit ses amis à redescendre chez eux pour dîner.

Ils étaient tristement assis dans leur salle, sans guère manger, quand la bonne remit à Georges une enveloppe. Il l'ouvrit, lut, devint livide, et, se levant, il dit à sa femme, d'un air étrange: "Attends-moi, il faut que je m'absente un instant, je serai de retour dans dix minutes. Surtout ne sors pas."

Et il courut dans sa chambre prendre son chapeau.

Berthe l'attendit, torturée par une inquiétude nouvelle. Mais docile en tout, elle ne voulait point remonter chez son amie avant qu'il fût revenu.

Comme il ne reparaisait pas, la pensée lui vint d'aller voir en sa chambre s'il avait pris ses gants, ce qui eût indiqué qu'il devait entrer quelque part.

Elle les aperçut du premier coup d'oeil. Près d'eux un papier froissé gisait, jeté là.

Elle le reconnut aussitôt, c'était celui qu'on venait de remettre à Georges.

Et une tentation brûlante, la première de sa vie, lui vint de lire, de savoir. Sa conscience révoltée luttait, mais la démangeaison d'une curiosité fouettée et douloureuse poussait sa main. Elle saisit le papier, l'ouvrit, reconnut aussitôt l'écriture, celle de Julie, une écriture tremblée, au crayon. Elle lut: "Viens seul m'embrasser, mon pauvre ami, je vais mourir."

Elle ne comprit pas d'abord, et restait là stupide, frappée surtout par l'idée de mort. Puis, soudain, le tutoiement saisit sa pensée; et ce fut comme un grand éclair illuminant son existence, lui montrant toute l'infâme vérité, toute leur trahison, toute leur perfidie. Elle comprit leur longue astuce, leurs regards, sa bonne foi jouée, sa confiance trompée. Elle les revit l'un en face de l'autre, le soir sous l'abat-jour de sa lampe, lisant dans le même livre, se consultant de l'oeil à la fin des pages.

Et son coeur soulevé d'indignation, meurtri de souffrance, s'abîma dans un désespoir sans bornes.

Des pas retentirent; elle s'enfuit et s'enferma chez elle.

Son mari, bientôt, l'appela.

"Viens vite, Mme Rosset va mourir."

Berthe parut sur sa porte et, la lèvre tremblante:

"Retournez seul auprès d'elle, elle n'a pas besoin de moi."

Il la regarda follement, abruti de chagrin, et il reprit:

"Vite, vite, elle meurt."

Berthe répondit:

"Vous aimeriez mieux que ce fût moi."

Alors il comprit peut-être, et s'en alla, remontant près de l'agonisante.

Il la pleura sans dissimulation, sans pudeur, indifférent à la douleur de sa femme qui ne lui parlait plus, ne le regardait plus, vivait seule, murée dans le dégoût, dans une colère révoltée, et priait Dieu matin et soir.

Ils habitaient ensemble pourtant, mangeaient face à face, muets et désespérés.

Puis il s'apaisa peu à peu; mais elle ne lui pardonnait point.

Et la vie continua, dure pour tous les deux.

Pendant un an, ils demeurèrent aussi étrangers l'un à l'autre que s'ils ne se fussent pas connus. Berthe faillit devenir folle.

Puis un matin étant partie dès l'aurore, elle rentra vers huit heures portant en ses deux mains un énorme bouquet de roses, de roses blanches, toutes blanches.

Et elle fit dire à son mari qu'elle désirait lui parler.

Il vint, inquiet, troublé.

"Nous allons sortir ensemble, lui dit-elle; prenez ces fleurs, elles sont trop lourdes pour moi."

Il prit le bouquet et suivit sa femme. Une voiture les attendait qui partit dès qu'ils furent montés.

Elle s'arrêta devant la grille du cimetière. Alors Berthe, dont les yeux s'emplissaient de larmes, dit à Georges:

"Conduisez-moi à sa tombe."

Il tremblait sans comprendre, et il se mit à marcher devant, tenant toujours les fleurs en ses bras. Il s'arrêta enfin devant un marbre blanc et le désigna sans rien dire.

Alors elle lui prit le grand bouquet et, s'agenouillant, le déposa sur les pieds du tombeau. Puis elle s'isola en une prière inconnue et suppliante!

Debout derrière elle, son mari, hanté de souvenirs, pleurait.

Elle se releva et lui tendit les mains:

"Si vous voulez, nous serons amis", dit-elle.

## Un million

C'était un modeste ménage d'employés. Le mari, commis de ministère, correct et méticuleux, accomplissait strictement son devoir. Il s'appelait Léopold Bonnin. C'était un petit jeune homme qui pensait en tout ce qu'on devait penser. Elevé religieusement, il devenait moins croyant depuis que la République tendait à la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Il disait bien haut, dans les corridors de son ministère: "Je suis religieux, très religieux même, mais religieux à Dieu; je ne suis pas clérical." Il avait avant tout la prétention d'être un honnête homme, et il le proclamait en se frappant la poitrine. Il était, en effet, un honnête homme dans le sens le plus terre à terre du mot. Il venait à l'heure, partait à l'heure, ne flânait guère, et se montrait toujours fort droit sur la "question d'argent". Il avait épousé la fille d'un collègue pauvre, mais dont la soeur était riche d'un million, ayant été épousée par amour. Elle n'avait pas eu d'enfants, d'où une désolation pour elle, et ne pouvait laisser son bien, par conséquent, qu'à sa nièce.

Cet héritage était la pensée de la famille. Il planait sur la maison, planait sur le ministère tout entier; on savait que "les Bonnin auraient un million".

Les jeunes gens non plus n'avaient pas d'enfants, mais ils n'y tenaient guère, vivant tranquilles dans leur étroite et placide honnêteté. Leur appartement était propre, rangé, dormant, car ils étaient calmes et modérés en tout; et ils pensaient qu'un enfant troublerait leur vie, leur intérieur, leur repos.

Ils ne se seraient pas efforcés de rester sans descendance; mais puisque le ciel ne leur en avait point envoyé, tant mieux.

La tante au million se désolait de leur stérilité et leur donnait des conseils pour la faire cesser. Elle avait essayé autrefois, sans succès, de mille pratiques révélées par des amis ou des chiromanciennes; depuis qu'elle n'était plus en âge de procréer, on lui avait indiqué mille autres moyens qu'elle supposait infaillibles, en se désolant de n'en pouvoir faire l'expérience, mais elle s'acharnait à les découvrir à ses neveux, et leur répétait à tout moment: "Eh bien, avez-vous essayé ce que je vous recommandais l'autre jour?"

Elle mourut. Ce fut dans le coeur des deux jeunes gens une de ces joies secrètes qu'on voile de deuil vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des autres. La conscience se drape de noir, mais l'âme frémit d'allégresse.

Ils furent avisés qu'un testament était déposé chez un notaire. Ils y coururent à la sortie de l'église.

La tante, fidèle à l'idée fixe de toute sa vie, laissait son million à leur premier né, avec la jouissance de la rente aux parents jusqu'à leur mort. Si le jeune ménage n'avait pas d'héritier avant trois ans, cette fortune irait aux pauvres.

Ils furent stupéfaits, atterrés. Le mari tomba malade et demeura huit jours sans retourner au bureau. Puis, quand il fut rétabli; il se promit avec énergie d'être père.

Pendant six mois, il s'y acharna jusqu'à n'être plus que l'ombre de lui-même. Il se rappelait maintenant tous les moyens de la tante et les mettait en oeuvre consciencieusement, mais en vain. Sa volonté désespérée lui donnait une force factice qui faillit lui devenir fatale.

L'anémie le minait; on craignait la phtisie. Un médecin consulté l'épouvanta et le fit rentrer dans son existence paisible, plus paisible même qu'autrefois, avec un régime réconfortant.

Des bruits gais couraient au ministère, on savait la désillusion du testament et on plaisantait dans toutes les divisions sur ce fameux "coup du million". Les uns donnaient à Bonnin des conseils plaisants; d'autres s'offraient avec outrecuidance pour remplir la clause désespérante. Un grand garçon surtout, qui passait pour un viveur terrible, et dont les bonnes fortunes étaient célèbres par les bureaux, le harcelait d'allusions, de mots grivois, se faisant fort, disait-il, de le faire hériter en vingt minutes.

Léopold Bonnin, un jour, se fâcha, et, se levant brusquement avec sa plume derrière l'oreille, lui jeta cette injure: "Monsieur, vous êtes un infâme; si je ne me respectais, je vous cracherais au visage."

Des témoins furent envoyés, ce qui mit tout le ministère en émoi pendant trois jours. On ne rencontrait qu'eux dans les couloirs, se communiquant des procès-verbaux, et des points de vue sur l'affaire. Une rédaction fut enfin adoptée à l'unanimité par les quatre délégués et acceptée par les deux intéressés qui échangèrent gravement un salut et une poignée de mains devant le chef de bureau, en balbutiant quelques paroles d'excuses.

Pendant le mois qui suivit, ils se saluèrent avec une cérémonie voulue et un empressement bien élevé, comme des adversaires qui se sont trouvés face à face. Puis un jour, s'étant heurtés au tournant d'un couloir, M. Bonnin demanda avec un empressement digne: "Je ne vous ai point fait mal, Monsieur?" L'autre répondit: "Nullement, Monsieur."

Depuis ce moment, ils crurent convenable d'échanger quelques paroles en se rencontrant. Puis, ils devinrent peu à peu plus familiers; ils prirent l'habitude l'un de l'autre, se comprirent, s'estimèrent en gens qui s'étaient méconnus, et devinrent inséparables.

Mais Léopold était malheureux dans son ménage. Sa femme le harcelait d'allusions désobligeantes, le martyrisait de sous-entendus. Et le temps passait; un an déjà s'était écoulé depuis la mort de la tante. L'héritage semblait perdu.

Mme Bonnin, en se mettant à table, disait: "Nous avons peu de choses pour le dîner; il en serait autrement si nous étions riches."

Quand Léopold partait pour le bureau. Mme Bonnin, en lui donnant sa canne, disait: "Si nous avions cinquante mille livres de rente, tu n'aurais pas besoin d'aller trimer là-bas, monsieur le gratte-papier."

Quand Mme Bonnin allait sortir par les jours de pluie, elle murmurait: "Si on avait une voiture, on ne serait pas forcé de se croter par des temps pareils."

Enfin, à toute heure, en toute occasion, elle semblait reprocher à son mari quelque chose de honteux, le rendant seul coupable, seul responsable de la perte de cette fortune.

Exaspéré il finit par l'emmener chez un grand médecin qui, après une longue consultation, ne se prononça pas, déclarant qu'il ne voyait rien; que le cas se présentait assez fréquemment; qu'il en est des corps comme des esprits; qu'après avoir vu tant de ménages disjoints par incompatibilité d'humeur, il n'était pas étonnant d'en voir d'autres stériles par incompatibilité physique. Cela coûta quarante francs.

Un an s'écoula, la guerre était déclarée, une guerre incessante, acharnée, entre les deux époux, une sorte de haine épouvantable. Et Mme Bonnin ne cessait de répéter: "Est-ce malheureux, de perdre une fortune parce qu'on a épousé un imbécile!" ou bien: "Dire que si j'étais tombée sur un autre homme, j'aurais aujourd'hui cinquante mille livres de rente!" ou bien: "Il y a des gens qui sont toujours gênants dans la vie. Ils gâtent tout."

Les dîners, les soirées surtout devenaient intolérables. Ne sachant plus que faire, Léopold, un soir, craignant une scène horrible au logis, amena son ami, Frédéric Morel, avec qui il avait failli se battre en duel. Morel fut bientôt l'ami de la maison, le conseiller écouté des deux époux.

Il ne restait plus que six mois avant l'expiration du dernier délai donnant aux pauvres le million; et peu à peu Léopold changeait d'allures vis-à-vis de sa femme, devenait lui-même agressif, la piquait souvent par des insinuations obscures, parlait d'une façon mystérieuse de femmes d'employés qui avaient su faire la situation de leur mari.

De temps en temps, il racontait quelque histoire d'avancement surprenant tombé sur un commis. "Le père Ravinot, qui était surnuméraire voici cinq ans, vient d'être nommé sous-chef." Mme Bonnin prononçait: "Ce n'est pas toi qui saurais en faire autant."

Alors Léopold haussait les épaules. "Avec ça qu'il en fait plus qu'un autre. Il a une femme intelligente, voilà tout. Elle a su plaire au chef de division, et elle obtient tout ce qu'elle veut. Dans la vie il faut savoir s'arranger pour n'être pas dupé par les circonstances."

Que voulait-il dire au juste? Que comprit-elle? Que se passa-t-il? Ils avaient chacun un calendrier, et marquaient les jours qui les séparaient du terme fatal, et chaque semaine ils sentaient une folie les envahir, une rage désespérée, une exaspération éperdue avec un tel désespoir, qu'ils devenaient capables d'un crime s'il avait fallu le commettre.

Et voilà qu'un matin, Mme Bonnin dont les yeux luisaient et dont toute la figure semblait

radieuse, passa ses deux mains sur les épaules de son mari, et, le regardant jusqu'à l'âme, d'un regard fixe et joyeux, elle dit, tout bas: "Je crois que je suis enceinte." Il eut une telle secousse au coeur qu'il faillit tomber à la renverse; et brusquement, il saisit sa femme dans ses bras, l'embrassa éperdument, l'assit sur ses genoux, l'étreignit encore comme une enfant adorée, et, succombant à l'émotion, il pleura, il sanglota.

Deux mois après, il n'avait plus de doutes. Il la conduisit alors chez un médecin pour faire constater son état et porta le certificat obtenu chez le notaire dépositaire du testament.

L'homme de loi déclara que, du moment que l'enfant existait, né ou à naître, il s'inclinait et qu'il surseoirait à l'exécution jusqu'à la fin de la grossesse.

Un garçon naquit, qu'ils nommèrent Dieudonné, en souvenir de ce qui s'était pratiqué dans les maisons royales.

Ils furent riches.

Or, un soir, comme M. Bonnin rentrait chez lui où devait dîner son ami Frédéric Morel, sa femme lui dit d'un ton simple: "Je viens de prier notre ami Frédéric de ne plus mettre les pieds ici, il a été inconvenant avec moi." Il la regarda une seconde avec un sourire reconnaissant dans l'oeil, puis il ouvrit les bras; elle s'y jeta et ils s'embrassèrent longtemps, longtemps comme deux bons petits époux, bien tendres, bien unis, bien honnêtes.

Et il faut entendre Mme Bonnin parler des femmes qui ont failli par amour, de celles qu'un grand élan de coeur a jetées dans l'adultère.

Menuet

A Paul Bourget.

Les grands malheurs ne m'attristent guère, dit Jean Bridelle, un vieux garçon qui passait pour sceptique. J'ai vu la guerre de bien près: j'enjambais les corps sans apitoiement. Les fortes brutalités de la nature ou des hommes peuvent nous faire pousser des cris d'horreur ou d'indignation, mais ne nous donnent point ce pincement au coeur, ce frisson qui vous passe dans le dos à la vue de certaines petites choses navrantes.

La plus violente douleur qu'on puisse éprouver, certes, est la perte d'un enfant pour une mère, et la perte de la mère pour un homme. Cela est violent, terrible, cela bouleverse et déchire; mais on guérit de ces catastrophes comme de larges blessures saignantes. Or, certaines rencontres, certaines choses entr'aperçues, devinées, certains chagrins secrets, certaines perfidies du sort, qui remuent en nous tout un monde douloureux de pensées, qui entr'ouvrent devant nous brusquement la porte mystérieuse des souffrances morales, compliquées, incurables, d'autant plus profondes qu'elles semblent bénignes, d'autant plus cuisantes qu'elles semblent presque insaisissables, d'autant plus tenaces qu'elles semblent factices, nous laissent à l'âme comme une traînée de tristesse, un goût d'amertume, une sensation de désenchantement dont nous sommes longtemps à nous débarrasser.

J'ai toujours devant les yeux deux ou trois choses que d'autres n'eussent point remarquées assurément, et qui sont entrées en moi comme de longues et minces piqûres inguérissables.

Vous ne comprendriez peut-être pas l'émotion qui m'est restée de ces rapides impressions. Je ne vous en dirai qu'une. Elle est très vieille, mais vive comme d'hier. Il se peut que mon imagination seule ait fait les frais de mon attendrissement.

J'ai cinquante ans. J'étais jeune alors et j'étudiais le droit. Un peu triste, un peu rêveur, imprégné d'une philosophie mélancolique, je n'aimais guère les cafés bruyants, les

camarades braillards, ni les filles stupides. Je me levais tôt; et une de mes plus chères voluptés était de me promener seul, vers huit heures du matin, dans la pépinière du Luxembourg.

Vous ne l'avez pas connue, vous autres, cette pépinière? C'était comme un jardin oublié de l'autre siècle, un jardin joli comme un doux sourire de vieille. Des haies touffues séparaient les allées étroites et régulières, allées calmes entre deux murs de feuillage taillés avec méthode. Les grands ciseaux du jardinier alignaient sans relâche ces cloisons de branches; et, de place en place, on rencontrait des parterres de fleurs, des plates-bandes de petits arbres rangés comme des collégiens en promenade, des sociétés de rosiers magnifiques ou des régiments d'arbres à fruits.

Tout un coin de ce ravissant bosquet était habité par les abeilles. Leurs maisons de paille, savamment espacées sur des planches, ouvraient au soleil leur portes grandes comme l'entrée d'un dé à coudre; et on rencontrait tout le long des chemins les mouches bourdonnantes et dorées, vraies maîtresses de ce lieu pacifique, vraies promeneuses de ces tranquilles allées en corridors.

Je venais là presque tous les matins. Je m'asseyais sur un banc et je lisais. Parfois je laissais retomber le livre sur mes genoux pour rêver, pour écouter autour de moi vivre Paris, et jouir du repos infini de ces charmilles à la mode ancienne.

Mais je m'aperçus bientôt que je n'étais pas seul à fréquenter ce lieu dès l'ouverture des barrières, et je rencontrais parfois, nez à nez, au coin d'un massif, un étrange petit vieillard.

Il portait des souliers à boucles d'argent, une culotte à pont, une redingote tabac d'Espagne, une dentelle en guise de cravate et un invraisemblable chapeau gris à grands bords et à grands poils, qui faisait penser au déluge.

Il était maigre, fort maigre, anguleux, grimaçant et souriant. Ses yeux vifs palpitaient, s'agitaient sous un mouvement continu des paupières; et il avait toujours à la main une superbe canne à pommeau d'or qui devait être pour lui quelque souvenir magnifique.

Ce bonhomme m'étonna d'abord, puis m'intéressa outre mesure. Et je le guettais à travers les murs de feuilles, je le suivais de loin, m'arrêtant au détour des bosquets pour n'être point vu.

Et voilà qu'un matin, comme il se croyait bien seul, il se mit à faire des mouvements singuliers: quelques petits bonds d'abord, puis une révérence; puis il battit, de sa jambe grêle, un entrechat encore alerte, puis il commença à pivoter galamment, sautillant, se trémoussant d'une façon drôle, souriant comme devant un public, faisant des grâces, arrondissant les bras, tortillant son pauvre corps de marionnette, adressant dans le vide de légers saluts attendrissants et ridicules. Il dansait!

Je demeurais pétrifié d'étonnement, me demandant le quel des deux était fou, lui, ou moi.

Mais il s'arrêta soudain, s'avança comme font les acteurs sur la scène, puis s'inclina en reculant avec des sourires gracieux et des baisers de comédienne qu'il jetait de sa main tremblante aux deux rangées d'arbres taillés.

Et il reprit avec gravité sa promenade.

A partir de ce jour, je ne le perdus plus de vue; et, chaque matin, il recommençait son exercice invraisemblable.

Une envie folle me prit de lui parler. Je me risquai, et, l'ayant salué, je lui dis:

"Il fait bien bon aujourd'hui, Monsieur."

Il s'inclina.

"Oui, Monsieur, c'est un vrai temps de jadis."

Huit jours après, nous étions amis, et je connus son histoire. Il avait été maître de danse à l'Opéra, du temps du roi Louis XV. Sa belle canne était un cadeau du comte de Clermont. Et, quand on lui parlait de danse, il ne s'arrêtait plus de bavarder.

Or, voilà qu'un jour il me confia:

"J'ai épousé la Castris, Monsieur. Je vous présenterai si vous voulez, mais elle ne vient ici que sur le tantôt. Ce jardin, voyez-vous, c'est notre plaisir et notre vie. C'est tout ce qui nous reste d'autrefois. Il nous semble que nous ne pourrions plus exister si nous ne l'avions point. Cela est vieux et distingué, n'est-ce pas? Je crois y respirer un air qui n'a point changé depuis ma jeunesse. Ma femme et moi, nous y passons toutes nos après-midi. Mais, moi, j'y viens dès le matin, car je me lève de bonne heure."

Dès que j'eus fini de déjeuner, je retournai au Luxembourg, et bientôt j'aperçus mon ami qui donnait le bras avec cérémonie à une toute vieille petite femme vêtue de noir, et à qui je fus présenté. C'était la Castris, la grande danseuse aimée des princes, aimée du roi, aimée de tout ce siècle galant qui semble avoir laissé dans le monde une odeur d'amour.

Nous nous assîmes sur un banc de pierre. C'était au mois de mai. Un parfum de fleurs voltigeait dans les allées propres; un bon soleil glissait entre les feuilles et semait sur nous de larges gouttes de lumière. La robe noire de la Castris semblait toute mouillée de clarté.

Le jardin était vide. On entendait au loin rouler des fiacres.

"Expliquez-moi donc, dis-je au vieux danseur, ce que c'était que le menuet?"

Il tressaillit.

"Le menuet, Monsieur, c'est la reine des danses et la danse des Reines, entendez-vous? Depuis qu'il n'y a plus de Rois, il n'y a plus de menuet."

Et il commença, en style pompeux, un long éloge dithyrambique auquel je ne compris rien. Je voulus me faire décrire les pas, tous les mouvements, les poses. Il s'embrouillait, s'exaspérant de son impuissance, nerveux et désolé.

Et soudain, se tournant vers son antique compagne, toujours silencieuse et grave:

"Elise, veux-tu, dis, veux-tu, tu seras bien gentille, veux-tu que nous montrions à Monsieur ce que c'était?"

Elle tourna ses yeux inquiets de tous les côtés, puis se leva sans dire un mot et vint se placer en face de lui.

Alors je vis une chose inoubliable.

Ils allaient et venaient avec des simagrées enfantines, se souriaient, se balançaient, s'inclinaient, sautillaient pareils à deux vieilles poupées qu'aurait fait danser une mécanique ancienne, un peu brisée, construite jadis par un ouvrier fort habile, suivant la manière de son temps.

Et je les regardais, le coeur troublé de sensations extraordinaires, l'âme émue d'une indicible mélancolie. Il me semblait voir une apparition lamentable et comique, l'ombre démodée d'un siècle. J'avais envie de rire et besoin de pleurer.

Tout à coup ils s'arrêtèrent, ils avaient terminé les figures de la danse. Pendant quelques secondes ils restèrent debout l'un devant l'autre, grimaçant d'une façon surprenante; puis ils

s'embrassèrent en sanglotant.

Je partais, trois jours après, pour la province. Je ne les ai point revus. Quand je revins à Paris, deux ans plus tard, on avait détruit la pépinière. Que sont-ils devenus sans le cher jardin d'autrefois, avec ses chemins en labyrinthe, son odeur du passé et les détours gracieux des charmilles?

Sont-ils morts? Errent-ils par les rues modernes comme des exilés sans espoir? Dansent-ils, spectres falots, un menuet fantastique entre les cyprès d'un cimetière le long des sentiers bordés de tombes, au clair de lune?

Leur souvenir me hante, m'obsède, me torture, demeure en moi comme une blessure. Pourquoi? Je n'en sais rien.

Vous trouverez cela ridicule, sans doute?

Rouerie

Les femmes?

- Eh bien, quoi? les femmes?

- Eh bien, il n'y a pas de prestidigitateurs plus subtils pour nous mettre dedans à tout propos, avec ou sans raison, souvent pour le seul plaisir de ruser. Et elles rusent avec une simplicité incroyable, une audace surprenante, une finesse invincible. Elles rusent du matin au soir, et toutes, les plus honnêtes, les plus droites, les plus sensées.

Ajoutons qu'elles y sont parfois un peu forcées. L'homme a, sans cesse, des entêtements d'imbécile et des désirs de tyran. Un mari, dans son ménage, impose à tout moment des volontés ridicules. Il est plein de manies; sa femme les flatte en les trompant. Elle lui fait croire qu'une chose coûte tant, parce qu'il crierait si cela valait plus. Et elle se tire toujours adroitement d'affaire par des moyens si faciles et si malins, que les bras nous en tombent lorsque nous les apercevons par hasard. Nous nous disons, stupéfaits: "Comment ne nous en étions-nous pas aperçus?"

L'homme qui parlait était un ancien ministre de l'Empire, le comte de L..., fort roué, disait-on, et d'esprit supérieur.

Un groupe de jeunes gens l'écoutait.

Il reprit:

J'ai été roulé par une humble petite bourgeoise d'une façon comique et magistrale. Je vais vous dire la chose pour votre instruction.

J'étais alors ministre des Affaires étrangères et, chaque matin, j'avais l'habitude de faire une longue promenade à pied aux Champs-Élysées. C'était au mois de mai; je marchais en respirant avidement cette bonne odeur des premières feuilles.

Bientôt je m'aperçus que je rencontrais tous les jours une adorable petite femme, une de ces étonnantes et gracieuses créatures qui portent la marque de Paris. Jolie? Oui et non. Bien faite? Non, mieux que ça. La taille était trop mince, les épaules trop étroites, la poitrine trop bombée, soit; mais je préfère ces exquisées poupées de chair ronde à cette grande carcasse de Vénus de Milo.

Et puis elles trottaient d'une façon incomparable; et le seul frémissement de leur tournure nous fait courir des désirs dans les moelles. Elle avait l'air de me regarder en passant. Mais



ces femmes-là ont toujours l'air de tout; et on ne sait jamais...

Un matin, je la vis assise sur un banc, avec un livre ouvert à la main. Je m'empressai de m'asseoir à son côté. Cinq minutes après nous étions amis. Alors, chaque jour, après le salut souriant: "Bonjour, Madame. - Bonjour, Monsieur", on causait. Elle me raconta qu'elle était femme d'un employé, que la vie était triste, que les plaisirs étaient rares et les soucis fréquents, et mille autres choses.

Je lui dis qui j'étais, par hasard et peut-être aussi par vanité; elle simula fort bien l'étonnement.

Le lendemain, elle venait me voir au ministère, et elle y revint si souvent que les huissiers, ayant appris à la connaître, se jetaient tout bas de l'un à l'autre, en l'apercevant; le nom dont ils l'avaient baptisée: "Madame Léon". - Je porte ce prénom.

Pendant trois mois, je la vis tous les matins sans me lasser d'elle une seconde, tant elle savait sans cesse varier et pimenter la tendresse. Mais un jour je m'aperçus qu'elle avait les yeux meurtris et luisants de larmes contenues, qu'elle parlait avec peine, perdue en des préoccupations secrètes.

Je la priai, je la suppliai de me dire le souci de son coeur; et elle finit par balbutier en frissonnant: "Je suis... je suis enceinte." Et elle se mit à sangloter. Oh! je fis une grimace horrible et je dus pâlir comme on fait à des nouvelles semblables. Vous ne sauriez croire quel coup désagréable vous donne dans la poitrine l'annonce de ces paternités inattendues. Mais vous connaîtrez cela tôt ou tard. A mon tour, je bégayai: "Mais... mais... tu es mariée, n'est-ce pas?"

Elle répondit: "Oui, mais mon mari est en Italie depuis deux mois et il ne reviendra pas de longtemps encore."

Je tenais, coûte que coûte, à dégager ma responsabilité. Je dis: "Il faut le joindre tout de suite." Elle rougit jusqu'aux tempes, et baissant les yeux: "Oui... mais..." Elle n'osa ou ne voulut achever.

J'avais compris et je lui remis discrètement une enveloppe contenant ses frais de voyage.

Huit jours plus tard, elle m'adressait une lettre de Gênes. La semaine suivante j'en recevais une de Florence. Puis il m'en vint de Livourne, de Rome, de Naples. Elle me disait: "Je vais bien, mon cher amour, mais je suis affreuse. Je ne veux pas que tu me voies avant que ce soit fini; tu ne m'aimerais plus. Mon mari ne s'est douté de rien. Comme sa mission le retient encore pour longtemps en ce pays, je ne reviendrai en France qu'après ma délivrance."

Et, au bout de huit mois environ, je recevais de Venise ces seuls mots: "C'est un garçon."

Quelque temps après, elle entra brusquement un matin, dans mon cabinet, plus fraîche et plus jolie que jamais, et se jeta dans mes bras.

Et notre tendresse ancienne recommença.

Je quittai le ministère, elle vint dans mon hôtel de la rue de Grenelle. Souvent, elle me parlait de l'enfant, mais je ne l'écoutais guère; cela ne me regardait pas. Je lui remettais par moments une somme assez ronde, en lui disant simplement: "Place cela pour lui."

Deux ans encore s'écoulèrent; et, de plus en plus, elle s'acharnait à me donner des nouvelles du petit, "de Léon". Parfois elle pleurait: "Tu ne l'aimes pas; tu ne veux seulement pas le voir; si tu savais quel chagrin tu me fais!"

Enfin, elle me harcela si fort que je lui promis un jour d'aller le lendemain aux Champs-

Elysées, à l'heure où elle viendrait l'y promener.

Mais, au moment de partir, une crainte m'arrêta. L'homme est faible et bête; qui sait ce qui allait se passer dans mon cœur? Si je me mettais à aimer ce petit être né de moi! mon fils!

J'avais mon chapeau sur la tête, mes gants aux mains. Je jetai les gants sur mon bureau et mon chapeau sur une chaise: "Non décidément, je n'irai pas, c'est plus sage."

Ma porte s'ouvrit. Mon frère entra. Il me tendit une lettre anonyme reçue le matin: "Prévenez le comte de L..., votre frère, que la petite femme de la rue Cassette se moque effrontément de lui. Qu'il prenne des renseignements sur elle."

Je n'avais jamais rien dit à personne de cette vieille intrigue. Je fus stupéfait et je racontai l'histoire à mon frère depuis le commencement jusqu'à la fin. J'ajoutai: "Quant à moi, je ne veux m'occuper de rien, mais tu seras bien gentil d'aller aux nouvelles."

Mon frère parti, je me disais: "En quoi peut-elle me tromper? Elle a d'autres amants? Que m'importe! Elle est jeune, fraîche et jolie; je ne lui en demande pas plus. Elle a l'air de m'aimer et ne me coûte pas trop cher, en définitive. Vraiment, je ne comprends pas."

Mon frère revint bientôt. A la police, on lui avait donné des renseignements parfaits du mari. "Employé au ministère de l'Intérieur, correct, bien noté, bien pensant, mais marié à une femme fort jolie, dont les dépenses semblaient un peu exagérées pour sa position modeste." Voilà tout.

Or mon frère, l'ayant cherchée à son domicile et ayant appris qu'elle était sortie, avait fait jaser la concierge, à prix d'or: "Mme D..., une bien brave femme, et son mari un bien brave homme, pas fiers, pas riches, mais généreux."

Mon frère demanda, pour dire quelque chose:

"Quel âge a son petit garçon, maintenant?"

- Mais elle n'a pas de petit garçon, Monsieur?

- Comment? le petit Léon?

- Non, Monsieur, vous vous trompez.

- Mais celui qu'elle a eu pendant son voyage en Italie, voici deux ans?

- Elle n'a jamais été en Italie, Monsieur, elle n'a pas quitté la maison depuis cinq ans qu'elle l'habite."

Mon frère, surpris, avait de nouveau interrogé, sondé, poussé au plus loin ses investigations. Pas d'enfant, pas de voyage.

J'étais prodigieusement étonné, mais sans bien comprendre le sens final de cette comédie.

"Je veux, dis-je, en avoir le cœur net. Je vais la prier de venir ici demain. Tu la recevras à ma place; si elle m'a joué, tu lui remettras ces dix mille francs, et je ne la reverrai plus. Au fait, je commence à en avoir assez."

Le croiriez-vous, cela me désolait la veille d'avoir un enfant de cette personne, et j'étais irrité, honteux, blessé maintenant de n'en plus avoir. Je me trouvais libre, délivré de toute obligation, de toute inquiétude; et je me sentais furieux.

Mon frère, le lendemain, l'attendit dans mon cabinet. Elle entra vivement comme d'habitude, courant à lui les bras ouverts, et s'arrêta net en l'apercevant.

Il salua, et s'excusa.

"Je vous demande pardon, Madame, de me trouver ici à la place de mon frère; mais il m'a chargé de vous demander des explications qu'il lui aurait été pénible d'obtenir lui-même."

Alors, la fixant au fond des yeux, il dit brusquement:

"Nous savons que vous n'avez pas d'enfant de lui."

Après le premier moment de stupeur, elle avait repris contenance, s'était assise et regardait en souriant ce juge. Elle répondit simplement:

"Non, je n'ai pas d'enfant."

- Nous savons aussi que vous n'avez jamais été en Italie."

Cette fois, elle se mit à rire tout à fait.

"Non, je n'ai jamais été en Italie."

Mon frère, abasourdi, reprit:

"Le comte m'a chargé de vous remettre cet argent et de vous dire que tout était rompu."

Elle reprit son sérieux, mit tranquillement, l'argent dans sa poche, et demanda avec naïveté:

"Alors... je ne reverrai plus le comte?"

- Non, Madame."

Elle parut contrariée et ajouta d'un ton calme:

"Tant pis; je l'aimais bien."

Voyant qu'elle en avait pris si résolument son parti, mon frère, souriant à son tour, lui demanda:

"Voyons, dites-moi donc maintenant pourquoi vous avez inventé toute cette ruse longue et compliquée du voyage et de l'enfant."

Elle regarda mon frère, ébahie, comme s'il eût posé une question stupide, et répondit:

"Tiens, cette malice. Croyez-vous qu'une pauvre petite bourgeoise de rien du tout comme moi aurait retenu pendant trois ans le comte de L..., un ministre, un grand seigneur, un homme à la mode, riche et séduisant, si elle ne lui en avait pas donné un peu à garder? Maintenant c'est fini. Tant pis. Ça ne pouvait durer toujours. Je n'en ai pas moins réussi pendant trois ans. Vous lui direz bien des choses de ma part."

Elle se leva. Mon frère reprit:

"Mais... l'enfant? Vous en aviez un, pour le montrer?"

- Certes, l'enfant de ma soeur. Elle me le prêtait. Je parie que c'est elle qui vous a prévenus?"

- Bon; et toutes ces lettres d'Italie?"

Elle se rassit pour rire à son aise.

"Oh! ces lettres, c'est tout un poème. Le comte n'était pas ministre des Affaires étrangères pour rien."

- Mais... encore?"

- Encore est mon secret. Je ne veux compromettre personne."

Et, saluant avec un sourire un peu moqueur, elle sortit sans plus d'émotion, en actrice dont le rôle est fini.

Et le comte de L... ajouta, comme morale:

"Fiez-vous donc à ces oiseaux-là!"

Yveline Samoris

La comtesse Samoris.

- Cette dame en noir, là-bas?

- Elle-même, elle porte le deuil de sa fille qu'elle a tuée.

- Allons donc! Que me contez-vous là?

- Une histoire toute simple, sans crime et sans violences.

- Alors quoi?

- Presque rien. Beaucoup de courtisanes étaient nées pour être des honnêtes femmes, dit-on; et beaucoup de femmes dites honnêtes pour être courtisanes, n'est-ce pas? Or, Mme Samoris, née courtisane, avait une fille née honnête femme, voilà tout

- Je comprend mal.

- Je m'explique:

La comtesse Samoris est une de ces étrangères à clinquant comme il en pleut des centaines sur Paris, chaque année. Comtesse hongroise ou valaque, ou je ne sais quoi, elle apparut un hiver dans un appartement des Champs-Élysées, ce quartier des aventuriers, et ouvrit ses salons au premier venant, et au premier venu.

J'y allai. Pourquoi? direz-vous. Je n'en sais trop rien. J'y allai comme nous y allons tous, parce qu'on y joue, parce que les femmes sont faciles et les hommes malhonnêtes. Vous connaissez ce monde de flibustiers à décorations variées, tous nobles, tous titrés, tous inconnus aux ambassades, à l'exception des espions. Tous parlent de l'honneur à propos de bottes, citent leurs ancêtres, racontent leur vie, hâbleurs, menteurs, filous, dangereux comme leurs cartes, trompeurs comme leurs noms, l'aristocratie du bague enfin.

J'adore ces gens-là. Ils sont intéressants à pénétrer, intéressants à connaître, amusants à entendre, souvent spirituels, jamais banals comme des fonctionnaires publics. Leurs femmes sont toujours jolies, avec une petite saveur de coquinerie étrangère, avec le mystère de leur existence passée peut-être à moitié dans une maison de correction. Elles ont en général des yeux superbes et des cheveux invraisemblables. Je les adore aussi.

Mme Samoris est le type de ces aventurières, élégante, mûre et belle encore, charmeuse et féline; on la sent vicieuse jusque dans les moelles. On s'amusait beaucoup chez elle, on y jouait, on y dansait, on y soupait... enfin on y faisait tout ce qui constitue les plaisirs de la vie mondaine.

Et elle avait une fille, grande, magnifique, toujours joyeuse, toujours prête pour les fêtes, toujours riant à pleine bouche et dansant à corps perdu. Une vraie fille d'aventurière. Mais une innocente, une ignorante, une naïve, qui ne voyait rien, ne savait rien, ne comprenait rien, ne devinait rien de tout ce qui se passait dans la maison maternelle.

"Comment le savez-vous?"

Comment je le sais? C'est plus drôle que tout. On sonne un matin chez moi, et mon valet de chambre vient me prévenir que M. Joseph Bonenthal demande à me parler. Je dis aussitôt:

"Qui est ce monsieur?"

Mon serviteur répondit:

"Je ne sais pas trop, Monsieur, c'est peut-être un domestique."

C'était un domestique, en effet, qui voulait entrer chez moi.

"D'où sortez-vous?"

- De chez Mme la comtesse Samoris.

- Ah! mais ma maison ne ressemble en rien à la sienne.

- Je le sais bien, Monsieur, et voilà pourquoi je voudrais entrer chez Monsieur; j'en ai assez de ces gens-là; on y passe, mais on n'y reste pas."

J'avais justement besoin d'un homme, je pris celui-là.

Un mois après, Mlle Yveline Samoris mourait mystérieusement; et voici tous les détails de cette mort que je tiens de Joseph, qui les tenait de son amie la femme de chambre de la comtesse.

Le soir d'un bal, deux nouveaux arrivés causaient derrière une porte. Mlle Yveline, qui venait de danser, s'appuya contre cette porte pour avoir un peu d'air. Ils ne la virent pas s'approcher; elle les entendit. Ils disaient:

"Mais quel est le père de la jeune personne?"

- Un Russe, paraît-il, le comte Rouvaloff. Il ne voit plus la mère.

- Et le prince régnant aujourd'hui?"

- Ce prince anglais debout contre la fenêtre; Mme Samoris l'adore. Mais ses adorations ne durent jamais plus d'un mois à six semaines. Du reste, vous voyez que le personnel d'amis est nombreux; tous sont appelés... et presque tous sont élus. Cela coûte un peu cher; mais... bast!

- Où a-t-elle pris ce nom de Samoris?"

- Du seul homme peut-être qu'elle ait aimé, un banquier israélite de Berlin qui s'appelait Samuel Morris.

- Bon. Je vous remercie. Maintenant que je suis renseigné, j'y vois clair. Et j'irai droit."

Quelle tempête éclata dans cette cervelle de jeune fille douée de tous les instincts d'une honnête femme? Quel désespoir bouleversa cette âme simple? Quelles tortures éteignirent cette joie incessante, ce rire charmant, cet exultant bonheur de vivre? Quel combat se livra dans ce coeur si jeune, jusqu'à l'heure où le dernier invité fut parti? Voilà ce que Joseph ne pouvait pas me dire. Mais le soir même, Yveline entra brusquement dans la chambre de sa mère, qui allait se mettre au lit, fit sortir la suivante qui resta derrière la porte, et debout, pâle, les yeux agrandis, elle prononça:

"Maman, voici ce que j'ai entendu tantôt dans le salon."

Et elle raconta mot pour mot le propos que je vous ai dit.

La comtesse, stupéfaite, ne savait d'abord que répondre. Puis elle nia tout avec énergie, inventa une histoire, jura, prit Dieu à témoin.

La jeune fille se retira éperdue, mais non convaincue. Et elle épia.

Je me rappelle parfaitement le changement étrange qu'elle avait subi. Elle était toujours

grave et triste; et plantait sur nous ses grands yeux fixes comme pour lire au fond de nos âmes. Nous ne savions qu'en penser, et on prétendait qu'elle cherchait un mari, soit définitif, soit passager.

Un soir, elle n'eut plus de doute: elle surprit sa mère. Alors froidement, comme un homme d'affaires qui pose les conditions d'un traité, elle dit:

"Voici, maman, ce que j'ai résolu. Nous nous retirerons toutes les deux dans une petite ville ou bien à la campagne; nous y vivrons sans bruit, comme nous pourrons. Tes bijoux seuls sont une fortune. Si tu trouves à te marier avec quelque honnête homme, tant mieux; encore plus tant mieux si je trouve aussi. Si tu ne consens pas à cela, je me tuerai."

Cette fois la comtesse envoya coucher sa fille et lui défendit de jamais recommencer cette leçon, malséante en sa bouche.

Yveline répondit:

"Je te donne un mois pour réfléchir. Si dans un mois nous n'avons pas changé d'existence, je me tuerai, puisqu'il ne reste aucune autre issue honorable à ma vie."

Et elle s'en alla.

Au bout d'un mois, on dansait et on soupait toujours dans l'hôtel Samoris.

Yveline alors prétendit qu'elle avait mal aux dents et fit acheter chez un pharmacien voisin quelques gouttes de chloroforme. Le lendemain elle recommença; elle dut elle-même, chaque fois qu'elle sortait, recueillir des doses insignifiantes du narcotique. Elle en emplit une bouteille.

On la trouva, un matin, dans son lit, déjà froide, avec un masque de coton sur la figure.

Son cercueil fut couvert de fleurs, l'église tendue de blanc. Il y eut foule à la cérémonie funèbre.

Eh bien! vrai, si j'avais su, - mais on ne sait jamais, - j'aurais peut-être épousé cette fille-là. Elle était rudement jolie.

"Et la mère, qu'est-elle devenue?"

- Oh! elle a beaucoup pleuré. Elle recommence depuis huit jours seulement à recevoir ses intimes.

- Et qu'a-t-on dit pour expliquer cette mort?"

- On a parlé d'un poêle perfectionné dont le mécanisme s'était dérangé. Des accidents par ces appareils ayant fait grand bruit jadis, il n'y avait rien d'invraisemblable à cela."

Nuit de Noël

Le Réveillon! le Réveillon! Ah! mais non, je ne réveillonnerai pas!"

Le gros Henri Templier disait cela d'une voix furieuse, comme si on lui eût proposé une infamie.

Les autres, riant, s'écrièrent: "Pourquoi te mets-tu en colère?"

Il répondit: "Parce que le réveillon m'a joué le plus sale tour du monde, et que j'ai gardé une insurmontable horreur pour cette nuit stupide de gaïté imbécile.

- Quoi donc?"

- Quoi? Vous voulez le savoir? Eh bien, écoutez:

Vous vous rappelez comme il faisait froid, voici deux ans, à cette époque; un froid à tuer les pauvres dans la rue. La Seine gelait, les trottoirs glaçaient les pieds à travers les semelles des bottines, le monde semblait sur le point de crever.

J'avais alors un gros travail en train et je refusai toute invitation pour le réveillon, préférant passer la nuit devant une table. Je dînai seul; puis je me mis à l'oeuvre. Mais voilà que, vers dix heures, la pensée de la gaieté courant Paris, le bruit des rues qui me parvenait malgré tout, les préparatifs de souper de mes voisins, entendus à travers les cloisons, m'agitèrent. Je ne savais plus ce que je faisais; j'écrivais des bêtises; et je compris qu'il fallait renoncer à l'espoir de produire quelque chose de bon cette nuit-là.

Je marchai un peu à travers ma chambre. Je m'assis, je me relevai. Je subissais, certes, la mystérieuse influence de la joie du dehors, et je me résignai.

Je sonnai ma bonne et je lui dis: "Angèle, allez m'acheter de quoi souper à deux: des huîtres, un perdreau froid, des écrevisses, du jambon, des gâteaux. Montez-moi deux bouteilles de champagne; mettez le couvert et couchez-vous."

Elle obéit, un peu surprise. Quand tout fut prêt, j'endossai mon pardessus, et je sortis.

Une grosse question restait à résoudre: Avec qui allais-je réveillonner? Mes amies étaient invitées partout. Pour en avoir une, il aurait fallu m'y prendre d'avance. Alors, je songeai à faire en même temps une bonne action. Je me dis: "Paris est plein de pauvres et belles filles qui n'ont pas un souper sur la planche, et qui errent en quête d'un garçon généreux. Je veux être la Providence de Noël d'une de ces déshéritées.

Je vais rôder, entrer dans les lieux de plaisir, questionner, chasser, choisir à mon gré."

Et je me mis à parcourir la ville.

Certes, je rencontrai beaucoup de pauvres filles cherchant aventure, mais elles étaient laides à donner une indigestion, ou maigres à geler sur pied si elles s'étaient arrêtées.

J'ai un faible, vous le savez, j'aime les femmes nourries. Plus elles sont en chair, plus je les préfère. Une colosse me fait perdre la raison.

Soudain en face du théâtre des Variétés, j'aperçus un profil à mon gré. Une tête, puis, par devant, deux bosses, celle de la poitrine, fort belle, celle du dessous surprenante: un ventre d'oie grasse. J'en frissonnai, murmurant: "Sacristi, la belle fille!" Un point me restait à éclaircir: le visage.

Le visage, c'est le dessert; le reste c'est... c'est le rôti.

Je hâtai le pas, je rejoignis cette femme errante, et, sous un bec de gaz, je me retournai brusquement. Elle était charmante, toute jeune, brune, avec de grands yeux noirs.

Je fis ma proposition, qu'elle accepta sans hésitation.

Un quart d'heure plus tard, nous étions attablés dans mon appartement.

Elle dit en entrant: "Ah! on est bien ici."

Et elle regarda autour d'elle avec la satisfaction visible d'avoir trouvé la table et le gîte en cette nuit glaciale. Elle était superbe, tellement jolie qu'elle m'étonnait, et grosse à ravir mon coeur pour toujours.

Elle ôta son manteau, son chapeau; s'assit et se mit à manger; mais elle ne paraissait pas en train; et parfois sa figure un peu pâle tressaillait comme si elle eût souffert d'un chagrin

caché.

Je lui demandai: "Tu as des embêtements?"

Elle répondit: "Bah! oublions tout."

Et elle se mit à boire. Elle vidait d'un trait son verre de champagne, le remplissait et le revidait encore, sans cesse.

Bientôt un peu de rougeur lui vint aux joues; et elle commença à rire.

Moi, je l'adorais déjà, l'embrassant à pleine bouche, découvrant qu'elle n'était ni bête, ni commune, ni grossière comme les filles du trottoir. Je lui demandai des détails sur sa vie. Elle répondit: "Mon petit, cela ne te regarde pas!"

Hélas, une heure plus tard...

Enfin, le moment vint de se mettre au lit, et, pendant que j'enlevais la table dressée devant le feu, elle se déshabilla hâtivement et se glissa sous les couvertures.

Mes voisins faisaient un vacarme affreux, riant et chantant comme des fous; et je me disais: "J'ai eu rudement raison d'aller chercher cette belle fille; je n'aurais jamais pu travailler."

Un profond gémissement me fit retourner. Je demandai: "Qu'as-tu, ma chatte?" Elle ne répondit pas, mais elle continuait à pousser des soupirs douloureux, comme si elle eût souffert horriblement.

Je repris: "Est-ce que tu te trouves indisposée?"

Et soudain elle jeta un cri, un cri déchirant. Je me précipitai une bougie à la main.

Son visage était décomposé par la douleur, et elle se tordait les mains, haletante, envoyant du fond de sa gorge ces sortes de gémissements sourds qui semblent des râles et qui font défaillir le coeur.

Je demandai, éperdu: "Mais qu'as-tu? dis-moi, qu'as-tu?"

Elle ne répondit pas et se mit à hurler.

Tout à coup les voisins se turent, écoutant ce qui se passait chez moi.

Je répétais: "Où souffres-tu, dis-moi, où souffres-tu?"

Elle balbutia: "Oh! mon ventre! mon ventre!"

D'un seul coup je relevai la couverture, et j'aperçus...

Elle accouchait, mes amis.

Alors je perdis la tête; je me précipitai sur le mur que je heurtai à coups de poing, de toute ma force, en vociférant: "Au secours, au secours!"

Ma porte s'ouvrit; une foule se précipita chez moi, des hommes en habit, des femmes décolletées, des Pierrots, des Turcs, des Mousquetaires. Cette invasion m'affola tellement que je ne pouvais même plus m'expliquer.

Eux, ils avaient cru à quelque accident, à un crime peut-être, et ne comprenaient plus.

Je dis enfin: "C'est... c'est... cette... cette femme qui... qui accouche."

Alors tout le monde l'examina, dit son avis. Un capucin surtout prétendait s'y connaître, et voulait aider la nature.

Ils étaient gris comme des ânes. Je crus qu'ils allaient la tuer; et je me précipitai, nu-tête,



dans l'escalier pour chercher un vieux médecin qui habitait dans une rue voisine.

Quand je revins avec le docteur, toute ma maison était debout; on avait rallumé le gaz de l'escalier; les habitants de tous les étages occupaient mon appartement; quatre débardeurs attablés achevaient mon champagne et mes écrevisses.

A ma vue, un cri formidable éclata, et une laitière me présenta dans une serviette un affreux petit morceau de chair ridée, plissée, geignante, miaulant comme un chat; et elle me dit: "C'est une fille."

Le médecin examina l'accouchée, déclara douteux son état, l'accident ayant eu lieu immédiatement après un souper, et il partit en annonçant qu'il allait m'envoyer immédiatement une garde-malade et une nourrice.

Les deux femmes arrivèrent une heure après, apportant un paquet de médicaments.

Je passai la nuit dans un fauteuil, trop éperdu pour réfléchir aux suites.

Dès le matin, le médecin revint. Il trouva la malade assez mal.

Il me dit: "Votre femme, Monsieur..."

Je l'interrompis: "Ce n'est pas ma femme."

Il reprit: "Votre maîtresse, peu m'importe." Et il énuméra les soins qu'il lui fallait, le régime, les remèdes.

Que faire? Envoyer cette malheureuse à l'hôpital? J'aurais passé pour un manant dans toute la maison, dans tout le quartier.

Je la gardai. Elle resta dans mon lit six semaines.

L'enfant? Je l'envoyai chez des paysans de Poissy. Il me coûte encore cinquante francs par mois. Ayant payé dans le début, me voici forcé de payer jusqu'à ma mort.

Et, plus tard, il me croira son père.

Mais, pour comble de malheur, quand la fille a été guérie... elle m'aimait... elle m'aimait éperdument, la gueuse!

"Eh bien?"

- Eh bien! elle était devenue maigre comme un chat de gouttière; et j'ai flanqué dehors cette carcasse qui me guette dans la rue, se cache pour me voir passer, m'arrête le soir quand je sors, pour me baiser la main, m'embête enfin à me rendre fou.

Et voilà pourquoi je ne réveillonnerai plus jamais."

A cheval

Les pauvres gens vivaient péniblement des petits appointements du mari. Deux enfants étaient nés depuis leur mariage, et la gêne première était devenue une de ces misères humbles, voilées, honteuses, une misère de famille noble qui veut tenir son rang quand même.

Hector de Gribelin avait été élevé en province, dans le manoir paternel, par un vieil abbé précepteur. On n'était pas riche, mais on vivotait en gardant les apparences.

Puis, à vingt ans, on lui avait cherché une position, et il était entré, commis à quinze cents francs, au ministère de la Marine. Il avait échoué sur cet écueil comme tous ceux qui ne sont

point préparés de bonne heure au rude combat de la vie, tous ceux qui voient l'existence à travers un nuage, qui ignorent les moyens et les résistances, en qui on n'a pas développé dès l'enfance des aptitudes spéciales, des facultés particulières, une âpre énergie à la lutte, tous ceux à qui on n'a pas remis une arme ou un outil dans la main.

Ses trois premières années de bureau furent horribles.

Il avait retrouvé quelques amis de sa famille, vieilles gens attardés et peu fortunés aussi, qui vivaient dans les rues nobles, les tristes rues du faubourg Saint-Germain; et il s'était fait un cercle de connaissances.

Etrangers à la vie moderne, humbles et fiers, ces aristocrates nécessiteux habitaient les étages élevés de maisons endormies. Du haut en bas de ces demeures, les locataires étaient titrés; mais l'argent semblait rare au premier comme au sixième.

Les éternels préjugés, la préoccupation du rang, le souci de ne pas déchoir, hantaient ces familles autrefois brillantes, et ruinées par l'inaction des hommes. Hector de Gribelin rencontra dans ce monde une jeune fille noble et pauvre comme lui, et l'épousa.

Ils eurent deux enfants en quatre ans.

Pendant quatre années encore, ce ménage, harcelé par la misère, ne connut d'autres distractions que la promenade aux Champs-Élysées, le dimanche, et quelques soirées au théâtre, une ou deux par hiver, grâce à des billets de faveur offerts par un collègue.

Mais voilà que, vers le printemps, un travail supplémentaire fut confié à l'employé par son chef, et il reçut une gratification extraordinaire de trois cents francs.

En rapportant cet argent, il dit à sa femme:

"Ma chère Henriette, il faut nous offrir quelque chose, par exemple une partie de plaisir pour les enfants."

Et après une longue discussion, il fut décidé qu'on irait déjeuner à la campagne.

"Ma foi, s'écria Hector, une fois n'est pas coutume; nous louerons un break pour toi, les petits et la bonne, et moi je prendrai un cheval au manège. Cela me fera du bien."

Et pendant toute la semaine on ne parla que de l'excursion projetée.

Chaque soir, en rentrant du bureau, Hector saisissait son fils aîné, le plaçait à califourchon sur sa jambe, et, en le faisant sauter de toute sa force, il lui disait:

"Voilà comment il galopera, papa, dimanche prochain, à la promenade."

Et le gamin, tout le jour, enfourchait les chaises et les traînait autour de la salle en criant:

"C'est papa à dada."

Et la bonne elle-même regardait Monsieur d'un oeil émerveillé, en songeant qu'il accompagnerait la voiture à cheval; et pendant tous les repas elle l'écoutait parler d'équitation, raconter ses exploits de jadis, chez son père. Oh! il avait été à bonne école, et, une fois la bête entre ses jambes, il ne craignait rien, mais rien!

Il répétait à sa femme en se frottant les mains:

"Si on pouvait me donner un animal un peu difficile, je serais enchanté. Tu verras comme je monte; et, si tu veux, nous reviendrons par les Champs-Élysées au moment du retour du Bois. Comme nous ferons bonne figure, je ne serais pas fâché de rencontrer quelqu'un du ministère. Il n'en faut pas plus pour se faire respecter de ses chefs."

Au jour dit, la voiture et le cheval arrivèrent en même temps devant la porte. Il descendit aussitôt pour examiner sa monture. Il avait fait coudre des sous-pieds à son pantalon, et manoeuvrait une cravache achetée la veille.

Il leva et palpa, l'une après l'autre, les quatre jambes de la bête, tâta le cou, les côtes, les jarrets, éprouva du doigt les reins, ouvrit la bouche, examina les dents, déclara son âge, et, comme toute la famille descendait, il fit une sorte de petit cours théorique et pratique sur le cheval en général et en particulier sur celui-là, qu'il reconnaissait excellent.

Quand tout le monde fut bien placé dans la voiture, il vérifia les sangles de la selle; puis, s'enlevant sur un étrier, il retomba sur l'animal, qui se mit à danser sous la charge et faillit désarçonner son cavalier.

Hector, ému, tâchait de le calmer:

"Allons, tout beau; mon ami, tout beau."

Puis, quand le porteur eut repris sa tranquillité et le porté son aplomb, celui-ci demanda:

"Est-on prêt?"

Toutes les voix répondirent:

"Oui."

Alors, il commanda:

"En route!"

Et la cavalcade s'éloigna.

Tous les regards étaient tendus sur lui. Il trottait à l'anglaise en exagérant les ressauts. A peine était-il retombé sur la selle qu'il rebondissait comme pour monter dans l'espace. Souvent il semblait prêt à s'abattre sur la crinière; et il tenait ses yeux fixes devant lui, ayant la figure crispée et les joues pâles.

Sa femme, gardant sur ses genoux un des enfants, et la bonne qui portait l'autre, répétaient sans cesse:

"Regardez papa, regardez papa!"

Et les deux gamins, grisés par le mouvement, la joie et l'air vif, poussaient des cris aigus. Le cheval, effrayé par ces clameurs, finit par prendre le galop, et, pendant que le cavalier s'efforçait de l'arrêter, le chapeau roula par terre. Il fallut que le cocher descendît de son siège pour ramasser cette coiffure, et, quand Hector l'eut reçue de ses mains, il s'adressa de loin à sa femme:

"Empêche donc les enfants de crier comme ça: tu me ferais emporter!"

On déjeuna sur l'herbe, dans les bois du Vésinet, avec les provisions déposées dans les coffres.

Bien que le cocher prît soin des trois chevaux, Hector à tout moment se levait pour aller voir si le sien ne manquait de rien; et il le caressait sur le cou, lui faisant manger du pain, des gâteaux, du sucre.

Il déclara:

"C'est un rude trotteur. Il m'a même un peu secoué dans les premiers moments; mais tu as vu que je m'y suis vite remis: il a reconnu son maître, il ne bougera plus maintenant."

Comme il avait été décidé, on revint par les Champs-Élysées.

La vaste avenue fourmillait de voitures. Et, sur les côtés, les promeneurs étaient si nombreux qu'on eût dit deux longs rubans noirs se déroulant, depuis l'Arc de Triomphe jusqu'à la place de la Concorde. Une averse de soleil tombait sur tout ce monde, faisait étinceler le vernis des calèches, l'acier des harnais, les poignées des portières.

Une folie de mouvement, une ivresse de vie semblait agiter cette foule de gens, d'équipages et de bêtes. Et l'Obélisque, là-bas, se dressait dans une buée d'or.

Le cheval d'Hector, dès qu'il eut dépassé l'Arc de Triomphe, fut saisi soudain d'une ardeur nouvelle, et il filait à travers les roues, au grand trot, vers l'écurie, malgré toutes les tentatives d'apaisement de son cavalier.

La voiture était loin maintenant, loin derrière; et voilà qu'en face du Palais de l'Industrie, l'animal se voyant du champ, tourna à droite et prit le galop.

Une vieille femme en tablier traversait la chaussée d'un pas tranquille; elle se trouvait juste sur le chemin d'Hector, qui arrivait à fond de train. Impuissant à maîtriser sa bête, il se mit à crier de toute sa force:

"Holà! hé! holà! là-bas!"

Elle était sourde peut-être, car elle continua paisiblement sa route jusqu'au moment où, heurtée par le poitrail du cheval lancé comme une locomotive, elle alla rouler dix pas plus loin, les jupes en l'air, après trois culbutes sur la tête.

Des voix criaient:

"Arrêtez-le!"

Hector, éperdu, se cramponnait à la crinière en hurlant:

"Au secours!"

Une secousse terrible le fit passer comme une balle par-dessus les oreilles de son coursier et tomber dans les bras d'un sergent de ville qui venait de se jeter à sa rencontre.

En une seconde, un groupe furieux, gesticulant, vociférant, se forma autour de lui. Un vieux monsieur, surtout, un vieux monsieur portant une grande décoration ronde et de grandes moustaches blanches, semblait exaspéré. Il répétait:

"Sacrebleu, quand on est maladroit comme ça, on reste chez soi. On ne vient pas tuer les gens dans la rue quand on ne sait pas conduire un cheval."

Mais quatre hommes, portant la vieille, apparurent. Elle semblait morte, avec sa figure jaune et son bonnet de travers, tout gris de poussière.

"Portez cette femme chez un pharmacien, commanda le vieux monsieur, et allons chez le commissaire de police."

Hector, entre les deux agents, se mit en route. Un troisième tenait son cheval. Une foule suivait; et soudain le break parut. Sa femme s'élança, la bonne perdait la tête, les marmots piaillaient. Il expliqua qu'il allait rentrer, qu'il avait renversé une femme, que ce n'était rien. Et sa famille, affolée, s'éloigna.

Chez le commissaire, l'explication fut courte. Il donna son nom, Hector de Gribelin, attaché au ministère de la Marine; et on attendit des nouvelles de la blessée. Un agent envoyé aux renseignements revint. Elle avait repris connaissance, mais elle souffrait effroyablement en dedans, disait-elle. C'était une femme de ménage, âgée de soixante-cinq ans, et dénommée Mme Simon.

Quand il sut qu'elle n'était pas morte, Hector reprit espoir et promit de subvenir aux frais de sa guérison. Puis il courut chez le pharmacien.

Une cohue stationnait devant la porte; la bonne femme, affaissée dans un fauteuil, geignait, les mains inertes, la face abrutie. Deux médecins l'examinaient encore. Aucun membre n'était cassé, mais on craignait une lésion interne.

Hector lui parla:

"Souffrez-vous beaucoup?"

- Oh! oui.

- Où ça?

- C'est comme un feu que j'aurais dans les estomacs."

Un médecin s'approcha:

"C'est vous, Monsieur, qui êtes l'auteur de l'accident?"

- Oui, Monsieur.

- Il faudrait envoyer cette femme dans une maison de santé; j'en connais une où on la recevrait à six francs par jour. Voulez-vous que je m'en charge?"

Hector, ravi, remercia et rentra chez lui soulagé.

Sa femme l'attendait dans les larmes: il l'apaisa.

"Ce n'est rien, cette dame Simon va déjà mieux, dans trois jours, il n'y paraîtra plus; je l'ai envoyée dans une maison de santé; ce n'est rien."

Ce n'est rien!

En sortant de son bureau, le lendemain, il alla prendre des nouvelles de Mme Simon. Il la trouva en train de manger un bouillon gras d'un air satisfait.

"Eh bien?" dit-il.

Elle répondit:

"Oh! mon pauvre monsieur, ça n'change pas. Je me sens quasiment anéantie. N'y a pas de mieux."

Le médecin déclara qu'il fallait attendre, une complication pouvant survenir.

Il attendit trois jours, puis il revint. La vieille femme, le teint clair, l'oeil limpide, se mit à geindre en l'apercevant:

"Je n'peux pu r'muer, mon pauvre monsieur; je n'peux pu. J'en ai pour jusqu'à la fin de mes jours."

Un frisson courut dans les os d'Hector. Il demanda le médecin. Le médecin leva les bras:

"Que voulez-vous, Monsieur, je ne sais pas, moi. Elle hurle quand on essaye de la soulever. On ne peut même changer de place son fauteuil sans lui faire pousser des cris déchirants. Je dois croire ce qu'elle me dit, Monsieur; je ne suis pas dedans. Tant que je ne l'aurai pas vue marcher, je n'ai pas le droit de supposer un mensonge de sa part."

La vieille écoutait, immobile, l'oeil sournois.

Huit jours se passèrent; puis quinze, puis un mois. Mme Simon ne quittait pas son fauteuil. Elle mangeait du matin au soir, engraisait, causait gaiement avec les autres malades,

semblait accoutumée à l'immobilité comme si c'eût été le repos bien gagné par ses cinquante ans d'escaliers montés et descendus, de matelas retournés, de charbon porté d'étage en étage, de coups de balai et de coups de brosse.

Hector, éperdu, venait chaque jour; chaque jour il la trouvait tranquille et sereine, et déclarant:

"Je n'peux pu r'muer, mon pauv'monsieur, je n'peux pu."

Chaque soir, Mme de Gribelin demandait, dévorée d'angoisse:

"Et Mme Simon?"

Et, chaque fois, il répondait avec un abattement désespéré:

"Rien de changé, absolument rien!"

On renvoya la bonne, dont les gages devenaient trop lourds. On économisa davantage encore, la gratification tout entière y passa.

Alors Hector rassembla quatre grands médecins qui se réunirent autour de la vieille. Elle se laissa examiner, tâter, palper, en les guettant d'un oeil malin.

"Il faut la faire marcher", dit l'un.

Elle s'écria:

"Je n'peux pu, mes bons messieurs, je n'peux pu!"

Alors ils l'empoignèrent, la soulevèrent, la traînèrent quelques pas; mais elle leur échappa des mains et s'écroula sur le plancher en poussant des clameurs si épouvantables qu'ils la reportèrent sur son siège avec des précautions infinies.

Ils émirent une opinion discrète, concluant cependant à l'impossibilité du travail.

Et, quand Hector apporta cette nouvelle à sa femme, elle se laissa choir sur une chaise en balbutiant:

"Il vaudrait encore mieux la prendre ici, ça nous coûterait moins cher."

Il bondit:

"Ici, chez nous, y penses-tu?"

Mais elle répondit, résignée à tout maintenant, et avec des larmes dans les yeux;

"Que veux-tu, mon ami, ce n'est pas ma faute!..."

## Deux amis

Paris était bloqué, affamé et râlant. Les moineaux se faisaient bien rares sur les toits, et les égouts se dépeuplaient. On mangeait n'importe quoi.

Comme il se promenait tristement par un clair matin de janvier le long du boulevard extérieur, les mains dans les poches de sa culotte d'uniforme et le ventre vide, M. Morissot, horloger de son état et pantouflard par occasion, s'arrêta net devant un confrère qu'il reconnut pour un ami. C'était M. Sauvage, une connaissance du bord de l'eau.

Chaque dimanche, avant la guerre, Morissot partait dès l'aurore, une canne en bambou d'une main, une boîte en fer-blanc sur le dos. Il prenait le chemin de fer d'Argenteuil, descendait à Colombes, puis gagnait à pied l'île Marante. A peine arrivé en ce lieu de ses

rêves, il se mettait à pêcher; il pêchait jusqu'à la nuit.

Chaque dimanche, il rencontrait là un petit homme replet et jovial, M. Sauvage, mercier, rue Notre-Dame-de-Lorette, autre pêcheur fanatique. Ils passaient souvent une demi-journée côte à côte, la ligne à la main et les pieds ballants au-dessus du courant; et ils s'étaient pris d'amitié l'un pour l'autre.

En certains jours, ils ne parlaient pas. Quelquefois ils causaient; mais ils s'entendaient admirablement sans rien dire, ayant des goûts semblables et des sensations identiques.

Au printemps, le matin, vers dix heures, quand le soleil rajeuni faisait flotter sur le fleuve tranquille cette petite buée qui coule avec l'eau, et versait dans le dos des deux enrégés pêcheurs une bonne chaleur de saison nouvelle, Morissot parfois disait à son voisin: "Hein! quelle douceur!" et M. Sauvage répondait: "Je ne connais rien de meilleur." Et cela leur suffisait pour se comprendre et s'estimer.

A l'automne, vers la fin du jour, quand le ciel, ensanglanté par le soleil couchant, jetait dans l'eau des figures de nuages écarlates, empourprait le fleuve entier, enflammait l'horizon, faisait rouges comme du feu les deux amis, et dorait les arbres roussis déjà, frémissants d'un frisson d'hiver, M. Sauvage regardait en souriant Morissot et prononçait: "Quel spectacle!" Et Morissot émerveillé répondait, sans quitter des yeux son flotteur: "Cela vaut mieux que le boulevard, hein?"

Dès qu'ils se furent reconnus, ils se serrèrent les mains énergiquement, tous émus de se retrouver en des circonstances si différentes. M. Sauvage, poussant un soupir, murmura: "En voilà des événements!" Morissot, très morne, gémit: "Et quel temps! C'est aujourd'hui le premier beau jour de l'année."

Le ciel était, en effet, tout bleu et plein de lumière.

Ils se mirent à marcher côte à côte, rêveurs et tristes. Morissot reprit: "Et la pêche? hein! quel bon souvenir!"

M. Sauvage demanda: "Quand y retournerons-nous?"

Ils entrèrent dans un petit café et burent ensemble une absinthe; puis ils se remirent à se promener sur les trottoirs.

Morissot s'arrêta soudain: "Une seconde verte, hein?" M. Sauvage y consentit: "A votre disposition." Et ils pénétrèrent chez un autre marchand de vins.

Ils étaient fort étourdis en sortant, troublés comme des gens à jeun dont le ventre est plein d'alcool. Il faisait doux. Une brise caressante leur chatouillait le visage.

M. Sauvage, que l'air tiède achevait de griser, s'arrêta: "Si on y allait?"

- Où ça?

- A la pêche, donc.

- Mais où?

- Mais à notre île. Les avant-postes français sont auprès de Colombes. Je connais le colonel Dumoulin; on nous laissera passer facilement."

Morissot frémit de désir: "C'est dit. J'en suis." Et ils se séparèrent pour prendre leurs instruments.

Une heure après, ils marchaient côte à côte sur la grand'route. Puis ils gagnèrent la villa qu'occupait le colonel. Il sourit de leur demande et consentit à leur fantaisie. Ils se remirent

en marche, munis d'un laissez-passer.

Bientôt ils franchirent les avant-postes, traversèrent Colombes abandonné, et se trouvèrent au bord des petits champs de vigne qui descendent vers la Seine. Il était environ onze heures.

En face, le village d'Argenteuil semblait mort. Les hauteurs d'Orgemont et de Sannois dominaient tout le pays. La grande plaine qui va jusqu'à Nanterre était vide, toute vide, avec ses cerisiers nus et ses terres grises.

M. Sauvage, montrant du doigt les sommets, murmura: "Les Prussiens sont là-haut!" Et une inquiétude paralysait les deux amis devant ce pays désert.

"Les Prussiens!" Ils n'en avaient jamais aperçu, mais ils les sentaient là depuis des mois, autour de Paris, ruinant la France, pillant, massacrant, affamant, invisibles et tout-puissants. Et une sorte de terreur superstitieuse s'ajoutait à la haine qu'ils avaient pour ce peuple inconnu et victorieux.

Morissot balbutia: "Hein! si nous allions en rencontrer?"

M. Sauvage répondit, avec cette gouaillerie parisienne reparaisant malgré tout:

"Nous leur offririons une friture."

Mais ils hésitaient à s'aventurer dans la campagne, intimidés par le silence de tout l'horizon.

A la fin, M. Sauvage se décida: "Allons, en route! mais avec précaution." Et ils descendirent dans un champ de vigne, courbés en deux, rampant, profitant des buissons pour se couvrir, l'oeil inquiet, l'oreille tendue.

Une bande de terre nue restait à traverser pour gagner le bord du fleuve. Ils se mirent à courir; et dès qu'ils eurent atteint la berge, ils se blottirent dans les roseaux secs.

Morissot colla sa joue par terre pour écouter si on ne marchait pas dans les environs. Il n'entendit rien. Ils étaient bien seuls, tout seuls.

Ils se rassurèrent et se mirent à pêcher.

En face d'eux, l'île Marante abandonnée les cachait à l'autre berge. La petite maison du restaurant était close, semblait délaissée depuis des années.

M. Sauvage prit le premier goujon. Morissot attrapa le second, et d'instant en instant ils levaient leurs lignes avec une petite bête argentée frétilant au bout du fil: une vraie pêche miraculeuse.

Ils introduisaient délicatement les poissons dans une poche de filet à mailles très serrées, qui trempait à leurs pieds. Et une joie délicieuse les pénétrait, cette joie qui vous saisit quand on retrouve un plaisir aimé dont on est privé depuis longtemps.

Le bon soleil leur coulait sa chaleur entre les épaules; ils n'écoutaient plus rien; ils ne pensaient plus à rien; ils ignoraient le reste du monde; ils pêchaient.

Mais soudain un bruit sourd qui semblait venir de sous terre fit trembler le sol. Le canon se remettait à tonner.

Morissot tourna la tête, et par-dessus la berge il aperçut, là-bas, sur la gauche, la grande silhouette du Mont-Valérien, qui portait au front une aigrette blanche, une buée de poudre qu'il venait de cracher.

Et aussitôt un second jet de fumée partit du sommet de la forteresse; et quelques instants



après une nouvelle détonation gronda.

Puis d'autres suivirent, et de moment en moment, la montagne jetait son haleine de mort, soufflait ses vapeurs laiteuses qui s'élevaient lentement dans le ciel calme, faisaient un nuage au-dessus d'elle.

M. Sauvage haussa les épaules: "Voilà qu'ils recommencent", dit-il.

Morissot, qui regardait anxieusement plonger coup sur coup la plume de son flotteur, fut pris soudain d'une colère d'homme paisible contre ces enragés qui se battaient ainsi, et il grommela: "Faut-il être stupide pour se tuer comme ça!"

M. Sauvage reprit: "C'est pis que des bêtes."

Et Morissot, qui venait de saisir une ablette, déclara: "Et dire que ce sera toujours ainsi tant qu'il y aura des gouvernements."

M. Sauvage l'arrêta: "La République n'aurait pas déclaré la guerre..."

Morissot l'interrompit: "Avec les rois on a la guerre au dehors; avec la République on a la guerre au dedans."

Et tranquillement ils se mirent à discuter, débrouillant les grands problèmes politiques avec une raison saine d'hommes doux et bornés, tombant d'accord sur ce point, qu'on ne serait jamais libres. Et le Mont-Valérien tonnait sans repos, démolissant à coups de boulet des maisons françaises, broyant des vies, écrasant des êtres, mettant fin à bien des rêves, à bien des joies attendues, à bien des bonheurs espérés, ouvrant en des coeurs de femmes, en des coeurs de filles, en des coeurs de mères, là-bas, en d'autres pays, des souffrances qui ne finiraient plus.

"C'est la vie", déclara M. Sauvage.

"Dites plutôt que c'est la mort", reprit en riant Morissot.

Mais ils tressaillirent effarés, sentant bien qu'on venait de marcher derrière eux; et ayant tourné les yeux, ils aperçurent, debout contre leurs épaules, quatre hommes, quatre grands hommes armés et barbus, vêtus comme des domestiques en livrée et coiffés de casquettes plates, les tenant en joue au bout de leurs fusils.

Les deux lignes s'échappèrent de leurs mains et se mirent à descendre la rivière.

En quelques secondes, ils furent saisis, attachés, emportés, jetés dans une barque et passés dans l'île.

Et derrière la maison qu'ils avaient crue abandonnée, ils aperçurent une vingtaine de soldats allemands.

Une sorte de géant velu, qui fumait, à cheval sur une chaise, une grande pipe de porcelaine, leur demanda, en excellent français: "Eh bien, Messieurs, avez-vous fait bonne pêche?"

Alors un soldat déposa aux pieds de l'officier le filet plein de poissons, qu'il avait eu soin d'emporter. Le Prussien sourit: "Eh! eh! je vois que ça n'allait pas mal. Mais il s'agit d'autre chose. Ecoutez-moi et ne vous troublez pas.

Pour moi, vous êtes deux espions envoyés pour me guetter. Je vous prends et je vous fusille. Vous faisiez semblant de pêcher, afin de mieux dissimuler vos projets. Vous êtes tombés entre mes mains, tant pis pour vous; c'est la guerre.

Mais comme vous êtes sortis par les avant-postes, vous avez assurément un mot d'ordre pour rentrer. Donnez-moi ce mot d'ordre et je vous fais grâce."

Les deux amis, livides, côte à côte, les mains agitées d'un léger tremblement nerveux, se tassaient.

L'officier reprit: "Personne ne le saura jamais, vous rentrerez paisiblement. Le secret disparaîtra avec vous. Si vous refusez, c'est la mort, et tout de suite. Choisissez."

Ils demeuraient immobiles sans ouvrir la bouche.

Le Prussien, toujours calme, reprit en étendant la main vers la rivière: "Songez que dans cinq minutes vous serez au fond de cette eau. Dans cinq minutes! Vous devez avoir des parents?"

Le Mont-Valérien tonnait toujours.

Les deux pêcheurs restaient debout et silencieux. L'Allemand donna des ordres dans sa langue. Puis il changea sa chaise de place pour ne pas se trouver trop près des prisonniers; et douze hommes vinrent se placer à vingt pas, le fusil au pied.

L'officier reprit: "Je vous donne une minute, pas deux secondes de plus."

Puis il se leva brusquement, s'approcha des deux Français, prit Morissot sous le bras, l'entraîna plus loin, lui dit à voix basse: "Vite, ce mot d'ordre? Votre camarade ne saura rien, j'aurai l'air de m'attendrir."

Morissot ne répondit rien.

Le Prussien entraîna alors M. Sauvage et lui posa la même question.

M. Sauvage ne répondit pas.

Ils se retrouvèrent côte à côte.

Et l'officier se mit à commander. Les soldats élevèrent leurs armes.

Alors le regard de Morissot tomba par hasard sur le filet plein de goujons, resté dans l'herbe, à quelque pas de lui.

Un rayon de soleil faisait briller le tas de poissons qui s'agitaient encore. Et une défaillance l'envahit. Malgré ses efforts, ses yeux s'emplirent de larmes.

Il balbutia: "Adieu, monsieur Sauvage."

M. Sauvage répondit: "Adieu, monsieur Morissot."

Ils se serrèrent la main, secoués des pieds à la tête par d'invincibles tremblements.

L'officier cria. "Feu!"

Les douze coups n'en firent qu'un.

M. Sauvage tomba d'un bloc sur le nez. Morissot, plus grand, oscilla, pivota et s'abattit en travers sur son camarade, le visage au ciel, tandis que des bouillons de sang s'échappaient de sa tunique crevée à la poitrine.

L'Allemand donna de nouveaux ordres.

Ses hommes se dispersèrent, puis revinrent avec des cordes et des pierres qu'ils attachèrent aux pieds des deux morts; puis ils les portèrent sur la berge.

Le Mont-Valérien ne cessait pas de gronder, coiffé maintenant d'une montagne de fumée.

Deux soldats prirent Morissot par la tête et par les jambes; deux autres saisirent M. Sauvage de la même façon. Les corps, un instant balancés avec force, furent lancés au loin,

décrivirent une courbe, puis plongèrent, debout, dans le fleuve, les pierres entraînant les pieds d'abord.

L'eau rejallit, bouillonna, frissonna, puis se calma, tandis que de toutes petites vagues s'en venaient jusqu'aux rives.

Un peu de sang flottait.

L'officier, toujours serein, dit à mi-voix: "C'est le tour des poissons maintenant."

Puis il revint vers la maison.

Et soudain il aperçut le filet aux goujons dans l'herbe. Il le ramassa, l'examina, sourit, cria: "Wilhem!"

Un soldat accourut, en tablier blanc. Et le Prussien, lui jetant la pêche de deux fusillés, commanda: "Fais-moi frire tout de suite ces petits animaux-là pendant qu'ils sont encore vivants. Ce sera délicieux."

Puis il se remit à fumer sa pipe.

## Réveil

Depuis trois ans qu'elle était mariée, elle n'avait point quitté le Val de Ciré, où son mari possédait deux filatures. Elle vivait tranquille, sans enfants, heureuse dans sa maison cachée sous les arbres, et que les ouvriers appelaient le "château".

M. Vasseur, bien plus vieux qu'elle, était bon. Elle l'aimait; et jamais une pensée coupable n'avait pénétré dans son cœur. Sa mère venait passer tous les étés à Ciré, puis retournait s'installer à Paris pour l'hiver, dès que les feuilles commençaient à tomber.

Chaque automne Jeanne toussait un peu. La vallée étroite où serpentait la rivière s'embrumait alors pendant cinq mois. Des brouillards légers flottaient d'abord sur les prairies, rendant tous les fonds pareils à un grand étang d'où émergeaient les toits des maisons. Puis cette nuée blanche, montant comme une marée, enveloppait tout, faisait de ce vallon un pays de fantômes, où les hommes glissaient comme des ombres sans se connaître à dix pas. Les arbres, drapés de vapeurs, se dressaient, moisis dans cette humidité.

Mais les gens qui passaient sur les côtes voisines, et qui regardaient le trou blanc de la vallée, voyaient surgir au-dessus des brumes accumulées au niveau des collines, les deux cheminées géantes des établissements de M. Vasseur, qui vomissaient nuit et jour à travers le ciel deux serpents de fumée noire.

Cela seul indiquait qu'on vivait dans ce creux qui semblait rempli d'un nuage de coton.

Or, cette année-là, quand revint octobre, le médecin conseilla à la jeune femme d'aller passer l'hiver à Paris chez sa mère, l'air du vallon devenant dangereux pour sa poitrine.

Elle partit.

Pendant les premiers mois elle pensa sans cesse à la maison abandonnée où s'étaient enracinées ses habitudes, dont elle aimait les meubles familiers et l'allure tranquille. Puis elle s'accoutuma à sa vie nouvelle et prit goût aux fêtes, aux dîners, aux soirées, à la danse.

Elle avait conservé jusque-là ses manières de jeune fille, quelque chose d'indécis et d'endormi, une marche un peu traînante, un sourire un peu las. Elle devint vive, gaie, toujours prête aux plaisirs. Des hommes lui firent la cour. Elle s'amusait de leurs bavardages, jouait avec leurs galanteries, sûre de sa résistance, un peu dégoûtée de l'amour par ce

qu'elle en avait appris dans le mariage.

La pensée de livrer son corps aux grossières caresses de ces êtres barbus la faisait rire de pitié et frissonner un peu de répugnance. Elle se demandait avec stupeur comment des femmes pouvaient consentir à ces contacts dégradants avec des étrangers, alors qu'elles y étaient déjà contraintes avec l'époux légitime. Elle eût aimé plus tendrement son mari s'ils avaient vécu comme deux amis, s'en tenant au chastes baisers qui sont les caresses des âmes.

Mais elle s'amusait beaucoup des compliments, des désirs apparus dans les yeux et qu'elle ne partageait point, des attaques directes, des déclarations jetées dans l'oreille quand on repassait au salon après les fins dîners, des paroles balbutiées si bas qu'il les fallait presque deviner, et qui lui laissaient la chair froide, le coeur tranquille, tout en chatouillant sa coquetterie inconsciente, en allumant au fond d'elle une flamme de contentement, en faisant s'épanouir sa lèvre, briller son regard, frissonner son âme de femme à qui les adorations sont dues.

Elle aimait ces tête-à-tête des soirs tombants, au coin du feu, dans le salon déjà sombre, alors que l'homme devient pressant, balbutie, tremble et tombe à genoux. C'était pour elle une joie exquise et nouvelle de sentir cette passion qui ne l'effleurait pas, de dire non de la tête et des lèvres, de retirer ses mains, de se lever, et de sonner avec sang-froid pour demander les lampes, et de voir se redresser confus et rageant, en entendant venir le valet, celui qui tremblait à ses pieds.

Elle avait des rires secs qui glaçaient les paroles brûlantes, des mots durs tombant comme un jet d'eau glacée sur les protestations ardentes, des intonations à faire se tuer celui qui l'eût adorée éperdument.

Deux jeunes gens surtout la poursuivaient avec obstination. Ils ne se ressemblaient guère.

L'un, M. Paul Péronel, était un grand garçon mondain, galant et hardi, homme à bonnes fortunes, qui savait attendre et choisir ses heures.

L'autre, M. d'Avencelle, frémissait en l'approchant, osait à peine laisser deviner sa tendresse, mais la suivait comme son ombre, disant son désir désespéré par des regards éperdus et par l'assiduité de sa présence auprès d'elle.

Elle appelait le premier le "Capitaine Fracasse" et le second "Mouton fidèle"; elle finit par faire de celui-ci une sorte d'esclave attaché à ses pas, dont elle usait comme d'un domestique.

Elle eût bien ri si on lui eût dit qu'elle l'aimerait.

Elle l'aima pourtant d'une singulière façon. Comme elle le voyait sans cesse, elle avait pris l'habitude de sa voix, de ses gestes, de toute l'allure de sa personne, comme l'on prend l'habitude de ceux près de qui on vit continuellement.

Bien souvent en ses rêves son visage la hantait: elle le revoyait tel qu'il était dans la vie, doux, délicat, humblement passionné; et elle s'éveillait obsédée du souvenir de ces songes, croyant l'entendre encore, et le sentir près d'elle. Or, une nuit (elle avait la fièvre peut-être), elle se vit seule avec lui, dans un petit bois, assis tous deux sur l'herbe.

Il lui disait des choses charmantes en lui pressant les mains et les baisant. Elle sentait la chaleur de sa peau et le souffle de son haleine; et, d'une façon naturelle; elle lui caressait les cheveux.

On est, dans le rêve, tout autre que dans la vie. Elle se sentait pleine de tendresse pour lui,

d'une tendresse calme et profonde, heureuse de toucher son front et de le tenir contre elle.

Peu à peu il l'enlaçait de ses bras, lui baisait les joues et les yeux sans qu'elle fit rien pour lui échapper, et leurs lèvres se rencontrèrent. Elle s'abandonna.

Ce fut (la réalité n'a pas de ces extases), ce fut une seconde d'un bonheur suraigu et surhumain, idéal et charnel, affolant, inoubliable.

Elle s'éveilla, vibrante, éperdue, et ne put se rendormir, tant elle se sentait obsédée, possédée toujours par lui.

Et quand elle le revit, ignorant du trouble qu'il avait produit, elle se sentit rougir; et pendant qu'il lui parlait timidement de son amour, elle se rappelait sans cesse, sans pouvoir rejeter cette pensée, elle se rappelait l'enlacement délicieux de son rêve.

Elle l'aima, elle l'aima d'une étrange tendresse raffinée et sensuelle, faite surtout du souvenir de ce songe, bien qu'elle redoutât l'accomplissement du désir qui s'était éveillé dans son âme.

Il s'en aperçut enfin. Et elle lui dit tout, jusqu'à la peur qu'elle avait de ses baisers. Elle lui fit jurer qu'il la respecterait.

Il la respecta. Ils passaient ensemble de longues heures d'amour exalté, où les âmes seules s'étreignaient. Et ils se séparaient ensuite éternés, défaillants, enfiévrés.

Leurs lèvres parfois se joignaient; et, fermant les yeux, ils savouraient cette caresse longue, mais chaste quand même.

Elle comprit qu'elle ne résisterait plus longtemps; et, comme elle ne voulait pas faillir, elle écrivit à son mari qu'elle désirait retourner près de lui et reprendre sa vie tranquille et solitaire.

Il répondit une lettre excellente, en la dissuadant de revenir en plein hiver, de s'exposer à ce brusque dépaysement, aux brumes glaciales de la vallée.

Elle fut atterrée et indignée contre cet homme confiant, qui ne comprenait pas, qui ne devinait pas les luttes de son coeur.

Février était clair et doux, et bien qu'elle évitât maintenant de se trouver longtemps seule avec Mouton Fidèle, elle acceptait parfois de faire en voiture, avec lui, une promenade autour du lac, au crépuscule.

On eût dit ce soir-là que toutes les sèves s'éveillaient, tant les souffles de l'air étaient tièdes. Le petit coupé allait au pas; la nuit tombait; ils se tenaient les mains, serrés l'un contre l'autre. Elle se disait: "C'est fini, c'est fini, je suis perdue", sentant en elle un soulèvement de désirs, l'impérieux besoin de cette suprême étreinte qu'elle avait ressentie si complète en un rêve. Leurs bouches à tout instant se cherchaient, s'attachaient l'une à l'autre, et se repoussaient pour se retrouver aussitôt.

Il n'osa pas la reconduire chez elle, et la laissa sur sa porte, affolée et défaillante.

M. Paul Péronel l'attendait dans le petit salon sans lumière.

En lui touchant la main, il sentit qu'une fièvre la brûlait. Il se mit à causer à mi-voix, tendre et galant, berçant cette âme épuisée au charme de paroles amoureuses. Elle l'écoutait sans répondre, pensant à l'autre, croyant entendre l'autre, croyant le sentir contre elle dans une sorte d'hallucination. Elle ne voyait que lui, ne se rappelait plus qu'il existait un autre homme au monde; et quand son oreille tressaillait à ces trois syllabes: "Je vous aime", c'était lui, l'autre, qui les disait, qui baisait ses doigts, c'était lui qui serrait sa poitrine comme tout à

l'heure dans le coupé, c'était lui qui jetait sur ses lèvres ces caresses victorieuses, c'était lui qu'elle étreignait, qu'elle enlaçait, qu'elle appelait de tout l'élan de son coeur, de toute l'ardeur exaspérée de son corps.

Quand elle s'éveilla de ce songe, elle poussa un cri épouvantable.

Le Capitaine Fracasse, à genoux près d'elle, la remerciait passionnément en couvrant de baisers ses cheveux dénoués. Elle cria: "Allez-vous-en, allez-vous-en!"

Et comme il ne comprenait pas et cherchait à ressaisir sa taille, elle se tordit en bégayant: "Vous êtes infâme, je vous hais, vous m'avez volée, allez-vous-en."

Il se releva, abasourdi, prit son chapeau et s'en alla.

Le lendemain, elle retournait au Val de Ciré. Son mari, surpris, lui reprocha ce coup de tête. "Je ne pouvais plus vivre loin de toi", dit-elle.

Il la trouva changée de caractère, plus triste qu'autrefois; et quand il lui demandait: "Qu'as-tu donc? Tu sembles malheureuse. Que désires-tu?" Elle répondait: "Rien. Il n'y a que les rêves de bons dans la vie."

Mouton Fidèle vint la voir l'été suivant.

Elle le reçut sans trouble et sans regrets, comprenant soudain qu'elle ne l'avait jamais aimé qu'en un songe dont Paul Péronel l'avait brutalement réveillée.

Mais le jeune homme, qui l'adorait toujours, pensait en s'en retournant: "Les femmes sont vraiment bien bizarres, compliquées et inexplicables."

## L'homme-fille

Combien de fois entendons-nous dire: "Il est charmant cet homme, mais c'est une fille, une vraie fille." On veut parler de l'homme-fille, la peste de notre pays.

Car nous sommes tous, en France, des hommes-filles, c'est-à-dire changeants, fantasques, innocemment perfides, sans suite dans les convictions ni dans la volonté, violents et faibles comme des femmes.

Mais le plus irritant des hommes-filles, est assurément le Parisien et le boulevardier, dont les apparences d'intelligence sont plus marquées et qui assemble en lui, exagérés par son tempérament, toutes les séductions et tous les défauts des charmantes drôlesses.

Notre chambre des députés est peuplée d'hommes-filles. Ils y forment le grand parti des opportunistes aimables qu'on pourrait appeler "les charmeurs". Ce sont ceux qui gouvernent avec des paroles douces et des promesses trompeuses, qui savent serrer les mains de façon à s'attacher les coeurs, dire "mon cher ami" d'une certaine manière délicate aux gens qu'ils connaissent le moins, changer d'opinion sans même s'en douter, s'exalter pour toute idée nouvelle, être sincères dans leurs croyances de girouettes, se laisser tromper comme ils trompent eux-mêmes, ne plus se souvenir le lendemain de ce qu'ils affirmaient la veille.

Les journaux sont pleins d'hommes-filles. C'est peut-être là qu'on en trouve le plus, mais c'est là aussi qu'ils sont le plus nécessaires. Il faut excepter quelques organes comme les Débats ou La Gazette de France.

Certes, tout bon journaliste doit être un peu fille, c'est-à-dire aux ordres du public, souple à suivre inconsciemment les nuances de l'opinion courante, ondoyant et divers, sceptique et crédule, méchant et dévoué, blagueur et Prudhomme, enthousiaste et ironique, et toujours

convaincu sans croire à rien.

Les étrangers, nos anti-types, comme disait Mme Abel, les Anglais tenaces et les lourds Allemands, nous considèrent et nous considéreront jusqu'à la fin des siècles, avec un certain étonnement mêlé de mépris. Ils nous traitent de légers. Ce n'est pas cela, nous sommes des filles. Et voilà pourquoi on nous aime malgré nos défauts, pourquoi on revient à nous malgré le mal qu'on dit de nous; ce sont des querelles d'amour!...

L'homme-fille, tel qu'on le rencontre dans le monde, est si charmant qu'il vous capte en une causerie de cinq minutes. Son sourire semble fait pour vous; on ne peut penser que sa voix n'ait point à votre intention des intonations particulièrement aimables. Quand il vous quitte, on croit le connaître depuis vingt ans. On est tout disposé à lui prêter de l'argent, s'il vous en demande. Il vous a séduit comme une femme.

S'il a pour vous des procédés douteux, on ne peut lui garder rancune, tant il est gentil quand on le revoit! S'excuse-t-il? On a envie de lui demander pardon! Ment-il? On ne peut le croire! Vous berne-t-il indéfiniment par des promesses toujours fausses? On lui sait gré de ses promesses seules autant que s'il avait remué le monde pour vous rendre service.

Quand il admire quelque chose, il s'extasie avec des expressions tellement senties qu'il vous jette à l'âme ses convictions. Il a adoré Victor Hugo qu'il traite aujourd'hui de bédole. Il se serait battu pour Zola qu'il abandonne pour Barbey d'Aurevilly. Et quand il admire, il n'admet point les restrictions; et il vous souffletterait pour un mot, mais quand il se met à mépriser, il ne connaît plus de bornes dans son dédain et n'accepte pas qu'on proteste.

En somme, il ne comprend rien.

Ecoutez causer deux filles: "Alors tu es fâchée avec Julia? - Je te crois, je lui ai flanqué ma main sur la figure. - Qu'est-ce qu'elle t'avait fait? - Elle avait dit à Pauline que je battais la dèche treize mois sur douze. Et Pauline l'a redit à Gontran. Tu comprends? - Vous habitez ensemble, rue Clauzel? - Nous avons habité ensemble, voilà quatre ans, rue Bréda; puis nous nous sommes fâchées pour une paire de bas qu'elle prétendait que j'avais mis - c'était pas vrai - des bas de soie qu'elle avait achetés chez la mère Martin. Alors j'y ai fichu une tripotée. Et elle m'a quittée là-dessus. Je l'ai retrouvée voilà six mois et elle m'avait demandé de venir chez elle, vu qu'elle avait loué une boîte deux fois trop grande."

On n'entend pas le reste, on passe.

Mais comme on va le dimanche suivant à Saint-Germain, deux jeunes femmes montent dans le même wagon. On en reconnaît une tout de suite, l'ennemie de Julia. - L'autre?... C'est Julia!

Et ce sont des mamours, des tendresses, des projets. - "Dis donc, Julia. - Ecoute, Julia, etc."

L'homme-fille a des amitiés de cette nature. Pendant trois mois il ne peut quitter son vieux Jacques, son cher Jacques. Il n'y a que Jacques au monde. Lui seul a de l'esprit, du bon sens, du talent. Lui seul est quelqu'un dans Paris. On les rencontre partout ensemble, ils dînent ensemble, vont ensemble par les rues, et chaque soir se reconduisent dix fois de la porte de l'un à la porte de l'autre sans se décider à la séparation.

Trois mois plus tard, si on parle de Jacques:

"En voilà une crapule, une rosse, un gremlin. J'ai appris à le connaître, allez. - Et pas même honnête, et mal élevé, etc., etc."

Encore trois mois après, et ils logent ensemble; mais un matin on apprend qu'ils se sont battus en duel, puis embrassés, en pleurant, sur le terrain.

Ils sont, au demeurant, les meilleurs amis du monde, fâchés à mort la moitié de l'année, se calomniant et se chérissant tour à tour, à profusion, se serrant les mains à se briser les os et prêts à se crever le ventre pour un mot mal entendu.

Car les relations des hommes-filles sont incertaines, leur humeur est à secousses, leur exaltation à surprises, leur tendresse à volte-face, leur enthousiasme à éclipses. Un jour ils vous chérissent, le lendemain ils vous regardent à peine, parce qu'ils ont, en somme, une nature de filles, un charme de filles, un tempérament de filles; et que tous leurs sentiments ressemblent à l'amour des filles.

Ils traitent leurs amis comme des drôlesses leurs petits chiens.

C'est le petit toutou adoré qu'on embrasse éperdument, qu'on nourrit de sucre, qu'on couche sur l'oreiller du lit, mais qu'on jettera aussitôt par la fenêtre dans un mouvement d'impatience, qu'on fait tourner comme une fronde en le tenant par la queue, qu'on serre dans ses bras à l'étrangler et qu'on plonge, sans raison, dans un sceau d'eau froide.

Aussi quel étrange spectacle que les tendresses d'une vraie fille et d'un homme-fille. Il la bat et elle griffe, ils s'exècrent, ne peuvent se voir et ne peuvent se quitter, accrochés l'un à l'autre par on ne sait quels liens mystérieux du coeur. Elle le trompe et il le sait, sanglote et pardonne. Il accepte le lit que paye un autre et se croit, de bonne foi, irréprochable. Il la méprise et l'adore sans distinguer qu'elle aurait le droit de lui rendre son mépris. Ils souffrent tous deux atrocement l'un par l'autre sans pouvoir se désunir; ils se jettent du matin au soir à la tête des hottées d'injures et de reproches, des accusations abominables, puis énervés à l'excès, vibrants de rage et de haine, ils tombent aux bras l'un de l'autre et s'étreignent éperdument, mêlant leurs bouches frémissantes et leurs âmes de drôlesses.

L'homme-fille est brave et lâche en même temps; il a, plus que tout autre, le sentiment exalté de l'honneur, mais le sens de la simple honnêteté lui manque, et, les circonstances aidant, il aura des défaillances et commettra des infamies dont il ne se rendra nullement compte; car il obéit, sans discernement, aux oscillations de sa pensée toujours entraînée.

Tromper un fournisseur lui semblera chose permise et presque ordonnée. Pour lui, ne point payer ses dettes est honorable, à moins qu'elles ne soient de jeu, c'est-à-dire un peu suspectes; il fera des dupes en certaines conditions que la loi du monde admet; s'il se trouve à court d'argent, il empruntera par tous les moyens, ne se faisant nul scrupule de jouer quelque peu les prêteurs; mais il tuerait d'un coup d'épée, avec une indignation sincère, l'homme qui le suspecterait seulement de manquer de délicatesse.

## Les bijoux

Monsieur Lantin ayant rencontré cette jeune fille, dans une soirée, chez son sous-chef de bureau, l'amour l'enveloppa comme un filet.

C'était la fille d'un percepteur de province, mort depuis plusieurs années. Elle était venue ensuite à Paris avec sa mère, qui fréquentait quelques familles bourgeoises de son quartier dans l'espoir de marier la jeune personne. Elles étaient pauvres et honorables, tranquilles et douces. La jeune fille semblait le type absolu de l'honnête femme à laquelle le jeune homme sage rêve de confier sa vie. Sa beauté modeste avait un charme de pudeur angélique, et l'imperceptible sourire qui ne quittait point ses lèvres semblait un reflet de son coeur.

Tout le monde chantait ses louanges; tous ceux qui la connaissaient répétaient sans fin: "Heureux celui qui la prendra. On ne pourrait trouver mieux."

M. Lantin, alors commis principal au ministère de l'Intérieur, aux appointements annuels de



trois mille cinq cents francs, la demanda en mariage et l'épousa.

Il fut avec elle invraisemblablement heureux. Elle gouverna sa maison avec une économie si adroite qu'ils semblaient vivre dans le luxe. Il n'était point d'attentions, de délicatesses, de chatteries qu'elle n'eût pour son mari; et la séduction de sa personne était si grande que, six ans après leur rencontre, il l'aimait plus encore qu'aux premiers jours.

Il ne blâmait en elle que deux goûts, celui du théâtre et celui des bijouteries fausses.

Ses amies (elle connaissait quelques femmes de modestes fonctionnaires) lui procuraient à tous moments des loges pour les pièces en vogue, même pour les premières représentations; et elle traînait bon gré, mal gré, son mari à ces divertissements qui le fatiguaient affreusement après sa journée de travail. Alors il la supplia de consentir à aller au spectacle avec quelque dame de sa connaissance qui la ramènerait ensuite. Elle fut longtemps à céder, trouvant peu convenable cette manière d'agir. Elle s'y décida enfin par complaisance, et il lui en sut un gré infini.

Or, ce goût pour le théâtre fit bientôt naître en elle le besoin de se parer. Ses toilettes demeuraient toutes simples, il est vrai, de bon goût toujours, mais modestes; et sa grâce douce, sa grâce irrésistible, humble et souriante, semblait acquérir une saveur nouvelle de la simplicité de ses robes, mais elle prit l'habitude de pendre à ses oreilles deux gros cailloux du Rhin qui simulaient des diamants, et elle portait des colliers de perles fausses, des bracelets en similor, des peignes agrémentés de verroteries variées jouant les pierres fines.

Son mari, que choquait un peu cet amour du clinquant, répétait souvent: "Ma chère, quand on n'a pas le moyen de se payer des bijoux véritables, on ne se montre parée que de sa beauté et de sa grâce, voilà encore les plus rares joyaux."

Mais elle souriait doucement et répétait: "Que veux-tu? J'aime ça. C'est mon vice. Je sais bien que tu as raison; mais on ne se refait pas. J'aurais adoré les bijoux, moi!"

Et elle faisait rouler dans ses doigts les colliers de perles, miroiter les facettes des cristaux taillés, en répétant: "Mais regarde donc comme c'est bien fait. On jurerait du vrai."

Il souriait en déclarant: "Tu as des goûts de Bohémienne."

Quelquefois, le soir, quand ils demeuraient en tête à tête au coin du feu, elle apportait sur la table où ils prenaient le thé la boîte de maroquin où elle enfermait la "pacotille", selon le mot de M. Lantin; et elle se mettait à examiner ces bijoux imités avec une attention passionnée, comme si elle eût savouré quelque jouissance secrète et profonde; et elle s'obstinait à passer un collier au cou de son mari pour rire ensuite de tout son coeur en s'écriant: "Comme tu es drôle!" Puis elle se jetait dans ses bras et l'embrassait éperdument.

Comme elle avait été à l'Opéra, une nuit d'hiver, elle rentra toute frissonnante de froid. Le lendemain elle toussait. Huit jours plus tard elle mourait d'une fluxion de poitrine.

Lantin faillit la suivre dans la tombe. Son désespoir fut si terrible que ses cheveux devinrent blanc en un mois. Il pleurait du matin au soir, l'âme déchirée d'une souffrance intolérable, hanté par le souvenir, par le sourire, par la voix, par tout le charme de la morte.

Le temps n'apaisa point sa douleur. Souvent pendant les heures du bureau, alors que les collègues s'en venaient causer un peu des choses du jour, on voyait soudain ses joues se gonfler, son nez se plisser, ses yeux s'emplier d'eau; il faisait une grimace affreuse et se mettait à sangloter.

Il avait gardé intacte la chambre de sa compagne où il s'enfermait tous les jours pour penser à elle; et tous les meubles, ses vêtements mêmes demeuraient à leur place comme ils se

trouvaient au dernier jour.

Mais la vie se faisait dure pour lui. Ses appointements, qui, entre les mains de sa femme, suffisaient à tous les besoins du ménage, devenaient, à présent, insuffisants pour lui tout seul. Et il se demandait avec stupeur comment elle avait su s'y prendre pour lui faire boire toujours des vins excellents et manger des nourritures délicates qu'il ne pouvait plus se procurer avec ses modestes ressources.

Il fit quelques dettes et courut après l'argent à la façon des gens réduits aux expédients. Un matin enfin, comme il se trouvait sans un sou, une semaine entière avant la fin du mois, il songea à vendre quelque chose; et tout de suite la pensée lui vint de se défaire de la "pacotille" de sa femme, car il avait gardé au fond du coeur une sorte de rancune contre ces "trompe-l'oeil" qui l'irritaient autrefois. Leur vue même, chaque jour, lui gâtait un peu le souvenir de sa bien-aimée.

Il chercha longtemps dans le tas de clinquants qu'elle avait laissés, car jusqu'aux derniers jours de sa vie elle en avait acheté obstinément, rapportant presque chaque soir un objet nouveau, et il se décida pour le grand collier qu'elle semblait préférer, et qui pouvait bien valoir, pensait-il, six ou huit francs, car il était vraiment d'un travail très soigné pour du faux.

Il le mit en sa poche et s'en alla vers son ministère en suivant les boulevards, cherchant une boutique de bijoutier qui lui inspirât confiance.

Il en vit une enfin et entra, un peu honteux d'étaler ainsi sa misère et de chercher à vendre une chose de si peu de prix.

"Monsieur, dit-il au marchand, je voudrais bien savoir ce que vous estimez ce morceau."

L'homme reçut l'objet, l'examina, le retourna, le soupesa, prit une loupe, appela son commis, lui fit tout bas des remarques, reposa le collier sur son comptoir et le regarda de loin pour mieux juger de l'effet.

M. Lantin, gêné par toutes ces cérémonies, ouvrait la bouche pour déclarer: "Oh! je sais bien que cela n'a aucune valeur", - quand le bijoutier prononça:

"Monsieur, cela vaut de douze à quinze mille francs; mais je ne pourrais l'acheter que si vous m'en faisiez connaître exactement la provenance."

Le veuf ouvrit des yeux énormes et demeura béant, ne comprenant pas. Il balbutia enfin: "Vous dites?... Vous êtes sûr?" L'autre se méprit sur son étonnement, et, d'un ton sec: "Vous pouvez chercher ailleurs si on vous en donne davantage. Pour moi cela vaut, au plus, quinze mille. Vous reviendrez me trouver si vous ne trouvez pas mieux."

M. Lantin, tout à fait idiot, reprit son collier et s'en alla, obéissant à un confus besoin de se trouver seul et de réfléchir.

Mais, dès qu'il fut dans la rue, un besoin de rire le saisit, et il pensa: "L'imbécile! oh! l'imbécile! Si je l'avais pris au mot tout de même! En voilà un bijoutier qui ne sait pas distinguer le faux du vrai!"

Et il pénétra chez un autre marchand à l'entrée de la rue de la Paix. Dès qu'il eut aperçu le bijou, l'orfèvre s'écria:

"Ah! parbleu, je le connais bien, ce collier, il vient de chez moi."

M. Lantin, fort troublé, demanda:

"Combien vaut-il?"

- Monsieur, je l'ai vendu vingt-cinq mille. Je suis prêt à le reprendre pour dix-huit mille, quand vous m'aurez indiqué, pour obéir aux prescriptions légales, comment vous en êtes détenteur." Cette fois M. Lantin s'assit perclus d'étonnement. Il reprit: "Mais... mais, examinez-le bien attentivement, Monsieur, j'avais cru jusqu'ici qu'il était en... faux."

Le joaillier reprit: "Voulez-vous me dire votre nom, Monsieur?"

- Parfaitement. Je m'appelle Lantin, je suis employé au ministère de l'Intérieur, je demeure 16, rue des Martyrs."

Le marchand ouvrit ses registres, rechercha, et prononça: "Ce collier a été envoyé en effet à l'adresse de Mme Lantin, 16, rue des Martyrs, le 20 juillet 1876."

Et les deux hommes se regardèrent dans les yeux, l'employé éperdu de surprise, l'orfèvre flairant un voleur.

Celui-ci reprit: "Voulez-vous me laisser cet objet pendant vingt-quatre heures seulement, je vais vous en donner un reçu?"

M. Lantin balbutia: "Mais oui, certainement." Et il sortit en pliant le papier qu'il mit dans sa poche.

Puis il traversa la rue, la remonta, s'aperçut qu'il se trompait de route, redescendit aux Tuileries, passa la Seine, reconnut encore son erreur, revint aux Champs-Élysées sans une idée nette dans la tête. Il s'efforçait de raisonner, de comprendre. Sa femme n'avait pu acheter un objet d'une pareille valeur. - Non, certes. - Mais alors, c'était un cadeau! Un cadeau! Un cadeau de qui? Pourquoi?

Il s'était arrêté, et il demeurait debout au milieu de l'avenue. Le doute horrible l'effleura. - Elle? - Mais alors tous les autres bijoux étaient aussi des cadeaux! Il lui sembla que la terre remuait; qu'un arbre, devant lui, s'abattait; il étendit les bras et s'écroula, privé de sentiment.

Il reprit connaissance dans la boutique d'un pharmacien où les passants l'avaient porté. Il se fit reconduire chez lui, et s'enferma.

Jusqu'à la nuit il pleura éperdument, mordant un mouchoir pour ne pas crier. Puis il se mit au lit accablé de fatigue et de chagrin, et il dormit d'un pesant sommeil.

Un rayon de soleil le réveilla, et il se leva lentement pour aller à son ministère. C'était dur de travailler après de pareilles secousses. Il réfléchit alors qu'il pouvait s'excuser auprès de son chef; et il lui écrivit. Puis il songea qu'il fallait retourner chez le bijoutier; et une honte l'empourpra. Il demeura longtemps à réfléchir. Il ne pouvait pourtant pas laisser le collier chez cet homme, il s'habilla et sortit.

Il faisait beau, le ciel bleu s'étendait sur la ville qui semblait sourire. Des flâneurs allaient devant eux, les mains dans leurs poches.

Lantin se dit, en les regardant passer: "Comme on est heureux quand on a de la fortune! Avec de l'argent on peut secouer jusqu'aux chagrins, on va où l'on veut, on voyage, on se distrait! Oh! si j'étais riche!"

Il s'aperçut qu'il avait faim, n'ayant pas mangé depuis l'avant-veille. Mais sa poche était vide, et il se ressouvint du collier. Dix-huit mille francs! Dix-huit mille francs! c'était une somme, cela!

Il gagna la rue de la Paix et commença à se promener de long en large sur le trottoir, en face de la boutique. Dix-huit mille francs! Vingt fois il faillit entrer; mais la honte l'arrêtait toujours.

Il avait faim pourtant, grand'faim, et pas un sou. Il se décida brusquement, traversa la rue en

courant, pour ne pas se laisser le temps de réfléchir et il se précipita chez l'orfèvre.

Dès qu'il l'aperçut, le marchand s'empressa, offrit un siège avec une politesse souriante. Les commis eux-mêmes arrivèrent, qui regardaient de côté Lantin, avec des gaietés dans les yeux et sur les lèvres.

Le bijoutier déclara: "Je me suis renseigné, Monsieur, et si vous êtes toujours dans les mêmes dispositions, je suis prêt à vous payer la somme que je vous ai proposée."

L'employé balbutia: "Mais certainement."

L'orfèvre tira d'un tiroir dix-huit grands billets, les compta, les tendit à Lantin, qui signa un petit reçu et mit d'une main frémissante l'argent dans sa poche.

Puis, comme il allait sortir, il se tourna vers le marchand qui souriait toujours, et, baissant les yeux: "J'ai... j'ai d'autres bijoux... qui me viennent... de la même succession. Vous conviendrait-il de me les acheter aussi?"

Le marchand s'inclina: "Mais certainement, Monsieur." Un des commis sortit pour rire à son aise; un autre se mouchait avec force:

Lantin impassible, rouge et grave, annonça: "Je vais vous les apporter."

Et il prit un fiacre pour aller chercher les joyaux.

Quand il revint chez le marchand, une heure plus tard, il n'avait pas encore déjeuné. Ils se mirent à examiner les objets pièce à pièce, évaluant chacun. Presque tous venaient de la maison.

Lantin, maintenant, discutait les estimations, se fâchait, exigeait qu'on lui montrât les livres de vente, et parlait de plus en plus haut à mesure que s'élevait la somme.

Les gros brillants d'oreilles valaient vingt mille francs, les bracelets trente-cinq mille, les broches, bagues et médaillons seize mille, une parure d'émeraudes et de saphirs quatorze mille; un solitaire suspendu à une chaîne d'or formant collier quarante mille; le tout atteignant le chiffre de cent quatre-vingt-seize mille francs.

Le marchand déclara avec une bonhomie railleuse: "Cela vient d'une personne qui mettait toutes ses économies en bijoux."

Lantin prononça gravement: "C'est une manière comme une autre de placer son argent." Et il s'en alla après avoir décidé avec l'acquéreur qu'une contre-expertise aurait lieu le lendemain.

Quand il se trouva dans la rue, il regarda la colonne Vendôme avec l'envie d'y grimper, comme si c'eût été un mât de cocagne. Il se sentait léger à jouer à saute-mouton par-dessus la statue de l'Empereur perché là-haut dans le ciel.

Il alla déjeuner chez Voisin et but du vin à vingt francs la bouteille.

Puis il prit un fiacre et fit un tour au Bois. Il regardait les équipages avec un certain mépris, oppressé du désir de crier aux passants: "Je suis riche aussi, moi. J'ai deux cent mille francs!"

Le souvenir de son ministère lui revint. Il s'y fit conduire, entra délibérément chez son chef et annonça: "Je viens, Monsieur, vous donner ma démission. J'ai fait un héritage de trois cent mille francs." Il alla serrer la main de ses anciens collègues et leur confia ses projets d'existence nouvelle; puis il dîna au café Anglais.

Se trouvant à côté d'un monsieur qui lui parut distingué, il ne put résister à la démangeaison de lui confier, avec une certaine coquetterie, qu'il venait d'hériter de quatre cent mille francs.

Pour la première fois de sa vie il ne s'ennuya pas au théâtre, et il passa sa nuit avec des filles.

Six mois plus tard il se remariait. Sa seconde femme était très honnête, mais d'un caractère difficile. Elle le fit beaucoup souffrir.

### Une surprise

Nous avons été élevés, mon frère et moi, par notre oncle l'abbé Loisel, "le curé Loisel", comme nous disions. Nos parents étant morts pendant notre petite enfance, l'abbé nous prit au presbytère et nous garda.

Il desservait depuis dix-huit ans la commune de Join-le-Sault, non loin d'Yvetot. C'était un petit village, planté au beau milieu de ce plateau du pays de Caux, semé de fermes qui dressent çà et là leurs carrés d'arbres dans les champs.

La commune, en dehors des chaumes disséminés par la plaine, ne comptait que six maisons alignées des deux côtés de la grande route, avec l'église à un bout du pays et la mairie neuve à l'autre bout.

Nous avons passé notre enfance, mon frère et moi, à jouer dans le cimetière. Comme il était à l'abri du vent, mon oncle nous y donnait nos leçons, assis tous trois sur la seule tombe de pierre, celle du précédent curé dont la famille, riche, l'avait fait enterrer somptueusement.

L'abbé Loisel, pour exercer notre mémoire, nous faisait apprendre par coeur les noms des morts peints sur les croix de bois noir; et, afin d'exercer en même temps notre discernement, il nous faisait commencer cette étrange récitation tantôt par un bout du champ funèbre, tantôt par l'autre bout, tantôt par le milieu, indiquant soudain une sépulture déterminée: "Voyons, celle du troisième rang, dont la croix penche à gauche." Quand se présentait un enterrement, nous avions hâte de connaître ce qu'on peindrait sur le symbole de bois, et nous allions même souvent chez le menuisier pour lire l'épithèque, avant qu'elle fût placée sur la tombe. Mon oncle demandait: "Savez-vous la nouvelle?" Nous répondions tous deux ensemble: "Oui, mon oncle", et nous nous mettions aussitôt à bredouiller: "Ici, repose Joséphine, Rosalie, Gertrude Malaudain, veuve de Théodore Magloire Césaire, décédée à l'âge de soixante-deux ans, regrettée de sa famille, bonne fille, bonne épouse et bonne mère. Son âme est au céleste séjour."

Mon oncle était un grand curé osseux, carré d'idées comme de corps. Son âme elle-même semblait dure et précise, ainsi qu'une réponse de catéchisme. Il nous parlait souvent de Dieu avec une voix tonnante. Il prononçait ce mot violemment comme s'il eût tiré un coup de pistolet. Son Dieu, d'ailleurs, n'était pas "le bon Dieu", mais "Dieu" tout court. Il devait songer à lui comme un maraudeur songe au gendarme, un prisonnier au juge d'instruction.

Il nous éleva rudement, mon frère et moi, nous apprenant à trembler plus qu'à aimer.

Quand nous eûmes l'un quatorze ans et l'autre quinze, il nous mit en pension, à prix réduit, à l'institution ecclésiastique d'Yvetot. C'était un grand bâtiment triste, peuplé de curés et d'élèves presque tous destinés au sacerdoce. Je n'y puis songer encore sans des frissons de tristesse. On sentait la prière là-dedans comme on sent le poisson au marché, un jour de marée. Oh! le triste collège, avec ses éternelles cérémonies religieuses, la messe froide de chaque matin, les méditations, les récitation d'évangile, les lectures pieuses aux repas! Oh! le vieux et triste temps passé dans ces murs cloîtrés où l'on n'entendait parler de rien que de Dieu, du Dieu à détonation de mon oncle.

Nous vivions là dans la piété étroite, ruminante et forcée, et aussi dans une saleté vraiment

méritante, car, je me rappelle qu'on ne faisait laver les pieds aux enfants que trois fois l'an, la veille des vacances. Quant aux bains, on les ignorait tout aussi complètement que le nom de M. Victor Hugo. Nos maîtres devaient les tenir en grand mépris.

Je sortis de là bachelier, la même année que mon frère, et, munis de quelques sous, nous nous, éveillâmes tous les deux un matin dans Paris, employés à dix-huit cents francs dans les administrations publiques, grâce à la protection de Mgr de Rouen.

Pendant quelque temps encore nous demeurâmes bien sages, mon frère et moi, habitant ensemble le petit logement que nous avions loué, pareils à des oiseaux de nuit qu'on tire de leur trou pour les jeter en plein soleil, étourdis, effarés.

Mais peu à peu l'air de Paris, les camarades, les théâtres nous eurent légèrement dégourdis. Des désirs nouveaux, étrangers aux joies célestes, commencèrent à pénétrer en nous, et ma foi, un soir, le même soir, après de longues hésitations, de grandes inquiétudes et de peurs de soldat à la première bataille, nous nous sommes laissé... comment dirai-je... laissé séduire par deux petites voisines, deux amies employées dans le même magasin, et qui habitaient le même logis.

Or, il arriva bientôt qu'un échange eut lieu entre les deux ménages, un partage. Mon frère prit l'appartement des deux fillettes et garda l'une d'elles. Je m'emparai de l'autre, qui vint chez moi. La mienne s'appelait Louise; elle avait peut-être vingt-deux ans. C'était une bonne fille fraîche, gaie, ronde de partout, très ronde même de quelque part. Elle s'installa chez moi en petite femme qui prend possession d'un homme et de tout ce qui dépend de cet homme. Elle organisa, rangea, fit la cuisine, régla les dépenses avec économie, et me procura, en outre, beaucoup d'agréments nouveaux pour moi.

Mon frère était, de son côté, très content. Nous dînions tous les quatre, un jour chez l'un, un jour chez l'autre, sans un nuage dans l'âme ni un souci au cœur.

De temps en temps je recevais une lettre de mon oncle qui me croyait toujours logé avec mon frère, et qui me donnait des nouvelles du pays, de sa bonne, des morts récentes, de la terre, des récoltes, mêlées à beaucoup de conseils sur les dangers de la vie et les turpitudes du monde.

Ces lettres arrivaient le matin par le courrier de huit heures. Le concierge les glissait sous la porte en donnant un coup de balai dans le mur pour prévenir. Louise se levait, allait ramasser l'enveloppe de papier bleu, et s'asseyait au bord du lit pour me lire "les épîtres du curé Loisel", comme elle disait aussi.

Pendant six mois nous fûmes heureux.

Or, une nuit, vers une heure du matin, un violent coup de sonnette nous fit tressaillir en même temps, car nous ne dormions pas, mais pas du tout à ce moment-là. Louise dit: "Qu'est-ce que ça peut être?" Je répondis: "Je n'en sais rien. On se trompe sans doute d'étage." Et nous ne bougions plus, bien que... enfin nous demeurions serrés l'un contre l'autre, l'oreille tendue, très énervés.

Et soudain un second coup de sonnette, puis un troisième, puis un quatrième emplirent de vacarme le petit logement, nous firent nous dresser et nous asseoir en même temps, dans notre lit. On ne se trompait pas; c'était bien à nous qu'on en voulait. Je passai vite un pantalon, je mis mes savates et courus à la porte du vestibule, craignant un malheur. Mais, avant d'ouvrir, je demandai: "Qui est là? Que me veut-on?"

Une voix, une grosse voix, celle de mon oncle, répondit: "C'est moi, Jean, ouvre vite, nom d'un petit bonhomme, je n'ai pas envie de coucher dans l'escalier."

Je me sentis devenir fou. Mais que faire? Je courus à la chambre, et d'une voix haletante, je dis à Louise: "C'est mon oncle, cache-toi." Puis, je revins, j'ouvris la porte du dehors; et le curé Loisel faillit me renverser avec sa valise en tapisserie.

Il cria: "Qu'est-ce que tu faisais donc, galopin, pour ne pas m'ouvrir?"

Je répondis en balbutiant: "Je dormais, mon oncle."

Il reprit: "Tu dormais, bon, mais ensuite, quand tu m'as parlé, là, derrière la porte."

Je bégayais: "J'avais laissé ma clef dans la poche de ma culotte, mon oncle." Puis, pour éviter d'autres explications, je lui sautai au cou, l'embrassant avec violence.

Il s'adoucit, s'expliqua: "Me voici pour quatre jours, garnement. J'ai voulu jeter un coup d'oeil sur cet enfer de Paris pour me donner une idée de l'autre." Et il rit d'un rire de tempête, puis reprit:

"Tu vas me loger où tu voudras. Nous retirerons un matelas de ton lit. Mais où est ton frère? Il dort? Va donc l'éveiller?"

Je perdais la tête; enfin je murmurai: "Jacques n'est pas rentré: ils ont un gros travail supplémentaire, cette nuit, au bureau."

Mon oncle, sans défiance, se frotta les mains en demandant:

"Alors, ça va, la besogne?"

Et il se dirigea vers la porte de ma chambre. Je lui sautai presque au collet. "Non... non..., par ici, mon oncle." Une idée m'avait illuminé; j'ajoutai: "Vous devez avoir faim, après ce voyage, venez donc manger un morceau."

Il sourit.

"Ca, c'est vrai que j'ai faim. Je casserais bien une petite croûte." Et je le poussai dans la salle.

On avait justement dîné chez nous, ce jour-là, l'armoire était bien garnie. J'en tirai d'abord un morceau de boeuf en daube que le curé attaqua gaillardement. Je l'excitais à manger, lui versant à boire, lui rappelant des souvenirs de bons repas normands pour activer son appétit.

Quand il eut fini, il repoussa son assiette devant lui en déclarant: "Voilà, c'est fait, j'ai mon compte" mais j'avais mes réserves; je connaissais le faible du bonhomme, et je rapportai un pâté de volaille, une salade de pommes de terre, un pot de crème et du vin fin qu'on n'avait pas achevé.

Il faillit tomber à la renverse et s'écria: "Nom d'un petit bonhomme, quel garde-manger!"

Et il reprit son assiette, en se rapprochant de la table. La nuit s'avançait, il mangeait toujours; et je cherchais un moyen de me tirer d'affaire, sans en découvrir un seul qui me parût pratique.

Enfin, mon oncle se leva. Je me sentais défaillir. Je voulus le retenir encore: "Allons, mon oncle, un verre d'eau-de-vie; c'est de la vieille; elle est bonne." Mais il déclara: "Non, cette fois, j'ai mon compte. Voyons ton logement."

On ne résistait pas à mon oncle, je le savais; et des frissons me couraient dans le dos! Qu'allait-il arriver? Quelle scène? Quel scandale? Quelles violences peut-être?

Je le suivais avec une envie folle d'ouvrir la fenêtre et de me jeter dans la rue. Je le suivais stupidement sans oser dire un mot pour le retenir; je le suivais me sentant perdu, prêt à

m'évanouir d'angoisse, espérant, cependant je ne sais quel hasard.

Il entra dans ma chambre. Une suprême espérance me fit bondir le coeur. La brave fille avait fermé les rideaux du lit; et pas un chiffon de femme ne traînait. Les robes, les collerettes, les manchettes, les bas fins, les bottines, les gants, la broche, les bagues, tout avait disparu.

Je balbutiai: "Nous n'allons pas nous coucher maintenant, mon oncle, voici le jour."

Le curé Loisel répondit: "Tu es bon, toi, mais je dormirai fort bien une heure ou deux."

Et il s'approcha du lit, sa bougie à la main. J'attendais, haletant, éperdu. D'un seul coup, il ouvrit les rideaux!... Il faisait chaud (c'était en juin); nous avions retiré toutes les couvertures, et il ne restait que le drap que Louise affolée avait tiré sur sa tête. Pour mieux se cacher sans doute elle s'était roulée en boule, et on voyait... on voyait... ses contours collés contre la toile.

Je sentis que j'allais tomber à la renverse.

Mon oncle se tourna vers moi riant jusqu'aux oreilles, si bien que je faillis fondre de stupéfaction.

Il s'écria: "Ah! ah! mon farceur, tu n'as pas voulu éveiller ton frère. Eh bien, tu va voir comment je le réveille, moi."

Et je vis sa main, sa grosse main de paysan qui se levait; et, pendant qu'il étouffait de rire, elle retomba avec un bruit formidable sur... sur les contours exposés devant lui.

Il y eut un cri terrible dans le lit; et puis une tempête furieuse sous le drap. Ça remuait, remuait, s'agitait, frétillait. Elle ne pouvait plus se dégager, tout enroulée là-dedans.

Enfin une jambe apparut par un bout, un bras par l'autre, puis la tête, puis toute la poitrine, nue et secouée; et Louise, furieuse, s'assit en nous regardant avec des yeux brillants comme des lanternes.

Mon oncle, muet, s'éloignait à reculons, la bouche ouverte comme s'il avait vu le diable, et soufflant comme un boeuf.

Je jugeai la situation trop grave pour l'affronter, et je me sauvai follement.

Je ne revins que deux jours plus tard. Louise était partie en laissant la clef au concierge. Je ne l'ai jamais revue.

Quant à mon oncle? Il m'a déshérité en faveur de mon frère qui, prévenu par ma maîtresse, a juré qu'il s'était séparé de moi à la suite de mes débordements dont il ne pouvait rester témoin.

Je ne me marierai jamais, les femmes sont trop dangereuses.

## Les caresses

Non, mon ami, n'y songez plus. Ce que vous me demandez me révolte et me dégoûte. On dirait que Dieu, car je crois à Dieu, moi, a voulu gâter tout ce qu'il a fait de bon en y joignant quelque chose d'horrible. Il nous avait donné l'amour, la plus douce chose qui soit au monde, mais trouvant cela trop beau et trop pur pour nous, il a imaginé les sens, les sens ignobles, sales, révoltants, brutaux, les sens qu'il a façonnés comme par dérision et qu'il a mêlés aux ordures du corps, qu'il a conçus de telle sorte que nous n'y pouvons songer sans rougir, que nous n'en pouvons parler qu'à voix basse. Leur acte affreux est enveloppé de honte. Il se cache, révolte l'âme, blesse les yeux, et, honni par la morale, poursuivi par la loi, il se commet dans l'ombre, comme s'il était criminel.



Ne me parlez jamais de cela, jamais!

Je ne sais point si je vous aime, mais je sais que je me plais près de vous, que votre regard m'est doux et que votre voix me caresse le coeur. Du jour où vous auriez obtenu de ma faiblesse, ce que vous désirez, vous me deviendriez odieux. Le lien délicat qui nous attache l'un à l'autre serait brisé. Il y aurait entre nous un abîme d'infamie.

Restons ce que nous sommes. Et... aimez-moi si vous voulez, je le permets.

Votre amie,

Geneviève.

Madame, voulez-vous me permettre à mon tour de vous parler brutalement, sans ménagements galants, comme je parlerais à un ami qui voudrait prononcer des voeux éternels?

Moi non plus, je ne sais pas si je vous aime. Je ne le saurais vraiment qu'après cette chose qui vous révolte tant.

Avez-vous oublié les vers de Musset:

Je me souviens encor de ces spasmes terribles,

De ces baisers muets, de ces muscles ardents,

De cet être absorbé, blême et serrant les dents.

S'ils ne sont pas divins, ces moments sont horribles.

Cette sensation d'horreur, et d'insurmontable dégoût, nous l'éprouvons aussi quand, emportés par l'impétuosité du sang, nous nous laissons aller aux accouplements d'aventure. Mais quand une femme est pour nous l'être d'élection, de charme constant, de séduction infinie que vous êtes pour moi, la caresse devient le plus ardent, le plus complet et le plus infini des bonheurs.

La caresse, Madame, c'est l'épreuve de l'amour. Quand notre ardeur s'éteint après l'étreinte, nous nous étions trompés. Quand elle grandit, nous vous aimons.

Un philosophe, qui ne pratiquait point ces doctrines, nous a mis en garde contre ce piège de la nature. La nature veut des êtres, dit-il, et pour nous contraindre à les créer, elle a mis le double appât de l'amour et de la volupté auprès du piège. Et il ajoute: Dès que nous nous sommes laissé prendre, dès que l'affolement d'un instant a passé, une tristesse immense nous saisit, car nous comprenons la ruse qui nous a trompés, nous voyons, nous sentons, nous touchons la raison secrète et voilée qui nous a poussés malgré nous.

Cela est vrai souvent, très souvent. Alors nous nous relevons écoeurés. La nature nous a vaincus, nous a jetés, à son gré, dans les bras qui s'ouvraient, parce qu'elle veut que des bras s'ouvrent.

Oui, je sais les baisers froids et violents sur des lèvres inconnues, les regards fixes et ardents en des yeux qu'on n'a jamais vus et qu'on ne verra plus jamais, et tout ce que je ne peux pas dire, tout ce qui nous laisse à l'âme une amère mélancolie.

Mais, quand cette sorte de nuage d'affection, qu'on appelle l'amour, a enveloppé deux êtres, quand ils ont pensé l'un à l'autre, longtemps, toujours, quand le souvenir pendant l'éloignement veille sans cesse, le jour, la nuit, apportant à l'âme les traits du visage, et le sourire, et le son de la voix; quand on a été obsédé, possédé par la forme absente et toujours visible, n'est-il pas naturel que les bras s'ouvrent enfin, que les lèvres s'unissent et

que les corps se mêlent?

N'avez-vous jamais eu le désir du baiser? Dites-moi si les lèvres n'appellent pas les lèvres, et si le regard clair, qui semble couler dans les veines, ne soulève pas des ardeurs furieuses, irrésistibles?

Certes, c'est là le piège, le piège immonde, dites-vous? Qu'importe, je le sais, j'y tombe, et je l'aime. La Nature nous donne la caresse pour nous cacher sa ruse, pour nous forcer malgré nous à éterniser les générations. Eh bien, volons-lui la caresse, faisons-la nôtre, raffinons-la, changeons-la, idéalisons-la, si vous voulez. Trompons, à notre tour, la Nature, cette trompeuse. Faisons plus qu'elle n'a voulu, plus qu'elle n'a pu ou osé nous apprendre. Que la caresse soit comme une matière précieuse sortie brute de la terre, prenons-la et travaillons-la et perfectionnons-la, sans souci des desseins premiers, de la Volonté dissimulée de ce que vous appelez Dieu. Et comme c'est la pensée qui poétise tout, poétisons-la, Madame, jusque dans ses brutalités terribles, dans ses plus impures combinaisons, jusque dans ses plus monstrueuses inventions.

Aimons la caresse savoureuse comme le vin qui grise, comme le fruit mûr qui parfume la bouche, comme tout ce qui pénètre notre corps de bonheur. Aimons la chair parce qu'elle est belle, parce qu'elle est blanche et ferme, et ronde et douce, et délicieuse sous la lèvre et sous les mains.

Quand les artistes ont cherché la forme la plus rare et la plus pure pour les coupes où l'art devait boire l'ivresse, ils ont choisi la courbe des seins, dont la fleur ressemble à celle des roses.

Or, j'ai lu dans un livre érudit, qui s'appelle le Dictionnaire des Sciences médicales, cette définition de la gorge des femmes, qu'on dirait imaginée par M. Joseph Prud'homme, devenu docteur en médecine:

"Le sein peut être considéré chez la femme comme un objet en même temps d'utilité et d'agrément:"

Supprimons, si vous voulez, l'utilité et ne gardons que l'agrément. Aurait-il cette forme adorable qui appelle irrésistiblement la caresse s'il n'était destiné qu'à nourrir les enfants?

Oui, Madame, laissons les moralistes nous prêcher la pudeur, et les médecins la prudence; laissons les poètes, ces trompeurs toujours trompés eux-mêmes, chanter l'union chaste des âmes et le bonheur immatériel; laissons les femmes laides à leurs devoirs et les hommes raisonnables à leurs besognes inutiles; laissons les doctrinaires à leurs doctrines, les prêtres à leurs commandements, et nous, aimons avant tout la caresse qui grise, affole, énerve, épuise, ranime, est plus douce que les parfums, plus légère que la brise, plus aiguë que les blessures, rapide et dévorante, qui fait prier, qui fait gémir, qui fait crier, qui fait commettre tous les crimes et tous les actes de courage!

Aimons-la, non pas tranquille, normale, légale; mais violente, furieuse, immodérée! Recherchons-la comme on recherche l'or et le diamant, car elle vaut plus, étant inestimable et passagère! Poursuivons-la sans cesse, mourons pour elle et par elle.

Et si vous voulez, Madame, que je vous dise une vérité que vous ne trouverez, je crois, en aucun livre, les seules femmes heureuses sur cette terre sont celles à qui nulle caresse ne manque. Elles vivent, celles-là, sans souci, sans pensées torturantes, sans autre désir que celui du baiser prochain qui sera délicieux et apaisant comme le dernier baiser.

Les autres, celle pour qui les caresses sont mesurées, ou incomplètes, ou rares, vivent harcelés par mille inquiétudes misérables, par des désirs d'argent ou de vanité, par tous les

événements qui deviennent des chagrins.

Mais les femmes caressées à satiété n'ont besoin de rien, ne désirent rien, ne regrettent rien. Elles rêvent, tranquilles et souriantes, effleurées à peine par ce qui serait pour les autres d'irréparables catastrophes, car la caresse remplace tout, guérit de tout, console de tout!

Et j'aurais encore tant de choses à dire!...

Henri

Ces deux lettres, écrites sur du papier japonais en paille de riz, ont été trouvées dans un petit portefeuille en cuir de Russie, sous un prie-Dieu de la Madeleine, hier dimanche, après la messe d'une heure.

Une soirée

Maître Saval, notaire à Vernon, aimait passionnément la musique. Jeune encore, chauve déjà, rasé toujours avec soin, un peu gros, comme il sied, portant un pince-nez d'or au lieu des antiques lunettes, actif, galant et joyeux, il passait dans Vernon pour un artiste. Il touchait du piano et jouait du violon, donnait des soirées musicales où l'on interprétait les opéras nouveaux.

Il avait même ce qu'on appelle un filet de voix, rien qu'un filet, un tout petit filet; mais il le conduisait avec tant de goût que les "Bravo! Exquis! Surprenant! Adorable!" jaillissaient de toutes les bouches dès qu'il avait murmuré la dernière note.

Il était abonné chez un éditeur de musique de Paris, qui lui adressait les nouveautés, et il envoyait de temps en temps à la haute société de la ville des petits billets ainsi tournés:

"Vous êtes prié d'assister, lundi soir, chez maître Saval, notaire, à la première audition, à Vernon, du Saïs."

Quelques officiers, doués de jolie voix, faisaient les chœurs. Deux ou trois dames du cru chantaient aussi. Le notaire remplissait le rôle de chef d'orchestre avec tant de sûreté, que le chef de musique du 190<sup>e</sup> de ligne avait dit de lui, un jour, au café de l'Europe:

"Oh! maître Saval, c'est un maître, il est bien malheureux qu'il n'ait pas embrassé la carrière des arts."

Quand on citait son nom dans un salon, il se trouvait toujours quelqu'un pour déclarer:

"Ce n'est pas un amateur, c'est un artiste, un véritable artiste."

Et deux ou trois personnes répétaient, avec une conviction profonde:

"Oh! oui, un véritable artiste"; en appuyant beaucoup sur "véritable".

Chaque fois qu'une oeuvre nouvelle était interprétée sur une grande scène de Paris, maître Saval faisait le voyage.

Or, l'an dernier, il voulut, selon sa coutume, aller entendre Henri VIII. Il prit donc l'express qui arrive à Paris à quatre heures et trente minutes, étant résolu à repartir par le train de minuit trente-cinq, pour ne point coucher à l'hôtel. Il avait endossé chez lui la tenue de soirée, habit noir et cravate blanche, qu'il dissimulait sous son pardessus au col relevé.

Dès qu'il eut mit le pied rue d'Amsterdam, il se sentit tout joyeux. Il se disait:

"Décidément l'air de Paris ne ressemble à aucun air. Il a un je ne sais quoi de montant, d'excitant, de grisant, qui vous donne une drôle d'envie de gambader et de faire bien autre

chose encore. Dès que je débarque ici, il me semble, tout d'un coup, que je viens de boire une bouteille de champagne. Quelle vie on pourrait mener dans cette ville, au milieu des artistes! Heureux les élus, les grands hommes qui jouissent de la renommée dans une pareille ville! Quelle existence est la leur!"

Et il faisait des projets; il aurait voulu connaître quelques-uns de ces hommes célèbres, pour parler d'eux à Vernon et passer de temps en temps une soirée chez eux lorsqu'il venait à Paris.

Mais tout à coup une idée le frappa. Il avait entendu citer de petits cafés des boulevards extérieurs, où se réunissaient des peintres déjà connus, des hommes de lettres, même des musiciens, et il se mit à monter vers Montmartre d'un pas lent.

Il avait deux heures devant lui. Il voulait voir. Il passa devant les brasseries fréquentées par les derniers bohèmes, regardant les têtes, cherchant à deviner les artistes. Enfin il entra au Rat-Mort, alléché par le titre.

Cinq ou six femmes accoudées sur les tables de marbre parlaient bas de leurs affaires d'amour, des querelles de Lucie avec Hortense, de la greinerie d'Octave. Elles étaient mûres, trop grasses ou trop maigres, fatiguées, usées. On les devinait presque chauves; et elles buvaient des bocks comme des hommes.

Maître Saval s'assit loin d'elles, et attendit, car l'heure de l'absinthe approchait.

Un grand jeune homme vint bientôt se placer près de lui. La patronne l'appela M. "Romantin". Le notaire tressaillit. Est-ce Romantin qui venait d'avoir une première médaille au dernier Salon?

Le jeune homme d'un geste fit venir le garçon:

"Tu vas me donner à dîner tout de suite, et puis tu porteras à mon nouvel atelier, 15, boulevard de Clichy, trente bouteilles de bière et le jambon que j'ai commandé ce matin. Nous allons pendre la crémaillère."

Maître Saval aussitôt se fit servir à dîner. Puis il ôta son pardessus, montrant son habit et sa cravate blanche.

Son voisin ne paraissait point le remarquer. Il avait pris un journal et lisait. Maître Saval le regardait de côté, brûlant du désir de lui parler.

Deux jeunes hommes entrèrent vêtus de vestes de velours rouge, et portant des barbes en pointe à la Henri III. Ils s'assirent en face de Romantin.

Le premier dit:

"C'est pour ce soir?"

Romantin lui serra la main:

"Je te crois, mon vieux, et tout le monde y sera. J'ai Bonnat, Guillemet, Gervex, Béraud, Hébert, Duez, Clairin, Jean-Paul Laurens; ce sera une fête épatante. Et des femmes, tu verras! Toutes les actrices sans exception, toutes celles qui n'ont rien à faire ce soir, bien entendu."

Le patron de l'établissement s'était approché.

"Vous la pendez souvent, cette crémaillère?"

Le peintre répondit:

"Je vous crois, tous les trois mois, à chaque terme."

Maître Saval n'y tint plus et d'une voix hésitante:

"Je vous demande pardon de vous déranger, Monsieur, mais j'ai entendu prononcer votre nom et je serais fort désireux de savoir si vous êtes bien M. Romantin dont j'ai tant admiré l'oeuvre au dernier Salon."

L'artiste répondit:

"Lui-même, en personne, Monsieur."

Le notaire alors fit un compliment bien tourné, prouvant qu'il avait des lettres.

Le peintre, séduit, répondit par des politesses. On causa.

Romantin en revint à sa crémaillère, détaillant les magnificences de la fête.

Maître Saval l'interrogea sur tous les hommes qu'il allait recevoir, ajoutant:

"Ce serait pour un étranger une extraordinaire bonne fortune que de rencontrer, d'un seul coup, tant de célébrités réunies chez un artiste de votre valeur."

Romantin, conquis, répondit:

"Si ça peut vous être agréable, venez."

Maître Saval accepta avec enthousiasme, pensant:

"J'aurai toujours le temps de voir Henri VIII."

Tous deux avaient achevé leur repas. Le notaire s'acharna à payer les deux notes, voulant répondre aux gracieusetés de son voisin. Il paya aussi les consommations des jeunes gens en velours rouge; puis il sortit avec son peintre.

Ils s'arrêtèrent devant une maison très longue et peu élevée, dont tout le premier étage avait l'air d'une serre interminable. Six ateliers s'alignaient à la file, en façade sur le boulevard.

Romantin entra le premier, monta l'escalier, ouvrit une porte, alluma une allumette, puis une bougie.

Ils se trouvaient dans une pièce démesurée dont le mobilier consistait en trois chaises, deux chevalets, et quelques esquisses posées par terre, le long des murs. Maître Saval, stupéfait, restait immobile sur la porte.

Le peintre prononça:

"Voilà, nous avons la place; mais tout est à faire."

Puis, examinant le haut appartement nu, dont le plafond se perdait dans l'ombre, il déclara:

"On pourrait tirer un grand parti de cet atelier."

Il en fit le tour en le contemplant avec la plus grande attention, puis reprit:

"J'ai bien une maîtresse qui aurait pu nous aider. Pour draper des étoffes les femmes sont incomparables. Mais je l'ai envoyée à la campagne pour aujourd'hui, afin de m'en débarrasser ce soir. Ce n'est pas qu'elle m'ennuie, mais elle manque par trop d'usage; cela m'aurait gêné pour mes invités."

Il réfléchit quelques secondes, puis ajouta:

"C'est une bonne fille, mais pas commode. Si elle savait que je reçois du monde, elle m'arracherait les yeux."

Maître Saval n'avait point fait un mouvement; il ne comprenait pas.

L'artiste s'approcha de lui.

"Puisque je vous ai invité, vous allez m'aider à quelque chose."

Le notaire déclara:

"Usez de moi comme vous voudrez. Je suis à votre disposition."

Romantin ôta sa jaquette:

"Eh bien, citoyen, à l'ouvrage. Nous allons nettoyer."

Il alla derrière le chevalet, qui portait une toile représentant un chat, et prit un balai très usé.

"Tenez, balayez pendant que je vais me préoccuper de l'éclairage."

Maître Saval prit le balai, le considéra et se mit à frotter maladroitement le parquet en soulevant un ouragan de poussière.

Romantin indigné l'arrêta:

"Vous ne savez donc pas balayer, sacrebleu! Tenez, regardez-moi."

Et il commença à rouler devant lui des tas d'ordure grise, comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie; puis il rendit le balai au notaire; qui l'imita.

En cinq minutes, une telle fumée de poussière emplissait l'atelier que Romantin demanda:

"Où êtes-vous? Je ne vous vois plus."

Maître Saval, qui toussait, se rapprocha. Le peintre lui dit:

"Comment vous y prendriez-vous pour faire un lustre?"

L'autre abasourdi demanda:

"Quel lustre?"

- Mais un lustre pour éclairer, un lustre avec des bougies."

Le notaire ne comprenait point. Il répondit:

"Je ne sais pas."

Le peintre se mit à gambader en jouant des castagnettes avec ses doigts.

"Eh bien! moi, j'ai trouvé, Monseigneur."

Puis il reprit avec plus de calme.

"Vous avez bien cinq francs sur vous?"

Maître Saval répondit:

"Mais oui."

L'artiste reprit:

"Eh bien! vous allez m'acheter pour cinq francs de bougies pendant que je vais aller chez le tonnelier."

Et il poussa dehors le notaire en habit. Au bout de cinq minutes, ils étaient revenus rapportant, l'un des bougies, l'autre un cercle de futaille. Puis Romantin plongea dans un placard et en tira un vingtaine de bouteilles vides qu'il attacha en couronne autour du cercle. Il descendit ensuite emprunter une échelle à la concierge, après avoir expliqué qu'il avait

obtenu les faveurs de la vieille femme en faisant le portrait de son chat, exposé sur le chevalet.

Lorsqu'il fut remonté avec un escabeau, il demanda à maître Saval:

"Etes-vous souple?"

L'autre, sans comprendre, répondit:

"Mais oui.

- Eh bien, vous allez grimper là-dessus et m'attacher ce lustre-là à l'anneau du plafond. Puis vous mettez une bougie dans chaque bouteille et vous allumerez. Je vous dis que j'ai le génie de l'éclairage. Mais retirez votre habit, sacrebleu! vous avez l'air d'un larbin."

La porte s'ouvrit brutalement; une femme parut, les yeux brillants, et demeura debout sur le seuil.

Romantin la considérait avec une épouvante dans le regard.

Elle attendit quelques secondes, croisa les bras sur sa poitrine; puis d'une voix aiguë, vibrante, exaspérée:

"Ah! sale mufle, c'est comme ça que tu me lâches?"

Romantin ne répondit pas. Elle reprit:

"Ah! gredin. Tu faisais le gentil encore en m'envoyant à la campagne. Tu vas voir un peu comme je vais l'arranger ta fête. Oui, c'est moi qui vais les recevoir tes amis..."

Elle s'animait:

"Je vais leur en flanquer par la figure des bouteilles et des bougies..."

Romantin prononça d'une voix douce:

"Mathilde..."

Mais elle ne l'écoutait pas, elle continuait:

"Attends un peu, mon gaillard, attends un peu!"

Romantin s'approcha, essayant de lui prendre les mains:

"Mathilde..."

Mais elle était lancée, maintenant; elle allait, vidant sa hotte aux gros mots et son sac aux reproches. Cela coulait de sa bouche comme un ruisseau qui roule des ordures. Les paroles précipitées semblaient se battre pour sortir. Elle bredouillait, bégayait, bafouillait, retrouvant soudain de la voix pour jeter une injure, un juron.

Il lui avait saisi les mains, sans qu'elle s'en aperçût; elle ne semblait même pas le voir, tout occupée à parler, à soulager son coeur. Et soudain elle pleura. Les larmes lui coulaient des yeux sans qu'elle arrêtât le flux de ses plaintes. Mais les mots avaient pris des intonations criardes et fausses, des notes mouillées, puis des sanglots l'interrompirent. Elle repartit encore deux ou trois fois, arrêtée soudain par un étranglement, et enfin se tut, dans un débordement de larmes.

Alors il la serra dans ses bras, lui baisant les cheveux, attendri lui-même.

"Mathilde, ma petite Mathilde, écoute. Tu vas être bien raisonnable. Tu sais, si je donne une fête, c'est pour remercier ces messieurs de ma médaille du Salon. Je ne peux pas recevoir de femmes. Tu devrais comprendre ça. Avec les artistes, ça n'est pas comme avec tout le

monde."

Elle balbutia dans ses pleurs:

"Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?"

Il reprit:

"C'était pour ne pas te fâcher, ne point te faire de peine. Ecoute, je vais te reconduire chez toi. Tu seras bien sage, bien gentille, tu resteras tranquillement à m'attendre dans le dodo et je reviendrai sitôt que ce sera fini."

Elle murmura:

"Oui, mais tu ne recommenceras pas?"

- Non, je te le jure."

Il se tourna vers maître Saval, qui venait d'accrocher enfin le lustre:

"Mon cher ami, je reviens dans cinq minutes. Si quelqu'un arrivait en mon absence, faites les honneurs pour moi, n'est-ce pas?"

Et il entraîna Mathilde, qui s'essuyait les yeux et se mouchait coup sur coup.

Resté seul, maître Saval acheva de mettre de l'ordre autour de lui. Puis il alluma les bougies et attendit.

Il attendit un quart d'heure, une demi-heure, une heure. Romantin ne revenait pas. Puis, tout à coup, ce fut dans l'escalier un bruit effroyable, une chanson hurlée en chœur par vingt bouches, et un pas rythmé comme celui d'un régiment prussien. Les secousses régulières des pieds ébranlaient la maison tout entière. La porte s'ouvrit, une foule parut. Hommes et femmes à la file, se tenant par les bras, deux par deux, et tapant du talon en cadence, s'avancèrent dans l'atelier comme un serpent qui se déroule. Ils hurlaient:

Entrez dans mon établissement,

Bonnes d'enfants et soldats!...

Maître Saval, éperdu, en grande tenue, restait debout sous le lustre. La procession l'aperçut et poussa un hurlement: "Un larbin! un larbin!" et se mit à tourner autour de lui, l'enfermant dans un cercle de vociférations. Puis on se prit par la main et on dansa une ronde affolée.

Il essayait de s'expliquer:

"Messieurs... Messieurs... Mesdames..."

Mais on ne l'écoutait pas. On tournait, on sautait, on braillait.

A la fin la danse s'arrêta.

Maître Saval prononça:

"Messieurs..."

Un grand garçon blond et barbu jusqu'au nez lui coupa la parole:

"Comment vous appelez-vous, mon ami?"

Le notaire, effaré, prononça:

"Je suis maître Saval."

Une voix cria:



"Tu veux dire Baptiste."

Une femme dit:

"Laissez-le donc tranquille, ce garçon; il va se fâcher à la fin. Il est payé pour nous servir et pas pour se faire moquer de lui."

Alors maître Saval s'aperçut que chaque invité apportait ses provisions. L'un tenait une bouteille et l'autre un pâté. Celui-ci un pain, celui-là un jambon.

Le grand garçon blond lui mit dans les bras un saucisson démesuré et commanda:

"Tiens, va dresser le buffet dans le coin, là-bas. Tu mettras les bouteilles à gauche et les provisions à droite."

Saval, perdant la tête, s'écria:

"Mais, Messieurs, je suis un notaire!"

Il y eut un instant de silence, puis un rire fou. Un monsieur soupçonneux demanda:

"Comment êtes-vous ici?"

Il s'expliqua, raconta son projet d'aller à l'Opéra, son départ de Vernon, son arrivée à Paris, toute sa soirée.

On s'était assis autour de lui pour l'écouter; on lui lançait des mots; on l'appelait Schéhérazade.

Romantin ne revenait pas. D'autres invités arrivaient. On leur présentait maître Saval pour qu'il recommençât son histoire. Il refusait, on le forçait à raconter; on l'attacha sur une des trois chaises, entre deux femmes qui lui versaient sans cesse à boire. Il buvait, il riait, il parlait, il chantait aussi. Il voulut danser avec sa chaise, il tomba.

A partir de ce moment, il oublia tout. Il lui sembla pourtant qu'on le déshabillait, qu'on le couchait, et qu'il avait mal au coeur.

Il faisait grand jour quand il s'éveilla, étendu, au fond d'un placard, dans un lit qu'il ne connaissait pas.

Une vieille femme, un balai à la main, le regardait d'un air furieux. A la fin, elle prononça:

"Salop, va! Salop! Si c'est permis de se soûler comme ça!"

Il s'assit sur son séant, il se sentait mal à son aise. Il demanda:

"Où suis-je?"

- Où vous êtes, salop? Vous êtes gris. Allez-vous bientôt décaniller, et plus vite que ça!"

Il voulut se lever. Il était nu dans ce lit. Ses habits avaient disparu. Il prononça:

"Madame, je...!"

Puis il se souvint... Que faire? Il demanda:

"M. Romantin n'est pas rentré?"

La concierge vociféra:

"Voulez-vous bien décaniller, qu'il ne vous trouve pas ici au moins!"

Maître Saval confus déclara:

"Je n'ai plus mes habits, on me les a pris."

Il dut attendre, expliquer son cas, prévenir ses amis, emprunter de l'argent pour se vêtir. Il ne repartit que le soir.

Et quand on parle musique chez lui, dans son beau salon de Vernon, il déclara avec autorité que la peinture est un art fort inférieur.

Au bord du lit

Un grand feu flambait dans l'âtre. Sur la table japonaise, deux tasses à thé se faisaient face, tandis que la théière fumait à côté contre le sucrier flanqué du carafon de rhum.

Le comte de Sallure jeta son chapeau, ses gants et sa fourrure sur une chaise, tandis que la comtesse, débarrassée de sa sortie de bal, rajustait un peu ses cheveux devant la glace. Elle se souriait aimablement à elle-même en tapotant, du bout de ses doigts, fins et luisants de bagues, les cheveux frisés des tempes. Puis elle se tourna vers son mari. Il la regardait depuis quelques secondes, et semblait hésiter comme si une pensée intime l'eût gêné.

Enfin il dit:

"Vous a-t-on assez fait la cour; ce soir?"

Elle le considéra dans les yeux, le regard allumé d'une flamme de triomphe et de défi, et répondit:

"Je l'espère bien!"

Puis elle s'assit à sa place. Il se mit en face d'elle et reprit en cassant une brioche:

"C'en était presque ridicule... pour moi?"

Elle demanda: "Est-ce une scène? avez-vous l'intention de me faire des reproches?"

- Non, ma chère amie, je dis seulement que ce M. Burel a été presque inconvenant auprès de vous. Si... si... si j'avais eu des droits... je me serais fâché.

- Mon cher ami, soyez franc. Vous ne pensez plus aujourd'hui comme vous pensiez l'an dernier, voilà tout. Quand j'ai su que vous aviez une maîtresse, une maîtresse que vous aimiez, vous ne vous occupiez guère si on me faisait ou si on ne me faisait pas la cour. Je vous ai dit mon chagrin, j'ai dit, comme vous ce soir, mais avec plus de raison: "Mon ami, vous compromettez Mme de Servy, vous me faites de la peine et vous me rendez ridicule." Qu'avez-vous répondu? Oh! vous m'avez parfaitement laissé entendre que j'étais libre, que le mariage, entre gens intelligents, n'était qu'une association d'intérêts, un lien social, mais non un lien moral. Est-ce vrai? Vous m'avez laissé comprendre que votre maîtresse était infiniment mieux que moi, plus séduisante, plus femme! Vous avez dit: plus femme! Tout cela était entouré, bien entendu, de ménagements d'homme bien élevé, enveloppé de compliments, énoncé avec une délicatesse à laquelle je rends hommage. Je n'en ai pas moins parfaitement compris.

Il a été convenu que nous vivrions désormais ensemble, mais complètement séparés. Nous avons un enfant qui formait entre nous un trait d'union.

Vous m'avez presque laissé deviner que vous ne teniez qu'aux apparences, que je pouvais, s'il me plaisait, prendre un amant pourvu que cette liaison restât secrète. Vous avez longuement disserté et fort bien, sur la finesse des femmes, sur leur habileté pour ménager les convenances, etc., etc.

J'ai compris, mon ami, parfaitement compris. Vous aimiez alors beaucoup, beaucoup Mme

de Servy, et ma tendresse légitime, ma tendresse légale vous gênait. Je vous enlevais, sans doute, quelques-uns de vos moyens. Nous avons, depuis lors, vécu séparés. Nous allons dans le monde ensemble, puis nous rentrons chacun chez nous.

Or, depuis un mois ou deux, vous prenez des allures d'homme jaloux. Qu'est-ce que cela veut dire?

- Ma chère amie, je ne suis point jaloux, mais j'ai peur de vous voir vous compromettre. Vous êtes jeune, vive, aventureuse...

- Pardon, si nous parlons d'aventures, je demande à faire la balance entre nous.

- Voyons, ne plaisantez pas, je vous prie. Je vous parle en ami, en ami sérieux. Quant à tout ce que vous venez de dire, c'est fortement exagéré.

- Pas du tout. Vous avez avoué, vous m'avez avoué votre liaison, ce qui équivalait à me donner l'autorisation de vous imiter. Je ne l'ai pas fait...

- Permettez...

- Laissez-moi donc parler. Je ne l'ai pas fait. Je n'ai point d'amant, et je n'en ai pas eu... jusqu'ici. J'attends... je cherche... je ne trouve pas. Il me faut quelqu'un de bien... de mieux que vous... C'est un compliment que je vous fais et vous ne l'avez pas l'air de le remarquer.

- Ma chère, toutes ces plaisanteries sont absolument déplacées.

- Mais je ne plaisante pas le moins du monde. Vous m'avez parlé du dix-huitième siècle, vous m'avez laissé entendre que vous étiez régence. Je n'ai rien oublié. Le jour où il me conviendra de cesser d'être ce que je suis, vous aurez beau faire, entendez-vous, vous serez, sans même vous en douter... cocu comme d'autres.

- Oh!... pouvez-vous prononcer de pareils mots?

- De pareils mots!... Mais vous avez ri comme un fou quand Mme de Gers a déclaré que M. de Servy avait l'air d'un cocu à la recherche de ses cornes.

- Ce qui peut paraître drôle dans la bouche de Mme de Gers devient inconvenant dans la vôtre.

- Pas du tout. Mais vous trouvez très plaisant le mot cocu quand il s'agit de M. de Servy, et vous le jugez fort malsonnant quand il s'agit de vous. Tout dépend du point de vue. D'ailleurs je ne tiens pas à ce mot, je ne l'ai prononcé que pour voir si vous êtes mûr.

- Mûr... Pour quoi?

- Mais pour l'être. Quand un homme se fâche en entendant dire cette parole, c'est qu'il... brûle. Dans deux mois, vous rirez tout le premier si je parle d'un... coiffé. Alors... oui... quand on l'est, on ne le sent pas.

- Vous êtes, ce soir, tout à fait mal élevée. Je ne vous ai jamais vue ainsi.

- Ah! voilà... j'ai changé... en mal. C'est votre faute.

- Voyons, ma chère, parlons sérieusement. Je vous prie, je vous supplie de ne pas autoriser, comme vous l'avez fait ce soir, les poursuites inconvenantes de M. Burel.

- Vous êtes jaloux. Je le disais bien.

- Mais non, non. Seulement je désire n'être pas ridicule. Je ne veux pas être ridicule. Et si je revois ce monsieur vous parler dans les... épaules, ou plutôt entre les seins...

- Il cherchait un porte-voix.
- Je... je lui tirerai les oreilles.
- Seriez-vous amoureux de moi, par hasard?
- On le pourrait être de femmes moins jolies.
- Tiens, comme vous voilà! C'est que je ne suis plus amoureuse de vous, moi!"

Le comte s'est levé. Il fait le tour de la petite table, et, passant derrière sa femme, lui dépose vivement un baiser sur la nuque. Elle se dresse d'une secousse, et le regardant au fond des yeux:

"Plus de ces plaisanteries-là, entre nous, s'il vous plaît. Nous vivons séparés. C'est fini.

- Voyons, ne vous fâchez pas. Je vous trouve ravissante depuis quelque temps.
- Alors... alors... c'est que j'ai gagné. Vous aussi... vous me trouvez... mûre.
- Je vous trouve ravissante, ma chère; vous avez des bras, un teint, des épaules...
- Qui plairaient à M. Burel...
- Vous êtes féroce. Mais là... vrai... je ne connais pas de femme aussi séduisante que vous.
- Vous êtes à jeun.
- Hein?
- Je dis: Vous êtes à jeun.
- Comment ça?
- Quand on est à jeun, on a faim, et quand on a faim, on se décide à manger des choses qu'on n'aimerait point à un autre moment. Je suis le plat... négligé jadis que vous ne seriez pas fâché de vous mettre sous la dent... ce soir.
- Oh! Marguerite! Qui vous a appris à parler comme ça?
- Vous! Voyons: depuis votre rupture avec Mme de Servy, vous avez eu, à ma connaissance, quatre maîtresses, des cocottes celles-là, des artistes, dans leur partie. Alors, comment voulez-vous que j'explique autrement que par un jeûne momentané vos... velléités de ce soir?
- Je serai franc et brutal, sans politesse. Je suis redevenu amoureux de vous. Pour de vrai, très fort. Voilà.
- Tiens, tiens! Alors vous voudriez... recommencer?
- Oui, Madame.
- Ce soir!
- Oh! Marguerite!
- Bon. Vous voilà encore scandalisé. Mon cher, entendons-nous. Nous ne sommes plus rien l'un à l'autre, n'est-ce pas? Je suis votre femme, c'est vrai, mais votre femme - libre. J'allais prendre un engagement d'un autre côté, vous me demandez la préférence. Je vous la donnerai... à prix égal.
- Je ne comprends pas.
- Je m'explique. Suis-je aussi bien que vos cocottes? Soyez franc.

- Mille fois mieux.
- Mieux que la mieux?
- Mille fois.
- Eh bien, combien vous a-t-elle coûté, la mieux, en trois mois?
- Je n'y suis plus.
- Je dis: combien vous a coûté, en trois mois, la plus charmante de vos maîtresses, en argent, bijoux, soupers, dîners, théâtre, etc., entretien complet, enfin?
- Est-ce que je sais, moi?
- Vous devez savoir. Voyons, un prix moyen, modéré. Cinq mille francs par mois: est-ce à peu près juste?
- Oui... à peu près.
- Eh bien, mon ami, donnez-moi tout de suite cinq mille francs et je suis à vous un mois, à compter de ce soir.
- Vous êtes folle.
- Vous le prenez ainsi: bonsoir."

La comtesse sort, et entre dans sa chambre à coucher. Le lit est entr'ouvert. Un vague parfum flotte, imprègne les tentures.

Le comte apparaissant à la porte:

"Ça sent très bon, ici.

- Vraiment?... Ça n'a pourtant pas changé. Je me sers toujours de peau d'Espagne.
- Tiens, c'est étonnant... ça sent très bon.
- C'est possible. Mais vous, faites-moi le plaisir de vous en aller parce que je vais me coucher.
- Marguerite!
- Allez-vous-en!"

Il entre tout à fait et s'assied dans un fauteuil.

La comtesse: "Ah! c'est comme ça. Eh bien, tant pis pour vous."

Elle ôte son corsage de bal lentement, dégageant ses bras nus et blancs. Elle les lève au-dessus de sa tête pour se décoiffer devant la glace; et, sous une mousse de dentelle, quelque chose de rose apparaît au bord du corset de soie noire.

Le comte se lève vivement et vient à elle.

La comtesse: "Ne m'approchez pas, ou je me fâche!..."

Il la saisit à pleins bras et cherche ses lèvres.

Alors, elle, se penchant vivement, saisit sur sa toilette un verre d'eau parfumée pour sa bouche, et, par-dessus l'épaule, le lance en plein visage de son mari.

Il se relève, ruisselant d'eau, furieux, murmurant:

"C'est stupide.

- Ça se peut... Mais vous savez mes conditions: Cinq mille francs.
- Mais ce serait idiot!...
- Pourquoi ça!
- Comment, pourquoi? Un mari payer pour coucher avec sa femme!...
- Oh!... quels vilains mots vous employez!...
- C'est possible. Je répète que ce serait idiot de payer sa femme, sa femme légitime.
- Il est bien plus bête, quand on a une femme légitime, d'aller payer des cocottes.
- Soit, mais je ne veux pas être ridicule."

La comtesse s'est assise sur une chaise longue. Elle retire lentement ses bas en les retournant comme une peau de serpent. Sa jambe rose sort de la gaine de soie mauve, et le pied mignon se pose sur le tapis.

Le comte s'approche un peu et d'une voix tendre:

"Quelle drôle d'idée vous avez là?

- Quelle idée?

- De me demander cinq mille francs.

- Rien de plus naturel. Nous sommes étrangers l'un à l'autre, n'est-ce pas? Or, vous me désirez. Vous ne pouvez pas m'épouser puisque nous sommes mariés. Alors vous m'achetez, un peu moins peut-être qu'une autre.

Or, réfléchissez. Cet argent, au lieu d'aller chez une gueuse qui en ferait je ne sais quoi, restera dans votre maison, dans votre ménage. Et puis, pour un homme intelligent, est-il quelque chose de plus amusant, de plus original que de payer sa propre femme? On n'aime bien, en amour illégitime, que ce qui coûte cher, très cher. Vous donnez à notre amour... légitime, un prix nouveau, une saveur de débauche, un ragoût de... polissonnerie en le... tarifant comme un amour coté. Est-ce pas vrai?"

Elle s'est levée presque nue et se dirige vers un cabinet de toilette.

"Maintenant, Monsieur, allez-vous-en, ou je sonne ma femme de chambre."

Le comte debout, perplexe, mécontent, la regarde, et, brusquement, lui jetant à la tête son portefeuille.

"Tiens, gredine, en voilà six mille... Mais tu sais?..."

La comtesse ramasse l'argent, le compte, et d'une voix lente:

"Quoi?

- Ne t'y accoutume pas."

Elle éclate de rire, et allant vers lui:

"Chaque mois, cinq mille, Monsieur, ou bien je vous renvoie à vos cocottes. Et même si... si vous êtes content... je vous demanderai de l'augmentation."

Décoré!

Des gens naissent avec un instinct prédominant, une vocation ou simplement un désir

éveillé, dès qu'ils commencent à parler, à penser.

M. Sacrement n'avait, depuis son enfance, qu'une idée en tête, être décoré. Tout jeune, il portait des croix de la Légion d'honneur en zinc comme d'autres enfants portent un képi et il donnait fièrement la main à sa mère, dans la rue, en bombant sa petite poitrine ornée du ruban rouge et de l'étoile de métal.

Après de pauvres études il échoua un baccalauréat, et, ne sachant que faire, il épousa une jolie fille, car il avait de la fortune.

Ils vécurent à Paris comme vivent des bourgeois riches, allant dans leur monde, sans se mêler au monde, fiers de la connaissance d'un député qui pouvait devenir ministre, et amis de deux chefs de division.

Mais la pensée, entrée aux premiers jours de sa vie dans la tête de M. Sacrement, ne le quittait plus et il souffrait d'une façon continue de n'avoir point le droit de montrer sur sa redingote un petit ruban de couleur.

Les gens décorés qu'il rencontrait sur le boulevard lui portaient un coup au coeur. Il les regardait de coin avec une jalousie exaspérée. Parfois, par les longs après-midi de désœuvrement il se mettait à les compter. Il se disait: "Voyons, combien j'en trouverai de la Madeleine à la rue Drouot."

Et il allait lentement, inspectant les vêtements, l'oeil exercé à distinguer le petit point rouge. Quand il arrivait au bout de sa promenade, il s'étonnait toujours des chiffres: "Huit officiers, et dix-sept chevaliers. Tant que ça! C'est stupide de prodiguer les croix d'une pareille façon. Voyons si j'en trouverai autant au retour."

Et il revenait à pas lents, désolé quand la foule pressée des passants pouvait gêner ses recherches, lui faire oublier quelqu'un.

Il connaissait les quartiers où on en trouvait le plus. Ils abondaient au Palais-Royal. L'avenue de l'Opéra ne valait pas la rue de la Paix; le côté droit du boulevard était mieux fréquenté que le gauche.

Ils semblaient aussi préférer certains cafés, certains théâtres. Chaque fois que M. Sacrement apercevait un groupe de vieux messieurs à cheveux blancs arrêtés au milieu du trottoir, et gênant la circulation, il se disait: "Voici des officiers de la Légion d'honneur!" Et il avait envie de les saluer.

Les officiers (il l'avait souvent remarqué), ont une autre allure que les simples chevaliers. Leur port de tête est différent. On sent bien qu'ils possèdent officiellement une considération plus haute, une importance plus étendue.

Parfois aussi une rage saisissait M. Sacrement, une fureur contre tous les gens décorés; et il sentait pour eux une haine de socialiste.

Alors, en rentrant chez lui, excité par la rencontre de tant de croix, comme l'est un pauvre affamé après avoir passé devant les grandes boutiques de nourriture, il déclarait d'une voix forte: "Quand donc, enfin, nous débarrassera-t-on de ce sale gouvernement?" Sa femme surprise, lui demandait: "Qu'est-ce que tu as aujourd'hui?"

Et il répondait: "J'ai que je suis indigné par les injustices que je vois commettre partout. Ah! que les communards avaient raison!"

Mais il ressortait après son dîner, et il allait considérer les magasins de décorations. Il examinait tous ces emblèmes de formes diverses, de couleurs variées. Il aurait voulu les posséder tous, et, dans une cérémonie publique, dans une immense salle pleine de monde,

pleine de peuple émerveillé, marcher en tête d'un cortège, la poitrine étincelante, zébrée de brochettes alignées l'une sur l'autre, suivant la forme de ses côtes, et passer gravement, le claquement sous le bras, luisant comme un astre au milieu des chuchotements admiratifs, dans une rumeur de respect.

Il n'avait, hélas! aucun titre pour aucune décoration.

Il se dit: "La Légion d'honneur est vraiment par trop difficile pour un homme qui ne remplit aucune fonction publique. Si j'essayais de me faire nommer officier d'Académie!"

Mais il ne savait comment s'y prendre. Il en parla à sa femme qui demeura stupéfaite.

"Officier d'Académie? Qu'est-ce que tu as fait pour cela?"

Il s'emporta: "Mais comprends donc ce que je veux dire. Je cherche justement ce qu'il faut faire. Tu es stupide par moments."

Elle sourit: "Parfaitement, tu as raison. Mais je ne sais pas, moi?"

Il avait une idée: "Si tu en parlais au député Rosselin, il pourrait me donner un excellent conseil. Moi, tu comprends que je n'ose guère aborder cette question directement avec lui. C'est assez délicat, assez difficile; venant de toi, la chose devient toute naturelle."

Mme Sacrement fit ce qu'il demandait. M. Rosselin promit d'en parler au ministre. Alors Sacrement le harcela. Le député finit par lui répondre qu'il fallait faire une demande et énumérer ses titres.

Ses titres? Voilà. Il n'était pas même bachelier.

Il se mit cependant à la besogne et commença une brochure traitant: "Du droit du peuple à l'instruction." Il ne la put achever par pénurie d'idées.

Il chercha des sujets plus faciles et en aborda plusieurs successivement. Ce fut d'abord: "L'instruction des enfants par les yeux." Il voulait qu'on établît dans les quartiers pauvres des espèces de théâtres gratuits pour les petits enfants. Les parents les y conduiraient dès leur plus jeune âge, et on leur donnerait là, par le moyen d'une lanterne magique, des notions de toutes les connaissances humaines. Ce seraient de véritables cours. Le regard instruirait le cerveau, et les images resteraient gravées dans la mémoire, rendant, pour ainsi dire, visible la science.

Quoi de plus simple que d'enseigner ainsi l'histoire universelle, la géographie, l'histoire naturelle, la botanique, la zoologie, l'anatomie, etc., etc.?

Il fit imprimer ce mémoire et en envoya un exemplaire à chaque député, dix à chaque ministre, cinquante au président de la République, dix également à chacun, des journaux parisiens, cinq aux journaux de province.

Puis il traita la question des bibliothèques des rues, voulant que l'Etat fit promener par les rues des petites voitures pleines de livres; pareilles aux voitures des marchands d'oranges. Chaque habitant aurait droit à dix volumes par mois en location, moyennant un sou d'abonnement.

"Le peuple, disait M. Sacrement, ne se dérange que pour ses plaisirs. Puisqu'il ne va pas à l'instruction, il faut que l'instruction vienne à lui, etc."

Aucun bruit ne se fit autour de ses essais. Il adressa cependant sa demande. On lui répondit qu'on prenait note, qu'on instruisait. Il se crut sûr du succès; il attendit. Rien ne vint.

Alors il se décida à faire des démarches personnelles. Il sollicita une audience du ministre de



l'Instruction publique, et il fut reçu par un attaché de cabinet tout jeune et déjà grave, important même, et qui jouait, comme d'un piano, d'une série de petits boutons blancs pour appeler les huissiers et les garçons de l'antichambre ainsi que les employés subalternes. Il affirma au solliciteur que son affaire était en bonne voie et il lui conseilla de continuer ses remarquables travaux.

Et M. Sacrement se remit à l'oeuvre.

M. Rosselin, le député, semblait maintenant s'intéresser beaucoup à son succès, et il lui donnait même une foule de conseils pratiques, excellents. Il était décoré d'ailleurs, sans qu'on sût quels motifs lui avaient valu cette distinction.

Il indiqua à Sacrement des études nouvelles à entreprendre, il le présenta à des Sociétés savantes qui s'occupaient de points de science particulièrement obscurs, dans l'intention de parvenir à des honneurs. Il le patronna même au ministère.

Or, un jour, comme il venait déjeuner chez son ami (il mangeait souvent dans la maison depuis plusieurs mois) il lui dit tout bas en lui serrant la main: "Je viens d'obtenir pour vous une grande faveur. Le comité des travaux historiques vous charge d'une mission. Il s'agit de recherches à faire dans diverses bibliothèques de France."

Sacrement, défaillant, n'en put manger ni boire. Il partit huit jours plus tard.

Il allait de ville en ville, étudiant les catalogues, fouillant en des greniers bondés de bouquins poudreux, en proie à la haine des bibliothécaires.

Or, un soir, comme il se trouvait à Rouen, il voulut aller embrasser sa femme qu'il n'avait point vue depuis une semaine; et il prit le train de neuf heures qui devait le mettre à minuit chez lui.

Il avait sa clef. Il entra sans bruit, frémissant de plaisir, tout heureux de lui faire cette surprise. Elle s'était enfermée, quel ennui! Alors il cria à travers la porte: "Jeanne, c'est moi!"

Elle dut avoir grand'peur, car il l'entendit sauter du lit et parler comme dans un rêve. Puis elle courut à son cabinet de toilette, l'ouvrit et le referma, traversa plusieurs fois sa chambre dans une course rapide, nu-pieds, secouant les meubles dont les verreries sonnaient. Puis, enfin, elle demanda: "C'est bien toi, Alexandre?"

Il répondit: "Mais oui, c'est moi, ouvre donc!"

La porte céda, et sa femme se jeta sur son coeur en balbutiant: "Oh! quelle terreur! quelle surprise, quelle joie!"

Alors, il commença à se dévêtir, méthodiquement, comme il faisait tout. Et il reprit sur une chaise, son pardessus qu'il avait l'habitude d'accrocher dans le vestibule. Mais, soudain, il demeura stupéfait. La boutonnière portait un ruban rouge!

Il balbutia: "Ce... ce... ce paletot est décoré!"

Alors sa femme, d'un bond, se jeta sur lui, et lui saisissant dans les mains le vêtement: "Non... tu te trompes... donne-moi ça."

Mais il le tenait toujours par une manche, ne le lâchant pas, répétant dans une sorte d'affolement: "Hein?... Pourquoi?... Explique-moi?... A qui ce pardessus?... Ce n'est pas le mien, puisqu'il porte la Légion d'honneur?"

Elle s'efforçait de le lui arracher, éperdue, bégayant: "Ecoute... écoute... donne-moi ça... je ne peux pas te dire... c'est un secret... écoute."

Mais il se fâchait, devenait pâle: "Je veux savoir comment ce paletot est ici! Ce n'est pas le mien."

Alors, elle lui cria dans la figure: "Si, tais-toi, jure-moi... écoute... eh bien, tu es décoré!"

Il eut une telle secousse d'émotion qu'il lâcha le pardessus et alla tomber dans un fauteuil.

"Je suis... tu dis... je suis... décoré.

- Oui... c'est un secret, un grand secret..."

Elle avait enfermé dans une armoire le vêtement glorieux, et revenait vers son mari, tremblante et pâle. Elle reprit: "Oui, c'est un pardessus neuf que je t'ai fait faire. Mais j'avais juré de ne te rien dire. Cela ne sera pas officiel avant un mois ou six semaines. Il faut que ta mission soit terminée. Tu ne devais le savoir qu'à ton retour. C'est M. Rosselin qui a obtenu ça pour toi..."

Sacrement, défaillant, bégayait: "Rosselin... décoré... Il m'a fait décorer... moi... lui... Ah!..."

Et il fut obligé de boire un verre d'eau.

Un petit papier blanc gisait par terre, tombé de la poche du pardessus. Sacrement le ramassa, c'était une carte de visite. Il lut: "Rosselin - député."

"Tu vois bien", dit la femme.

Et il se mit à pleurer de joie.

Huit jours plus tard l'Officiel annonçait que M. Sacrement était nommé chevalier de la Légion d'honneur, pour services exceptionnels.

## Le père

Comme il habitait les Batignolles, étant employé au ministère de l'Instruction publique, il prenait chaque matin l'omnibus, pour se rendre à son bureau. Et chaque matin il voyageait jusqu'au centre de Paris, en face d'une jeune fille dont il devint amoureux.

Elle allait à son magasin, tous les jours, à la même heure. C'était une petite brunette, de ces brunes dont les yeux sont si noirs qu'ils ont l'air de taches, et dont le teint a des reflets d'ivoire. Il la voyait apparaître toujours au coin de la même rue; et elle se mettait à courir pour rattraper la lourde voiture. Elle courait d'un petit air pressé, souple et gracieux; et elle sautait sur le marchepied avant que les chevaux fussent tout à fait arrêtés. Puis elle pénétrait dans l'intérieur en soufflant un peu, et, s'étant assise, jetait un regard autour d'elle.

La première fois qu'il la vit, François Tessier sentit que cette figure-là lui plaisait infiniment. On rencontre parfois de ces femmes qu'on a envie de serrer éperdument dans ses bras, tout de suite, sans les connaître. Elle répondait, cette jeune fille, à ses désirs intimes, à ses attentes secrètes, à cette sorte d'idéal d'amour qu'on porte, sans le savoir, au fond du coeur.

Il la regardait obstinément, malgré lui. Gênée par cette contemplation, elle rougit. Il s'en aperçut et voulut détourner les yeux; mais il les ramenait à tout moment sur elle, quoiqu'il s'efforçât de les fixer ailleurs.

Au bout de quelques jours, ils se connurent sans s'être parlé. Il lui cédait sa place quand la voiture était pleine et montait sur l'impériale, bien que cela le désolât. Elle le saluait maintenant d'un petit sourire; et, quoiqu'elle baissât toujours les yeux sous son regard qu'elle sentait trop vif, elle ne semblait plus fâchée d'être contemplée ainsi.

Ils finirent par causer. Une sorte d'intimité rapide s'établissait entre eux, une intimité d'une demi-heure par jour. Et c'était là, certes, la plus charmante demi-heure de sa vie à lui. Il pensait à elle tout le reste du temps, la revoyait sans cesse pendant les longues séances du bureau, hanté, possédé, envahi par cette image flottante et tenace qu'un visage de femme aimée laisse en nous. Il lui semblait que la possession entière de cette petite personne serait pour lui un bonheur fou, presque au-dessus des réalisations humaines.

Chaque matin maintenant elle lui donnait une poignée de main, et il gardait jusqu'au soir la sensation de ce contact, le souvenir dans sa chair de la faible pression de ces petits doigts; il lui semblait qu'il en avait conservé l'empreinte sur sa peau.

Il attendait anxieusement pendant tout le reste du temps ce court voyage en omnibus. Et les dimanches lui semblaient navrants.

Elle aussi l'aimait, sans doute, car elle accepta, un samedi de printemps, d'aller déjeuner avec lui, à Maisons-Laffitte, le lendemain.

Elle était la première à l'attendre à la gare. Il fut surpris; mais elle lui dit:

"Avant de partir, j'ai à vous parler. Nous avons vingt minutes: c'est plus qu'il ne faut."

Elle tremblait, appuyée à son bras, les yeux baissés et les joues pâles. Elle reprit:

"Il ne faut pas que vous vous trompiez sur moi. Je suis une honnête fille, et je n'irai là-bas avec vous que si vous me promettez, si vous me jurez de ne rien... de ne rien faire... qui soit... qui ne soit pas... convenable..."

Elle était devenue soudain plus rouge qu'un coquelicot. Elle se tut. Il ne savait que répondre, heureux et désappointé en même temps. Au fond du cœur, il préférait peut-être que ce fût ainsi; et pourtant... pourtant il s'était laissé bercer, cette nuit, par des rêves qui lui avaient mis le feu dans les veines. Il l'aimerait moins assurément s'il la savait de conduire légère; mais alors ce serait si charmant, si délicieux pour lui! Et tous les calculs égoïstes des hommes en matière d'amour lui travaillaient l'esprit.

Comme il ne disait rien, elle se remit à parler à voix émue, avec des larmes au coin des paupières:

"Si vous ne me promettez pas de me respecter tout à fait, je m'en retourne à la maison."

Il lui serra le bras tendrement et répondit:

"Je vous le promets; vous ne ferez que ce que vous voudrez."

Elle parut soulagée et demanda en souriant:

"C'est bien vrai, ça?"

Il la regarda au fond des yeux.

"Je vous le jure!

- Prenons les billets", dit-elle.

Il ne purent guère parler en route, le wagon étant au complet.

Arrivés à Maisons-Laffitte, ils se dirigèrent vers la Seine.

L'air tiède amollissait la chair et l'âme. Le soleil tombant en plein sur le fleuve, sur les feuilles et les gazons, jetait mille reflets de gaieté dans les corps et dans les esprits. Ils allaient, la main dans la main, le long de la berge, en regardant les petits poissons qui glissaient, par troupes, entre deux eaux. Ils allaient, inondés de bonheur, comme soulevés de terre dans

une félicité éperdue.

Elle dit enfin:

"Comme vous devez me trouver folle."

Il demanda:

"Pourquoi ça?"

Elle reprit:

"N'est-ce pas une folie de venir comme ça toute seule avec vous?"

- Mais non! c'est bien naturel.

- Non! non! ce n'est pas naturel - pour moi, - parce que je ne veux pas fauter, - et c'est comme ça qu'on faute, cependant. Mais si vous saviez! c'est si triste, tous les jours, la même chose, tous les jours du mois et tous les mois de l'année. Je suis toute seule avec maman. Et comme elle a eu bien des chagrins, elle n'est pas gaie. Moi, je fais comme je peux. Je tâche de rire quand même; mais je ne réussis pas toujours. C'est égal, c'est mal d'être venue. Vous ne m'en voudrez pas, au moins?"

Pour répondre, il l'embrassa vivement dans l'oreille. Mais elle se sépara de lui, d'un mouvement brusque; et, fâchée soudain:

"Oh! monsieur François! après ce que vous m'avez juré."

Et ils revinrent vers Maisons-Laffitte.

Ils déjeunèrent au Petit-Havre, maison basse, ensevelie sous quatre peupliers énormes, au bord de l'eau.

Le grand air, la chaleur, le petit vin blanc et le trouble de se sentir l'un près de l'autre les rendaient rouges, oppressés et silencieux.

Mais après le café une joie brusque les envahit, et, ayant traversé la Seine, ils repartirent le long de la rive, vers le village de La Frette.

Tout à coup il demanda:

"Comment vous appelez-vous?"

- Louise."

Il répéta: "Louise"; et il ne dit plus rien.

La rivière, décrivant une longue courbe, allait baigner au loin une rangée de maisons blanches qui se miraient dans l'eau, la tête en bas. La jeune fille cueillait des marguerites, faisait une grosse gerbe champêtre, et lui, il chantait à pleine bouche, gris comme un jeune cheval qu'on vient de mettre à l'herbe.

A leur gauche, un coteau planté de vignes suivait la rivière. Mais François soudain s'arrêta et demeura immobile d'étonnement:

"Oh! regardez", dit-il.

Les vignes avaient cessé, et toute la côte maintenant était couverte de lilas en fleurs. C'était un bois violet! une sorte de grand tapis étendu sur la terre, allant jusqu'au village, là-bas, à deux ou trois kilomètres.

Elle restait aussi saisie, émue. Elle murmura:

"Oh! que c'est joli!"

Et, traversant un champ, ils allèrent, en courant, vers cette étrange colline, qui fournit, chaque année, tous les lilas traînés, à travers Paris, dans les petites voitures des marchandes ambulantes.

Un étroit sentier se perdait sous les arbustes. Ils le prirent et, ayant rencontré une petite clairière, ils s'assirent.

Des légions de mouches bourdonnaient au-dessus d'eux, jetaient dans l'air un ronflement doux et continu. Et le soleil, le grand soleil d'un jour sans brise, s'abattait sur le long coteau épanoui, faisait sortir de ce bois de bouquets un arôme puissant, un immense souffle de parfums, cette sueur des fleurs.

Une cloche d'église sonnait au loin.

Et, tout doucement, ils s'embrassèrent, puis s'étreignirent, étendus sur l'herbe, sans conscience de rien que de leur baiser. Elle avait fermé les yeux et le tenait à pleins bras, le serrant éperdument, sans une pensée, la raison perdue, engourdie de la tête aux pieds dans une attente passionnée. Et elle se donna tout entière sans savoir ce qu'elle faisait, sans comprendre même qu'elle s'était livrée à lui.

Elle se réveilla dans l'affolement des grands malheurs et elle se mit à pleurer, gémissant de douleur, la figure cachée sous ses mains.

Il essayait de la consoler. Mais elle voulut repartir, revenir, rentrer tout de suite. Elle répétait sans cesse, en marchant à grands pas:

"Mon Dieu! mon Dieu!"

Il lui disait:

"Louise! Louise! restons, je vous en prie."

Elle avait maintenant les pommettes rouges et les yeux caves. Dès qu'ils furent dans la gare de Paris, elle le quitta sans même lui dire adieu.

Quand il la rencontra le lendemain, dans l'omnibus, elle lui parut changée, amaigrie. Elle lui dit:

"Il faut que je vous parle; nous allons descendre au boulevard."

Dès qu'ils furent seuls sur le trottoir:

"Il faut nous dire adieu, dit-elle. Je ne peux pas vous revoir après ce qui s'est passé."

Il balbutia:

"Mais, pourquoi?"

- Parce que je ne peux pas. J'ai été coupable. Je ne le serai plus."

Alors il l'implora, la supplia, torturé de désirs, affolé du besoin de l'avoir tout entière, dans l'abandon absolu des nuits d'amour.

Elle répondait obstinément:

"Non, je ne peux pas. Non, je ne veux pas."

Mais il s'animait; s'excitait davantage. Il promit de l'épouser. Elle dit encore:

"Non."

Et le quitta.

Pendant huit jours, il ne la vit pas. Il ne la put rencontrer, et, comme il ne savait point son adresse, il la croyait perdue pour toujours.

Le neuvième, au soir, on sonna chez lui. Il alla ouvrir. C'était elle. Elle se jeta dans ses bras, et ne résista plus.

Pendant trois mois, elle fut sa maîtresse. Il commençait à se lasser d'elle, quand elle lui apprit qu'elle était grosse. Alors, il n'eut plus qu'une idée en tête: rompre à tout prix.

Comme il n'y pouvait parvenir, ne sachant s'y prendre, ne sachant que dire, affolé d'inquiétudes, avec la peur de cet enfant qui grandissait, il prit un parti suprême. Il déménagea, une nuit, et disparut.

Le coup fut si rude qu'elle ne chercha pas celui qui l'avait ainsi abandonnée. Elle se jeta aux genoux de sa mère en lui confessant son malheur; et, quelques mois plus tard, elle accoucha d'un garçon.

Des années s'écoulèrent. François Tessier vieillissait sans qu'aucun changement se fit en sa vie. Il menait l'existence monotone et morne des bureaucrates, sans espoirs et sans attentes. Chaque jour, il se levait à la même heure, suivait les mêmes rues, passait par la même porte devant le même concierge, entra dans le même bureau, s'asseyait sur le même siège, et accomplissait la même besogne. Il était seul au monde, seul, le jour, au milieu de ses collègues indifférents, seul, la nuit, dans son logement de garçon. Il économisait cent francs par mois pour la vieillesse.

Chaque dimanche, il faisait un tour aux Champs-Élysées, afin de regarder passer le monde élégant, les équipages et les jolies femmes.

Il disait le lendemain, à son compagnon de peine:

"Le retour du Bois était fort brillant, hier."

Or, un dimanche, par hasard, ayant suivi des rues nouvelles, il entra au parc Monceau. C'était par un clair matin d'été.

Les bonnes et les mamans, assises le long des allées, regardaient les enfants jouer devant elles.

Mais soudain François Tessier frissonna. Une femme passait, tenant par la main deux enfants: un petit garçon d'environ dix ans, et une petite fille de quatre ans. C'était elle.

Il fit encore une centaine de pas, puis s'affaissa sur une chaise, suffoqué par l'émotion. Elle ne l'avait pas reconnu. Alors il revint, cherchant à la voir encore. Elle s'était assise, maintenant. Le garçon demeurait très sage, à son côté, tandis que la fillette faisait des pâtés de terre. C'était elle, c'était bien elle. Elle avait un air sérieux de dame, une toilette simple, une allure assurée et digne.

Il la regardait de loin, n'osant pas approcher. Le petit garçon leva la tête. François Tessier se sentit trembler. C'était son fils, sans doute. Et il le considéra, et il crut se reconnaître lui-même tel qu'il était sur une photographie faite autrefois.

Et il demeura caché derrière un arbre, attendant qu'elle s'en allât, pour la suivre.

Il n'en dormit pas la nuit suivante. L'idée de l'enfant surtout le harcelait. Son fils! Oh! s'il avait pu savoir, être sûr? Mais qu'aurait-il fait?

Il avait vu sa maison; il s'informa. Il apprit qu'elle avait été épousée par un voisin, un honnête

homme de moeurs graves, touché par sa détresse. Cet homme, sachant la faute et la pardonnant, avait même reconnu l'enfant, son enfant à lui, François Tessier.

Il revint au parc Monceau chaque dimanche. Chaque dimanche il la voyait, et chaque fois une envie folle, irrésistible, l'envahissait, de prendre son fils dans ses bras, de le couvrir de baisers, de l'emporter, de le voler.

Il souffrait affreusement dans son isolement misérable de vieux garçon sans affections; il souffrait une torture atroce, déchiré par une tendresse paternelle faite de remords, d'envie, de jalousie, et de ce besoin d'aimer ses petits que la nature a mis aux entrailles des êtres.

Il voulut enfin faire une tentative désespérée, et, s'approchant d'elle, un jour, comme elle entra au parc, il lui dit, planté, au milieu du chemin, livide, les lèvres secouées de frissons:

"Vous ne me reconnaissez pas?"

Elle leva les yeux, le regarda, poussa un cri d'effroi, un cri d'horreur, et, saisissant par les mains ses deux enfants, elle s'enfuit, en les traînant derrière elle.

Il rentra chez lui pour pleurer.

Des mois encore passèrent. Il ne la voyait plus. Mais il souffrait jour et nuit, rongé, dévoré par sa tendresse de père.

Pour embrasser son fils, il serait mort, il aurait tué, il aurait accompli toutes les besognes, bravé tous les dangers, tenté toutes les audaces.

Il lui écrivit à elle. Elle ne répondit pas. Après vingt lettres, il comprit qu'il ne devait point espérer la fléchir. Alors il prit une résolution désespérée, et prêt à recevoir dans le coeur une balle de revolver s'il le fallait. Il adressa à son mari un billet de quelques mots:

"Monsieur,

Mon nom doit être pour vous un sujet d'horreur. Mais je suis si misérable, si torturé par le chagrin, que je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

Je viens vous demander seulement un entretien de dix minutes.

J'ai l'honneur, etc."

Il reçut le lendemain la réponse:

"Monsieur,

Je vous attends mardi à cinq heures."

En gravissant l'escalier, François Tessier s'arrêtait de marche en marche, tant son coeur battait. C'était dans sa poitrine un bruit précipité, comme un galop de bête, un bruit sourd et violent. Et il ne respirait plus qu'avec effort, tenant la rampe pour ne pas tomber.

Au troisième étage, il sonna. Une bonne vint ouvrir. Il demanda:

"Monsieur Flamel.

- C'est ici, Monsieur. Entrez."

Et il pénétra dans un salon bourgeois. Il était seul; il attendit éperdu, comme au milieu d'une catastrophe.

Une porte s'ouvrit. Un homme parut. Il était grand, grave, un peu gros, en redingote noire. Il montra un siège de la main.

François Tessier s'assit, puis, d'une voix haletante:

"Monsieur... Monsieur... je ne sais pas si vous connaissez mon nom... si vous savez..."

M. Flamel l'interrompit:

"C'est inutile, Monsieur, je sais. Ma femme m'a parlé de vous."

Il avait le ton digne d'un homme bon qui veut être sévère, et une majesté bourgeoise d'honnête homme. François Tessier reprit:

"Eh bien, Monsieur, voilà. Je meurs de chagrin, de remords, de honte. Et je voudrais une fois, rien qu'une fois, embrasser... l'enfant..."

M. Flamel se leva, s'approcha de la cheminée, sonna. La bonne parut. Il lui dit:

"Allez me chercher Louis."

Elle sortit. Ils restèrent face à face, muets, n'ayant plus rien à se dire, attendant.

Et, tout à coup, un petit garçon de dix ans se précipita dans le salon, et courut à celui qu'il croyait son père. Mais il s'arrêta, confus, en apercevant un étranger.

M. Flamel le baisa sur le front, puis lui dit:

"Maintenant, embrasse Monsieur, mon chéri."

Et l'enfant s'en vint gentiment, en regardant cet inconnu.

François Tessier s'était levé. Il laissa tomber son chapeau, prêt à choir lui-même. Et il contemplait son fils.

M. Flamel, par délicatesse, s'était détourné, et il regardait par la fenêtre, dans la rue.

L'enfant attendait, tout surpris. Il ramassa le chapeau et le rendit à l'étranger. Alors François, saisissant le petit dans ses bras, se mit à l'embrasser follement à travers tout son visage, sur les yeux, sur les joues, sur la bouche, sur les cheveux.

Le gamin, effaré par cette grêle de baisers, cherchait à les éviter, détournait la tête, écartait de ses petites mains les lèvres goulues de cet homme.

Mais François Tessier, brusquement, le remit à terre. Il cria:

"Adieu! adieu!"

Et il s'enfuit comme un voleur.

Un sage

Au baron de Vaux.

Blérot était mon ami d'enfance, mon plus cher camarade; nous n'avions rien de secret. Nous étions liés par une amitié profonde des coeurs et des esprits, une intimité fraternelle, une confiance absolue l'un dans l'autre. Il me disait ses plus délicates pensées, jusqu'à ces petites hontes de la conscience qu'on ose à peine s'avouer soi-même. J'en faisais autant pour lui.

J'avais été confident de toutes ses amours. Il l'avait été de toutes les miennes.

Quand il m'annonça qu'il allait se marier, j'en fus blessé comme d'une trahison. Je sentis que c'était fini de cette cordiale et absolue affection qui nous unissait. Sa femme était entre nous. L'intimité du lit établit entre deux êtres, même quand ils ont cessé de s'aimer, une sorte de



complicité, d'alliance mystérieuse. Ils sont, l'homme et la femme, comme deux associés discrets qui se défient de tout le monde. Mais ce lien si serré, que nous le baiser conjugal, cesse brusquement du jour où la femme prend un amant.

Je me rappelle comme d'hier toute la cérémonie du mariage de Blérot. Je n'avais pas voulu assister au contrat, ayant peu de goût pour ces sortes d'événements; j'allai seulement à la mairie et à l'église.

Sa femme, que je ne connaissais point, était une grande jeune fille blonde, un peu mince, jolie, avec des yeux pâles, des cheveux pâles, un teint pâle, des mains pâles. Elle marchait avec un léger mouvement onduleux, comme si elle eût été portée par une barque. Elle semblait faire en avançant une suite de longues révérences gracieuses.

Blérot en paraissait fort amoureux. Il la regardait sans cesse, et je sentais frémir en lui un désir, immodéré de cette femme.

J'allai le voir au bout de quelques jours. Il me dit: "Tu ne te figures pas comme je suis heureux. Je l'aime follement. D'ailleurs elle est... elle est..." Il n'acheva pas la phrase, mais posant deux doigts sur sa bouche, il fit un geste qui signifie: divine, exquise, parfaite, et bien d'autres choses encore.

Je demandai en riant: "Tant que ça?"

Il répondit: "Tout ce que tu peux rêver!"

Il me présenta. Elle fut charmante, familière comme il faut, me dit que la maison était mienne. Mais je sentais qu'il n'était plus mien, lui, Blérot. Notre intimité était coupée net. C'est à peine si nous trouvions quelque chose à nous dire.

Je m'en allai. Puis je fis un voyage en Orient. Je revins par la Russie, l'Allemagne, la Suède et la Hollande.

Je ne rentrai à Paris qu'après dix-huit mois d'absence.

Le lendemain de mon arrivée, comme j'étais sur le boulevard pour reprendre l'air de Paris, j'aperçus venant à moi, un homme fort pâle, aux traits creusés, qui ressemblait à Blérot autant qu'un phthisique décharné peut ressembler à un fort garçon rouge et bedonnant un peu. Je le regardais, surpris, inquiet, me demandant: "Est-ce lui?" Il me vit, poussa un cri, tendit les bras. J'ouvris les miens et nous nous embrassâmes en plein boulevard.

Après quelques allées et venues de la rue Drouot au Vaudeville, comme nous nous disposions à nous séparer, car il paraissait déjà exténué d'avoir marché, je lui dis "Tu n'as pas l'air bien portant. Es-tu malade?" Il répondit: "Oui, un peu souffrant."

Il avait l'apparence d'un homme qui va mourir; et un flot d'affection me monta au coeur pour ce vieux et si cher ami, le seul que j'aie jamais eu. Je lui serrai les mains.

"Qu'est-ce que tu as donc? Souffres-tu?"

- Non, un peu de fatigue. Ce n'est rien.

- Que dit ton médecin?...

- Il parle d'anémie et m'ordonne du fer et de la viande rouge."

Un soupçon me traversa l'esprit. Je demandai:

"Es-tu heureux?"

- Oui, très heureux.

- Tout à fait heureux?
- Tout à fait.
- Ta femme?...
- Charmante. Je l'aime plus que jamais."

Mais je m'aperçus qu'il avait rougi. Il paraissait embarrassé comme s'il eût craint de nouvelles questions. Je lui saisis le bras. Je le poussai dans un café vide à cette heure, je le fis asseoir de force et, les yeux dans les yeux:

"Voyons, mon vieux René, dis-moi la vérité." Il balbutia: "Mais je n'ai rien à te dire."

Je repris d'une voix ferme: "Ce n'est pas vrai. Tu es malade, malade de coeur sans doute, et tu n'oses révéler à personne ton secret. C'est quelque chagrin qui te ronge. Mais tu me le diras, à moi. Voyons, j'attends."

Il rougit encore, puis bégaya, en tournant la tête:

"C'est stupide!... mais je suis... je suis foutu!..."

Comme il se taisait, je repris: "Ça, voyons parle." Alors, il prononça brusquement, comme s'il eût jeté hors de lui une pensée torturante; inavouée encore:

"Eh bien! j'ai une femme qui me tue... voilà."

Je ne comprenais pas. "Elle te rend malheureux? Elle te fait souffrir jour et nuit? Mais comment? En quoi?"

Il murmura d'une voix faible, comme s'il se fût confessé d'un crime: "Non... je l'aime trop."

Je demeurai interdit devant cet aveu brutal. Puis une envie de rire me saisit, puis, enfin, je pus répondre:

"Mais il me semble que tu... que tu pourrais... l'aimer moins."

Il était redevenu très pâle. Il se décida enfin à me parler à coeur ouvert, comme autrefois:

"Non. Je ne peux pas. Et je meurs. Je le sais. Je meurs. Je me tue. Et j'ai peur. Dans certains jours, comme aujourd'hui, j'ai envie de la quitter, de m'en aller pour tout à fait, de partir au bout du monde, pour vivre, pour vivre longtemps. Et puis, quand le soir vient, je rentre à la maison, malgré moi, à petits pas, l'esprit torturé. Je monte l'escalier lentement. Je sonne. Elle est là, assise dans un fauteuil. Elle me dit: "Comme tu viens tard." Je l'embrasse. Puis nous nous mettons à table. Je pense tout le temps pendant le repas: "Je vais sortir après le dîner et je prendrai le train pour aller n'importe où." Mais quand nous retournons au salon, je me sens tellement fatigué que je n'ai plus le courage de me lever. Je reste. Et puis... et puis... Je succombe toujours..."

Je ne pus m'empêcher de sourire encore. Il le vit et reprit: "Tu ris, mais je t'assure que c'est horrible."

- Pourquoi, lui dis-je, ne préviens-tu pas ta femme? A moins d'être un monstre, elle comprendrait."

Il haussa les épaules. "Oh! tu en parles à ton aise. Si je ne la préviens pas, c'est que je connais sa nature. As-tu jamais entendu dire de certaines femmes: "Elle en est à son troisième mari?" Oui, n'est-ce pas, et cela t'a fait sourire, comme tout à l'heure. Et pourtant, c'était vrai. Qu'y faire? Ce n'est ni sa faute, ni la mienne. Elle est ainsi, parce que la nature l'a faite ainsi. Elle a, mon cher, un tempérament de Messaline. Elle l'ignore, mais je le sais bien,

tant pis pour moi. Elle est charmante, douce, tendre, trouvant naturelles et modérées nos caresses folles qui m'épuisent, qui me tuent. Elle a l'air d'une pensionnaire ignorante. Et elle est ignorante, la pauvre enfant.

Oh! je prends chaque jour des résolutions énergiques. Comprends donc que je meurs. Mais il me suffit d'un regard de ses yeux, un de ces regards où je lis le désir ardent de ses lèvres, et je succombe aussitôt, me disant: "C'est la dernière fois. Je ne veux plus de ces baisers mortels." Et puis, quand j'ai encore cédé, comme aujourd'hui, je sors, je vais devant moi en pensant à la mort; en me disant que je suis perdu, que c'est fini.

J'ai l'esprit tellement frappé, tellement malade, qu'hier j'ai été faire un tour au Père-Lachaise. Je regardais ces tombes alignées comme des dominos. Et je pensais: "Je serai là, bientôt." Je suis rentré, bien résolu à me dire malade, à la fuir. Je n'ai pas pu.

Oh! tu ne connais pas cela. Demande à un fumeur que la nicotine empoisonne s'il peut renoncer à son habitude délicieuse et mortelle. Il te dira qu'il a essayé cent fois sans y parvenir. Et il ajoutera: "Tant pis, j'aime mieux en mourir." Je suis ainsi. Quand on est pris dans l'engrenage d'une pareille passion ou d'un pareil vice, il faut y passer tout entier."

Il se leva, me tendit la main. Une colère tumultueuse m'envahissait; une colère haineuse contre cette femme, contre la femme, contre cet être inconscient, charmant, terrible. Il boutonnait son paletot pour s'en aller. Je lui jetai brutalement à la face: "Mais, sacrebleu, donne-lui des amants plutôt que de te laisser tuer ainsi."

Il haussa encore les épaules, sans répondre, et s'éloigna.

Je fus six mois sans le revoir. Je m'attendais chaque matin à recevoir une lettre de faire-part me priant à son enterrement. Mais je ne voulais point mettre les pieds chez lui, obéissant à un sentiment compliqué, fait de mépris pour cette femme et pour lui, de colère, d'indignation, de mille sensations diverses.

Je me promenais aux Champs-Élysées par un beau jour de printemps. C'était un de ces après-midi tièdes qui remuent en nous des joies secrètes, qui nous allument les yeux et versent sur nous un tumultueux bonheur de vivre. Quelqu'un me frappa sur l'épaule. Je me retournai: c'était lui; c'était lui, superbe, bien portant, rose, gras, ventru.

Il me tendit les deux mains, épanoui de plaisir, et criant: "Te voilà donc, lâcheur?"

Je le regardais, perclus de surprise: "Mais...oui Bigre, mes compliments. Tu as changé depuis six mois."

Il devint cramoisi et reprit, en riant faux: "On fait ce qu'on peut."

Je le regardais avec une obstination qui le gênait visiblement. Je prononçai: "Alors, tu es... tu es guéri?"

Il balbutia très vite: "Oui, tout à fait. Merci." Puis, changeant de ton: "Quelle chance de te rencontrer, mon vieux. Hein! on va se revoir, maintenant, et souvent j'espère?"

Mais je ne lâchais point mon idée. Je voulais savoir. Je demandai: "Voyons, tu te rappelles bien la confiance que tu m'as faite, voilà six mois... Alors..., alors..., tu résistes maintenant?"

Il articula en bredouillant: "Mettons que je ne t'ai rien dit, et laisse-moi tranquille. Mais, tu sais, je te trouve et je te garde. Tu viens dîner à la maison."

Une envie folle me saisit soudain de voir cet intérieur, de comprendre. J'acceptai.

Deux heures plus tard, il m'introduisait chez lui.

Sa femme me reçut d'une façon charmante. Elle avait un air simple, adorablement naïf et distingué qui ravissait les yeux. Ses longues mains, sa joue, son cou, étaient d'une blancheur et d'une finesse exquis; c'était là de la chair fine et noble, de la chair de race. Et elle marchait toujours avec de longs mouvements de chaloupe comme si chaque jambe, à chaque pas, eût légèrement fléchi.

René l'embrassa sur le front, fraternellement et demanda: "Lucien n'est pas encore arrivé?"

Elle répondit, d'une voix claire et légère: "Non, pas encore, mon ami. Tu sais qu'il est toujours un peu en retard."

Le timbre retentit. Un grand garçon parut, fort brun, avec des joues velues et un aspect d'hercule mondain. On nous présenta l'un à l'autre. Il s'appelait: Lucien Delabarre.

René et lui se serrèrent énergiquement les mains. Et puis on se mit à table.

Le dîner fut délicieux, plein de gaieté. René ne cessait de me parler, familièrement, cordialement, franchement, comme autrefois. C'était: "Tu sais, mon vieux. Dis donc, mon vieux. Ecoute, mon vieux." Puis soudain il s'écriait: "Tu ne te doutes pas du plaisir que j'ai à te retrouver. Il me semble que je renais."

Je regardais sa femme et l'autre. Ils demeuraient parfaitement corrects. Il me sembla pourtant une ou deux fois qu'ils échangeaient un rapide et furtif coup d'oeil.

Dès qu'on eut achevé le repas, René se tournant vers sa femme déclara: "Ma chère amie, j'ai retrouvé Pierre et je l'enlève; nous allons bavarder le long du boulevard, comme jadis. Tu nous pardonneras cette équipée de garçons. Je te laisse d'ailleurs M. Delabarre."

La jeune femme sourit et me dit, en me tendant la main: "Ne le gardez pas trop longtemps."

Et nous voilà, bras dessus, bras dessous, dans la rue. Alors, voulant savoir à tout prix: "Voyons, que s'est-il passé? Dis-moi?..." Mais il m'interrompit brusquement, et du ton grognon d'un homme tranquille qu'on dérange sans raison, il répondit: "Ah! ça! mon vieux, fiche-moi donc la paix avec tes questions!" Puis il ajouta à mi-voix, comme se parlant à lui-même, avec cet air convaincu des gens qui ont pris une sage résolution: "C'était trop bête de se laisser crever, comme ça, à la fin."

Je n'insistai pas. Nous marchions vite. Nous nous mîmes à bavarder. Et tout à coup il me souffla dans l'oreille: "Si nous allions voir des filles, hein?"

Je me mis à rire franchement. "Comme tu voudras. Allons, mon vieux."

## Le modèle

Arrondie en croissant de lune, la petite ville d'Etretat, avec ses falaises blanches, son galet blanc et sa mer bleue, reposait sous le soleil d'un grand jour de juillet. Aux deux pointes de ce croissant, les deux portes, la petite à droite, la grande à gauche, avançaient dans l'eau tranquille, l'une son pied de naine, l'autre sa jambe de colosse; et l'aiguille, presque aussi haute que la falaise, large d'en bas, fine au sommet, pointait vers le ciel sa tête aiguë.

Sur la plage, le long du flot, une foule assise regardait les baigneurs. Sur la terrasse du Casino, une autre foule, assise ou marchant; étalait sous le ciel plein de lumière un jardin de toilettes où éclataient des ombrelles rouges et bleues, avec de grandes fleurs brodées en soie dessus.

Sur la promenade, au bout de la terrasse, d'autres gens, les calmes, les tranquilles, allaient d'un pas lent, loin de la cohue élégante.

Un jeune homme, connu, célèbre, un peintre, Jean Summer, marchait d'un air morne, à côté d'une petite voiture de malade où reposait une jeune femme, sa femme. Un domestique poussait doucement cette sorte de fauteuil roulant, et l'estropiée contemplait d'un oeil triste la joie du ciel, la joie du jour, et la joie des autres.

Ils ne parlaient point. Ils ne se regardaient pas.

"Arrêtons-nous un peu", dit la femme.

Ils s'arrêtèrent, et le peintre s'assit sur un pliant, que lui présenta le valet.

Ceux qui passaient derrière le couple immobile et muet le regardaient d'un air attristé. Toute une légende de dévouement courait. Il l'avait épousée malgré son infirmité, touché par son amour, disait-on.

Non loin de là, deux jeunes hommes causaient, assis sur un cabestan, et le regard perdu vers l'horizon.

"Non, ce n'est pas vrai; je te dis que je connais beaucoup Jean Summer.

- Mais alors, pourquoi l'a-t-il épousée? Car elle était déjà infirme, lors de son mariage, n'est-ce pas?

- Parfaitement. Il l'a épousée... il l'a épousée... comme on épouse, parbleu, par sottise!

- Mais encore?...

- Mais encore... mais encore, mon ami. Il n'y a pas d'encore. On est bête, parce qu'on est bête. Et puis, tu sais bien que les peintres ont la spécialité des mariages ridicules; ils épousent presque tous des modèles, des vieilles maîtresses, enfin des femmes avariées sous tous les rapports. Pourquoi cela? Le sait-on? Il semblerait, au contraire, que la fréquentation constante de cette race de dindes qu'on nomme les modèles aurait dû les dégoûter à tout jamais de ce genre de femelles. Pas du tout. Après les avoir fait poser, ils les épousent. Lis donc ce petit livre, si vrai, si cruel et si beau, d'Alphonse Daudet: Les Femmes d'artistes.

Pour le couple que tu vois là, l'accident s'est produit d'une façon spéciale et terrible. La petite femme a joué une comédie ou plutôt un drame effrayant. Elle a risqué le tout pour le tout, enfin. Etait-elle sincère? Aimait-elle Jean? Sait-on jamais cela? Qui donc pourra déterminer d'une façon précise ce qu'il y a d'âpreté et ce qu'il y a de réel dans les actes des femmes? Elles sont toujours sincères dans une éternelle mobilité d'impressions. Elles sont emportées, criminelles, dévouées, admirables, et ignobles, pour obéir à d'insaisissables émotions. Elles mentent sans cesse, sans le vouloir, sans le savoir, sans comprendre, et elles ont, avec cela, malgré cela, une franchise absolue de sensations et de sentiments qu'elles témoignent par des résolutions violentes, inattendues, incompréhensibles, folles, qui déroutent nos raisonnements, nos habitudes de pondération et toutes nos combinaisons égoïstes. L'imprévu et la brusquerie de leurs déterminations font qu'elles demeurent pour nous d'indéchiffrables énigmes. Nous nous demandons toujours: "Sont-elles sincères? Sont-elles fausses?"

Mais, mon ami, elles sont en même temps sincères et fausses, parce qu'il est dans leur nature d'être les deux à l'extrême et de n'être ni l'un ni l'autre.

Regarde les moyens qu'emploient les plus honnêtes pour obtenir de nous ce qu'elles veulent. Ils sont compliqués et simples, ces moyens. Si compliqués que nous ne les devinons jamais à l'avance, si simples qu'après en avoir été les victimes, nous ne pouvons nous empêcher de nous en étonner et de nous dire:

"Comment! elle m'a joué si bêtement que ça?"

Et elles réussissent toujours, mon bon, surtout quand il s'agit de se faire épouser.

Mais voici l'histoire de Summer:

La petite femme est un modèle, bien entendu. Elle posait chez lui. Elle était jolie, élégante, surtout, et possédait, paraît-il, une taille divine. Il devint amoureux d'elle, comme on devient amoureux de toute femme un peu séduisante qu'on voit souvent. Il s'imagina qu'il l'aimait de toute son âme. C'est là un singulier phénomène. Aussitôt qu'on désire une femme, on croit sincèrement qu'on ne pourra plus se passer d'elle pendant tout le reste de sa vie. On sait fort bien que la chose vous est déjà arrivée; que le dégoût a toujours suivi la possession; qu'il faut, pour pouvoir user son existence à côté d'un autre être, non pas un brutal appétit physique, bien vite éteint, mais une accordance d'âme, de tempérament et d'humeur. Il faut savoir démêler, dans la séduction qu'on subit, si elle vient de la forme corporelle, d'une certaine ivresse sensuelle ou d'un charme profond de l'esprit.

Enfin, il crut qu'il l'aimait; il lui fit un tas de promesses de fidélité et il vécut complètement avec elle.

Elle était vraiment gentille, douée de cette niaiserie élégante qu'ont facilement les petites Parisiennes. Elle jacassait, elle babillait, elle disait des bêtises qui semblaient spirituelles par la manière drôle dont elles étaient débitées. Elle avait à tout moment des gestes gracieux bien faits pour séduire un oeil de peintre. Quand elle levait les bras, quand elle se penchait, quand elle montait en voiture, quand elle vous tendait la main, ses mouvements étaient parfaits de justesse et d'à-propos.

Pendant trois mois, Jean ne s'aperçut point qu'au fond elle ressemblait à tous les modèles.

Ils louèrent pour l'été une petite maison à Andrésy.

J'étais là, un soir, quand germèrent les premières inquiétudes dans l'esprit de mon ami.

Comme il faisait une nuit radieuse, nous voulûmes faire un tour au bord de la rivière. La lune versait dans l'eau frissonnante une pluie de lumière, émiettait ses reflets jaunes dans les remous, dans le courant, dans tout le large fleuve lent et fuyant.

Nous allions le long de la rive, un peu grisés par cette vague exaltation que jettent en nous ces soirs de rêve. Nous aurions voulu accomplir des choses surhumaines, aimer des êtres inconnus, délicieusement poétiques. Nous sentions frémir en nous des extases, des désirs, des aspirations étranges. Et nous nous taisions, pénétrés par la sereine et vivante fraîcheur de la nuit charmante, par cette fraîcheur de la lune qui semble traverser le corps, le pénétrer, baigner l'esprit, le parfumer et le tremper de bonheur.

Tout à coup Joséphine (elle s'appelle Joséphine) poussa un cri:

"Oh! as-tu vu le gros poisson qui a sauté là-bas?"

Il répondit sans regarder, sans savoir:

"Oui, ma chérie."

Elle se fâcha.

"Non, tu ne l'as pas vu, puisque tu avais le dos tourné."

Il sourit:

"Oui, c'est vrai. Il fait si bon que je ne pense à rien."

Elle se tut; mais, au bout d'une minute, un besoin de parler la saisit, et elle demanda:

"Iras-tu demain à Paris?"

Il prononça:

"Je n'en sais rien."

Elle s'irritait de nouveau:

"Si tu crois que c'est amusant, ta promenade sans rien dire! On parle, quand on n'est pas bête."

Il ne répondit pas. Alors, sentant bien, grâce à son instinct pervers de femme, qu'elle allait l'exaspérer, elle se mit à chanter cet air irritant dont on nous a tant fatigué les oreilles et l'esprit depuis deux ans.

Je regardais en l'air.

Il murmura:

"Je t'en prie, tais-toi."

Elle prononça, furieuse:

"Pourquoi veux-tu que je me taise?"

Il répondit:

"Tu nous gâtes le paysage."

Alors la scène arriva, la scène odieuse, imbécile, avec les reproches inattendus, les récriminations intempestives, puis les larmes. Tout y passa. Ils rentrèrent. Il l'avait laissée aller, sans répliquer, engourdi par cette soirée divine, et atterré par cet orage de sottises.

Trois mois plus tard, il se débattait éperdument dans ces liens invincibles et invisibles, dont une habitude pareille enlace notre vie. Elle le tenait, l'opprimait, le martyrisait. Ils se querellaient du matin au soir, s'injuriaient et se battaient.

A la fin, il voulut en finir, rompre à tout prix. Il vendit toutes ses toiles, emprunta de l'argent aux amis, réalisa vingt mille francs (il était encore peu connu) et il les laissa un matin sur la cheminée avec une lettre d'adieu.

Il vint se réfugier chez moi.

Vers trois heures de l'après-midi, on sonna. J'allai ouvrir. Une femme me sauta au visage, me bouscula, entra et pénétra dans mon atelier: c'était elle.

Il s'était levé en la voyant paraître.

Elle lui jeta aux pieds l'enveloppe contenant les billets de banque, avec un geste vraiment noble, et, d'une voix brève:

"Voici votre argent. Je n'en veux pas."

Elle était fort pâle, tremblante, prête assurément à toutes les folies. Quant à lui, je le voyais pâlir aussi, pâlir de colère et d'exaspération, prêt, peut-être; à toutes les violences.

Il demanda:

"Qu'est-ce que vous voulez?"

Elle répondit:

"Je ne veux pas être traitée comme une fille. Vous m'avez implorée, vous m'avez prise. Je ne vous demandais rien. Gardez-moi!"

Il frappa du pied:

"Non, c'est trop fort! Si tu crois que tu vas..."

Je lui avais saisi le bras.

"Tais-toi, Jean. Laisse-moi faire."

J'allai vers elle, et doucement, peu à peu, je lui parlai raison, je vidai le sac des arguments qu'on emploie en pareille circonstance. Elle m'écoutait immobile, l'oeil fixe, obstinée et muette.

A la fin, ne sachant plus que dire, et voyant que la scène allait mal finir, je m'avisai d'un dernier moyen. Je prononçai:

"Il t'aime toujours, ma petite; mais sa famille veut le marier, et tu comprends!..."

Elle eut un sursaut:

"Ah!... ah!... je comprends alors..."

Et, se tournant vers lui:

"Tu vas... tu vas... te marier?"

Il répondit carrément:

"Oui."

Elle fit un pas:

"Si tu te maries, je me tue... tu entends."

Il prononça en haussant les épaules:

"Eh bien... tue-toi!"

Elle articula deux ou trois fois, la gorge serrée par une angoisse effroyable:

"Tu dis?... tu dis?... tu dis?... répète!"

Il répéta:

"Eh bien, tue-toi, si cela te fait plaisir!"

Elle reprit, toujours effrayante de pâleur:

"Il ne faudrait pas m'en défier. Je me jetterais par la fenêtre."

Il se mit à rire, s'avança vers la fenêtre, l'ouvrit, et, saluant comme une personne qui fait des cérémonies pour ne point passer la première:

"Voici la route. Après vous!"

Elle le regarda une seconde d'un oeil fixe, terrible, affolé; puis, prenant son élan comme pour sauter une haie dans les champs, elle passa devant moi, devant lui, franchit la balustrade et disparut...

Je n'oublierai jamais l'effet que me fit cette fenêtre ouverte, après l'avoir vu traverser par ce corps qui tombait; elle me parut en une seconde grande comme le ciel et vide comme l'espace. Et je reculai instinctivement, n'osant pas regarder, comme si j'allais tomber moi-même.



Jean, éperdu, ne faisait pas un geste.

On rapporta la pauvre fille avec les deux jambes brisées. Elle ne marchera plus jamais.

Son amant, fou de remords et peut-être aussi de reconnaissance, l'a reprise et épousée.

Voilà, mon cher.

Le soir venait. La jeune femme, ayant froid, voulut partir; et le domestique se remit à rouler vers le village la petite voiture d'invalides. Le peintre marchait à côté de sa femme, sans qu'ils eussent échangé un mot, depuis une heure.

### Misti souvenirs d'un garçon

J'avais alors pour maîtresse une drôle de petite femme. Elle était mariée, bien entendu, car j'ai une sainte horreur des filles. Quel plaisir peut-on éprouver, en effet, à prendre une femme qui a ce double inconvénient de n'appartenir à personne et d'appartenir à tout le monde? Et puis, vraiment, toute morale mise de côté, je ne comprends pas l'amour comme gagne-pain. Cela me dégoûte un peu. C'est une faiblesse, je le sais, et je l'avoue.

Ce qu'il y a surtout de charmant pour un garçon à avoir comme maîtresse une femme mariée, c'est qu'elle lui donne un intérieur, un intérieur doux, aimable, où tous vous soignent et vous gâtent, depuis le mari jusqu'aux domestiques. On trouve là tous les plaisirs réunis, l'amour, l'amitié, la paternité même, le lit et la table, ce qui constitue enfin le bonheur de la vie, avec cet avantage incalculable de pouvoir changer de famille de temps en temps, de s'installer tour à tour dans tous les mondes, l'été, à la campagne, chez l'ouvrier qui vous loue une chambre dans sa maison, et l'hiver chez le bourgeois, ou même dans la noblesse, si on a de l'ambition.

J'ai encore un faible, c'est d'aimer les maris de mes maîtresses. J'avoue même que certains époux communs ou grossiers me dégoûtent de leurs femmes, quelque charmantes qu'elles soient. Mais quand le mari a de l'esprit ou du charme, je deviens infailliblement amoureux fou. J'ai soin, si je romps avec la femme, de ne pas rompre avec l'époux. Je me suis fait ainsi mes meilleurs amis; et c'est de cette façon que j'ai constaté, maintes fois, l'incontestable supériorité du mâle sur la femelle, dans la race humaine. Celle-ci vous procure tous les embêtements possibles, vous fait des scènes, de reproches, etc.; celui-là qui aurait tout autant le droit de se plaindre, vous traite au contraire comme si vous étiez la providence de son foyer.

Donc, j'avais pour maîtresse une drôle de petite femme, une brunette, fantasque, capricieuse, dévote, superstitieuse, crédule comme un moine, mais charmante. Elle avait surtout une manière d'embrasser que je n'ai jamais trouvée chez une autre!... mais ce n'est pas le lieu... Et une peau si douce! J'éprouvais un plaisir infini, rien qu'à lui tenir les mains... Et un oeil... Son regard passait sur vous comme une caresse lente, savoureuse et sans fin. Souvent je posais ma tête sur ses genoux; et nous demeurions immobiles, elle penchée vers moi avec ce petit sourire fin, énigmatique et si troublant qu'ont les femmes, moi les yeux levés vers elle, recevant ainsi qu'une ivresse versée en mon cœur, doucement et délicieusement, son regard clair et bleu, clair comme s'il eût été plein de pensées d'amour, bleu comme s'il eût été un ciel plein de délices.

Son mari, inspecteur d'un grand service public, s'absentait souvent, nous laissant libres de nos soirées. Tantôt je les passais chez elle, étendu sur le divan, le front sur une de ses jambes, tandis que sur l'autre dormait un énorme chat noir, nommé "Misti", qu'elle adorait. Nos doigts se rencontraient sur le dos nerveux de la bête, et se caressaient dans son poil de

soie. Je sentais contre ma joue le flanc chaud qui frémissait d'un éternel "ron-ron", et parfois une patte allongée posait sur ma bouche ou sur ma paupière cinq griffes ouvertes, dont les pointes me piquaient les yeux et qui se refermaient aussitôt.

Tantôt nous sortions pour faire ce qu'elle appelait nos escapades. Elles étaient bien innocentes d'ailleurs. Cela consistait à aller souper dans une auberge de banlieue, ou bien, après avoir dîné chez elle ou chez moi, à courir les cafés borgnes, comme des étudiants en goguette.

Nous entrions dans les caboulots populaires et nous allions nous asseoir dans le fond du bouge enfumé, sur des chaises boiteuses, devant une vieille table de bois. Un nuage de fumée âcre, où restait une odeur de poisson frit du dîner, emplissait la salle; des hommes en blouse gueulaient en buvant des petits verres; et le garçon étonné posait devant nous deux cerises à l'eau-de-vie.

Elle, tremblante, apeurée et ravie, soulevait jusqu'au bout de son nez, qui la retenait en l'air, sa voilette noire pliée en deux; et elle se mettait à boire avec la joie qu'on a en accomplissant une adorable scélératesse. Chaque cerise avalée lui donnait la sensation d'une faute commise, chaque gorgée du rude liquide descendait en elle comme une jouissance délicate et défendue.

Puis elle me disait à mi-voix: "Allons-nous-en." Et nous partions. Elle filait vivement, la tête basse, d'un pas menu, entre les buveurs qui la regardaient passer d'un air mécontent; et quand nous nous retrouvions dans la rue, elle poussait un grand soupir comme si nous venions d'échapper à un terrible danger.

Quelquefois elle me demandait en frissonnant: "Si on m'injurait dans ces endroits-là, qu'est-ce que tu ferais?" Je répondais d'un ton crâne: "Mais je te défendrais, parbleu!" Et elle me serrait le bras avec bonheur, avec le désir confus, peut-être, d'être injuriée et défendue, de voir des hommes se battre pour elle, même ces hommes-là, avec moi!

Un soir, comme nous étions attablés dans un assommoir de Montmartre, nous vîmes entrer une vieille femme en guenilles, qui tenait à la main un jeu de cartes crasseux. Apercevant une dame, la vieille aussitôt s'approcha de nous en offrant de dire la bonne aventure à ma compagne. Emma, qui avait à l'âme toutes les croyances, frissonna de désir et d'inquiétude, et elle fit place, près d'elle, à la commère.

L'autre, antique, ridée, avec des yeux cerclés de chair vive et une bouche vide, sans une dent, disposa sur la table ses cartes sales. Elle faisait des tas, les ramassait, étalait de nouveau les cartes en murmurant des mots qu'on ne distinguait point. Emma, pâlie, écoutait, attendait, le souffle court, haletant d'angoisse et de curiosité.

La sorcière se mit à parler. Elle lui prédit des choses vagues: du bonheur et des enfants, un jeune homme blond, un voyage, de l'argent, un procès, un monsieur brun, le retour d'une personne, une réussite, une mort. L'annonce de cette mort frappa la jeune femme. La mort de qui? Quand? Comment?

La vieille répondait: "Quant à ça, les cartes ne sont pas assez fortes, il faudrait v'nir chez moi, d'main. J'vous dirais ça avec l'marc de café qui n'trompe jamais."

Emma anxieuse se tourna vers moi: "Dis, tu veux que nous y allions demain. Oh! je t'en prie, dis oui. Sans ça, tu ne te figures pas comme je serais tourmentée."

Je me mis à rire: "Nous irons si ça te plaît, ma chérie." Et la vieille donna son adresse.

Elle habitait au sixième étage, dans une affreuse maison, derrière les Buttes-Chaumont. On s'y rendit le lendemain.

Sa chambre, un grenier avec deux chaises et un lit, était pleine de choses étranges, d'herbes pendues, par gerbes, à des clous, de bêtes séchées, de bocaux et de fioles contenant des liquides colorés diversement. Sur la table, un chat noir empaillé regardait avec ses yeux de verre. Il avait l'air du démon de ce logis sinistre.

Emma, défaillant d'émotion s'assit, et aussitôt: "Oh! chéri, regarde ce minet comme il ressemble à Misti." Et elle expliqua à la vieille qu'elle possédait un chat tout pareil, mais tout pareil!

La sorcière répondit gravement: "Si vous aimez un homme, il ne faut pas le garder."

Emma, frappée de peur, demanda: "Pourquoi ça?" La vieille s'assit près d'elle familièrement et lui prit la main: "C'est le malheur de ma vie", dit-elle.

Mon amie voulut savoir. Elle se pressait contre la commère, la questionnait, la priait: une crédulité pareille les faisait soeurs par la pensée et par le coeur. La femme enfin se décida:

"Ce chat-là, dit-elle, je l'ai aimé comme on aime un frère. J'étais jeune alors, et toute seule, couturière en chambre. Je n'avais que lui, Mouton. C'est un locataire qui me l'avait donné. Il était intelligent comme un enfant, et doux avec ça, et il m'idolâtrait, ma chère dame, il m'idolâtrait plus qu'un fétiche. Toute la journée sur mes genoux à faire ron-ron, et toute la nuit sur mon oreiller; je sentais son coeur battre, voyez-vous.

Or il arriva que je fis une connaissance, un brave garçon qui travaillait dans une maison de blanc. Ca dura bien trois mois sans que je lui aie rien accordé. Mais vous savez on faiblit, ça arrive à tout le monde; et puis, je m'étais mise à l'aimer, moi. Il était si gentil, si gentil; et si bon. Il voulait que nous habitions ensemble tout à fait, par économie. Enfin, je lui permis de venir chez moi, un soir. Je n'étais pas décidée à la chose, oh! non, mais ça me faisait plaisir à l'idée que nous serions tous les deux une heure ensemble.

Dans le commencement, il a été très convenable. Il me disait des douceurs qui me remuaient le coeur. Et puis, il m'a embrassée, Madame, embrassée comme on embrasse quand on aime. Moi, j'avais fermé les yeux, et je restais là saisie dans une crampe de bonheur. Mais, tout à coup, je sens qu'il fait un grand mouvement, et il pousse un cri, un cri que je n'oublierai jamais. J'ouvre les yeux et j'aperçois que Mouton lui avait sauté au visage et qu'il lui arrachait la peau à coups de griffe, comme si c'eût été une chiffe de linge. Et le sang coulait, Madame, une pluie.

Moi je veux prendre le chat, mais il tenait bon, il déchirait toujours; et il me mordait, tant il avait perdu le sens. Enfin, je le tiens et je le jette par la fenêtre, qui était ouverte, vu que nous nous trouvions en été.

Quand j'ai commencé à laver la figure de mon pauvre ami, je m'aperçus qu'il avait les yeux crevés, les deux yeux!

Il a fallu qu'il entre à l'hospice. Il est mort de peine au bout d'un an. Je voulais le garder chez moi et le nourrir, mais il n'a pas consenti. On eût dit qu'il m'haïssait depuis la chose.

Quant à Mouton, il s'était cassé les reins dans la tombée. Le concierge avait ramassé le corps. Moi je l'ai fait empailler, attendu que je me sentais tout de même de l'attachement pour lui. S'il avait fait ça, c'est qu'il m'aimait, pas vrai?"

La vieille se tut, et caressa de la main la bête inanimée dont la carcasse trembla sur un squelette de fil de fer.

Emma, le coeur serré, avait oublié la mort prédite. Ou, du moins, elle n'en parla plus; et elle partit, ayant donné cinq francs.

Comme son mari revenait le lendemain, je fus quelques jours sans aller chez elle.

Quand j'y revins, je m'étonnai de ne plus apercevoir Misti. Je demandai où il était.

Elle rougit et répondit: "Je l'ai donné. Je n'étais pas tranquille." Je fus surpris. "Pas tranquille? Pas tranquille? A quel sujet?"

Elle m'embrassa longuement, et tout bas: "J'ai eu peur pour tes yeux, mon chéri."

## Le protecteur

Il n'aurait jamais rêvé une fortune si haute! Fils d'un huissier de province, Jean Marin était venu, comme tant d'autres, faire son droit au quartier Latin. Dans les différentes brasseries qu'il avait successivement fréquentées, il était devenu l'ami de plusieurs étudiants bavards qui crachaient de la politique en buvant des bocks. Il s'éprit d'admiration pour eux et les suivit avec obstination, de café en café, payant même leurs consommations quand il avait de l'argent.

Puis il se fit avocat et plaida des causes qu'il perdit. Or, voilà qu'un matin, il apprit dans les feuilles qu'un de ses anciens camarades du quartier venait d'être nommé député.

Il fut de nouveau son chien fidèle, l'ami qui fait les corvées, les démarches, qu'on envoie chercher quand on a besoin de lui et avec qui on ne se gêne point. Mais il arriva par aventure parlementaire que le député devint ministre; six mois après Jean Marin était nommé conseiller d'Etat.

Il eut d'abord une crise d'orgueil à en perdre la tête. Il allait dans les rues pour le plaisir de se montrer comme si on eût pu deviner sa position rien qu'à le voir. Il trouvait moyen de dire aux marchands chez qui il entrait, aux vendeurs de journaux, même aux cochers de fiacre, à propos des choses les plus insignifiantes:

"Moi qui suis conseiller d'Etat..."

Puis il éprouva, naturellement, comme par suite de sa dignité, par nécessité professionnelle, par devoir d'homme puissant et généreux, un impérieux besoin de protéger. Il offrait son appui à tout le monde, en toute occasion, avec une inépuisable générosité.

Quand il rencontrait sur les boulevards une figure de connaissance, il s'avançait d'un air ravi, prenait les mains, s'informait de la santé, puis, sans attendre les questions, déclarait:

"Vous savez, moi, je suis conseiller d'Etat et tout à votre service. Si je puis vous être utile à quelque chose, usez de moi sans vous gêner. Dans ma position on a le bras long."

Et alors il entrait dans les cafés avec l'ami rencontré pour demander une plume, de l'encre et une feuille de papier à lettre - "une seule, garçon, c'est pour écrire une lettre de recommandation".

Et il en écrivait des lettres de recommandation, dix, vingt, cinquante par jour. Il en écrivait au café Américain, chez Bignon, chez Tortoni, à la Maison-Dorée, au café Riche, au Helder, au café Anglais, au Napolitain, partout, partout. Il en écrivait à tous les fonctionnaires de la République, depuis les juges de paix jusqu'aux ministres. Et il était heureux, tout à fait heureux.

Un matin comme il sortait de chez lui pour se rendre au conseil d'Etat, la pluie se mit à tomber. Il hésita à prendre un fiacre, mais il n'en prit pas, et s'en fut à pied, par les rues.

L'averse devenait terrible, noyait les trottoirs, inondait la chaussée. M. Marin fut contraint de

se réfugier sous une porte. Un vieux prêtre était déjà là, un vieux prêtre à cheveux blancs. Avant d'être conseiller d'Etat, M. Marin n'aimait point le clergé. Maintenant il le traitait avec considération depuis qu'un cardinal l'avait consulté poliment sur une affaire difficile. La pluie tombait en inondation, forçant les deux hommes à fuir jusqu'à la loge du concierge pour éviter les éclaboussures. M. Marin, qui éprouvait toujours la démangeaison de parler pour se faire valoir, déclara:

"Voici un bien vilain temps, monsieur l'Abbé."

Le vieux prêtre s'inclina:

"Oh! oui, Monsieur, c'est bien désagréable lorsqu'on ne vient à Paris que pour quelques jours.

- Ah! vous êtes de province?

- Oui, Monsieur, je ne suis ici qu'en passant

- En effet, c'est très désagréable d'avoir de la pluie pour quelques jours passés dans la capitale. Nous autres, fonctionnaires, qui demeurons ici toute l'année, nous n'y songeons guère."

L'abbé ne répondait pas. Il regardait la rue où l'averse tombait moins pressée. Et soudain, prenant une résolution, il releva sa soutane comme les femmes relèvent leurs robes pour passer les ruisseaux.

M. Marin le voyant partir, s'écria:

"Vous allez vous faire tremper, monsieur l'Abbé. Attendez encore quelques instants, ça va cesser."

Le bonhomme indécis s'arrêta, puis il reprit:

"C'est que je suis pressé. J'ai un rendez-vous urgent."

M. Marin semblait désolé.

"Mais vous allez être positivement traversé. Peut-on vous demander dans quel quartier vous allez?"

Le curé paraissait hésiter, puis il prononça:

"Je vais du côté du Palais-Royal.

- Dans ce cas, si vous le permettez, monsieur l'Abbé, je vais vous offrir l'abri de mon parapluie. Moi, je vais au conseil d'Etat. Je suis conseiller d'Etat."

Le vieux prêtre leva le nez et regarda son voisin, puis déclara:

"Je vous remercie beaucoup, Monsieur, j'accepte avec plaisir."

Alors M. Marin prit son bras et l'entraîna. Il le dirigeait, le surveillait, le conseillait:

"Prenez garde à ce ruisseau, monsieur l'Abbé. Surtout méfiez-vous des roues des voitures; elles vous éclaboussent quelquefois des pieds à la tête. Faites attention aux parapluies des gens qui passent. Il n'y a rien de plus dangereux pour les yeux que le bout des baleines. Les femmes surtout sont insupportables; elles ne font attention à rien et vous plantent toujours en pleine figure les pointes de leurs ombrelles ou de leurs parapluies. Et jamais elles ne se dérangent pour personne. On dirait que la ville leur appartient. Elles règnent sur le trottoir et dans la rue. Je trouve, quant à moi, que leur éducation a été fort négligée."

Et M. Marin se mit à rire.

Le curé ne répondait pas. Il allait, un peu voûté, choisissant avec soin les places où il posait le pied pour ne croter ni sa chaussure, ni sa soutane.

M. Marin reprit:

"C'est pour vous distraire un peu que vous venez à Paris, sans doute?"

Le bonhomme répondit:

"Non, j'ai une affaire.

- Ah? Est-ce une affaire importante? Oserais-je vous demander de quoi il s'agit? Si je puis vous être utile, je me mets à votre disposition."

Le curé paraissait embarrassé. Il murmura:

"Oh! c'est une petite affaire personnelle! Une petite difficulté avec... avec mon évêque. Cela ne vous intéresserait pas. C'est une... une affaire d'ordre intérieur... de... de... matière ecclésiastique."

M. Marin s'empressa.

"Mais c'est justement le conseil d'Etat qui règle ces choses-là. Dans ce cas, usez de moi.

- Oui, Monsieur, c'est aussi au conseil d'Etat que je vais. Vous êtes mille fois trop bon. J'ai à voir M. Lerepère et M. Savon, et aussi peut-être M. Petitpas."

M. Marin s'arrêta net.

"Mais ce sont mes amis, monsieur l'Abbé, mes meilleurs amis, d'excellents collègues, des gens charmants. Je vais vous recommander à tous les trois, et chaudement. Comptez sur moi."

Le curé remercia, se confondit en excuses, balbutia mille actions de grâce.

M. Marin était ravi.

"Ah! vous pouvez vous vanter d'avoir une fière chance, monsieur l'Abbé. Vous allez voir, vous allez voir que, grâce à moi, votre affaire ira comme sur des roulettes."

Ils arrivaient au conseil d'Etat. M. Marin fit monter le prêtre dans son cabinet, lui offrit un siège, l'installa devant le feu, puis prit place lui-même devant la table, et se mit à écrire:

"Mon cher collègue, permettez-moi de vous recommander de la façon la plus chaude un vénérable ecclésiastique des plus dignes et des plus méritants, M. l'abbé..."

Il s'interrompit et demanda:

"Votre nom, s'il vous plaît?"

- L'abbé Ceinture."

M. Marin se remit à écrire:

"M. l'abbé Ceinture, qui a besoin de vos bons offices pour une petite affaire dont il vous parlera.

Je suis heureux de cette circonstance, qui me permet, mon cher collègue..."

Et il termina par les compliments d'usage.

Quand il eut écrit les trois lettres, il les remit à son protégé qui s'en alla après un nombre infini de protestations.

M. Marin accomplit sa besogne; rentra chez lui, passa la journée tranquillement, dormit en paix, se réveilla enchanté et se fit apporter les journaux.

Le premier qu'il ouvrit était une feuille radicale. Il lut:

"Notre clergé et nos fonctionnaires.

Nous n'en finirons pas d'enregistrer les méfaits du clergé. Un certain prêtre, nommé Ceinture, convaincu d'avoir conspiré contre le gouvernement existant, accusé d'actes indignes que nous n'indiquerons même pas, soupçonné en outre d'être un ancien jésuite métamorphosé en simple prêtre, cassé par un évêque pour des motifs qu'on affirme invouables, et appelé à Paris pour fournir des explications sur sa conduite, a trouvé un ardent défenseur dans le nommé Marin, conseiller d'Etat, qui n'a pas craint de donner à ce malfaiteur en soutane les lettres de recommandation les plus pressantes pour tous les fonctionnaires républicains ses collègues.

Nous signalons l'attitude inqualifiable de ce conseiller d'Etat à l'attention du ministre..."

M. Marin se dressa d'un bond, s'habilla, courut chez son collègue Petitpas qui lui dit:

"Ah çà, vous êtes fou de me recommander ce vieux conspirateur."

Et M. Marin éperdu, bégaya:

"Mais non... voyez-vous... j'ai été trompé... Il avait l'air si brave homme... il m'a joué... il m'a indignement joué. Je vous en prie, faites-le condamner sévèrement, très sévèrement. Je vais écrire. Dites-moi à qui il faut écrire pour le faire condamner. Je vais trouver le procureur général et l'archevêque de Paris, oui, l'archevêque..."

Et s'asseyant brusquement devant le bureau de M. Petitpas, il écrivit:

"Monseigneur, j'ai l'honneur de porter à la connaissance de Votre Grandeur que je viens d'être victime des intrigues et des mensonges d'un certain abbé Ceinture, qui a surpris ma bonne foi.

Trompé par les protestations de cet ecclésiastique, j'ai pu..."

...

Puis, quand il eut signé et cacheté sa lettre, il se tourna vers son collègue et déclara:

"Voyez-vous, mon cher ami, que cela vous soit un enseignement, ne recommandez jamais personne."

Le parapluie

A Camille Oudinot.

Madame Oreille était économe. Elle savait la valeur d'un sou et possédait un arsenal de principes sévères sur la multiplication de l'argent. Sa bonne, assurément, avait grand mal à faire danser l'anse du panier; et M. Oreille n'obtenait sa monnaie de poche qu'avec une extrême difficulté. Ils étaient à leur aise, pourtant, et sans enfants; mais Mme Oreille éprouvait une vraie douleur à voir les pièces blanches sortir de chez elle. C'était comme une déchirure pour son coeur; et, chaque fois qu'il lui avait fallu faire une dépense de quelque importance, bien qu'indispensable, elle dormait fort mal la nuit suivante.

Oreille répétait sans cesse à sa femme:

"Tu devrais avoir la main plus large puisque nous ne mangeons jamais nos revenus."

Elle répondait:

"On ne sait jamais ce qui peut arriver, il vaut mieux avoir plus que moins."

C'était une petite femme de quarante ans, vive, ridée, propre et souvent irritée.

Son mari, à tout moment, se plaignait des privations qu'elle lui faisait endurer. Il en était certaines qui lui devenaient particulièrement pénibles, parce qu'elles atteignaient sa vanité.

Il était commis principal au ministère de la Guerre, demeuré là uniquement pour obéir à sa femme, pour augmenter les rentes inutilisées de la maison.

Or, pendant deux ans, il vint au bureau avec le même parapluie rapiécé qui donnait à rire à ses collègues. Las enfin de leurs quolibets, il exigea que Mme Oreille lui achetât un nouveau parapluie. Elle en prit un de huit francs cinquante, article de réclame d'un grand magasin. Des employés, en apercevant cet objet jeté dans Paris par milliers, recommencèrent leurs plaisanteries, et Oreille en souffrit horriblement. Le parapluie ne valait rien. En trois mois, il fut hors de service, et la gaieté devint générale dans le ministère. On fit même une chanson qu'on entendait du matin au soir, du haut en bas de l'immense bâtiment.

Oreille, exaspéré, ordonna à sa femme de lui choisir un nouveau riflard, en soie fine, de vingt francs, et d'apporter une facture justificative.

Elle en acheta un de dix-huit francs et déclara, rouge d'irritation, en le remettant à son époux:

"Tu en as là pour cinq ans au moins."

Oreille, triomphant, obtint un vrai succès au bureau.

Lorsqu'il rentra le soir, sa femme, jetant un regard inquiet sur le parapluie, lui dit:

"Tu ne devrais pas le laisser serré avec l'élastique, c'est le moyen de couper la soie. C'est à toi d'y veiller, parce que je ne t'en achèterai pas un de si tôt."

Elle le prit, dégrafa l'anneau et secoua les plis. Mais elle demeura saisie d'émotion. Un trou rond, grand comme un centime, lui apparut au milieu du parapluie. C'était une brûlure de cigare!

Elle balbutia:

"Qu'est-ce qu'il a?"

Son mari répondit tranquillement, sans regarder:

"Qui? quoi? Que veux-tu dire?"

La colère l'étranglait maintenant; elle ne pouvait plus parler:

"Tu... tu... tu as brûlé... ton... ton... parapluie. Mais tu... tu... tu es donc fou!... Tu veux nous ruiner!"

Il se retourna, se sentant pâlir:

"Tu dis?"

- Je dis que tu as brûlé ton parapluie. Tiens!..."

Et, s'élançant vers lui comme pour le battre, elle lui mit violemment sous le nez la petite brûlure circulaire.

Il restait éperdu devant cette plaie, bredouillant:

"Ca, ça... qu'est-ce que c'est? Je ne sais pas, moi! Je n'ai rien fait, rien, je te le jure. Je ne



sais pas ce qu'il a, moi, ce parapluie?"

Elle criait maintenant:

"Je parie que tu as fait des farces avec lui dans ton bureau, que tu as fait le saltimbanque, que tu l'as ouvert pour le montrer."

Il répondit:

"Je l'ai ouvert une seule fois pour montrer comme il était beau. Voilà tout. Je te le jure."

Mais elle trépanait de fureur, et elle lui fit une de ces scènes conjugales qui rendent le foyer familial plus redoutable pour un homme pacifique qu'un champ de bataille où pleuvent les balles.

Elle ajusta une pièce avec un morceau de soie coupé sur l'ancien parapluie, qui était de couleur différente; et, le lendemain, Oreille partit, d'un air humble, avec l'instrument raccommodé. Il le posa dans son armoire et n'y pensa plus que comme on pense à quelque mauvais souvenir.

Mais à peine fut-il rentré, le soir, sa femme lui saisit son parapluie dans les mains, l'ouvrit pour constater son état, et demeura suffoquée devant un désastre irréparable. Il était criblé de petits trous provenant évidemment de brûlure, comme si on eût vidé dessus la cendre d'une pipe allumée. Il était perdu, perdu sans remède.

Elle contemplait cela sans dire un mot, trop indignée pour qu'un son pût sortir de sa gorge. Lui aussi, il constatait le dégât et il restait stupide, épouvanté, consterné.

Puis ils se regardèrent; puis il baissa les yeux; puis il reçut par la figure l'objet crevé qu'elle lui jetait; puis elle cria, retrouvant sa voix dans un emportement de fureur:

"Ah! canaille! canaille! Tu en as fait exprès! Mais tu me le payeras! Tu n'en auras plus..."

Et la scène recommença. Après une heure de tempête, il put enfin s'expliquer. Il jura qu'il n'y comprenait rien; que cela ne pouvait provenir que de malveillance ou de vengeance.

Un coup de sonnette le délivra. C'était un ami qui venait dîner chez eux.

Mme Oreille lui soumit le cas. Quant à acheter un nouveau parapluie, c'était fini, son mari n'en aurait plus.

L'ami argumenta avec raison:

"Alors, Madame, il perdra ses habits, qui valent, certes, davantage."

La petite femme, toujours furieuse, répondit:

"Alors, il prendra un parapluie de cuisine, je ne lui en donnerai pas un nouveau en soie."

A cette pensée, Oreille se révolta.

"Alors je donnerai ma démission, moi! Mais je n'irai pas au ministère avec un parapluie de cuisine."

L'ami reprit:

"Faites recouvrir celui-là, ça ne coûte pas très cher."

Mme Oreille exaspérée balbutiait:

"Il faut au moins huit francs pour le faire recouvrir. Huit francs et dix-huit, cela fait vingt-six! Vingt-six francs pour un parapluie, mais c'est de la folie! c'est de la démence!"

L'ami, bourgeois pauvre, eut une inspiration:

"Faites-le payer par votre Assurance. Les compagnies paient les objets brûlés, pourvu que le dégât ait eu lieu dans votre domicile."

A ce conseil, la petite femme se calma net; puis, après une minute de réflexion, elle dit à son mari:

"Demain, avant de te rendre à ton ministère, tu iras dans les bureaux de la Maternelle faire constater l'état de ton parapluie et réclamer le paiement."

M. Oreille eut un soubresaut.

"Jamais de la vie je n'oserai! C'est dix-huit francs de perdus, voilà tout. Nous n'en mourrons pas."

Et il sortit le lendemain avec une canne. Il faisait beau, heureusement.

Restée seule à la maison, Mme Oreille ne pouvait se consoler de la perte de ses dix-huit francs. Elle avait le parapluie sur la table de la salle à manger, et elle tournait autour, sans parvenir à prendre une résolution.

La pensée de l'Assurance lui revenait à tout instant, mais elle n'osait pas non plus affronter les regards railleurs des messieurs qui la recevraient, car elle était timide devant le monde, rougissant pour un rien, embarrassée dès qu'il lui fallait parler à des inconnus.

Cependant le regret des dix-huit francs la faisait souffrir comme une blessure. Elle n'y voulait plus songer, et sans cesse le souvenir de cette perte la martelait douloureusement. Que faire cependant? Les heures passaient; elle ne se décidait à rien. Puis, tout à coup, comme les poltrons qui deviennent crânes, elle prit sa résolution.

"J'irai, et nous verrons bien!"

Mais il lui fallait d'abord préparer le parapluie pour que le désastre fut complet et la cause facile à soutenir. Elle prit une allumette sur la cheminée et fit, entre les baleines, une grande brûlure, large comme la main; puis elle roula délicatement ce qui restait de la soie, la fixa avec le cordelet élastique, mit son châle et son chapeau et descendit d'un pied pressé vers la rue de Rivoli où se trouvait l'Assurance.

Mais, à mesure qu'elle approchait, elle ralentissait le pas. Qu'allait-elle dire? Qu'allait-on lui répondre?

Elle regardait les numéros des maisons. Elle en avait encore vingt-huit. Très bien! elle pouvait réfléchir. Elle allait de moins en moins vite. Soudain elle tressaillit. Voici la porte sur laquelle brille en lettre d'or: "La Maternelle, Compagnie d'Assurances contre l'incendie." Déjà! Elle s'arrêta une seconde, anxieuse, honteuse, puis passa, puis revint, puis passa de nouveau, puis revint encore.

Elle se dit enfin:

"Il faut y aller, pourtant. Mieux vaut plut tôt que plus tard."

Mais, en pénétrant dans la maison, elle s'aperçut que son coeur battait.

Elle entra dans une vaste pièce avec des guichets tout autour; et, par chaque guichet, on apercevait une tête d'homme dont le corps était masqué par un treillage.

Un monsieur parut, portant des papiers. Elle s'arrêta et, d'une petite voix timide:

"Pardon, Monsieur, pourriez-vous me dire où il faut s'adresser pour se faire rembourser les

objets brûlés?"

Il répondit, avec un timbre sonore:

"Premier, à gauche, au bureau des sinistres."

Ce mot l'intimida davantage encore; et elle eut envie de se sauver, de ne rien dire, de sacrifier ses dix-huit francs. Mais à la pensée de cette somme, un peu de courage lui revint, et elle monta, essoufflée, s'arrêtant à chaque marche.

Au premier, elle aperçut une porte, frappa. Une voix claire cria:

"Entrez!"

Elle entra et se vit dans une grande pièce où trois messieurs, debout, décorés, solennels, causaient.

Un d'eux lui demanda:

"Que désirez-vous, Madame?"

Elle ne trouvait plus ses mots, elle bégaya:

"Je viens... je viens... pour... pour un sinistre."

Le monsieur, poli, montra un siège.

"Donnez-vous la peine de vous asseoir, je suis à vous dans une minute."

Et, retournant vers les deux autres, il reprit la conversation.

"La Compagnie, Messieurs, ne se croit pas engagée envers vous pour plus de quatre cent mille francs. Nous ne pouvons admettre vos revendications pour les cent mille francs que vous prétendez nous faire payer en plus. L'estimation d'ailleurs..."

Un des deux autres l'interrompit:

"Cela suffit, Monsieur, les tribunaux décideront. Nous n'avons plus qu'à nous retirer."

Et ils sortirent après plusieurs saluts cérémonieux.

Oh! si elle avait osé partir avec eux, elle l'aurait fait; elle aurait fui, abandonnant tout! Mais le pouvait-elle? Le monsieur revint et, s'inclinant:

"Qu'y a-t-il pour votre service, Madame?"

Elle articula péniblement:

"Je viens pour... pour ceci."

Le directeur baissa les yeux, avec un étonnement naïf, vers l'objet qu'elle lui tendait.

Elle essayait, d'une main tremblante, de détacher l'élastique. Elle y parvint après quelques efforts, et ouvrit brusquement le squelette loqueteux du parapluie.

L'homme prononça, d'un ton compatissant:

"Il me paraît bien malade."

Elle déclara avec hésitation:

"Il m'a coûté vingt francs."

Il s'étonna:

"Vraiment! Tant que ça?"

- Oui, il était excellent. Je voulais vous faire constater son état.

- Fort bien; je vois. Fort bien. Mais je ne saisis pas en quoi cela peut me concerner."

Une inquiétude la saisit. Peut-être cette compagnie-là ne payait-elle pas les menus objets, et elle dit:

"Mais... il est brûlé..."

Le monsieur ne nia pas:

"Je le vois bien."

Elle restait bouche bée, ne sachant plus que dire; puis, soudain, comprenant son oubli, elle prononça avec précipitation:

"Je suis Mme Oreille. Nous sommes assurés à la Maternelle; et je viens vous réclamer le prix de ce dégât."

Elle se hâta d'ajouter dans la crainte d'un refus positif:

"Je demande seulement que vous le fassiez recouvrir."

Le directeur, embarrassé, déclara:

"Mais... Madame... nous ne sommes pas marchands de parapluies. Nous ne pouvons nous charger de ces genres de réparations."

La petite femme sentait l'aplomb lui revenir. Il fallait lutter. Elle lutterait donc! Elle n'avait plus peur; elle dit:

"Je demande seulement le prix de la réparation. Je la ferai bien faire moi-même."

Le monsieur semblait confus:

"Vraiment, Madame, c'est bien peu. On ne nous demande jamais d'indemnité pour des accidents d'une si minime importance. Nous ne pouvons rembourser, convenez-en, les mouchoirs, les gants, les balais, les savates, tous les petits objets qui sont exposés chaque jour à subir des avaries par la flamme."

Elle devint rouge, sentant la colère l'envahir:

"Mais, Monsieur, nous avons eu au mois de décembre dernier un feu de cheminée qui nous a causé au moins pour cinq cents francs de dégâts; M. Oreille n'a rien réclamé à la compagnie; aussi il est bien juste aujourd'hui qu'elle me paie mon parapluie!"

Le directeur, devinant le mensonge, dit en souriant:

"Vous avouerez, Madame, qu'il est bien étonnant que M. Oreille, n'ayant rien demandé pour un dégât de cinq cent francs, vienne réclamer une réparation de cinq ou six francs pour un parapluie."

Elle ne se troubla point et répliqua:

"Pardon, Monsieur, le dégât de cinq cents francs concernait la bourse de M. Oreille, tandis que le dégât de dix-huit francs concerne la bourse de Mme Oreille, ce qui n'est pas la même chose."

Il vit qu'il ne s'en débarrasserait pas et qu'il allait perdre sa journée, et il demanda avec résignation:

"Veuillez me dire alors comment l'accident est arrivé."

Elle sentit la victoire et se mit à raconter:

"Voilà, Monsieur: j'ai dans mon vestibule une espèce de chose en bronze où l'on pose les parapluies et les cannes. L'autre jour donc, en rentrant, je plaçai dedans celui-là. Il faut vous dire qu'il y a juste au-dessus une planchette pour mettre les bougies et les allumettes. J'allonge le bras et je prends quatre allumettes. J'en frotte une; elle rate. J'en frotte une autre; elle s'allume et s'éteint aussitôt. J'en frotte une troisième; elle en fait autant."

Le directeur l'interrompit pour placer un mot d'esprit.

"C'étaient donc des allumettes du gouvernement?"

Elle ne comprit pas, et continua:

"Ca se peut bien. Toujours est-il que la quatrième prit feu et j'allumai ma bougie; puis j'entrai dans ma chambre pour me coucher. Mais au bout d'un quart d'heure, il me sembla qu'on sentait le brûlé. Moi j'ai toujours peur du feu. Oh! si nous avons jamais un sinistre, ce ne sera pas ma faute! Surtout depuis le feu de cheminée dont je vous ai parlé, je ne vis pas. Je me relève donc, je sors, je cherche, je sens partout comme un chien de chasse, et je m'aperçois enfin que mon parapluie brûle. C'est probablement une allumette qui était tombée dedans. Vous voyez dans quel état ça l'a mis..."

Le directeur en avait pris son parti; il demanda:

"A combien estimez-vous le dégât?"

Elle demeura sans parole, n'osant pas fixer un chiffre. Puis elle dit, voulant être large:

"Faites-le réparer vous-même. Je m'en rapporte à vous."

Il refusa:

"Non, Madame, je ne peux pas. Dites-moi combien vous demandez.

- Mais... il me semble... que... Tenez, Monsieur, je ne veux pas gagner sur vous, moi... nous allons faire une chose. Je porterai mon parapluie chez un fabricant qui le recouvrira en bonne soie, en soie durable, et je vous apporterai la facture. Ça vous va-t-il?

- Parfaitement, Madame; c'est entendu. Voici un mot pour la caisse, qui remboursera votre dépense."

Et il tendit une carte à Mme Oreille, qui la saisit, puis se leva et sortit en remerciant, ayant hâte d'être dehors, de crainte qu'il ne changeât d'avis.

Elle allait maintenant d'un pas gai par la rue, cherchant un marchand de parapluies qui lui parût élégant. Quand elle eut trouvé une boutique d'allure riche, elle entra et dit, d'une voix assurée:

"Voici un parapluie à recouvrir en soie, en très bonne soie. Mettez-y ce que vous avez de meilleur. Je ne regarde pas au prix."

La parure

C'était une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés. Elle n'avait pas de dot, pas d'espérances, aucun moyen d'être connue, comprise, aimée, épousée par un homme riche et distingué; et elle se laissa marier avec un petit commis du ministère de l'Instruction publique.

Elle fut simple ne pouvant être parée; mais malheureuse comme une déclassée; car les

femmes n'ont point de caste ni de race, leur beauté, leur grâce et leur charme leur servant de naissance et de famille. Leur finesse native, leur instinct d'élégance, leur souplesse d'esprit, sont leur seule hiérarchie, et font des filles du peuple les égales des plus grandes dames.

Elle souffrait sans cesse, se sentant née pour toutes les délicatesses et tous les luxes. Elle souffrait de la pauvreté de son logement, de la misère des murs, de l'usure des sièges, de la laideur des étoffes. Toutes ces choses, dont une autre femme de sa caste ne se serait même pas aperçue, la torturaient et l'indignaient. La vue de la petite Bretonne qui faisait son humble ménage éveillait en elle des regrets désolés et des rêves éperdus. Elle songeait aux antichambres muettes, capitonnées avec des tentures orientales, éclairées par de hautes torchères de bronze, et aux deux grands valets en culotte courte qui dorment dans les larges fauteuils, assoupis par la chaleur lourde du calorifère. Elle songeait aux grands salons vêtus de soie ancienne, aux meubles fins portant des bibelots inestimables, et aux petits salons coquets, parfumés, faits pour la causerie de cinq heures avec les amis les plus intimes, les hommes connus et recherchés dont toutes les femmes envient et désirent l'attention.

Quand elle s'asseyait, pour dîner, devant la table ronde couverte d'une nappe de trois jours, en face de son mari qui découvrait la soupière en déclarant d'un air enchanté: "Ah! le bon pot-au-feu! je ne sais rien de meilleur que cela..." elle songeait aux dîners fins, aux argenteries reluisantes, aux tapisseries peuplant les murailles de personnages anciens et d'oiseaux étranges au milieu d'une forêt de féerie; elle songeait aux plats exquis servis en des vaisselles merveilleuses, aux galanteries chuchotées et écoutées avec un sourire de sphinx, tout en mangeant la chair rose d'une truite ou des ailes de gelinotte.

Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien. Et elle n'aimait que cela; elle se sentait faire pour cela. Elle eût tant désiré plaire, être enviée, être séduisante et recherchée.

Elle avait une amie riche, une camarade de couvent qu'elle ne voulait plus aller voir, tant elle souffrait en revenant. Et elle pleurait pendant des jours entiers, de chagrin, de regret, de désespoir et de détresse.

Or, un soir, son mari rentra, l'air glorieux et tenant à la main une large enveloppe.

"Tiens, dit-il, voici quelque chose pour toi."

Elle déchira vivement le papier et en tira une carte imprimée qui portait ces mots:

"Le ministre de l'Instruction publique et Mme Georges Ramponneau prient M. et Mme Loisel de leur faire l'honneur de venir passer la soirée à l'hôtel du ministère, le lundi 18 janvier."

Au lieu d'être ravie, comme l'espérait son mari, elle jeta avec dépit l'invitation sur la table, murmurant:

"Que veux-tu que je fasse de cela?"

- Mais, ma chérie, je pensais que tu serais contente. Tu ne sors jamais, et c'est une occasion, cela, une belle! J'ai eu une peine infinie à l'obtenir. Tout le monde en veut; c'est très recherché et on n'en donne pas beaucoup aux employés. Tu verras là tout le monde officiel."

Elle le regardait d'un oeil irrité, et elle déclara avec impatience:

"Que veux-tu que je me mette sur le dos pour aller là?"

Il n'y avait pas songé; il balbutia:

"Mais la robe avec laquelle tu vas au théâtre. Elle me semble très bien, à moi..."

Il se tut, stupéfait, éperdu, en voyant que sa femme pleurait. Deux grosses larmes

descendaient lentement des coins des yeux vers les coins de la bouche; il bégaya:

"Qu'as-tu? qu'as-tu?"

Mais, par un effort violent, elle avait dompté sa peine et elle répondit d'une voix calme en essuyant ses joues humides:

"Rien. Seulement je n'ai pas de toilette et par conséquent je ne peux aller à cette fête. Donne ta carte à quelque collègue dont la femme sera mieux nippée que moi."

Il était désolé. Il reprit:

"Voyons, Mathilde. Combien cela coûterait-il, une toilette convenable, qui pourrait te servir encore en d'autres occasions, quelque chose de très simple?"

Elle réfléchit quelques secondes, établissant ses comptes et songeant aussi à la somme qu'elle pouvait demander sans s'attirer un refus immédiat et une exclamation effarée du commis économe.

Enfin, elle répondit en hésitant:

"Je ne sais pas au juste, mais il me semble qu'avec quatre cents francs je pourrais arriver."

Il avait un peu pâli, car il réservait juste cette somme pour acheter un fusil et s'offrir des parties de chasse, l'été suivant, dans la plaine de Nanterre, avec quelques amis qui allaient tirer des alouettes, par là, le dimanche.

Il dit cependant:

"Soit. Je te donne quatre cents francs. Mais tâche d'avoir une belle robe."

Le jour de la fête approchait, et Mme Loisel semblait triste, inquiète, anxieuse. Sa toilette était prête cependant. Son mari lui dit un soir:

"Qu'as-tu? Voyons, tu es toute drôle depuis trois jours."

Et elle répondit:

"Cela m'ennuie de n'avoir pas un bijou, pas une pierre, rien à mettre sur moi. J'aurai l'air misère comme tout. J'aimerais presque mieux ne pas aller à cette soirée."

Il reprit:

"Tu mettras des fleurs naturelles. C'est très chic en cette saison-ci. Pour dix francs tu auras deux ou trois roses magnifiques."

Elle n'était point convaincue.

"Non... il n'y a rien de plus humiliant que d'avoir l'air pauvre au milieu de femmes riches."

Mais son mari s'écria:

"Que tu es bête! Va trouver ton amie Mme Forestier et demande-lui de te prêter des bijoux. Tu es bien assez liée avec elle pour faire cela."

Elle poussa un cri de joie:

"C'est vrai. Je n'y avais point pensé."

Le lendemain, elle se rendit chez son amie et lui conta sa détresse.

Mme Forestier alla vers son armoire à glace, prit un large coffret, l'apporta, l'ouvrit, et dit à Mme Loisel:

"Choisis, ma chère."

Elle vit d'abord des bracelets, puis un collier de perles, puis une croix vénitienne, or et pierreries, d'un admirable travail. Elle essayait les parures devant la glace, hésitait, ne pouvait se décider à les quitter, à les rendre. Elle demandait toujours:

"Tu n'as plus rien d'autre?"

- Mais si. Cherche. Je ne sais pas ce qui peut te plaire."

Tout à coup elle découvrit, dans une boîte de satin noir, une superbe rivière de diamants; et son coeur se mit à battre d'un désir immodéré. Ses mains tremblaient en la prenant. Elle l'attacha autour de sa gorge, sur sa robe montante, et demeura en extase devant elle-même.

Puis, elle demanda, hésitante, pleine d'angoisse:

"Peux-tu me prêter cela, rien que cela?"

- Mais oui, certainement."

Elle sauta au cou de son amie, l'embrassa avec emportement, puis s'enfuit avec son trésor.

Le jour de la fête arriva. Mme Loisel eut un succès. Elle était plus jolie que toutes, élégante, gracieuse, souriante et folle de joie. Tous les hommes la regardaient, demandaient son nom, cherchaient à être présentés. Tous les attachés du cabinet voulaient valser avec elle. Le ministre la remarqua.

Elle dansait avec ivresse, avec emportement, grisée par le plaisir, ne pensant plus à rien, dans le triomphe de sa beauté, dans la gloire de son succès, dans une sorte de nuage de bonheur fait de tous ces hommages, de toutes ces admirations, de tous ces désirs éveillés, de cette victoire si complète et si douce au coeur des femmes.

Elle partit vers quatre heures du matin. Son mari, depuis minuit, dormait dans un petit salon désert avec trois autres messieurs dont les femmes s'amusaient beaucoup.

Il lui jeta sur les épaules les vêtements qu'il avait apportés pour la sortie, modestes vêtements de la vie ordinaire, dont la pauvreté jurait avec l'élégance de la toilette de bal. Elle le sentit et voulut s'enfuir, pour ne pas être remarquée par les autres femmes qui s'enveloppaient de riches fourrures.

Loisel la retenait:

"Attends donc. Tu vas attraper froid dehors. Je vais appeler un fiacre."

Mais elle ne l'écoutait point et descendait rapidement l'escalier. Lorsqu'il furent dans la rue, ils ne trouvèrent pas de voiture; et ils se mirent à chercher, criant après les cochers qu'ils voyaient passer de loin.

Ils descendaient vers la Seine, désespérés, grelottants. Enfin ils trouvèrent sur le quai un de ces vieux coupés noctambules qu'on ne voit dans Paris que la nuit venue, comme s'ils eussent été honteux de leur misère pendant le jour.

Il les ramena jusqu'à leur porte, rue des Martyrs, et ils remontèrent tristement chez eux. C'était fini, pour elle. Et il songeait, lui, qu'il lui faudrait être au ministère à dix heures.

Elle ôta les vêtements dont elle s'était enveloppé les épaules, devant la glace, afin de se voir encore une fois dans sa gloire. Mais soudain elle poussa un cri. Elle n'avait plus sa rivière autour du cou!

Son mari, à moitié dévêtu déjà, demanda:



"Qu'est-ce que tu as?"

Elle se tourna vers lui, affolée:

"J'ai... j'ai... je n'ai plus la rivière de Mme Forestier."

Il se dressa, éperdu:

"Quoi!... comment!... Ce n'est pas possible!"

Et ils cherchèrent dans les plis de la robe, dans les plis du manteau, dans les poches, partout. Ils ne la trouvèrent point.

Il demandait:

"Tu es sûre que tu l'avais encore en quittant le bal?"

- Oui, je l'ai touchée dans le vestibule du ministère.

- Mais si tu l'avais perdue dans la rue, nous l'aurions entendue tomber. Elle doit être dans le fiacre.

- Oui. C'est probable. As-tu pris le numéro?"

- Non. Et toi, tu ne l'as pas regardé?"

- Non."

Ils se contemplaient atterrés. Enfin Loisel se rhabilla.

"Je vais, dit-il, refaire tout le trajet que nous avons fait à pied, pour voir si je ne la retrouverai pas."

Et il sortit. Elle demeura en toilette de soirée, sans force pour se coucher, abattue sur une chaise, sans feu, sans pensée.

Son mari rentra vers sept heures. Il n'avait rien trouvé.

Il se rendit à la préfecture de Police, aux journaux, pour faire promettre une récompense, aux compagnies de petites voitures, partout enfin où un soupçon d'espoir le poussait.

Elle attendit tout le jour, dans le même état d'effarement devant cet affreux désastre.

Loisel revint le soir, avec la figure creusée, pâlie; il n'avait rien découvert.

"Il faut, dit-il, écrire à ton amie que tu as brisé la fermeture de sa rivière et que tu la fais réparer. Cela nous donnera le temps de nous retourner."

Elle écrivit sous sa dictée.

Au bout d'une semaine, ils avaient perdu toute espérance.

Et Loisel, vieilli de cinq ans, déclara:

"Il faut aviser à remplacer ce bijou."

Ils prirent, le lendemain, la boîte qui l'avait renfermé, et se rendirent chez le joaillier, dont le nom se trouvait dedans. Il consulta ses livres:

"Ce n'est pas moi, Madame, qui ai vendu cette rivière; j'ai dû seulement fournir l'écrin."

Alors ils allèrent de bijoutier en bijoutier, cherchant une parure pareille à l'autre, consultant leurs souvenirs, malades tous deux de chagrin et d'angoisse.

Ils trouvèrent, dans une boutique du Palais-Royal, un chapelet de diamants qui leur parut

entièrement semblable à celui qu'ils cherchaient. Il valait quarante mille francs. On le leur laisserait à trente-six mille.

Ils prièrent donc le joaillier de ne pas le vendre avant trois jours. Et ils firent condition qu'on le reprendrait, pour trente-quatre mille francs, si le premier était retrouvé avant la fin de février.

Loisel possédait dix-huit mille francs que lui avait laissés son père. Il emprunterait le reste.

Il emprunta, demandant mille francs à l'un, cinq cents à l'autre, cinq louis par-ci, trois louis par-là. Il fit des billets, prit des engagements ruineux, eut affaire aux usuriers, à toutes les races de prêteurs. Il compromit toute la fin de son existence, risqua sa signature sans savoir même s'il pourrait y faire honneur, et, épouvanté par les angoisses de l'avenir, par la noire misère qui allait s'abattre sur lui, par la perspective de toutes les privations physiques et de toutes les tortures morales, il alla chercher la rivière nouvelle, en déposant sur le comptoir du marchand trente-six mille francs.

Quand Mme Loisel reporta la parure à Mme Forestier, celle-ci lui dit, d'un air froissé:

"Tu aurais dû me la rendre plus tôt, car je pouvais en avoir besoin."

Elle n'ouvrit pas l'écrin, ce que redoutait son amie. Si elle s'était aperçue de la substitution, qu'aurait-elle pensé? qu'aurait-elle dit? Ne l'aurait-elle pas prise pour une voleuse?

Mme Loisel connut la vie horrible des nécessiteux. Elle prit son parti, d'ailleurs, tout d'un coup, héroïquement. Il fallait payer cette dette effroyable. Elle payerait. On renvoya la bonne; on changea de logement; on loua sous les toits une mansarde.

Elle connut les gros travaux du ménage, les odieuses besognes de la cuisine. Elle lava la vaisselle, usant ses ongles roses sur les poteries grasses et le fond des casseroles. Elle savonna le linge sale, les chemises et les torchons, qu'elle faisait sécher sur une corde; elle descendit à la rue, chaque matin, les ordures, et monta l'eau, s'arrêtant à chaque étage pour souffler. Et, vêtue comme une femme du peuple, elle alla chez le fruitier, chez l'épicier, chez le boucher, le panier au bras, marchandant, injuriée, défendant sou à sou son misérable argent.

Il fallait chaque mois payer des billets, en renouveler d'autres, obtenir du temps.

Le mari travaillait, le soir, à mettre au net les comptes d'un commerçant, et la nuit, souvent, il faisait de la copie à cinq sous la page.

Et cette vie dura dix ans.

Au bout de dix ans, ils avaient tout restitué, tout, avec le taux de l'usure, et l'accumulation des intérêts superposés.

Mme Loisel semblait vieille, maintenant. Elle était devenue la femme forte, et dure, et rude, des ménages pauvres. Mal peignée, avec les jupes de travers et les mains rouges, elle parlait haut, lavait à grande eau les planchers. Mais parfois, lorsque son mari était au bureau, elle s'asseyait auprès de la fenêtre, et elle songeait à cette soirée d'autrefois, à ce bal où elle avait été si belle et si fêtée.

Que serait-il arrivé si elle n'avait point perdu cette parure? Qui sait? qui sait? Comme la vie est singulière, changeante! Comme il faut peu de chose pour vous perdre ou vous sauver!

Or, un dimanche, comme elle était allée faire un tour aux Champs-Élysées pour se délasser des besognes de la semaine, elle aperçut tout à coup une femme qui promenait un enfant. C'était Mme Forestier, toujours jeune, toujours belle, toujours séduisante.

Mme Loisel se sentit émue. Allait-elle lui parler? Oui, certes. Et maintenant qu'elle avait payé,

elle lui dirait tout. Pourquoi pas?

Elle s'approcha.

"Bonjour, Jeanne."

L'autre ne la reconnaissait point, s'étonnant d'être appelée ainsi familièrement par cette bourgeoise. Elle balbutia:

"Mais... Madame!... Je ne sais... Vous devez vous tromper.

- Non. Je suis Mathilde Loisel."

Son amie poussa un cri:

"Oh!... ma pauvre Mathilde, comme tu es changée!..."

- Oui, j'ai eu des jours bien durs, depuis que je ne t'ai vue; et bien des misères... et cela à cause de toi!..."

- De moi... Comment ça?

- Tu te rappelles bien cette rivière de diamants que tu m'as prêtée pour aller à la fête du ministère.

- Oui. Eh bien?

- Eh bien, je l'ai perdue.

- Comment! puisque tu me l'as rapportée.

- Je t'en ai rapporté une autre toute pareille. Et voilà dix ans que nous la payons. Tu comprends que ça n'était pas aisé pour nous, qui n'avions rien... Enfin c'est fini, et je suis rudement contente.

- Tu dis que tu as acheté une rivière de diamants pour remplacer la mienne?

- Oui. Tu ne t'en étais pas aperçue, hein? Elles étaient bien pareilles."

Et elle souriait d'une joie orgueilleuse et naïve.

Mme Forestier, fort émue, lui prit les deux mains.

"Oh! ma pauvre Mathilde! Mais la mienne était fausse. Elle valait au plus cinq cents francs!..."

L'héritage

I

A Catulle Mendès.

Bien qu'il ne fût pas encore dix heures, les employés arrivaient comme un flot sous la grande porte du ministère de la Marine, venus en hâte de tous les coins de Paris, car on approchait du jour de l'an, époque de zèle et d'avancements. Un bruit de pas pressés emplissait le vaste bâtiment tortueux comme un labyrinthe et que sillonnaient d'inextricables couloirs, percés par d'innombrables portes donnant entrée dans les bureaux.

Chacun pénétrait dans sa case, serrait la main du collègue arrivé déjà, enlevait sa jaquette, passait le vieux vêtement de travail et s'asseyait devant sa table où des papiers entassés l'attendaient. Puis on allait aux nouvelles dans les bureaux voisins. On s'informait d'abord si le chef était là, s'il avait l'air bien luné, si le courrier du jour était volumineux.

Le commis d'ordre du "matériel général", M. César Cachelin, un ancien sous-officier d'infanterie de marine, devenu commis principal par la force du temps, enregistrait sur un grand livre toutes les pièces que venait d'apporter l'huissier du cabinet. En face de lui l'expéditionnaire, le père Savon, un vieil abruti célèbre dans tout le ministère par ses malheurs conjugaux, transcrivait, d'une main lente, une dépêche du chef, et s'appliquait, le corps de côté, l'oeil oblique, dans une posture roide de copiste méticuleux.

M. Cachelin, un gros homme dont les cheveux blancs et courts se dressaient en brosse sur le crâne, parlait tout en accomplissant sa besogne quotidienne: "Trente-deux dépêches de Toulon. Ce port-là nous en donne autant que les quatre autres réunis." Puis il posa au père Savon la question qu'il lui adressait tous les matins: "Eh bien, mon père Savon, comment va Madame?"

Le vieux, sans interrompre sa besogne, répondit: "Vous savez bien, monsieur Cachelin, que ce sujet m'est fort pénible."

Et le commis d'ordre se mit à rire, comme il riait tous les jours, en entendant cette même phrase.

La porte s'ouvrit et M. Maze entra. C'était un beau garçon brun, vêtu avec une élégance exagérée, et qui se jugeait déclassé, estimant son physique et ses manières au-dessus de sa position. Il portait de grosses bagues, une grosse chaîne de montre, un monocle, par chic, car il l'enlevait pour travailler, et il avait un fréquent mouvement des poignets pour mettre bien en vue ses manchettes ornées de gros boutons luisants.

Il demanda, dès la porte: "Beaucoup de besogne aujourd'hui?" M. Cachelin répondit: "C'est toujours Toulon qui donne. On voit bien que le jour de l'an approche; ils font du zèle, là-bas."

Mais un autre employé, farceur et bel esprit, M. Pitolet, apparut à son tour et demanda en riant: "Avec ça que nous n'en faisons pas, du zèle?"

Puis, tirant sa montre, il déclara: "Dix heures moins sept minutes, et tout le monde au poste! Mazette! comment appelez-vous ça? Et je vous parie bien que Sa Dignité M. Lesable était arrivé à neuf heures en même temps que notre illustre chef."

Le commis d'ordre cessa d'écrire, posa sa plume sur son oreille, et s'accoudant au pupitre: "Oh! celui-là, par exemple, s'il ne réussit pas, ce ne sera point faute de peine!"

Et M. Pitolet, s'asseyant sur le coin de la table et balançant la jambe, répondit: "Mais il réussira, papa Cachelin, il réussira, soyez-en sûr. Je vous parie vingt francs contre un sou qu'il sera chef avant dix ans?"

M. Maze, qui roulait une cigarette en se chauffant les cuisses au feu, prononça: "Zut! Quant à moi, j'aimerais mieux rester toute ma vie à deux mille quatre que de me décarcasser comme lui."

Pitolet pivota sur ses talons, et, d'un ton goguenard: "Ce qui n'empêche pas, mon cher, que vous êtes ici, aujourd'hui 20 décembre, avant dix heures."

Mais l'autre haussa les épaules d'un air indifférent: "Parbleu! je ne veux pas non plus que tout le monde me passe sur le dos! Puisque vous venez ici voir lever l'aurore, j'en fais autant, bien que je déplore votre empressement. De là à appeler le chef "cher maître", comme fait Lesable, et à partir à six heures et demie, et à emporter de la besogne à domicile, il y a loin. D'ailleurs, moi, je suis du monde, et j'ai d'autres obligations qui me prennent du temps."

M. Cachelin avait cessé d'enregistrer et il demeurait songeur, le regard perdu devant lui. Enfin il demanda: "Croyez-vous qu'il ait encore son avancement cette année?"

Pitolet s'écria: "Je te crois, qu'il l'aura, et plutôt dix fois qu'une. Il n'est pas roublard pour rien."

Et on parla de l'éternelle question des avancements et des gratifications qui, depuis un mois, affolait cette grande ruche de bureaucrates, du rez-de-chaussée jusqu'au toit.

On supputait les chances, on supposait les chiffres, on balançait les titres, on s'indignait d'avance des injustices prévues. On recommençait sans fin des discussions soutenues la veille et qui devaient revenir invariablement le lendemain avec les mêmes raisons, les mêmes arguments et les mêmes mots.

Un nouveau commis entra, petit, pâle, l'air malade, M. Boissel, qui vivait comme dans un roman d'Alexandre Dumas père. Tout pour lui devenait aventure extraordinaire, et il racontait chaque matin à Pitolet, son compagnon, ses rencontres étranges de la veille au soir, les drames supposés de sa maison, les cris poussés dans la rue qui lui avaient fait ouvrir sa fenêtre à trois heures vingt de la nuit. Chaque jour il avait séparé des combattants, arrêté des chevaux, sauvé des femmes en danger, et bien que d'une déplorable faiblesse physique, il citait sans cesse, d'un ton traînard et convaincu, des exploits accomplis par la force de son bras.

Dès qu'il eut compris qu'on parlait de Lesable, il déclara: "A quelque jour je lui dirai son fait à ce morveux-là; et, s'il me passe jamais sur le dos, je le secouerai d'une telle façon que je lui enlèverai l'envie de recommencer!"

Maze, qui fumait toujours, ricana: "Vous feriez bien, dit-il, de commencer dès aujourd'hui, car je sais de source certaine que vous êtes mis de côté cette année pour céder la place à Lesable."

Boissel leva la main: "Je vous jure que si..."

La porte s'était ouverte encore une fois et un jeune homme de petite taille, portant des favoris d'officier de marine ou d'avocat, un col droit très haut, et qui précipitait ses paroles comme s'il n'eût jamais pu trouver le temps de terminer tout ce qu'il avait à dire, entra vivement d'un air préoccupé. Il distribua des poignées de main en homme qui n'a pas le loisir de flâner, et s'approchant du commis d'ordre: "Mon cher Cachelin, voulez-vous me donner le dossier Chapelou, fil de caret, Toulon, A. T. V. 1875?"

L'employé se leva, atteignit un carton au-dessus de sa tête, prit dedans un paquet de pièces enfermées dans une chemise bleue, et le présentant: "Voici, monsieur Lesable, vous n'ignorez pas que le chef a enlevé hier trois dépêches dans ce dossier?"

- Oui. Je les ai, merci."

Et le jeune homme sortit d'un pas pressé.

A peine fut-il parti, Maze déclara: "Hein! quel chic! On jurerait qu'il est déjà chef."

Et Pitolet répliqua: "Patience! patience! il le sera avant nous tous."

M. Cachelin ne s'était pas remis à écrire. On eût dit qu'une pensée fixe l'obsédait. Il demanda encore: "Il a un bel avenir, ce garçon-là!"

Et Maze murmura d'un ton dédaigneux: "Pour ceux qui jugent le ministère une carrière - oui. - Pour les autres - c'est peu..."

Pitolet l'interrompit: "Vous avez peut-être l'intention de devenir ambassadeur?"

L'autre fit un geste impatient: "Il ne s'agit pas de moi. Moi, je m'en fiche! Cela n'empêche que la situation de chef de bureau ne sera jamais grand'chose dans le monde."

Le père Savon, l'expéditionnaire, n'avait point cessé de copier. Mais depuis quelques instants, il trempait coup sur coup sa plume dans l'encrier, puis l'essuyait obstinément sur l'éponge imbibée d'eau qui entourait le godet, sans parvenir à tracer une lettre. Le liquide noir glissait le long de la pointe de métal et tombait, en pâtés ronds, sur le papier. Le bonhomme, effaré et désolé, regardait son expédition qu'il lui faudrait recommencer, comme tant d'autres depuis quelque temps, et il dit, d'une voix basse et triste:

"Voici encore de l'encre falsifiée!"

Un éclat de rire violent jaillit de toutes les bouches. Cachelin secouait la table avec son ventre; Maze se courbait en deux comme s'il allait entrer à reculons dans la cheminée; Pitolet tapait du pied, toussait, agitait sa main droite comme si elle eût été mouillée, et Boissel lui-même étouffait, bien qu'il prît généralement les choses plutôt au tragique qu'au comique.

Mais le père Savon, essuyant enfin sa plume au pan de sa redingote, reprit: "Il n'y a pas de quoi rire. Je suis obligé de refaire deux ou trois fois tout mon travail."

Il tira de son buvard une autre feuille, ajusta dedans son transparent et recommença l'entête: "Monsieur le Ministre et cher collègue..." La plume maintenant gardait l'encre et traçait les lettres nettement. Et le vieux reprit sa pose oblique et continua sa copie.

Les autres n'avaient point cessé de rire. Ils s'étranglaient. C'est que depuis bientôt six mois on continuait la même farce au bonhomme, qui ne s'apercevait de rien. Elle consistait à verser quelques gouttes d'huile sur l'éponge mouillée pour dégraisser les plumes. L'acier se trouvant ainsi enduit de liquide gras, ne prenait plus l'encre; et l'expéditionnaire passait des heures à s'étonner et à se désoler, usait des boîtes de plumes et des bouteilles d'encre, et déclarait enfin que les fournitures de bureau étaient devenues tout à fait défectueuses.

Alors la charge avait tourné à l'obsession et au supplice. On mêlait de la poudre de chasse au tabac du vieux, on versait des drogues dans sa carafe d'eau, dont il buvait un verre de temps en temps, et on lui avait fait croire que, depuis la Commune, la plupart des matières d'un usage courant avaient été falsifiées ainsi par les socialistes, pour faire du tort au gouvernement et amener une révolution.

Il en avait conçu une haine effroyable contre les anarchistes, qu'il croyait embusqués partout, cachés partout, et une peur mystérieuse d'un inconnu voilé et redoutable.

Mais un coup de sonnette brusque tinta dans le corridor. On le connaissait bien, ce coup de sonnette rageur du chef, M. Torchebeuf; et chacun s'élança vers la porte pour regagner son compartiment.

Cachelin se remit à enregistrer, puis il posa de nouveau sa plume et prit sa tête dans ses mains pour réfléchir.

Il mûrissait une idée qui le tracassait depuis quelque temps. Ancien sous-officier d'infanterie de marine réformé après trois blessures reçues, une au Sénégal et deux en Cochinchine, et entré au ministère par faveur exceptionnelle, il avait eu à endurer bien des misères, des duretés et des déboires dans sa longue carrière d'infime subordonné, aussi considérait-il l'autorité, l'autorité officielle, comme la plus belle chose du monde. Un chef de bureau lui semblait un être d'exception, vivant dans une sphère supérieure, et les employés dont il entendait dire: "C'est un malin, il arrivera vite", lui apparaissaient comme d'une autre nature que lui.

Il avait donc pour son collègue Lesable une considération supérieure qui touchait à la vénération, et il nourrissait le désir secret, le désir obstiné de lui faire épouser sa fille.

Elle serait riche un jour, très riche. Cela était connu du ministère tout entier, car sa soeur à

lui, Mlle Cachelin, possédait un million, un million net, liquide et solide, acquis par l'amour, disait-on, mais purifié par une dévotion tardive.

La vieille fille, qui avait été galante, s'était retirée avec cinq cent mille francs, qu'elle avait plus que doublés en dix-huit ans, grâce à une économie féroce et à des habitudes de vie plus que modestes. Elle habitait depuis longtemps chez son frère, demeuré veuf avec une fillette, Coralie, mais elle ne contribuait que d'une façon insignifiante aux dépenses de la maison, gardant et accumulant son or, et répétant sans cesse à Cachelin: "Ca ne fait rien, puisque c'est pour ta fille, mais marie-la vite, car je veux voir mes petits-neveux. C'est elle qui me donnera cette joie d'embrasser un enfant de notre sang."

La chose était connue dans l'administration; et les prétendants ne manquaient point. On disait que Maze lui-même, le beau Maze, le lion du bureau, tournait autour du père Cachelin avec une intention visible. Mais l'ancien sergent, un roublard qui avait roulé sous toutes les latitudes, voulait un garçon d'avenir, un garçon qui serait chef et qui reverserait de la considération sur lui, César, le vieux sous-off. Lesable faisait admirablement son affaire, et il cherchait depuis longtemps un moyen de l'attirer chez lui.

Tout d'un coup, il se dressa en se frottant les mains. Il avait trouvé.

Il connaissait bien le faible de chacun. On ne pouvait prendre Lesable que par la vanité, la vanité professionnelle. Il irait lui demander sa protection comme on va chez un sénateur ou chez un député, comme on va chez un haut personnage.

N'ayant point eu d'avancement depuis cinq ans, Cachelin se considérait comme bien certain d'en obtenir un cette année. Il ferait donc semblant de croire qu'il le devait à Lesable et l'inviterait à dîner comme remerciement.

Aussitôt son projet conçu, il en commença l'exécution. Il décrocha dans son armoire son veston de rue, ôta le vieux, et, prenant toutes les pièces enregistrées qui concernaient le service de son collègue, il se rendit au bureau que cet employé occupait tout seul, par faveur spéciale, en raison de son zèle et de l'importance de ses attributions.

Le jeune homme écrivait sur une grande table, au milieu de dossiers ouverts et de papiers épars, numérotés avec de l'encre rouge ou bleue.

Dès qu'il vit entrer le commis d'ordre, il demanda, d'un ton familier où perçait une considération: "Eh bien, mon cher, m'apportez-vous beaucoup d'affaires?"

- Oui, pas mal. Et puis je voudrais vous parler.

- Asseyez-vous, mon ami, je vous écoute."

Cachelin s'assit, toussota, prit un air troublé, et, d'une voix mal assurée: "Voici ce qui m'amène, monsieur Lesable. Je n'irai pas par quatre chemins. Je serai franc comme un vieux soldat. Je viens vous demander un service.

- Lequel?

- En deux mots. J'ai besoin d'obtenir mon avancement cette année. Je n'ai personne pour me protéger, moi, et j'ai pensé à vous."

Lesable rougit un peu, étonné, content, plein d'une orgueilleuse confusion. Il répondit cependant:

"Mais je ne suis rien ici, mon ami. Je suis beaucoup moins que vous qui allez être commis principal. Je ne puis rien. Croyez que..."

Cachelin lui coupa la parole avec une brusquerie pleine de respect: "Tra la la. Vous avez

l'oreille du chef: et si vous lui dites un mot pour moi, je passe. Songez que j'aurai droit à ma retraite dans dix-huit mois, et cela me fera cinq cents francs de moins si je n'obtiens rien au premier janvier. Je sais bien qu'on dit: "Cachelin n'est pas gêné, sa soeur a un million." Ca, c'est vrai, que ma soeur a un million, mais il fait des petits son million, et elle n'en donne pas. C'est pour ma fille, c'est encore vrai; mais, ma fille et moi, ça fait deux. Je serai bien avancé, moi, quand ma fille et mon gendre rouleront carrosse, si je n'ai rien à me mettre sous la dent. Vous comprenez la situation, n'est-ce pas?"

Lesable opina du front: "C'est juste, très juste, ce que vous dites là. Votre gendre peut n'être pas parfait pour vous. Et on est toujours bien aise d'ailleurs de ne rien devoir à personne. Enfin je vous promets de faire mon possible, je parlerai au chef, je lui exposerai le cas, j'insisterai s'il le faut. Comptez sur moi!"

Cachelin se leva, prit les deux mains de son collègue, les serra en les secouant d'une façon militaire; et il bredouilla: "Merci, merci, comptez que si je rencontre jamais l'occasion... Si je peux jamais..." Il n'acheva pas, ne trouvant point de fin pour sa phrase, et il s'en alla en faisant retentir par le corridor son pas rythmé d'ancien troupier.

Mais il entendit de loin une sonnette irritée qui tintait, et il se mit à courir, car il avait reconnu le timbre. C'était le chef, M. Torchebeuf, qui demandait son commis d'ordre.

Huit jours plus tard, Cachelin trouva un matin sur son bureau une lettre cachetée qui contenait ceci:

"Mon cher collègue, je suis heureux de vous annoncer que le ministre, sur la proposition de notre directeur et de notre chef, a signé hier votre nomination de commis principal. Vous en recevrez demain la notification officielle. Jusque-là vous ne savez rien, n'est-ce pas?"

Bien à vous,

Lesable."

César courut aussitôt au bureau de son jeune collègue, le remercia, s'excusa, offrit son dévouement, se confondit en gratitude.

On apprit en effet, le lendemain, que MM. Lesable et Cachelin avaient chacun un avancement. Les autres employés attendraient une année meilleure et toucheraient, comme compensation, une gratification qui variait entre cent cinquante et trois cents francs.

M. Boissel déclara qu'il guetterait Lesable au coin de sa rue, à minuit, un de ces soirs, et qu'il lui administrerait une rossée à le laisser sur place. Les autres employés se turent.

Le lundi suivant, Cachelin, dès son arrivée, se rendit au bureau de son protecteur, entra avec solennité et d'un ton cérémonieux: "J'espère que vous voudrez bien me faire l'honneur de venir dîner chez nous à l'occasion des Rois. Vous choisirez vous-même le jour."

Le jeune homme, un peu surpris, leva la tête et planta ses yeux dans les yeux de son collègue, puis il répondit, sans détourner son regard pour bien lire la pensée de l'autre: "Mais, mon cher, c'est que... tous mes soirs sont promis d'ici quelque temps."

Cachelin insista, d'un ton bonhomme: "Voyons, ne nous faites pas le chagrin de nous refuser après le service que vous m'avez rendu, je vous en prie, au nom de ma famille et au mien."

Lesable, perplexe, hésitait. Il avait compris, mais il ne savait que répondre, n'ayant pas eu le temps de réfléchir et de peser le pour et le contre. Enfin, il pensa: "Je ne m'engage à rien en allant dîner", et il accepta d'un air satisfait en choisissant le samedi suivant. Il ajouta, souriant: "Pour n'avoir pas à me lever trop tôt le lendemain."



## II

M. Cachelin habitait dans le haut de la rue Rochechouart, au cinquième étage, un petit appartement avec terrasse, d'où l'on voyait tout Paris. Il avait trois chambre, une pour sa soeur, une pour sa fille, une pour lui; la salle à manger servait de salon.

Pendant toute la semaine il s'agita en prévision de ce dîner. Le menu fut longuement discuté pour composer en même temps un repas bourgeois et distingué. Il fut arrêté ainsi: un consommé aux oeufs, des hors-d'oeuvre, crevettes et saucisson, un homard, un beau poulet, des petits pois conservés, un pâté de foie gras, une salade, une glace, et du dessert.

Le foie gras fut acheté chez le charcutier voisin, avec recommandation de le fournir de première qualité. La terrine coûtait d'ailleurs trois francs cinquante. Quant au vin, Cachelin s'adressa au marchand de vin du coin qui lui fournissait au litre le breuvage rouge dont il se désaltérait d'ordinaire. Il ne voulut pas aller dans une grande maison, par suite de ce raisonnement: "Les petits débitants trouvent peu d'occasions de vendre leurs vins fins. De sorte qu'ils les conservent très longtemps en cave et qu'ils les ont excellents."

Il rentra de meilleure heure le samedi pour s'assurer que tout était prêt. Sa bonne, qui vint lui ouvrir, était plus rouge qu'une tomate, car son fourneau, allumé depuis midi, par crainte de ne pas arriver en temps, lui avait rôti la figure tout le jour; et l'émotion aussi l'agitait.

Il entra dans la salle à manger pour tout vérifier. Au milieu de la petite pièce, la table ronde faisait une grande tache blanche, sous la lumière vive de la lampe coiffée d'un abat-jour vert.

Les quatre assiettes, couvertes d'une serviette pliée en bonnet d'évêque par Mlle Cachelin, la tante, étaient flanquées des couverts de métal blanc et précédées de deux verres, un grand et un petit. César trouva cela insuffisant comme coup d'oeil, et il appela: "Charlotte!"

La porte de gauche s'ouvrit et une courte vieille parut. Plus âgée que son frère de dix ans, elle avait une étroite figure qu'encadraient des frisons de cheveux blancs obtenus au moyen de papillotes. Sa voix mince semblait trop faible pour son petit corps courbé, et elle allait d'un pas un peu traînant, avec des gestes endormis.

On disait d'elle, au temps de sa jeunesse: "Quelle mignonne créature!"

Elle était maintenant une maigre vieille, très propre par suite d'habitudes anciennes, volontaire, entêtée, avec un esprit étroit, méticuleux, et facilement irritable. Devenue très dévote, elle semblait avoir totalement oublié les aventures des jours passés.

Elle demanda: "Qu'est-ce que tu veux?"

Il répondit: "Je trouve que deux verres ne font pas grand effet. Si on donnait du champagne... Cela ne me coûtera jamais plus de trois ou quatre francs, et on pourrait mettre tout de suite les flûtes. On changerait tout à fait l'aspect de la salle."

Mlle Charlotte reprit: "Je ne vois pas l'utilité de cette dépense. Enfin, c'est toi qui payes, cela ne me regarde pas."

Il hésitait, cherchant à se convaincre lui-même: "Je t'assure que cela fera mieux. Et puis, pour le gâteau des rois, ça animera." Cette raison l'avait décidé. Il prit son chapeau et redescendit l'escalier, puis revint au bout de cinq minutes avec une bouteille qui portait au flanc, sur une large étiquette blanche ornée d'armoiries énormes: "Grand vin mousseux de champagne du comte de Chatel-Rénovau."

Et Cachelin déclara: "Il ne me coûte que trois francs, et il paraît qu'il est exquis."

Il prit lui-même les flûtes dans une armoire et les plaça devant les convives.

La porte de droite s'ouvrit. Sa fille entra. Elle était grande, grasse et rose, une belle fille de forte race, avec des cheveux châains et des yeux bleus. Une robe simple dessinait sa taille ronde et souple; sa voix forte, presque une voix d'homme, avait ces notes graves qui font vibrer les nerfs. Elle s'écria: "Dieu! du champagne! quel bonheur!" en battant des mains d'une manière enfantine.

Son père lui dit: "Surtout; sois aimable pour ce monsieur qui m'a rendu beaucoup de services."

Elle se mit à rire d'un rire sonore qui disait: "Je sais."

Le timbre du vestibule tinta, des portes s'ouvrirent et se fermèrent. Lesable parut. Il portait un habit noir, une cravate blanche et des gants blancs. Il fit un effet. Cachelin s'était élancé, confus et ravi: "Mais, mon cher, c'était entre nous; voyez, moi, je suis en veston."

Le jeune homme répondit: "Je sais, vous me l'aviez dit, mais j'ai l'habitude de ne jamais sortir le soir sans mon habit." Il saluait, le claque sous le bras, une fleur à la boutonnière. César lui présenta: "Ma soeur, Mlle Charlotte, - ma fille, Coralie, que nous appelons familièrement Cora."

Tout le monde s'inclina. Cachelin reprit: "Nous n'avons pas de salon. C'est un peu gênant, mais on s'y fait." Lesable répliqua: "C'est charmant!"

Puis on le débarrassa de son chapeau qu'il voulait garder. Et il se mit aussitôt à retirer ses gants.

On s'était assis; on le regardait de loin, à travers la table, et on ne disait plus rien. Cachelin demanda: "Est-ce que le chef est resté tard? Moi je suis parti de bonne heure pour aider ces dames."

Lesable répondit d'un ton dégagé: "Non. Nous sommes sortis ensemble parce que nous avons à parler de la solution des toiles à prélaris de Brest. C'est une affaire fort compliquée qui nous donnera bien du mal."

Cachelin crut devoir mettre sa soeur au courant, et se tournant vers elle: "Toutes les questions difficiles au bureau, c'est monsieur Lesable qui les traite. On peut dire qu'il double le chef."

La veille fille salua poliment en déclarant: "Oh! je sais que Monsieur a beaucoup de capacités."

La bonne entra, poussant la porte du genou et tenant en l'air, des deux mains, une grande soupière. Alors "le maître" cria: "Allons, à table! Placez-vous là, monsieur Lesable, entre ma soeur et ma fille. Je pense que vous n'avez pas peur des dames." Et le dîner commença.

Lesable faisait l'aimable, avec un petit air de suffisance, presque de condescendance, et il regardait de coin la jeune fille, s'étonnant de sa fraîcheur, de sa belle santé appétissante. Mlle Charlotte se mettait en frais, sachant les intentions de son frère, et elle soutenait la conversation banale accrochée à tous les lieux communs. Cachelin, radieux, parlait haut, plaisantait, versait le vin acheté une heure plus tôt chez le marchand du coin: "Un verre de ce petit bourgogne, monsieur Lesable. Je ne vous dis pas que ce soit un grand cru, mais il est bon, il a de la cave et il est naturel; quant à ça, j'en réponds. Nous l'avons par des amis qui sont de là-bas."

La jeune fille ne disait rien, un peu rouge, un peu timide, gênée par le voisinage de cet homme dont elle soupçonnait les pensées.

Quand le homard apparut, César déclara: "Voilà un personnage avec qui je ferais volontiers

connaissance." Lesable, souriant, raconta qu'un écrivain avait appelé le homard "le cardinal des mers", ne sachant pas qu'avant d'être cuit cet animal était noir. Cachelin se mit à rire de toute sa force en répétant: "Ah! ah! ah! elle est bien drôle." Mais Mlle Charlotte, devenue furieuse, se fâcha: "Je ne vois pas quel rapport on a pu faire. Ce monsieur-là était déplacé. Moi je comprends toutes les plaisanteries, toutes, mais je m'oppose à ce qu'on ridiculise le clergé devant moi."

Le jeune homme, qui voulait plaire à la vieille fille, profita de l'occasion pour faire une profession de foi catholique. Il parla des gens de mauvais goût qui traitent avec légèreté les grandes vérités. Et il conclut: "Moi, je respecte et je vénère la religion de mes pères, j'y ai été élevé, j'y resterai jusqu'à ma mort."

Cachelin ne riait plus. Il roulait des boulettes de pain en murmurant: "C'est juste, c'est juste." Puis il changea la conversation, qui l'ennuyait, et par une pente d'esprit naturelle à tous ceux qui accomplissent chaque jour la même besogne, il demanda: "Le beau Maze a-t-il dû rager de n'avoir pas son avancement, hein?"

Lesable sourit: "Que voulez-vous? à chacun selon ses actes!" Et on causa du ministère, ce qui passionnait tout le monde, car les deux femmes connaissaient les employés presque autant que Cachelin lui-même, à force d'entendre parler d'eux chaque soir. Mlle Charlotte s'occupait beaucoup de Boissel, à cause des aventures qu'il racontait et de son esprit romanesque, et Mlle Cora s'intéressait secrètement au beau Maze. Elles ne les avaient jamais vus, d'ailleurs.

Lesable parlait d'eux avec un ton de supériorité, comme aurait pu le faire un ministre jugeant son personnel.

On l'écoutait: "Maze ne manque point d'un certain mérite; mais quand on veut arriver, il faut travailler plus que lui. Il aime le monde, les plaisirs. Tout cela apporte un trouble dans l'esprit. Il n'ira jamais loin, par sa faute. Il sera sous-chef, peut-être, grâce à ses influences, mais rien de plus. Quant à Pitolet, il rédige bien, il faut le reconnaître, il a une élégance de forme qu'on ne peut nier, mais pas de fond. Chez lui tout est en surface. C'est un garçon qu'on ne pourrait mettre à la tête d'un service important, mais qui pourrait être utilisé par un chef intelligent en lui mâchant la besogne."

Mlle Charlotte demanda: "Et M. Boissel?"

Lesable haussa les épaules: "Un pauvre sire, un pauvre sire. Il ne voit rien dans les proportions exactes. Il se figure des histoires à dormir debout. Pour nous, c'est une non-valeur."

Cachelin se mit à rire et déclara: "Le meilleur, c'est le père Savon." Et tout le monde rit.

Puis on parla des théâtres et des pièces de l'année. Lesable jugea avec la même autorité la littérature dramatique, classant les auteurs nettement, déterminant le fort et le faible de chacun avec l'assurance ordinaire des hommes qui se sentent infaillibles et universels.

On avait fini le rôti. César maintenant décoiffait la terrine de foie gras avec des précautions délicates qui faisaient bien juger du contenu. Il dit: "Je ne sais pas si celle-là sera réussie. Mais généralement elles sont parfaites. Nous les recevons d'un cousin qui habite Strasbourg."

Et chacun mangea avec une lenteur respectueuse la charcuterie enfermée dans le pot de terre jaune.

Quand la glace apparut, ce fut un désastre. C'était une sauce, une soupe, un liquide clair, flottant dans un compotier. La petite bonne avait prié le garçon pâtissier, venu dès sept

heures, de la sortir du moule lui-même, dans la crainte de ne pas savoir s'y prendre.

Cachelin, désolé, voulait la faire reporter, puis il se calma à la pensée du gâteau des Rois, qu'il partagea avec mystère comme s'il eût enfermé un secret de premier ordre. Tout le monde fixait ses regards sur cette galette symbolique et on la fit passer, en recommandant à chacun de fermer les yeux pour prendre son morceau.

Qui aurait la fève? Un sourire niais errait sur les lèvres. M. Lesable poussa un petit "Ah!" d'étonnement et montra entre son pouce et son index un gros haricot blanc encore couvert de pâte. Et Cachelin se mit à applaudir, puis il cria: "Choisissez la reine! choisissez la reine!"

Une courte hésitation eut lieu dans l'esprit du roi. Ne ferait-il pas un acte politique en choisissant Mlle Charlotte? Elle serait flattée, gagnée, acquise! Puis il réfléchit qu'en vérité, c'était pour Mlle Cora qu'on l'invitait et qu'il aurait l'air d'un sot en prenant la tante. Il se tourna donc vers sa jeune voisine, et lui présentant le pois souverain: "Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous l'offrir?" Et ils se regardèrent en face pour la première fois. Elle dit: "Merci, Monsieur!" et reçut le gage de grandeur.

Il pensait: "Elle est vraiment jolie, cette fille. Elle a des yeux superbes. Et c'est une gaillarde, mâtin!"

Une détonation fit sauter les deux femmes, Cachelin venait de déboucher le champagne, qui s'échappait avec impétuosité de la bouteille et coulait sur la nappe. Puis les verres furent emplis de mousse, et le patron déclara: "Il est de bonne qualité, on le voit." Mais comme Lesable allait boire pour empêcher encore son verre de déborder, César s'écria: "Le roi boit! le roi boit! le roi boit!" Et Mlle Charlotte, émoustillée aussi, glapit de sa voix aiguë: "Le roi boit! le roi boit!"

Lesable vida son verre avec assurance, et le reposant sur la table: "Vous voyez que j'ai de l'aplomb!" puis, se tournant vers Mlle Cora: "A vous, Mademoiselle!"

Elle voulut boire; mais tout le monde ayant crié: "La reine boit! la reine boit!" elle rougit, se mit à rire et reposa la flûte devant elle.

La fin du dîner fut pleine de gaîté, le roi se montrait empressé et galant pour la reine. Puis, quand on eut pris les liqueurs, Cachelin annonça: "On va desservir pour nous faire de la place. S'il ne pleut pas, nous pouvons passer une minute sur la terrasse." Il tenait à montrer la vue, bien qu'il fût nuit.

On ouvrit donc la porte vitrée. Un souffle humide entra. Il faisait tiède dehors, comme au mois d'avril; et tous montèrent le pas qui séparait la salle à manger du large balcon. On ne voyait rien qu'une lueur vague planant sur la grande ville, comme ces couronnes de feu qu'on met au front des saints. De place en place cette clarté semblait plus vive, et Cachelin se mit à expliquer: "Tenez, là-bas, c'est l'Eden qui brille comme ça. Voici la ligne des boulevards. Hein! comme on les distingue. Dans le jour, c'est splendide, la vue d'ici. Vous auriez beau voyager, vous ne verriez rien de mieux."

Lesable s'était accoudé sur la balustrade de fer, à côté de Cora qui regardait dans le vide, muette, distraite, saisie tout à coup par une de ces langueurs mélancoliques qui engourdisent parfois les âmes. Mlle Charlotte rentra dans la salle par crainte de l'humidité. Cachelin continua à parler, le bras tendu, indiquant les directions où se trouvaient les Invalides, le Trocadéro, l'arc de triomphe de l'Etoile.

Lesable, à mi-voix, demanda: "Et vous, mademoiselle Cora, aimez-vous regarder Paris de là-haut?"

Elle eut une petite secousse, comme s'il l'avait réveillée, et répondit: "Moi?... oui, le soir

surtout. Je pense à ce qui se passe là, devant nous. Combien il y a de gens heureux et de gens malheureux dans toutes ces maisons! Si on pouvait tout voir, combien on apprendrait de choses!"

Il s'était rapproché jusqu'à ce que leurs coudes et leurs épaules se touchassent: "Par les clairs de lune, ça doit être féérique?"

Elle murmura: "Je crois bien. On dirait une gravure de Gustave Doré. Quel plaisir on éprouverait à pouvoir se promener longtemps, sur les toits."

Alors il la questionna sur ses goûts, sur ses rêves, sur ses plaisirs. Et elle répondait sans embarras, en fille réfléchie, sensée, pas plus songeuse qu'il ne faut. Il la trouvait pleine de bon sens, et il se disait qu'il serait vraiment doux de pouvoir passer son bras autour de cette taille ronde et ferme et d'embrasser longuement à petits baisers lents, comme on boit à petits coups de très bonne eau-de-vie, cette joue fraîche, auprès de l'oreille, qu'éclairait un reflet de lampe. Il se sentait attiré, ému par cette sensation de la femme si proche, par cette soif de la chair mûre et vierge, et par cette séduction délicate de la jeune fille. Il lui semblait qu'il serait demeuré là pendant des heures, des nuits, des semaines, toujours, accoudé près d'elle, à la sentir près de lui, pénétré par le charme de son contact. Et quelque chose comme un sentiment poétique soulevait son coeur en face du grand Paris étendu devant lui, illuminé, vivant sa vie nocturne, sa vie de plaisir et de débauche. Il lui semblait qu'il dominait la ville énorme, qu'il planait sur elle; et il sentait qu'il serait délicieux de s'accouder chaque soir sur ce balcon auprès d'une femme, et de s'aimer, de se baiser les lèvres, de s'étreindre au-dessus de la vaste cité, au-dessus de toutes les amours qu'elle enfermait, au-dessus de toutes les satisfactions vulgaires, au-dessus de tous les désirs communs, tout près des étoiles.

Il est des soirs où les âmes les moins exaltées se mettent à rêver, comme s'il leur poussait des ailes. Il était peut-être un peu gris.

Cachelin, parti pour chercher sa pipe, revint en l'allumant: "Je sais, dit-il, que vous ne fumez pas, aussi je ne vous offre point de cigarettes. Il n'y a rien de meilleur que d'en griller une ici. Moi, s'il me fallait habiter en bas, je ne vivrais pas. Nous le pourrions, car la maison appartient à ma soeur ainsi que les deux voisines, celle de gauche et celle de droite. Elle a là un joli revenu. Ça ne lui a pas coûté cher dans le temps, ces maisons-là." Et, se tournant vers la salle, il cria: "Combien donc as-tu payé les terrains d'ici, Charlotte?"

Alors la voix pointue de la vieille fille se mit à parler. Lesable n'entendait que des lambeaux de phrase. "...En mil huit cent soixante-trois... trente-cinq francs... bâti plus tard... les trois maisons... un banquier... revendu au moins cinq cent mille francs..."

Elle racontait sa fortune avec la complaisance d'un vieux soldat qui dit ses campagnes. Elle énumérait ses achats, les propositions qu'on lui avait faites depuis, les plus-values, etc.

Lesable, tout à fait intéressé, se retourna, appuyant maintenant son dos à la balustrade de la terrasse. Mais comme il ne saisissait encore que des bribes de l'explication, il abandonna brusquement sa jeune voisine et rentra pour tout entendre; et s'asseyant à côté de Mlle Charlotte, il s'entretint longuement avec elle de l'augmentation probable des loyers et de ce que peut rapporter l'argent bien placé, en valeur ou en biens-fonds.

Il s'en alla vers minuit, en promettant de revenir.

Un mois plus tard, il n'était bruit dans tout le ministère que du mariage de Jacques-Léopold Lesable avec Mlle Céleste-Coralie Cachelin.

Le jeune ménage s'installa sur le même palier que Cachelin et que Mlle Charlotte, dans un logement pareil au leur et dont on expulsa le locataire.

Une inquiétude, cependant, agitait l'esprit de Lesable: la tante n'avait voulu assurer son héritage à Cora par aucun acte définitif. Elle avait cependant consenti à jurer "devant Dieu" que son testament était fait et déposé chez maître Belhomme, notaire. Elle avait promis, en outre, que toute sa fortune reviendrait à sa nièce, sous réserve d'une condition. Pressée de révéler cette condition, elle refusa de s'expliquer, mais elle avait encore juré avec un petit sourire bienveillant que c'était facile à remplir.

Devant ces explications et cet entêtement de vieille dévote, Lesable crut devoir passer outre, et comme la jeune fille lui plaisait beaucoup, son désir triomphant de ses incertitudes, il s'était rendu aux efforts obstinés de Cachelin.

Maintenant il était heureux, bien que harcelé toujours par un doute. Et il aimait sa femme qui n'avait en rien trompé ses attentes. Sa vie s'écoulait, tranquille et monotone. Il s'était fait d'ailleurs en quelques semaines à sa nouvelle situation d'homme marié, et il continuait à se montrer l'employé accompli de jadis.

L'année s'écoula. Le jour de l'an revint. Il n'eut pas, à sa grande surprise, l'avancement sur lequel il comptait. Maze et Pitolet passèrent seuls au grade au-dessus; et Boissel déclara confidentiellement à Cachelin qu'il se promettait de flanquer une roulée à ses deux confrères, un soir, en sortant, en face de la grande porte, devant tout le monde. Il n'en fit rien.

Pendant huit jours, Lesable ne dormit point d'angoisse de ne pas avoir été promu, malgré son zèle. Il faisait pourtant une besogne de chien; il remplaçait indéfiniment le sous-chef, M. Rabot, malade neuf mois par an à l'hôpital du Val-de-Grâce; il arrivait tous les matins à huit heures et demie; il partait tous les soirs à six heures et demie. Que voulait-on de plus? Si on ne lui savait pas gré d'un pareil travail et d'un semblable effort, il ferait comme les autres, voilà tout. A chacun suivant sa peine. Comment donc M. Torchebeuf, qui le traitait ainsi qu'un fils, avait-il pu le sacrifier? Il voulait en avoir le coeur net. Il irait trouver le chef et s'expliquerait avec lui.

Donc, un lundi matin, avant la venue de ses confrères, il frappa à la porte de ce potentat.

Une voix aigre cria: "Entrez!" Il entra.

Assis devant une grande table couverte de paperasses, tout petit avec une grosse tête qui semblait posée sur son buvard, M. Torchebeuf écrivait. Il dit, en apercevant son employé préféré: "Bonjour, Lesable; vous allez bien?"

Le jeune homme répondit: "Bonjour, cher maître, fort bien, et vous-même?"

Le chef cessa d'écrire et fit pivoter son fauteuil. Son corps mince, frêle, maigre, serré dans une redingote noire de forme sérieuse, semblait tout à fait disproportionné avec le grand siège à dossier de cuir. Une rosette d'officier de la Légion d'honneur, énorme, éclatante, mille fois trop large aussi pour la personne qui la portait, brillait comme un charbon rouge sur la poitrine étroite, écrasée sous un crâne considérable, comme si l'individu tout entier se fût développé en dôme, à la façon des champignons.

La mâchoire était pointue, les joues creuses, les yeux saillants, et le front démesuré, couvert de cheveux blancs rejetés en arrière.

M. Torchebeuf prononça: "Asseyez-vous, mon ami, et dites-moi ce qui vous amène."

Pour tous les autres employés il se montrait d'une rudesse militaire, se considérant comme un capitaine à son bord, car le ministère représentait pour lui un grand navire, le vaisseau

amiral de toutes les flottes françaises.

Lesable, un peu ému, un peu pâle, balbutia: "Cher maître, je viens vous demander si j'ai démérité en quelque chose?"

- Mais non, mon cher, pourquoi me posez-vous cette question-là?

- C'est que j'ai été un peu surpris de ne pas recevoir d'avancement cette année comme les années dernières. Permettez-moi de m'expliquer jusqu'au bout, cher maître, en vous demandant pardon de mon audace. Je sais que j'ai obtenu de vous des faveurs exceptionnelles et des avantages inespérés. Je sais que l'avancement ne se donne, en général, que tous les deux ou trois ans; mais permettez-moi encore de vous faire remarquer que je fournis au bureau à peu près quatre fois la somme de travail d'un employé ordinaire et deux fois au moins la somme de temps. Si donc on mettait en balance le résultat de mes efforts comme labeur et le résultat comme rémunération, on trouverait certes celui-ci bien au-dessous de celui-là!"

Il avait préparé avec soin sa phrase qu'il jugeait excellente.

M. Torchebeuf, surpris, cherchait sa réplique. Enfin, il prononça d'un ton un peu froid: "Bien qu'il ne soit pas admissible, en principe, qu'on discute ces choses entre chef et employé, je veux bien pour cette fois vous répondre, eu égard à vos services très méritants.

Je vous ai proposé pour l'avancement, comme les années précédentes. Mais le directeur a écarté votre nom en se basant sur ce que votre mariage vous assure un bel avenir, plus qu'une aisance, une fortune que n'atteindront jamais vos modestes collègues. N'est-il pas équitable, en somme, de faire un peu la part de la condition de chacun? Vous deviendrez riche, très riche. Trois cent francs de plus par an ne seront rien pour vous, tandis que cette petite augmentation comptera beaucoup dans la poche des autres. Voilà, mon ami, la raison qui vous a fait rester en arrière cette année."

Lesable, confus et irrité, se retira.

Le soir, au dîner, il fut désagréable pour sa femme. Elle se montrait ordinairement gaie et d'humeur assez égale, mais volontaire; et elle ne cédait jamais quand elle voulait bien une chose. Elle n'avait plus pour lui le charme sensuel des premiers temps, et bien qu'il eût toujours un désir éveillé, car elle était fraîche et jolie, il éprouvait par moments cette désillusion si proche de l'écoeurement que donne bientôt la vie en commun de deux êtres. Les mille détails trivials ou grotesques de l'existence, les toilettes négligées du matin, la robe de chambre en laine commune, vieille, usée, le peignoir fané, car on n'était pas riche, et aussi toutes les besognes nécessaires vues de trop près dans un ménage pauvre, lui dévernaient le mariage, fanaient cette fleur de poésie qui séduit, de loin, les fiancés.

Tante Charlotte lui rendait aussi son intérieur désagréable, car elle n'en sortait plus; elle se mêlait de tout, voulait gouverner tout, faisait des observations sur tout, et comme on avait une peur horrible de la blesser, on supportait tout avec résignation, mais aussi avec une exaspération grandissante et cachée.

Elle allait à travers l'appartement de son pas traînant de vieille; et sa voix grêle disait sans cesse: "Vous devriez bien faire ceci; vous devriez bien faire cela."

Quand les deux époux se trouvaient en tête-à-tête, Lesable énervé s'écriait: "Ta tante devient intolérable. Moi, je n'en veux plus. Entends-tu? je n'en veux plus." Et Cora répondait avec tranquillité: "Que veux-tu que j'y fasse, moi?"

Alors il s'emportait: "C'est odieux d'avoir une famille pareille!"

Et elle répliquait, toujours calme: "Oui, la famille est odieuse, mais l'héritage est bon, n'est-ce pas? Ne fais donc pas l'imbécile. Tu as autant d'intérêt que moi à ménager tante Charlotte."

Et il se taisait, ne sachant que répondre.

La tante, maintenant les harcelait sans cesse avec l'idée fixe d'un enfant. Elle poussait Lesable dans les coins et lui soufflait dans la figure: "Mon neveu, j'entends que vous soyez père avant ma mort. Je veux voir mon héritier. Vous ne me ferez pas accroire que Cora ne soit point faite pour être mère. Il suffit de la regarder. Quand on se marie, mon neveu, c'est pour avoir de la famille, pour faire souche. Notre Sainte Mère l'Eglise défend les mariages stériles. Je sais bien que vous n'êtes pas riches et qu'un enfant cause de la dépense. Mais après moi vous ne manquerez de rien. Je veux un petit Lesable, je le veux, entendez-vous!"

Comme, après quinze mois de mariage, son désir ne s'était point encore réalisé, elle conçut des doutes et devint pressante; et elle donnait tout bas des conseils à Cora, des conseils pratiques, en femme qui a connu bien des choses, autrefois, et qui sait encore s'en souvenir à l'occasion.

Mais un matin elle ne put se lever, se sentant indisposée. Comme elle n'avait jamais été malade, Cachelin, très ému, vint frapper à la porte de son gendre: "Courez vite chez le docteur Barbette, et vous direz au chef, n'est-ce pas, que je n'irai point au bureau aujourd'hui, vu la circonstance."

Lesable passa une journée d'angoisses, incapable de travailler, de rédiger et d'étudier les affaires. M. Torchebeuf, surpris, lui demanda: "Vous êtes distrait, aujourd'hui, monsieur Lesable?" Et Lesable, nerveux, répondit: "Je suis très fatigué, cher maître, j'ai passé toute la nuit auprès de notre tante dont l'état est fort grave."

Mais le chef reprit froidement: "Du moment que M. Cachelin est resté près d'elle, cela devrait suffire. Je ne peux pas laisser mon bureau se désorganiser pour des raisons personnelles à mes employés."

Lesable avait placé sa montre devant lui sur sa table, et il attendait cinq heures avec une impatience fébrile. Dès que la grosse horloge de la grande cour sonna, il s'enfuit, quittant, pour la première fois, le bureau à la minute réglementaire.

Il prit même un fiacre pour rentrer, tant son inquiétude était vive; et il monta l'escalier en courant.

La bonne vint ouvrir; il balbutia: "Comment va-t-elle?"

- Le médecin dit qu'elle est bien bas."

Il eut un battement de coeur et demeura tout ému: "Ah! vraiment:"

Est-ce que par hasard, elle allait mourir?

Il n'osait pas entrer maintenant dans la chambre de la malade, et il fit appeler Cachelin qui la gardait.

Son beau-père apparut aussitôt, ouvrant la porte avec précaution. Il avait sa robe de chambre et son bonnet grec comme lorsqu'il passait de bonnes soirées au coin du feu; et il murmura à voix basse: "Ca va mal, très mal. Depuis quatre heures elle est sans connaissance. On l'a même administrée dans l'après-midi."

Alors Lesable sentit une faiblesse lui descendre dans les jambes, et il s'assit:

"Où est ma femme?"



- Elle est auprès d'elle.
- Qu'est-ce que dit au juste le docteur?
- Il dit que c'est une attaque. Elle en peut revenir, mais elle peut aussi mourir cette nuit.
- Avez-vous besoin de moi? Si vous n'en avez pas besoin, j'aime mieux ne pas entrer. Cela me serait pénible de la revoir dans cet état.
- Non. Allez chez vous. S'il y a quelque chose de nouveau, je vous ferai appeler tout de suite."

Et Lesable retourna chez lui. L'appartement lui parut changé, plus grand, plus clair. Mais comme il ne pouvait tenir en place, il passa sur le balcon.

On était alors aux derniers jours de juillet, et le grand soleil au moment de disparaître derrière les deux tours du Trocadéro, versait une pluie de flamme sur l'immense peuple des toits.

L'espace, d'un rouge éclatant à son pied, prenait plus haut des teintes d'or pâle, puis des teintes jaunes, puis des teintes vertes, d'un vert léger frotté de lumière, puis il devenait bleu, d'un bleu pur et frais sur les têtes.

Les hirondelles passaient comme des flèches, à peine visibles, dessinant sur le fond vermeil du ciel le profil crochu et fuyant de leurs ailes. Et sur la foule infinie des maisons, sur la campagne lointaine, planait une nuée rose, une vapeur de feu dans laquelle montaient, comme dans une apothéose, les flèches des clochers, tous les sommets sveltes des monuments. L'Arc de Triomphe de l'Etoile apparaissait énorme et noir dans l'incendie de l'horizon, et le dôme des Invalides semblait un autre soleil tombé du firmament sur le dos d'un édifice.

Lesable tenait à deux mains la rampe de fer, buvant l'air comme on boit du vin, avec une envie de sauter, de crier, de faire des gestes violents, tant il se sentait envahi par une joie profonde et triomphante. La vie lui apparaissait radieuse, l'avenir pleine de bonheur! Qu'allait-il faire? Et il rêva.

Un bruit, derrière lui, le fit tressaillir. C'était sa femme. Elle avait les yeux rouges, les joues un peu enflées, l'air fatigué. Elle tendit son front pour qu'il l'embrassât, puis elle dit: "On va dîner chez papa pour rester près d'elle. La bonne ne la quittera pas pendant que nous mangerons."

Et il la suivit dans l'appartement voisin.

Cachelin était déjà à table, attendant sa fille et son gendre. Un poulet froid, une salade de pommes de terre et un compotier des fraises étaient posés sur le dressoir, et la soupe fumait dans les assiettes.

On s'assit. Cachelin déclara: "Voilà des journées comme je n'en voudrais pas souvent. Ça n'est pas gai." Il disait cela avec un ton d'indifférence dans l'accent et une sorte de satisfaction sur le visage. Et il se mit à dévorer en homme de grand appétit, trouvant le poulet excellent et la salade de pommes de terre tout à fait rafraîchissante.

Mais Lesable se sentait l'estomac serré et l'âme inquiète, et il mangeait à peine, l'oreille tendue vers la chambre voisine, qui demeurait silencieuse comme si personne ne s'y fût trouvé. Cora n'avait pas faim non plus, émue, larmoyante, s'essuyant un oeil de temps en temps avec un coin de sa serviette.

Cachelin demanda: "Qu'a dit le chef?"

Et Lesable donna des détails, que son beau-père voulait minutieux, qu'il lui faisait répéter,

insistant pour tout savoir comme s'il eût été absent du ministère pendant un an.

" Ca a dû faire une émotion quand on a su qu'elle était malade?" Et il songeait à sa rentrée glorieuse quand elle serait morte, aux têtes de ses collègues; il prononça pourtant, comme pour répondre à un remords secret: "Ce n'est pas que je lui désire du mal à la chère femme! Dieu sait que je voudrais la conserver longtemps, mais ça fera de l'effet tout de même. Le père Savon en oubliera la Commune."

On commençait à manger les fraises quand la porte de la malade s'entr'ouvrit. La commotion fut telle chez les dîneurs qu'ils se trouvèrent, d'un seul coup, debout tous les trois, effarés. Et la petite bonne parut, gardant toujours son air calme et stupide. Elle prononça tranquillement: "Elle ne souffle plus."

Et Cachelin, jetant sa serviette sur les plats, se précipita comme un fou; Cora le suivit, le coeur battant; mais Lesable demeura debout près de la porte, épiant de loin la tache pâle du lit à peine éclairé par la fin du jour. Il voyait le dos de son beau-père penché vers la couche, ne remuant pas, examinant; et tout d'un coup il entendit sa voix qui lui parut venir de loin, de très loin, du bout du monde, une de ces voix qui passent dans les rêves et qui vous disent des choses surprenantes. Elle prononçait: "C'est fait! on n'entend plus rien." Il vit sa femme tomber à genoux, le front sur le drap et sanglotant. Alors il se décida à entrer, et, comme Cachelin s'était relevé, il aperçut, sur la blancheur de l'oreiller, la figure de tante Charlotte, les yeux fermés, si creuse, si rigide, si blême, qu'elle avait l'air d'une bonne femme en cire.

Il demanda avec angoisse: "Est-ce fini?"

Cachelin, qui contemplait aussi sa soeur, se tourna vers lui et ils se regardèrent. Il répondit "Oui", voulant forcer son visage à une expression désolée, mais les deux hommes s'étaient pénétrés d'un coup d'oeil, et sans savoir pourquoi, instinctivement, ils se donnèrent une poignée de mains, comme pour se remercier l'un l'autre de ce qu'ils avaient fait l'un pour l'autre.

Alors, sans perdre de temps, ils s'occupèrent avec activité de toutes les besognes que réclame un mort.

Lesable se chargea d'aller chercher le médecin et de faire, le plus vite possible, les courses les plus pressées.

Il prit son chapeau et descendit l'escalier en courant, ayant hâte d'être dans la rue, d'être seul, de respirer, de penser, de jouir solitairement de son bonheur.

Lorsqu'il eut terminé ses commissions, au lieu de rentrer il gagna le boulevard, poussé par le désir de voir du monde, de se mêler au mouvement, à la vie heureuse du soir. Il avait envie de crier aux passants: "J'ai cinquante mille livres de rentes", et il allait, les mains dans ses poches, s'arrêtant devant les étalages, examinant les riches étoffes, les bijoux, les meubles de luxe, avec cette pensée joyeuse: "Je pourrai me payer cela maintenant."

Tout à coup il passa devant un magasin de deuil et une idée brusque l'effleura: "Si elle n'était point morte? S'ils s'étaient trompés?"

Et il revint vers sa demeure, d'un pas plus pressé, avec ce doute flottant dans l'esprit.

En rentrant il demanda: "Le docteur est-il venu?"

Cachelin répondit: "Oui. Il a constaté le décès, et il s'est chargé de la déclaration."

Ils rentrèrent dans la chambre de la morte. Cora pleurait toujours, assise dans un fauteuil. Elle pleurait très doucement, sans peine, presque sans chagrin maintenant, avec cette facilité de larmes qu'ont les femmes.

Dès qu'ils se trouvèrent tous trois dans l'appartement, Cachelin prononça à voix basse: "A présent que la bonne est partie se coucher, nous pouvons regarder s'il n'y a rien de caché dans les meubles."

Et les deux hommes se mirent à l'oeuvre. Ils vidaient les tiroirs, fouillaient dans les poches, déplaçaient les moindres papiers. A minuit, ils n'avaient rien trouvé d'intéressant. Cora s'était assoupie, et elle ronflait un peu, d'une façon régulière. César demanda: "Est-ce que nous allons rester ici jusqu'au jour?" Lesable, perplexe, jugeait cela plus convenable. Alors le beau-père en prit son parti: "En ce cas, dit-il, apportons des fauteuils"; et ils allèrent chercher les deux autres sièges capitonnés qui meublaient la chambre des jeunes époux.

Une heure plus tard, les trois parents dormaient avec des ronflements inégaux, devant le cadavre glacé dans son éternelle immobilité.

Ils se réveillèrent au jour, comme la petite bonne entra dans la chambre. Cachelin aussitôt avoua, en se frottant les paupières: "Je me suis un peu assoupi depuis une demi-heure à peu près."

Mais Lesable, qui avait aussitôt repris possession de lui, déclara: "Je m'en suis bien aperçu. Moi, je n'ai pas perdu connaissance une seconde; j'avais seulement fermé les yeux pour les reposer."

Cora regagna son appartement.

Alors Lesable demanda avec une apparente indifférence: "Quand voulez-vous que nous allions chez le notaire prendre connaissance du testament?"

- Mais... ce matin, si vous voulez.
- Est-il nécessaire que Cora nous accompagne?
- Ca vaut peut-être mieux, puisqu'elle est l'héritière, en somme.
- En ce cas, je vais la prévenir de s'apprêter."

Et Lesable sortit de son pas vif.

L'étude de maître Belhomme venait d'ouvrir ses portes quand Cachelin, Lesable et sa femme se présentèrent, en grand deuil, avec des visages désolés.

Le notaire les reçut aussitôt, les fit asseoir. Cachelin prit la parole: "Monsieur, vous me connaissez: je suis le frère de Mlle Charlotte Cachelin. Voici ma fille et mon gendre. Ma pauvre soeur est morte hier; nous l'enterrerons demain. Comme vous êtes dépositaire de son testament, nous venons vous demander si elle n'a pas formulé quelque volonté relative à son inhumation ou si vous n'avez pas quelque communication à nous faire."

Le notaire ouvrit un tiroir, prit une enveloppe, la déchira, tira un papier, et prononça: "Voici, Monsieur, un double de ce testament dont je puis vous donner connaissance immédiatement. L'autre expédition, exactement pareille à celle-ci, doit rester entre mes mains." Et il lut:

"Je soussignée, Victorine-Charlotte Cachelin, exprime ici mes dernières volontés:

Je laisse toute ma fortune, s'élevant à un million cent vingt mille francs environ, aux enfants qui naîtront du mariage de ma nièce Céleste-Coralie Cachelin, avec jouissance des revenus aux parents jusqu'à la majorité de l'aîné des descendants.

Les dispositions qui suivent règlent la part afférente à chaque enfant et la part demeurant aux parents jusqu'à la fin de leurs jours.

Dans le cas où ma mort arriverait avant que ma nièce eût un héritier, toute ma fortune restera

entre les mains de mon notaire, pendant trois ans, pour ma volonté exprimée plus haut être accomplie si un enfant naît durant cette période.

Mais dans le cas où Coralie n'obtiendrait point du Ciel un descendant pendant les trois années qui suivront ma mort, ma fortune sera distribuée, par les soins de mon notaire, aux pauvres et aux établissements de bienfaisance dont la liste suit."

Suivait une série interminable de noms de communautés, de chiffres, d'ordres et de recommandations.

Puis maître Belhomme remit poliment le papier entre les mains de Cachelin, ahuri de saisissement.

Il crut même devoir ajouter quelques explications: "Mlle Cachelin, dit-il, lorsqu'elle me fit l'honneur de me parler pour la première fois de son projet de tester dans ce sens, m'exprima le désir extrême qu'elle avait de voir un héritier de sa race. Elle répondit à tous mes raisonnements par l'expression de plus en plus formelle de sa volonté, qui se basait d'ailleurs sur un sentiment religieux, toute union stérile, pensait-elle, étant un signe de malédiction céleste. Je n'ai pu modifier en rien ses intentions. Croyez que je le regrette bien vivement." Puis il ajouta, en souriant vers Coralie: "Je ne doute pas que le desideratum de la défunte ne soit bien vite réalisé."

Et les trois parents s'en allèrent, trop effarés pour penser à rien.

Ils regagnaient leur domicile, côte à côte, sans parler, honteux et furieux, comme s'ils s'étaient mutuellement volés. Toute la douleur même de Cora s'était soudain dissipée, l'ingratitude de sa tante la dispensant de la pleurer. Lesable, enfin, dont les lèvres pâles étaient serrées par une contraction de dépit, dit à son beau-père: "Passez-moi donc cet acte, que j'en prenne connaissance de visu." Cachelin lui tendit le papier, et le jeune homme se mit à lire. Il s'était arrêté sur le trottoir et, tamponné par les passants, il resta là, fouillant les mots de son oeil perçant et pratique. Les deux autres l'attendaient, deux pas en avant, toujours muets.

Puis il tendit le testament en déclarant: "Il n'y a rien à faire. Elle nous a joliment floués!"

Cachelin, que la déroute de son espérance irritait, répondit: "C'était à vous d'avoir un enfant, sacrebleu! Vous saviez bien qu'elle le désirait depuis longtemps."

Lesable haussa les épaules sans répliquer.

En rentrant, ils trouvèrent une foule de gens qui les attendaient, ces gens dont le métier s'exerce autour des morts. Lesable rentra chez lui ne voulant plus s'occuper de rien, et César rudoya tout le monde, criant qu'on le laissât tranquille, demandant à en finir au plus vite avec tout ça, et trouvant qu'on tardait bien à le débarrasser de ce cadavre.

Cora, enfermée dans sa chambre, ne faisait aucun bruit. Mais Cachelin, au bout d'une heure, alla frapper à la porte de son gendre: "Je viens, dit-il, mon cher Léopold, vous soumettre quelques réflexions, car, enfin, il faut s'entendre. Mon avis est de faire tout de même des funérailles convenables, afin de ne pas donner l'éveil au ministère. Nous nous arrangerons pour les frais. D'ailleurs, rien n'est perdu. Vous n'êtes pas mariés depuis longtemps, et il faudrait bien du malheur pour que vous n'eussiez pas d'enfants. Vous vous y mettez, voilà tout. Allons au plus pressé. Vous chargez-vous de passer tantôt au ministère? Je vais écrire les adresses des lettres de faire-part."

Lesable convint avec aigreur que son beau-père avait raison, et ils s'installèrent face à face aux deux bouts d'une table longue, pour tracer les suscriptions des billets encadrés de noir.

Puis ils déjeunèrent. Cora reparut, indifférente, comme si rien de tout cela ne l'eût concernée, et elle mangea beaucoup, ayant jeûné la veille.

Aussitôt le repas fini, elle retourna dans sa chambre. Lesable sortit pour aller à la Marine, et Cachelin s'installa sur son balcon afin de fumer une pipe, à cheval sur une chaise. Le lourd soleil d'un jour d'été tombait d'aplomb sur la multitude des toits, dont quelques-uns garnis de vitres brillaient comme du feu, jetaient des rayons éblouissants que la vue ne pouvait soutenir.

Et Cachelin, en manches de chemise, regardait, de ses yeux clignotants sous ce ruissellement de lumière, les coteaux verts, là-bas, là-bas, derrière la grande ville, derrière la banlieue poudreuse. Il songeait que la Seine coulait, large, calme et fraîche, au pied de ces collines qui ont des arbres sur leurs pentes, et qu'on serait rudement mieux sous la verdure, le ventre sur l'herbe, tout au bord de la rivière, à cracher dans l'eau, que sur le plomb brûlant de sa terrasse. Et un malaise l'oppressait, la pensée harcelante, la sensation douloureuse de leur désastre, de cette infortune inattendue, d'autant plus amère, et brutale que l'espérance avait été plus vive et plus longue; et il prononça tout haut, comme on fait dans les grands troubles d'esprit, dans les obsessions d'idées fixes: "Sale rosse!"

Derrière lui, dans la chambre, il entendait les mouvements des employés des pompes funèbres, et le bruit continu du marteau qui clouait le cercueil. Il n'avait point revu sa soeur depuis sa visite au notaire.

Mais peu à peu, la tiédeur, la gaîté, le charme clair de ce grand jour d'été lui pénétrèrent la chair; et l'âme, et il songea que tout n'était pas désespéré. Pourquoi donc sa fille n'aurait-elle pas d'enfant? Elle n'était pas mariée depuis deux ans encore! Son gendre paraissait vigoureux, bien bâti et bien portant, quoique petit. Ils auraient un enfant, nom d'un nom! Et puis, d'ailleurs, il le fallait!

Lesable était entré au ministère furtivement et s'était glissé dans son bureau. Il trouva sur sa table un papier portant ces mots: "Le chef vous demande." Il eut d'abord un geste d'impatience, une révolte, contre ce despotisme qui allait lui retomber sur le dos, puis un désir brusque et violent de parvenir l'aiguillonna. Il serait chef à son tour, et vite; il irait plus haut encore.

Sans ôter sa redingote de ville, il se rendit chez M. Torchebeuf. Il se présenta avec une de ces figures navrées qu'on prend dans les occasions tristes, et même quelque chose de plus, une marque de chagrin réel et profond, cet involontaire abattement qu'impriment aux traits les contrariétés violentes.

La grosse tête du chef, toujours penchée sur le papier, se redressa, et il demanda d'un ton brusque: "J'ai eu besoin de vous toute la matinée. Pourquoi n'êtes-vous pas venu?" Lesable répondit: "Cher maître, nous avons eu le malheur de perdre ma tante, Mlle Cachelin, et je venais même vous demander d'assister à l'inhumation, qui aura lieu demain."

Le visage de M. Torchebeuf s'était immédiatement rasséréiné. Et il répondit avec une nuance de considération: "En ce cas, mon cher ami, c'est autre chose. Je vous remercie, et je vous laisse libre, car vous devez avoir beaucoup à faire."

Mais Lesable tenait à se montrer zélé: "Merci, cher maître, tout est fini et je compte rester ici jusqu'à l'heure réglementaire."

Et il retourna dans son cabinet.

La nouvelle s'était répandue, et on venait de tous les bureaux pour lui faire des compliments plutôt de congratulation que de doléance, et aussi pour voir quelle tenue il avait. Il supportait

les phrases et les regards avec un masque résigné d'acteur, et un tact dont on s'étonnait. "Il s'observe fort bien", disaient les uns. Et les autres ajoutaient: "C'est égal, au fond, il doit être rudement content."

Maze, plus audacieux que tous, lui demanda, avec son air dégagé d'homme du monde: "Savez-vous au juste le chiffre de la fortune?"

Lesable répondit avec un ton parfait de désintéressement: "Non, pas au juste. Le testament dit douze cent mille francs environ. Je sais cela parce que le notaire a dû nous communiquer immédiatement certaines clauses relatives aux funérailles."

De l'avis général, Lesable ne resterait pas au ministère. Avec soixante mille livres de rentes, on ne demeure pas gratte-papier. On est quelqu'un; on peut devenir quelque chose à son gré. Les uns pensaient qu'il visait le Conseil d'Etat; d'autres croyaient qu'il songeait à la députation. Le chef s'attendait à recevoir sa démission pour la transmettre au directeur.

Tout le ministère vint aux funérailles; qu'on trouva maigres. Mais un bruit courait: "C'est Mlle Cachelin elle-même qui les a voulues ainsi. C'était dans le testament."

Dès le lendemain, Cachelin reprit son service, et Lesable, après une semaine d'indisposition, revint à son tour, un peu pâli, mais assidu et zélé comme autrefois. On eût dit que rien n'était survenu dans leur existence. On remarqua seulement qu'ils fumaient avec ostentation de gros cigares, qu'ils parlaient de la rente, des chemins de fer, des grandes valeurs, en hommes qui ont des titres en poche, et on sut, au bout de quelque temps, qu'ils avaient loué une campagne dans les environs de Paris, pour y finir l'été.

On pensa: "Ils sont avares comme la vieille; ça tient de famille; qui se ressemble s'assemble; n'importe, ça n'est pas chic de rester au ministère avec une fortune pareille."

Au bout de quelque temps, on n'y pensa plus. Ils étaient classés et jugés.

#### IV

En suivant l'enterrement de la tante Charlotte, Lesable songeait au million, et, rongé par une rage d'autant plus violente qu'elle devait rester secrète, il en voulait à tout le monde de sa déplorable mésaventure.

Il se demandait aussi: "Pourquoi n'ai-je pas eu d'enfant depuis deux ans que je suis marié?" Et la crainte de voir son ménage demeurer stérile lui faisait battre le coeur.

Alors, comme le gamin qui regarde, au sommet du mât de cocagne haut et luisant, la timbale à décrocher, et qui se jure à lui-même d'arriver là, à force d'énergie et de volonté, d'avoir la vigueur et la ténacité qu'il faudrait, Lesable prit la résolution désespérée d'être père. Tant d'autres le sont, pourquoi ne le serait-il pas, lui aussi? Peut-être avait-il été négligent, insoucieux, ignorant de quelque chose, par suite d'une indifférence complète. N'ayant jamais éprouvé le désir violent de laisser un héritier, il n'avait jamais mis tous ses soins à obtenir ce résultat. Il y apporterait désormais des efforts acharnés; il ne négligerait rien, et il réussirait puisqu'il le voulait ainsi.

Mais lorsqu'il fut rentré chez lui, il se sentit mal à son aise, et il dut prendre le lit. La déception avait été trop rude, il en subissait le contrecoup.

Le médecin jugea son état assez sérieux pour prescrire un repos absolu, qui nécessiterait même ensuite des ménagements assez longs. On craignait une fièvre cérébrale.

En huit jours cependant il fut debout, et il reprit son service au ministère.

Mais il n'osait point, se jugeant encore souffrant, approcher de la couche conjugale. Il hésitait

et tremblait, comme un général qui va livrer bataille, une bataille dont dépendait son avenir. Et chaque soir il attendait au lendemain, espérant une de ces heures de santé, de bien-être et d'énergie où on se sent capable de tout. Il se tâtait le pouls à chaque instant, et, le trouvant trop faible ou agité, prenait des toniques, mangeait de la viande crue, faisait, avant de rentrer chez lui, de longues courses fortifiantes.

Comme il ne se rétablissait pas à son gré, il eut l'idée d'aller finir la saison chaude aux environs de Paris. Et bientôt la persuasion lui vint que le grand air des champs aurait sur son tempérament une influence souveraine. Dans sa situation, la campagne produit des effets merveilleux, décisifs. Il se rassura par cette certitude du succès prochain, et il répétait à son beau-père, avec des sous-entendus dans la voix: "Quand nous serons à la campagne, je me porterai mieux, et tout ira bien."

Ce seul mot de "campagne" lui paraissait comporter une signification mystérieuse.

Ils louèrent donc dans le village de Bezons une petite maison et vinrent tous trois y loger. Les deux hommes partaient à pied, chaque matin, à travers la plaine, pour la gare de Colombes, et revenaient à pied tous les soirs.

Cora, enchantée de vivre ainsi au bord de la douce rivière, allait s'asseoir sur les berges, cueillait des fleurs, rapportait de gros bouquets d'herbes fines, blondes et tremblotantes.

Chaque soir, ils se promenaient tous trois le long de la rive jusqu'au barrage de la Morue, et ils entraient boire une bouteille de bière au restaurant des Tilleuls. Le fleuve, arrêté par la longue file de piquets, s'élançait entre les joints, sautait, bouillonnait, écumait, sur une largeur de cent mètres; et le ronflement de la chute faisait frémir le sol, tandis qu'une fine buée, une vapeur humide flottait dans l'air, s'élevait de la cascade comme une fumée légère, jetant aux environs une odeur d'eau battue et une saveur de vase remuée.

La nuit tombait. Là-bas, en face, une grande lueur indiquait Paris, et faisait répéter chaque soir à Cachelin: "Hein! quelle ville tout de même!" De temps en temps, un train passant sur le pont de fer qui coupe le bout de l'île faisait un roulement de tonnerre et disparaissait bientôt, soit vers la gauche, soit vers la droite, vers Paris ou vers la mer.

Ils revenaient à pas lents, regardant se lever la lune, s'asseyant sur un fossé pour voir plus longtemps tomber dans le fleuve tranquille sa molle et jaune lumière qui semblait couler avec l'eau et que les rides du courant remuaient comme une moire de feu. Les crapauds poussaient leur cri métallique et court. Des appels d'oiseaux de nuit couraient dans l'air. Et parfois une grande ombre muette glissait sur la rivière, troublant son cours lumineux et calme. C'était une barque de maraudeurs qui jetaient soudain l'épervier et ramenaient sans bruit sur leur bateau, dans le vaste et sombre filet, leur pêche de goujons luisants et frémissants, comme un trésor tiré du fond de l'eau, un trésor vivant de poissons d'argent.

Cora, émue, s'appuyait tendrement au bras de son mari dont elle avait deviné les desseins, bien qu'ils n'eussent parlé de rien. C'était pour eux comme un nouveau temps de fiançailles, une seconde attente du baiser d'amour. Parfois il lui jetait une caresse furtive au bord de l'oreille sur la naissance de la nuque, en ce coin charmant de chair tendre où frisent les premiers cheveux. Elle répondait par une pression de main; et ils se désiraient, se refusant encore l'un à l'autre, sollicités et retenus par une volonté plus énergique, par le fantôme du million.

Cachelin, apaisé par l'espoir qu'il sentait autour de lui, vivait heureux, buvait sec et mangeait beaucoup, sentant naître en lui, au crépuscule, des crises de poésie, cet attendrissement niais qui vient aux plus lourds devant certaines visions des champs: une pluie de lumière dans les branches, un coucher de soleil sur les coteaux lointains, avec des reflets de pourpre

sur le fleuve. Et il déclarait: "Moi, devant ces choses-là, je crois à Dieu. Ça me prince là", - il montrait le creux de son estomac, - "et je me sens tout retourné. Je deviens tout drôle. Il me semble qu'on m'a trempé dans un bain qui me donne envie de pleurer."

Lesable, cependant, allait mieux, saisi soudain par des ardeurs qu'il ne connaissait plus, des besoins de courir comme un jeune cheval, de se rouler sur l'herbe, de pousser des cris de joie.

Il jugea les temps venus. Ce fut une vraie nuit d'épousailles.

Puis ils eurent une lune de miel, pleine de caresses et d'espérances.

Puis ils s'aperçurent que leurs tentatives demeuraient infructueuses et que leur confiance était vaine.

Ce fut un désespoir, un désastre. Mais Lesable ne perdit pas courage, il s'obstina avec des efforts surhumains. Sa femme, agitée du même désir, et tremblant de la même crainte, plus robuste aussi que lui, se prêtait de bonne grâce à ses tentatives, appelait ses baisers, réveillait sans cesse son ardeur défaillante.

Ils revinrent à Paris dans les premiers jours d'octobre:

La vie devenait dure pour eux. Ils avaient maintenant aux lèvres des paroles désobligeantes; et Cachelin, qui flairait la situation, les harcelait d'épigrammes de vieux troupier, envenimées et grossières.

Et une pensée incessante les poursuivait, les minait, aiguillonnait leur rancune mutuelle, celle de l'héritage insaisissable. Cora maintenant avait le verbe haut, et rudoyait son mari. Elle le traitait en petit garçon, en moutard, en homme de peu d'importance. Et Cachelin, à chaque dîner, répétait: "Moi, si j'avais été riche, j'aurais eu beaucoup d'enfants... Quand on est pauvre, il faut savoir être raisonnable." Et, se tournant vers sa fille, il ajoutait: "Toi, tu dois être comme moi, mais voilà..." Et il jetait à son gendre un regard significatif accompagné d'un mouvement d'épaules plein de mépris.

Lesable ne répliquait rien, en homme supérieur tombé dans une famille de rustres. Au ministère on lui trouvait mauvaise mine. Le chef même, un jour, lui demanda: "N'êtes-vous pas malade? Vous me paraissez un peu changé."

Il répondit: "Mais non, cher maître. Je suis peut-être fatigué. J'ai beaucoup travaillé depuis quelque temps, comme vous l'avez pu voir."

Il comptait bien sur son avancement, à la fin de l'année, et il avait repris, dans cet espoir, sa vie laborieuse d'employé modèle.

Il n'eut qu'une gratification de rien du tout, plus faible que toutes les autres. Son beau-père Cachelin n'eut rien.

Lesable, frappé au coeur, retourna trouver le chef et, pour la première fois, il l'appela: "Monsieur". "A quoi me sert donc, Monsieur, de travailler comme je le fais si je n'en recueille aucun fruit?"

La grosse tête de M. Torchebeuf parut froissée: "Je vous ai déjà dit, monsieur Lesable, que je n'admettais point de discussion de cette nature entre nous. Je vous répète encore que je trouve inconvenante votre réclamation, étant donnée votre fortune actuelle comparée à la pauvreté de vos collègues..."

Lesable ne put se contenir: "Mais je n'ai rien, Monsieur! Notre tante a laissé sa fortune au premier enfant qui naîtrait de mon mariage. Nous vivons, mon beau-père et moi, de nos



traitements."

Le chef, surpris, répliqua: "Si vous n'avez rien aujourd'hui, vous serez riche, dans tous les cas, au premier jour. Donc, cela revient au même."

Et Lesable se retira, plus atterré de cet avancement perdu que de l'héritage imprenable.

Mais comme Cachelin venait d'arriver à son bureau, quelques jours plus tard, le beau Maze entra avec un sourire sur les lèvres, puis Pitolet parut, l'oeil allumé, puis Boissel poussa la porte et s'avança d'un air excité, ricanant et jetant aux autres des regards de connivence. Le père Savon copiait toujours, sa pipe de terre au coin de la bouche, assis sur sa haute chaise, les deux pieds sur le barreau, à la façon des petits garçons.

Personne ne disait rien. On semblait attendre quelque chose, et Cachelin enregistrait les pièces, en annonçant tout haut, suivant sa coutume: "Toulon. Fournitures de gamelles d'officiers pour le Richelieu. - Lorient. Scaphandres pour le Desaix. - Brest. Essais sur les toiles à voiles de provenance anglaise!"

Lesable parut. Il venait maintenant chaque matin chercher les affaires qui le concernaient, son beau-père ne prenant plus la peine de les lui faire porter par le garçon.

Pendant qu'il fouillait dans les papiers étalés sur le bureau du commis d'ordre, Maze le regardait de coin en se frottant les mains, et Pitolet, qui roulait une cigarette, avait des petits plis de joie sur les lèvres, ces signes d'une gaieté qui ne se peut plus contenir. Il se tourna vers l'expéditionnaire: "Dites donc, papa Savon, vous avez appris bien des choses dans votre existence, vous?"

Le vieux, comprenant qu'on allait se moquer de lui et parler encore de sa femme, ne répondit pas.

Pitolet reprit: "Vous avez toujours bien trouvé le secret pour faire des enfants, puisque vous en avez eu plusieurs?"

Le bonhomme releva la tête: "Vous savez, monsieur Pitolet, que je n'aime pas les plaisanteries sur ce sujet. J'ai eu le malheur d'épouser une compagne indigne. Lorsque j'ai acquis la preuve de son infidélité, je me suis séparé d'elle."

Maze demanda d'un ton indifférent, sans rire: "Vous l'avez eue plusieurs fois, la preuve, n'est-ce pas?"

Et le père Savon répondit gravement: "Oui, Monsieur."

Pitolet reprit la parole: "Cela n'empêche que vous êtes père de plusieurs enfants, trois ou quatre, m'a-t-on dit?"

Le bonhomme, devenu fort rouge, bégaya: "Vous cherchez à me blesser, monsieur Pitolet; mais vous n'y parviendrez point. Ma femme a eu, en effet, trois enfants. J'ai lieu de supposer que le premier est de moi, mais je renie les deux autres."

Pitolet reprit: "Tout le monde dit, en effet, que le premier est de vous. Cela suffit. C'est très beau d'avoir un enfant, très beau, et très heureux. Tenez, je parie que Lesable serait enchanté d'en faire un, un seul, comme vous?"

Cachelin avait cessé d'enregistrer. Il ne riait pas, bien que le père-Savon fût sa tête de Turc ordinaire et qu'il eût épuisé sur lui la série des plaisanteries inconvenantes au sujet de ses malheurs conjugaux.

Lesable avait ramassé ses papiers; mais, sentant bien qu'on l'attaquait, il voulait demeurer, retenu par l'orgueil, confus et irrité, et cherchant qui donc avait pu leur livrer son secret. Puis

le souvenir de ce qu'il avait dit au chef lui revint, et il comprit aussitôt qu'il lui faudrait montrer tout de suite une grande énergie, s'il ne voulait point servir de plastron au ministère tout entier.

Boissel marchait de long en large en ricanant toujours. Il imita la voix enrouée des crieurs des rues et beugla: "Le secret pour faire des enfants, dix centimes, deux sous! Demandez le secret pour faire des enfants, révélé par M. Savon, avec beaucoup d'horribles détails!"

Tout le monde se mit à rire, hormis Lesable et son beau-père. Et Pitolet, se tournant vers le commis d'ordre:

"Qu'est-ce que vous avez donc, Cachelin? Je ne reconnais pas votre gaieté habituelle. On dirait que vous ne trouvez pas ça drôle que le père Savon ait eu un enfant de sa femme. Moi, je trouve ça très farce, très farce. Tout le monde n'en peut pas faire autant!"

Lesable s'était remis à remuer des papiers, faisait semblant de lire et de ne rien entendre; mais il était devenu blême.

Boissel reprit avec la même voix de voyou: "De l'utilité des héritiers pour recueillir les héritages, dix centimes, deux sous, demandez!"

Alors Maze, qui jugeait inférieur ce genre d'esprit et qui en voulait personnellement à Lesable de lui avoir dérobé l'espoir de fortune qu'il nourrissait dans le fond de son coeur, lui demanda directement: "Qu'est-ce que vous avez donc, Lesable, vous êtes fort pâle?"

Lesable releva la tête et regarda bien en face son collègue. Il hésita quelques secondes, la lèvre frémissante, cherchant quelque chose de blessant et de spirituel, mais ne trouvant pas à son gré, il répondit: "Je n'ai rien. Je m'étonne seulement de vous voir déployer tant de finesse."

Maze, toujours le dos au feu et relevant de ses deux mains les basques de sa redingote, reprit en riant: "On fait ce qu'on peut, mon cher. Nous sommes comme vous, nous ne réussissons pas toujours..."

Une explosion de rires lui coupa la parole. Le père Savon, stupéfait, comprenant vaguement qu'on ne s'adressait plus à lui, qu'on ne se moquait pas de lui, restait bouche béante, la plume en l'air. Et Cachelin attendait prêt à tomber à coups de poing sur le premier que le hasard lui désignerait.

Lesable balbutia: "Je ne comprends pas. A quoi n'ai-je pas réussi?"

Le beau Maze laissa retomber un des côtés de sa redingote pour se friser la moustache et, d'un ton gracieux: "Je sais que vous réussissez d'ordinaire à tout ce que vous entreprenez. Donc, j'ai eu tort de parler de vous. D'ailleurs, il s'agissait des enfants de papa Savon et non des vôtres, puisque vous n'en avez pas. Or, puisque vous réussissez dans vos entreprises, il est évident que si vous n'avez pas d'enfants, c'est que vous n'en avez pas voulu."

Lesable demanda rudement: "De quoi vous mêlez-vous?"

Devant ce ton provocant, Maze, à son tour, haussa la voix: "Dites donc, vous, qu'est-ce qui vous prend? Tâchez d'être poli, ou vous aurez affaire à moi!"

Mais Lesable tremblait de colère, et perdant toute mesure: "Monsieur Maze, je ne suis pas, comme vous, un grand fat, ni un grand beau. Et je vous prie désormais de ne jamais m'adresser la parole. Je ne me soucie ni de vous ni de vos semblables." Et il jetait un regard de défi vers Pitolet et Boissel.

Maze avait soudain compris que la vraie force est dans le calme et l'ironie; mais, blessé dans

toutes ses vanités, il voulut frapper au coeur son ennemi, et reprit d'un ton protecteur, d'un ton de conseiller bienveillant, avec une rage dans les yeux: "Mon cher Lesable, vous passez les bornes. Je comprends d'ailleurs votre dépit; il est fâcheux de perdre une fortune et de la perdre pour si peu, pour une chose si facile, si simple... Tenez, si vous voulez, je vous rendrai ce service-là, moi, pour rien, en bon camarade. C'est l'affaire de cinq minutes..."

Il parlait encore, il reçut en pleine poitrine l'encrier du père Savon que Lesable lui lançait. Un flot d'encre lui couvrit le visage, le métamorphosant en nègre avec une rapidité surprenante. Il s'élança, roulant des yeux blancs, la main levée pour frapper. Mais Cachelin couvrit son gendre, arrêtant à bras-le-corps le grand Maze, et, le bousculant, le secouant, le bourrant de coups, il le rejeta contre le mur. Maze se dégagea d'un effort violent, ouvrit la porte, cria vers les deux hommes: "Vous allez avoir de mes nouvelles!" et il disparut.

Pitolet et Boissel le suivirent. Boissel expliqua sa modération, par la crainte qu'il avait eue de tuer quelqu'un en prenant part à la lutte.

Aussitôt rentré dans son bureau, Maze tenta de se nettoyer, mais il n'y put réussir; il était teint avec une encre à fond violet, dite indélébile et ineffaçable. Il demeura devant sa glace, furieux et désolé, et se frottant la figure rageusement avec sa serviette roulée en bouchon. Il n'obtint qu'un noir plus riche, nuancé de rouge, le sang affluant à la peau.

Boissel et Pitolet l'avaient suivi et lui donnaient des conseils. Selon celui-ci, il fallait se laver le visage avec de l'huile d'olive pure; selon celui-là, on réussirait avec de l'ammoniaque. Le garçon de bureau fut envoyé pour demander conseil à un pharmacien. Il rapporta un liquide jaune et une pierre ponce. On n'obtint aucun résultat.

Maze, découragé, s'assit et déclara: "Maintenant, il reste à vider la question d'honneur. Voulez-vous me servir de témoins et aller demander à M. Lesable soit des excuses suffisantes soit une réparation par les armes?"

Tous deux acceptèrent et on se mit à discuter la marche à suivre. Ils n'avaient aucune idée de ces sortes d'affaires, mais ne voulaient pas l'avouer, et, préoccupés par le désir d'être corrects, ils émettaient des opinions timides et diverses. Il fut décidé qu'on consulterait un capitaine de frégate détaché au ministère pour diriger le service des charbons. Il n'en savait pas plus qu'eux. Après avoir réfléchi, il leur conseilla néanmoins d'aller trouver Lesable et de le prier de les mettre en rapport avec deux amis.

Comme ils se dirigeaient vers le bureau de leur confrère, Boissel s'arrêta soudain: "Ne serait-il pas urgent d'avoir des gants?"

Pitolet hésita une seconde: "Oui, peut-être." Mais pour se procurer des gants, il fallait sortir, et le chef ne badinait pas. On renvoya donc le garçon de bureau chercher un assortiment chez un marchand. La couleur les arrêta longtemps. Boissel les voulait noirs; Pitolet trouvait cette teinte déplacée dans la circonstance. Ils les prirent violets.

En voyant entrer ces deux hommes gantés et solennels, Lesable leva la tête et demanda brusquement: "Qu'est-ce que vous voulez?"

Pitolet répondit: "Monsieur, nous sommes chargés par notre ami M. Maze de vous demander soit des excuses, soit une réparation par les armes, pour les voies de fait auxquelles vous vous êtes livré sur lui."

Mais Lesable, encore exaspéré, cria: "Comment! il m'insulte, et il vient encore me provoquer? Dites-lui que je le méprise, que je méprise ce qu'il peut dire ou faire."

Boissel, tragique, s'avança: "Vous allez nous forcer, Monsieur, à publier dans les journaux un procès-verbal qui vous sera fort désagréable."

Pitolet, malin, ajouta: "Et qui pourra nuire gravement à votre honneur et à votre avancement futur."

Lesable, atterré, les regardait. Que faire? Il songea à gagner du temps: "Messieurs, vous aurez ma réponse dans dix minutes. Voulez-vous l'attendre dans le bureau de M. Pitolet?"

Dès qu'il fut seul, il regarda autour de lui, comme pour chercher un conseil, une protection.

Un duel! Il allait avoir un duel!

Il restait palpitant, effaré, en homme paisible qui n'a jamais songé à cette possibilité, qui ne s'est point préparé à ces risques, à ces émotions, qui n'a point fortifié son courage dans la prévision de cet événement formidable. Il voulut se lever et retomba assis, le coeur battant, les jambes molles. Sa colère et sa force avaient tout à coup disparu. Mais la pensée de l'opinion du ministère et du bruit que la chose allait faire à travers les bureaux réveilla son orgueil défaillant, et ne sachant que résoudre, il se rendit chez le chef pour prendre son avis.

M. Torchebeuf fut surpris et demeura perplexe. La nécessité d'une rencontre armée ne lui apparaissait pas; et il songeait que tout cela allait encore désorganiser son service. Il répétait: "Moi, je ne puis rien vous dire. C'est là une question d'honneur qui ne me regarde pas. Voulez-vous que je vous donne un mot pour le commandant Bouc? c'est un homme compétent en la matière et il pourra vous guider."

Lesable accepta et alla trouver le commandant qui consentit même à être témoin; il prit un sous-chef pour le seconder.

Boissel et Pitolet les attendaient, toujours gantés. Ils avaient emprunté deux chaises dans un bureau voisin afin d'avoir quatre sièges.

On se salua gravement, on s'assit. Pitolet prit la parole et exposa la situation. Le commandant, après l'avoir écouté, répondit: "La chose est grave, mais ne me paraît pas irréparable; tout dépend des intentions." C'était un vieux marin surnois qui s'amusait.

Et une longue discussion commença, où furent élaborés successivement quatre projets de lettres, les excuses devant être réciproques. Si M. Maze reconnaissait n'avoir pas eu l'intention d'offenser, dans le principe, M. Lesable, celui-ci s'empresserait d'avouer tous ses torts en lançant l'encrier, et s'excuserait de sa violence inconsidérée.

Et les quatre mandataires retournèrent vers leurs clients.

Maze, assis maintenant devant sa table, agité par l'émotion du duel possible, bien que s'attendant à voir reculer son adversaire, regardait successivement l'une et l'autre de ses joues dans un de ces petits miroirs ronds, en étain, que tous les employés cachent dans leur tiroir pour faire, avant le départ du soir, la toilette de leur barbe, de leurs cheveux et de leur cravate.

Il lut les lettres qu'on lui soumettait et déclara avec une satisfaction visible: "Cela me paraît fort honorable. Je suis prêt à signer."

Lesable, de son côté, avait accepté sans discussion la rédaction de ses témoins, en déclarant: "Du moment que c'est là votre avis, je ne puis qu'acquiescer."

Et les quatre plénipotentiaires se réunirent de nouveau. Les lettres furent échangées; on se salua gravement, et, l'incident vidé, on se sépara.

Une émotion extraordinaire régnait dans l'administration. Les employés allaient aux nouvelles, passaient d'une porte à l'autre, s'abordaient dans les couloirs.

Quand on sut l'affaire terminée, ce fut une déception générale. Quelqu'un dit: "Ca ne fait

toujours pas un enfant à Lesable." Et le mot courut. Un employé rima une chanson.

Mais, au moment où tout semblait fini, une difficulté surgit, soulevée par Boissel: "Quelle devait être l'attitude des deux adversaires quand ils se trouveraient face à face? Se salueraient-ils? Feindraient-ils de ne se point connaître?" Il fut décidé qu'ils se rencontreraient, comme par hasard, dans le bureau du chef et qu'ils échangeraient, en présence de M. Torchebeuf, quelques paroles de politesse.

Cette cérémonie fut aussitôt accomplie; et Maze, ayant fait demander un fiacre, rentra chez lui pour essayer de se nettoyer la peau.

Lesable et Cachelin remontèrent ensemble, sans parler, exaspérés l'un contre l'autre, comme si ce qui venait d'arriver eût dépendu de l'un ou de l'autre. Dès qu'il fut rentré chez lui, Lesable jeta violemment son chapeau sur la commode et cria vers sa femme:

"J'en ai assez, moi. J'ai un duel pour toi, maintenant!"

Elle le regarda, surprise, irritée déjà.

"Un duel, pourquoi cela?"

- Parce que Maze m'a insulté à ton sujet."

Elle s'approcha: "A mon sujet? Comment?"

Il s'était assis rageusement dans un fauteuil. Il reprit: "Il m'a insulté... Je n'ai pas besoin de t'en dire plus long."

Mais elle voulait savoir: "J'entends que tu me répètes les propos qu'il a tenus sur moi."

Lesable rougit, puis balbutia: "Il m'a dit... il m'a dit... C'est à propos de ta stérilité."

Elle eut une secousse; puis une fureur la souleva et la rudesse paternelle transperçant sa nature de femme, elle éclata: "Moi!... Je suis stérile, moi? Qu'est-ce qu'il en sait, ce manant-là? Stérile avec toi, oui, parce que tu n'es pas un homme! Mais si j'avais épousé quelqu'un, n'importe qui, entends-tu, j'en aurais eu des enfants. Ah! je te conseille de parler! Cela me coûte cher d'avoir épousé une chiffonnière comme toi!... Et qu'est-ce que tu as répondu à ce gueux?"

Lesable, effaré, devant cet orage, bégaya: "Je l'ai... souffleté."

Elle le regarda, étonnée: "Et qu'est-ce qu'il a fait, lui?"

- Il m'a envoyé des témoins. Voilà!"

Elle s'intéressait maintenant à cette affaire, attirée, comme toutes les femmes, vers les aventures dramatiques, et elle demanda, adoucie tout à coup, prise soudain d'une certaine estime pour cet homme qui allait risquer sa vie: "Quand est-ce que vous vous battez?"

Il répondit tranquillement: "Nous ne nous battons pas; la chose a été arrangée par les témoins. Maze m'a fait des excuses."

Elle le dévisagea; outrée de mépris: "Ah! on m'a insultée devant toi, et tu as laissé dire, et tu ne te bats point! Il ne te manquait plus que d'être un poltron!"

Il se révolta: "Je t'ordonne de te taire. Je sais mieux que toi ce qui regarde mon honneur. D'ailleurs, voici la lettre de M. Maze. Tiens, lis, et tu verras."

Elle prit le papier, le parcourant, devina tout, et ricanant:

"Toi aussi tu as écrit une lettre? Vous avez eu peur l'un de l'autre. Oh! que les hommes sont lâches! Si nous étions à votre place, nous autres... Enfin, là-dedans, c'est moi qui ai été

insultée, moi, ta femme, et tu te contentes de cela! Ca ne m'étonne plus si tu n'es pas capable d'avoir un enfant. Tout se tient. Tu es aussi... mollasse devant les femmes que devant les hommes. Ah! j'ai pris là un joli coco!"

Elle avait trouvé soudain la voix et les gestes de Cachelin, des gestes canailles de vieux troupier et des intonations d'homme.

Debout devant lui, les mains sur les hanches, haute, forte, vigoureuse, la poitrine ronde, la face rouge, la voix profonde et vibrante, le sang colorant ses joues fraîches de belle fille, elle regardait, assis devant elle, ce petit homme pâle, un peu chauve, rasé, avec ses courts favoris d'avocat. Elle avait envie de l'étrangler, de l'écraser.

Et elle répéta: "Tu n'es capable de rien, de rien. Tu laisses même tout le monde te passer sur le dos comme employé!"

La porte s'ouvrit; Cachelin parut, attiré par le bruit des voix, et il demanda: "Qu'est-ce qu'il y a?"

Elle se retourna: "Je dis son fait à ce pierrot-là!"

Et Lesable, levant les yeux, s'aperçut de leur ressemblance. Il lui sembla qu'un voile se levait qui les lui montrait tels qu'ils étaient, le père et la fille, du même sang, de la même race commune et grossière. Il se vit perdu, condamné à vivre entre les deux, toujours.

Cachelin déclara: "Si seulement on pouvait divorcer. Ca n'est pas agréable d'avoir épousé un chapon."

Lesable se dressa d'un bond, tremblant de fureur, éclatant à ce mot. Il marcha vers son beau-père, en bredouillant: "Sortez d'ici!... Sortez!... Vous êtes chez moi, entendez-vous... Je vous chasse..." Et il saisit sur la commode une bouteille pleine d'eau sédative qu'il brandissait comme une massue.

Cachelin, intimidé, sortit à reculons en murmurant: "Qu'est-ce qui lui prend, maintenant?"

Mais la colère de Lesable ne s'apaisa point; c'en était trop. Il se tourna vers sa femme, qui le regardait toujours, un peu étonnée de sa violence, et il cria, après avoir posé sa bouteille sur le meuble: "Quant à toi... quant à toi..." Mais, comme il ne trouvait rien à dire, n'ayant pas de raisons à donner il demeurait en face d'elle, le visage décomposé, la voix changée.

Elle se mit à rire.

Devant cette gaîté qui l'insultait encore, il devint fou, et s'élançant, il la saisit au cou de la main gauche, tandis qu'il la giflait furieusement de la droite. Elle reculait, éperdue, suffoquant. Elle rencontra le lit et s'abattit dessus à la renverse. Il ne lâchait point et frappait toujours. Tout à coup il se releva, essoufflé, épuisé; et, honteux soudain de sa brutalité, il balbutia: "Voilà... voilà... voilà ce que c'est."

Mais elle ne remuait point, comme s'il l'eût tuée. Elle restait sur le dos, au bord de la couche, la figure cachée maintenant dans ses deux mains. Il s'approcha, gêné, se demandant qui allait arriver et attendant qu'elle découvrit son visage pour voir ce qui se passait en elle. Au bout de quelques minutes, son angoisse grandissant, il murmura: "Cora! dis, Cora!" Elle ne répondit point et ne bougea pas. Qu'avait-elle? Que faisait-elle? Qu'allait-elle faire surtout?

Sa rage passée, tombée aussi brusquement qu'elle s'était éveillée, il se sentait odieux, presque criminel. Il avait battu une femme, sa femme, lui, l'homme sage et froid, l'homme bien élevé et toujours raisonnable. Et dans l'attendrissement de la réaction, il avait envie de demander pardon, de se mettre à genoux, d'embrasser cette joue frappée et rouge. Il toucha, du bout du doigt, doucement, une des mains étendues sur ce visage invisible. Elle sembla ne

rien sentir. Il la flatta, la caressant comme on caresse un chien grondé. Elle ne s'en aperçut pas. Il dit encore: "Cora, écoute, Cora, j'ai eu tort, écoute." Elle semblait morte. Alors il essaya de soulever cette main. Elle se détacha facilement, et il vit un oeil ouvert qui le regardait, un oeil fixe, inquiétant et troublant.

Il reprit: "Ecoute, Cora, je me suis laissé emporter par la colère. C'est ton père qui m'avait poussé à bout. On n'insulte pas un homme ainsi."

Elle ne répondit rien, comme si elle n'entendait pas. Il ne savait que dire, que faire. Il l'embrassa près de l'oreille, et, en se relevant, il vit une larme au coin de l'oeil, une grosse larme qui se détacha et roula vivement sur la joue; et la paupière s'agitait, se fermait coup sur coup.

Il fut saisi de chagrin, pénétré d'émotion, et, ouvrant les bras, il s'étendit sur sa femme; il écarta l'autre main avec ses lèvres, et lui baisant toute la figure, il la pria: "Ma pauvre Cora, pardonne-moi, dis, pardonne-moi."

Elle pleurait toujours, sans bruit, sans sanglots, comme on pleure des chagrins profonds.

Il la tenait serrée contre lui, la caressant, lui murmurant dans l'oreille tous les mots tendres qu'il pouvait trouver. Mais elle demeurait insensible. Cependant elle cessa de pleurer. Ils restèrent longtemps ainsi, étendus et enlacés.

La nuit venait, emplissant d'ombre la petite chambre; et lorsque la pièce fut bien noire, il s'enhardit et sollicita son pardon de manière à raviver leurs espérances.

Lorsqu'ils se furent relevés, il avait repris sa voix et sa figure ordinaires, comme si rien ne s'était passé. Elle paraissait au contraire attendrie, parlait d'un ton plus doux que de coutume, regardait son mari avec des yeux soumis, presque caressants, comme si cette correction inattendu eût détendu ses nerfs et amolli son coeur. Il prononça tranquillement: "Ton père doit s'ennuyer, tout seul chez lui; tu devrais bien aller le chercher. Il serait temps de dîner, d'ailleurs." Elle sortit.

Il était sept heures, en effet, et la petite bonne annonça la soupe; puis Cachelin, calme et souriant, reparut avec sa fille. On se mit à table et on causa, ce soir-là, avec plus de cordialité qu'on n'avait fait depuis longtemps, comme si quelque chose d'heureux était arrivé pour tout le monde.

V

Mais leurs espérances toujours entretenues, toujours renouvelées, n'aboutissaient jamais à rien. De mois en mois leurs attentes déçues, malgré la persistance de Lesable et la bonne volonté de sa compagne, les enfiévrèrent d'angoisse. Chacun sans cesse reprochait à l'autre leur insuccès, et l'époux désespéré, amaigri, fatigué, avait à souffrir surtout de la grossièreté de Cachelin qui ne l'appelait plus, dans leur intimité guerroyante, que "M. Lecoq", en souvenir sans doute de ce jour où il avait failli recevoir une bouteille par la figure pour avoir prononcé le mot Chapon.

Sa fille et lui, ligués d'instinct, enragés par la pensée constante de cette grosse fortune si proche et impossible à saisir, ne savaient qu'inventer pour humilier et torturer cet impotent d'où venait leur malheur.

En se mettant à table, Cora, chaque jour, répétait: "Nous avons peu de chose pour le dîner. Il en serait autrement si nous étions riches. Ce n'est pas ma faute."

Quand Lesable partait pour son bureau, elle lui criait du fond de sa chambre: "Prends ton parapluie pour ne pas me revenir sale comme une roue d'omnibus. Après tout, ce n'est pas

ma faute si tu es encore obligé de faire ce métier de gratte-papier."

Quand elle allait sortir elle-même, elle ne manquait jamais de s'écrier: "Dire que si j'avais épousé un autre homme j'aurais une voiture à moi."

A toute heure, à toute occasion, elle pensait à cela, piquait son mari d'un reproche, le cinglait d'une injure, le faisait seul coupable, le rendait seul responsable de la perte de cet argent qu'elle aurait possédé.

Un soir enfin, perdant encore patience, il s'écria: "Mais, nom d'un chien! te tairas-tu à la fin? D'abord, c'est ta faute, à toi seule, entends-tu, si nous n'avons pas d'enfant, parce que j'en ai un, moi..."

Il mentait, préférant tout à cet éternel reproche et à cette honte de paraître impuissant.

Elle le regarda, étonnée d'abord, cherchant la vérité dans ses yeux, puis ayant compris, et pleine de dédain: "Tu as un enfant, toi?"

Il répondit effrontément: "Oui, un enfant naturel que je fais élever à Asnières."

Elle reprit avec tranquillité: "Nous irons le voir demain pour que je me rende compte comment il est fait."

Mais il rougit jusqu'aux oreilles en balbutiant: "Comme tu voudras."

Elle se leva, le lendemain, dès sept heures, et comme il s'étonnait: "Mais n'allons-nous pas voir ton enfant? Tu me l'as promis hier soir. Est-ce que tu n'en aurais plus aujourd'hui, par hasard?"

Il sortit de son lit brusquement: "Ce n'est pas mon enfant que nous allons voir, mais un médecin; et il te dira ton fait."

Elle répondit, en femme sûre d'elle: "Je ne demande pas mieux."

Cachelin se chargea d'annoncer au ministère que son gendre était malade; et le ménage Lesable, renseigné par un médecin voisin, sonnait à une heure précise à la porte du docteur Lefilleul, auteur de plusieurs ouvrages sur l'hygiène de la génération.

Ils entrèrent dans un salon blanc à filet d'or, mal meublé, qui semblait nu et inhabité malgré le nombre des sièges. Ils s'assirent. Lesable se sentait ému, tremblant, honteux aussi. Leur tour vint et ils pénétrèrent dans une sorte de bureau où les reçut un gros homme de petite taille, cérémonieux et froid.

Il attendit qu'ils s'expliquassent; mais Lesable ne s'y hasardait point, rouge jusqu'aux oreilles. Sa femme alors se décida, et, d'une voix tranquille, en personne résolue à tout pour arriver à son but: "Monsieur, nous venons vous trouver parce que nous n'avons pas d'enfants. Une grosse fortune en dépend pour nous."

La consultation fut longue, minutieuse et pénible. Seule Cora ne semblait point gênée, se prêtait à l'examen attentif du médecin en femme qu'anime et que soutient un intérêt plus haut.

Après avoir étudié pendant près d'une heure les deux époux, le praticien ne se prononça pas.

"Je ne constate rien, dit-il, rien d'anormal, ni rien de spécial. Le cas, d'ailleurs, se présente assez fréquemment. Il en est des corps comme des caractères. Lorsque nous voyons tant de ménages disjoints pour incompatibilité d'humeur, il n'est pas étonnant d'en voir d'autres stériles pour incompatibilité physique. Madame me paraît particulièrement bien constituée et



apte à la génération. Monsieur, de son côté, bien que ne présentant aucun caractère de conformation en dehors de la règle, me semble affaibli, peut-être même par suite de son excessif désir de devenir père. Voulez-vous me permettre de vous ausculter?"

Lesable, inquiet, ôta son gilet, et le docteur colla longtemps son oreille sur le thorax et dans le dos de l'employé, puis le tapota obstinément depuis l'estomac jusqu'au cou et depuis les reins jusqu'à la nuque.

Il constata un léger trouble au premier temps du coeur, et même une menace du côté de la poitrine.

"Il faut vous soigner, Monsieur, vous soigner attentivement. C'est de l'anémie, de l'épuisement, pas autre chose. Ces accidents, encore insignifiants, pourraient, en peu de temps, devenir incurables."

Lesable, blême d'angoisse, demanda une ordonnance. On lui prescrivit un régime compliqué. Du fer, des viandes rouges, du bouillon dans le jour, de l'exercice, du repos et un séjour à la campagne pendant l'été. Puis le docteur leur donna des conseils pour le moment où il irait mieux. Il leur indiqua des pratiques usitées dans leur cas et qui avaient souvent réussi.

La consultation coûta quarante francs.

Lorsqu'ils furent dans la rue, Cora prononça, pleine de colère sourde et prévoyant l'avenir: "Me voilà bien lotie, moi!"

Il ne répondit pas. Il marcha dévoré de craintes, recherchant et pesant chaque parole du docteur. Ne l'avait-il pas trompé? Ne l'avait-il pas jugé perdu? Il ne pensait guère à l'héritage, maintenant, et à l'enfant! Il s'agissait de sa vie!

Il lui semblait entendre un sifflement dans ses poumons et sentir son coeur battre à coups précipités. En traversant les Tuileries il eut une faiblesse et désira s'asseoir. Sa femme, exaspérée, resta debout près de lui pour l'humilier, le regardant de haut en bas avec une pitié méprisante. Il respirait péniblement, exagérant l'essoufflement qui provenait de son émotion; et, les doigts de la main gauche sur le pouls du poignet droit, il comptait les pulsations de l'artère.

Cora, qui piétinait d'impatience, demanda: "Est-ce fini, ces manières-là? Quand tu seras prêt?" Il se leva, comme se lèvent les victimes, et se remit en route sans prononcer une parole.

Quand Cachelin apprit le résultat de la consultation, il ne modéra point sa fureur. Il gueulait: "Nous voilà propres, ah bien! nous voilà propres." Et il regardait son gendre avec des yeux féroces, comme s'il eût voulu le dévorer.

Lesable n'écoutait pas, n'entendait pas, ne pensant plus qu'à sa santé, à son existence menacée. Ils pouvaient crier, le père et le fille, ils n'étaient pas dans sa peau, à lui, et, sa peau, il la voulait garder.

Il eut des bouteilles de pharmacien sur sa table, et il dosait, à chaque repas, les médicaments, sous les sourires de sa femme et les rires bruyants de son beau-père. Il se regardait dans la glace à tout instant, posait à tout moment la main sur son coeur pour en étudier les secousses, et il se fit faire un lit dans une pièce obscure qui servait de garde-robe, ne voulant plus se trouver en contact charnel avec Cora.

Il éprouvait pour elle, maintenant, une haine apeurée, mêlée de mépris et de dégoût. Toutes les femmes, d'ailleurs, lui apparaissaient à présent comme des monstres, des bêtes dangereuses, ayant pour mission de tuer les hommes; et il ne pensait plus au testament de

tante Charlotte que comme on pense à un accident passé dont on a failli mourir.

Des mois encore s'écoulèrent. Il ne restait plus qu'un an avant le terme final.

Cachelin avait accroché dans la salle à manger un énorme calendrier dont il effaçait un jour chaque matin, et l'exaspération de son impuissance, le désespoir de sentir de semaine en semaine lui échapper cette fortune, la rage de penser qu'il lui faudrait trimer encore au bureau, et vivre ensuite avec une retraite de deux mille francs, jusqu'à sa mort, le poussaient à des violences de paroles qui, pour moins que rien, seraient devenues des voies de fait.

Il ne pouvait regarder Lesable sans frémir d'un besoin furieux de le battre, de l'écraser, de le piétiner. Il le haïssait d'une haine désordonnée. Chaque fois qu'il le voyait ouvrir la porte, entrer, il lui semblait qu'un voleur pénétrait chez lui, qui l'avait dépouillé d'un bien sacré, d'un héritage de famille. Il le haïssait plus qu'on ne hait un ennemi mortel, et il le méprisait en même temps pour sa faiblesse, et surtout pour sa lâcheté, depuis qu'il avait renoncé à poursuivre l'espoir commun par crainte pour sa santé.

Lesable, en effet, vivait plus séparé de sa femme que si aucun lien ne les eût unis. Il ne l'approchait plus, ne la touchait plus évitait même son regard, autant par honte que par peur.

Cachelin, chaque jour, demandait à sa fille: "Eh bien, ton mari s'est-il décidé?"

Elle répondait: "Non, papa."

Chaque soir, à table, avaient lieu des scènes pénibles. Cachelin sans cesse répétait: "Quand un homme n'est pas un homme, il ferait mieux de crever pour céder la place à un autre."

Et Cora ajoutait: "Le fait est qu'il y a des gens bien inutiles et bien gênants. Je ne sais pas trop ce qu'ils font sur la terre si ce n'est d'être à charge à tout le monde."

Lesable buvait ses drogues et ne répondait pas. Un jour enfin, son beau-père lui cria: "Vous savez, vous, si vous ne changez pas d'allures, maintenant que vous allez mieux, je sais bien ce que fera ma fille!..."

Le gendre leva les yeux, pressentant un nouvel outrage, interrogeant du regard. Cachelin reprit: "Elle en prendra un autre que vous, parbleu! Et vous avez une rude chance que ce ne soit pas déjà fait. Quand on a épousé un paltoquet de votre espèce, tout est permis."

Lesable, livide, répondit: "Ce n'est pas moi qui l'empêche de suivre vos bons conseils."

Cora avait baissé les yeux. Et Cachelin, sentant vaguement qu'il venait de dire une chose trop forte, demeura un peu confus.

## VI

Au ministère, les deux hommes semblaient vivre en assez bonne intelligence. Une sorte de pacte tacite s'était fait entre eux pour cacher à leurs collègues les batailles de leur intérieur. Ils s'appelaient "mon cher Cachelin" - "mon cher Lesable", et feignaient même de rire ensemble, d'être heureux et contents, satisfaits de leur vie commune.

Lesable et Maze, de leur côté, se comportaient l'un vis-à-vis de l'autre avec la politesse cérémonieuse d'adversaires qui ont failli se battre. Le duel raté dont ils avaient eu le frisson mettait entre eux une politesse exagérée, une considération plus marquée, et peut-être un désir secret de rapprochement, venu de la crainte confuse d'une complication nouvelle. On observait et on approuvait leur attitude d'hommes du monde qui ont eu une affaire d'honneur.

Ils se saluaient de fort loin, avec une gravité sévère, d'un grand coup de chapeau tout à fait digne.

Ils ne se parlaient pas, aucun de deux ne voulant ou n'osant prendre sur lui de commencer.

Mais un jour, Lesable, que le chef demandait immédiatement, se mit à courir pour marquer son zèle, et, au détour du couloir, il alla donner de tout son élan dans le ventre d'un employé qui arrivait en sens inverse. C'était Maze. Ils reculèrent tous les deux, et Lesable demanda avec un empressement confus et poli: "Je ne vous ai point fait de mal, Monsieur?"

L'autre répondit: "Nullement, Monsieur."

Depuis ce moment, ils jugèrent convenable d'échanger quelques paroles en se rencontrant. Puis, entrant en lutte de courtoisie, ils eurent des prévenances l'un pour l'autre, d'où naquit bientôt une certaine familiarité, puis une intimité que tempérerait une réserve, l'intimité de gens qui s'étaient méconnus, mais dont une certaine hésitation craintive retient encore l'élan; puis, à force de politesses et de visites de pièce à pièce, une camaraderie s'établit.

Souvent ils bavardaient maintenant, en venant aux nouvelles dans le bureau du commis d'ordre. Lesable avait perdu de sa morgue d'employé sûr d'arriver, Maze mettait de côté sa tenue d'homme du monde; et Cachelin se mêlait à la conversation, semblait voir avec intérêt leur amitié. Quelquefois, après le départ du beau commis, qui s'en allait la taille droite, effleurant du front le haut de la porte, il murmurait en regardant son gendre: "En voilà un gaillard, au moins!"

Un matin, comme ils étaient là tous les quatre, car le père Savon ne quittait jamais sa copie, la chaise de l'expéditionnaire, sciée sans doute par quelque farceur, s'éroula sous lui, et le bonhomme roula sur le parquet en poussant un cri d'effroi.

Les trois autres se précipitèrent. Le commis d'ordre attribua cette machination aux communards et Maze voulait à toute force voir l'endroit blessé. Cachelin et lui essayèrent même de déshabiller le vieux pour le panser, disaient-ils. Mais il résistait désespérément, criant qu'il n'avait rien.

Quant la gaîté fut apaisée, Cachelin, tout à coup, s'écria: "Dites donc, monsieur Maze, vous ne savez pas, maintenant que nous sommes bien ensemble, vous devriez venir dîner dimanche à la maison. Ca nous ferait plaisir à tous, à mon gendre, à moi, et à ma fille qui vous connaît bien de nom, car on parle souvent du bureau. C'est dit, hein?"

Lesable joignit ses instances, mais plus froidement, à celles de son beau-père: "Venez donc, vous nous ferez grand plaisir."

Maze hésitait, embarrassé, souriant au souvenir de tous les bruits qui couraient.

Cachelin le pressait: "Allons, c'est entendu?"

- Eh bien! oui, j'accepte."

Quand son père lui dit, en rentrant: "Tu ne sais pas, M. Maze vient dîner ici dimanche prochain", Cora, surprise d'abord, balbutia: "M. Maze? - Tiens!"

Et elle rougit jusqu'aux cheveux, sans savoir pourquoi. Elle avait si souvent entendu parler de lui, de ses manières, de ses succès, car il passait dans le ministère pour entreprenant avec les femmes et irrésistible, qu'un désir de le connaître s'était éveillé en elle depuis longtemps.

Cachelin reprit en se frottant les mains: "Tu verras, c'est un rude gars, et un beau garçon. Il est haut comme un carabinier, il ne ressemble pas à ton mari, celui-là!"

Elle ne répondit rien, confuse comme si on eût pu deviner qu'elle avait rêvé de lui.

On prépara ce dîner avec autant de sollicitude que celui de Lesable autrefois. Cachelin discutait les plats, voulait que ce fût bien, et comme si une confiance inavouée, encore

indécise, eût surgi dans son coeur, il semblait plus gai, tranquilisé par quelque prévision secrète et sûre.

Toute la journée du dimanche, il surveilla les préparatifs avec agitation, tandis que Lesable traitait une affaire urgente apportée la veille du bureau. On était dans la première semaine de novembre et le jour de l'an approchait.

A sept heures, Maze arriva, plein de bonne humeur. Il entra comme chez lui et offrit, avec un compliment, un gros bouquet de roses à Cora. Il ajouta, de ce ton familier des gens habitués au monde: "Il me semble, Madame, que je vous connais un peu, et que je vous ai connue toute petite fille, car voici bien des années que votre père me parle de vous."

Cachelin, en apercevant les fleurs, s'écria:

"Ca, au moins, c'est distingué." Et sa fille se rappela que Lesable n'en avait point apporté le jour de sa présentation. Le beau commis semblait enchanté, riait en bon enfant, qui vient pour la première fois chez de vieux amis, et lançait à Cora des galanteries discrètes qui lui empouraient les joues.

Il la trouva fort désirable. Elle le jugea fort séduisant. Quand il fut parti, Cachelin demanda: "Hein! quel bon zig, et quel sacripant ça doit faire! Il paraît qu'il enjôle toutes les femmes."

Cora, moins expansive, avoua cependant qu'elle le trouvait "aimable et pas si poseur qu'elle aurait cru".

Lesable, qui semblait moins las et moins triste que de coutume, convint qu'il l'avait "méconnu" dans les premiers temps.

Maze revint avec réserve d'abord, puis plus souvent. Il plaisait à tout le monde. On l'attirait, on le soignait. Cora lui faisait les plats qu'il aimait. Et l'intimité des trois hommes fut bientôt si vive qu'ils ne se quittaient plus guère. Le nouvel ami emmenait la famille au théâtre, en des loges obtenues par les journaux.

On retournait à pied, la nuit, le long des rues pleines de monde, jusqu'à la porte du ménage Lesable. Maze et Cora marchaient devant, d'un pas égal, hanche à hanche, balancés d'un même mouvement, d'un même rythme, comme deux êtres créés pour aller côte à côte dans la vie. Ils parlaient à mi-voix, car ils s'entendaient à merveille, en riant d'un rire étouffé; et parfois la jeune femme se retournait pour jeter derrière elle un coup d'oeil sur son père et son mari.

Cachelin les couvrait d'un regard bienveillant, et souvent, sans songer qu'il parlait à son gendre, il déclarait: "Ils ont bonne tournure tout de même, ça fait plaisir de les voir ensemble." Lesable répondait tranquillement: "Ils sont presque de la même taille", et heureux de sentir que son coeur battait moins fort, qu'il soufflait moins en marchant vite et qu'il était en tout plus gaillard, il laissait s'évanouir peu à peu sa rancune contre son beau-père dont les quolibets méchants avaient d'ailleurs cessé depuis quelque temps.

Au jour de l'an il fut nommé commis principal. Il en éprouva une joie si véhémement, qu'il embrassa sa femme en rentrant, pour la première fois depuis six mois. Elle en parut tout interdite, gênée comme s'il eût fait une chose inconvenante; et elle regarda Maze qui était venu pour lui présenter, à l'occasion du premier janvier, ses hommages et ses souhaits. Il eut l'air lui-même embarrassé et il se tourna vers la fenêtre, en homme qui ne veut pas voir.

Mais Cachelin bientôt redevint irritable et mauvais, et il recommença à harceler son gendre de plaisanteries. Parfois même il attaquait Maze, comme s'il lui en eût voulu aussi de la catastrophe suspendue sur eux et dont la date inévitable se rapprochait à chaque minute.

Seule, Cora paraissait tout à fait tranquille, tout à fait heureuse, tout à fait radieuse. Elle avait oublié, semblait-il, le terme menaçant et si proche.

On atteignit mars. Tout espoir semblait perdu, car il y aurait trois ans, au vingt juillet, que tante Charlotte était morte.

Un printemps précoce faisait germer la terre; et Maze proposa à ses amis de faire une promenade au bord de la Seine, un dimanche, pour cueillir des violettes dans les buissons.

Ils partirent par un train matinal et descendirent à Maisons-Laffitte. Un frisson d'hiver courait encore dans les branches nues, mais l'herbe reverdie, luisante, était déjà tachée de fleurs blanches et bleues; et les arbres fruitiers sur les coteaux semblaient enguirlandés de roses, avec leurs bras maigres couverts de bourgeons épanouis.

La Seine, lourde, coulait, triste et boueuse des pluies dernières, entre ses berges rongées par les crues de l'hiver; et toute la campagne trempée d'eau, semblant sortir d'un bain, exhalait une saveur d'humidité douce sous la tiédeur des premiers jours de soleil.

On s'égara dans le parc. Cachelin, morne, tapait de sa canne des mottes de terre, plus accablé que de coutume, songeant plus amèrement, ce jour-là, à leur infortune bientôt complète. Lesable, morose aussi, craignait de se mouiller les pieds dans l'herbe, tandis que sa femme et Maze cherchaient à faire un bouquet. Cora, depuis quelques jours, semblait souffrante, lasse et pâlie.

Elle fut tout de suite fatiguée et voulut rentrer pour déjeuner. On gagna un petit restaurant contre un vieux moulin croulant; et le déjeuner traditionnel des Parisiens en sortie fut bientôt servi sous la tonnelle, sur la table de bois vêtue de deux serviettes, et tout près de la rivière.

On avait croqué des goujons frits, mâché le boeuf entouré de pommes de terre, et on passait le saladier plein de feuilles vertes, quand Cora se leva brusquement, et se mit à courir vers la berge, en tenant à deux mains sa serviette sur sa bouche.

Lesable, inquiet, demanda: "Qu'est-ce qu'elle a donc?" Maze, troublé, rougit, balbutia: "Mais... je ne sais pas... elle allait bien tout à l'heure!" et Cachelin demeurait effaré, la fourchette en l'air avec une feuille de salade au bout.

Il se leva, cherchant à voir sa fille. En se penchant, il l'aperçut la tête contre un arbre, malade. Un soupçon rapide lui coupa les jarrets et il s'abattit sur sa chaise, jetant des regards effarés sur les deux hommes qui semblaient maintenant aussi confus l'un que l'autre. Il les fouillait de son oeil anxieux, n'osant plus parler, fou d'angoisse et d'espérance.

Un quart d'heure s'écoula dans un silence profond. Et Cora reparut, un peu pâle, marchant avec peine. Personne ne l'interrogea d'une façon précise; chacun paraissait deviner un événement heureux, pénible à dire, brûler de le savoir et craindre de l'apprendre. Seul Cachelin lui demanda: "Ca va mieux?" Elle répondit: "Oui, merci, ce n'était rien. Mais nous rentrerons de bonne heure, j'ai un peu de migraine."

Et pour repartir, elle prit le bras de son mari comme pour signifier quelque chose de mystérieux qu'elle n'osait avouer encore.

On se sépara dans la gare Saint-Lazare. Maze, prétextant une affaire dont le souvenir lui revenait, s'en alla après avoir salué et serré les mains.

Dès que Cachelin fut seul avec sa fille et son gendre il demanda: "Qu'est-ce que tu as eu pendant le déjeuner?"

Mais Cora ne répondit point d'abord; puis, après avoir hésité quelque temps: "Ce n'était rien. Un petit mal au coeur."

Elle marchait d'un pas alangui, avec un sourire sur les lèvres. Lesable, mal à l'aise, l'esprit troublé, hanté d'idées confuses, contradictoires, plein d'appétits de luxe, de colère sourde, de honte inavouable, de lâcheté jalouse, faisait comme ces dormeurs qui ferment les yeux au matin pour ne point voir le rayon de lumière glissant entre les rideaux et qui coupe leur lit d'un trait brillant.

Dès qu'il fut rentré, il parla d'un travail à finir et s'enferma.

Alors Cachelin, posant les deux mains sur les épaules de sa fille: "Tu es enceinte, hein?"

Elle balbutia: "Oui, je le crois. Depuis deux mois."

Elle n'avait point fini de parler qu'il bondissait d'allégresse; puis il se mit à danser autour d'elle un cancan de bal public, vieux ressouvenir de ses jours de garnison. Il levait la jambe, sautait malgré son ventre, secouait l'appartement tout entier. Les meubles se balançaient, les verres se heurtaient dans le buffet, la suspension oscillait et vibrait comme la lampe d'un navire.

Puis il prit dans ses bras sa fille chérie et l'embrassa frénétiquement; puis, lui jetant d'une façon familière une petite tape sur le ventre: "Ah! ça y est enfin! L'as-tu dit à ton mari?"

Elle murmura intimidée tout à coup: "Non... pas encore... je... j'attendais."

Mais Cachelin s'écria: "Bon, c'est bon. Ca te gêne. Attends, je vais le lui dire, moi!"

Et il se précipita dans l'appartement de son gendre. En le voyant entrer, Lesable, qui ne faisait rien, se dressa. Mais l'autre ne lui laissa pas le temps de se reconnaître: "Vous savez que votre femme est grosse?"

L'époux, interdit, perdait contenance, et ses pommettes devinrent rouges.

"Quoi? Comment? Cora? Vous dites?"

- Je dis qu'elle est grosse, entendez-vous? En voilà une chance!"

Et dans sa joie, il lui prit les mains, les serra; les secoua, comme pour le féliciter, le remercier; il répétait: "Ah! enfin, ça y est. C'est bien! c'est bien! Songez donc, la fortune est à nous." Et, n'y tenant plus, il le serra dans ses bras.

Il criait: "Plus d'un million, songez, plus d'un million!" Il se remit à danser, puis soudain: "Mais venez donc, elle vous attend: venez l'embrasser, au moins!" et le prenant à plein corps, il le poussa devant lui et le lança comme une balle dans la salle où Cora était restée, debout, inquiète, écoutant.

Dès qu'elle aperçut son mari, elle recula, étranglée par une brusque émotion. Il restait devant elle, pâle et torturé. Il avait l'air d'un juge et elle d'une coupable.

Enfin il dit: "Il paraît que tu es enceinte?"

Elle balbutia d'une voix tremblante: "Ca en a l'air."

Mais Cachelin les saisit tous les deux par le cou et il les colla l'un à l'autre, nez à nez, en criant: "Embrassez-vous donc, nom d'un chien! Ca en vaut bien la peine."

Et, quand il les eut lâchés, il déclara, débordant d'une joie folle: "Enfin, c'est partie gagnée! Dites donc, Léopold, nous allons tout de suite acheter une propriété à la campagne. Là, au moins, vous pourrez remettre votre santé."

A cette idée, Lesable tressaillit. Son beau-père reprit: "Nous y inviterons M. Torchebeuf avec sa dame, et comme le sous-chef est au bout de son rouleau, vous pourrez prendre sa succession. C'est un acheminement."

Lesable voyait les choses, à mesure que parlait Cachelin; il se voyait lui-même, recevant le chef, devant une jolie propriété blanche, au bord de la rivière. Il avait une veste de coutil, et un panama sur la tête.

Quelque chose de doux lui entra dans le coeur à cette espérance, quelque chose de tiède et de bon qui semblait se mêler à lui, le rendre léger et déjà mieux portant.

Il sourit, sans répondre encore.

Cachelin, grisé d'espoirs, emporté dans les rêves, continuait: "Qui sait? nous pourrons prendre de l'influence dans le pays. Vous serez peut-être député. Dans tous les cas, nous pourrons voir la société de l'endroit, et nous payer des douceurs. Vous aurez un petit cheval et un panier pour aller chaque jour à la gare."

Des images de luxe, d'élégance et de bien-être s'éveillaient dans l'esprit de Lesable. La pensée qu'il conduirait lui-même une mignonne voiture, comme ces gens riches dont il avait si souvent envié le sort, détermina sa satisfaction. Il ne put s'empêcher de dire: "Ah! ça, oui, c'est charmant, par exemple."

Cora, le voyant gagné, souriait aussi, attendrie et reconnaissante; et Cachelin, qui ne distinguait plus d'obstacles, déclara:

"Nous allons dîner au restaurant. Sacristi! il faut nous payer une petite noce."

Ils étaient un peu gris en rentrant tous les trois, et Lesable, qui voyait double et dont toutes les idées dansaient, ne put regagner son cabinet noir. Il se coucha, peut-être par mégarde, peut-être par oubli, dans le lit encore vide où allait entrer sa femme. Et toute la nuit il lui sembla que sa couche oscillait comme un bateau, tanguait, roulait et chavirait. Il eut même un peu le mal de mer.

Il fut bien surpris, en s'éveillant, de trouver Cora dans ses bras.

Elle ouvrit les yeux, sourit, et l'embrassa avec un élan subit, plein de gratitude et d'affection. Puis elle lui dit, de cette voix douce qu'ont les femmes dans leurs câlineries: "Si tu veux être bien gentil, tu n'iras pas aujourd'hui au ministère. Tu n'as plus besoin d'être si exact, puisque nous allons être très riches. Et nous partirions encore à la campagne, tous les deux, tout seuls."

Il se sentait reposé, plein de ce bien-être las qui suit les courbatures des fêtes, et engourdi dans la chaleur de la couche. Il éprouvait une envie lourde de rester là-longtemps, de ne plus rien faire que de vivre tranquille dans la mollesse. Un besoin de paresse inconnu et puissant paralysait son âme, envahissait son corps. Et une pensée vague, continue, heureuse, flottait en lui: "Il allait être riche, indépendant."

Mais tout à coup une peur le saisit, et il demanda tout bas, comme s'il eût craint que ses paroles fussent entendues par les murs: "Es-tu bien sûre d'être enceinte, au moins?"

Elle le rassura tout de suite: "Oh! oui, va. Je ne me suis pas trompée."

Et lui, un peu inquiet encore, se mit à la tâter doucement. Il parcourait de la main son ventre enflé. Il déclara: "Oui, c'est vrai, - mais tu ne seras pas accouchée avant la date. On contestera peut-être notre droit."

A cette supposition une colère la prit. - Ah! mais non, par exemple, on n'allait pas la chicaner maintenant, après tant de misères, de peines et d'efforts, ah, mais non! - Elle s'était assise, bouleversée par l'indignation.

"Allons de suite chez le notaire", dit-elle.

Mais il fut d'avis de se procurer d'abord un certificat de médecin. Ils retournèrent donc chez le docteur Lefilleul.

Il les reconnut aussitôt et demanda: "Eh bien, avez-vous réussi?"

Ils rougirent tous deux jusqu'aux oreilles, et Cora, perdant un peu contenance, balbutia: "Je crois que oui, Monsieur."

Le médecin se frottait les mains: "Je m'y attendais, je m'y attendais. Le moyen que je vous ai indiqué ne manque jamais, à moins d'incapacité radicale d'un des conjoints."

Quand il eut examiné la jeune femme il déclara: "Ca y est, bravo!"

Et il écrivit sur une feuille de papier: "Je soussigné, docteur en médecine de la Faculté de Paris, certifie que Mme Léopold Lesable, née Cachelin, présente tous les symptômes d'une grossesse datant de trois mois environ."

Puis, se tournant vers Lesable: "Et vous? Cette poitrine, et ce coeur?" Il l'ausculta et le trouva tout à fait guéri.

Ils repartirent, heureux et joyeux, bras à bras, d'un pied léger. Mais en route, Léopold eut une idée: "Tu ferais peut-être bien, avant d'aller chez le notaire, de passer une ou deux serviettes dans la ceinture, ça tirera l'oeil et ça vaudra mieux. Il ne croira pas que nous voulons gagner du temps."

Ils rentrèrent donc, et il déshabilla lui-même sa femme pour lui ajuster un flanc trompeur. Dix fois de suite il changea les serviettes de place, et il s'éloignait de quelques pas afin de constater l'effet, cherchant à obtenir une vraisemblance absolue.

Lorsqu'il fut content du résultat, ils repartirent, et dans la rue il semblait fier de promener ce ventre en bosse qui attestait sa virilité.

Le notaire les reçut avec bienveillance. Puis il écouta leur explication, parcourut de l'oeil le certificat, et comme Lesable insistait: "Du reste, Monsieur, il suffit de la voir une seconde", il jeta un regard convaincu sur la taille épaisse et pointue de la jeune femme.

Ils attendaient, anxieux; l'homme de loi déclara: "Parfaitement. Que l'enfant soit né ou à naître, il existe, et il vit. Donc, nous sursoierons à l'exécution du testament jusqu'à l'accouchement de Madame."

En sortant de l'étude, ils s'embrassèrent dans l'escalier, tant leur joie était véhémence.

## VII

Depuis cette heureuse découverte, les trois parents vivaient dans une union parfaite. Ils étaient d'humeur gaie, égale et douce. Cachelin avait retrouvé toute son ancienne jovialité, et Cora accablait de soins son mari. Lesable aussi semblait un autre homme, toujours content, et bon enfant comme jamais il ne l'avait été.

Maze venait moins souvent et semblait, à présent, mal à son aise dans la famille; on le recevait toujours bien, avec plus de froideur cependant, car le bonheur est égoïste et se passe des étrangers.

Cachelin lui-même paraissait éprouver une certaine hostilité secrète contre le beau commis qu'il avait, quelques mois plus tôt, introduit avec empressement dans le ménage. Ce fut lui qui annonça à cet ami la grossesse de Coralie. Il la lui dit brusquement: "Vous savez, ma fille est enceinte!"

Maze, jouant la surprise, répliqua: "Ah bah! vous devez être bien heureux."



Cachelin répondit: "Parbleu!" et remarqua que son collègue, au contraire, ne paraissait point enchanté. Les hommes n'aiment guère voir en cet état, que ce soit ou non par leur faute, les femmes dont ils sont les fidèles.

Tous les dimanches, cependant, Maze continuait à dîner dans la maison. Mais les soirées devenaient pénibles à passer ensemble, bien qu'aucun désaccord grave n'eût surgi; et cet étrange embarras grandissait de semaine en semaine. Un soir même, comme il venait de sortir, Cachelin déclara d'un air furieux: "En voilà un qui commence à m'embêter!"

Et Lesable répondit: "Le fait est qu'il ne gagne pas à être beaucoup connu." Cora avait baissé les yeux. Elle ne donna pas son avis. Elle semblait toujours gênée en face du grand Maze qui, de son côté, paraissait presque honteux près d'elle, ne la regardait plus en souriant comme jadis, n'offrait plus de soirées au théâtre, et semblait porter, ainsi qu'un fardeau nécessaire, cette intimité naguère si cordiale.

Mais un jeudi, à l'heure du dîner, quand son mari rentra du bureau, Cora lui baisa les favoris avec plus de câlinerie que de coutume, et elle lui murmura dans l'oreille:

"Tu vas peut-être me gronder?"

- Pourquoi ça?

- C'est que... M. Maze est venu pour me voir tantôt. Et moi, comme je ne veux pas qu'on jase sur mon compte, je l'ai prié de ne jamais se présenter quand tu ne serais pas là. Il a paru un peu froissé!"

Lesable, surpris, demanda:

"Eh bien! qu'est-ce qu'il a dit?"

- Oh! il n'a pas dit grand-chose, seulement cela ne m'a pas plu tout de même, et je l'ai prié alors de cesser complètement ses visites. Tu sais bien que c'est papa et toi qui l'aviez amené ici, moi je n'y suis pour rien. Aussi, je craignais de te mécontenter en lui fermant la porte."

Une joie reconnaissante entra dans le coeur de son mari:

"Tu as bien fait, très bien fait. Et même je t'en remercie."

Elle reprit, pour bien établir la situation des deux hommes, qu'elle avait réglée d'avance: "Au bureau, tu feras semblant de ne rien savoir, et tu lui parleras comme par le passé: seulement il ne viendra plus ici."

Et Lesable, prenant avec tendresse sa femme dans ses bras, la bécota longtemps sur les yeux et sur les joues. Il répétait: "Tu es un ange!... tu es un ange!" Et il sentait contre son ventre la bosse de l'enfant déjà fort.

## VIII

Rien de nouveau ne survint jusqu'au terme de la grossesse.

Cora accoucha d'une fille dans les derniers jours de septembre. Elle fut appelée Désirée; mais, comme on voulait faire un baptême solennel, on décida qu'il n'aurait lieu que l'été suivant, dans la propriété qu'ils allaient acheter.

Ils la choisirent à Asnières, sur le coteau qui domine la Seine.

De grands événements s'étaient accomplis pendant l'hiver. Aussitôt l'héritage acquis, Cachelin avait réclamé sa retraite, qui fut aussitôt liquidée, et il avait quitté le bureau. Il occupait ses loisirs à découper, au moyen d'une fine scie mécanique, des couvercles de boîtes à cigares. Il en faisait des horloges, des coffrets, des jardinières, toutes sortes de

petits meubles étranges. Il se passionnait pour cette besogne, dont le goût lui était venu en apercevant un marchand ambulant travailler ainsi ces plaques de bois, sur l'avenue de l'Opéra. Et il fallait que tout le monde admirât chaque jour ses dessins nouveaux, d'une complication savante et puérile.

Lui-même, émerveillé devant son oeuvre, répétait sans cesse: "C'est étonnant ce qu'on arrive à faire!"

Le sous-chef, M. Rabot, étant mort enfin, Lesable remplissait les fonctions de sa charge, bien qu'il n'en reçût pas le titre, car il n'avait point le temps de grade nécessaire depuis sa dernière nomination.

Cora était devenue tout de suite une femme différente, plus réservée, plus élégante, ayant compris, deviné, flairé toutes les transformations qu'impose la fortune.

Elle fit, à l'occasion du jour de l'an, une visite à l'épouse du chef, grosse personne restée provinciale après trente-cinq ans de séjour à Paris, et elle mit tant de grâce et de séduction à la prier d'être la marraine de son enfant, que Mme Torchebeuf accepta. Le grand-père Cachelin fut parrain.

La cérémonie eut lieu par un dimanche éclatant de juin. Tout le bureau était convié, sauf le beau Maze, qu'on ne voyait plus.

A neuf heures, Lesable attendait devant la gare le train de Paris, tandis qu'un groom en livrée à gros boutons dorés tenait par la bride un poney dodu devant un panier tout neuf.

La machine au loin siffla, puis apparut, traînant son chapelet de voitures d'où s'échappa un flot de voyageurs.

M. Torchebeuf sortit d'un wagon de première classe, avec sa femme en toilette éclatante, tandis que, d'un wagon de deuxième, Pitolet et Boissel descendaient. On n'avait point osé inviter le père Savon, mais il était entendu qu'on le rencontrerait par hasard, dans l'après-midi, et qu'on l'amènerait dîner avec l'assentiment du chef.

Lesable s'élança au-devant de son supérieur, qui s'avançait tout petit dans sa redingote fleurie par sa grande décoration pareille à une rose rouge épanouie. Son crâne énorme, surmonté d'un chapeau à larges ailes, écrasait son corps chétif, lui donnait un aspect de phénomène; et sa femme, en se haussant un rien sur la pointe des pieds, pouvait regarder sans peine par-dessus sa tête.

Léopold, radieux, s'inclinait, remerciait. Il les fit monter dans le panier, puis courant vers ses deux collègues qui s'en venaient modestement derrière, il leur serra les mains en s'excusant de ne les pouvoir porter aussi dans sa voiture trop petite: "Suivez le quai, vous arriverez devant ma porte: Villa Désirée, la quatrième après le tournant. Dépêchez-vous."

Et, montant dans sa voiture, il saisit les guides et partis, tandis que le groom sautait lestement sur le petit siège de derrière.

La cérémonie eut lieu dans les meilleures conditions. Puis on rentra pour déjeuner. Chacun, sous sa serviette, trouva un cadeau proportionné à l'importance de l'invité. La marraine eut un bracelet d'or massif, son mari une épingle de cravate en rubis, Boissel un portefeuille en cuir de Russie, et Pitolet une superbe pipe d'écume. C'était Désirée, disait-on, qui offrait ces présents à ses nouveaux amis.

Mme Torchebeuf, rouge de confusion et de plaisir, mit à son gros bras le cercle brillant, et comme le chef avait une mince cravate noire qui ne pouvait porter l'épingle, il piqua le bijou sur le revers de sa redingote, au-dessous de la Légion d'honneur, comme autre croix d'ordre

inférieur.

Par la fenêtre, on découvrait un grand ruban de rivière, montant vers Suresnes, le long des berges plantée d'arbres. Le soleil tombait en pluie sur l'eau, en faisait un fleuve de feu. Le commencement du repas fut grave, rendu sérieux par la présence de M. et de Mme Torchebeuf. Puis on s'égaya. Cachelin lâchait des plaisanteries de poids, qu'il se sentait permises, étant riche; et on riait.

De Pitolet ou de Boissel, elles auraient certainement choqué.

Au dessert, il fallut apporter l'enfant, que chaque convive embrassa. Noyé dans une neige de dentelles, il regardait ces gens de ses yeux bleus, troubles et sans pensée, et il tournait un peu sa tête bouffie où semblait s'éveiller un commencement d'attention.

Pitolet, au milieu du bruit des voix, glissa dans l'oreille de son voisin Boissel: "Elle a l'air d'une petite Mazette."

Le mot courut au ministère, le lendemain.

Cependant, deux heures venaient de sonner; on avait bu les liqueurs, et Cachelin proposa de visiter la propriété, puis d'aller faire un tour au bord de la Seine.

Les convives, en procession, circulèrent de pièce en pièce, depuis la cave jusqu'au grenier, puis ils parcoururent le jardin, d'arbre en arbre, de plante en plante, puis on se divisa en deux bandes pour la promenade.

Cachelin, un peu gêné près des dames, entraîna Boissel et Pitolet dans les cafés de la rive, tandis que Mmes Torchebeuf et Lesable, avec leurs maris, remonteraient sur l'autre berge, des femmes honnêtes ne pouvant se mêler au monde débraillé du dimanche.

Elles allaient avec lenteur, sur le chemin de halage, suivies des deux hommes qui causaient gravement du bureau.

Sur le fleuve, des yoles passaient, enlevées à longs coups d'aviron par des gaillards aux bras nus dont les muscles roulaient sous la chair brûlée. Les canotières, allongées sur des peaux de bêtes noires ou blanches, gouvernaient la barre, engourdies sous le soleil, tenant ouvertes sur leur tête, comme des fleurs énormes flottant sur l'eau, des ombrelles de soie rouge, jaune ou bleue. Des cris volaient d'une barque à l'autre, des appels et des engueulades; et un bruit lointain de voix humaines, confus et continu, indiquait, là-bas, la foule grouillante des jours de fête.

Des files de pêcheurs à la ligne restaient immobiles, tout le long de la rivière; tandis que des nageur presque nus, debout dans de lourdes embarcations de pêcheurs, piquaient des têtes, remontaient sur leurs bateaux et ressautaient dans le courant.

Mme Torchebeuf, surprise, regardait. Cora lui dit: "C'est ainsi tous les dimanches. Cela me gâte ce charmant pays."

Un canot venait doucement. Deux femmes, ramant, traînaient deux gaillards couchés au fond. Une d'elles cria vers la berge: "Ohé! ohé! les femmes honnêtes! J'ai un homme à vendre, pas cher, voulez-vous?"

Cora, se détournant avec mépris, passa son bras sous celui de son invitée: "On ne peut même rester ici, allons-nous-en. Comme ces créatures sont infâmes!"

Et elles repartirent. M. Torchebeuf disait à Lesable: "C'est entendu pour le 1er janvier. Le directeur me l'a formellement promis."

Et Lesable répondait: "Je ne sais comment vous remercier, mon cher maître."

En rentrant, ils trouvèrent Cachelin, Pitolet et Boissel riant aux larmes et portant presque le père Savon, trouvé sur la berge avec une cocotte, affirmaient-ils par plaisanterie.

Le vieux, effaré, répétait: "Ca n'est pas vrai; non, ça n'est pas vrai. Ca n'est pas bien de dire ça, monsieur Cachelin, ça n'est pas bien."

Et Cachelin, suffoquant, criait: "Ah! vieux farceur! Tu l'appelais: "Ma petite plume d'oie chérie." Ah! nous le tenons, le polisson!"

Ces dames elles-mêmes se mirent à rire, tant le bonhomme semblait éperdu.

Cachelin reprit: "Si monsieur Torchebeuf le permet, nous allons le garder prisonnier pour sa peine, et il dînera avec nous?"

Le chef consentit avec bienveillance. Et on continua à rire sur la dame abandonnée par le vieux qui protestait toujours, désolé de cette mauvaise farce.

Ce fut là, jusqu'au soir, un sujet à mots d'esprit inépuisable, qui prêta même à des grivoiseries.

Cora et Mme Torchebeuf, assises sous la tente sur le perron, regardaient les reflets du couchant. Le soleil jetait dans les feuilles une poussière de pourpre. Aucun souffle ne remuait les branches; une paix sereine, infinie, tombait du ciel flamboyant et calme.

Quelques bateaux passaient encore, plus lents, rentrant au garage.

Cora demanda: "Il paraît que ce pauvre M. Savon a épousé une gueuse?"

Mme Torchebeuf, au courant de toutes les choses du bureau, répondit: "Oui, une orpheline beaucoup trop jeune, qui l'a trompé avec un mauvais sujet et qui a fini par s'enfuir avec lui." Puis la grosse dame ajouta: "Je dis que c'était un mauvais sujet, je n'en sais rien. On prétend qu'ils s'aimaient beaucoup. Dans tous les cas, le père Savon n'est pas séduisant."

Mme Lesable reprit gravement: "Cela n'excuse rien. Le pauvre homme est bien à plaindre. Notre voisin d'à côté, M. Barbou, est dans le même cas. Sa femme s'est éprise d'une sorte de peintre qui passait les étés ici et elle est partie avec lui à l'étranger. Je ne comprends pas qu'une femme tombe jusque-là. A mon avis, il devrait y avoir un châtiment spécial pour de pareilles misérables qui apportent la honte dans une famille."

Au bout de l'allée, la nourrice apparut, portant Désirée dans ses dentelles. L'enfant venait vers les deux dames, toute rose dans la nuée d'or rouge du soir. Elle regardait le ciel de feu de ce même oeil pâle, étonné et vague qu'elle promenait sur les visages.

Tous les hommes, qui causaient plus loin, se rapprochèrent; et Cachelin, saisissant sa petite-fille, l'éleva au bout de ses bras comme s'il eût voulu la porter dans le firmament. Elle se profilait sur le fond brillant de l'horizon avec sa longue robe blanche qui tombait jusqu'à terre.

Et le grand-père s'écria: "Voilà ce qu'il y a de meilleur au monde, n'est-ce pas, père Savon?"

Et le vieux ne répondit pas, n'ayant rien à dire, ou, peut-être, pensant trop de choses.

Un domestique ouvrit la porte du perron, en annonçant "Madame est servie!"

Adieu

Les deux amis achevaient de dîner. De la fenêtre du café ils voyaient le boulevard couvert de monde. Ils sentaient passer ces souffles tièdes qui courent dans Paris par les douces nuits

d'été, et font lever la tête aux passants et donnent envie de partir, d'aller là-bas, on ne sait où, sous des feuilles, et font rêver de rivières éclairées par la lune, de vers luisants et de rossignols.

L'un d'eux, Henri Simon, prononça, en soupirant profondément:

"Ah! je vieillis. C'est triste. Autrefois par des soirs pareils, je me sentais le diable au corps. Aujourd'hui je ne me sens plus que des regrets. Ca va vite, la vie!"

Il était un peu gros déjà, vieux de quarante-cinq ans peut-être et très chauve.

L'autre, Pierre Carnier, un rien plus âgé, mais plus maigre et plus vivant, reprit:

"Moi, mon cher, j'ai vieilli sans m'en apercevoir le moins du monde. J'étais toujours gai, gaillard, vigoureux et le reste. Or, comme on se regarde chaque jour dans son miroir, on ne voit pas le travail de l'âge s'accomplir, car il est lent, régulier, et il modifie le visage si doucement que les transitions sont insensibles. C'est uniquement pour cela que nous ne mourons pas de chagrin après deux ou trois ans seulement de ravages. Car nous ne les pouvons apprécier. Il faudrait, pour s'en rendre compte, rester six mois sans regarder sa figure - oh! alors quel coup?"

Et les femmes, mon cher, comme je les plains, les pauvres êtres. Tout leur bonheur, toute leur puissance, toute leur vie sont dans leur beauté qui dure dix ans.

Donc, moi, j'ai vieilli sans m'en douter, je me croyais presque un adolescent alors que j'avais près de cinquante ans. Ne me sentant aucune infirmité d'aucune sorte, j'allais, heureux et tranquille.

La révélation de ma décadence m'est venue d'une façon simple et terrible qui m'a atterré pendant près de six mois... puis j'en ai pris mon parti.

J'ai été souvent amoureux, comme tous les hommes, mais principalement une fois.

Je l'avais rencontrée au bord de la mer, à Etretat, voici douze ans environ, un peu après la guerre. Rien de gentil comme cette plage, le matin, à l'heure des bains. Elle est petite, arrondie en fer à cheval, encadrée par ces hautes falaises blanches percées de ces trous singuliers qu'on nomme les Portes, l'une énorme, allongeant dans la mer sa jambe de géante, l'autre en face, accroupie et ronde; la foule des femmes se rassemble, se masse sur l'étroite langue de galets qu'elle couvre d'un éclatant jardin de toilettes claires, dans ce cadre de hauts rochers. Le soleil tombe en plein sur les côtes, sur les ombrelles de toutes nuances, sur la mer d'un bleu verdâtre; et tout cela est gai, charmant, sourit aux yeux. On va s'asseoir tout, contre l'eau, et on regarde les baigneuses. Elles descendent, drapées dans un peignoir de flanelle qu'elles rejettent d'un joli mouvement en atteignant la frange d'écume des courtes vagues; et elles entrent dans la mer, d'un petit pas rapide qu'arrête parfois un frisson de froid délicieux, une courte suffocation.

Bien peu résistent à cette épreuve du bain. C'est là qu'on les juge, depuis le mollet jusqu'à la gorge. La sortie surtout révèle les faibles, bien que l'eau de mer soit d'un puissant secours aux chairs amollies.

La première fois que je vis ainsi cette jeune femme, je fus ravi et séduit. Elle tenait bon, elle tenait ferme. Puis il y a des figures dont le charme entre en nous brusquement, nous envahit tout d'un coup. Il semble qu'on trouve la femme qu'on était né pour aimer. J'ai eu cette sensation et cette secousse.

Je me fis présenter et je fus bientôt pincé comme je ne l'avais jamais été. Elle me ravageait le cœur. C'est une chose effroyable et délicieuse que de subir ainsi la domination d'une

femme. C'est presque un supplice et, en même temps, un incroyable bonheur. Son regard, son sourire, les cheveux de sa nuque quand la brise les soulevait, toutes les plus petites lignes de son visage, les moindres mouvements de ses traits, me ravissaient, me bouleversaient, m'affolaient. Elle me possédait par toute sa personne, par ses gestes, par ses attitudes, même par les choses qu'elle portait qui devenaient ensorcelantes. Je m'attendrissais à voir sa voilette sur un meuble, ses gants jetés sur un fauteuil. Ses toilettes me semblaient inimitables. Personne n'avait des chapeaux pareils aux siens.

Elle était mariée, mais l'époux venait tous les samedis pour repartir les lundis. Il me laissait d'ailleurs indifférent. Je n'en étais point jaloux, je ne sais pourquoi, jamais un être ne me parut avoir aussi peu d'importance dans la vie, n'attira moins mon attention que cet homme.

Comme je l'aimais, elle! Et comme elle était belle, gracieuse et jeune! C'était la jeunesse, l'élégance et la fraîcheur même. Jamais je n'avais senti de cette façon comme la femme est un être joli, fin, distingué, délicat, fait de charme et de grâce. Jamais je n'avais compris ce qu'il y a de beauté séduisante dans la courbe d'une joue, dans le mouvement d'une lèvre, dans les plis ronds d'une petite oreille, dans la forme de ce sot organe qu'on nomme le nez.

Cela dura trois mois, puis je partis pour l'Amérique, le coeur broyé de désespoir. Mais sa pensée demeura en moi persistante, triomphante. Elle me possédait de loin comme elle m'avait possédé de près. Des années passèrent. Je ne l'oubliais point. Son image charmante restait devant mes yeux et dans mon coeur. Et ma tendresse lui demeurait fidèle, une tendresse tranquille, maintenant, quelque chose comme le souvenir aimé de ce que j'avais rencontré de plus beau et de plus séduisant dans la vie.

Douze ans sont si peu de chose dans l'existence d'un homme! On ne les sent point passer! Elles vont l'une après l'autre, les années, doucement et vite, lentes et pressées, chacune est longue et si tôt finie! Et elles s'additionnent si promptement, elles laissent si peu de trace derrière elles, elles s'évanouissent si complètement qu'en se retournant pour voir le temps parcouru on n'aperçoit plus rien, et on ne comprend pas comment il se fait qu'on soit vieux.

Il me semblait vraiment que quelques mois à peine me séparaient de cette saison charmante sur le galet d'Etretat.

J'allais au printemps dernier dîner à Maisons-Laffitte, chez des amis.

Au moment où le train partait, une grosse dame monta dans mon wagon, escortée de quatre petites filles. Je jetai à peine un coup d'oeil sur cette mère poule très large, très ronde, avec une face de pleine lune qu'encadrait un chapeau enrubanné.

Elle respirait fortement, essoufflée d'avoir marché vite. Et les enfants se mirent à babiller. J'ouvris mon journal et je commençai à lire.

Nous venions de passer Asnières, quand ma voisine me dit tout à coup:

"Pardou, Monsieur, n'êtes-vous pas monsieur Carnier?"

- Oui, Madame."

Alors elle se mit à rire, d'un rire content de brave femme, et un peu triste pourtant.

"Vous ne me reconnaissez pas?"

J'hésitais. Je croyais bien en effet avoir vu quelque part ce visage; mais où? mais quand? Je répondis:

"Oui... et non... Je vous connais certainement, sans retrouver votre nom."

Elle rougit un peu.

"Madame Julie Lefèvre."

Jamais je ne reçus un pareil coup. Il me sembla en une seconde que tout était fini pour moi! Je sentais seulement qu'un voile s'était déchiré devant mes yeux et que j'allais découvrir des choses affreuses et navrantes.

C'était elle! cette grosse femme commune, elle? Et elle avait pondu ces quatre filles depuis que je ne l'avais vue. Et ces petits êtres m'étonnaient autant que leur mère elle-même. Ils sortaient d'elle; ils étaient grands déjà, ils avaient pris place dans la vie. Tandis qu'elle ne comptait plus, elle, cette merveille de grâce coquette et fine. Je l'avais vue hier, me semblait-il, et je la retrouvais ainsi! Etait-ce possible? Une douleur violente m'étreignait le coeur, et aussi une révolte contre la nature même, une indignation irraisonnée contre cette oeuvre brutale, infâme de destruction.

Je la regardais effaré. Puis je lui pris la main; et les larmes me montèrent aux yeux. Je pleurais sa jeunesse, je pleurais sa mort. Car je ne connaissais point cette grosse dame.

Elle, émue aussi, balbutia:

"Je suis bien changée, n'est-ce pas? Que voulez-vous, tout passe. Vous voyez, je suis devenue une mère, rien qu'une mère, une bonne mère. Adieu le reste, c'est fini. Oh! je pensais bien que vous ne me reconnaîtriez pas, si nous nous rencontrions jamais. Vous aussi, d'ailleurs, vous êtes changé; il m'a fallu quelque temps pour être sûre de ne point me tromper. Vous êtes devenu tout blanc. Songez. Voici douze ans! Douze ans! Ma fille aînée a dix ans déjà."

Je regardai l'enfant. Je retrouvai en elle quelque chose du charme ancien de sa mère, mais quelque chose d'indécis encore, de peu formé, de prochain. Et la vie m'apparut rapide comme un train qui passe.

Nous arrivions à Maisons-Laffitte. Je baisai la main de ma vieille amie. Je n'avais rien trouvé à lui dire que d'affreuses banalités. J'étais trop bouleversé pour parler.

Le soir, tout seul, chez moi, je me regardai longtemps dans ma glace, très longtemps. Et je finis par me rappeler ce que j'avais été, par revoir en pensée, ma moustache brune et mes cheveux noirs, et la physionomie jeune de mon visage. Maintenant j'étais vieux. Adieu.

La patronne

Au docteur Baraduc.

J'habitais alors, dit Georges Kervelen, une maison meublée, rue des Saints-Pères.

Quand mes parents décidèrent que j'irais faire mon droit à Paris, de longues discussions eurent lieu pour régler toutes choses. Le chiffre de ma pension avait été fixé à deux mille cinq cents francs, mais ma pauvre mère fut prise d'une peur qu'elle exposa à mon père: "S'il allait dépenser mal tout son argent et ne pas prendre une nourriture suffisante, sa santé en souffrirait beaucoup. Ces jeunes gens sont capables de tout."

Alors il fut décidé qu'on me chercherait une pension, une pension modeste et confortable, et que ma famille en payerait directement le prix, chaque mois.

Je n'avais jamais quitté Quimper. Je désirais tout ce qu'on désire à mon âge j'étais disposé à vivre joyeusement, de toutes les façons.

Des voisins, à qui on demanda conseil, indiquèrent une compatriote, Mme Kergaran, qui prenait des pensionnaires. Mon père donc traita par lettres avec cette personne respectable,

chez qui j'arrivai, un soir, accompagné d'une malle.

Mme Kergaran avait quarante ans environ. Elle était forte, très forte, parlait d'une voix de capitaine instructeur et décidait toutes les questions d'un mot net et définitif. Sa demeure, toute étroite, n'ayant qu'une seule ouverture sur la rue, à chaque étage, avait l'air d'une échelle de fenêtres, ou bien encore d'une tranche de maison en sandwich entre deux autres.

La patronne habitait au premier avec sa bonne; on faisait la cuisine et on prenait les repas au second; quatre pensionnaires bretons logeaient au troisième et au quatrième. J'eus les deux pièces du cinquième.

Un petit escalier noir, tournant comme un tire-bouchon, conduisait à ces deux mansardes. Tous les jours, sans s'arrêter, Mme Kergaran montait et descendait cette spirale, occupée dans ce logis en tiroir comme un capitaine à son bord. Elle entraînait dix fois de suite dans chaque appartement, surveillait tout avec un étonnant fracas de paroles, regardait si les lits étaient bien faits, si les habits étaient bien brossés, si le service ne laissait rien à désirer. Enfin, elle soignait ses pensionnaires comme une mère, mieux qu'une mère.

J'eus bientôt fait la connaissance de mes quatre compatriotes. Deux étudiaient la médecine, et les deux autres faisaient leur droit, mais tous subissaient le joug despotique de la patronne. Ils avaient peur d'elle comme un maraudeur a peur du garde champêtre.

Quant à moi, je me sentis tout de suite des désirs d'indépendance, car je suis un révolté par nature. Je déclarai d'abord que je voulais rentrer à l'heure qui me plairait, car Mme Kergaran avait fixé minuit comme dernière minute. A cette prétention, elle planta sur moi ses yeux clairs pendant quelques secondes, puis elle déclara:

"Ce n'est pas possible. Je ne peux pas tolérer qu'on réveille Annette toute la nuit. Vous n'avez rien à faire dehors passé certaine heure."

Je répondis avec fermeté: "D'après la loi, Madame, vous êtes, obligée de m'ouvrir à toute heure. Si vous le refusez, je le ferai constater par des sergents de ville et j'irai coucher à l'hôtel à vos frais, comme c'est mon droit. Vous serez donc contrainte de m'ouvrir ou de me renvoyer. La porte ou l'adieu. Choisissez."

Je lui riais au nez en posant ces conditions. Après une dernière stupeur, elle voulut parlementer, mais je me montrais intraitable et elle céda. Nous convînmes que j'aurais un passe-partout mais à la condition formelle que tout le monde l'ignorerait.

Mon énergie fit sur elle une impression salutaire et elle me traita désormais avec une faveur marquée. Elle avait des attentions, des petits soins, des délicatesses pour moi, et même une certaine tendresse brusque qui ne me déplaisait point. Quelquefois, dans mes heures de gaieté, je l'embrassais par surprise, rien que pour la forte giflle qu'elle me lançait aussitôt. Quand j'arrivais à baisser la tête assez vite, sa main partie passait par-dessus moi avec la rapidité d'une balle, et je riais comme un fou en me sauvant, tandis qu'elle criait: "Ah! la canaille! je vous revaudrai ça."

Nous étions devenus une paire d'amis.

Mais voilà que je fis connaissance, sur le trottoir, d'une fillette employée dans un magasin.

Vous savez ce que sont ces amourettes de Paris. Un jour, comme on allait à l'école, on rencontre une jeune personne en cheveux qui se promène au bras d'une amie avant de rentrer au travail. On échange un regard, et on sent en soi cette petite secousse que vous donne l'oeil de certaines femmes. C'est là une des choses charmantes de la vie, ces rapides sympathies physiques que fait éclore une rencontre, cette légère et délicate séduction qu'on subit tout à coup au frôlement d'un être né pour nous plaire et pour être aimé de nous. Il sera



aimé peu ou beaucoup, qu'importe? Il est dans sa nature de répondre au secret désir d'amour de la vôtre. Dès la première fois que vous apercevez ce visage, cette bouche, ces cheveux, ce sourire, vous sentez leur charme entrer en vous avec une joie douce et délicieuse, vous sentez une sorte de bien-être heureux vous pénétrer, et l'éveil subit d'une tendresse encore confuse qui vous pousse vers cette femme inconnue. Il semble qu'il y ait en elle un appel auquel vous répondez, une attirance qui vous sollicite; il semble qu'on la connaît depuis longtemps, qu'on l'a déjà vue, qu'on sait ce qu'elle pense.

Le lendemain, à la même heure, on repasse par la même rue. On la revoit. Puis on revient le jour suivant, et encore le jour suivant. On se parle enfin. Et l'amourette suit son cours, régulier comme une maladie.

Donc, au bout de trois semaines, j'en étais avec Emma à la période qui précède la chute. La chute même aurait eu lieu plus tôt si j'avais su en quel endroit la provoquer. Mon amie vivait en famille et refusait avec une énergie singulière de franchir le seuil d'un hôtel meublé. Je me creusais la tête pour trouver un moyen, une ruse, une occasion. Enfin, je pris un parti désespéré et je me décidai à la faire monter chez moi, un soir, vers onze heures, sous prétexte d'une tasse de thé. Mme Kergaran se couchait tous les jours à dix heures. Je pourrais donc rentrer sans bruit au moyen de mon passe-partout, sans éveiller aucune attention. Nous redescendrions de la même manière au bout d'une heure ou deux.

Emma accepta mon invitation après s'être fait un peu prier.

Je passai une mauvaise journée. Je n'étais point tranquille. Je craignais des complications, une catastrophe, quelque épouvantable scandale. Le soir vint. Je sortis et j'entrai dans une brasserie où j'absorbai deux tasses de café et quatre ou cinq petits verres pour me donner du courage. Puis j'allai faire un tour sur le boulevard Saint-Michel. J'entendis sonner dix heures, dix heures et demie. Et je me dirigeai, à pas lents, vers le lieu de notre rendez-vous. Elle m'attendait déjà. Elle prit mon bras avec une allure câline et nous voilà partis, tout doucement, vers ma demeure. A mesure que j'approchais de la porte, mon angoisse allait croissant. Je pensais: "Pourvu que Mme Kergaran soit couchée."

Je dis à Emma deux ou trois fois: "Surtout, ne faites point de bruit dans l'escalier."

Elle se mit à rire: "Vous avez donc bien peur d'être entendu?"

- Non, mais je ne veux pas réveiller mon voisin qui est gravement malade."

Voici la rue des Saints-Pères: J'approche de mon logis avec cette appréhension qu'on a en se rendant chez un dentiste. Toutes les fenêtres sont sombres. On dort sans doute. Je respire. J'ouvre la porte avec des précautions de voleur. Je fais entrer ma compagne, puis je referme, et je monte l'escalier sur la pointe des pieds en retenant mon souffle et en allumant des allumettes bougies pour que la jeune fille ne fasse point quelque faux pas.

En passant devant la chambre de la patronne je sens que mon coeur bat à coups précipités. Enfin, nous voici au second étage, puis au troisième, puis au cinquième. J'entre chez moi. Victoire!

Cependant, je n'osais parler qu'à voix basse et j'ôtai mes bottines pour ne faire aucune bruit. Le thé, préparé sur une lampe à esprit de vin, fut bu sur le coin de ma commode. Puis je devins pressant... pressant..., et peu à peu, comme dans un jeu, j'enlevais un à un les vêtements de mon amie, qui cédait en résistant, rouge, confuse, retardant toujours l'instant fatal et charmant.

Elle n'avait plus, ma foi, qu'un court jupon blanc quand ma porte s'ouvrit d'un seul coup, et Mme Kergaran parut, une bougie à la main, exactement dans le même costume qu'Emma.

J'avais fait un bond loin d'elle et je restais debout effaré, regardant les deux femmes qui se dévisageaient. Qu'allait-il se passer?

La patronne prononça d'un ton hautain que je ne lui connaissais pas: "Je ne veux pas de filles dans ma maison, monsieur Kervelen."

Je balbutiai: "Mais, madame Kergaran, mademoiselle n'est que mon amie. Elle venait prendre une tasse de thé."

La grosse femme reprit: "On ne se met pas en chemise pour prendre une tasse de thé. Vous allez faire partir tout de suite cette personne."

Emma, consternée, commençait à pleurer en se cachant la figure dans sa jupe. Moi, je perdais la tête, ne sachant que faire ni que dire. La patronne ajouta avec une irrésistible autorité: "Aidez mademoiselle à se rhabiller et reconduisez-la tout de suite."

Je n'avais pas autre chose à faire, assurément, et je ramassai la robe tombée en rond, comme un ballon crevé, sur le parquet, puis je la passai sur la tête de la fillette, et je m'efforçai de l'agrafer, de l'ajuster, avec une peine infinie. Elle m'aidait, en pleurant toujours, affolée, se hâtant, faisant toutes sortes d'erreurs, ne sachant plus retrouver les cordons ni les boutons; et Mme Kergaran impassible, debout, sa bougie à la main, nous éclairait dans une pose sévère de justicier.

Emma maintenant précipitait ses mouvements, se couvrait éperdument, nouait, épinglait, lançait, rattachait avec furie, harcelée par un impérieux besoin de fuir; et sans même boutonner ses bottines, elle passa en courant devant la patronne et s'élança dans l'escalier. Je la suivais en savates, à moitié dévêtu moi-même, répétant: "Mademoiselle, écoutez, Mademoiselle."

Je sentais bien qu'il fallait lui dire quelque chose, mais je ne trouvais rien. Je la rattrapai juste à la porte de la rue, et je voulus lui prendre le bras, mais elle me repoussa violemment, balbutiant d'une voix basse et nerveuse: "Laissez-moi...laissez-moi, ne me touchez pas."

Et elle se sauva dans la rue en refermant la porte derrière elle.

Je me retournai. Mme Kergaran était restée au haut du premier étage, et je remontai les marches à pas lents, m'attendant à tout, et prêt à tout.

La chambre de la patronne était ouverte, elle m'y fit entrer en prononçant d'un ton sévère: "J'ai à vous parler, monsieur Kervelen."

Je passai devant elle en baissant la tête. Elle posa sa bougie sur la cheminée puis, croisant ses bras sur sa puissante poitrine que couvrait mal une fine camisole blanche:

"Ah çà, monsieur Kervelen, vous prenez donc ma maison pour une maison publique!"

Je n'étais pas fier. Je murmurai: "Mais non, madame Kergaran. Il ne faut pas vous fâcher, voyons, vous savez bien ce que c'est qu'un jeune homme."

Elle répondit: "Je sais que je ne veux pas de créature chez moi, entendez-vous. Je sais que je ferai respecter mon toit, et la réputation de ma maison, entendez-vous? Je sais..."

Elle parla pendant vingt minutes au moins, accumulant les raisons sur les indignations, m'accablant sous l'honorabilité de sa maison, me lardant de reproches mordants.

Moi (l'homme est un singulier animal), au lieu de l'écouter, je la regardais. Je n'entendais plus un mot, mais plus un mot. Elle avait une poitrine superbe, la gaillarde, ferme, blanche et grasse, un peu grosse peut-être, mais tentante à faire passer des frissons dans le dos. Je ne me serais jamais douté vraiment qu'il y eût pareilles choses sous la robe de laine de la

patronne. Elle semblait rajeunie de dix ans, en déshabillé. Et voilà que je me sentais tout drôle, tout... Comment dirai-je?... tout remué. Je retrouvais brusquement devant elle ma situation... interrompue un quart d'heure plus tôt dans ma chambre.

Et, derrière elle, là-bas, dans l'alcôve, je regardais son lit. Il était entr'ouvert, écrasé, montrant, par le trou creusé dans les draps, la pesée du corps qui s'était couché là. Et je pensais qu'il devait faire très bon et très chaud là-dedans, plus chaud que dans un autre lit. Pourquoi plus chaud? Je n'en sais rien, sans doute à cause de l'opulence des chairs qui s'y étaient reposées.

Quoi de plus troublant et de plus charmant qu'un lit défait? Celui-là me grisait, de loin, me faisait courir des frémissements sur la peau.

Elle parlait toujours, mais doucement maintenant, elle parlait en amie rude et bienveillante qui ne demande plus qu'à pardonner.

Je balbutiai: "Voyons... voyons... madame Kergaran... voyons..." Et comme elle s'était tue pour attendre ma réponse, je la saisis dans mes deux bras et je me mis à l'embrasser, mais à l'embrasser, comme un affamé, comme un homme qui attend ça depuis longtemps.

Elle se débattait, tournait la tête, sans se fâcher trop fort, répétant machinalement selon son habitude: "Oh! la canaille... la canaille... la ca..."

Elle ne put pas achever le mot, je l'avais enlevée d'un effort, et je l'emportais, serrée contre moi. On est rudement vigoureux, allez, en certains moments!

Je rencontrai le bord du lit, et je tombai dessus sans la lâcher...

Il y faisait en effet fort bon et fort chaud dans son lit.

Une heure plus tard, la bougie s'étant éteinte, la patronne se leva pour allumer l'autre. Et comme elle revenait se glisser à mon côté, enfonçant sous les draps sa jambe ronde et forte, elle prononça d'une voix câline, satisfaite, reconnaissante peut-être: "Oh!... la canaille!... la canaille!..."

## Souvenir

Comme il m'en vient des souvenirs de jeunesse sous la douce caresse du premier soleil! Il est un âge où tout est bon, gai, charmant, grisant. Qu'ils sont exquis les souvenirs des anciens printemps!

Vous rappelez-vous, vieux amis, mes frères, ces années de joie où la vie n'était qu'un triomphe et qu'un rire? Vous rappelez-vous les jours de vagabondage autour de Paris, notre radieuse pauvreté, nos promenades dans les bois reverdis, nos ivresses d'air bleu dans les cabarets au bord de la Seine, et nos aventures d'amour si banales et si délicieuses?

J'en veux dire une de ces aventures. Elle date de douze ans et me paraît déjà si vieille, si vieille, qu'elle me semble maintenant à l'autre bout de ma vie, avant le tournant, ce vilain tournant d'où j'ai aperçu tout à coup la fin du voyage.

J'avais alors vingt-cinq ans. Je venais d'arriver à Paris; j'étais employé dans un ministère, et les dimanches m'apparaissaient comme des fêtes extraordinaires, pleines d'un bonheur exubérant, bien qu'il ne se passât jamais rien d'étonnant.

C'est tous les jours dimanche, aujourd'hui. Mais je regrette le temps où je n'en avais qu'un par semaine. Qu'il était bon! J'avais six francs à dépenser!

Je m'éveillai tôt, ce matin-là, avec cette sensation de liberté que connaissent si bien les employés, cette sensation de délivrance, de repos, de tranquillité, d'indépendance.

J'ouvris ma fenêtre. Il faisait un temps admirable. Le ciel tout bleu s'étalait sur la ville, plein de soleil et d'hirondelles.

Je m'habillai bien vite et je partis, voulant passer la journée dans les bois, à respirer les feuilles; car je suis d'origine campagnarde, ayant été élevé dans l'herbe et sous les arbres.

Paris s'éveillait, joyeux, dans la chaleur et la lumière. Les façades des maisons brillaient; les serins des concierges s'égosillaient dans leurs cages, et une gaieté courait la rue, éclairait les visages, mettait un rire partout, comme un contentement mystérieux des êtres et des choses sous le clair soleil levant.

Je gagnai la Seine pour prendre l'Hirondelle qui me déposerait à Saint-Cloud.

Comme j'aimais cette attente du bateau sur le ponton. Il me semblait que j'allais partir pour le bout du monde, pour des pays nouveaux et merveilleux. Je le voyais apparaître, ce bateau, là-bas, là-bas, sous l'arche du second pont, tout petit, avec son panache de fumée, puis plus gros, plus gros, grandissant toujours; et il prenait en mon esprit des allures de paquebot.

Il accostait et je montais.

Des gens endimanchés étaient déjà dessus, avec des toilettes voyantes, des rubans éclatants et de grosses figures écarlates. Je me plaçais tout à l'avant, debout, regardant fuir les quais, les arbres, les maisons, les ponts. Et soudain j'apercevais le grand viaduc du Point-du-Jour qui barrait le fleuve. C'était la fin de Paris, le commencement de la campagne, et la Seine soudain, derrière la double ligne des arches, s'élargissait comme si on lui, eût rendu l'espace et la liberté, devenait tout à coup le beau fleuve paisible qui va couler à travers les plaines, au pied des collines boisées, au milieu des champs, au bord des forêts.

Après avoir passé entre deux îles, l'Hirondelle suivit un coteau tournant dont la verdure était pleine de maisons blanches. Une voix annonça: "Bas-Meudon", puis plus loin: "Sèvres", et, plus loin encore "Saint-Cloud".

Je descendis. Et je suivis à pas pressés, à travers la petite ville, la route qui gagne les bois. J'avais emporté une carte des environs de Paris pour ne point me perdre dans les chemins qui traversent en tous sens ces petites forêts où se promènent les Parisiens.

Dès que je fus à l'ombre, j'étudiai mon itinéraire qui me parut d'ailleurs d'une simplicité parfaite. J'allais tourner à droite, puis à gauche, puis encore à gauche et j'arriverais à Versailles à la nuit, pour dîner.

Et je me mis à marcher lentement, sous les feuilles nouvelles, buvant cet air savoureux que parfument les bourgeons et les sèves. J'allais à petits pas, oublieux des paperasses, du bureau, du chef, des collègues, des dossiers, et songeant à des choses heureuses qui ne pouvaient manquer de m'arriver, à tout l'inconnu voilé de l'avenir. J'étais traversé par mille souvenirs d'enfance que ces senteurs de campagne réveillaient en moi, et j'allais, tout imprégné du charme odorant, du charme vivant, du charme palpitant des bois attiédés par le grand soleil de juin.

Parfois, je m'asseyais pour regarder, le long d'un talus, toutes sortes de petites fleurs dont je savais les noms depuis longtemps. Je les reconnaissais toutes comme si elles eussent été justement celles mêmes vues autrefois au pays. Elles étaient jaunes, rouges, violettes, fines, mignonnes, montées sur de longues tiges ou collées contre terre. Des insectes de toutes couleurs et de toutes formes, trapus, allongés, extraordinaires de construction, des monstres effroyables et microscopiques, faisaient paisiblement des ascensions de brins d'herbe qui

ployaient sous leur poids.

Puis je dormis quelques heures dans un fossé et je repartis reposé, fortifié par ce somme.

Devant moi, s'ouvrit une ravissante allée, dont le feuillage un peu grêle laissait pleuvoir partout sur le sol des gouttes de soleil qui illuminaient des marguerites blanches. Elle s'allongeait interminablement, vide et calme. Seul, un gros frelon solitaire et bourdonnant la suivait, s'arrêtant parfois pour boire une fleur qui se penchait sous lui, et repartant presque aussitôt pour se reposer encore un peu plus loin. Son corps énorme semblait en velours brun rayé de jaune, porté par des ailes transparentes et démesurément petites.

Mais tout à coup j'aperçus au bout de l'allée deux personnes, un homme et un femme qui venaient vers moi. Ennuyé d'être troublé dans ma promenade tranquille, j'allais m'enfoncer dans les taillis quand il me sembla qu'on m'appelait. La femme en effet agitait son ombrelle, et l'homme, en manches de chemise, la redingote sur un bras, élevait l'autre en signe de détresse.

J'allai vers eux. Ils marchaient d'une allure pressée, très rouges tous deux, elle à petits pas rapides, lui à longues enjambée. On voyait sur leur visage de la mauvaise humeur et de la fatigue.

La femme aussitôt me demanda:

"Monsieur, pouvez-vous me dire où nous sommes? mon imbécile de mari nous a perdus en prétendant connaître parfaitement ce pays."

Je répondis avec assurance:

"Madame, vous allez vers Saint-Cloud et vous tournez le dos à Versailles."

Elle reprit, avec un regard de pitié irritée pour son époux:

"Comment! nous tournons le dos à Versailles? Mais c'est justement là que nous voulons dîner.

- Moi aussi, Madame, j'y vais." Elle prononça plusieurs fois, en haussant les épaules:

"Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu!" avec ce ton de souverain mépris qu'ont les femmes pour exprimer leur exaspération.

Elle était toute jeune, jolie, brune, avec une ombre de moustache sur les lèvres.

Quant à lui, il suait et s'essuyait le front. C'était assurément un ménage de petits bourgeois parisiens. L'homme semblait atterré, éreinté et désolé.

Il murmura:

"Mais, ma bonne amie... c'est toi..."

Elle ne le laissa pas achever:

"C'est moi!... Ah! c'est moi maintenant. Est-ce moi qui ai voulu partir sans renseignements en prétendant que je me retrouverais toujours? Est-ce moi qui ai voulu prendre à droite au haut de la côte, en affirmant que je reconnaissais le chemin? Est-ce moi qui me suis chargée de Cachou..."

Elle n'avait point achevé de parler, que son mari, comme s'il eût été pris de folie, poussa un cri perçant, un long cri de sauvage qui ne pourrait s'écrire en aucune langue, mais qui ressemblait à tiiitiit.

La jeune femme ne parut ni s'étonner, ni s'émouvoir, et reprit:

"Non, vraiment, il y a des gens trop stupides, qui prétendent toujours tout savoir. Est-ce moi qui ai pris, l'année dernière, le train de Dieppe, au lieu de prendre celui du Havre, dis, est-ce moi? Est-ce moi qui ai parié que M. Letourneur demeurerait rue des Martyrs?... Est-ce moi qui ne voulais pas croire que Céleste était une voleuse?..."

Et elle continuait avec furie, avec une vélocité de langue surprenante, accumulant les accusations les plus diverses, les plus inattendues et les plus accablantes, fournies par toutes les situations intimes de l'existence commune, reprochant à son mari tous ses actes, toutes ses idées, toutes ses allures, toutes ses tentatives, tous ses efforts, sa vie depuis leur mariage jusqu'à l'heure présente.

Il essayait de l'arrêter, de la calmer et bégayait:

"Mais, ma chère amie... c'est inutile... devant Monsieur... Nous nous donnons en spectacle... Cela n'intéresse pas Monsieur..."

Et il tournait des yeux lamentables vers les taillis, comme s'il eût voulu en sonder la profondeur mystérieuse et paisible, pour s'élancer en dedans, fuir, se cacher à tous les regards, et, de temps en temps, il poussait un nouveau cri, un tiitiit prolongé, suraigu. Je pris cette habitude pour une maladie nerveuse.

La jeune femme, tout à coup, se tournant vers moi, et changeant de ton avec un très singulière rapidité, prononça:

"Si Monsieur veut bien le permettre, nous ferons route avec lui pour ne pas nous égare de nouveau et nous exposer à coucher dans le bois."

Je m'inclinai; elle prit mon bras et elle se mit à parler de mille choses, d'elle, de sa vie, de sa famille, de son commerce. Ils étaient gantiers rue Saint-Lazare.

Son mari marchait à côté d'elle, jetant toujours des regards de fou dans l'épaisseur des arbres, et criant tiitiit de moment en moment.

A la fin, je lui demandai:

"Pourquoi criez-vous comme ça?"

Il répondit d'un air consterné, désespéré:

"C'est mon pauvre chien que j'ai perdu.

- Comment? Vous avez perdu votre chien?

- Oui. Il avait à peine un an. Il n'était jamais sorti de la boutique. J'ai voulu le prendre pour le promener dans les bois. Il n'avait jamais vu d'herbes ni de feuilles; et il est devenu comme fou. Il s'est mis à courir en aboyant et il a disparu dans la forêt. Il faut dire aussi qu'il avait eu très peur du chemin de fer; cela avait pu lui faire perdre le sens. J'ai eu beau l'appeler, il n'est pas revenu. Il va mourir de faim là-dedans."

La jeune femme, sans se tourner vers son mari, articula:

"Si tu lui avais laissé son attache, cela ne serait pas arrivé. Quand on est bête comme toi, on n'a pas de chien."

Il murmura timidement:

"Mais, ma chère amie, c'est toi..."

Elle s'arrêta net; et, le regardant dans les yeux comme si elle allait les lui arracher, elle recommença à lui jeter au visage des reproches sans nombre.

Le soir tombait. Le voile de brume qui couvre la campagne au crépuscule se déployait lentement; et une poésie flottait, faite de cette sensation de fraîcheur particulière et charmante qui emplit les bois à l'approche de la nuit.

Tout à coup, le jeune homme s'arrêta, et se tâtant le corps fiévreusement:

"Oh! je crois que j'ai..."

Elle le regardait:

"Eh bien, quoi!

- Je n'ai pas fait attention que j'avais ma redingote sur mon bras.

- Eh bien!

- J'ai perdu mon portefeuille... mon argent était dedans..."

Elle frémit de colère, et suffoqua d'indignation.

"Il ne manquait plus que cela. Que tu es stupide! Mais que tu es stupide! Est-ce possible d'avoir épousé un idiot pareil! Eh bien va le chercher, et fais en sorte de le retrouver. Moi je vais gagner Versailles avec Monsieur. Je n'ai pas envie de coucher dans le bois."

Il répondit doucement:

"Oui, mon amie; où vous retrouverai-je?"

On m'avait recommandé un restaurant. Je l'indiquai.

Le mari se retourna, et, courbé vers la terre que son oeil anxieux parcourait, criant: Tiiitiit à tout moment, il s'éloigna.

Il fut longtemps à disparaître; l'ombre, plus épaisse, l'effaçait dans le lointain de l'allée. On ne distingua bientôt plus la silhouette de son corps; mais on entendit longtemps son tiiit tiiit, tiiit tiiit lamentable, plus aigu à mesure que la nuit se faisait plus noire.

Moi, j'allais d'un pas vif, d'un pas heureux dans la douceur du crépuscule, avec cette petite femme inconnue qui s'appuyait sur mon bras.

Je cherchais des mots galants sans en trouver. Je demeurais muet, troublé, ravi.

Mais une grand'route soudain coupa notre allée. J'aperçus à droite, dans un vallon, toute une ville.

Qu'était donc ce pays?

Un homme passait. Je l'interrogeai. Il répondit:

"Bougival."

Je demeurai interdi:

"Comment Bougival? Vous êtes sûr?"

- Parbleu, j'en suis!"

La petite femme riait comme une folle.

Je proposai de prendre une voiture pour gagner Versailles. Elle répondit:

"Ma foi non. C'est trop drôle, et j'ai trop faim. Je suis bien tranquille au fond; mon mari se retrouvera toujours bien, lui. C'est tout bénéfice pour moi d'en être soulagée pendant quelques heures."

Nous entrâmes donc dans un restaurant au bord de l'eau, et j'osai prendre un cabinet particulier.

Elle se grisa, ma foi, fort bien, chanta, but du champagne, fit toutes sortes de folies... et même la plus grande de toutes.

Ce fut mon premier adultère.

### La confession

Quand le capitaine Hector-Marie de Fontenne épousa Mlle Laurine d'Estelle, les parents et amis jugèrent que cela ferait un mauvais ménage.

Mlle Laurine, jolie, mince, frêle, blonde et hardie, avait à douze ans, l'assurance d'une femme de trente. C'était une de ces petites Parisiennes précoces qui semblent nées avec toute la science de la vie, avec toutes les ruses de la femme, avec toutes les audaces de pensée, avec cette profonde astuce et cette souplesse d'esprit qui font que certains êtres paraissent fatalement destinés, quoi qu'ils fassent, à jouer et à tromper les autres. Toutes leurs actions semblent préméditées, toutes leurs démarches calculées, toutes leurs paroles soigneusement pesées, leur existence n'est qu'un rôle qu'ils jouent vis-à-vis de leurs semblables.

Elle était charmante aussi; très rieuse, rieuse à ne savoir se retenir ni se calmer quand une chose lui semblait amusante et drôle. Elle riait au nez des gens de la façon la plus impudente, mais avec tant de grâce qu'on ne se fâchait jamais.

Elle était riche, fort riche. Un prêtre servit d'intermédiaire pour lui faire épouser le capitaine de Fontenne. Elevé dans une maison religieuse, de la façon la plus austère, cet officier avait apporté au régiment des moeurs de cloître, des principes très raides et une intolérance complète. C'était un de ces hommes qui deviennent infailliblement des saints ou des nihilistes, chez qui les idées s'installent en maîtresses absolues, dont les croyances sont inflexibles et les résolutions inébranlables.

C'était un grand garçon brun, sérieux, sévère, naïf, d'esprit simple, court et obstiné, un de ces hommes qui passent dans la vie sans jamais en comprendre les dessous, les nuances et les subtilités, qui ne devinent rien, ne soupçonnent rien, et n'admettent pas qu'on pense, qu'on juge, qu'on croie et qu'on agisse autrement qu'eux.

Mlle Laurine le vit, le pénétra tout de suite et l'accepta pour mari.

Ils firent un excellent ménage. Elle fut souple, adroite et sage, sachant se montrer telle qu'elle devait être, toujours prête aux bonnes oeuvres et aux fêtes, assidue à l'église et au théâtre, mondaine et rigide, avec un petit air d'ironie, avec une lueur dans l'oeil en causant gravement avec son grave époux. Elle lui racontait ses entreprises charitables avec tous les abbés de la paroisse et des environs, et elle profitait de ces pieuses occupations pour demeurer dehors du matin au soir.

Mais quelquefois, au milieu du récit de quelque acte de bienfaisance, un fou rire la saisissait tout d'un coup, un rire nerveux impossible à contenir. Le capitaine demeurait surpris, inquiet, un peu choqué en face de sa femme qui suffoquait. Quand elle s'était un peu calmée, il demandait: "Qu'est-ce que vous avez donc, Laurine?" Elle répondait: "Ce n'est rien! Le souvenir d'une drôle de chose qui m'est arrivée." Et elle racontait une histoire quelconque.

Or, pendant l'été de 1883, le capitaine Hector de Fontenne prit part aux grandes manoeuvres du 32e corps d'armée.



Un soir, comme on campait aux abords d'une ville, après dix jours de tente et de rase campagne, dix jours de fatigue et de privations, les camarades du capitaine résolurent de faire un bon dîner.

M. de Fontenne refusa d'abord de les accompagner; puis, comme son refus les surprenait, il consentit.

Son voisin de table, le commandant de Favré, tout en causant des opérations militaires, seule chose qui passionnât le capitaine, lui versait à boire coup sur coup. Il avait fait très chaud dans le jour, une chaleur lourde, desséchante, altérante; et le capitaine buvait sans y songer, sans s'apercevoir que, peu à peu, une gaieté nouvelle entraînait en lui, une certaine joie vive, brûlante, un bonheur d'être, plein de désirs éveillés, d'appétits inconnus, d'attentes indéfinies.

Au dessert il était gris. Il parlait, riait, s'agitait, saisi par une ivresse bruyante, une ivresse folle d'homme ordinairement sage et tranquille.

On proposa d'aller finir la soirée au théâtre; il accompagna ses camarades. Un d'eux reconnut une actrice qu'il avait aimée; et un souper fut organisé où assista une partie du personnel féminin de la troupe.

Le capitaine se réveilla le lendemain dans une chambre inconnue et dans les bras d'une petite femme blonde qui lui dit en le voyant ouvrir les yeux: "Bonjour, mon gros chat!"

Il ne comprit pas d'abord; puis, peu à peu, ses souvenirs lui revinrent, un peu troublés cependant.

Alors il se leva sans dire un mot, s'habilla et vida sa bourse sur la cheminée.

Une honte le saisit quand il se vit debout, en tenue, sabre au côté, dans ce logis meublé, aux rideaux fripés, dont le canapé, marbré de taches, avait une allure suspecte, et il n'osait pas s'en aller, descendre l'escalier où il rencontrerait des gens, passer devant le concierge, et surtout sortir dans la rue sous les yeux des passants et des voisins.

La femme répétait sans cesse: "Qu'est-ce qui te prend? As-tu perdu ta langue? Tu l'avais pourtant bien pendue hier soir! en voilà un mufle!"

Il la salua avec cérémonie, et, se décidant à la fuite, regagna son domicile à grands pas, persuadé qu'on devinait à ses manières, à sa tenue, à son visage, qu'il sortait de chez une fille.

Et le remords le tenailla, un remords harassant d'homme rigide et scrupuleux.

Il se confessa, communia; mais il demeurait mal à l'aise, poursuivi par le souvenir de sa chute et par le sentiment d'une dette, d'une dette sacrée contractée envers sa femme.

Il ne la revit qu'au bout d'un mois, car elle avait été passer chez ses parents le temps des manoeuvres.

Elle vint à lui les bras ouverts, le sourire aux lèvres. Il la reçut avec une attitude embarrassée de coupable; et jusqu'au soir, il s'abstint presque de lui parler.

Dès qu'ils se trouvèrent seuls, elle lui demanda:

"Qu'est-ce que vous avez donc, mon ami, je vous trouve très changé."

Il répondit, d'un ton gêné:

"Mais je n'ai rien, ma chère, absolument rien."

- Pardon, je vous connais bien, et je suis sûre que vous avez quelque chose, un souci, un chagrin, un ennui, que sais-je?

- Eh bien, oui, j'ai un souci.

- Ah! Et lequel?

- Il m'est impossible de vous le dire.

- A moi? Pourquoi ça? Vous m'inquiétez.

- Je n'ai pas de raisons à vous donner. Il m'est impossible de vous le dire."

Elle s'était assise sur une causeuse, et il marchait, lui, de long en large, les mains derrière le dos, en évitant le regard de sa femme. Elle reprit:

"Voyons, il faut alors que je vous confesse, c'est mon devoir; et que j'exige de vous la vérité; c'est mon droit. Vous ne pouvez pas plus avoir de secret pour moi que je ne puis en avoir pour vous."

Il prononça, tout en lui tournant le dos, encadré dans la haute fenêtre: "Ma chère, il est des choses qu'il vaut mieux ne pas dire. Celle qui me tracasse est de ce nombre."

Elle se leva, traversa la chambre, le prit par le bras et, l'ayant forcé à se retourner, lui posa les deux mains sur les épaules, puis souriante, câline, les yeux levés:

"Voyons, Marie (elle l'appelait Marie aux heures de tendresse), vous ne pouvez me rien cacher. Je croirais que vous avez fait quelque chose de mal."

Il murmura: "J'ai fait quelque chose de très mal." Elle dit avec gaieté:

"Oh! si mal que cela? Ca m'étonne beaucoup de vous!"

Il répondit vivement: "Je ne vous dirai rien. C'est inutile d'insister."

Mais elle l'attira jusqu'au fauteuil, le força à s'asseoir dedans, s'assit elle-même sur sa jambe droite, et baisant d'un petit baiser léger, d'un baiser rapide, ailé, le bout frisé de sa moustache:

"Si vous ne me dites rien, nous serons fâchés pour toujours."

Il murmura, déchiré par les remords et torturé d'angoisse: "Si je vous disais ce que j'ai fait, vous ne me le pardonneriez jamais.

- Au contraire, mon ami, je vous pardonnerai tout de suite.

- Non, c'est impossible.

- Je vous le promets.

- Je vous dis que c'est impossible.

- Je vous jure de vous pardonner.

- Non, ma chère Laurine, vous ne le pourriez pas.

- Que vous êtes naïf, mon ami, pour ne pas dire niais! En refusant de me dire ce que vous avez fait, vous me laisseriez croire à des choses abominables; et j'y penserai toujours, et je vous en voudrai autant de votre silence que de votre forfait inconnu. Tandis que si vous parlez bien franchement, j'aurai oublié dès demain.

- C'est que...

- Quoi?"

Il rougit jusqu'aux oreilles, et d'une voix sérieuse:

"Je me confesse à vous comme je me confesserais à un prêtre, Laurine."

Elle eut sur les lèvres ce rapide sourire qu'elle prenait parfois en l'écoutant, et d'un ton un peu moqueur:

"Je suis tout oreilles."

Il reprit:

"Vous savez, ma chère, comme je suis sobre. Je ne bois que de l'eau rougie, et jamais de liqueurs, vous le savez.

- Oui, je le sais.

- Eh bien, figurez-vous que, vers la fin des grandes manoeuvres, je me suis laissé aller à boire un peu, un soir, étant très altéré, très fatigué, très las et...

- Vous vous êtes grisé? Fi, que c'est laid!

- Oui, je me suis grisé."

Elle avait pris un air sévère:

"Mais là, tout à fait grisé, avouez-le, grisé à ne plus marcher, dites?"

- Oh! non, pas tant que ça. J'avais perdu la raison, mais non l'équilibre. Je parlais, je riais, j'étais fou."

Comme il se taisait, elle demanda:

"C'est tout?"

- Non.

- Ah! et... après?"

- Après... j'ai... j'ai commis une infamie."

Elle le regardait, inquiète, un peu troublée, émue aussi. "Quoi donc, mon ami?"

- Nous avons soupé avec... avec des actrices... et je ne sais comment cela s'est fait, je vous ai trompée, Laurine!"

Il avait prononcé cela d'un ton grave, solennel.

Elle eut une petite secousse, et son oeil s'éclaira d'une gaieté brusque, d'une gaieté profonde, irrésistible.

Elle dit: "Vous... vous... vous m'avez..."

Et un petit rire sec, nerveux, cassé, lui glissa entre les dents par trois fois, qui lui coupait la parole.

Elle essayait de reprendre son sérieux; mais chaque fois qu'elle allait prononcer un mot, le rire frémissait au fond de sa gorge, jaillissait, vite arrêté, repartant toujours, repartant comme le gaz d'une bouteille de champagne débouchée dont on ne peut retenir la mousse. Elle mettait la main sur ses lèvres pour se calmer, pour enfoncer dans sa bouche cette crise malheureuse de gaieté; mais le rire lui coulait entre les doigts, lui secouait la poitrine, s'élançait malgré elle. Elle bégayait: "Vous... vous... m'avez trompée... - Ah!... ah! ah! ah!... ah! ah! ah!"

Et elle le regardait d'un air singulier, si railleur, malgré elle, qu'il demeurait interdit, stupéfait.

Et tout d'un coup, n'y tenant plus, elle éclata... Alors elle se mit à rire, d'un rire qui ressemblait à une attaque de nerfs. De petits cris saccadés lui sortaient de la bouche, venus, semblait-il, du fond de la poitrine; et, les deux mains appuyées sur le creux de son estomac, elle avait de longues quintes jusqu'à étouffer, comme les quintes de toux dans la coqueluche.

Et chaque effort qu'elle faisait pour se calmer amenait un nouvel accès, chaque parole qu'elle voulait dire la faisait se tordre plus fort.

"Mon... mon... mon... pauvre ami... ah! ah! ah!... ah! ah! ah!"

Il se leva, la laissant seule sur le fauteuil, et devenant soudain très pâle, il dit:

"Laurine, vous êtes plus qu'inconvenante."

Elle balbutia, dans un délire de gaieté:

"Que... que voulez-vous... je... je... je ne peux pas... que... que vous êtes drôle... ah! ah! ah! ah!..."

Il devenait livide et la regardait maintenant d'un oeil fixe où une pensée étrange s'éveillait. Tout d'un coup, il ouvrit la bouche pour crier quelque chose, mais ne dit rien, tourna sur ses talons, et sortit en tirant la porte.

Laurine, pliée en deux, épuisée, défaillante, riait encore d'un rire mourant, qui se ranimait par moments comme la flamme d'un incendie presque éteint.

Yvette

I

En sortant du Café-Riche, Jean de Servigny dit à Léon Saval:

- Si tu veux, nous irons à pied. Le temps est trop beau pour prendre un fiacre.

Et son ami répondit:

- Je ne demande pas mieux.

Jean reprit:

- Il est à peine onze heures, nous arriverons beaucoup avant minuit, allons donc doucement.

Une cohue agitée grouillait sur le boulevard, cette foule des nuits d'été qui remue, boit, murmure et coule comme un fleuve, pleine de bien-être et de joie. De place en place, un café jetait une grande clarté sur le tas de buveurs assis sur le trottoir devant les petites tables couvertes de bouteilles et de verres, encombrant le passage de leur foule pressée. Et sur la chaussée, les fiacres aux yeux rouges, bleus ou verts, passaient brusquement dans la lueur vive de la devanture illuminée, montrant une seconde la silhouette maigre et trottinante du cheval, le profil élevé du cocher, et le coffre sombre de la voiture. Ceux de l'Urbaine faisaient des taches claires et rapides avec leurs panneaux jaunes frappés par la lumière.

Les deux amis marchaient d'un pas lent, un cigare à la bouche, en habit, le pardessus sur le bras, une fleur à la boutonnière et le chapeau un peu sur le côté, comme on le porte quelquefois, par nonchalance, quand on a bien dîné et quand la brise est tiède.

Ils étaient liés depuis le collège par une affection étroite, dévouée, solide.

Jean de Servigny, petit, svelte, un peu chauve, un peu frêle, très élégant, la moustache frisée, les yeux clairs, la lèvre fine, était un de ces hommes de nuit qui semblent nés et grandis sur le boulevard, infatigable bien qu'il eût toujours l'air exténué, vigoureux bien que

pâle, un de ces minces Parisiens en qui le gymnase, l'escrime, les douches et l'étuve ont mis une force nerveuse et factice. Il était connu par ses noces autant que par son esprit, par sa fortune, par ses relations, par cette sociabilité, cette amabilité, cette galanterie mondaine, spéciales à certains hommes.

Vrai Parisien, d'ailleurs, léger, sceptique, changeant, entraînable, énergique et irrésolu, capable de tout et de rien, égoïste par principe et généreux par élans, il mangeait ses rentes avec modération et s'amusait avec hygiène. Indifférent et passionné, il se laissait aller et se reprenait sans cesse, combattu par des instincts contraires et cédant à tous pour obéir, en définitive, à sa raison de viveur dégourdi dont la logique de girouette consistait à suivre le vent et à tirer profit des circonstances sans prendre la peine de les faire naître.

Son compagnon Léon Saval, riche aussi, était un de ces superbes colosses qui font se retourner les femmes dans les rues. Il donnait l'idée d'un monument fait homme, d'un type de la race, comme ces objets modèles qu'on envoie aux expositions. Trop beau, trop grand, trop large, trop fort, il péchait un peu par excès de tout, par excès de qualités. Il avait fait d'innombrables passions.

Il demanda, comme ils arrivaient devant le Vaudeville: "As-tu prévenu cette dame que tu allais me présenter chez elle?"

Servigny se mit à rire.

"Prévenir la marquise Obardi! Fais-tu prévenir un cocher d'omnibus que tu monteras dans sa voiture au coin du boulevard?"

Saval, alors, un peu perplexe, demanda:

"Qu'est-ce donc au juste que cette personne?"

Et son ami répondit:

"Une parvenue, une rastaquouère, une drôlesse charmante; sortie on ne sait d'où, apparue un jour, on ne sait comment, dans le monde des aventuriers, et sachant y faire figure. Que nous importe d'ailleurs. On dit que son vrai nom, son nom de fille, car elle est restée fille à tous les titres, sauf au titre innocence, est Octavie Bardin, d'où Obardi, en conservant la première lettre du prénom, et en supprimant la dernière du nom.

C'est d'ailleurs une aimable femme, dont tu seras inévitablement l'amant, toi, de par ton physique. On n'introduit pas Hercule chez Messaline, sans qu'il se produise quelque chose. J'ajoute cependant que si l'entrée est libre en cette demeure, comme dans les bazars, on n'est pas strictement forcé d'acheter ce qui se débite dans la maison. On y tient l'amour et les cartes, mais on ne vous contraint ni à l'un ni aux autres. La sortie aussi est libre.

Elle s'installa dans le quartier de l'Etoile, quartier suspect, voici trois ans, et ouvrit ses salons à cette écume des continents qui vient exercer à Paris ses talents divers, redoutables et criminels.

J'allai chez elle! Comment? Je ne le sais plus. J'y allai, comme nous allons tous là-dedans, parce qu'on y joue, parce que les femmes sont faciles et les hommes malhonnêtes. J'aime ce monde de flibustiers à décorations variées, tous étrangers, tous nobles, tous titrés, tous inconnus à leurs ambassades, à l'exception des espions. Tous parlent de l'honneur à propos de bottes, citent leurs ancêtres à propos de rien, racontent leur vie à propos de tout, hâbleurs, menteurs, filous, dangereux comme leurs cartes, trompeurs comme leurs noms, braves parce qu'il le faut, à la façon des assassins qui ne peuvent dépouiller les gens qu'à la condition d'exposer leur vie. C'est l'aristocratie du bagne, enfin.

Je les adore. Ils sont intéressants à pénétrer, intéressants à connaître, amusants à entendre, souvent spirituels, jamais banals comme des fonctionnaires français. Leurs femmes sont toujours jolies, avec une petite saveur de coquinerie étrangère, avec le mystère de leur existence passée, passée peut-être à moitié dans une maison de correction. Elles ont en général des yeux superbes et des cheveux incomparables, le vrai physique de l'emploi, une grâce qui grise, une séduction qui pousse aux folies, un charme malsain, irrésistible! Ce sont des conquérantes à la façon des routiers d'autrefois, des rapaces, de vraies femelles d'oiseaux de proie. Je les adore aussi.

La marquise Obardi est le type de ces drôlesses élégantes. Mûre et toujours belle, charmeuse et féline, on la sent vicieuse jusque dans les moelles. On s'amuse beaucoup chez elle, on y joue, on y danse, on y soupe... on y fait enfin tout ce qui constitue les plaisirs de la vie mondaine."

Léon Saval demanda: "As-tu été ou es-tu son amant?"

Servigny répondit: "Je ne l'ai pas été, je ne le suis pas et je ne le serai point. Moi, je vais surtout dans la maison pour la fille.

- Ah! Elle a une fille?

- Si elle a une fille! Une merveille, mon cher. C'est aujourd'hui la principale attraction de cette caverne. Grande, magnifique, mûre à point, dix-huit ans, aussi blonde que sa mère est brune, toujours joyeuse, toujours prête pour les fêtes, toujours riant à pleine bouche et dansant à corps perdu. Qui l'aura? ou qui l'a eue? On ne sait pas. Nous sommes dix qui attendons, qui espérons.

Une fille comme ça, entre les mains d'une femme comme la marquise, c'est une fortune. Et elles jouent serré, les deux gaillardes. On n'y comprend rien. Elles attendent peut-être une occasion... meilleure... que moi. Mais, moi, je te réponds bien que je la saisirai... l'occasion, si je la rencontre.

Cette fille, Yvette, me déconcerte absolument, d'ailleurs. C'est un mystère. Si elle n'est pas le monstre d'astuce et de perversité le plus complet que j'aie jamais vu, elle est certes le phénomène d'innocence le plus merveilleux qu'on puisse trouver. Elle vit dans ce milieu infâme avec une aisance tranquille et triomphante, admirablement scélérate ou naïve.

Merveilleux rejeton d'aventurière, poussé sur le fumier de ce monde-là, comme une plante magnifique nourrie de pourritures, ou bien fille de quelque homme de haute race, de quelque grand artiste ou de quelque grand seigneur, de quelque prince ou de quelque roi tombé, un soir, dans le lit de la mère, on ne peut comprendre ce qu'elle est ni ce qu'elle pense. Mais tu vas la voir."

Saval se mit à rire et dit:

"Tu en es amoureux.

- Non. Je suis sur les rangs, ce qui n'est pas la même chose. Je te présenterai d'ailleurs mes coprétendants les plus sérieux. Mais j'ai des chances marquées. J'ai de l'avance, on me montre quelque faveur."

Saval répéta:

"Tu es amoureux.

- Non. Elle me trouble, me séduit et m'inquiète, m'attire et m'effraye. Je me méfie d'elle comme d'un piège, et j'ai envie d'elle comme on a envie d'un sorbet quand on a soif. Je subis son charme et je ne l'approche qu'avec l'appréhension qu'on aurait d'un homme soupçonné

d'être un adroit voleur. Près d'elle j'éprouve un entraînement irraisonné vers sa candeur possible et une méfiance très raisonnable contre sa rouerie non moins probable. Je me sens en contact avec un être anormal, en dehors des règles naturelles, exquis ou détestable. Je ne sais pas."

Saval prononça pour la troisième fois:

"Je te dis que tu es amoureux. Tu parles d'elle avec une emphase de poète et un lyrisme de troubadour. Allons, descends en toi, tâte ton coeur et avoue."

Servigny fit quelques pas sans rien répondre, puis reprit:

"C'est possible, après tout. Dans tous les cas, elle me préoccupe beaucoup. Oui, je suis peut-être amoureux. J'y songe trop. Je pense à elle en m'endormant et aussi en me réveillant... c'est assez grave. Son image me suit, me poursuit, m'accompagne sans cesse, toujours devant moi, autour de moi, en moi. Est-ce de l'amour, cette obsession physique? Sa figure est entrée si profondément dans mon regard que je la vois sitôt que je ferme les yeux. J'ai un battement de coeur chaque fois que je l'aperçois, je ne le nie point. Donc je l'aime, mais drôlement. Je la désire avec violence, et l'idée d'en faire ma femme me semblerait une folie, une stupidité, une monstruosité. J'ai un peu peur d'elle aussi, une peur d'oiseau sur qui plane un épervier. Et je suis jaloux d'elle encore, jaloux de tout ce que j'ignore dans ce coeur incompréhensible. Et je me demande toujours: "Est-ce une gamine charmante ou une abominable coquine?" Elle dit des choses à faire frémir une armée; mais les perroquets aussi. Elle est parfois imprudente ou impudique à me faire croire à sa candeur immaculée, et parfois naïve, d'une naïveté invraisemblable, à me faire douter qu'elle ait jamais été chaste. Elle me provoque, m'excite comme une courtisane et se garde en même temps comme une vierge. Elle paraît m'aimer et se moque de moi; elle s'affiche en public comme si elle était ma maîtresse et me traite dans l'intimité comme si j'étais son frère ou son valet.

Parfois je m'imagine qu'elle a autant d'amants que sa mère. Parfois je me figure qu'elle ne soupçonne rien de la vie, mais rien, entends-tu?

C'est d'ailleurs une liseuse de romans enragée. Je suis, en attendant mieux, son fournisseur de livres. Elle m'appelle son "bibliothécaire".

Chaque semaine, la Librairie Nouvelle lui adresse, de ma part, tout ce qui a paru, et je crois qu'elle lit tout, pêle-mêle.

Ca doit faire dans sa tête une étrange salade.

Cette bouillie de lecture est peut-être pour quelque chose dans les allures singulières de cette fille. Quand on contemple l'existence à travers quinze mille romans, on doit la voir sous un drôle de jour et se faire, sur les choses, des idées assez baroques.

Quant à moi, j'attends. Il est certain, d'un côté, que je n'ai jamais eu pour aucune femme le béguin que j'ai pour celle-là.

Il est encore certain que je ne l'épouserai pas.

Donc, si elle a eu des amants, j'augmenterai l'addition. Si elle n'en a pas eu, je prends le numéro un, comme au tramway.

Le cas est simple. Elle ne se mariera pas, assurément. Qui donc épouserait la fille de la marquise Obardi, d'Octavie Bardin? Personne, pour mille raisons.

Où trouverait-on un mari? Dans le monde? Jamais. La maison de la mère est une maison publique dont la fille attire la clientèle. On n'épouse pas dans ces conditions-là.

Dans la bourgeoisie? Encore moins. Et d'ailleurs la marquise n'est pas une femme à faire de mauvaises opérations; elle ne donnerait définitivement Yvette qu'à un homme de grande position, qu'elle ne découvrira pas.

Dans le peuple, alors? Encore moins. Donc, pas d'issue. Cette demoiselle-là n'est ni du monde, ni de la bourgeoisie; ni du peuple, elle ne peut entrer par une union dans aucune de ces classes de la société.

Elle appartient par sa mère, par sa naissance, par son éducation, par son hérédité, par ses manières, par ses habitudes, à la prostitution dorée.

Elle ne peut lui échapper, à moins de se faire religieuse, ce qui n'est guère probable, étant donnés ses manières et ses goûts. Elle n'a donc qu'une profession possible: l'amour. Elle y viendra, à moins qu'elle ne l'exerce déjà. Elle ne saurait fuir sa destinée. De jeune fille elle deviendra fille, tout simplement. Et je voudrais bien être le pivot de cette transformation.

J'attends. Les amateurs sont nombreux. Tu verras là un Français, M. de Belvigne; un Russe, appelé le prince Kravalow, et un Italien, le chevalier Valréali, qui ont posé nettement leurs candidatures et qui manoeuvrent en conséquence. Nous comptons, en outre, autour d'elle, beaucoup de maraudeurs de moindre importance.

La marquise guette. Mais je crois qu'elle a des vues sur moi. Elle me sait fort riche et elle possède moins les autres.

Son salon est d'ailleurs le plus étonnant que je connaisse dans ce genre d'expositions. On y rencontre même des hommes fort bien, puisque nous y allons, et nous ne sommes pas les seuls. Quant aux femmes, elle a trouvé, ou plutôt elle a trié ce qu'il y a de mieux dans la hotte aux pilleuses de bourses. Où les a-t-elle découvertes? on l'ignore. C'est un monde à côté de celui des vraies drôlesses, à côté de la bohème, à côté de tout. Elle a eu d'ailleurs une inspiration de génie, c'est de choisir spécialement les aventurières en possession d'enfants, de filles principalement. De sorte qu'un imbécile se croirait là chez des honnêtes femmes!"

Ils avaient atteint l'avenue des Champs-Élysées. Une brise légère passait doucement dans les feuilles, glissait par moments sur les visages, comme les souffles doux d'un éventail géant balancé quelque part dans le ciel. Des ombres muettes erraient sous les arbres; d'autres, sur les bancs, faisaient une tache sombre. Et ces ombres parlaient très bas, comme si elles se fussent confié des secrets importants ou honteux.

Servigny reprit:

"Tu ne te figures pas la collection de titres de fantaisie qu'on rencontre dans ce repaire.

A ce propos, tu sais que je vais te présenter sous le nom de comte Saval, Saval tout court serait mal vu, très mal vu."

Son ami s'écria:

"Ah! mais non, par exemple. Je ne veux pas qu'on me suppose, même un soir, même chez ces gens-là, le ridicule de vouloir m'affubler d'un titre. Ah! mais non."

Servigny se mit à rire.

"Tu es stupide. Moi, là-dedans on m'a baptisé le duc de Servigny. Je ne sais ni comment ni pourquoi. Toujours est-il que je suis et que je demeure M. le duc de Servigny, sans me plaindre et sans protester. Ca ne me gêne pas. Sans cela je serais affreusement méprisé."

Mais Saval ne se laissait pas convaincre.



"Toi, tu es noble, ça peut aller. Pour moi, non, je resterai le seul roturier du salon. Tant pis, ou tant mieux. Ce sera mon signe de distinction... et... ma supériorité."

Servigny s'entêtait.

"Je t'assure que ce n'est pas possible, mais pas possible, entends-tu? Cela paraîtrait presque monstrueux. Tu ferais l'effet d'un chiffonnier dans une réunion d'empereurs. Laisse-moi faire, je te présenterai comme le vice-roi du Haut-Mississipi, et personne ne s'étonnera. Quand on prend des grandeurs, on n'en saurait trop prendre.

- Non, encore une fois, je ne veux pas.

- Soit. Mais, en vérité, je suis bien sot de vouloir te convaincre. Je te défie d'entrer là-dedans sans qu'on te décore d'un titre comme on donne aux dames un bouquet de violettes au seuil de certains magasins."

Ils tournèrent à droite dans la rue de Berri, montèrent au premier étage d'un bel hôtel moderne et laissèrent aux mains de quatre domestiques en culotte courte leurs pardessus et leurs cannes. Une odeur chaude de fête, une odeur de fleurs, de parfums, de femmes, alourdissait l'air; et un grand murmure confus et continu venait des pièces voisines qu'on sentait pleines de monde.

Une sorte de maître des cérémonies, haut, droit, ventru, sérieux, la face encadrée de favoris blancs, s'approcha du nouveau venu en demandant avec un court et fier salut:

"Qui dois-je annoncer?"

Servigny répondit: "Monsieur Saval."

Alors, d'une voix sonore, l'homme ouvrant la porte, cria dans la foule des invités:

"Monsieur le duc de Servigny.

Monsieur le baron Saval."

Le premier salon était peuplé de femmes. Ce qu'on apercevait d'abord, c'était un étalage de seins nus, au-dessus d'un flot d'étoffes éclatantes.

La maîtresse de maison, debout, causant avec trois amies, se retourna et s'en vint d'un pas majestueux, avec une grâce dans la démarche et un sourire sur les lèvres.

Son front étroit, très bas, était couvert d'une masse de cheveux d'un noir luisant, pressés comme une toison, mangeant même un peu de tempes.

Elle était grande, un peu trop forte, un peu trop grasse, un peu mûre, mais très belle, d'une beauté lourde, chaude, puissante. Sous ce casque de cheveux, qui faisait rêver, qui faisait sourire, qui la rendait mystérieusement désirable, s'ouvraient des yeux énormes, noirs aussi. Le nez était un peu mince, la bouche grande, infiniment séduisante, faite pour parler et pour conquérir.

Son charme le plus vif était d'ailleurs dans sa voix. Elle sortait de cette bouche comme l'eau sort d'une source, si naturelle, si légère, si bien timbrée, si claire, qu'on éprouvait une jouissance physique à l'entendre. C'était une joie pour l'oreille d'écouter les paroles souples couler de là avec une grâce de ruisseau qui s'échappe, et c'était une joie pour le regard de voir s'ouvrir, pour leur donner passage, ces belles lèvres un peu trop rouges.

Elle tendit une main à Servigny, qui la baisa, et, laissant tomber son éventail au bout d'une chaînette d'or travaillé, elle donna l'autre à Saval, en lui disant:

"Soyez le bienvenu, Baron, tous les amis du duc sont chez eux ici."

Puis, elle fixa son regard brillant sur le colosse qu'on lui présentait. Elle avait sur la lèvre supérieure un petit duvet noir, un soupçon de moustache, plus sombre quand elle parlait. Elle sentait bon, une odeur forte, grisante, quelque parfum d'Amérique ou des Indes.

D'autres personnes entraient, marquis, comtes ou princes. Elle dit à Servigny, avec une gracieuseté de mère:

"Vous trouverez ma fille dans l'autre salon. Amusez-vous, Messieurs, la maison vous appartient."

Et elle les quitta pour aller aux derniers venus, en jetant à Saval ce coup d'oeil souriant et fuyant qu'ont les femmes pour faire comprendre qu'on leur a plu.

Servigny saisit le bras de son ami.

"Je vais te piloter, dit-il. Ici, dans le salon où nous sommes, les femmes, c'est le temple de la chair, fraîche ou non. Objets d'occasion valant le neuf, et même mieux, cotés cher, à prendre à bail. A gauche, le jeu. C'est le temple de l'Argent. Tu connais ça. Au fond, on danse, c'est le temple de l'Innocence, le sanctuaire, le marché aux jeunes filles. C'est là qu'on expose sous tous les rapports, les produits de ces dames. On consentirait même à des unions légitimes! C'est l'avenir, l'espérance... de nos nuits. Et c'est aussi ce qu'il y a de plus curieux dans ce musée des maladies morales, ces fillettes dont l'âme est disloquée comme les membres des petits clowns issus de saltimbanques. Allons les voir."

Il saluait à droite, à gauche, galant, un compliment aux lèvres, couvrant d'un regard vif d'amateur chaque femme décolletée qu'il connaissait.

Un orchestre, au fond du second salon, jouait une valse; et ils s'arrêtèrent sur la porte pour regarder. Une quinzaine de couples tournaient; les hommes graves, les danseuses avec un sourire figé sur les lèvres. Elles montraient beaucoup de peau, comme leurs mères; et le corsage de quelques-unes n'étant soutenu que par un mince ruban qui contourrait la naissance du bras, on croyait apercevoir, par moments, une tache sombre sous les aisselles.

Soudain, du fond de l'appartement, une grande fille s'élança, traversant tout, heurtant les danseurs, et relevant de sa main gauche la queue démesurée de sa robe. Elle courait à petits pas rapides comme courent les femmes dans les foules, et elle cria:

"Ah! voilà Muscade. Bonjour Muscade!"

Elle avait sur les traits un épanouissement de vie, une illumination de bonheur. Sa chair blanche, dorée, une chair de rousse, semblait rayonner. Et l'amas de ses cheveux, tordus sur sa tête, des cheveux cuits au feu, des cheveux flambants, pesait sur son front, chargeait son cou flexible encore un peu mince.

Elle paraissait faite pour se mouvoir comme sa mère était faite pour parler, tant ses gestes étaient naturels, nobles et simples. Il semblait qu'on éprouvait une joie morale et un bien-être physique à la voir marcher, remuer, pencher la tête, lever le bras.

Elle répétait:

"Ah! Muscade, bonjour, Muscade."

Servigny lui secoua la main violemment comme à un homme, et il présenta:

"Mam'zelle Yvette, mon ami le baron Saval."

Elle salua l'inconnu, puis le dévisagea:

"Bonjour, Monsieur. Etes-vous tous les jours aussi grand que ça?"

Servigny répondit de ce ton gouailleur qu'il avait avec elle, pour cacher ses méfiances et ses incertitudes:

"Non, Mam'zelle. Il a pris ses plus fortes dimensions pour plaire à votre maman qui aime les masses."

Et la jeune fille prononça avec un sérieux comique:

"Très bien alors! Mais quand vous viendrez pour moi, vous diminuerez un peu, s'il vous plaît; je préfère les entre-deux. Tenez, Muscade est bien dans mes proportions."

Et elle tendit au dernier venu sa petite main grande ouverte.

Puis, elle demanda:

"Est-ce que vous dansez, Muscade? voyons, un tour de valse."

Sans répondre, d'un mouvement rapide, emporté Servigny lui enlaça la taille, et ils disparurent aussitôt avec une furie de tourbillon.

Ils allaient plus vite que tous, tournaient, tournaient, couraient en pivotant éperdument, liés à ne plus faire qu'un, et le corps droit, les jambes presque immobiles, comme si une mécanique invisible, cachée sous leurs pieds, les eût fait voltiger ainsi.

Ils paraissaient infatigables. Les autres danseurs s'arrêtaient peu à peu. Ils restèrent seuls, valsant indéfiniment. Ils avaient l'air de ne plus savoir où ils étaient, ni ce qu'ils faisaient, d'être partis bien loin du bal, dans l'extase. Et les musiciens de l'orchestre allaient toujours, les regards fixés sur ce couple forcené, et tout le monde le contemplait, et quand il s'arrêta enfin, on applaudit.

Elle était un peu rouge, à présent, avec des yeux étranges, des yeux ardents et timides, moins hardis que tout à l'heure, des yeux troublés, si bleus avec une pupille si noire qu'ils ne semblaient point naturels.

Servigny paraissait gris. Il s'appuya contre une porte pour reprendre son aplomb.

Elle lui dit:

"Pas de tête, mon pauvre Muscade, je suis plus solide que vous."

Il souriait d'un rire nerveux et il la dévorait du regard avec des convoitises bestiales dans l'oeil et dans le pli des lèvres.

Elle demeurait devant lui, laissant en plein, sous la vue du jeune homme, sa gorge découverte que soulevait son souffle.

Elle reprit:

"Dans certains moments, vous avez l'air d'un chat qui va sauter sur les gens. Voyons, donnez-moi votre bras, et allons retrouver votre ami."

Sans dire un mot, il offrit son bras, et ils traversèrent le grand salon.

Saval n'était plus seul. La marquise Obardi l'avait rejoint. Elle lui parlait de choses mondaines, de choses banales avec cette voix ensorcelante qui grisait. Et, le regardant au fond de la pensée, elle semblait lui dire d'autres paroles que celles prononcées par sa bouche. Quand elle aperçut Servigny, son visage aussitôt prit une expression souriante et, se tournant vers lui:

"Vous savez, mon cher duc, que je viens de louer une villa à Bougival pour y passer deux mois. Je compte que vous viendrez m'y voir. Amenez votre ami. Tenez, je m'y installe lundi,

voulez-vous venir dîner tous les deux samedi prochain? Je vous garderai toute la journée du lendemain."

Servigny tourna brusquement la tête vers Yvette. Elle souriait, tranquille, sereine, et elle dit avec une assurance qui n'autorisait aucune hésitation:

"Mais certainement que Muscade viendra dîner samedi. Ce n'est pas la peine de le lui demander. Nous ferons un tas de bêtises, à la campagne."

Il crut voir une promesse naître dans son sourire et saisir une intention dans sa voix.

Alors la marquise releva ses grands yeux noirs sur Saval.

"Et vous aussi, Baron?"

Et son sourire à elle n'était point douteux. Il s'inclina:

"Je serai trop heureux, Madame."

Yvette murmura, avec une malice naïve ou perfide:

"Nous allons scandaliser tout le monde là-bas, n'est-ce pas, Muscade? et faire rager mon régiment."

Et d'un coup d'oeil elle désignait quelques hommes qui les observaient de loin.

Servigny lui répondit:

"Tant que vous voudrez, Mam'zelle."

En lui parlant, il ne prononçait jamais mademoiselle, par suite d'une camaraderie familière.

Et Saval demanda:

"Pourquoi donc Mlle Yvette appelle-t-elle toujours mon ami Servigny "Muscade"?"

La jeune fille prit un air candide:

"C'est parce qu'il vous glisse toujours dans la main, Monsieur. On croit le tenir, on ne l'a jamais."

La marquise prononça d'un ton nonchalant, suivant visiblement une autre pensée et sans quitter les yeux de Saval:

"Ces enfants sont-ils drôles!"

Yvette se fâcha:

"Je ne suis pas drôle; je suis franche! Muscade me plaît, et il me lâche toujours, c'est embêtant, cela."

Servigny fit un grand salut.

"Je ne vous quitte plus, Mam'zelle, ni jour ni nuit."

Elle eut un geste de terreur:

"Ah! mais non! par exemple! Dans le jour, je veux bien, mais la nuit, vous me gêneriez."

Il demanda avec impertinence:

"Pourquoi ça?"

Elle répondit avec une audace tranquille:

"Parce que vous ne devez pas être aussi bien en déshabillé."

La marquise, sans paraître émue, s'écria:

"Mais ils disent des énormités. On n'est pas innocent à ce point."

Et Servigny, d'un ton railleur, ajouta:

"C'est aussi mon avis, Marquise."

Yvette fixa les yeux sur lui, et, d'un ton hautain, blessé:

"Vous, vous venez de commettre une grossièreté, ça vous arrive trop souvent depuis quelque temps."

Et s'étant retournée, elle appela:

"Chevalier, venez me défendre, on m'insulte."

Un homme maigre, brun, lent dans ses allures, s'approcha:

"Quel est le coupable?" dit-il, avec un sourire contraint.

Elle désigna Servigny d'un coup de tête:

"C'est lui; mais je l'aime tout de même plus que vous tous, parce qu'il est moins ennuyeux."

Le chevalier Valréali s'inclina:

"On fait ce qu'on peut. Nous avons peut-être moins de qualités, mais non moins de dévouement."

Un homme s'en venait, ventru, de haute taille, à favoris gris, parlant fort.

"Mademoiselle Yvette, je suis votre serviteur."

Elle s'écria:

"Ah! Monsieur de Belvigne."

Puis, se tournant vers Saval, elle présenta.

"Mon prétendant en titre, grand, gros, riche et bête. C'est comme ça que je les aime. Un vrai tambour-major... de table d'hôte. Tiens, mais vous êtes encore plus grand que lui. Comment est-ce que je vous baptiserai?... Bon! je vous appellerai M. de Rhodes fils, à cause du colosse qui était certainement votre père. Mais vous devez avoir des choses intéressantes à vous dire, vous deux, par-dessus la tête des autres, bonsoir."

Et elle s'en alla vers l'orchestre, vivement, pour prier les musiciens de jouer un quadrille.

Mme Obardi semblait distraite. Elle dit à Servigny d'une voix lente, pour parler:

"Vous la taquinez toujours, vous lui donnerez mauvais caractère, et un tas de vilains défauts."

Il répliqua:

"Vous n'avez donc pas terminé son éducation?"

Elle eut l'air de ne pas comprendre et elle continuait à sourire avec bienveillance.

Mais elle aperçut, venant vers elle, un monsieur solennel et constellé de croix, et elle courut à lui:

"Ah! Prince, Prince, quel bonheur!"

Servigny reprit le bras de Saval, et l'entraînant:

"Voilà le dernier prétendant sérieux, le prince Kravalow. N'est-ce pas qu'elle est superbe?"

Et Saval répondit:

"Moi, je les trouve superbes toutes les deux. La mère me suffirait parfaitement."

Servigny le salua:

"A ta disposition, mon cher."

Les danseurs les bousculaient, se mettant en place pour le quadrille, deux par deux et sur deux lignes, face à face.

"Maintenant, allons donc voir un peu les grecs", dit Servigny.

Et ils entrèrent dans le salon de jeu.

Autour de chaque table un cercle d'hommes debout regardait. On parlait peu, et parfois un petit bruit d'or jeté sur le tapis ou ramassé brusquement mêlait un léger murmure métallique au murmure des joueurs, comme si la voix de l'argent eût dit son mot au milieu des voix humaines.

Tous ces hommes étaient décorés d'ordres divers, de rubans bizarres, et ils avaient une même allure sévère avec des visages différents. On les distinguait surtout à la barbe.

L'Américain roide avec son fer à cheval, l'Anglais hautain avec son éventail de poils ouvert sur la poitrine, l'Espagnol avec sa toison noire lui montant jusqu'aux yeux, le Romain avec cette énorme moustache dont Victor-Emmanuel a doté l'Italie, l'Autrichien avec ses favoris et son menton rasé, un général russe dont la lèvre semblait armée de deux lances de poils roulés, et des Français à la moustache galante révélèrent la fantaisie de tous les barbiers du monde.

"Tu ne joues pas? demanda Servigny.

- Non, et toi?

- Jamais ici. Veux-tu partir, nous reviendrons un jour plus calme. Il y a trop de monde aujourd'hui, on ne peut rien faire.

- Allons!"

Et ils disparurent sous une portière qui conduisait au vestibule.

Dès qu'ils furent dans la rue, Servigny prononça:

"Eh bien! qu'en dis-tu?"

- C'est intéressant, en effet. Mais j'aime mieux le côté femmes que le côté hommes.

- Parbleu. Ces femmes-là sont ce qu'il y a de mieux pour nous dans la race. Ne trouves-tu pas qu'on sent l'amour chez elles, comme on sent les parfums chez un coiffeur? En vérité, ce sont les seules maisons où on s'amuse vraiment pour son argent. Et quelles praticiennes, mon cher! Quelles artistes! As-tu quelquefois mangé des gâteaux de boulanger? Ça a l'air bon, et ça ne vaut rien. L'homme qui les a pétris ne sait faire que du pain. Eh bien! l'amour d'une femme du monde ordinaire me rappelle toujours ces friandises de mitron, tandis que l'amour qu'on trouve chez les marquises Obardi, vois-tu, c'est du nanan. Oh! elles savent faire les gâteaux, ces pâtisseries-là! On paie cinq sous chez elles ce qui coûte deux sous ailleurs, et voilà tout."

Saval demanda:

"Quel est le maître de céans, en ce moment?"

Servigny haussa les épaules avec un geste d'ignorance.

"Je n'en sais rien. Le dernier connu était un pair d'Angleterre, parti depuis trois mois. Aujourd'hui, elle doit vivre sur le commun, sur le jeu peut-être et sur les joueurs, car elle a des caprices. Mais, dis-moi, il est bien entendu que nous allons dîner samedi chez elle à Bougival, n'est-ce pas? A la campagne, on est plus libre et je finirai bien par savoir ce qu'Yvette a dans la tête!"

Saval répondit:

"Moi, je ne demande pas mieux, je n'ai rien à faire ce jour-là."

En redescendant les Champs-Élysées sous le champ de feu des étoiles, ils dérangèrent un couple étendu sur un banc, et Servigny murmura:

"Quelle bêtise et quelle chose considérable en même temps. Comme c'est banal, amusant, toujours pareil et toujours varié, l'amour! Et le gueux qui paye vingt sous cette fille ne lui demande pas autre chose que ce que je payerais dix mille francs à une Obardi quelconque, pas plus jeune et pas moins bête que cette rouleuse, peut-être? Quelle niaiserie!"

Il ne dit rien pendant quelques minutes, puis il prononça de nouveau:

"C'est égal, ce serait une rude chance d'être le premier amant d'Yvette. Oh! pour cela je donnerais... je donnerais..."

Il ne trouva pas ce qu'il donnerait. Et Saval lui dit bonsoir, comme ils arrivaient au coin de la rue Royale.

Il

On avait mis le couvert sur la véranda qui dominait la rivière. La villa Printemps, louée par la marquise Obardi, se trouvait à mi-hauteur du coteau, juste à la courbe de la Seine qui venait tourner devant le mur du jardin, coulant vers Marly.

En face de la demeure, l'île de Croissy formait un horizon de grands arbres, une masse de verdure, et on voyait un long bout du large fleuve jusqu'au café flottant de la Grenouillère, caché sous les feuillages.

Le soir tombait, un de ces soirs calmes du bord de l'eau, colorés et doux, un de ces soirs tranquilles qui donnent la sensation du bonheur. Aucun souffle d'air ne remuait les branches, aucun frisson de vent ne passait sur la surface unie et claire de la Seine. Il ne faisait pas trop chaud cependant, il faisait tiède, il faisait bon vivre. La fraîcheur bienfaisante des berges de la Seine montait vers le ciel serein.

Le soleil s'en allait derrière les arbres, vers d'autres contrées, et on aspirait, semblait-il, le bien-être de la terre endormie déjà, on aspirait dans la paix de l'espace la vie nonchalante du monde.

Quand on sortit du salon pour s'asseoir à table, chacun s'extasia. Une gaieté attendrie envahit les coeurs; on sentait qu'on serait si bien à dîner là, dans cette campagne, avec cette grande rivière et cette fin de jour pour décors, en respirant cet air limpide et savoureux.

La marquise avait pris le bras de Saval, Yvette celui de Servigny.

Ils étaient seuls tous les quatre.

Les deux femmes semblaient tout autres qu'à Paris, Yvette surtout.

Elle ne parlait plus guère, paraissait alanguie, grave.

Saval, ne la reconnaissant plus, lui demanda:

"Qu'avez-vous donc, Mademoiselle? je vous trouve changée depuis l'autre semaine. Vous êtes devenue une personne toute raisonnable."

Elle répondit:

"C'est la campagne qui m'a fait ça. Je ne suis plus la même. Je me sens toute drôle. Moi, d'ailleurs, je ne me ressemble jamais deux jours de suite. Aujourd'hui, j'aurai l'air d'une folle, et demain d'une élégie; je change comme le temps, je ne sais pas pourquoi. Voyez-vous, je suis capable de tout, suivant les moments. Il y a des jours où je tuerais des gens, pas des bêtes, jamais je ne tuerais des bêtes, mais des gens, oui, et, puis d'autres jours où je pleure pour un rien. Il me passe dans la tête un tas d'idées différents. Ca dépend aussi comment on se lève. Chaque matin, en m'éveillant, je pourrais dire ce que je serai jusqu'au soir. Ce sont peut-être nos rêves qui nous disposent comme ça. Ca dépend aussi du livre que je viens de lire."

Elle était vêtue d'une toilette complète de flanelle blanche qui l'enveloppait délicatement dans la mollesse flottante de l'étoffe. Son corsage large, à grands plis, indiquait, sans la montrer, sans la serrer, sa poitrine libre, ferme et déjà mûre. Et son cou fin sortait d'une mousse de grosses dentelles, se penchant par mouvements adoucis, plus blond que sa robe, un bijou de chair, qui portait le lourd paquet de ses cheveux d'or.

Servigny la regardait longuement. Il prononça:

"Vous êtes adorable ce soir, Mam'zelle. Je voudrais vous voir toujours ainsi."

Elle lui dit, avec un peu de sa malice ordinaire:

"Ne me faites pas de déclaration, Muscade. Je la prendrais au sérieux aujourd'hui, et ça pourrait vous coûter cher!"

La marquise paraissait heureuse, très heureuse. Tout en noir, noblement drapée dans une robe sévère qui dessinait ses lignes pleines et fortes, un peu de rouge au corsage, une guirlande d'oeillets rouges tombant de la ceinture, comme une chaîne, et remontant s'attacher sur la hanche, une rose rouge dans ses cheveux sombres, elle portait dans toute sa personne, dans cette toilette simple où ces fleurs semblaient saigner, dans son regard qui pesait, ce soir-là, sur les gens, dans sa voix lente, dans ses gestes rares, quelque chose d'ardent.

Saval aussi semblait sérieux, absorbé. De temps en temps, il prenait dans sa main, d'un geste familier, sa barbe brune qu'il portait taillée en pointe, à la Henri III, et il paraissait songer à des choses profondes.

Personne ne dit rien pendant quelques minutes.

Puis, comme on passait une truite, Servigny déclara:

"Le silence a quelquefois du bon. On est souvent plus près les uns des autres quand on se tait que quand on parle; n'est-ce pas, Marquise?"

Elle se retourna un peu vers lui, et répondit:

"Ca c'est vrai. C'est si doux de penser ensemble à des choses agréables."

Et elle leva son regard chaud vers Saval; et ils restèrent quelques secondes à se contempler, l'oeil dans l'oeil.

Un petit mouvement presque invisible eut lieu sous la table.



Servigny reprit:

"Mam'zelle Yvette, vous allez me faire croire que vous êtes amoureuse si vous continuez à être aussi sage que ça. Or, de qui pouvez-vous être amoureuse? cherchons ensemble, si vous voulez. Je laisse de côté l'armée des soupirants vulgaires, je ne prends que les principaux: du prince Kravalow?"

A ce nom, Yvette se réveilla:

"Mon pauvre Muscade, y songez-vous! Mais le prince a l'air d'un Russe de musée de cire, qui aurait obtenu des médailles dans des concours de coiffure.

- Bon. Supprimons le prince; vous avez donc distingué le vicomte Pierre de Belvigne."

Cette fois, elle se mit à rire et demanda:

"Me voyez-vous pendue au cou de Raisiné (elle le baptisait, selon les jours, Raisiné, Malvoisie, Argenteuil, car elle donnait des surnoms à tout le monde) et lui murmurer dans le nez: "Mon cher petit Pierre, ou mon divin Pédro, mon adoré Piétri, mon mignon Pierrot, donne ta bonne grosse tête de toutou à ta chère petite femme qui veut l'embrasser."

Servigny annonça:

"Enlevez le Deux. Reste le chevalier Valréali, que la marquise semble favoriser."

Yvette retrouva toute sa joie:

"Larme-à-l'Oeil? mais il est pleureur à la Madeleine. Il suit les enterrements de première classe. Je me crois morte toutes les fois qu'il me regarde.

- Et de trois. Alors vous avez eu le coup de foudre pour le baron Saval, ici présent.

- Pour M. de Rhodes fils, non, il est trop fort. Il me semblerait que j'aime l'arc de triomphe de l'Etoile.

- Alors, Mam'zelle, il est indubitable que vous êtes amoureuse de moi, car je suis le seul de vos adorateurs dont nous n'ayons point encore parlé. Je m'étais réservé, par modestie, et par prudence. Il me reste à vous remercier."

Elle répondit, avec une grâce joyeuse:

"De vous, Muscade? Ah! mais non. Je vous aime bien... Mais je ne vous aime pas... attendez, je ne veux pas vous décourager. Je ne vous aime pas... encore. Vous avez des chances... peut-être... Persévérez, Muscade, soyez dévoué, empressé, soumis, plein de soins, de prévenances, docile à mes moindres caprices, prêt à tout pour me plaire... et nous verrons... plus tard.

- Mais, Mam'zelle, tout ce que vous réclamez là, j'aimerais mieux vous le fournir après qu'avant, si ça ne vous faisait rien."

Elle demanda d'un air ingénu de soubrette:

"Après quoi?... Muscade?"

- Après que vous m'aurez montré que vous m'aimez, parbleu!

- Eh bien! faites comme si je vous aimais, et croyez-le si vous voulez...

- Mais, c'est que...

- Silence, Muscade, en voilà assez sur ce sujet."

Il fit le salut militaire et se tut.

Le soleil s'était enfoncé derrière l'île, mais tout le ciel demeurerait flamboyant comme un brasier, et l'eau calme du fleuve semblait changée en sang. Les reflets de l'horizon rendaient rouges les maisons, les objets, les gens. Et la rose écarlate dans les cheveux de la marquise avait l'air d'une goutte de pourpre tombée des nuages sur sa tête.

Yvette regardant au loin, sa mère posa, comme par mégarde, sa main nue sur la main de Saval; mais la jeune fille alors ayant fait un mouvement, la main de la marquise s'envola d'un geste rapide et vint rajuster quelque chose dans les replis de son corsage.

Servigny, qui les regardait, prononça:

"Si vous voulez, Mam'zelle, nous irons faire un tour dans l'île après dîner?"

Elle fut joyeuse de cette idée:

"Oh! oui; ce sera charmant; nous irons tout seuls, n'est-ce pas, Muscade?"

- Oui, tout seuls, Mam'zelle."

Puis on se tut de nouveau.

Le large silence de l'horizon, le somnolent repos du soir engourdissaient les coeurs, les corps, les voix. Il est des heures tranquilles, des heures recueillies où il devient presque impossible de parler.

Les valets servaient sans bruit. L'incendie du firmament s'éteignait, et la nuit lente déployait ses ombres sur la terre. Saval demanda:

"Avez-vous l'intention de demeurer longtemps dans ce pays?"

Et la marquise répondit en appuyant sur chaque parole:

"Oui. Tant que j'y serai heureuse."

Comme on n'y voyait plus, on apporta les lampes. Elles jetèrent sur la table une étrange lumière pâle sous la grande obscurité de l'espace; et aussitôt une pluie de mouches tomba sur la nappe. C'étaient de toutes petites mouches qui se brûlaient en passant sur les cheminées de verre, puis, les ailes et les pattes grillées, poudraient le linge, les plats, les coupes, d'une sorte de poussière grise et sautillante.

On les avalait dans le vin, on les mangeait dans les sauces, on les voyait remuer sur le pain. Et toujours on avait le visage et les mains chatouillés par la foule innombrable et volante de ces insectes menus.

Il fallait jeter sans cesse les boissons, couvrir les assiettes, manger en cachant les mets avec des précautions infinies.

Ce jeu amusait Yvette, Servigny prenant soin d'abriter ce qu'elle portait à sa bouche, de garantir son verre, d'étendre sur sa tête, comme un toit, sa serviette déployée. Mais la marquise, dégoutée, devint nerveuse, et la fin du dîner fut courte.

Yvette, qui n'avait point oublié la proposition de Servigny, lui dit:

"Nous allons dans l'île, maintenant."

Sa mère recommanda d'un ton languissant:

"Surtout, ne soyez pas longtemps: Nous allons, d'ailleurs, vous conduire jusqu'au passeur."

Et on partit, toujours deux par deux, la jeune fille et son ami allant devant, sur le chemin de halage. Ils entendaient, derrière eux, la marquise et Saval qui parlaient bas, très bas, très vite. Tout était noir, d'un noir épais, d'un noir d'encre. Mais le ciel fourmillant de grains de feu,

semblait les semer dans la rivière, car l'eau sombre était sablée d'astres.

Les grenouilles maintenant coassaient, poussant, tout le long des berges, leurs notes roulantes et monotones.

Et d'innombrables rossignols jetaient leur chant léger dans l'air calme.

Yvette, tout à coup, demanda:

"Tiens! mais on ne marche plus, derrière nous. Où sont-ils?"

Et elle appela:

"Maman!"

Aucune voix ne répondit. La jeune fille reprit:

"Ils ne peuvent pourtant pas être loin, je les entendais tout de suite."

Servigny murmura:

"Ils ont dû retourner. Votre mère avait froid, peut-être."

Et il l'entraîna.

Devant eux, une lumière brillait. C'était l'auberge de Martinet, restaurateur et pêcheur. A l'appel des promeneurs, un homme sortit de la maison et ils montèrent dans un gros bateau amarré au milieu des herbes de la rive.

Le passeur prit ses avirons, et la lourde barque, avançant, réveillait les étoiles endormies sur l'eau, leur faisait danser une danse éperdue qui se calmait peu à peu derrière eux.

Ils touchèrent l'autre rivage et descendirent sous les grands arbres.

Une fraîcheur de terre humide flottait sous les branches hautes et touffues, qui paraissaient porter autant de rossignols que de feuilles.

Un piano lointain se mit à jouer une valse populaire.

Servigny avait pris le bras d'Yvette, et, tout doucement, il glissa sa main derrière sa taille et la serra d'une pression douce.

"A quoi pensez-vous? dit-il.

- Moi? à rien. Je suis très heureuse!

- Alors vous ne m'aimez point?

- Mais oui, Muscade, je vous aime, je vous aime beaucoup; seulement, laissez-moi tranquille avec ça. Il fait trop beau pour écouter vos balivernes."

Il la serrait contre lui, bien qu'elle essayât, par petites secousses, de se dégager, et à travers la flanelle moelleuse et douce au toucher, il sentait la tiédeur de sa chair. Il balbutia:

"Yvette!

- Eh bien, quoi?

- C'est que je vous aime, moi.

- Vous n'êtes pas sérieux, Muscade.

- Mais oui: voilà longtemps que je vous aime."

Elle tentait toujours de se séparer de lui, s'efforçant de retirer son bras écrasé entre leurs

deux poitrines. Et ils marchaient avec peine, gênés par ce lien et par ces mouvements, zigzaguant comme des gens gris.

Il ne savait plus que lui dire, sentant bien qu'on ne parle pas à une jeune fille comme à une femme, troublé, cherchant ce qu'il devait faire, se demandant si elle consentait ou si elle ne comprenait pas, et se courbaturant l'esprit pour trouver les paroles tendres, justes, décisives qu'il fallait.

Il répétait de seconde en seconde:

"Yvette! Dites, Yvette!"

Puis, brusquement, à tout hasard, il lui jeta un baiser sur la joue. Elle fit un petit mouvement d'écart, et, d'un air fâché:

"Oh! que vous êtes ridicule. Allez-vous me laisser tranquille?"

Le ton de sa voix ne révélait point ce qu'elle pensait, ce qu'elle voulait; et, ne la voyant pas trop irritée, il appliqua ses lèvres à la naissance du cou, sur le premier duvet doré des cheveux à cet endroit charmant qu'il convoitait depuis si longtemps.

Alors elle se débattit avec de grands sursauts pour s'échapper. Mais il la tenait vigoureusement, et lui jetant son autre main sur l'épaule, il lui fit de force tourner la tête vers lui, et lui vola sur la bouche une caresse affolante et profonde.

Elle glissa entre ses bras par une rapide ondulation de tout le corps, plongea le long de sa poitrine, et, sortie vivement de son étreinte, elle disparut dans l'ombre avec un grand froissement de jupes, pareil au bruit d'un oiseau qui s'envole.

Il demeura d'abord immobile, surpris par cette souplesse et par cette disparition, puis n'entendant plus rien, il appela à mi-voix:

"Yvette!"

Elle ne répondit pas. Il se mit à marcher, fouillant les ténèbres de l'oeil, cherchant dans les buissons la tache blanche que devait faire sa robe. Tout était noir. Il cria de nouveau plus fort:

"Mam'zelle Yvette!"

Les rossignols se turent.

Il hâtait le pas, vaguement inquiet, haussant toujours le ton.

"Mam'zelle Yvette! Mam'zelle Yvette!"

Rien; il s'arrêta, écouta. Toute l'île était silencieuse; à peine un frémissement de feuilles sur sa tête. Seules, les grenouilles continuaient leurs coassements sonores sur les rives.

Alors il erra de taillis en taillis, descendant aux berges droites et broussailleuses du bras rapide, puis retournant aux berges plates et nues du bras mort. Il s'avança jusqu'en face de Bougival, revint à l'établissement de la Grenouillère, fouilla tous les massifs, répétant toujours:

"Mam'zelle Yvette, où êtes-vous? Répondez! C'était une farce! Voyons, répondez! Ne me faites pas chercher comme ça!"

Une horloge lointaine se mit à sonner. Il compta les coups: minuit. Il parcourait l'île depuis deux heures. Alors il pensa qu'elle était peut-être rentrée, et il revint très anxieux, faisant le tour par le pont.

Un domestique, endormi sur un fauteuil, attendait dans le vestibule.

Servigny, l'ayant réveillé, lui demanda.

"Y a-t-il longtemps que Mlle Yvette est revenue? Je l'ai quittée au bout du pays parce que j'avais une visite à faire."

Et le valet répondit:

"Oh! oui, monsieur le Duc. Mademoiselle est rentrée avant dix heures."

Il gagna sa chambre et se mit au lit.

Il demeurait les yeux ouverts, sans pouvoir dormir. Ce baiser volé l'avait agité. Et il songeait. Que voulait-elle? que pensait-elle? que savait-elle? Comme elle était jolie, enfiévrante!

Ses désirs, fatigués par la vie qu'il menait, par toutes les femmes obtenues, par toutes les amours explorées, se réveillaient devant cette enfant singulière, si fraîche, irritante et inexplicable.

Il entendit sonner une heure, puis deux heures. Il ne dormirait pas, décidément. Il avait chaud, il suait, il sentait son coeur rapide battre à ses tempes, et il se leva pour ouvrir la fenêtre.

Un souffle frais entra, qu'il but d'une longue aspiration. L'ombre épaisse était muette, toute noire, immobile. Mais soudain, il aperçut devant lui, dans les ténèbres du jardin, un point luisant; on eût dit un petit charbon rouge. Il pensa: "Tiens, un cigare. - Ca ne peut être que Saval", et il l'appela doucement:

"Léon!"

Une voix répondit:

"C'est toi, Jean?"

- Oui. Attends-moi, je descends."

Il s'habilla, sortit, et, rejoignant son ami qui fumait, à cheval sur une chaise de fer:

"Qu'est-ce que tu fais là, à cette heure?"

Saval répondit:

"Moi, je me repose!"

Et il se mit à rire.

Servigny lui serra la main:

"Tous mes compliments, mon cher. Et moi je... je m'embête.

- Ca veut dire que...

- Ca veut dire que... Yvette et sa mère ne se ressemblent pas.

- Que s'est-il passé? Dis-moi ça!"

Servigny raconta ses tentatives et leur insuccès, puis il reprit:

"Décidément, cette petite me trouble. Figure-toi que je n'ai pas pu m'endormir. Que c'est drôle, une fillette. Ca a l'air simple comme tout et on ne sait rien d'elle. Une femme qui a vécu, qui a aimé, qui connaît la vie, on la pénètre très vite. Quand il s'agit d'une vierge, au contraire, on ne devine plus rien. Au fond, je commence à croire qu'elle se moque de moi."

Saval se balançait sur son siège. Il prononça très lentement:

"Prends garde, mon cher, elle te mène au mariage. Rappelle-toi d'illustres exemples. C'est par le même procédé que Mlle de Montijo, qui était au moins de bonne race, devint impératrice. Ne joue pas les Napoléon."

Servigny murmura.

"Quant à ça, ne crains rien, je ne suis ni un naïf, ni un empereur. Il faut être l'un ou l'autre pour faire de ces coups de tête. Mais dis-moi: as-tu sommeil, toi?"

- Non, pas du tout.

- Veux-tu faire un tour au bord de l'eau?"

- Volontiers."

Ils ouvrirent la grille et se mirent à descendre le long de la rivière, vers Marly.

C'était l'heure fraîche qui précède le jour, l'heure du grand sommeil, du grand repos, du calme profond. Les bruits légers de la nuit eux-mêmes s'étaient tus. Les rossignols ne chantaient plus; les grenouilles avaient fini leur vacarme; seule, une bête inconnue, un oiseau peut-être, faisait quelque part une sorte de grincement de scie, faible, monotone, régulier comme un travail mécanique.

Servigny, qui avait par moments de la poésie et aussi de la philosophie, dit tout à coup:

"Voilà. Cette fille me trouble tout à fait. En arithmétique, un et un font deux. En amour, un et un devraient faire un, et ça fait deux tout de même. As-tu jamais senti cela, toi? Ce besoin d'absorber une femme en soi ou de disparaître en elle? Je ne parle pas du besoin bestial d'étreinte, mais de ce tourment moral et mental de ne faire qu'un avec un être, d'ouvrir à lui toute son âme, tout son coeur et de pénétrer toute sa pensée jusqu'au fond. Et jamais on ne sait rien de lui, jamais on ne découvre toutes les fluctuations de ses volontés, de ses désirs, de ses opinions. Jamais on ne devine, même un peu, tout l'inconnu, tout le mystère d'une âme qu'on sent si proche, d'une âme cachée derrière deux yeux qui vous regardent, clairs comme de l'eau, transparents comme si rien de secret n'était dessous, d'une âme qui vous parle par une bouche aimée, qui semble à vous, tant on la désire; d'une âme qui vous jette une à une, par des mots, ses pensées, et qui reste cependant plus loin de vous que ces étoiles ne sont loin l'une de l'autre, plus impénétrables que ces astres! C'est drôle, tout ça?"

Saval répondit:

"Je n'en demande pas tant. Je ne regarde pas derrière les yeux. Je me préoccupe peu du contenu, mais beaucoup du contenant."

Et Servigny murmura:

"C'est qu'Yvette est une singulière personne. Comment va-t-elle me recevoir ce matin?"

Comme ils arrivaient à la Machine de Marly, ils s'aperçurent que le ciel pâlisait.

Des coqs commençaient à chanter dans les poulaillers; et leur voix arrivait, un peu voilée par l'épaisseur des murs. Un oiseau pépiait dans un parc, à gauche, répétant sans cesse une petite ritournelle d'une simplicité naïve et comique.

"Il serait temps de rentrer", déclara Saval.

Ils revinrent. Et comme Servigny pénétrait dans sa chambre, il aperçut l'horizon tout rose par sa fenêtre demeurée ouverte.

Alors il ferma sa persienne, tira et croisa ses lourds rideaux, se coucha et s'endormit enfin.

Il rêva d'Yvette tout le long de son sommeil.

Un bruit singulier le réveilla. Il s'assit en son lit, écouta, n'entendit plus rien. Puis, ce fut tout à coup contre ses auvents un crépitement pareil à celui de la grêle qui tombe.

Il sauta du lit, courut à sa fenêtre, l'ouvrit et aperçut Yvette, debout dans l'allée et qui lui jetait à pleine main des poignées de sable dans la figure.

Elle était habillée de rose, coiffée d'un chapeau de paille à larges bords surmonté d'une plume à la mousquetaire, et elle riait d'une façon sournoise et maligne:

"Eh bien! Muscade, vous dormez? Qu'est-ce que vous avez bien pu faire cette nuit pour vous réveiller si tard? Est-ce que vous avez couru les aventures, mon pauvre Muscade?"

Il demeurait ébloui par la clarté violente du jour entrée brusquement dans son oeil, encore engourdi de fatigue, et surpris de la tranquillité railleuse de la jeune fille.

Il répondit:

"Me v'là, me v'là, Mam'zelle. Le temps de me mettre le nez dans l'eau et je descends."

Elle cria:

"Dépêchez-vous, il est dix heures. Et puis j'ai un grand projet à vous communiquer, un complot que nous allons faire. Vous savez qu'on déjeune à onze heures."

Il la trouva assise sur un banc, avec un livre sur les genoux, un roman quelconque. Elle lui prit le bras familièrement, amicalement, d'une façon franche et gaie comme si rien ne s'était passé la veille, et l'entraînant au bout du jardin:

"Voilà mon projet. Nous allons désobéir à maman, et vous me mènerez tantôt à la Grenouillère. Je veux voir ça, moi. Maman dit que les honnêtes femmes ne peuvent pas aller dans cet endroit-là. Moi, ça m'est bien égal, qu'on puisse y aller ou pas y aller. Vous m'y conduirez, n'est-ce pas, Muscade? et nous ferons beaucoup de tapage avec les canotiers."

Elle sentait bon, sans qu'il pût déterminer quelle odeur vague et légère voltigeait autour d'elle. Ce n'était pas un des lourds parfums de sa mère, mais un souffle discret où il croyait saisir un soupçon de poudre d'iris, peut-être aussi un peu de verveine.

D'où venait cette senteur insaisissable? de la robe des cheveux ou de la peau? Il se demandait cela, et, comme elle lui parlait de très près, il recevait en plein visage son haleine fraîche qui lui semblait aussi délicieuse à respirer. Alors il pensa que ce fuyant parfum qu'il cherchait à reconnaître n'existait peut-être qu'évoqué par ses yeux charmés et n'était qu'une sorte d'émanation trompeuse de cette grâce jeune et séduisante.

Elle disait:

"C'est entendu, n'est-ce pas, Muscade?... Comme il fera très chaud après déjeuner, maman ne voudra pas sortir. Elle est très molle quand il fait chaud. Nous la laisserons avec votre ami et vous m'emmènerez. Nous serons censés monter dans la forêt. Si vous saviez comme ça m'amusera de voir la Grenouillère!"

Ils arrivaient devant la grille, en face de la Seine. Un flot de soleil tombait sur la rivière endormie et luisante. Une légère brume de chaleur s'en élevait, une fumée d'eau évaporée qui mettait sur la surface du fleuve une petite vapeur miroitante.

De temps en temps, un canot passait, yole rapide ou lourd bachot, et on entendait au loin des sifflets courts et prolongés, ceux des trains qui versent, chaque dimanche, le peuple de

Paris dans la campagne des environs, et ceux des bateaux à vapeur qui préviennent de leur approche pour passer l'écluse de Marly.

Mais une petite cloche sonna.

On annonçait le déjeuner. Ils rentrèrent.

Le repas fut silencieux. Un pesant midi de juillet écrasait la terre, oppressait les êtres. La chaleur semblait épaisse, paralysait les esprits et les corps. Les paroles engourdies ne sortaient point des lèvres, et les mouvements semblaient pénibles comme si l'air fût devenu résistant, plus difficile à traverser.

Seule, Yvette, bien que muette, paraissait animée, nerveuse d'impatience.

Dès qu'on eut fini le dessert elle demanda:

"Si nous allions nous promener dans la forêt. Il ferait joliment bon sous les arbres."

La marquise, qui avait l'air exténué, murmura:

"Es-tu folle? Est-ce qu'on peut sortir par un temps pareil?"

Et la jeune fille, ravie, reprit:

"Eh bien! nous allons te laisser le baron, pour te tenir compagnie. Muscade et moi, nous grimperons la côte et nous nous assoirons sur l'herbe pour lire."

Et se tournant vers Servigny:

"Hein? C'est entendu?"

Il répondit:

"A votre service, Mam'zelle."

Et elle courut prendre son chapeau.

La marquise haussa les épaules en soupirant:

"Elle est folle, vraiment."

Puis elle tendit avec une paresse, une fatigue dans son geste amoureux et las, sa belle main pâle au baron qui la baisa lentement.

Yvette et Servigny partirent. Ils suivirent d'abord la rive, passèrent le pont, entrèrent dans l'île, puis s'assirent sur la berge, du côté du bras rapide sous les saules, car il était trop tôt encore pour aller à la Grenouillère.

La jeune fille aussitôt tira un livre de sa poche et dit en riant:

"Muscade, vous allez me faire la lecture."

Et elle lui tendit le volume.

Il eut un mouvement de fuite.

"Moi, Mam'zelle? mais je ne sais pas lire!"

Elle reprit avec gravité:

"Allons, pas d'excuses, pas de raisons. Vous me faites encore l'effet d'un joli soupirant, vous? Tout pour rien, n'est-ce pas? C'est votre devise?"

Il reçut le livre, l'ouvrit, resta surpris. C'était un traité d'entomologie. Une histoire des fourmis par un auteur anglais. Et comme il demeurait immobile, croyant qu'elle se moquait de lui, elle



s'impatienta: "Voyons, lisez", dit-elle.

Il demanda:

"Est-ce une gageure ou bien une simple toquade?"

- Non, mon cher, j'ai vu ce livre-là chez un libraire. On m'a dit que c'était ce qu'il y avait de mieux sur les fourmis et j'ai pensé que ce serait amusant d'apprendre la vie de ces petites bêtes en les regardant courir dans l'herbe, lisez."

Elle s'étendit tout du long, sur le ventre, les coudes appuyés sur le sol et la tête entre les mains, les yeux fixés dans le gazon.

Il lut:

"Sans doute les singes anthropoïdes sont, de tous les animaux, ceux qui se rapprochent le plus de l'homme par leur structure anatomique; mais si nous considérons les moeurs des fourmis, leur organisation en sociétés, leurs vastes communautés, les maisons et les routes qu'elles construisent, leur habitude de domestiquer des animaux, et même parfois de faire des esclaves, nous sommes forcés d'admettre qu'elles ont droit à réclamer une place près de l'homme dans l'échelle de l'intelligence..."

Et il continua d'une voix monotone, s'arrêtant de temps en temps pour demander:

"Ce n'est pas assez?"

Elle faisait "non" de la tête; et ayant cueilli à la pointe d'un brin d'herbe arraché, une fourmi errante, elle s'amusait à la faire aller d'un bout à l'autre de cette tige, qu'elle renversait dès que la bête atteignait une des extrémités. Elle écoutait avec une attention concentrée et muette tous les détails surprenants sur la vie de ces frêles animaux, sur leurs installations souterraines, sur la manière dont elles élèvent, enferment et nourrissent des pucerons pour boire la liqueur sucrée qu'ils sécrètent, comme nous élevons des vaches en nos étables, sur leur coutume de domestiquer des petits insectes aveugles qui nettoient les fourmilières, et d'aller en guerre pour ramener des esclaves qui prendront soin des vainqueurs, avec tant de sollicitude que ceux-ci perdront même l'habitude de manger tout seuls.

Et peu à peu, comme si une tendresse maternelle s'était éveillée en son coeur pour la bestiole si petiote et si intelligente, Yvette la faisait grimper sur son doigt, la regardant d'un oeil ému, avec une envie de l'embrasser.

Et comme Servigny lisait la façon dont elles vivent en communauté, dont elles jouent entre elles en des luttes amicales de force et d'adresse, la jeune fille enthousiasmée voulut baiser l'insecte qui lui échappa et se mit à courir sur sa figure. Alors elle poussa un cri perçant comme si elle eût été menacée d'un danger terrible, et, avec des gestes affolés, elle se frappait la joue pour rejeter la bête. Servigny, pris d'un fou rire, la cueillit près des cheveux et mit à la place où il l'avait prise un long baiser sans qu'Yvette éloignât son front.

Puis elle déclara en se levant:

"J'aime mieux ça qu'un roman. Allons à la Grenouillère maintenant."

Ils arrivèrent à la partie de l'île plantée en parc et ombragée d'arbres immenses. Des couples erraient sous les hauts feuillages, le long de la Seine, où glissaient les canots. C'étaient des filles avec des jeunes gens, des ouvrières avec leurs amants qui allaient en manches de chemise, la redingote sur le bras, le haut chapeau en arrière, d'un air pochard et fatigué, des bourgeois avec leurs familles, les femmes endimanchées et les enfants trottinants comme une couvée de poussins autour de leurs parents.

Une rumeur lointaine et continue de voix humaines, une clameur sourde et grondante annonçait l'établissement cher aux canotiers.

Ils l'aperçurent tout à coup. Un immense bateau, coiffé d'un toit, amarré contre la berge, portait un peuple de femelles et de mâles attablés et buvant, ou bien debout, criant, chantant, gueulant, dansant, cabriolant au bruit d'un piano geignard, faux et vibrant comme un chaudron.

De grandes filles en cheveux roux, étalant, par devant et par derrière, la double provocation de leur gorge et de leur croupe, circulaient, l'oeil accrochant, la lèvre rouge, aux trois quarts grises, des mots obscènes à la bouche.

D'autres dansaient éperdument en face de gaillards à moitié nus, vêtus d'une culotte de toile et d'un maillot de coton, et coiffés d'une toque de couleur, comme des jockeys.

Et tout cela exhalait une odeur de sueur et de poudre de riz, des émanations de parfumerie et d'aisselles.

Les buveurs, autour des tables, engloutissaient des liquides blancs, rouges, jaunes, verts, et criaient, vociféraient sans raison, cédant à un besoin violent de faire du tapage, à un besoin de brutes d'avoir les oreilles et le cerveau pleins de vacarme.

De seconde en seconde un nageur, debout sur le toit, sautait à l'eau, jetant une pluie d'éclaboussures sur les consommateurs les plus proches, qui poussaient des hurlements de sauvages.

Et sur le fleuve une flotte d'embarcations passait. Les yoles longues et minces filaient, enlevées à grands coups d'aviron par les rameurs aux bras nus, dont les muscles roulaient sous la peau brûlée. Les canotières en robe de flanelle bleue ou de flanelle rouge, une ombrelle, rouge ou bleue aussi, ouverte sur la tête, éclatante sous l'ardent soleil, se renversaient dans leur fauteuil à l'arrière des barques et semblaient courir sur l'eau, dans une pose immobile et endormie.

Des bateaux plus lourds s'en venaient lentement, chargés de monde. Un collégien en goguette, voulant faire le beau, ramait avec des mouvements d'ailerons de moulin, et se heurtait à tous les canots, dont tous les canotiers l'engueulaient, puis il disparaissait éperdu, après avoir failli noyer deux nageurs, poursuivi par les vociférations de la foule entassée dans le grand café flottant.

Yvette, radieuse, passait au bras de Servigny au milieu de cette foule bruyante et mêlée, semblait heureuse de ces coudoiements suspects, dévisageait les filles d'un oeil tranquille et bienveillant.

"Regardez celle-là, Muscade, quels jolis cheveux elle a! Elles ont l'air de s'amuser beaucoup."

Comme le pianiste, un canotier vêtu de rouge et coiffé d'une sorte de colossal chapeau parasol en paille, attaquait une valse, Yvette saisit brusquement son compagnon par les reins et l'enleva avec cette furie qu'elle mettait à danser. Ils allèrent si longtemps et si frénétiquement que tout le monde les regardait. Les consommateurs, debout sur les tables, battaient une sorte de mesure avec leurs pieds; d'autres heurtaient les verres; et le musicien semblait devenir enragé, tapait les touches d'ivoire avec des bondissements de la main, des gestes fous de tout le corps, en balançant éperdument sa tête abritée de son immense couvre-chef.

Tout d'un coup il s'arrêta, et, se laissant glisser par terre, s'affaissa tout du long sur le sol, enseveli sous sa coiffure, comme s'il était mort de fatigue. Un grand rire éclata dans le café,

et tout le monde applaudit.

Quatre amis se précipitèrent comme on fait dans les accidents, et, ramassant leur camarade, l'emportèrent par les quatre membres, après avoir posé sur son ventre l'espèce de toit dont il se coiffait.

Un farceur, les suivant, entonna le De Profundis, et une procession se forma derrière le faux mort, se déroulant par les chemins de l'île, entraînant à la suite les consommateurs, les promeneurs, tous les gens qu'on rencontrait.

Yvette s'élança, ravie, riant de tout son coeur, causant avec tout le monde, affolée par le mouvement et le bruit. Des jeunes gens la regardaient au fond des yeux, se pressaient contre elle, très allumés, semblaient la flairer, la dévêtir du regard; et Servigny commençait à craindre que l'aventure ne tournât mal à la fin.

La procession allait toujours, accélérant son allure, car les quatre porteurs avaient pris le pas de course, suivis par la foule hurlante. Mais, tout à coup, ils se dirigèrent vers la berge, s'arrêtèrent net en arrivant au bord, balancèrent un instant leur camarade, puis, le lâchant tous les quatre en même temps, le lancèrent dans la rivière.

Un immense cri de joie jaillit de toutes les bouches, tandis que le pianiste, étourdi, barbotait, jurait, toussait, crachait de l'eau, et, embourbé dans la vase, s'efforçait de remonter au rivage.

Son chapeau, qui s'en allait au courant, fut rapporté par une barque.

Yvette dansait de plaisir en battant des mains et répétant:

"Oh! Muscade, comme je m'amuse, comme je m'amuse!"

Servigny l'observait, redevenu sérieux, un peu gêné, un peu froissé de la voir si bien à son aise dans ce milieu canaille. Une sorte d'instinct se révoltait en lui, cet instinct du comme il faut qu'un homme bien né garde toujours, même quand il s'abandonne, cet instinct qui l'écarte des familiarités trop viles et des contacts trop salissants.

Il se disait, s'étonnant:

"Bigre, tu as de la race, toi!"

Et il avait envie de la tutoyer vraiment, comme il la tutoyait dans sa pensée, comme on tutoie, la première fois qu'on les voit, les femmes qui sont à tous. Il ne la distinguait plus guère des créatures à cheveux roux qui les frôlaient et qui criaient, de leurs voix enrouées, des mots obscènes. Ils couraient dans cette foule, ces mots grossiers, courts et sonores, semblaient voltiger au-dessus, nés là-dedans comme des mouches sur un fumier. Ils ne semblaient ni choquer, ni surprendre personne. Yvette ne paraissait point les remarquer.

"Muscade, je veux me baigner, dit-elle, nous allons faire une pleine eau."

Il répondit:

"A vot' service." Et ils allèrent au bureau des bains pour se procurer des costumes. Elle fut déshabillée la première et elle l'attendit, debout, sur la rive, souriante sous tous les regards. Puis ils s'en allèrent côte à côte, dans l'eau tiède.

Elle nageait avec bonheur, avec ivresse, toute caressée par l'onde, frémissant d'un plaisir sensuel, soulevée à chaque brasse, comme si elle allait s'élaner hors du fleuve. Il la suivait avec peine, essoufflé, mécontent de se sentir médiocre. Mais elle ralentit son allure, puis, se tournant brusquement, elle fit la planche, les bras croisés, les yeux ouverts dans le bleu du ciel. Il regardait, allongée ainsi à la surface de la rivière, la ligne onduleuse de son corps, les

seins fermes, collés contre l'étoffe légère, montrant leur forme ronde et leurs sommets saillants, le ventre doucement soulevé, la cuisse un peu noyée, le mollet nu, miroitant à travers l'eau et le pied mignon qui émergeait.

Il la voyait tout entière, comme si elle se fût montrée exprès, pour le tenter, pour s'offrir ou pour se jouer encore de lui. Et il se mit à la désirer avec une ardeur passionnée et un énervement exaspéré. Tout à coup elle se retourna, le regarda, se mit à rire.

"Vous avez une bonne tête", dit-elle.

Il fut piqué, irrité de cette raillerie, saisi par une colère méchante d'amoureux bafoué; alors, cédant brusquement à un obscur besoin de représailles, à un désir de se venger, de la blesser:

"Ca vous irait, cette vie-là?"

Elle demanda, avec son grand air naïf:

"Quoi donc?"

- Allons, ne vous fichez pas de moi. Vous savez bien ce que je veux dire!

- Non, parole d'honneur.

- Voyons, finissons cette comédie. Voulez-vous ou ne voulez-vous pas?

- Je ne vous comprends point.

- Vous n'êtes pas si bête que ça. D'ailleurs, je vous l'ai dit hier soir.

- Quoi donc? j'ai oublié.

- Que je vous aime.

- Vous?

- Moi.

- Quelle blague!

- Je vous jure.

- Eh bien, prouvez-le.

- Je ne demande que ça!

- Quoi, ça?

- A le prouver.

- Eh bien, faites.

- Vous n'en disiez pas autant hier soir!

- Vous ne m'avez rien proposé.

- C'te bêtise!

- Et puis d'abord ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser.

- Elle est bien bonne! A qui donc?

- Mais à maman, bien entendu."

Il poussa un éclat de rire.

"A votre mère? non, c'est trop fort!"

Elle était devenue soudain très sérieuse, et, le regardant au fond des yeux.

"Ecoutez, Muscade, si vous m'aimez vraiment assez pour m'épouser, parlez à maman d'abord, moi je vous répondrai après."

Il crut qu'elle se moquait encore de lui, et, rageant tout à fait:

"Mam'zelle, vous me prenez pour un autre."

Elle le regardait toujours, de son oeil doux et clair.

Elle hésita, puis elle dit:

"Je ne vous comprends toujours pas!"

Alors, il prononça vivement, avec quelque chose de brusque et de mauvais dans la voix:

"Voyons, Yvette, finissons cette comédie ridicule qui dure depuis trop longtemps. Vous jouez à la petite fille niaise, et ce rôle ne vous va point, croyez-moi. Vous savez bien qu'il ne peut pas s'agir de mariage entre nous... mais d'amour. Je vous ai dit que je vous aimais, - c'est la vérité, - je le répète, je vous aime. Ne faites plus semblant de ne pas comprendre et ne me traitez pas comme un sot."

Ils étaient debout dans l'eau, face à face, se soutenant seulement par de petits mouvements de mains. Elle demeura quelques secondes encore immobile, comme si elle ne pouvait se décider à pénétrer le sens de ses paroles, puis elle rougit tout à coup, elle rougit jusqu'aux cheveux. Toute sa figure s'empourpra brusquement depuis son cou jusqu'à ses oreilles qui devinrent presque violettes, et, sans répondre un mot, elle se sauva vers la terre, nageant de toute sa force, par grandes brasses précipitées. Il ne la pouvait rejoindre et il soufflait de fatigue en la suivant.

Il la vit sortir de l'eau, ramasser son peignoir et gagner sa cabine sans s'être retournée.

Il fut longtemps à s'habiller, très perplexe sur ce qu'il avait à faire, cherchant ce qu'il allait lui dire, se demandant s'il devait s'excuser ou persévérer.

Quand il fut prêt, elle était partie, partie toute seule. Il rentra lentement, anxieux et troublé.

La marquise se promenait au bras de Saval dans l'allée ronde, autour du gazon.

En voyant Servigny, elle prononça, de cet air nonchalant qu'elle gardait depuis la veille:

"Qu'est-ce que j'avais dit, qu'il ne fallait point sortir par une chaleur pareille. Voilà Yvette avec un coup de soleil. Elle est partie se coucher. Elle était comme un coquelicot, la pauvre enfant, elle a une migraine atroce. Vous vous serez promenés en plein soleil, vous aurez fait des folies. Que sais-je, moi? Vous êtes aussi peu raisonnable qu'elle."

La jeune fille ne descendit point pour dîner. Comme on voulait lui porter à manger, elle répondit à travers la porte qu'elle n'avait pas faim, car elle s'était enfermée, et elle pria qu'on la laissât tranquille. Les deux jeunes gens partirent par le train de dix heures, en promettant de revenir, le jeudi suivant, et la marquise s'assit devant sa fenêtre ouverte pour rêver, écoutant au loin l'orchestre du bal des canotiers jeter sa musique sautillante dans le grand silence solennel de la nuit.

Entraînée pour l'amour et par l'amour, comme on l'est pour le cheval ou l'aviron, elle avait de subites tendresses qui l'envahissaient comme une maladie. Ces passions la saisissaient brusquement, la pénétraient tout entière, l'affolaient, l'énervaient ou l'accablaient, selon qu'elles avaient un caractère exalté, violent, dramatique ou sentimental.

Elle était une de ces femmes créées pour aimer et pour être aimées. Partie de très bas,

arrivée par l'amour dont elle avait fait une profession presque sans le savoir, agissant par instinct, par adresse innée, elle acceptait l'argent comme les baisers, naturellement, sans distinguer, employant son flair remarquable d'une façon irraisonnée et simple, comme font les animaux, que rendent subtils les nécessités de l'existence. Beaucoup d'hommes avaient passé dans ses bras sans qu'elle éprouvât pour eux aucune tendresse, sans qu'elle ressentît non plus aucun dégoût de leurs étreintes.

Elle subissait les enlacements quelconques avec une indifférence tranquille, comme on mange, en voyage, de toutes les cuisines, car il faut bien vivre. Mais, de temps en temps, son coeur ou sa chair s'allumait, et elle tombait alors dans une grande passion qui durait quelques semaines ou quelques mois; selon les qualités physiques ou morales de son amant.

C'étaient les moments délicieux de sa vie. Elle aimait de toute son âme, de tout son corps, avec emportement, avec extase. Elle se jetait dans l'amour comme on se jette dans un fleuve pour se noyer et se laissait emporter, prête à mourir s'il le fallait, enivrée, affolée, infiniment heureuse. Elle s'imaginait chaque fois n'avoir jamais ressenti pareille chose auparavant, et elle se serait fort étonnée si on lui eût rappelé de combien d'hommes différents elle avait rêvé éperdument pendant des nuits entières, en regardant les étoiles.

Saval l'avait captivée, capturée corps et âme. Elle songeait à lui, bercée par son image et par son souvenir, dans l'exaltation calme du bonheur accompli, du bonheur présent et certain.

Un bruit derrière elle la fit se retourner. Yvette venait d'entrer, encore vêtue comme dans le jour, mais pâle maintenant et les yeux luisants comme on les a après de grandes fatigues.

Elle s'appuya au bord de la fenêtre ouverte, en face de sa mère.

"J'ai à te parler", dit-elle.

La marquise, étonnée, la regardait. Elle l'aimait en mère égoïste, fière de sa beauté, comme on l'est d'une fortune, trop belle encore elle-même pour devenir jalouse, trop indifférente pour faire les projets qu'on lui prêtait, trop subtile cependant pour ne pas avoir la conscience de cette valeur.

Elle répondit:

"Je t'écoute, mon enfant, qu'y a-t-il?"

Yvette la pénétrait du regard comme pour lire au fond de son âme, comme pour saisir toutes les sensations qu'allaient éveiller ses paroles.

"Voilà. Il s'est passé tantôt quelque chose d'extraordinaire.

- Quoi donc?

- M. de Servigny m'a dit qu'il m'aimait."

La marquise, inquiète, attendait. Comme Yvette, ne parlait plus, elle demanda:

"Comment t'a-t-il dit cela? Explique-toi!"

Alors la jeune fille, s'asseyant aux pieds de sa mère dans une pose câline qui lui était familière, et pressant ses mains, ajouta:

"Il m'a demandée en mariage."

Mme Obardi fit un geste brusque de stupéfaction, et s'écria:

"Servigny? mais tu es folle!"

Yvette n'avait point détourné les yeux du visage de sa mère, épiant sa pensée et sa surprise. Elle demanda d'une voix grave:

"Pourquoi suis-je folle? Pourquoi M. de Servigny ne m'épouserait-il pas?"

La marquise, embarrassée, balbutia:

"Tu t'es trompée, ce n'est pas possible. Tu as mal entendu ou mal compris. M. de Servigny est trop riche pour toi... et trop... trop... parisien pour se marier."

Yvette s'était levée lentement. Elle ajouta:

"Mais s'il m'aime comme il le dit, maman?"

Sa mère reprit avec un peu d'impatience:

"Je te croyais assez grande et assez instruite de la vie pour ne pas te faire de ces idées-là: Servigny est un viveur et un égoïste. Il n'épousera qu'une femme de son monde et de sa fortune. S'il t'a demandée en mariage... c'est qu'il veut... c'est qu'il veut..."

La marquise, incapable de dire ses soupçons, se tut une seconde, puis reprit:

"Tiens, laisse-moi tranquille, et va te coucher."

Et la jeune fille, comme si elle savait maintenant ce qu'elle désirait, répondit d'une voix docile:

"Oui, maman."

Elle baisa sa mère au front et s'éloigna d'un pas très calme.

Comme elle allait franchir la porte, la marquise la rappela:

"Et ton coup de soleil? dit-elle.

- Je n'avais rien. C'était ça qui m'avait rendue toute chose."

Et la marquise ajouta:

"Nous en reparlerons. Mais, surtout, ne reste plus seule avec lui d'ici quelque temps, et sois bien sûre qu'il ne t'épousera pas, entends-tu, et qu'il veut seulement te... compromettre."

Elle n'avait point trouvé mieux pour exprimer sa pensée. Et Yvette rentra chez elle.

Mme Obardi se mit à songer.

Vivant depuis des années dans une quiétude amoureuse et opulente, elle avait écarté avec soin de son esprit toutes les réflexions qui pouvaient la préoccuper, l'inquiéter ou l'attrister. Jamais elle n'avait voulu se demander ce que deviendrait Yvette; il serait toujours assez tôt d'y songer quand les difficultés arriveraient. Elle sentait bien, avec son flair de courtisane, que sa fille ne pourrait épouser un homme riche et du vrai monde que par un hasard tout à fait improbable, par une de ces surprises de l'amour qui placent des aventurières sur les trônes. Elle n'y comptait point, d'ailleurs, trop occupée d'elle-même pour combiner des projets qui ne la concernaient pas directement.

Yvette ferait comme sa mère, sans doute. Elle serait une femme d'amour. Pourquoi pas? Mais jamais la marquise n'avait osé se demander quand ni comment cela arriverait.

Et voilà que sa fille, tout d'un coup, sans préparation, lui posait une de ces questions auxquelles on ne pouvait pas répondre, la forçait à prendre une attitude dans une affaire si difficile, si délicate, si dangereuse à tous égards et si troublante pour sa conscience, pour la conscience qu'on doit montrer quand il s'agit de son enfant et de ces choses.

Elle avait trop d'astuce naturelle, astuce sommeillante, mais jamais endormie, pour s'être

trompée une minute sur les intentions de Servigny, car elle connaissait les hommes, par expérience, et surtout les hommes de cette race-là. Aussi, dès les premiers mots prononcés par Yvette, s'était-elle écriée presque malgré elle:

"Servigny, t'épouser? Mais tu es folle!"

Comment avait-il employé ce vieux moyen, lui, ce malin, ce roué, cet homme à fêtes et à femmes. Qu'allait-il faire à présent? Et elle, la petite, comment la prévenir plus clairement, la défendre même? car elle pouvait se laisser aller à de grosses bêtises.

Aurait-on jamais cru que cette grande fille était demeurée aussi naïve, aussi peu instruite et peu rusée?

Et la marquise, fort perplexe et fatiguée déjà de réfléchir, cherchait ce qu'il fallait faire, sans trouver rien, car la situation lui semblait vraiment embarrassante.

Et, lasse de ces tracas, elle pensa:

"Bah! je les surveillerai de près, j'agirai suivant les circonstances. S'il le faut même, je parlerai à Servigny, qui est fin et qui me comprendra à demi-mot."

Elle ne se demanda pas ce qu'elle lui dirait ni ce qu'il répondrait, ni quel genre de convention pourrait s'établir entre eux, mais heureuse d'être soulagée de ce souci sans avoir eu à prendre de résolution, elle se remit à songer au beau Saval et, les yeux perdus dans la nuit, tournés vers la droite, vers cette lueur brumeuse qui plane sur Paris, elle envoya de ses deux mains des baisers vers la grande ville, des baisers rapides qu'elle jetait dans l'ombre, l'un sur l'autre, sans compter; et tout bas, comme si elle lui eût parlé encore, elle murmurait:

"Je t'aime, je t'aime!"

III

Yvette aussi ne dormait point. Comme sa mère, elle s'accouda à la fenêtre ouverte, et des larmes, ses premières larmes tristes, lui emplirent les yeux.

Jusque-là elle avait vécu, elle avait grandi dans cette confiance étourdie et sereine de la jeunesse heureuse. Pourquoi aurait-elle songé, réfléchi, cherché? Pourquoi n'aurait-elle pas été une jeune fille comme toutes les jeunes filles? Pourquoi un doute, pourquoi une crainte, pourquoi des soupçons pénibles lui seraient-ils venus?

Elle semblait instruite de tout parce qu'elle avait l'air de parler de tout, parce qu'elle avait pris le ton, l'allure, les mots osés des gens qui vivaient autour d'elle. Mais elle n'en savait guère plus qu'une fillette élevée en un couvent, ses audaces de parole venant de sa mémoire, de cette faculté d'imitation et d'assimilation qu'ont les femmes, et non d'une pensée instruite et devenue hardie.

Elle parlait de l'amour comme le fils d'un peintre ou d'un musicien parlerait peinture ou musique à dix ou douze ans. Elle savait ou plutôt elle soupçonnait bien quel genre de mystère cachait ce mot - trop de plaisanteries avaient été chuchotées devant elle pour que son innocence n'eût pas été un peu éclairée - mais comment aurait-elle pu conclure de là que toutes les familles ne ressemblaient pas à la sienne?

On baisait la main de sa mère avec un respect apparent; tous leurs amis portaient des titres; tous étaient ou paraissaient riches; tous nommaient familièrement des princes de lignée royale. Deux fils de rois étaient même venus plusieurs fois, le soir, chez la marquise! Comment aurait-elle su?

Et puis, elle était naturellement naïve. Elle ne cherchait pas, elle ne flairait point les gens



comme faisait sa mère. Elle vivait tranquille, trop joyeuse de vivre pour s'inquiéter de ce qui aurait peut-être paru suspect à des êtres plus calmes, plus réfléchis, plus enfermés, moins expansifs et moins triomphants.

Mais voilà que tout d'un coup, Servigny, par quelques mots dont elle avait senti la brutalité sans la comprendre, venait d'éveiller en elle une inquiétude subite, irraisonnée d'abord, puis une appréhension harcelante.

Elle était rentrée, elle s'était sauvée à la façon d'une bête blessée, blessée en effet profondément par ces paroles qu'elle se répétait sans cesse pour en pénétrer tout le sens, pour en deviner toute la portée: "Vous savez bien qu'il ne peut pas s'agir de mariage entre nous... mais d'amour?"

Qu'avait-il voulu dire? Et pourquoi cette injure? Elle ignorait donc quelque chose, quelque secret, quelque honte? Elle était seule à l'ignorer sans doute? Mais quoi? Elle demeurait effarée, atterrée, comme lorsqu'on découvre une infamie cachée, la trahison d'un être aimé, un de ces désastres du coeur qui vous affolent.

Et elle avait songé, réfléchi, cherché, pleuré, mordue de craintes et de soupçons. Puis, son âme jeune et joyeuse se rassérénant, elle s'était mise à arranger une aventure, à combiner une situation anormale et dramatique faite de tous les souvenirs des romans poétiques qu'elle avait lus. Elle se rappelait des péripéties émouvantes, des histoires sombres et attendrissantes qu'elle mêlait, dont elle faisait sa propre histoire, dont elle embellissait le mystère entrevu, enveloppant sa vie.

Elle ne se désolait déjà plus, elle rêvait, elle soulevait des voiles, elle se figurait des complications invraisemblables, mille choses singulières, terribles, séduisantes quand même par leur étrangeté.

Serait-elle, par hasard, la fille naturelle d'un prince? Sa pauvre mère, séduite et délaissée, faite marquise par un roi, par le roi Victor-Emmanuel peut-être, avait dû fuir devant la colère de sa famille?

N'était-elle pas plutôt une enfant abandonnée par ses parents, par des parents très nobles et très illustres, fruit d'un amour coupable, recueillie par la marquise, qui l'avait adoptée et élevée?

D'autres suppositions encore lui traversaient l'esprit. Elle les acceptait ou les rejetait au gré de sa fantaisie. Elle s'attendrissait sur elle-même, heureuse au fond et triste aussi, satisfaite surtout de devenir une sorte d'héroïne de livre qui aurait à se montrer, à se poser, à prendre une attitude noble et digne d'elle. Et elle pensait au rôle qu'il lui faudrait jouer, selon les événements devinés. Elle le voyait vaguement, ce rôle, pareil à celui d'un personnage de M. Scribe ou de Mme Sand. Il serait fait de dévouement, de fierté, d'abnégation, de grandeur d'âme, de tendresse et de belles paroles. Sa nature mobile se réjouissait presque de cette attitude nouvelle.

Elle était demeurée jusqu'au soir à méditer sur ce qu'elle allait faire, cherchant comment elle s'y prendrait pour arracher la vérité à la marquise.

Et quand fut venue la nuit, favorable aux situations tragiques, elle avait enfin combiné une ruse simple et subtile pour obtenir ce qu'elle voulait; c'était de dire brusquement à sa mère que Servigny l'avait demandée en mariage.

A cette nouvelle, Mme Obardi, surprise, laisserait certainement échapper un mot, un cri qui jetterait une lumière dans l'esprit de sa fille.

Et Yvette avait aussitôt accompli son projet.

Elle s'attendait à une explosion d'étonnement, à une expansion d'amour, à une confiance pleine de gestes et de larmes.

Mais, voilà que sa mère, sans paraître stupéfaite ou désolée, n'avait semblé qu'ennuyée; et, au ton gêné, mécontent et troublé qu'elle avait pris pour lui répondre, la jeune fille, chez qui s'éveillaient subitement toute l'astuce, la finesse et la rouerie féminines, comprenant qu'il ne fallait pas insister, que le mystère était d'autre nature, qu'il lui serait plus pénible à apprendre, et qu'elle le devait deviner toute seule, était rentrée dans sa chambre, le coeur serré, l'âme en détresse, accablée maintenant sous l'appréhension d'un vrai malheur, sans savoir au juste d'où ni pourquoi lui venait cette émotion. Et elle pleurait, accoudée à sa fenêtre.

Elle pleura longtemps, sans songer à rien maintenant, sans chercher à rien découvrir de plus; et peu à peu, la lassitude l'accablant, elle ferma les yeux. Elle s'assoupissait alors quelques minutes, de ce sommeil fatigant des gens éreintés qui n'ont point l'énergie de se dévêtir et de gagner leur lit, de ce sommeil lourd et coupé par des réveils brusques, quand la tête glisse entre les mains.

Elle ne se coucha qu'aux premières lueurs du jour, lorsque le froid du matin, la glaçant, la contraignit à quitter la fenêtre.

Elle garda le lendemain et le jour suivant une attitude réservée et mélancolique. Un travail incessant et rapide se faisait en elle, un travail de réflexion; elle apprenait à épier, à deviner, à raisonner. Une lueur, vague encore, lui semblait éclairer d'une nouvelle manière les hommes et les choses autour d'elle; et une suspicion lui venait contre tous, contre tout ce qu'elle avait cru, contre sa mère. Toutes les suppositions, elle les fit en ces deux jours. Elle envisagea toutes les possibilités, se jetant dans les résolutions les plus extrêmes avec la brusquerie de sa nature changeante et sans mesure. Le mercredi, elle arrêta un plan, toute une règle de tenue et un système d'espionnage. Elle se leva le jeudi matin avec la résolution d'être plus rouée qu'un policier, et armée en guerre contre tout le monde.

Elle se résolut même à prendre pour devise ces deux mots: "Moi seule", et elle chercha pendant plus d'une heure de quelle manière il les fallait disposer pour qu'ils fissent bon effet, gravés autour de son chiffre, sur son papier à lettres.

Saval et Servigny arrivèrent à dix heures. La jeune fille tendit la main avec réserve, sans embarras, et d'un ton familier, bien que grave:

"Bonjour, Muscade, ça va bien?"

- Bonjour, Mam'zelle, pas mal, et vous?"

Il la guettait.

"Quelle comédie va-t-elle me jouer?" se disait-il.

La marquise ayant pris le bras de Saval, il prit celui d'Yvette et ils se mirent à tourner autour du gazon, paraissant et disparaissant à tout moment derrière les massifs et les bouquets d'arbres.

Yvette allait d'un air sage et réfléchi, regardant le sable de l'allée, paraissant à peine écouter ce que disait son compagnon et n'y répondant guère.

Tout à coup, elle demanda:

"Etes-vous vraiment mon ami, Muscade?"

- Parbleu, Mam'zelle.

- Mais là, vraiment, vraiment, bien vraiment de vraiment.

- Tout entier votre ami, Mam'zelle, corps et âme.
- Jusqu'à ne pas mentir une fois, une fois seulement.
- Même deux fois, s'il le faut.
- Jusqu'à me dire toute la vérité, la sale vérité tout entière.
- Oui, Mam'zelle.
- Eh bien, qu'est-ce que vous pensez, au fond, tout au fond, du prince Kravalow?
- Ah! diable!
- Vous voyez bien que vous vous préparez déjà à mentir!
- Non pas, mais je cherche mes mots, des mots justes. Mon Dieu, le prince Kravalow est un Russe... un vrai Russe, qui parle russe, qui est né en Russie, qui a eu peut-être un passeport pour venir en France, et qui n'a de faux que son nom et que son titre."

Elle le regardait au fond des yeux.

"Vous voulez dire que c'est...?"

Il hésita, puis, se décidant:

"Un aventurier, Mam'zelle.

- Merci. Et le Chevalier Valréali ne vaut pas mieux, n'est-ce pas?
- Vous l'avez dit.
- Et M. de Belvigne?
- Celui-là, c'est autre chose. C'est un homme du monde... de province, honorable... jusqu'à un certain point... mais seulement un peu brûlé... pour avoir trop rôti le balai...
- Et vous?"

Il répondit sans hésiter:

"Moi, je suis ce qu'on appelle un fêtard, un garçon de bonne famille, qui avait de l'intelligence et qui l'a gâchée à faire des mots, qui avait de la santé et qui l'a perdue à faire la noce, qui avait de la valeur, peut-être, et qui l'a semée à ne rien faire. Il me reste en tout et pour tout de la fortune, une certaine pratique de la vie, une absence de préjugés assez complète, un large mépris pour les hommes, y compris les femmes, un sentiment très profond de l'inutilité de mes actes et une vaste tolérance pour la canaillerie générale. J'ai cependant, par moments, encore de la franchise, comme vous le voyez, et je suis même capable d'affection, comme vous le pourriez voir. Avec ces défauts et ces qualités je me mets à vos ordres, Mam'zelle, moralement et physiquement, pour que vous disposiez de moi à votre gré, voilà."

Elle ne riait pas; elle écoutait, scrutant les mots et les intentions.

Elle reprit:

"Qu'est-ce que vous pensez de la comtesse de Lammy?"

Il prononça avec vivacité:

"Vous me permettrez de ne pas donner mon avis sur les femmes.

- Sur aucune?
- Sur aucune.

- Alors, c'est que vous les jugez fort mal... toutes. Voyons, cherchez, vous ne faites pas une exception?"

Il ricana de cet air insolent qu'il gardait presque constamment; et avec cette audace brutale dont il se faisait une force, une arme:

"On excepte toujours les personnes présentes."

Elle rougit un peu, mais demanda avec un grand calme:

"Eh bien, qu'est-ce que vous pensez de moi?"

- Vous le voulez? soit. Je pense que vous êtes une personne de grand sens, de grande pratique, ou, si vous aimez mieux, de grand sens pratique, qui sait fort bien embrouiller son jeu, s'amuser des gens, cacher ses vues, tendre ses fils, et qui attend, sans se presser... l'événement."

Elle demanda: "C'est tout?"

- C'est tout."

Alors elle dit, avec une sérieuse gravité:

"Je vous ferai changer cette opinion-là, Muscade."

Puis elle se rapprocha de sa mère, qui marchait à tout petits pas, la tête baissée, de cette allure alanguie qu'on prend lorsqu'on cause tout bas, en se promenant, de choses très intimes et très douces. Elle dessinait, tout en avançant, des figures sur le sable, des lettres peut-être, avec la pointe de son ombrelle, et elle parlait sans regarder Saval, elle parlait longuement, lentement, appuyée à son bras, serrée contre lui. Yvette, tout à coup, fixa les yeux sur elle, et un soupçon, si vague qu'elle ne le formula pas, plutôt même une sensation qu'un doute, lui passa dans la pensée comme passe sur la terre l'ombre d'un nuage que chasse le vent.

La cloche sonna le déjeuner.

Il fut silencieux et presque morne.

Il y avait, comme on dit, de l'orage dans l'air. De grosses nuées immobiles semblaient embusquées au fond de l'horizon, muettes et lourdes, mais chargées de tempête.

Dès qu'on eut pris le café sur la terrasse, la marquise demanda: "Eh bien! mignonne, vas-tu faire une promenade aujourd'hui avec ton ami Servigny? C'est un vrai temps pour prendre le frais sous les arbres."

Yvette lui jeta un regard rapide, vite détourné:

"Non, maman, aujourd'hui je ne sors pas."

La marquise parut contrariée, elle insista:

"Va donc faire un tour, mon enfant, c'est excellent pour toi."

Alors Yvette prononça d'une voix brusque:

"Non, maman, aujourd'hui je reste à la maison, et tu sais bien pourquoi, puisque je te l'ai dit l'autre soir."

Mme Obardi n'y songeait plus, toute préoccupée du désir de demeurer seule avec Saval. Elle rougit, se troubla, et, inquiète pour elle-même, ne sachant comment elle pourrait se trouver libre une heure ou deux, elle balbutia:

"C'est vrai, je n'y pensais point, tu as raison. Je ne sais pas où j'avais la tête."

Et Yvette, prenant un ouvrage de broderie qu'elle appelait le "salut public", et dont elle occupait ses mains cinq ou six fois l'an, aux jours de calme plat, s'assit sur une chaise basse auprès de sa mère, tandis que les deux jeunes gens, à cheval sur des pliants, fumaient des cigares.

Les heures passaient dans une causerie paresseuse et sans cesse mourante. La marquise, énervée, jetait à Saval des regards éperdus, cherchait un prétexte, un moyen d'éloigner sa fille. Elle comprit enfin qu'elle ne réussirait pas, et ne sachant de quelle ruse user, elle dit à Servigny:

"Vous savez, mon cher duc, que je vous garde tous deux ce soir. Nous irons déjeuner demain au restaurant Fournaise, à Chatou."

Il comprit, sourit, et s'inclinant:

"Je suis à vos ordres, Marquise."

Et la journée s'écoula lentement, péniblement sous les menaces de l'orage.

L'heure du dîner vint peu à peu. Le ciel pesant s'emplissait de nuages lents et lourds. Aucun frisson d'air ne passait sur la peau.

Le repas du soir aussi fut silencieux. Une gêne, un embarras, une sorte de crainte vague semblaient rendre muets les deux hommes et les deux femmes.

Quand le couvert fut enlevé, ils demeurèrent sur la terrasse, ne parlant qu'à de longs intervalles. La nuit tombait, une nuit étouffante. Tout à coup, l'horizon fut déchiré par un immense crochet de feu, qui illumina d'une flamme éblouissante et blafarde les quatre visages déjà ensevelis dans l'ombre. Puis un bruit sourd et faible, pareil au roulement d'une voiture sur un pont, passa sur la terre; et il sembla que la chaleur de l'atmosphère augmentait, que l'air devenait brusquement encore plus accablant, le silence du soir plus profond.

Yvette se leva:

"Je vais me coucher, dit-elle, l'orage me fait mal."

Elle tendit son front à la marquise, offrit sa main aux deux jeunes hommes, et s'en alla.

Comme elle avait sa chambre juste au-dessus de la terrasse, les feuilles d'un grand marronnier planté devant la porte s'éclairèrent bientôt d'une clarté verte, et Servigny restait les yeux fixés sur cette lueur pâle dans le feuillage, où il croyait parfois voir passer une ombre. Mais soudain, la lumière s'éteignit. Mme Obardi poussa un grand soupir:

"Ma fille est couchée", dit-elle.

Servigny se leva:

"Je vais en faire autant, Marquise, si vous le permettez."

Il baisa la main qu'elle lui tendait et disparut à son tour.

Et elle demeura seule avec Saval, dans la nuit.

Aussitôt, elle fut dans ses bras, l'enlaçant, l'étreignant. Puis, bien qu'il tentât de l'en empêcher, elle s'agenouilla devant lui en murmurant: "Je veux te regarder à la lueur des éclairs."

Mais Yvette, sa bougie soufflée, était revenue sur son balcon, nu-pieds, glissant comme une

ombre, et elle écoutait, rongée par un soupçon douloureux et confus.

Elle ne pouvait voir, se trouvant au-dessus d'eux, sur le toit même de la terrasse.

Elle n'entendait rien qu'un murmure de voix; et son coeur battait si fort qu'il emplissait de bruit ses oreilles. Une fenêtre se ferma sur sa tête, Servigny venait de remonter. Sa mère était seule avec l'autre.

Un second éclair, fendant le ciel en deux, fit surgir pendant une seconde tout ce paysage qu'elle connaissait, dans une clarté violente et sinistre; et elle aperçut la grande rivière, couleur de plomb fondu, comme on rêve des fleuves en des pays fantastiques. Aussitôt, une voix, au-dessous d'elle, prononça: "Je t'aime!"

Et elle n'entendit plus rien. Un étrange frisson lui avait passé sur le corps, et son esprit flottait dans un trouble affreux.

Un silence pesant, infini, qui semblait le silence éternel, planait sur le monde. Elle ne pouvait plus respirer, la poitrine oppressée par quelque chose d'inconnu et d'horrible. Un autre éclair enflamma l'espace, illumina un instant l'horizon, puis un autre presque aussitôt le suivit, puis d'autres encore.

Et la voix qu'elle avait entendue déjà, s'élevant plus forte, répétait: "Oh! comme je t'aime! comme je t'aime!" Et Yvette la reconnaissait bien, cette voix-là, celle de sa mère.

Une large goutte d'eau tiède lui tomba sur le front, et une petite agitation presque imperceptible courut dans les feuilles, le frémissement de la pluie qui commence.

Puis, une rumeur accourut venue de loin, une rumeur confuse, pareille au bruit du vent dans les branches; c'était l'averse lourde s'abattant en nappe sur la terre, sur le fleuve, sur les arbres. En quelques instants l'eau ruissela autour d'elle, la couvrant, l'éclaboussant, la pénétrant comme un bain. Elle ne remuait point, songeant seulement à ce qu'on faisait sur la terrasse.

Elle les entendit qui se levaient et qui montaient dans leurs chambres. Des portes se fermèrent à l'intérieur de la maison; et la jeune fille, obéissant à un désir de savoir irrésistible, qui l'affolait et la torturait, se jeta dans l'escalier, ouvrit doucement la porte du dehors, et, traversant le gazon sous la tombée furieuse de la pluie, courut se cacher dans un massif pour regarder les fenêtres.

Une seule était éclairée, celle de sa mère. Et, tout à coup, deux ombres apparurent dans le carré lumineux, deux ombres côte à côte. Puis, se rapprochant, elles n'en firent plus qu'une; et un nouvel éclair projetant sur la façade un rapide et éblouissant jet de feu, elle les vit qui s'embrassaient, les bras serrés autour du cou.

Alors, éperdue, sans réfléchir, sans savoir ce qu'elle faisait, elle cria de toute sa force, d'une voix suraiguë: "Maman!" comme on crie pour avertir les gens d'un danger de mort.

Son appel désespéré se perdit dans le clapotement de l'eau, mais le couple enlacé se sépara, inquiet. Et une des ombres disparut, tandis que l'autre cherchait à distinguer quelque chose à travers les ténèbres du jardin.

Alors, craignant d'être surprise, de rencontrer sa mère en cet instant, Yvette s'élança vers la maison, remonta précipitamment l'escalier en laissant derrière elle une traînée d'eau qui coulait de marche en marche, et elle s'enferma dans sa chambre, résolue à n'ouvrir sa porte à personne.

Et sans ôter sa robe ruisselante et collée à sa chair, elle tomba sur les genoux en joignant les mains, implorant dans sa détresse quelque protection surhumaine, le secours mystérieux du

ciel, l'aide inconnue qu'on réclame aux heures de larmes et de désespoir.

Les grands éclairs jetaient d'instant en instant leurs reflets livides dans sa chambre, et elle se voyait brusquement dans la glace de son armoire, avec ses cheveux déroulés et trempés, tellement étrange qu'elle ne se reconnaissait pas.

Elle demeura là longtemps, si longtemps que l'orage s'éloigna sans qu'elle s'en aperçût. La pluie cessa de tomber, une lueur envahit le ciel encore obscurci de nuages, et une fraîcheur tiède, savoureuse, délicieuse, une fraîcheur d'herbes et de feuilles mouillées entra par la fenêtre ouverte...

Yvette se releva, ôta ses vêtements flasques et froids, sans songer même à ce qu'elle faisait, et se mit au lit. Puis elle demeura les yeux fixés sur le jour qui naissait. Puis elle pleura encore, puis elle songea.

Sa mère! un amant! quelle honte! Mais elle avait lu tant de livres où des femmes, mêmes des mères, s'abandonnaient ainsi, pour renaître à l'honneur aux pages du dénouement, qu'elle ne s'étonnait pas outre mesure de se trouver enveloppée dans un drame pareil à tous les drames de ses lectures. La violence de son premier chagrin, l'effarement cruel de la surprise, s'atténuaient un peu déjà dans le souvenir confus de situations analogues. Sa pensée avait rôdé en des aventures si tragiques, poétiquement amenées par les romanciers, que l'horrible découverte lui apparaissait peu à peu comme la continuation naturelle de quelque feuilleton commencé la veille.

Elle se dit:

"Je sauverai ma mère."

Et, presque rassérénée par cette résolution d'héroïne, elle se sentit forte, grandie, prête tout à coup pour le dévouement et pour la lutte. Et elle réfléchit aux moyens qu'il lui faudrait employer. Un seul lui parut bon, qui était en rapport avec sa nature romanesque. Et elle prépara, comme un acteur prépare la scène qu'il va jouer, l'entretien qu'elle aurait avec la marquise.

Le soleil s'était levé. Les serviteurs circulaient dans la maison. La femme de chambre vint avec le chocolat. Yvette fit poser le plateau sur la table et prononça:

"Vous direz à ma mère que je suis souffrante, que je vais rester au lit jusqu'au départ de ces messieurs, que je n'ai pas pu dormir de la nuit, et que je prie qu'on ne me dérange pas, parce que je veux essayer de me reposer."

La domestique, surprise, regardait la robe trempée et tombée comme une loque sur le tapis.

"Mademoiselle est donc sortie? dit-elle.

- Oui, j'ai été me promener sous la pluie pour me rafraîchir."

Et la bonne ramassa les jupes, les bas, les bottines sales; puis elle s'en alla portant sur un bras, avec des précautions dégoûtées, ces vêtements trempés comme des hardes de noyé.

Et Yvette attendit, sachant bien que sa mère allait venir.

La marquise entra, ayant sauté du lit aux premiers mots de la femme de chambre, car un doute lui était resté depuis ce cri: "Maman", entendu dans l'ombre.

"Qu'est-ce que tu as?" dit-elle.

Yvette la regarda, bégaya:

"J'ai... j'ai..." Puis, saisie par une émotion subite et terrible, elle se mit à suffoquer.

La marquise, étonnée, demanda de nouveau:

"Qu'est-ce que tu as donc?"

Alors, oubliant tous ses projets et ses phrases préparées, la jeune fille cacha sa figure dans ses deux mains en balbutiant:

"Oh! maman, oh! maman!"

Mme Obardi demeura debout devant le lit, trop émue pour bien comprendre, mais devinant presque tout, avec cet instinct subtil d'où venait sa force.

Comme Yvette ne pouvait parler, étranglée par les larmes, sa mère énervée à la fin et sentant approcher une explication redoutable, demanda brusquement:

"Voyons, me diras-tu ce qui te prend?"

Yvette put à peine prononcer:

"Oh! cette nuit... j'ai vu... ta fenêtre."

La marquise très pâle, articula:

"Eh bien! quoi?"

Sa fille répéta, toujours en sanglotant:

"Oh! maman, oh! maman!"

Mme Obardi, dont la crainte et l'embarras se changeaient en colère, haussa les épaules et se retourna pour s'en aller.

"Je crois vraiment que tu es folle: Quand ce sera fini, tu me le feras dire."

Mais la jeune fille, tout à coup, dégagea de ses mains son visage ruisselant de pleurs.

"Non!... écoute... il faut que je te parle... écoute... Tu vas me promettre... nous allons partir toutes les deux, bien loin, dans une campagne, et nous vivrons comme des paysannes: et personne ne saura ce que nous serons devenues! Dis, veux-tu, maman, je t'en prie, je t'en supplie, veux-tu?"

La marquise, interdite, demeurait au milieu de la chambre. Elle avait aux veines du sang de peuple, du sang irascible. Puis une honte, une pudeur de mère se mêlant à un vague sentiment de peur et à une exaspération de femme passionnée dont l'amour est menacé, elle frémissait, prête à demander pardon ou à se jeter dans quelque violence.

"Je ne te comprends pas" dit-elle.

Yvette reprit:

"Je t'ai vue... maman... cette nuit... Il ne faut plus... si tu savais... nous allons partir toutes les deux... je t'aimerai tant que tu oublieras..."

Mme Obardi prononça d'une voix tremblante:

"Ecoute, ma fille; il y a des choses que tu ne comprends pas encore. Eh bien... n'oublie point... n'oublie point... que je te défends... de me parler jamais... de... de... de ces choses."

Mais la jeune fille, prenant brusquement le rôle de sauveur qu'elle s'était imposé, prononça:

"Non, maman, je ne suis plus une enfant, et j'ai le droit de savoir. Eh bien, je sais que nous recevons des gens mal famés, des aventuriers, je sais aussi qu'on ne nous respecte pas à cause de cela. Je sais autre chose encore. Eh bien, il ne faut plus, entends-tu? je ne veux



pas. Nous allons partir; tu vendras tes bijoux; nous travaillerons s'il le faut, et nous vivrons comme des honnêtes femmes, quelque part, bien loin. Et si je trouve à me marier, tant mieux."

Sa mère la regardait de son oeil noir, irrité. Elle répondit.

"Tu es folle. Tu vas me faire le plaisir de te lever et de venir déjeuner avec tout le monde.

- Non, maman. Il y a quelqu'un que je ne reverrai pas, tu me comprends. Je veux qu'il sorte, ou bien c'est moi qui sortirai. Tu choisiras entre lui et moi."

Elle s'était assise dans son lit, et elle haussait la voix, parlant comme on parle sur la scène, entrant enfin dans le drame qu'elle avait rêvé, oubliant presque son chagrin pour ne se souvenir que de sa mission.

La marquise, stupéfaite, répéta encore une fois:

"Mais tu es folle..." ne trouvant rien autre chose à dire.

Yvette reprit avec une énergie théâtrale:

"Non, maman, cet homme quittera la maison, ou c'est moi qui m'en irai, car je ne faiblirai pas.

- Et où iras-tu?... Que feras-tu?...

- Je ne sais pas, peu m'importe... Je veux que nous soyons des honnêtes femmes."

Ce mot qui revenait "honnêtes femmes" soulevait la marquise d'une fureur de fille et elle cria:

"Tais-toi! je ne te permets pas de me parler comme ça. Je vaudrais autant qu'une autre, entends-tu? Je suis une courtisane, c'est vrai, et j'en suis fière; les honnêtes femmes ne me valent pas."

Yvette, atterrée, la regardait; elle balbutia:

"Oh! maman!"

Mais la marquise, s'exaltant, s'excitant:

"Eh bien! oui, je suis une courtisane. Après? Si je n'étais pas une courtisane, moi, tu serais aujourd'hui une cuisinière, toi, comme j'étais autrefois, et tu ferais des journées de trente sous, et tu laveras la vaisselle, et ta maîtresse t'enverrait à la boucherie, entends-tu, et elle te ficherait à la porte si tu flânais, tandis que tu flânes toute la journée parce que je suis une courtisane. Voilà. Quand on n'est rien qu'une bonne, une pauvre fille avec cinquante francs d'économies, il faut savoir se tirer d'affaire, si on ne veut pas crever dans la peau d'une meurt-de-faim; et il n'y a pas deux moyens pour nous, il n'y en a pas deux, entends-tu, quand on est servante! Nous ne pouvons pas faire fortune, nous, avec des places, ni avec des tripotages de bourse. Nous n'avons rien que notre corps, rien que notre corps."

Elle se frappait la poitrine, comme un pénitent qui se confesse, et, rouge, exaltée, avançant vers le lit:

"Tant pis quand on est belle fille, faut vivre de ça, ou bien souffrir de misère toute sa vie... pas de choix."

Puis revenant brusquement à son idée:

"Avec ça qu'elles s'en privent, les honnêtes femmes. C'est elles qui sont des gueuses, entends-tu, parce que rien ne les force. Elles ont de l'argent, de quoi vivre et s'amuser, et elles prennent des hommes par vice. C'est elles qui sont des gueuses."

Elle était debout près de la couche d'Yvette éperdue, qui avait envie de crier "au secours", de

se sauver, et qui pleurait tout haut comme les enfants qu'on bat.

La marquise se tut, regarda sa fille, et la voyant affolée de désespoir, elle se sentit elle-même pénétrée de douleur, de remords, d'attendrissement, de pitié, et s'abattant sur le lit en ouvrant les bras, elle se mit aussitôt à sangloter, et elle balbutia:

"Ma pauvre petite, ma pauvre petite, si tu savais comme tu me fais mal."

Et elles pleurèrent toutes deux, très longtemps.

Puis la marquise, chez qui le chagrin ne tenait pas, se releva doucement. Et elle dit tout bas:

"Allons, mignonne, c'est comme ça, que veux-tu. On n'y peut rien changer maintenant. Il faut prendre la vie comme elle vient."

Yvette continuait de pleurer. Le coup avait été trop rude et trop inattendu pour qu'elle pût réfléchir et se remettre.

Sa mère reprit:

"Voyons, lève-toi et viens déjeuner, pour qu'on ne s'aperçoive de rien."

La jeune fille faisait "non" de la tête, sans pouvoir parler; enfin, elle prononça d'une voix lente, pleine de sanglots:

"Non, maman, tu sais ce que je t'ai dit, je ne changerai pas d'avis. Je ne sortirai pas de ma chambre avant qu'ils soient partis. Je ne veux plus voir personne de ces gens-là, jamais, jamais. S'ils reviennent, je... je... tu ne me reverras plus."

La marquise avait essuyé ses yeux et, fatiguée d'émotion, elle murmura:

"Voyons, réfléchis, sois raisonnable." - Puis, après une minute de silence:

"Oui, il vaut mieux que tu te reposes ce matin. Je viendrai te voir dans l'après-midi."

Et ayant embrassé sa fille sur le front, elle sortit pour s'habiller, calmée déjà.

Yvette, dès que sa mère eut disparu, se leva, et courut pousser le verrou pour être seule, bien seul, puis elle se mit à réfléchir.

La femme de chambre frappa vers onze heures et demanda à travers la porte:

"Madame la Marquise fait demander si Mademoiselle n'a besoin de rien et ce qu'elle veut pour son déjeuner?"

Yvette répondit.

"Je n'ai pas faim. Je prie seulement qu'on ne me dérange pas."

Et elle demeura au lit comme si elle eût été fort malade.

Vers trois heures, on frappa de nouveau. Elle demanda:

"Qui est là?"

Ce fut la voix de sa mère.

"C'est moi, mignonne, je viens voir comment tu vas."

Elle hésita. Que ferait-elle? Elle ouvrit, puis se recoucha.

La marquise s'approcha, et parlant à mi-voix comme auprès d'une convalescente:

"Eh bien, te trouves-tu mieux? Tu ne veux pas manger un oeuf?"

- Non, merci, rien du tout."

Mme Obardi s'était assise près du lit. Elles demeurèrent sans rien dire, puis, enfin, comme sa fille restait immobile, les mains inertes sur les draps:

"Ne vas-tu pas te lever?"

Yvette répondit:

"Oui, tout à l'heure."

Puis d'un ton grave et lent:

"J'ai beaucoup réfléchi, maman, et voici... voici ma résolution. Le passé est le passé, n'en parlons plus. Mais l'avenir sera différent... ou bien... ou bien je sais ce qui me resterait à faire. Maintenant, que ce soit fini là-dessus."

La marquise, qui croyait terminée l'explication, sentit un peu d'impatience la gagner. C'était trop maintenant. Cette grande bécasse de fille aurait dû savoir depuis longtemps. Mais elle ne répondit rien et répéta.

"Te lèves-tu?"

- Oui, je suis prête."

Alors sa mère lui servit de femme de chambre, lui apportant ses bas, son corset, ses jupes; puis elle l'embrassa.

"Veux-tu faire un tour avant dîner?"

- Oui, maman."

Et elles allèrent se promener le long de l'eau, sans guère parler que de chose très banales.

IV

Le lendemain, dès le matin, Yvette s'en alla toute seule s'asseoir à la place où Servigny lui avait lu l'histoire des fourmis. Elle se dit:

"Je ne m'en irai pas de là avant d'avoir pris une résolution."

Devant elle, à ses pieds, l'eau coulait, l'eau rapide du bras vif, pleine de remous, de larges bouillons qui passaient dans une fuite muette avec des tournolements profonds.

Elle avait déjà envisagé toutes les faces de la situation et tous les moyens d'en sortir.

Que ferait-elle si sa mère ne tenait pas scrupuleusement la condition qu'elle avait posée, ne renonçait pas à sa vie, à son monde, à tout, pour aller se cacher avec elle dans un pays lointain?

Elle pouvait partir seule... fuir. Mais où? Comment? De quoi vivrait-elle?

En travaillant? A quoi? A qui s'adresserait-elle pour trouver de l'ouvrage? Et puis l'existence morne et humble des ouvrières, des filles du peuple, lui semblait un peu honteuse, indigne d'elle. Elle songea à se faire institutrice, comme les jeunes personnes des romans, et à être aimée, puis épousée par le fils de la maison. Mais il aurait fallu qu'elle fût de grande race, qu'elle pût, quand le père exaspéré lui reprocherait d'avoir volé l'amour de son fils, dire d'une voix fière:

"Je m'appelle Yvette Obardi."

Elle ne le pouvait pas. Et puis c'eût été même encore là un moyen banal, usé.

Le couvent ne valait guère mieux. Elle ne se sentait d'ailleurs aucune vocation pour la vie religieuse, n'ayant qu'une piété intermittente et fugace. Personne ne pouvait la sauver en l'épousant, étant ce qu'elle était! Aucun secours n'était acceptable d'un homme, aucune issue possible, aucune ressource définitive!

Et puis, elle voulait quelque chose d'énergique, de vraiment grand, de vraiment fort, qui servirait d'exemple; et elle se résolut à la mort.

Elle s'y décida tout d'un coup, tranquillement, comme s'il s'agissait d'un voyage, sans réfléchir, sans voir la mort, sans comprendre que c'est la fin sans recommencement, le départ sans retour, l'adieu éternel à la terre, à la vie.

Elle fut disposée immédiatement à cette détermination extrême, avec la légèreté des âmes exaltées et jeunes.

Et elle songea au moyen qu'elle emploierait. Mais tous lui apparaissaient d'une exécution pénible et hasardeuse et demandaient en outre une action violente qui lui répugnait.

Elle renonça bien vite au poignard et au revolver qui peuvent blesser seulement, estropier ou défigurer, et qui exigent une main exercée et sûre - à la corde qui est commune, suicide de pauvre, ridicule et laid - à l'eau parce qu'elle savait nager. Restait donc le poison, mais lequel? Presque tous font souffrir et provoquent des vomissements. Elle ne voulait ni souffrir, ni vomir. Alors elle songea au chloroforme, ayant lu dans un fait divers comment avait fait une jeune femme pour s'asphyxier par ce procédé.

Et elle éprouva aussitôt une sorte de joie de sa résolution, un orgueil intime, une sensation de fierté. On verrait ce qu'elle était, ce qu'elle valait.

Elle rentra dans Bougival, et elle se rendit chez le pharmacien, à qui elle demanda un peu de chloroforme pour une dent dont elle souffrait. L'homme, qui la connaissait, lui donna une toute petite bouteille de narcotique.

Alors elle partit à pied pour Croissy, où elle se procura une seconde fiole de poison. Elle en obtint une troisième à Chatou, une quatrième à Rueil, et elle rentra en retard pour déjeuner. Comme elle avait grand'faim après cette course, elle mangea beaucoup, avec ce plaisir de gens que l'exercice a creusés.

Sa mère, heureuse de la voir affamée ainsi, se sentant tranquille enfin, lui dit, comme elles se levaient de table:

"Tous nos amis viendront passer la journée de dimanche. J'ai invité le prince, le chevalier et M. de Belvigne."

Yvette pâlit un peu, mais ne répondit rien.

Elle sortit presque aussitôt, gagna la gare et prit un billet pour Paris.

Et pendant tout l'après-midi, elle alla de pharmacie en pharmacie, achetant dans chacune quelques gouttes de chloroforme.

Elle revint le soir, les poches pleines de petites bouteilles.

Elle recommença le lendemain ce manège, et étant entrée par hasard chez un droguiste; elle put obtenir, d'un seul coup, un quart de litre.

Elle ne sortit pas le samedi; c'était un jour couvert et tiède; elle le passa tout entier sur la terrasse, étendue sur une chaise longue en osier.

Elle ne pensait presque à rien, très résolue et très tranquille.

Elle mit, le lendemain, une toilette bleue qui lui allait fort bien, voulant être belle.

En se regardant dans la glace, elle se dit tout d'un coup: "Demain, je serai morte." Et un singulier frisson lui passa le long du corps. "Morte! Je ne parlerai plus, je ne penserai plus, personne ne me verra plus. Et moi, je ne verrai plus rien de tout cela!"

Elle contemplait attentivement son visage, comme si elle ne l'avait jamais aperçu, examinant surtout ses yeux, découvrant mille choses en elle, un caractère secret de sa physionomie qu'elle ne connaissait pas, s'étonnant de se voir comme si elle avait en face d'elle une personne étrangère, une nouvelle amie.

Elle se disait: "C'est moi, c'est moi que voilà dans cette glace. Comme c'est étrange de se regarder soi-même. Sans le miroir pourtant, nous ne nous connaîtrions jamais. Tous les autres sauraient comment nous sommes, et nous ne le saurions point, nous."

Elle prit ses grands cheveux tressés en nattes et les ramena sur sa poitrine, suivant de l'oeil tous ses gestes, toutes ses poses, tous ses mouvements.

"Comme je suis jolie! pensa-t-elle. Demain, je serai morte, là, sur mon lit."

Elle regarda son lit, et il lui sembla qu'elle se voyait étendue blanche comme ses draps.

"Morte. Dans huit jours cette figure, ces yeux, ces joues ne seront plus qu'un pourriture noire, dans une boîte, au fond de la terre."

Une horrible angoisse lui serra le coeur.

Le clair soleil tombait à flots sur la campagne et l'air doux du matin entraît par la fenêtre.

Elle s'assit, pensant à cela: "Morte." C'était comme si le monde allait disparaître pour elle; mais non, puisque rien ne serait changé dans ce monde, pas même sa chambre. Oui, sa chambre resterait toute pareille avec le même lit, les mêmes chaises, la même toilette, mais elle serait partie pour toujours, elle, et personne ne serait triste, que sa mère peut-être.

On dirait: "Comme elle était jolie! cette petite Yvette", voilà tout. Et comme elle regardait sa main appuyée sur le bras de son fauteuil, elle songea de nouveau à cette pourriture, à cette bouillie noire et puante que ferait sa chair. Et de nouveau un grand frisson d'horreur lui courut dans tout le corps, et elle ne comprenait pas bien comment elle pourrait disparaître sans que la terre tout entière s'anéantît, tant il lui semblait qu'elle faisait partie de tout, de la campagne, de l'air, du soleil, de la vie.

Des rires éclatèrent dans le jardin, un grand bruit de voix, des appels, cette gaieté bruyante des parties de campagne qui commencent, et elle reconnut l'organe sonore de M. de Belvigne qui chantait:

Je suis sous ta fenêtre,

Ah! daigne enfin paraître.

Elle se leva sans réfléchir et vint regarder. Tous applaudirent. Ils étaient là tous les cinq, avec deux autres messieurs qu'elle ne connaissait pas.

Elle se recula brusquement, déchirée par la pensée que ces hommes venaient s'amuser chez sa mère, chez une courtisane.

La cloche sonna le déjeuner.

"Je vais leur montrer comment on meurt", se dit-elle.

Et elle descendit d'un pas ferme, avec quelque chose de la résolution des martyres

chrétiennes entrant dans le cirque où les lions les attendaient.

Elle serra les mains en souriant d'une manière affable, mais un peu hautaine. Servigny lui demanda:

"Etes-vous moins grognon, aujourd'hui, Mam'zelle?"

Elle répondit d'un ton sévère et singulier:

"Aujourd'hui, je veux faire des folies. Je suis dans mon humeur de Paris. Prenez garde."

Puis, se tournant vers M. de Belvigne:

"C'est vous qui serez mon patito, mon petit Malvoisie. Je vous emmène tous, après le déjeuner, à la fête de Marly."

C'était la fête, en effet, à Marly. On lui présenta les deux nouveaux venus, le comte de Tamine et le marquis de Briquetot.

Pendant le repas, elle ne parla guère, tendant sa volonté pour être gaie dans l'après-midi, pour qu'on ne devinât rien, pour qu'on s'étonnât davantage, pour qu'on dît: "Qui l'aurait pensé? Elle semblait si heureuse, si contente! Que se passe-t-il dans ces têtes-là?"

Elle s'efforçait de ne point songer au soir, à l'heure choisie, alors qu'ils seraient tous sur la terrasse.

Elle but du vin le plus qu'elle put, pour se monter, et deux petits verres de fine champagne, et elle était rouge en sortant de table, un peu étourdie, ayant chaud dans le corps et chaud dans l'esprit, lui semblait-il, devenue hardie maintenant et résolue à tout.

"En route!" cria-t-elle.

Elle prit le bras de M. de Belvigne et régla la marche des autres:

"Allons, vous allez former mon bataillon! Servigny, je vous nomme sergent; vous vous tiendrez en dehors, sur la droite. Puis, vous ferez marcher en tête la garde étrangère, les deux Exotiques, le prince et le chevalier, puis, derrière, les deux recrues qui prennent les armes aujourd'hui. Allons!"

Ils partirent. Et Servigny se mit à imiter le clairon, tandis que les deux nouveaux venus faisaient semblant de jouer du tambour. M. de Belvigne, un peu confus, disait tout bas:

"Mademoiselle Yvette, voyons, soyez raisonnable, vous allez vous compromettre."

Elle répondit:

"C'est vous que je compromets, Raisiné. Quant à moi, je m'en fiche un peu. Demain, il n'y paraîtra plus. Tant pis pour vous, il ne faut pas sortir avec des filles comme moi."

Ils traversèrent Bougival, à la stupéfaction des promeneurs. Tous se retournaient; les habitants venaient sur leurs portes; les voyageurs du petit chemin de fer qui va de Rueil à Marly les huèrent; les hommes, debout sur les plates-formes criaient:

"A l'eau!... à l'eau!..."

Yvette marchait d'un pas militaire, tenant par le bras Belvigne comme on mène un prisonnier. Elle ne riait point, gardant sur le visage une gravité pâle, une sorte d'immobilité sinistre. Servigny interrompait son clairon pour hurler des commandements. Le prince et le chevalier s'amusaient beaucoup, trouvaient ça très drôle et de haut goût. Les deux jeunes gens jouaient du tambour d'une façon ininterrompue.

Quand ils arrivèrent sur le lieu de la fête, ils soulevèrent une émotion. Des filles applaudirent;

des jeunes gens ricanaient; un gros monsieur, qui donnait le bras à sa femme, déclara, avec une envie dans la voix:

"En voilà qui ne s'embêtent pas."

Elle aperçut des chevaux de bois et força Belvigne à monter à sa droite tandis que son détachement escaladait par-derrrière les bêtes tournantes. Quand le divertissement fut terminé, elle refusa de descendre, contraignant son escorte à demeurer cinq fois de suite sur le dos de ces montures d'enfants, à la grande joie du public qui criait des plaisanteries. M. de Belvigne, livide, avait mal au coeur en descendant.

Puis elle se mit à vagabonder à travers les baraques. Elle força tous ses hommes à se faire peser au milieu d'un cercle de spectateurs. Elle leur fit acheter des jouets ridicules qu'ils durent porter dans leurs bras. Le prince et le chevalier commençaient à trouver la plaisanterie trop forte. Seuls, Servigny et les deux tambours ne se décourageaient point.

Ils arrivèrent enfin au bout du pays. Alors elle contempla ses suivants d'une manière singulière, d'un oeil sournois et méchant; et une étrange fantaisie lui passant par la tête, elle les fit ranger sur la berge droite qui domine le fleuve.

"Que celui qui m'aime le plus se jette à l'eau", dit-elle.

Personne ne sauta. Un attroupement se forma derrière eux. Des femmes, en tablier blanc, regardaient avec stupeur. Deux troupiers, en culotte rouge, riaient d'un air bête.

Elle répéta:

"Donc, il n'y a pas un de vous capable de se jeter à l'eau sur un désir de moi?"

Servigny murmura:

"Ma foi, tant pis." Et il s'élança, debout, dans la rivière.

Sa chute jeta des éclaboussures jusqu'aux pieds d'Yvette. Un murmure d'étonnement et de gaieté s'éleva dans la foule.

Alors la jeune fille ramassa par terre un petit morceau de bois, et, le lançant dans le courant:

"Apporte!" cria-t-elle.

Le jeune homme se mit à nager, et saisissant dans sa bouche, à la façon d'un chien, la planche qui flottait, il la rapporta, puis, remontant la berge, il mit un genou par terre pour la présenter.

Yvette la prit.

"T'es beau", dit-elle.

Et, d'une tape amicale, elle caressa ses cheveux.

Une grosse dame, indignée, déclara:

"Si c'est possible!"

Une autre dit:

"Peut-on s'amuser comme ça!"

Un homme prononça:

"C'est pas moi qui me serais baigné pour une donzelle!"

Elle reprit le bras de Belvigne, en lui jetant dans la figure:

"Vous n'êtes qu'un oison, mon ami; vous ne savez pas ce que vous avez raté."

Ils revinrent. Elle jetait aux passants des regards irrités.

"Comme tous ces gens ont l'air bête", dit-elle.

Puis, levant les yeux sur le visage de son compagnon:

"Vous aussi, d'ailleurs."

M. de Belvigne salua. S'étant retournée, elle vit que le prince et le chevalier avaient disparu. Servigny, morne et ruisselant, ne jouait plus du clairon et marchait, d'un air triste, à côté des deux jeunes gens fatigués, qui ne jouaient plus du tambour.

Elle se mit à rire sèchement:

"Vous en avez assez, paraît-il. Voilà pourtant ce que vous appelez vous amuser, n'est-ce pas? Vous êtes venus pour ça; je vous en ai donné pour votre argent."

Puis elle marcha sans plus rien dire; et, tout d'un coup, Belvigne s'aperçut qu'elle pleurait. Effaré, il demanda:

"Qu'avez-vous?"

Elle murmura:

"Laissez-moi, cela ne vous regarde pas."

Mais il insistait, comme un sot:

"Oh! Mademoiselle, voyons, qu'est-ce que vous avez? Vous a-t-on fait de la peine?"

Elle répéta, avec impatience:

"Taisez-vous donc!"

Puis, brusquement, ne résistant plus à la tristesse désespérée qui lui noyait le coeur, elle se mit à sangloter si violemment qu'elle ne pouvait plus avancer.

Elle couvrait sa figure sous ses deux mains et haletait avec des râles dans la gorge, étranglée, étouffée par la violence de son désespoir.

Belvigne demeurait debout, à côté d'elle, tout à fait éperdu, répétant:

"Je n'y comprends rien."

Mais Servigny s'avança brusquement:

"Rentrons, Mam'zelle, qu'on ne vous voie pas pleurer dans la rue. Pourquoi faites-vous des folies comme ça, puisque ça vous attriste?"

Et, lui prenant le coude, il l'entraîna. Mais, dès qu'ils arrivèrent à la grille de la villa, elle se mit à courir, traversa le jardin, monta l'escalier et s'enferma chez elle.

Elle ne reparut qu'à l'heure du dîner, très pâle, très grave. Tout le monde était gai cependant. Servigny avait acheté chez un marchand du pays des vêtements d'ouvrier, un pantalon de velours, une chemise à fleurs, un tricot, une blouse, et il parlait à la façon des gens du peuple.

Yvette avait hâte qu'on eût fini, sentant son courage défaillir. Dès que le café fut pris, elle remonta chez elle.

Elle entendait sous sa fenêtre les voix joyeuses. Le chevalier faisait des plaisanteries lestes, des jeux de mots d'étranger, grossiers et maladroits.



Elle écoutait, désespérée. Servigny, un peu gris, imitait l'ouvrier pochard, appelait la marquise la patronne. Et, tout d'un coup, il dit à Saval:

"Hé! patron."

Ce fut un rire général.

Alors, Yvette se décida. Elle prit d'abord une feuille de son papier à lettres et écrivit:

"Bougival, ce dimanche, neuf heures du soir.

Je meurs pour ne point devenir une fille entretenue.

Yvette".

Puis en post-scriptum:

"Adieu, chère maman, pardon."

Elle cacheta l'enveloppe, adressée à Mme la marquise Obardi.

Puis elle roula sa chaise longue auprès de la fenêtre, attira une petite table à portée de sa main et plaça dessus la grande bouteille de chloroforme à côté d'une poignée d'ouate.

Un immense rosier couvert de fleurs qui, parti de la terrasse, montait jusqu'à sa fenêtre, exhalait dans la nuit un parfum doux et faible passant par souffles légers; et elle demeura quelques instants à le respirer. La lune, à son premier quartier, flottait dans le ciel noir, un peu rongée à gauche, et voilée parfois par de petites brumes.

Yvette pensait:

"Je vais mourir! je vais mourir!" Et son coeur gonflé de sanglots, crevant de peine, l'étouffait. Elle sentait en elle un besoin de demander grâce à quelqu'un, d'être sauvée, d'être aimée.

La voix de Servigny s'éleva. Il racontait une histoire graveleuse que des éclats de rire interrompaient à tout instant. La marquise elle-même avait des gaietés plus fortes que les autres. Elle répétait sans cesse:

"Il n'y a que lui pour dire de ces choses-là! ah! ah! ah!"

Yvette prit la bouteille, la déboucha et versa un peu de liquide sur le coton. Une odeur puissante, sucrée, étrange, se répandit; et comme elle approchait de ses lèvres le morceau de ouate, elle avala brusquement cette saveur forte et irritante qui la fit tousser.

Alors, fermant la bouche, elle se mit à l'aspirer. Elle buvait à longs traits cette vapeur mortelle, fermant les yeux et s'efforçant d'éteindre en elle toute pensée pour ne plus réfléchir, pour ne plus savoir.

Il lui sembla d'abord que sa poitrine s'élargissait, s'agrandissait, et que son âme tout à l'heure pesante, alourdie de chagrin, devenait légère, légère comme si le poids qui l'accablait se fût soulevé, allégé, envolé.

Quelque chose de vif et d'agréable la pénétrait jusqu'au bout des membres, jusqu'au bout des pieds et des mains, entrait dans sa chair, une sorte d'ivresse vague, de fièvre douce.

Elle s'aperçut que le coton était sec, et elle s'étonna de n'être pas encore morte. Ses sens lui semblaient aiguisés, plus subtils, plus alertes.

Elle entendait jusqu'aux moindres paroles prononcées sur la terrasse. Le prince Kravalow racontait comment il avait tué en duel un général autrichien.

Puis, très loin, dans la campagne, elle écoutait les bruits dans la nuit, les aboiements

interrompus d'un chien, le cri court des crapauds, le frémissement imperceptible des feuilles.

Elle reprit la bouteille, et imprégna de nouveau le petit morceau de ouate, puis elle se remit à respirer. Pendant quelques instants, elle ne ressentit plus rien; puis ce lent et charmant bien-être qui l'avait envahie déjà, la ressaisit.

Deux fois elle versa du chloroforme dans le coton, avide maintenant de cette sensation physique et de cette sensation morale, de cette torpeur rêvante où s'égarait son âme.

Il lui semblait qu'elle n'avait plus d'os, plus de chair, plus de jambes, plus de bras. On lui avait ôté tout cela, doucement, sans qu'elle s'en aperçût. Le chloroforme avait vidé son corps, ne lui laissant que sa pensée plus éveillée, plus vivante, plus large, plus libre qu'elle ne l'avait jamais sentie.

Elle se rappelait mille choses oubliées, des petits détails de son enfance, des riens qui lui faisaient plaisir. Son esprit, doué tout à coup d'une agilité inconnue, sautait aux idées les plus diverses, parcourait mille aventures, vagabondait dans le passé, et s'égarait dans les événements espérés de l'avenir. Et sa pensée active et nonchalante avait un charme sensuel; elle éprouvait, à songer ainsi, un plaisir divin.

Elle entendait toujours les voix, mais elle ne distinguait plus les paroles, qui prenaient pour elle d'autres sens. Elle s'enfonçait, elle s'égarait dans une espèce de féerie étrange et variée.

Elle était sur un grand bateau qui passait le long d'un beau pays tout couvert de fleurs. Elle voyait des gens sur la rive, et ces gens parlaient très fort, puis elle se trouvait à terre, sans se demander comment; et Servigny, habillé en prince, venait la chercher pour la conduire à un combat de taureaux.

Les rues étaient pleines de passants qui causaient, et elle écoutait ces conversations qui ne l'étonnaient point, comme si elle eût connu les personnes, car à travers son ivresse rêvante elle entendait toujours rire et causer les amis de sa mère sur la terrasse.

Puis tout devint vague.

Puis elle se réveilla, délicieusement engourdie, et elle eut quelque peine à se souvenir.

Donc, elle n'était pas morte encore.

Mais elle se sentait si reposée, dans un tel bien-être physique, dans une telle douceur d'esprit, qu'elle ne se hâtait point d'en finir! elle eût voulu faire durer toujours cet état d'assoupissement exquis.

Elle respirait lentement et regardait la lune, en face d'elle, sur les arbres. Quelque chose était changé dans son esprit. Elle ne pensait plus comme tout à l'heure. Le chloroforme, en amollissant son corps et son âme, avait calmé sa peine, et endormi sa volonté de mourir.

Pourquoi ne vivrait-elle pas? Pourquoi ne serait-elle pas aimée? Pourquoi n'aurait-elle pas une vie heureuse? Tout lui paraissait possible maintenant, et facile, et certain. Tout était doux, tout était bon, tout était charmant dans la vie. Mais comme elle voulait songer toujours, elle versa encore cette eau de rêve sur le coton, et se remit à respirer, en écartant parfois le poison de sa narine, pour n'en pas absorber trop, pour ne pas mourir.

Elle regardait la lune et voyait une figure dedans, une figure de femme. Elle recommençait à battre la campagne dans la griserie imagée de l'opium. Cette figure se balançait au milieu du ciel; puis elle chantait; elle chantait, avec une voix bien connue, l'Alleluia d'amour.

C'était la marquise qui venait de rentrer pour se mettre au piano.

Yvette avait des ailes maintenant. Elle volait la nuit, par une belle nuit claire, au-dessus des

bois et des fleuves. Elle volait avec délices, ouvrant les ailes, battant des ailes, portée par le vent comme on serait porté par des caresses. Elle se roulait dans l'air qui lui baisait la peau, et elle filait si vite, si vite qu'elle n'avait le temps de rien voir au-dessous d'elle, et elle se trouvait assise au bord d'un étang, une ligne à la main; elle pêchait.

Quelque chose tirait sur le fil qu'elle sortait de l'eau, en amenant un magnifique collier de perles, dont elle avait eu envie quelque temps auparavant. Elle ne s'étonnait nullement de cette trouvaille, et elle regardait Servigny, venu à côté d'elle sans qu'elle sût comment, pêchant aussi et faisant sortir de la rivière un cheval de bois.

Puis elle eut de nouveau la sensation qu'elle se réveillait et elle entendit qu'on l'appelait en bas.

Sa mère avait dit:

"Eteins donc la bougie."

Puis la voix de Servigny s'éleva claire et comique:

"Eteignez donc vot' bougie, Mam'zelle Yvette."

Et tous reprirent en chœur:

"Mam'zelle Yvette, éteignez donc votre bougie."

Elle versa de nouveau du chloroforme dans le coton, mais, comme elle ne voulait pas mourir, elle le tint assez loin de son visage pour respirer de l'air frais, tout en répandant en sa chambre l'odeur asphyxiante du narcotique, car elle comprit qu'on allait monter; et, prenant une posture bien abandonnée, une posture de morte, elle attendit.

La marque disait:

"Je suis un peu inquiète! Cette petite folle s'est endormie en laissant sa lumière sur sa table. Je vais envoyer Clémence pour l'éteindre et pour fermer la fenêtre de son balcon qui est restée grande ouverte."

Et bientôt la femme de chambre heurta la porte en appelant:

"Mademoiselle, Mademoiselle!"

Après un silence elle reprit:

"Mademoiselle, Mme la marquise vous prie d'éteindre votre bougie et de fermer votre fenêtre."

Clémence attendit encore un peu, puis frappa plus fort en criant:

"Mademoiselle, Mademoiselle!"

Comme Yvette ne répondait pas, la domestique s'en alla et dit à la marquise.

"Mademoiselle est endormie sans doute; son verrou est poussé et je ne peux pas la réveiller."

Mme Obardi murmura:

"Elle ne va pourtant pas rester comme ça?"

Tous alors, sur le conseil de Servigny, se réunirent sous la fenêtre de la jeune fille, et hurlèrent en chœur: "Hip - hip - hurra - Mam'zelle Yvette!"

Leur clameur s'éleva dans la nuit calme, s'envola sous la lune dans l'air transparent, s'en alla sur le pays dormant; et ils l'entendirent s'éloigner ainsi que fait le bruit d'un train qui fuit.

Comme Yvette ne répondit pas, la marquise prononça:

"Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé; je commence à avoir peur."

Alors Servigny, cueillant les roses rouges du gros rosier poussé le long du mur et les boutons pas encore éclos, se mit à les lancer dans la chambre par la fenêtre.

Au premier qu'elle reçut, Yvette tressauta, faillit crier. D'autres tombaient sur sa robe, d'autres dans ses cheveux, d'autres, passant par-dessus sa tête, allaient jusqu'au lit, le couvraient d'une pluie de fleurs.

La marquise cria encore une fois, d'une voix étranglée:

"Voyons, Yvette, réponds-nous."

Alors, Servigny déclara:

"Vraiment, ça n'est pas naturel, je vais grimper par le balcon."

Mais le chevalier s'indigna.

"Permettez, permettez, c'est là une grosse faveur, je réclame; c'est un trop bon moyen... et un trop bon moment... pour obtenir un rendez-vous!"

Tous les autres qui croyaient à une farce de la jeune fille, s'écriaient:

"Nous protestons. C'est un coup monté. Montera pas, montera pas."

Mais la marquise, émue, répétait:

"Il faut pourtant qu'on aille voir."

Le prince déclara, avec un geste dramatique:

"Elle favorise le duc, nous sommes trahis.

- Jouons à pile ou face qui montera", demanda le chevalier.

Et il tira de sa poche une pièce d'or de cent francs.

Il commença avec le prince:

"Pile", dit-il.

Ce fut face.

Le prince jeta la pièce à son tour, en disant à Saval:

"Prononcez, Monsieur."

Saval prononça:

"Face."

Ce fut pile.

Le prince ensuite posa la même question à tous les autres. Tous perdirent.

Servigny, qui restait seul en face de lui, déclara de son air insolent:

"Parbleu! il triche!"

Le Russe mit la main sur son coeur et tendit la pièce d'or à son rival, en disant:

"Jouez vous-même, mon cher duc."

Servigny la prit et la lança en criant:

"Face!"

Ce fut pile.

Il salua, et indiquant de la main le pilier du balcon:

"Montez, mon prince."

Mais le prince regardait autour de lui d'un air inquiet.

"Que cherchez-vous? demanda le chevalier.

- Mais... je... je voudrais bien... une échelle."

Un rire général éclata. Et Saval, s'avançant:

"Nous allons vous aider."

Il l'enleva dans ses bras d'hercule, en recommandant:

"Accrochez-vous au balcon."

Le prince aussitôt s'accrocha, et Saval l'ayant lâché, il demeura suspendu, agitant ses pieds dans le vide. Alors, Servigny saisissant ces jambes affolées qui cherchaient un point d'appui, tira dessus de toute sa force; les mains lâchèrent et le prince tomba comme un bloc sur le ventre de M. de Belvigne qui s'avançait pour le soutenir.

"A qui le tour?" demanda Servigny.

Mais personne ne se présenta.

"Voyons, Belvigne, de l'audace.

- Merci, mon cher, je tiens à mes os.

- Voyons, chevalier, vous devez avoir l'habitude des escalades.

- Je vous cède la place, mon cher duc.

- Heu!... heu!... c'est que je n'y tiens plus tant que ça."

Et Servigny, l'oeil en éveil, tournait autour du pilier.

Puis, d'un saut, s'accrochant au balcon, il s'enleva par les poignets, fit un rétablissement comme un gymnaste et franchit la balustrade.

Tous les spectateurs, le nez en l'air, applaudissaient. Mais il reparut aussitôt en criant:

"Venez vite! Venez vite! Yvette est sans connaissance!"

La marquise poussa un grand cri et s'élança dans l'escalier.

La jeune fille, les yeux fermés, faisait la morte. Sa mère entra, affolée, et se jeta sur elle.

"Dites, qu'est-ce qu'elle a? qu'est-ce qu'elle a?"

Servigny ramassait la bouteille de chloroforme tombée sur le parquet:

"Elle s'est asphyxiée", dit-il.

Et il colla son oreille sur le coeur, puis il ajouta:

"Mais elle n'est pas morte; nous la ranimerons. Avez-vous ici de l'ammoniaque?"

La femme de chambre, éperdue, répétait:

"De quoi... de quoi... Monsieur?"

- De l'eau sédative.

- Oui, Monsieur.

- Apportez tout de suite, et laissez la porte ouverte pour établir un courant d'air."

La marquise, tombée sur les genoux, sanglotait.

"Yvette! Yvette! ma fille, ma petite fille, ma fille, écoute, réponds-moi, Yvette, mon enfant. Oh! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce qu'elle a?"

Et les hommes effarés remuaient sans rien faire, apportaient de l'eau, des serviettes, des verres, du vinaigre.

Quelqu'un dit: "Il faut la déshabiller!"

Et la marquise, qui perdait la tête, essaya de dévêtir sa fille; mais elle ne savait plus ce qu'elle faisait. Ses mains tremblaient, s'embrouillaient, se perdaient et elle gémissait: "Je... je... je ne peux pas, je ne peux pas..."

La femme de chambre était rentrée apportant une bouteille de pharmacien que Servigny déboucha et dont il versa la moitié sur un mouchoir. Puis il le colla sous le nez d'Yvette, qui eut une suffocation.

"Bon, elle respire, dit-il. Ca ne sera rien."

Et il lui lava les tempes, les joues, le cou avec le liquide à la rude senteur.

Puis il fit signe à la femme de chambre de délayer la jeune fille, et quand elle n'eut plus qu'une jupe sur sa chemise, il l'enleva dans ses bras, et la porta jusqu'au lit en frémissant, remué par l'odeur de ce corps presque nu, par le contact de cette chair, par la moiteur des seins à peine cachés qu'il faisait fléchir sous sa bouche.

Lorsqu'elle fut couchée, il se releva fort pâle. "Elle va revenir à elle, dit-il, ce n'est rien." Car il l'avait entendue respirer d'une façon continue et régulière. Mais, apercevant tous les hommes, les yeux fixés sur Yvette étendue en son lit, une irritation jalouse le fit tressaillir, et s'avançant vers eux:

"Messieurs, nous sommes beaucoup trop dans cette chambre; veuillez nous laisser seuls, M.Saval et moi, avec la marquise."

Il parlait d'un ton sec et plein d'autorité. Les autres s'en allèrent aussitôt.

Mme Obardi avait saisi son amant à pleins bras, et, la tête levée vers lui, elle lui criait:

"Sauvez-la... Oh! sauvez-la!..."

Mais Servigny s'étant retourné, vit une lettre sur la table. Il la saisit d'un mouvement rapide et lut l'adresse. Il comprit et pensa: "Peut-être ne faut-il pas que la marquise ait connaissance de cela." Et, déchirant l'enveloppe, il parcourut d'un regard les deux lignes qu'elle contenait:

"Je meurs pour ne pas devenir une fille entretenue.

Yvette.

Adieu, ma chère maman. Pardon."

"Diable, pensa-t-il, ça demande réflexion."

Et il cacha la lettre dans sa poche.

Puis il se rapprocha du lit, et aussitôt la pensée lui vint que la jeune fille avait repris connaissance, mais qu'elle n'osait pas le montrer par honte, par humiliation, par crainte des questions.

La marquise était tombée à genoux, maintenant, et elle pleurait, la tête sur le pied du lit. Tout à coup, elle prononça: "Un médecin, il faut un médecin."

Mais Servigny, qui venait de parler bas avec Saval, lui dit: "Non, c'est fini. Tenez, allez-vous-en une minute, rien qu'une minute, et je vous promets qu'elle vous embrassera quand vous reviendrez." Et le baron, soulevant Mme Obardi par le bras, l'entraîna.

Alors, Servigny, s'asseyant près de la couche, prit la main d'Yvette et prononça: "Mam'zelle, écoutez-moi..." Elle ne répondit pas. Elle se sentait si bien, si doucement, si chaudement couchée, qu'elle aurait voulu, ne plus jamais remuer, ne plus jamais parler, et vivre comme ça toujours. Un bien-être infini l'avait envahie, un bien-être tel qu'elle n'en avait jamais senti de pareil.

L'air tiède de la nuit entrant par souffles légers, par souffles de velours, lui passait de temps en temps sur la face d'une façon exquise, imperceptible. C'était une caresse, quelque chose comme un baiser du vent, comme l'haleine lente et rafraîchissante d'un éventail qui aurait été fait de toutes les feuilles des bois et de toutes les ombres de la nuit, de la brume des rivières, et de toutes les fleurs aussi, car les roses jetées d'en bas dans sa chambre et sur son lit, et les roses grimpées au balcon, mêlaient leur senteur languissante à la saveur saine de la brise nocturne.

Elle buvait cet air si bon, les yeux fermés, le coeur reposé dans l'ivresse encore persistante de l'opium, et elle n'avait plus du tout le désir de mourir, mais une envie forte, impérieuse, de vivre, d'être heureuse, n'importe comment, d'être aimée, oui, aimée.

Servigny répéta:

"Mam'zelle Yvette, écoutez-moi."

Et elle se décida à ouvrir les yeux. Il reprit, la voyant ranimée:

"Voyons, voyons, qu'est-ce que c'est que des folies pareilles?"

Elle murmura:

"Mon pauvre Muscade, j'avais tant de chagrin."

Il lui serrait la main paternellement:

"C'est ça qui vous avançait à grand'chose, ah oui! Voyons, vous allez me promettre de ne pas recommencer?"

Elle ne répondit pas, mais elle fit un petit mouvement de tête qu'accentuait un sourire plutôt sensible que visible.

Il tira de sa poche la lettre trouvée sur la table:

"Est-ce qu'il faut montrer cela à votre mère?"

Elle fit "non" d'un signe du front.

Il ne savait plus que dire, car la situation lui paraissait sans issue. Il murmura:

"Ma chère petite, il faut prendre son parti des choses les plus pénibles. Je comprends bien votre douleur, et je vous promets..."

Elle balbutia:

"Vous êtes bon..."

Ils se turent. Il la regardait. Elle avait dans l'oeil quelque chose d'attendri, de défaillant; et, tout d'un coup, elle souleva les deux bras, comme si elle eût voulu l'attirer. Il se pencha sur elle, sentant qu'elle l'appelait; et leurs lèvres s'unirent.

Longtemps ils restèrent ainsi, les yeux fermés. Mais lui, comprenant qu'il allait perdre la tête, se releva. Elle lui souriait maintenant d'un vrai sourire de tendresse; et, de ses deux mains accrochées aux épaules, elle le retenait.

"Je vais chercher votre mère", dit-il.

Elle murmura: "Encore une seconde. Je suis si bien." Puis, après un silence, elle prononça tout bas, si bas qu'il entendit à peine:

"Vous m'aimerez bien, dites?"

Il s'agenouilla près du lit, et, baisant le poignet qu'elle lui avait laissé:

"Je vous adore."

Mais on marchait près de la porte. Il se releva d'un bond et cria de sa voix ordinaire qui semblait toujours un peu ironique:

"Vous pouvez entrer. C'est fait maintenant."

La marquise s'élança sur sa fille, les deux bras ouverts, et l'étreignit frénétiquement, couvrant de larmes son visage, tandis que Servigny, l'âme radieuse, la chair émue, s'avançait sur le balcon pour respirer le grand air frais de la nuit en fredonnant:

Souvent femme varie,

Bien fol est qui s'y fie.

La dot

Personne ne s'étonna du mariage de maître Simon Lebrument avec Mlle Jeanne Codier. Maître Lebrument venait d'acheter l'étude de notaire de maître Papillon; il fallait, bien entendu, de l'argent pour la payer; et Mlle Jeanne Cordier avait trois cent mille francs liquides, en billets de banque et en titres au porteur.

Maître Lebrument était un beau garçon, qui avait du chic, un chic notaire, un chic province, mais enfin du chic, ce qui était rare à Boutigny-le-Rebours.

Mlle Cordier avait de la grâce et de la fraîcheur, de la grâce un peu gauche et de la fraîcheur un peu fagotée; mais c'était, en somme, une belle fille désirable et fêtable.

La cérémonie des épousailles mit tout Boutigny sens dessus dessous.

On admira fort les mariés, qui rentrèrent cacher leur bonheur au domicile conjugal, ayant résolu de faire tout simplement un petit voyage à Paris après quelques jours de tête-à-tête.

Il fut charmant ce tête-à-tête, maître Lebrument ayant su apporter dans ses premiers rapports avec sa femme une adresse, une délicatesse et un à-propos remarquables. Il avait pris pour devise: "Tout vient à point à qui sait attendre." Il sut être en même temps patient et énergique. Le succès fut rapide et complet.

Au bout de quatre jours, Mme Lebrument adorait son mari. Elle ne pouvait plus se passer de lui, il fallait qu'elle l'eût tout le jour près d'elle pour le caresser, l'embrasser, lui tripoter les mains, la barbe, le nez, etc. Elle s'asseyait sur ses genoux, et, le prenant par les oreilles, elle



disait: "Ouvre la bouche et ferme les yeux." Il ouvrait la bouche avec confiance, fermait les yeux à moitié, et il recevait un bon baiser bien tendre, bien long, qui lui faisait passer de grands frissons dans le dos. Et à son tour il n'avait pas assez de caresses, pas assez de lèvres, pas assez de mains, pas assez de toute sa personne pour fêter sa femme du matin au soir et du soir au matin.

Une fois la première semaine écoulée, il dit à sa jeune compagne:

"Si tu veux, nous partirons pour Paris mardi prochain. Nous ferons comme les amoureux qui ne sont pas mariés, nous irons dans les restaurants, au théâtre, dans les cafés-concerts, partout, partout."

Elle sautait de joie.

"Oh! oui, oh! oui, allons-y le plus tôt possible."

Il reprit:

"Et puis, comme il ne faut rien oublier, préviens ton père de tenir ta dot toute prête; je l'emporterai avec nous et je payerai par la même occasion maître Papillon."

Elle prononça:

"Je le lui dirai demain matin."

Et il la saisit dans ses bras pour recommencer ce petit jeu de tendresse qu'elle aimait tant, depuis huit jours.

Le mardi suivant, le beau-père et la belle-mère accompagnèrent à la gare leur fille et leur gendre qui partaient pour la capitale.

Le beau-père disait:

"Je vous jure que c'est imprudent d'emporter tant d'argent dans votre portefeuille." Et le jeune notaire souriait.

"Ne vous inquiétez de rien, beau-papa, j'ai l'habitude de ces choses-là. Vous comprenez que, dans ma profession, il m'arrive quelquefois d'avoir près d'un million sur moi. De cette façon, au moins, nous évitons un tas de formalités et un tas de retards. Ne vous inquiétez de rien."

L'employé criait:

"Les voyageurs pour Paris en voiture!"

Ils se précipitèrent dans un wagon où se trouvaient deux vieilles dames.

Lebrument murmura à l'oreille de sa femme:

"C'est ennuyeux, je ne pourrai pas fumer."

Elle répondit tout bas:

"Moi aussi, ça m'ennuie bien, mais ça n'est pas à cause de ton cigare."

Le train siffla et partit. Le trajet dura une heure, pendant laquelle ils ne dirent pas grand'chose, car les deux vieilles femmes ne dormaient point.

Dès qu'ils furent dans la cour de la gare Saint-Lazare, maître Lebrument dit à sa femme:

"Si tu veux, ma chérie, nous allons d'abord déjeuner au boulevard, puis nous reviendrons tranquillement chercher notre malle pour la porter à l'hôtel."

Elle y consentit tout de suite.

"Oh oui, allons déjeuner au restaurant. Est-ce loin?"

Il reprit:

"Oui, un peu loin, mais nous allons prendre l'omnibus."

Elle s'étonna:

"Pourquoi ne prenons-nous pas un fiacre?"

Il se mit à la gronder en souriant:

"C'est comme ça que tu es économe, un fiacre pour cinq minutes de route, six sous par minute, tu ne te priverais de rien.

- C'est vrai", dit-elle, un peu confuse.

Un gros omnibus passait, au trot des trois chevaux. Lebrument cria:

"Conducteur! eh! conducteur!"

La lourde voiture s'arrêta. Et le jeune notaire, poussant sa femme, lui dit, très vite:

"Monte dans l'intérieur, moi je grimpe dessus pour fumer au moins une cigarette avant mon déjeuner."

Elle n'eut pas le temps de répondre; le conducteur, qui l'avait saisie par le bras pour l'aider à escalader le marchepied, la précipita dans sa voiture, et elle tomba, effarée, sur une banquette, regardant avec stupeur, par la vitre de derrière, les pieds de son mari qui grimpait sur l'impériale.

Et elle demeura immobile entre un gros monsieur qui sentait la pipe et une vieille femme qui sentait le chien.

Tous les autres voyageurs, alignés et muets, - un garçon épicier, une ouvrière, un sergent d'infanterie, un monsieur à lunettes d'or coiffé d'un chapeau de soie aux bords énormes et relevés comme des gouttières, deux dames à l'air important et grincheux, qui semblaient dire par leur attitude: "Nous sommes ici, mais nous valons mieux que ça", deux bonnes soeurs, une fille en cheveux et un croque-mort, - avaient l'air d'une collection de caricatures, d'un musée des grotesques, d'une série de charges de la face humaine, semblables à ces rangées de pantins comiques qu'on abat, dans les foires, avec des balles.

Les cahots de la voiture ballottaient un peu leurs têtes, les secouaient, faisaient trembloter la peau flasque des joues; et, la trépidation des roues les abrutissant, ils semblaient idiots et endormis.

La jeune femme demeurait inerte:

"Pourquoi n'est-il pas venu avec moi?" se disait-elle. Une tristesse vague l'oppressait. Il aurait bien pu, vraiment, se priver de cette cigarette.

Les bonnes soeurs firent signe d'arrêter, puis elles sortirent l'une devant l'autre, répandant une odeur fade de vieille jupe.

On repartit, puis on s'arrêta de nouveau. Et une cuisinière monta, rouge, essoufflée. Elle s'assit et posa sur ses genoux son panier aux provisions. Une forte senteur d'eau de vaisselle se répandit dans l'omnibus.

"C'est plus loin que je n'aurais cru", pensait Jeanne.

Le croque-mort s'en alla et fut remplacé par un cocher qui fleurait l'écurie. La fille en cheveux eut pour successeur un commissaire dont les pieds exhalaient le parfum de ses courses.

La notairesse se sentait mal à l'aise, écoeurée, prête à pleurer sans savoir pourquoi.

D'autres personnes descendirent, d'autres montèrent. L'omnibus allait toujours par les interminables rues, s'arrêtait aux stations, se remettait en route.

"Comme c'est loin! se disait Jeanne. Pourvu qu'il n'ait pas eu une distraction, qu'il ne soit pas endormi! Il s'est bien fatigué depuis quelques jours."

Peu à peu tous les voyageurs s'en allaient. Elle resta seule, toute seule. Le conducteur cria:

"Vaugirard!"

Comme elle ne bougeait point, il répéta:

"Vaugirard!"

Elle le regarda, comprenant que ce mot s'adressait à elle, puisqu'elle n'avait plus de voisins. L'homme dit, pour la troisième fois:

"Vaugirard!"

Alors elle demanda:

"Où sommes-nous?"

Il répondit d'un ton bourru:

"Nous sommes à Vaugirard, parbleu, voilà vingt fois que je le crie.

- Est-ce loin du boulevard? dit-elle.

- Quel boulevard?

- Mais le boulevard des Italiens.

- Il y a beau temps qu'il est passé!

- Ah! Voulez-vous bien prévenir mon mari?

- Votre mari? Où ça?

- Mais sur l'impériale.

- Sur l'impériale! v'là longtemps qu'il n'y a plus personne."

Elle eut un geste de terreur.

"Comment ça? Ce n'est pas possible. Il est monté avec moi. Regardez bien; il doit y être!"

Le conducteur devenait grossier:

"Allons, la p'tite, assez causé, un homme de perdu, dix de retrouvés. Décanillez, c'est fini. Vous en trouverez un autre dans la rue."

Des larmes lui montaient aux yeux, elle insista:

"Mais, Monsieur, vous vous trompez, je vous assure que vous vous trompez. Il avait un gros portefeuille sous le bras."

L'employé se mit à rire:

"Un gros portefeuille. Ah! oui, il est descendu à la Madeleine. C'est égal, il vous a bien lâchée, ah! ah! ah!..."

La voiture s'était arrêtée. Elle en sortit, et regarda, malgré elle, d'un mouvement instinctif de l'oeil, sur le toit de l'omnibus. Il était totalement désert.

Alors elle se mit à pleurer et tout haut, sans songer qu'on l'écoutait et qu'on la regardait, elle prononça:

"Qu'est-ce que je vais devenir?"

L'inspecteur du bureau s'approcha:

"Qu'y a-t-il?"

Le conducteur répondit d'un ton goguenard:

"C'est une dame que son époux a lâchée en route."

L'autre reprit:

"Bon, ce n'est rien, occupez-vous de votre service."

Et il tourna les talons.

Alors, elle se mit à marcher devant elle, trop effarée, trop affolée pour comprendre même ce qui lui arrivait. Où allait-elle aller? Qu'allait-elle faire? Que lui était-il arrivé à lui? D'où venaient une pareille erreur, un pareil oubli, une pareille méprise, une si incroyable distraction?

Elle avait deux francs dans sa poche. A qui s'adresser? Et, tout d'un coup, le souvenir lui vint de son cousin Barral, sous-chef de bureau à la marine.

Elle possédait juste de quoi payer la course du fiacre; elle se fit conduire chez lui. Et elle le rencontra comme il partait pour son ministère. Il portait, ainsi que Lebrument, un gros portefeuille sous le bras.

Elle s'élança de sa voiture.

"Henry!" cria-t-elle.

Il s'arrêta, stupéfait:

"Jeanne?... ici?... toute seule?... Que faites-vous, d'où venez-vous?"

Elle balbutia, les yeux pleins de larmes.

"Mon mari s'est perdu tout à l'heure.

- Perdu, où ça?

- Sur un omnibus.

- Sur un omnibus?... Oh!..."

Et elle lui conta en pleurant son aventure.

Il l'écoutait, réfléchissant. Il demanda:

"Ce matin, il avait la tête bien calme?"

- Oui.

- Bon. Avait-il beaucoup d'argent sur lui?

- Oui, il portait ma dot.

- Votre dot?... toute entière?

- Toute entière... pour payer son étude tantôt.

- Eh bien, ma chère cousine, votre mari, à l'heure qu'il est, doit filer sur la Belgique."

Elle ne comprenait pas encore. Elle bégayait.

"... Mon mari... vous dites?..."

- Je dis qu'il a raflé votre... votre capital... et voilà tout."

Elle restait debout, suffoquée, murmurant:

"Alors c'est... c'est... c'est un misérable!..."

Puis, défaillant d'émotion, elle tomba sur le gilet de son cousin, en sanglotant.

Comme on s'arrêtait pour les regarder, il la poussa tout doucement, sous l'entrée de sa maison, et, la soutenant par la taille, il lui fit monter son escalier, et comme sa bonne interdite ouvrait la porte, il commanda:

"Sophie, courez au restaurant chercher un déjeuner pour deux personnes. Je n'irai pas au ministère aujourd'hui."

## Le legs

Monsieur et madame Serbois achevaient de déjeuner, d'un air morne, l'un en face de l'autre.

Mme Serbois, une petite blonde à la peau rose, aux yeux bleus, aux gestes tendres, mangeait lentement sans lever la tête, comme si une pensée triste et persistante l'eût poursuivie.

Serbois, grand, fort, avec des favoris, un air de ministre ou d'agent d'affaires, semblait nerveux et préoccupé.

Enfin il prononça, comme se parlant à lui-même:

"Vraiment, c'est bien étonnant!"

Sa femme demanda: "Quoi donc, mon ami?"

- Que Vaudrec ne nous ait rien laissé."

Mme Serbois rougit; elle rougit brusquement comme si un voile rose fût étendu tout à coup sur sa peau en montant de la gorge au visage, et elle dit:

"Il y a peut-être un testament chez le notaire. Nous n'en saurions rien encore."

Et elle avait l'air de savoir, en vérité, Serbois réfléchit: "Oui, c'est possible. Car, enfin ce garçon était notre meilleur ami à tous les deux. Il ne quittait pas la maison, il dînait ici tous les deux jours; je sais bien qu'il te faisait beaucoup de cadeaux et que c'était une manière comme une autre de payer notre hospitalité, mais vrai, quand on a des amis comme nous, on pense à eux par testament. Il est certain que moi, si je m'étais senti malade j'aurais fait quelque chose pour lui, bien que tu sois mon héritière naturelle."

Mme Serbois baissait les yeux. Et, comme son mari découpait un poulet, elle se moucha, ainsi qu'on se mouche quand on pleure.

Il reprit: "Enfin c'est possible qu'il y ait un testament chez le notaire et un petit legs pour nous. Je ne tiendrais pas à grand-chose, un souvenir, rien qu'un souvenir, une pensée, pour me prouver seulement qu'il avait de l'affection pour nous."

Alors sa femme prononça d'une voix hésitante: "Si tu veux, nous irons après le déjeuner chez maître Lamaneur, et nous saurons à quoi nous en tenir."

Il déclara: "Oui. Je ne demande pas mieux."

Et comme il s'était noué une serviette autour du cou pour ne point jeter de sauce sur ses vêtements, il avait l'air d'un décapité parlant avec ses beaux favoris se découpant en noir sur le linge blanc et sa figure de maître d'hôtel de bonne maison.

Quand ils entrèrent dans l'étude de maître Lamaneur, un petit mouvement se fit parmi les employés, et quand M. Serbois eut jugé bon de se nommer, bien qu'on le connût parfaitement, le premier clerc se leva avec un empressement marqué, tandis que le second souriait.

Et les deux époux furent introduits dans le cabinet du patron.

C'était un petit homme tout rond, rond de partout. Sa tête avait l'air d'une boule clouée sur une autre boule que portaient deux jambes si petites, si courtes elles-mêmes, qu'elles ressemblaient aussi presque à des boules.

Il salua, indiqua des sièges, et dit, en adressant à Mme Serbois un léger regard d'intelligence:

"J'allais justement vous écrire pour vous prier de passer à mon étude, afin de vous donner connaissance du testament de M. Vaudrec, qui vous concerne."

M. Serbois ne put se tenir de prononcer: "Ah! je m'en étais douté."

Le notaire ajouta:

"Je vais vous donner lecture de cette pièce, très courte d'ailleurs."

Il prit un papier devant lui et prononça:

"Je soussigné Paul-Emile-Cyprien Vaudrec, sain de corps et d'esprit, exprime ici mes dernières volontés.

La mort pouvant nous emporter à tout moment, je veux prendre, en prévision de son atteinte, cette précaution d'écrire mon testament qui sera déposé chez maître Lamaneur.

N'ayant pas d'héritiers directs, je lègue toute ma fortune, composée de valeurs de Bourse, pour quatre cent mille francs, et de biens-fonds pour six cent mille francs environ, à Mme Claire-Hortense Serbois, sans aucune charge ou condition. Je la prie d'accepter ce don d'un ami mort comme preuve d'une affection dévouée, profonde et respectueuse.

Fait à Paris, le 15 juin 1883.

Signé: Vaudrec."

Mme Serbois avait baissé le front et demeurait immobile, tandis que son mari roulait des yeux stupéfaits allant du notaire à sa femme.

Maître Lamaneur reprit, après un moment de silence:

"Il est bien entendu, Monsieur, que Madame ne peut accepter ce legs sans votre consentement."

M. Serbois se leva. "Je demande le temps de réfléchir", dit-il.

Le notaire, qui souriait avec une certaine malice, s'inclina: "Je comprends le scrupule qui peut vous faire hésiter, cher monsieur, le monde a parfois des jugements malveillants. Voulez-vous revenir, demain, à la même heure, pour m'apporter votre réponse?"

M. Serbois s'inclina: "Oui, Monsieur, à demain."

Il salua avec cérémonie, offrit le bras à sa femme plus rouge qu'une pivoine et gardait les yeux obstinément baissés; et il sortit d'un air tellement imposant que les clercs en furent effarés.

Dès qu'ils furent rentrés en leur domicile, M. Serbois, ayant fermé la porte, prononça d'une voix sèche:

"Tu as été maîtresse de Vaudrec."

Sa femme qui ôtait son chapeau se retourna d'une secousse.

"Moi? Oh!

- Oui, toi!... on ne laisse pas toute sa fortune à une femme, sans que..."

Elle était devenue toute pâle, et ses mains tremblaient un peu en voulant attacher les longs rubans pour les empêcher de traîner à terre.

Après un moment de réflexion, elle dit: "Voyons... tu es fou... tu es fou,... est-ce que toi-même, tout à l'heure, tu n'espérais pas qu'il... qu'il... te laisserait quelque chose?..."

- Oui, il pouvait me laisser quelque chose... à moi,... à moi, entends-tu, mais pas à toi..."

Elle le regarda au fond des yeux d'une façon profonde et singulière, comme pour y chercher quelque chose, comme pour y découvrir cet inconnu de l'Etre qu'on ne pénètre jamais et qu'on peut à peine deviner en des secondes rapides, en ces moments de non-garde ou d'abandon ou d'inattention qui sont comme des portes laissés entr'ouvertes sur les mystérieux dedans de l'âme, et elle articula lentement:

"Il me semble pourtant que... si... qu'on eût trouvé au moins aussi étrange, un legs de cette importance de lui... à toi."

Il demanda brusquement avec une vivacité d'homme, lésé dans ses attentes:

"Pourquoi ça?"

Elle dit: "Parce que...", détourna la tête comme si un embarras l'eût gagnée, puis se tut.

Il s'était mis à marcher à grands pas. Il déclara:

"Tu ne peux pas accepter ça?"

Elle répondit avec indifférence:

"Parfaitement. Alors ce n'est pas la peine d'attendre à demain, nous pouvons faire prévenir tout de suite M. Lamaneur."

Serbois s'arrêta en face d'elle et ils demeurèrent quelques instants les yeux dans les yeux, tout près l'un de l'autre, tâchant de voir, de savoir, de se comprendre, de se découvrir, de se sonder jusqu'au fond de la pensée en une de ces interrogations ardentes et muettes de deux êtres qui vivant ensemble s'ignorent toujours, mais se soupçonnent, se flairent, se guettent sans cesse.

Puis brusquement il lui murmura dans le visage, à voix basse:

"Allons, avoue que tu étais la maîtresse de Vaudrec?"

Elle haussa les épaules: "Es-tu bête?... Vaudrec m'aimait, je le crois, mais il ne m'a jamais eue... jamais."

Il frappa du pied: "Tu mens, ce n'est pas possible."

Elle dit tranquillement: "C'est comme ça, pourtant."

Et il se remit à marcher, puis, s'arrêtant de nouveau: "Explique-moi, alors, pourquoi il te laisse toute sa fortune, à toi..."

Elle prononça avec nonchalance: "C'est tout simple. Comme tu le disais tantôt, il n'avait que nous d'amis, il vivait autant chez nous que chez lui, et au moment de faire son testament c'est à nous qu'il a songé. Puis, par galanterie, il a mis mon nom sur le papier, parce que mon nom lui venait sous la plume, naturellement, de même que c'est à moi qu'il faisait des cadeaux, et non à toi, n'est-ce pas? Il avait l'habitude de m'apporter des fleurs, de me donner tous les mois, le cinq, un bibelot, parce que c'était un cinq juin que nous avions fait connaissance. Tu le sais bien. Toi il ne te donnait presque jamais rien, il n'y pensait pas. C'est aux femmes qu'on offre des souvenirs, et non pas aux maris; eh bien, c'est à moi qu'il a offert son dernier souvenir, et non pas à toi, rien de plus simple."

Elle était si tranquille, si naturelle que Serbois hésitait.

Il reprit: "C'est égal, ce serait d'un très mauvais effet. Tout le monde croirait la chose. Nous ne pouvons pas accepter.

- Eh bien, n'acceptons pas, mon ami. Ce sera un million de moins dans notre poche, voilà tout."

Il se mit à parler, comme on parle en pensant tout haut, sans s'adresser directement à sa femme.

"Oui, un million - c'est impossible - nous serions perdus de réputation - tant pis- il aurait fallu qu'il m'en donnât la moitié, à moi, ça arrangeait tout."

Et il s'assit, croisa ses jambes et se mit à tripoter ses favoris comme il faisait aux heures de grande méditation.

Mme Serbois avait ouvert son panier à ouvrage; elle en tira un bout de broderie, et elle dit en se mettant au travail:

"Moi, je n'y tiens pas. C'est à toi de réfléchir."

Il fut longtemps sans répondre, puis hésitant:

"Voilà, il y aurait peut-être un moyen, c'est de me céder la moitié de l'héritage, par donation entre vifs. Nous n'avons pas d'enfants, tu le peux. De cette façon, ça fermera la bouche au monde."

Elle demanda avec gravité: "Je ne vois pas trop comme ça lui fermera la bouche?"

Il se fâcha brusquement: "Il faut que tu sois stupide. Nous dirons que nous avons hérité par moitié; et ce sera vrai. Nous n'avons pas besoin d'expliquer que le testament était à ton nom."

Elle le regarda encore, d'un regard perçant: "Comme tu voudras, je suis prête."

Alors, il se leva et se remit à marcher. Il paraissait hésiter de nouveau, bien que son visage fût radieux: "Non... peut-être vaut-il mieux y renoncer tout à fait... c'est plus digne... Pourtant... de cette façon on n'aurait rien à dire... Les gens les plus scrupuleux seraient forcés de s'incliner... Oui, ça arrange tout..."

Il s'arrêta devant sa femme: "Eh bien, si tu veux, bichette, je vais retourner tout seul chez maître Lamaneur pour le consulter et lui expliquer la chose. Je lui dirai que tu as préféré ça, par convenance, pour qu'on ne puisse pas jaboter. Du moment que j'accepte la moitié de cet héritage, il est bien évident que je suis sûr de mon fait, que je suis au courant de la situation, que je la sais bien nette, bien honnête. C'est comme si je te disais: "Accepte aussi, ma chère,



puisque j'accepte, moi, ton mari." Autrement, vrai, ça n'était pas digne."

Mme Serbois prononça simplement: "Comme tu voudras."

Il reprit, parlant maintenant avec abondance: "Oui, ça s'explique très facilement en partageant l'héritage. Nous héritons d'un ami qui n'a pas voulu faire de différence entre nous, qui n'a pas voulu établir de distinction, qui n'a pas voulu avoir l'air de dire: "Je préfère l'un ou l'autre après ma mort, comme je l'ai préféré pendant ma vie." Et sois certaine que, s'il y avait songé, c'est ce qu'il aurait fait. Il n'a pas réfléchi, il n'a pas prévu les conséquences. Comme tu le disais fort bien, c'est à toi qu'il faisait toujours des cadeaux. C'est à toi qu'il voulu offrir un dernier souvenir..."

Elle l'arrêta, avec une nuance d'impatience. "C'est entendu. J'ai compris. Tu n'as pas besoin de tant d'explications. Va tout de suite chez le notaire."

Il balbutia, rougissant, confus soudain: "Tu as raison. J'y vais."

Il prit son chapeau, et s'approchant d'elle tendit ses lèvres pour l'embrasser en murmurant:

"A bientôt, chérie."

Elle offrit son front et reçut un gros baiser pendant que les grands favoris lui chatouillaient les joues.

Puis il sortit d'un air joyeux.

Et Mme Serbois, laissant tomber son ouvrage, se mit à pleurer.

## L'armoire

On parlait de filles, après dîner, car de quoi parler, entre hommes?

Un de nous dit:

"Tiens, il m'est arrivé une drôle d'histoire à ce sujet." Et il conta.

Un soir de l'hiver dernier, je fus pris soudain d'une de ces lassitudes désolées, accablantes, qui vous saisissent l'âme et le corps de temps en temps. J'étais chez moi, tout seul, et je sentis bien que si je demeurais ainsi j'allais avoir une effroyable crise de tristesse, de ces tristesses qui doivent mener au suicide quand elles reviennent souvent.

J'endossai mon pardessus, et je sortis sans savoir du tout ce que j'allais faire. Etant descendu jusqu'aux boulevards, je me mis à errer le long des cafés presque vides, car il pleuvait, il tombait une de ces pluies menues qui mouillent l'esprit autant que les habits, non pas une de ces bonnes pluies d'averse, s'abattant en cascade et jetant sous les portes cochères les passants essoufflés, mais une de ces pluies si fines qu'on ne sent point les gouttes, une de ces pluies humides qui déposent incessamment sur vous d'imperceptibles gouttelettes et couvrent bientôt les habits d'une mousse d'eau glacée et pénétrante.

Que faire? J'allais, je revenais, cherchant où passer deux heures, et découvrant pour la première fois qu'il n'y a pas un endroit de distraction, dans Paris, le soir. Enfin, je me décidai à entrer aux Folies-Bergère, cette amusante halle aux filles.

Peu de monde dans la grande salle. Le long promenoir en fer à cheval ne contenait que des individus de peu, dont la race commune apparaissait dans la démarche, dans le vêtement, dans la coupe des cheveux et de la barbe, dans le chapeau, dans le teint. C'est à peine si on apercevait de temps en temps, un homme qu'on devinât lavé, parfaitement lavé, et dont tout l'habillement eût un air d'ensemble. Quant aux filles, toujours les mêmes, les affreuses filles

que vous connaissez, laides, fatiguées, pendantes, et allant de leur pas de chasse, avec cet air de dédain imbécile qu'elles prennent, je ne sais pourquoi.

Je me disais que vraiment pas une de ces créatures avachies, graisseuses plutôt que grasses, bouffies d'ici et maigres de là, avec des bedaines de chanoines et des jambes d'échassiers cagneux, ne valait le louis qu'elles obtiennent à grand'peine après en avoir demandé cinq.

Mais soudain j'en aperçus une petite qui me parut gentille, pas toute jeune, mais fraîche, drôlette, provocante. Je l'arrêtai, et bêtement, sans réfléchir, je fis mon prix, pour la nuit. Je ne voulais pas rentrer chez moi, seul, tout seul; j'aimais encore mieux la compagnie et l'étreinte de cette drôlesse.

Et je la suivis. Elle habitait une grande, grande maison, rue des Martyrs. Le gaz était éteint déjà dans l'escalier. Je montai lentement, allumant d'instant en instant une allumette-bougie, heurtant les marches du pied, trébuchant et mécontent, derrière la jupe dont j'entendais le bruit devant moi.

Elle s'arrêta au quatrième étage, et ayant refermé la porte du dehors, elle demanda:

"Alors tu restes jusqu'à demain?"

- Mais oui. Tu sais bien que nous en sommes convenus.

- C'est bon, mon chat, c'était seulement pour savoir. Attends-moi ici une minute, je reviens tout à l'heure."

Et elle me laissa dans l'obscurité. J'entendis qu'elle fermait deux portes, puis il me sembla qu'elle parlait. Je fus surpris, inquiet. L'idée d'un souteneur m'effleura. Mais j'ai des poings et des reins solides. "Nous verrons bien", pensai-je.

J'écoutai de toute l'attention de mon oreille et de mon esprit. On remuait, on marchait, doucement, avec de grandes précautions. Puis une autre porte fut ouverte, et il me sembla bien que j'entendais encore parler, mais tout bas.

Elle revint, portant une bougie allumée:

"Tu peux entrer", dit-elle.

Ce tutoiement était une prise de possession. J'entrai, et après avoir traversé une salle à manger où il était visible qu'on ne mangeait jamais, je pénétrai dans la chambre de toutes les filles, la chambre meublée, avec les rideaux de reps, et l'édredon de soie ponceau tigré de taches suspectes.

Elle reprit:

"Mets-toi à ton aise, mon chat."

J'inspectais l'appartement d'un oeil soupçonneux. Rien cependant ne me paraissait inquiétant.

Elle se déshabilla si vite qu'elle fut au lit avant que j'eusse ôté mon pardessus. Elle se mit à rire:

"Eh bien, qu'est-ce que tu as? Es-tu changé en statue de sel? Voyons, dépêche-toi."

Je l'imitai et je la rejoignis.

Cinq minutes plus tard j'avais une envie folle de me rhabiller et de partir. Mais cette lassitude accablante qui m'avait saisi chez moi, me retenait, m'enlevait toute force pour remuer, et je

restai malgré le dégoût qui me prenait dans ce lit public. Le charme sensuel que j'avais cru voir en cette créature, là-bas, sous les lustres du théâtre, avait disparu entre mes bras, et je n'avais plus contre moi, chair à chair, que la fille vulgaire, pareille à toutes, dont le baiser indifférent et complaisant avait un arrière-goût d'ail.

Je me mis à lui parler.

"Y a-t-il longtemps que tu habites ici? lui dis-je.

- Voilà six mois passés au 15 janvier.

- Où étais-tu, avant ça?

- J'étais rue Clauzel. Mais la concierge m'a fait des misères et j'ai donné congé."

Et elle se mit à me raconter une interminable histoire de portière qui avait fait des potins sur elle.

Mais tout à coup j'entendis remuer tout près de nous. Ca avait été d'abord un soupir, puis un bruit léger, mais distinct, comme si quelqu'un s'était retourné sur une chaise.

Je m'assis brusquement dans le lit, et je demandai:

"Qu'est-ce que ce bruit-là?"

Elle répondit avec assurance et tranquillité:

"Ne t'inquiète pas, mon chat, c'est la voisine. La cloison est si mince qu'on entend tout comme si c'était ici. En voilà des sales boîtes. C'est en carton."

Ma paresse était si forte que je me renfonçai sous les draps. Et nous nous remîmes à causer. Harcelé par la curiosité bête qui pousse tous les hommes à interroger ces créatures sur leur première aventure, à vouloir lever le voile de leur première faute, comme pour trouver en elles une trace lointaine d'innocence, pour les aimer peut-être dans le souvenir rapide, évoqué par un mot vrai, de leur candeur et de leur pudeur d'autrefois, je la pressai de questions sur ses premiers amants.

Je savais qu'elle mentirait. Qu'importe? Parmi tous ces mensonges je découvrirais peut-être une chose sincère et touchante.

"Voyons, dis-moi qui c'était.

- C'était un canotier, mon chat.

- Ah! Raconte-moi. Où étiez-vous?

- J'étais à Argenteuil.

- Qu'est-ce que tu faisais?

- J'étais bonne dans un restaurant.

- Quel restaurant?

- Au Marin d'eau douce. Le connais-tu?

- Parbleu, chez Bonanfan.

- Oui, c'est ça.

- Et comment t'a-t-il fait la cour, ce canotier?

- Pendant que je faisais son lit. Il m'a forcée."

Mais brusquement je me rappelai la théorie d'un médecin de mes amis, un médecin observateur et philosophe qu'un service constant dans un grand hôpital met en rapports quotidiens avec des filles-mères et des filles publiques, avec toutes les hontes et toutes les misères des femmes, des pauvres femmes devenues la proie affreuse du mâle errant avec de l'argent dans sa poche.

"Toujours, me disait-il, toujours une fille est débauchée par un homme de sa classe et de sa condition. J'ai des volumes d'observations là-dessus. On accuse les riches de cueillir la fleur d'innocence des enfants du peuple. Ca n'est pas vrai. Les riches payent le bouquet cueilli! Ils en cueillent aussi, mais sur les secondes floraisons; ils ne les coupent jamais sur la première."

Alors me tournant vers ma compagne, je me mis à rire.

"Tu sais que je la connais, ton histoire. Ce n'est pas le canotier qui t'as connue le premier.

- Oh! si, mon chat, je te le jure.

- Tu mens, ma chatte.

- Oh! non, je te le promets!

- Tu mens. Allons, dis-moi tout."

Elle semblait hésiter, étonnée.

Je repris:

"Je suis sorcier, ma belle enfant, je suis somnambule. Si tu ne me dis pas la vérité, je vais t'endormir et je la saurai."

Elle eut peur, étant stupide comme ses pareilles. Elle balbutia:

"Comment l'as-tu deviné?"

Je repris:

Allons, parle.

- Oh! la première fois, ça ne fut presque rien. C'était à la fête du pays. On avait fait venir un chef d'extra, M. Alexandre. Dès qu'il est arrivé, il a fait tout ce qu'il a voulu dans la maison. Il commandait à tout le monde, au patron, à la patronne, comme s'il avait été un roi... C'était un grand bel homme qui ne tenait pas en place devant son fourneau. Il criait toujours: "Allons, du beurre, - des oeufs, - du madère." Et il fallait lui apporter ça tout de suite en courant, ou bien il se fâchait et il vous en disait à vous faire rougir jusque sous les jupes.

Quand la journée fut finie, il se mit à fumer sa pipe devant la porte. Et comme je passais contre lui avec une pile d'assiettes, il me dit comme ça: "Allons, la gosse, viens-t'en jusqu'au bord de l'eau pour me montrer le pays?" Moi j'y allai, comme une sottise; et à peine que nous avons été sur la rive, il m'a forcée si vite, que je n'ai pas même su ce qu'il faisait. Et puis il est parti par le train de neuf heures. Je ne l'ai pas revu, après ça."

Je demandai:

"C'est tout?"

Elle bégaya:

"Oh! je crois bien que c'est à lui Florentin.

- Qui ça, Florentin?"

- C'est mon petit!

- Ah! très bien. Et tu as fait croire au canotier qu'il en était le père, n'est-ce pas?

- Pardi?

- Il avait de l'argent, le canotier?

- Oui, il m'a laissé une rente de trois cents francs sur la tête de Florentin."

Je commençais à m'amuser. Je repris:

"Très bien, ma fille, c'est très bien. Vous êtes toutes moins bêtes qu'on ne croit, tout de même. Et quel âge a-t-il, Florentin, maintenant?"

Elle reprit:

"V'là qu'il a douze ans. Il fera sa première communion au printemps.

- C'est parfait, et depuis ça, tu fais ton métier en conscience."

Elle soupira, résignée:

"On fait ce qu'on peut..."

Mais un grand bruit, parti de la chambre même, me fit sauter du lit d'un bond, le bruit d'un corps tombant et se relevant avec des tâtonnements de mains sur un mur.

J'avais saisi la bougie et je regardais autour de moi, effaré et furieux. Elle s'était levée aussi, essayant de me retenir, de m'arrêter en murmurant:

"Ca n'est rien, mon chat, je t'assure que ça n'est rien."

Mais j'avais découvert, moi, de quel côté était parti ce bruit étrange. J'allai droit vers une porte cachée à la tête de notre lit et je l'ouvris brusquement... et j'aperçus, tremblant, ouvrant sur moi des yeux effarés et brillants, un pauvre petit garçon pâle et maigre assis à côté d'une grande chaise de paille, d'où il venait de tomber.

Dès qu'il m'aperçut, il se mit à pleurer, et ouvrant les bras vers sa mère:

"Ca n'est pas ma faute, maman, ça n'est pas ma faute. Je m'étais endormi et j'ai tombé. Faut pas me gronder, ça n'est pas ma faute."

Je me retournai vers la femme. Et je prononçai:

"Qu'est-ce que ça veut dire?"

Elle semblait confuse et désolée. Elle articula, d'une voix entrecoupée:

"Qu'est-ce que tu veux? Je ne gagne pas assez pour le mettre en pension, moi! Il faut bien que je le garde, et je n'ai pas de quoi me payer une chambre de plus, pardi. Il couche avec moi quand j'ai personne. Quand on vient pour une heure ou deux, il peut bien rester dans l'armoire, il se tient tranquille; il connaît ça. Mais quand on reste toute la nuit, comme toi, ça lui fatigue les reins de dormir sur une chaise, à cet enfant... Ca n'est pas sa faute non plus... Je voudrais bien t'y voir, toi... dormir toute la nuit sur une chaise... Tu m'en dirais des nouvelles..."

Elle se fâchait, s'animait, criait.

L'enfant pleurait toujours. Un pauvre enfant chétif et timide, oui, c'était bien l'enfant de l'armoire, de l'armoire froide et sombre, l'enfant qui revenait de temps en temps reprendre un peu de chaleur dans la couche un instant vide.

Moi aussi, j'avais envie de pleurer.

Et je rentrai coucher chez moi.

L'inconnue

On parlait de bonnes fortunes et chacun en racontait d'étranges: rencontres surprenantes et délicieuses, en wagon, dans un hôtel, à l'étranger, sur une plage. Les plages, au dire de Roger des Annettes, étaient singulièrement favorables à l'amour.

Gontran, qui se taisait, fut consulté.

"C'est encore Paris qui vaut le mieux, dit-il. Il en est de la femme comme du bibelot, nous l'apprécions davantage dans les endroits où nous ne nous attendons point à en rencontrer; mais on n'en rencontre vraiment de rares qu'à Paris."

Il se tut quelques secondes, puis reprit:

"Cristi! c'est gentil! Allez un matin de printemps dans nos rues. Elles ont l'air d'éclorre comme des fleurs, les petites femmes qui trottent le long des maisons. Oh! le joli, le joli, joli spectacle! On sent la violette au bord des trottoirs; la violette qui passe dans les voitures lentes poussées par les marchandes.

Il fait gai par la ville; et on regarde les femmes. Cristi de cristi, comme elles sont tentantes avec leurs toilettes claires, leurs toilettes légères qui montrent la peau. On flâne, le nez au vent et l'esprit allumé; on flâne, et on flaire et on guette. C'est rudement bon, ces matins-là!

On la voit de loin, on la distingue et on la reconnaît à cent pas, celle qui va nous plaire de tout près. A la fleur de son chapeau, au mouvement de sa tête, à sa démarche, on la devine. Elle vient. On se dit: "Attention, en voilà une", et on va au-devant d'elle en la dévorant des yeux.

Est-ce une fillette qui fait les courses du magasin, une jeune femme qui vient de l'église ou qui va chez son amant? Qu'importe! La poitrine est ronde sous le corsage transparent. - Oh! si on pouvait mettre le doigt dessus? le doigt ou la lèvre. - Le regard est timide ou hardi, la tête brune ou blonde. Qu'importe! L'effleurement de cette femme qui trotte vous fait courir un frisson dans le dos. Et comme on la désire jusqu'au soir, celle qu'on a rencontrée ainsi! Certes, j'ai bien gardé le souvenir d'une vingtaine de créatures vues une fois ou dix fois de cette façon et dont j'aurais été follement amoureux si je les avais connues plus intimement.

Mais voilà, celles qu'on chérirait éperdument, on ne les connaît jamais. Avez-vous remarqué ça? c'est assez drôle! On aperçoit, de temps en temps, des femmes dont la seule vue nous ravage de désirs. Mais on ne fait que les apercevoir, celles-là. Moi, quand je pense à tous les êtres adorables que j'ai coudoyés dans les rues de Paris, j'ai des crises de rage à me pendre. Où sont-elles? Qui sont-elles? Où pourrait-on les retrouver? les revoir? Un proverbe dit qu'on passe souvent à côté du bonheur, eh bien! moi je suis certain que j'ai passé plus d'une fois à côté de celle qui m'aurait pris comme un linot avec l'appât de sa chair fraîche."

Roger des Annettes avait écouté en souriant. Il répondit:

"Je connais ça aussi bien que toi. Voilà ce qui m'est arrivé, à moi. Il y a cinq ans environ, je rencontrais pour la première fois, sur le pont de la Concorde, une grande jeune femme un peu

forte qui me fit un effet... mais un effet... étonnant. C'était une brune, une brune grasse, avec des cheveux luisants, mangeant le front, et des sourcils liant les deux yeux sous leur grand arc allant d'une tempe à l'autre. Un peu de moustache sur les lèvres faisait rêver... rêver... comme on rêve à des bois aimés en voyant un bouquet sur une table. Elle avait la taille très cambrée, la poitrine très saillante, présentée comme un défi, offerte comme une tentation. L'oeil était pareil à une tache d'encre sur de l'émail blanc. Ce n'était pas un oeil, mais un trou noir, un trou profond ouvert dans sa tête, dans cette femme, par où on voyait en elle, on entrait en elle. Oh! l'étrange regard opaque et vide, sans pensée et si beau!

J'imaginai que c'était une juive. Je la suivis. Beaucoup d'hommes se retournaient. Elle marchait en se dandinant d'une façon peu gracieuse, mais troublante. Elle prit un fiacre place de la Concorde. Et je demeurai comme une bête, à côté de l'Obélisque, je demeurai frappé par la plus forte émotion de désir qui m'eût encore assailli.

J'y pensai pendant trois semaines au moins, puis je l'oubliai.

Je la revis six mois plus tard, rue de la Paix; et je sentis, en l'apercevant, une secousse au coeur comme lorsqu'on retrouve une maîtresse follement aimée jadis. Je m'arrêtai pour bien la voir venir. Quand elle passa près de moi, à me toucher, il me sembla que j'étais devant la bouche d'un four. Puis, lorsqu'elle se fut éloignée, j'eus la sensation d'un vent frais qui me courait sur le visage. Je ne la suivis pas. J'avais peur de faire quelque sottise, peur de moi-même.

Elle hanta souvent mes rêves. Tu connais ces obsessions-là.

Je fus un an sans la retrouver; puis, un soir, au coucher du soleil, vers le mois de mai, je la reconnus qui montait devant moi l'avenue des Champs-Élysées.

L'arc de l'Etoile se dessinait sur le rideau de feu du ciel. Une poussière d'or, un brouillard de clarté rouge voltigeait, c'était un de ces soirs délicieux qui sont les apothéoses de Paris.

Je la suivais avec l'envie furieuse de lui parler, de m'agenouiller, de lui dire l'émotion qui m'étranglait.

Deux fois je la dépassai pour revenir. Deux fois j'éprouvai de nouveau, en la croisant, cette sensation de chaleur ardente qui m'avait frappé, rue de la Paix.

Elle me regarda. Puis je la vis entrer dans une maison de la rue de Presbourg. Je l'attendis deux heures sous une porte. Elle ne sortit pas. Je me décidai alors à interroger le concierge. Il eut l'air de ne pas me comprendre:

"Ca doit être une visite", dit-il.

Et je fus encore huit mois sans la revoir.

Or, un matin de janvier, par un froid de Sibérie, je suivais le boulevard Malesherbes, en courant pour m'échauffer, quand, au coin d'une rue, je heurtai si violemment une femme qu'elle laissa tomber un petit paquet.

Je voulus m'excuser. C'était elle!

Je demeurai d'abord stupide de saisissement; puis, lui ayant rendu l'objet qu'elle tenait à la main, je lui dis brusquement:

"Je suis désolé et ravi, Madame, de vous avoir bousculée ainsi. Voilà plus de deux ans que je vous connais, que je vous admire, que j'ai le désir le plus violent de vous être présenté; et je ne puis arriver à savoir qui vous êtes ni où vous demeurez. Excusez de semblables paroles, attribuez-les à une envie passionné d'être au nombre de ceux qui ont le droit de

vous saluer. Un pareil sentiment ne peut vous blesser, n'est-ce pas? Vous ne me connaissez point. Je m'appelle le baron Roger des Annettes. Informez-vous, on vous dira que je suis recevable. Maintenant, si vous résistez à ma demande, vous ferez de moi un homme infiniment malheureux. Voyons, soyez bonne, donnez-moi, indiquez-moi un moyen de vous voir."

Elle me regardait fixement, de son oeil étrange et mort, et elle répondit en souriant:

"Donnez-moi votre adresse. J'irai chez vous."

Je fus tellement stupéfait que je dus le laisser paraître. Mais je ne suis jamais longtemps à me remettre de ces surprises-là, et je m'empressai de lui donner une carte qu'elle glissa dans sa poche d'un geste rapide, d'une main habituée aux lettres escamotées.

Je balbutiai, redevenu hardi.

"Quand vous verrai-je?"

Elle hésita, comme si elle eût fait un calcul compliqué, cherchant sans doute à se rappeler, heure par heure, l'emploi de son temps; puis elle murmura: "Dimanche matin, voulez-vous?"

- Je crois bien que je veux."

Et elle s'en alla, après m'avoir dévisagé, jugé, pesé, analysé de ce regard lourd et vague qui semblait vous laisser quelque chose sur la peau, une sorte de glu, comme s'il eût projeté sur les gens un de ces liquides épais dont se servent les pieuvres pour obscurcir l'eau et endormir leurs proies.

Je me livrai, jusqu'au dimanche, à un terrible travail d'esprit pour deviner ce qu'elle était et pour me fixer une règle de conduite avec elle.

Devais-je la payer? Comment?

Je me décidai à acheter un bijou, un joli bijou, ma foi, que je posai, dans son écrin, sur la cheminée.

Et je l'attendis, après avoir mal dormi.

Elle arriva, vers dix heures, très calme, très tranquille, et elle me tendit la main comme si elle m'eût connu beaucoup. Je la fis asseoir, je la débarrassai de son chapeau, de son voile, de sa fourrure, de son manchon. Puis je commençai, avec un certain embarras, à me montrer plus galant, car je n'avais point de temps à perdre.

Elle ne se fit nullement prier d'ailleurs, et nous n'avions pas échangé vingt paroles que je commençais à la dévêtir. Elle continua toute seule cette besogne malaisée que je ne réussis jamais à achever. Je me pique aux épingles, je serre les cordons en des noeuds indéliables au lieu de les démêler; je brouille tout, je confonds tout, je retarde tout et je perds la tête.

Oh! mon cher ami, connais-tu dans la vie des moments plus délicieux que ceux-là, quand on regarde, d'un peu loin, par discrétion, pour ne point effaroucher cette pudeur d'autruche qu'elles ont toutes, celle qui se dépouille, pour vous, de toutes ses étoffes bruissantes tombant en rond à ses pieds, l'une après l'autre?



Et quoi de plus joli aussi que leurs mouvements pour détacher ces doux vêtements qui s'abattent, vides et mous, comme s'ils venaient d'être frappés de mort? Comme elle est superbe et saisissante l'apparition de la chair, des bras nus et de la gorge après la chute du corsage, et combien troublante la ligne du corps devinée sous le dernier voile!

Mais voilà que, tout à coup, j'aperçus une chose surprenante, une tache noire, entre les épaules; car elle me tournait le dos; une grande tache en relief, très noire. J'avais promis d'ailleurs de ne pas regarder.

Qu'était-ce? Je n'en pouvais douter pourtant, et le souvenir de la moustache visible, des sourcils unissant les yeux, de cette toison de cheveux qui la coiffait comme un casque, aurait dû me préparer à cette surprise.

Je fus stupéfait cependant, et hanté brusquement par des visions et des réminiscences singulières. Il me sembla que je voyais une des magiciennes des Mille et Une Nuits, un de ces êtres dangereux et perfides qui ont pour mission d'entraîner les hommes en des abîmes inconnus. Je pensai à Salomon faisant passer sur une glace la reine de Saba pour s'assurer qu'elle n'avait point le pied fourchu.

Et... et quand il a fallu lui chanter ma chanson d'amour, je découvris que je n'avais plus de voix, mais plus un filet, mon cher. Pardon, j'avais une voix de chanteur du Pape, ce dont elle s'étonna d'abord et se fâcha ensuite absolument, car elle prononça, en se rhabillant avec vivacité:

"Il était bien inutile de me déranger."

Je voulus lui faire accepter la bague achetée pour elle, mais elle articula avec tant de hauteur: "Pour qui me prenez-vous, Monsieur?" que je devins rouge jusqu'aux oreilles de cet empilement d'humiliations. Et elle partit sans ajouter un mot.

Or voilà toute mon aventure. Mais ce qu'il y a de pis, c'est que maintenant, je suis amoureux d'elle et follement amoureux.

Je ne puis plus voir une femme sans penser à elle. Toutes les autres me répugnent, me dégoûtent, à moins qu'elles ne lui ressemblent. Je ne puis poser un baiser sur une joue sans voir sa joue à elle à côté de celle que j'embrasse, et sans souffrir affreusement du désir inapaisé qui me torture.

Elle assiste à tous mes rendez-vous, à toutes mes caresses qu'elle me gâte, qu'elle me rend odieuses. Elle est toujours là, habillée ou nue, comme ma vraie maîtresse; elle est là, tout près de l'autre, debout ou couchée, visible mais insaisissable. Et je crois maintenant que c'était bien une femme ensorcelée, qui portait entre ses épaules un talisman mystérieux.

Qui est-elle? Je ne le sais pas encore. Je l'ai rencontrée de nouveau deux fois. Je l'ai saluée. Elle ne m'a point rendu mon salut, elle a feint de ne me point connaître. Qui est-elle! Une Asiatique, peut-être? Sans doute une juive d'Orient? Oui, une juive! J'ai dans l'idée que c'est une juive. Mais pourquoi? Voilà! Pourquoi? Je ne sais pas!

Le père Mongilet

Dans le bureau, le père Mongilet passait pour un type. C'était un vieil employé bon enfant qui n'était sorti de Paris qu'une fois en sa vie.

Nous étions alors aux derniers jours de juillet, et chacun de nous, chaque dimanche, allait se rouler sur l'herbe ou se tremper dans l'eau dans les campagnes environnantes. Asnières, Argenteuil, Chatou, Bougival, Maisons, Poissy, avaient leurs habitués et leurs fanatiques. On

discutait avec passion les mérites et les avantages de tous ces endroits célèbres et délicieux pour les employés de Paris.

Le père Mongilet déclarait:

"Tas de moutons de Panurge! Elle est jolie, votre campagne!"

Nous lui demandions:

"Eh bien, et vous, Mongilet, vous ne vous promenez jamais?"

- Pardon. Moi, je me promène en omnibus. Quand j'ai bien déjeuné, sans me presser, chez le marchand de vin qui est en bas, je fais mon itinéraire avec un plan de Paris et l'indicateur des lignes et des correspondances. Et puis je grimpe sur mon impériale, j'ouvre mon ombrelle, et fouette cocher. Oh! j'en vois, des choses, et plus que vous, allez! Je change de quartier. C'est comme si je faisais un voyage à travers le monde, tant le peuple est différent d'une rue à une autre. Je connais mon Paris mieux que personne. Et puis il n'y a rien de plus amusant que les entresols. Ce qu'on voit de choses là-dedans, d'un coup d'oeil, c'est inimaginable. On devine des scènes de ménage rien qu'en apercevant la gueule d'un homme qui crie; on rigole en passant devant les coiffeurs qui lâchent le nez du monsieur tout blanc de savon pour regarder dans la rue. On fait de l'oeil aux modistes, de l'oeil à l'oeil, histoire de rire, car on n'a pas le temps de descendre. Ah! ce qu'on en voit de choses!

C'est du théâtre, ça, du bon, du vrai, le théâtre de la nature, vu au trot de deux chevaux. Cristi, je ne donnerais pas mes promenades en omnibus pour vos bêtes de promenades dans les bois."

On lui demandait:

"Goûtez-y, Mongilet, venez une fois à la campagne, pour essayer."

Il répondait:

"J'y ai été, une fois, il y a vingt ans, et on ne m'y prendra plus.

- ConteZ-nous ça, Mongilet.

- Tant que vous voudrez. Voici la chose: Vous avez connu Boivin, l'ancien commis-rédacteur que nous appelions Boileau?

- Oui, parfaitement.

- C'était mon camarade de bureau. Ce gredin-là avait une maison à Colombes et il m'invitait toujours à venir passer un dimanche chez lui. Il me disait:

- Viens donc, Maculotte (il m'appelait Maculotte par plaisanterie). Tu verras la jolie promenade que nous ferons.

- Moi, je me laissai prendre comme une bête, et je partis, un matin, par le train de huit heures. J'arrive dans une espèce de ville, une ville de campagne où on ne voit rien, et je finis par trouver au bout d'un couloir, entre deux murs, une vieille porte de bois, avec une sonnette de fer.

Je sonnai. J'attendis longtemps, et puis on m'ouvrit. Qu'est-ce qui m'ouvrit? Je ne le sus pas du premier coup d'oeil: une femme ou une guenon? C'était vieux, c'était laid, enveloppé de vieux linges, ça semblait sale et c'était méchant. Ça avait des plumes de volailles dans les cheveux et l'air de vouloir me dévorer.

Elle demanda:

Qu'est-ce que vous désirez?

- M. Boivin.

- Qu'est-ce que vous lui voulez, à M. Boivin?"

Je me sentais mal à mon aise devant l'interrogatoire de cette furie, je balbutiai:

"Mais... il m'attend."

Elle reprit:

"Ah! c'est vous qui venez pour le déjeuner?"

Je bégayai un "oui" tremblant.

Alors, se tournant vers la maison, elle s'écria d'une voix rageuse:

"Boivin, voilà ton homme!"

C'était la femme de mon ami. Le petit père Boivin parut aussitôt sur le seuil d'une sorte de baraque en plâtre, couverte en zinc et qui ressemblait à une chaufferette. Il avait un pantalon de coutil blanc plein de taches et un panama crasseux.

Après avoir serré mes mains, il m'emmena dans ce qu'il appelait son jardin; c'était, au bout d'un nouveau corridor, formé par des murs énormes, un petit carré de terre grand comme un mouchoir de poche, et entouré de maisons si hautes que le soleil pénétrait là seulement pendant deux ou trois heures par jour. Des pensées, des oeillets, des ravenelles, quelques rosiers, agonisaient au fond de ce puits sans air et chauffé comme un four par la réverbération des toits.

"Je n'ai pas d'arbres, disait Boivin, mais les murs des voisins m'en tiennent lieu. J'ai de l'ombre comme dans un bois."

Puis il me prit par un bouton de ma veste et me dit à voix basse:

"Tu vas me rendre un service. Tu as vu la bourgeoise. Elle n'est pas commode, hein? Aujourd'hui, comme je t'ai invité, elle m'a donné des effets propres; mais si je les tache, tout est perdu; j'ai compté sur toi pour arroser mes plantes."

J'y consentis. J'ôtai mon vêtement. Je retroussai mes manches, et je me mis à fatiguer à tour de bras une espèce de pompe qui sifflait, soufflait, râlait comme un poitrinaire pour lâcher un filet d'eau pareil à l'écoulement d'une fontaine Wallace. Il fallut dix minutes pour remplir un arrosoir. J'étais en nage. Boivin me guidait.

"Ici, - à cette plante; - encore un peu. - Assez; - à cette autre."

L'arrosoir, percé, coulait, et mes pieds recevaient plus d'eau que les fleurs. Le bas de mon pantalon, trempé, s'imprégnait de boue. Et, vingt fois de suite, je recommençai, je retrempai mes pieds, je ressuai en faisant geindre le volant de la pompe. Et quand je voulais m'arrêter, exténué, le père Boivin, suppliant, me tirait par le bras:

"Encore un arrosoir - un seul - et c'est fini."

Pour me remercier, il me fit don d'une rose, d'une grande rose; mais à peine eut-elle touché ma boutonnière, qu'elle s'effeuilla complètement, me laissant, comme décoration, une petite poire verdâtre, dure comme de la pierre. Je fus étonné, mais je ne dis rien.

La voix éloignée de Mme Boivin se fit entendre:

"Viendrez-vous, à la fin? Quand on vous dit que c'est prêt!"

Nous allâmes vers la chaufferette.

Si le jardin se trouvait à l'ombre, la maison, par contre, se trouvait en plein soleil, et la seconde étuve du Hammam est moins chaude que la salle à manger de mon camarade.

Trois assiettes, flanquées de fourchettes en étain mal lavées, se collaient sur une table de bois jaune. Au milieu, un vase en terre contenait du boeuf bouilli, réchauffé avec des pommes de terre. On se mit à manger.

Une grande carafe pleine d'eau, légèrement teintée de rouge, me tirait l'oeil. Boivin, confus, dit à sa femme:

"Dis donc, ma bonne, pour l'occasion, ne vas-tu pas donner un peu de vin pur?"

Elle le dévisagea furieusement:

"Pour que vous vous grisiez tous les deux, n'est-ce pas, et que vous restiez à gueuler chez moi toute la journée? Merci de l'occasion!"

Il se tut. Après le ragoût, elle apporta un autre plat de pommes de terre accommodées avec du lard. Quand ce nouveau mets fut achevé, toujours en silence, elle déclara:

"C'est tout. Filez maintenant."

Boivin la contemplait, stupéfait:

"Mais le pigeon... le pigeon que tu plumais ce matin?"

Elle posa ses mains sur ses hanches:

"Vous n'en avez pas assez, peut-être. Parce que tu amènes des gens, ce n'est pas une raison pour dévorer tout ce qu'il y a dans la maison. Qu'est-ce que je mangerai, moi, ce soir?"

Nous nous levâmes. Boivin me coula dans l'oreille:

"Attends-moi une minute, et nous filons."

Puis il passa dans la cuisine où sa femme était rentrée. Et j'entendis:

"Donne-moi vingt sous, ma chérie.

- Qu'est-ce que tu veux faire, avec vingt sous?

- Mais on ne sait pas ce qui peut arriver. Il est toujours bon d'avoir de l'argent."

Elle hurla, pour être entendue de moi:

"Non, je ne te les donnerai pas! Puisque cet homme a déjeuné chez toi, c'est bien le moins qu'il paye tes dépenses de la journée."

Le père Boivin revint me prendre. Comme je voulais être poli, je m'inclinai devant la maîtresse du logis en balbutiant:

"Madame... remerciements... gracieux accueil..."

Elle répondit:

"C'est bien. Mais n'allez pas me le ramener soûl, parce que vous auriez affaire à moi, vous savez!"

Nous partîmes.

Il fallut traverser une plaine nue comme une table, en plein soleil. Je voulus cueillir une plante

le long du chemin et je poussai un cri de douleur. Ca m'avait fait un mal affreux dans la main. On appelle ces herbes-là des orties. Et puis ça puait le fumier partout, mais ça puait à vous tourner le coeur.

Boivin me disait:

"Un peu de patience, nous arrivons au bord de la rivière."

En effet, nous arrivâmes au bord de la rivière. Là, ça puait la vase et l'eau sale, et il vous tombait un tel soleil sur cette eau, que j'en avais les yeux brûlés.

Je priai Boivin d'entrer quelque part. Il me fit pénétrer dans une espèce de case pleine d'hommes, une taverne à matelots d'eau douce. Il me disait:

"Ca n'a pas d'apparence, mais on y est fort bien."

J'avais faim. Je fis apporter une omelette. Mais voilà que, dès le second verre de vin, ce gueux de Boivin perdit la tête et je compris pourquoi sa femme ne lui servait que de l'abondance.

Il pérora, se leva, voulut faire des tours de force, se mêla en pacificateur à la querelle de deux ivrognes qui se battaient, et nous aurions été assommés tous les deux sans l'intervention du patron.

Je l'entraînai, en le soutenant comme on soutient les pochards, jusqu'au premier buisson, où je le déposai. Je m'étendis moi-même à son côté. Et il paraît que je m'endormis.

Certes, nous avons dormi longtemps, car il faisait nuit quand je me réveillai. Boivin ronflait à mon côté. Je le secouai. Il se leva, mais il était encore gris, un peu moins cependant.

Et nous voilà repartis, dans les ténèbres, à travers la plaine. Boivin prétendait retrouver sa route. Il me fit tourner à gauche, puis à droite, puis à gauche. On ne voyait ni ciel, ni terre, et nous nous trouvâmes perdus au milieu d'une espèce de forêt de pieux qui nous arrivaient à la hauteur du nez. Il paraît que c'était une vigne avec ses échelas. Pas un bec de gaz à l'horizon. Nous avons circulé là-dedans peut-être une heure ou deux, tournant, vacillant, étendant les bras, fous, sans trouver le bout, car nous devons toujours revenir sur nos pas.

A la fin, Boivin s'abattit sur un bâton qui lui déchira la joue, et sans s'émouvoir il demeura assis par terre, poussant de tout son gosier des "La-i-tou!" prolongés et retentissants, pendant que je criais: "Au secours!" de toute ma force, en allumant des allumettes-bougies pour éclairer les sauveteurs et pour me mettre du coeur au ventre.

Enfin, un paysan attardé nous entendit et nous remit dans notre route.

Je conduisis Boivin jusque chez lui. Mais comme j'allais le laisser sur le seuil de son jardin, la porte s'ouvrit brusquement et sa femme parut, une chandelle à la main. Elle me fit une peur affreuse.

Puis, dès qu'elle aperçut son mari, qu'elle devait attendre depuis la tombée du jour, elle hurla, en s'élançant vers moi:

"Ah! canaille, je savais bien que vous le ramèneriez soûl!"

Ma foi, je me sauvai en courant jusqu'à la gare, et comme je pensais que la furie me poursuivait, je m'enfermai dans les water-closets, car un train ne devait passer qu'une demi-heure plus tard.

Voilà pourquoi je ne me suis jamais marié, et pourquoi je ne sors plus jamais de Paris.

## Le moyen de Roger

Je me promenais sur le boulevard avec Roger quand un vendeur quelconque cria contre nous:

"Demandez le moyen de se débarrasser de sa belle-mère! Demandez!"

Je m'arrêtai net et je dis à mon camarade:

"Voici un cri qui me rappelle une question que je veux te poser depuis longtemps. Qu'est-ce donc que ce "moyen de Roger" dont ta femme parle toujours? Elle plaisante là-dessus d'une façon si drôle et si entendue, qu'il s'agit, pour moi, d'une potion aux cantharides dont tu aurais le secret. Chaque fois qu'on cite devant elle un jeune homme fatigué, épuisé, essoufflé, elle se tourne vers toi et dit, en riant:

"Il faudrait lui indiquer le moyen de Roger." Et ce qu'il y a de plus drôle dans cette affaire, c'est que tu rougis toutes les fois."

Roger répondit:

- Il y a de quoi, et si ma femme se doutait en vérité de ce dont elle parle, elle se tairait, je te l'assure bien. Je vais te confier cette histoire, à toi. Tu sais que j'ai épousé une veuve dont j'étais fort amoureux. Ma femme a toujours eu la parole libre, et avant d'en faire ma compagne légitime nous avons souvent de ces conversations un peu pimentées, permises d'ailleurs avec les veuves, qui ont gardé le goût du piment dans la bouche. Elle aimait beaucoup les histoires gaies, les anecdotes grivoises, en tout bien tout honneur. Les péchés de langues ne sont pas graves, en certains cas; elle est hardie, moi je suis un peu timide, et elle s'amusait souvent, avant notre mariage, à m'embarrasser par des questions ou des plaisanteries auxquelles il ne m'était pas facile de répondre. Du reste, c'est peut-être cette hardiesse qui m'a rendu amoureux d'elle. Quant à être amoureux, je l'étais des pieds à la tête, corps et âme, et elle le savait, la gredine.

Il fut décidé que nous ne ferions aucune cérémonie, aucun voyage. Après la bénédiction à l'église, nous offririons une collation à nos témoins, puis nous ferions une promenade en tête à tête, dans un coupé, et nous reviendrions dîner chez moi, rue du Helder.

Donc, nos témoins partis, nous voilà montant en voiture et je dis au cocher de nous conduire au bois de Boulogne. C'était à la fin de juin; il faisait un temps merveilleux.

Dès que nous fûmes seuls, elle se mit à rire.

"Mon cher Roger, dit-elle, c'est le moment d'être galant. Voyons comment vous allez vous y prendre."

Interpellé de la sorte, je me trouvai immédiatement paralysé. Je lui baisais la main, je lui répétais: "Je vous aime." Je m'enhardis deux fois à lui baiser la nuque, mais les passants me gênaient. Elle répétait toujours d'un petit air provocant et drôle: "Et après... et après..." Cet "et après" m'énervait et me désolait. Ce n'était pas dans un coupé, au bois de Boulogne, en plein jour, qu'on pouvait... Tu comprends.

Elle voyait bien ma gêne et s'en amusait. De temps en temps elle répétait:

"Je crains bien d'être mal tombée. Vous m'inspirez beaucoup d'inquiétudes."

Et moi aussi, je commençais à en avoir, des inquiétudes sur moi-même. Quand on m'intimide, je ne suis plus capable de rien.

Au dîner elle fut charmante. Et, pour m'enhardir, je renvoyai mon domestique qui me gênait. Oh! nous demeurions convenables, mais, tu sais comme les amoureux sont bêtes, nous

buvions dans le même verre, nous mangions dans la même assiette, avec la même fourchette. Nous nous amusions à croquer des gaufrettes par les deux bouts, afin que nos lèvres se rencontrassent au milieu.

Elle me dit:

"Je voudrais un peu de champagne."

J'avais oublié cette bouteille sur le dressoir. Je la pris, j'arrachai les cordes et je pressai le bouchon pour le faire partir. Il ne sauta pas. Gabrielle se mit à sourire et murmura:

"Mauvais présage."

Je poussais avec mon pouce la tête enflée du liège, je l'inclinai à droite, je l'inclinai à gauche, mais en vain, et, tout à coup, je cassai le bouchon au ras du verre.

Gabrielle soupira:

"Mon pauvre Roger."

Je pris un tire-bouchon que je vissai dans la partie restée au fond du goulot. Il me fut impossible ensuite de l'arracher! Je dus rappeler Prosper. Ma femme, à présent, riait de tout son coeur et répétait:

"Ah bien... ah bien... je vois que je peux compter sur vous."

Elle était à moitié grise.

Elle le fut aux trois quarts après le café.

La mise au lit d'une veuve n'exigeant pas toutes les cérémonies maternelles nécessaires pour une jeune fille, Gabrielle passa tranquillement dans sa chambre en me disant:

"Fumez votre cigare pendant un quart d'heure."

Quand je la rejoignis, je manquais de confiance en moi, je l'avoue. Je me sentais énervé, troublé, mal à l'aise.

Je pris ma place d'époux. Elle ne disait rien. Elle me regardait avec un sourire sur les lèvres, avec l'envie visible de se moquer de moi. Cette ironie, dans un pareil moment, acheva de me déconcerter et, je l'avoue, me coupa bras et jambes.

Quand Gabrielle s'aperçut de mon... embarras, elle ne fit rien pour me rassurer, bien au contraire. Elle me demanda, d'un petit air indifférent:

"Avez-vous tous les jours autant d'esprit?"

Je ne pus m'empêcher de répondre:

"Ecoutez, vous êtes insupportable."

Alors elle se remit à rire, mais à rire d'une façon immodérée, inconvenante, exaspérante.

Il est vrai que je faisais triste figure, et que je devais avoir l'air fort sot.

De temps en temps, entre deux crises folles de gaieté, elle prononçait, en étouffant:

"Allons - du courage - un peu d'énergie - mon - mon pauvre ami."

Puis elle se remettait à rire si éperdument, qu'elle en poussait des cris.

A la fin, je me sentis si énervé, si furieux contre moi et contre elle que je compris que j'allais la battre si je ne quittais point la place.

Je sautai du lit, je m'habillai brusquement avec rage, sans dire un mot.

Elle s'était soudain calmée et, comprenant que j'étais fâché, elle demanda:

"Qu'est-ce que vous faites? Où allez-vous?"

Je ne répondis pas. Et je descendis dans la rue. J'avais envie de tuer quelqu'un, de me venger, de faire quelque folie. J'allai devant moi à grands pas, et brusquement la pensée d'entrer chez des filles me vint dans l'esprit.

Qui sait? ce serait une épreuve, une expérience, peut-être un entraînement? En tout cas ce serait une vengeance! Et si jamais je devais être trompé par ma femme elle l'aurait toujours été d'abord par moi.

Je n'hésitai point. Je connaissais une hôtellerie d'amour non loin de ma demeure, et j'y courus, et j'y entrai comme font ces gens qui se jettent à l'eau pour voir s'ils savent encore nager.

Je nageais, et fort bien. Et je demeurai là longtemps, savourant cette vengeance secrète et raffinée. Puis je me trouvai dans la rue à cette heure fraîche où la nuit va finir. Je me sentais maintenant calme et sûr de moi, content, tranquille, et prêt encore, me semblait-il, pour des prouesses.

Alors, je rentrai chez moi avec lenteur; et j'ouvris doucement la porte de ma chambre.

Gabrielle lisait, accoudée sur son oreiller. Elle leva la tête et demanda d'un ton craintif:

"Vous voilà? qu'est-ce que vous avez eu?"

Je ne répondis pas. Je me déshabillai avec assurance. Et je repris, en maître triomphant, la place que j'avais quittée en fuyard.

Elle fut stupéfaite et convaincue que j'avais employé quelque secret mystérieux.

Et maintenant, à tout propos, elle parle du moyen de Roger comme elle parlerait d'un procédé scientifique infaillible.

Mais, hélas! voici dix ans de cela, et aujourd'hui la même épreuve n'aurait plus beaucoup de chances de succès, pour moi du moins.

Mais si tu as quelque ami qui redoute les émotions d'une nuit de noces, indique-lui mon stratagème et affirme-lui que, de vingt à trente-cinq ans, il n'est point de meilleure manière pour dénouer des aiguillettes, comme aurait dit le sire de Brantôme.

Petit soldat

Chaque dimanche, sitôt qu'ils étaient libres, les deux petits soldats se mettaient en marche.

Ils tournaient à droite en sortant de la caserne, traversaient Courbevoie à grands pas rapides, comme s'ils eussent fait une promenade militaire; puis, dès qu'ils avaient quitté les maisons, ils suivaient, d'une allure plus calme, la grand'route poussiéreuse et nue qui mène à Bezons.

Ils étaient petits, maigres, perdus dans leur capote trop large, trop longue, dont les manches couvraient leurs mains, gênés par la culotte rouge, trop vaste, qui les forçait à écarter les jambes pour aller vite. Et sous le shako raide et haut, on ne voyait plus qu'un rien du tout de figure, deux pauvres figures creuses de Bretons, naïves, d'une naïveté presque animale, avec des yeux bleus doux et calmes.



Ils ne parlaient jamais durant le trajet, allant devant eux, avec la même idée en tête, qui leur tenait lieu de causerie, car ils avaient trouvé à l'entrée du petit bois des Champieux, un endroit leur rappelant leur pays, et ils ne se sentaient bien que là.

Au croisement des routes de Colombes et de Chatou, comme on arrivait sous les arbres, ils ôtaient leur coiffure qui leur écrasait la tête, et ils s'essuyaient le front.

Ils s'arrêtaient toujours un peu sur le pont de Bezons pour regarder la Seine. Ils demeuraient là, deux ou trois minutes, courbés en deux, penchés sur le parapet; ou bien ils considéraient le grand bassin d'Argenteuil où couraient les voiles blanches et inclinées des clippers, qui, peut-être, leur remémoraient la mer bretonne, le port de Vannes dont ils étaient voisins, et les bateaux pêcheurs s'en allant à travers le Morbihan, vers le large.

Dès qu'ils avaient franchi la Seine, ils achetaient leurs provisions chez le charcutier, le boulanger et le marchand de vin du pays. Un morceau de boudin, quatre sous de pain et un litre de petit bleu constituaient leurs vivres emportés dans leurs mouchoirs. Mais, aussitôt sortis du village, ils n'avançaient plus qu'à pas très lents et ils se mettaient à parler.

Devant eux, une plaine maigre, semée de bouquets d'arbres, conduisait au bois, au petit bois qui leur avait paru ressembler à celui de Kermarivan. Les blés et les avoines bordaient l'étroit chemin perdu dans la jeune verdure des récoltes, et Jean Kerderen disait chaque fois à Luc Le Ganidec:

"C'est tout comme auprès de Plounivon.

- Oui, c'est tout comme."

Ils s'en allaient, côte à côte, l'esprit plein de vagues souvenirs du pays, plein d'images réveillées, d'images naïves comme les feuilles colorées d'un sou. Ils revoyaient un coin de champ, une haie, un bout de lande, un carrefour, une croix de granit.

Chaque fois aussi, ils s'arrêtaient auprès d'une pierre qui bornait une propriété, parce qu'elle avait quelque chose du dolmen de Locneuen.

En arrivant au premier bouquet d'arbres, Luc Le Ganidec cueillait tous les dimanches une baguette, une baguette de coudrier; il se mettait à arracher tout doucement l'écorce en pensant aux gens de là-bas.

Jean Kerderen portait les provisions.

De temps en temps, Luc citait un nom, rappelait un fait de leur enfance, en quelques mots seulement qui leur donnaient longtemps à songer. Et le pays, le cher pays lointain les repossédait peu à peu, les envahissait, leur envoyait, à travers la distance, ses formes, ses bruits, ses horizons connus, ses odeurs, l'odeur de la lande verte où courait l'air marin.

Ils ne sentaient plus les exhalaisons du fumier parisien dont sont engraisées les terres de la banlieue, mais le parfum des ajoncs fleuris que cueille et qu'emporte la brise salée du large. Et les voiles des canotiers, apparues au-dessus des berges, leur semblaient les voiles des caboteurs, aperçues derrière la longue plaine qui s'en allait de chez eux jusqu'au bord des flots.

Ils marchaient à petits pas, Luc Le Ganidec et Jean Kerderen, contents et tristes, hantés par un chagrin doux, un chagrin lent et pénétrant de bête en cage, qui se souvient.

Et quand Luc avait fini de dépouiller la mince baguette de son écorce, ils arrivaient au coin du bois où ils déjeunaient tous les dimanches.

Ils retrouvaient les deux briques cachées par eux dans un taillis, et ils allumaient un petit feu

de branches pour cuire leur boudin sur la pointe de leur couteau.

Et quand ils avaient déjeuné, mangé leur pain jusqu'à la dernière miette, et bu leur vin jusqu'à la dernière goutte, ils demeuraient assis dans l'herbe, côte à côte, sans rien dire, les yeux au loin, les paupières lourdes, les doigts croisés comme à la messe, leurs jambes rouges allongées à côté des coquelicots du champ; et le cuir de leurs shakos et le cuivre de leurs boutons luisaient sous le soleil ardent, faisaient s'arrêter les alouettes qui chantaient en planant sur leurs têtes.

Vers midi, ils commençaient à tourner leurs regards de temps en temps du côté du village de Bezons, car la fille à la vache allait venir.

Elle passait devant eux tous les dimanches pour aller traire et remiser sa vache, la seule vache du pays qui fût à l'herbe, et qui pâturait une étroite prairie sur la lisière du bois, plus loin.

Ils apercevaient bientôt la servante, seul être humain marchant à travers la campagne, et ils se sentaient réjouis par les reflets brillants que jetait le seau de fer-blanc sous la flamme du soleil. Jamais ils ne parlaient d'elle. Ils étaient seulement contents de la voir, sans comprendre pourquoi.

C'était une grande fille, vigoureuse, rousse et brûlée par l'ardeur des jours clairs, une grande fille hardie de la campagne parisienne.

Une fois, en les revoyant assis à la même place, elle leur dit:

"Bonjour... vous v'nez donc toujours ici?"

Luc Le Ganidec, plus osant, balbutia:

"Oui, nous v'nons au repos."

Ce fut tout. Mais le dimanche suivant, elle rit en les apercevant, elle rit avec une bienveillance protectrice de femme dégourdie qui sentait leur timidité, et elle demanda:

"Qué qu'vous faites comme ça? C'est-il qu'vous r'gardez pousser l'herbe?"

Luc égayé sourit aussi: "P'tête ben."

Elle reprit: "Hein! Ca va pas vite."

Il répliqua, riant toujours: "Pour ça, non."

Elle passa. Mais en revenant avec son seau plein de lait, elle s'arrêta encore devant eux, et leur dit:

"En voulez-vous une goutte? Ca vous rappellera l'pays."

Avec son instinct d'être de même race, loin de chez elle aussi peut-être, elle avait deviné et touché juste.

Ils furent émus tous les deux. Alors elle fit couler un peu de lait, non sans peine, dans le goulot du litre de verre où ils apportaient leur vin; et Luc but le premier, à petites gorgées, en s'arrêtant à tout moment pour regarder s'il ne dépassait point sa part. Puis il donna la bouteille à Jean.

Elle demeurait debout devant eux, les mains sur ses hanches, son seau par terre à ses pieds, contente du plaisir qu'elle leur faisait.

Puis elle s'en alla, en criant: "Allons, adieu, à dimanche!"

Et ils suivirent des yeux, aussi longtemps qu'ils purent la voir, sa haute silhouette qui s'en

allait, qui diminuait, qui semblait s'enfoncer dans la verdure des terres.

Quand ils quittèrent la caserne, la semaine d'après, Jean dit à Luc:

"Faut-il pas li acheter qué'que chose de bon?"

Et ils demeurèrent fort embarrassés devant le problème d'une friandise à choisir pour la fille à la vache.

Luc opinait pour un morceau d'andouille, mais Jean préférait des berlingots, car il aimait les sucreries. Son avis l'emporta et ils prirent, chez un épicier, pour deux sous de bonbons blancs et rouges.

Ils déjeunèrent plus vite que de coutume, agités par l'attente.

Jean l'aperçut le premier: "La v'là", dit-il. Luc reprit: "Oui. La v'là."

Elle riait de loin en les voyant, elle cria: "Ca va-t-il comme vous voulez?" Ils répondirent ensemble:

"Et de vot'part?" Alors elle causa, elle parla de choses simples qui les intéressaient, du temps, de la récolte, de ses maîtres.

Ils n'osaient point offrir leurs bonbons qui fondaient doucement dans la poche de Jean.

Luc enfin s'enhardit et murmura:

"Nous vous avons apporté quelque chose."

Elle demanda: "Qué'que c'est donc?"

Alors Jean, rouge jusqu'aux oreilles, atteignit le mince cornet de papier et le lui tendit.

Elle se mit à manger les petits morceaux de sucre qu'elle roulait d'une joue à l'autre et qui faisaient des bosses sous la chair. Les deux soldats, assis, devant elle, la regardaient, émus et ravis.

Puis elle alla traire sa vache, et elle leur donna encore du lait en revenant.

Ils pensèrent à elle toute la semaine, et ils en parlèrent plusieurs fois. Le dimanche suivant, elle s'assit à côté d'eux pour deviser plus longtemps, et tous les trois, côte à côte, les yeux perdus au loin, les genoux enfermés dans leurs mains croisées, ils racontèrent des menus faits et des menus détails des villages où ils étaient nés, tandis que la vache, là-bas, voyant arrêtée en route la servante, tendait vers elle sa lourde tête aux naseaux humides, et mugissait longuement pour l'appeler.

La fille accepta bientôt de manger un morceau avec eux et de boire un petit coup de vin. Souvent, elle leur apportait des prunes dans sa poche; car la saison des prunes était venue. Sa présence dégourdissait les deux petits soldats bretons qui bavardaient comme des oiseaux.

Or, un mardi, Luc Le Ganidec demanda une permission, ce qui ne lui arrivait jamais, et il ne rentra qu'à dix heures du soir.

Jean, inquiet, cherchait en sa tête pour quelle raison son camarade avait bien pu sortir ainsi.

Le vendredi suivant, Luc, ayant emprunté dix sous à son voisin de lit, demanda encore et obtint l'autorisation de quitter pendant quelques heures.

Et quand il se mit en route avec Jean pour la promenade du dimanche, il avait l'air tout drôle, tout remué, tout changé. Kerderen ne comprenait pas, mais soupçonnait vaguement quelque chose, sans deviner ce que ça pouvait être.

Ils ne dirent pas un mot jusqu'à leur place habituelle, dont ils avaient usé l'herbe à force de s'asseoir au même endroit; et ils déjeunèrent lentement. Ils n'avaient faim ni l'un ni l'autre.

Bientôt la fille apparut. Ils la regardaient venir comme ils faisaient tous les dimanches. Quand elle fut tout près, Luc se leva et fit deux pas. Elle posa son seau par terre, et l'embrassa. Elle l'embrassa fougueusement, en lui jetant ses bras au cou, sans s'occuper de Jean, sans songer qu'il était là, sans le voir.

Et il demeurait éperdu, lui, le pauvre Jean, si éperdu qu'il ne comprenait pas, l'âme bouleversée, le coeur crevé, sans se rendre compte encore.

Puis, la fille s'assit à côté de Luc, et ils se mirent à bavarder.

Jean ne les regardait pas, il devinait maintenant pourquoi son camarade était sorti deux fois pendant la semaine, et il sentait en lui un chagrin cuisant, une sorte de blessure, ce déchirement que font les trahisons.

Luc et la fille se levèrent pour aller ensemble remiser la vache.

Jean les suivit des yeux. Il les vit s'éloigner côte à côte. La culotte rouge de son camarade faisait une tache éclatante dans le chemin. Ce fut Luc qui ramassa le maillet et frappa sur le pieu qui retenait la bête.

La fille se baissa pour la traite, tandis qu'il caressait d'une main distraite l'échine coupante de l'animal. Puis ils laissèrent le seau dans l'herbe et ils s'enfoncèrent sous le bois.

Jean ne voyait plus rien que le mur de feuilles où ils étaient entrés; et il se sentait si troublé que, s'il avait essayé de se lever, il serait tombé sur place assurément.

Il demeurait immobile, abruti d'étonnement et de souffrance, d'une souffrance naïve et profonde. Il avait envie de pleurer, de se sauver, de se cacher, de ne plus voir personne jamais.

Tout à coup, il les aperçut qui sortaient du taillis. Ils revinrent doucement en se tenant par la main, comme font les promis dans les villages. C'était Luc qui portait le seau.

Ils s'embrassèrent encore avant de se quitter, et la fille s'en alla après avoir jeté à Jean un bonsoir amical et un sourire d'intelligence. Elle ne pensa point à lui offrir du lait ce jour-là.

Les deux petits soldats demeurèrent côte à côte immobiles comme toujours, silencieux et calmes, sans que la placidité de leur visage montrât rien de ce qui troublait leur coeur. Le soleil tombait sur eux. La vache, parfois, mugissait en les regardant de loin.

A l'heure ordinaire, ils se levèrent pour revenir.

Luc épluchait une baguette. Jean portait le litre vide. Il le déposa chez le marchand de vin de Bezons. Puis ils s'engagèrent sur le pont, et, comme chaque dimanche, ils s'arrêtèrent au milieu, afin de regarder couler l'eau quelques instants.

Jean se penchait, se penchait de plus en plus sur la balustrade de fer, comme s'il avait vu dans le courant quelque chose qui l'attirait. Luc lui dit: "C'est-il que tu veux y boire un coup?" Comme il prononçait le dernier mot, la tête de Jean emporta le reste, les jambes enlevées décrivirent un cercle dans l'air, et le petit soldat bleu et rouge tomba d'un bloc, entra et disparut dans l'eau.

Luc, la gorge paralysée d'angoisse, essayait en vain de crier. Il vit plus loin quelque chose remuer; puis la tête de son camarade surgit à la surface du fleuve, pour y rentrer aussitôt.

Plus loin encore, il aperçut, de nouveau, une main, une seule main qui sortit de la rivière, et y

replongea. Ce fut tout.

Les marinières accourus ne retrouvèrent point le corps ce jour-là.

Luc revint seul à la caserne, en courant, la tête affolée, et il raconta l'accident, les yeux et la voix pleins de larmes, et se mouchant coup sur coup: "Il se pencha... il se... il se pencha... si bien... si bien que la tête fit culbute... et... et... le v'là qui tombe... qui tombe..."

Il ne put en dire plus long, tant l'émotion l'étranglait. - S'il avait su...

## Une lettre

Dans notre métier, on reçoit souvent des lettres; il n'est point de chroniqueur qui n'ait communiqué au public quelque épître de ces correspondants inconnus.

Je vais imiter cet exemple.

Oh! il en est de toute nature, de ces lettres. Les unes nous flattent, les autres nous lapident. Tantôt nous sommes le seul grand homme, le seul intelligent, le seul génie et le seul artiste de la presse contemporaine, et tantôt nous ne sommes plus qu'un vil monsieur, un drôle innommable, digne du baignoire tout au plus. Il suffit, pour mériter ces éloges ou ces injures, d'avoir ou de n'avoir pas l'opinion d'un lecteur sur la question du divorce ou de l'impôt proportionnel. Il arrive souvent que sur le même sujet nous recevons en même temps les félicitations les plus chaudes ou les blâmes les plus virulents; de sorte qu'il est bien difficile, en fin de compte, de se former une opinion sur soi-même.

Parfois ces lettres ont vingt mots, et parfois elles ont dix pages. Il suffit alors d'en lire dix lignes pour en comprendre la valeur et la teneur et les envoyer à la corbeille, cimetière des vieux papiers.

Par moments aussi ces épîtres donnent beaucoup à réfléchir: ainsi, celle que je me fais un cas de conscience de communiquer au public.

Conscience, n'est peut-être pas le mot juste, et il est bien certain que ma correspondante (c'est une femme qui m'écrit) ne m'en suppose pas une bien sévère. Je fais même preuve, en montrant qu'on me charge de pareilles commissions, d'une absence de sens moral qu'on me reprochera peut-être.

Je me suis demandé aussi, avec une certaine inquiétude, pourquoi j'avais été choisi parmi tant d'autres; pourquoi on m'avait jugé plus apte que tous à rendre le service sollicité, comment on avait pu croire que je ne me révolterais point?

Puis j'ai pensé que la nature légère de mes écrits avait bien pu influencer sur le jugement hésitant d'une femme, et j'ai mis cela sur le compte de la littérature.

Mais avant de transcrire ici des fragments, tous les fragments essentiels de la lettre qu'on m'a adressée, il est nécessaire de prévenir mes lecteurs que je ne me moque pas d'eux, que cette lettre je l'ai reçue, bien reçue, par la poste, avec un timbre sur l'enveloppe qui portait mon nom, et qu'elle était signée, oui, signée, très lisiblement.

Je ne cherche pas ici à amuser ou à abuser des esprits naïfs. Je me fais l'interprète, peu scrupuleux, je le répète, d'un désir de femme.

Voici ce document:

"Monsieur,

J'ai hésité bien longtemps avant de vous écrire: je n'osais pas me confier entièrement à vous.

Pourtant je sens que vous êtes bon, généreux, mais ce que j'ai à vous dire est si étrange... Enfin je viens de repousser ma dernière crainte, et cela devait arriver ainsi. Devant l'infortune, toujours croissante, devant la misère noire, il n'y a pas de timidité qui tienne. Le malheur, comme le danger, donne du courage aux moins braves.

N'allez pas croire surtout, en parcourant cette lettre, que je suis un peu folle ou seulement exaltée. J'ai toute ma raison, je vous l'assure. Quant à mon caractère il est, non pas romanesque, mais au contraire sérieux et fort prosaïque, si je puis parler ainsi. Pour sortir de peine je ne vois qu'un seul moyen, ce moyen je le tente. N'est-ce pas très naturel et très sensé?

Voici d'ailleurs ce dont il s'agit: malgré ma pauvreté je suis honnête et j'appartiens à une honnête famille. Je suis encore jeune (je viens d'avoir vingt-deux ans) eh bien, Monsieur, je vous l'avouerai franchement, je désirerais me marier, et cela le plus tôt possible.

Ce n'est pas que la vie de jeune fille me pèse, loin de là. Mais écoutez un peu mes raisons et vous verrez que je n'ai pas tout à fait tort de vouloir renoncer à ma liberté.

Notre famille se compose de...

Ici, des détails fort tristes sur sa vie intime. La précision même de ces détails m'empêche de les transcrire, car s'ils tombaient sous les yeux des parents de ma correspondante ils suffiraient peut-être à la faire reconnaître d'eux. Tout ce qu'elle y dit d'ailleurs est fort lamentable et fort vraisemblable. Je continue à citer.

Si j'étais toute seule, je ne me plaindrais pas, je trouverais toujours à gagner ma vie, j'ai besoin de si peu pour moi personnellement, mais, je ne suis pas seule, je dois songer à ma famille.

...

J'ai connu l'année dernière une jeune fille, une orpheline sans aucune fortune, qui s'est fait épouser par un vieux millionnaire.

Je n'approuve pas la conduite de cette jeune fille. Elle avait dix-neuf ans, était fort jolie et puis elle était aimée d'un jeune homme charmant, un journaliste, qu'elle aimait aussi, je crois.

Celle-là je la blâme et je la plains en même temps; elle a, sans y être forcée, sacrifié le bonheur à la richesse.

Pour moi, je n'ai pas de bonheur à sacrifier (personne ne m'a jamais aimée) aussi serais-je bien heureuse de rencontrer un homme qui veuille se charger de moi et de ma famille, cela va sans dire.

Que cet homme soit vieux et laid, peu m'importe, je ne demande qu'une chose, c'est qu'il soit riche. En échange de son argent, je lui donnerai ma jeunesse et ma fidélité, peut-être même ma reconnaissance, s'il est bon.

Monsieur, j'ai pensé que, voyant beaucoup de monde, vous deviez connaître bon nombre de célibataires. Si parmi ces derniers vous en trouvez un qui ne sache pas quel usage faire de sa fortune et qui ne soit pas ennemi trop acharné du mariage, veuillez lui parler de moi. En me prenant pour femme il fera une aussi bonne action qu'en dotant des rosières ou en fondant des hôpitaux pour les chats et les chiens.

Je vous en prie, Monsieur, rendez-moi le service que je vous demande, c'est-à-dire recommandez-moi à tous les vieux garçons de votre connaissance et dites à celui qui sera assez fou ou assez généreux pour vouloir m'épouser (hélas! j'ai bien peur de rester vieille fille) dites-lui de s'adresser à Mlle...

...

Le nom y est en toutes lettres. Puis elle me prie de ne pas être indiscret, afin que ses parents ignorent toujours sa démarche.

Voilà!

Aucune photographie n'était jointe à cette lettre.

Elle est écrite sur du papier ordinaire commun. L'écriture est très fine, très nette, très sûre, très droite, admirablement formée, une écriture d'institutrice et de femme résolue.

Après avoir reçu cette singulière ouverture, comme on dit entre gens d'affaires, j'ai pensé tout d'abord: "Certes, pour une mystification, elle est assez amusante!" Il y a pas mal de chances, en effet, pour que ce soit là une simple mystification. Mais de qui? D'un ami peut-être ou d'un ennemi qui ne serait pas fâché de savoir le chiffre de la commission que je compte prélever sur la fortune du fiancé - A moins qu'il me plaise réclamer ce droit de courtage sur le capital de la jeune fille?

On a pensé que je répondrais aussitôt, et il est toujours bon d'avoir en poche des documents de cette nature. Il est vrai que je prête à cet ami ou à cet ennemi inconnu une idée très restreinte de ma délicatesse. Mais il faut être convaincu, en principe, que les autres nous jugent toujours pires ou meilleurs que nous ne sommes. Celui-là me juge pire - voilà tout.

Pourtant il fallait qu'il me jugeât aussi fort bête. Devant cette réflexion des doutes me sont venus!!! Il croyait donc que j'allais donner tête baissée dans un piège aussi grossier. Il espérait que je lui demanderais un rendez-vous, peut-être? Mais alors pourquoi ne pas employer la vieille formule qui est toujours la meilleure.

"Monsieur, vous êtes le plus grand écrivain de ce siècle. Je ne saurais dire l'admiration frénétique que j'éprouve pour votre génie! Comme j'aimerais vous voir! vous toucher les mains! regarder vos yeux! Dites, le voulez-vous? J'ai vingt ans, je suis belle! Répondez poste restante au bureau de la Madeleine.

L. N."

Quelque blindé qu'on soit, on ne résiste pas à ces choses-là, tandis qu'on peut hésiter devant une formule nouvelle, aussi bizarre, aussi suspecte que celle employée en ce cas.

Donc la lettre mystérieuse vient peut-être d'une femme? Mais pourquoi s'adresser à moi? Je ne tiens pas d'agence matrimoniale, je ne connais pas plus de vieux garçons qu'un autre; je ne pense pas non plus que j'aie la réputation de venir en aide aux vierges en détresse?

Alors... Oui... Alors... Peut-être ma correspondante inconnue a-t-elle donné au mot "me marier" un sens beaucoup plus large que celui qu'on lui attribue généralement dans la bourgeoisie. Cela expliquerait tout, en effet. Mais, sacristi! voilà une commission bien peu honorable! Les courtiers de cette nature ont un nom spécial! Il est vraiment dur de songer que telle est l'opinion des lecteurs sur les chroniqueurs qui les intéressent!

Une jeune fille ou une jeune femme se trouve dans une situation délicate, elle cherche un mari ou un amant, elle ne sait à qui s'adresser; quand, tout à coup, une idée la frappe: "Tiens, je vais écrire à mon chroniqueur préféré, il me trouvera ça, lui; il doit connaître tant de monde." Et elle ajoute mentalement: "Et ces gens-là ont si peu de scrupules."

Attendez-vous donc, chers confrères, à recevoir au premier jour quelque lettre de cette nature:

"Monsieur, j'aurais besoin de connaître une sage-femme discrète qui ne tienne pas

essentiellement à ne mettre au monde que des enfants vivants. J'ai pensé que dans vos nombreuses relations..."

Eh bien! non, Mademoiselle, s'il faut lire entre les lignes de votre lettre, je ne puis pas me charger de cette commission, et mes moyens personnels ne me permettent pas non plus de venir en aide directement à votre famille.

Mais il est possible aussi que cette pauvre fille ait écrit cette lettre sincèrement! Que poussée par la misère, ne sachant plus que faire, perdant la tête, ne voyant personne qui puisse la secourir elle se soit dit: "Ce journaliste est peut-être un brave homme qui comprendra ma situation et qui me tendra la main?"

Les femmes ont des âmes si compliquées, des réflexions si inattendues, des moyens si invraisemblables, des élans si spontanés! Les racines de leurs combinaisons sont parfois si profondes, et parfois aussi leurs machinations si simples qu'elles nous déroutent par leur naïveté. Certes, il est possible, très possible que cette jeune fille, après avoir lu quelqu'un de ces articles où nous paraissions avoir un grand coeur, se soit dit: "Voilà mon sauveur."

C'est même à cette hypothèse que je me suis arrêté. Elle n'est pas la plus vraisemblable, mais elle est la plus généreuse.

J'ai donc tenté de secourir ma singulière correspondante, et j'ai posé la même question à tous les célibataires de mon entourage.

"Vous ne voudriez pas vous marier, vous? Je connais une jeune fille qui ferait bien votre affaire."

Et tous ont répondu: "La dot est-elle belle?"

Je me suis alors adressé aux plus vieux, aux plus laids, aux difformes. Ils prenaient aussitôt un petit air suffisant et murmuraient avec un sourire: "Est-elle riche?"

C'est alors que l'idée m'est venue,

... Espoir suprême et suprême pensée...,

comme aurait dit Victor Hugo, d'un appel public aux vieux garçons.

Je ne nomme pas ma jeune fille, rien ne peut la faire reconnaître; je demeure donc absolument discret, et je lui transmettrai, sans les ouvrir, les propositions cachetées qui me seront adressées pour elle.

Voyons, Messieurs, en est-il un parmi vous qui se sente un coeur vraiment généreux? Peu importe qu'il soit bossu, tortu ou octogénaire!

Je ne puis mieux faire, pour finir, que de citer la phrase même de ma correspondante... "En échange de son argent, je lui donnerai ma jeunesse et ma fidélité, peut-être même ma reconnaissance, s'il est bon... En me prenant pour femme, il fera une aussi bonne action qu'en dotant des rosières ou en fondant des hôpitaux pour les chats et les chiens..."

Allons, Messieurs!

L'épingle

Je ne dirai ni le nom du pays, ni celui de l'homme.

C'était loin, bien loin d'ici, sur une côte fertile et brûlante. Nous suivions, depuis le matin, le rivage couvert de récoltes et la mer bleue couverte de soleil. Des fleurs poussaient tout près



des vagues, des vagues légères, si douces, endormantes. Il faisait chaud; c'était une molle chaleur parfumée de terre grasse, humide et féconde; on croyait respirer des germes.

On m'avait dit que, ce soir-là, je trouverais l'hospitalité dans la maison du Français qui habitait au bout d'un promontoire, dans un bois d'orangers. Qui était-il? Je l'ignorais encore. Il était arrivé un matin, dix ans plus tôt; il avait acheté de la terre, planté des vignes, semé des grains; il avait travaillé, cet homme, avec passion, avec fureur. Puis de mois en mois, d'année en année, agrandissant son domaine, fécondant sans arrêt le sol puissant et vierge, il avait ainsi amassé une fortune par son labeur infatigable.

Pourtant il travaillait toujours, disait-on. Levé dès l'aurore, parcourant ses champs jusqu'à la nuit, surveillant sans cesse, il semblait harcelé par une idée fixe, torturé par l'insatiable désir de l'argent, que rien n'endort, que rien n'apaise.

Maintenant, il semblait très riche.

Le soleil baissait quand j'atteignis sa demeure. Elle se dressait en effet au bout d'un cap au milieu des orangers. C'était une large maison carrée toute simple et dominant la mer.

Comme j'approchais, un homme à grande barbe parut sur la porte. L'ayant salué, je lui demandai un asile pour la nuit. Il me tendit la main en souriant.

"Entrez, Monsieur, vous êtes chez vous."

Il me conduisit dans une chambre, mit à mes ordres un serviteur, avec une aisance parfaite et une bonne grâce familière d'homme du monde; puis il me quitta en disant:

"Nous dînerons lorsque vous voudrez bien descendre."

Nous dînâmes, en effet, en tête à tête, sur une terrasse en face de la mer. Je lui parlai d'abord de ce pays si riche, si lointain, si inconnu! Il souriait, répondant avec distraction:

"Oui, cette terre est belle. Mais aucune terre ne plaît loin de celle qu'on aime.

- Vous regrettez la France?

- Je regrette Paris.

- Pourquoi n'y retournez-vous pas?

- Oh! j'y reviendrai."

Et, tout doucement, nous nous mîmes à parler du monde français, des boulevards et des choses de Paris. Il m'interrogeait en homme qui a connu cela, me citait des noms, tous les noms familiers sur le trottoir du Vaudeville.

"Qui voit-on chez Tortoni aujourd'hui?"

- Toujours les mêmes, sauf les morts."

Je le regardais avec attention, poursuivi par un vague souvenir. Certes, j'avais vu cette tête-là quelque part! Mais où? mais quand? Il semblait fatigué, bien que vigoureux, triste, bien que résolu. Sa grande barbe blonde tombait sur sa poitrine, et parfois il la prenait près du menton et, la serrant dans sa main refermée, l'y faisait glisser jusqu'au bout. Un peu chauve, il avait des sourcils épais et une forte moustache qui se mêlait aux poils des joues.

Derrière nous, le soleil s'enfonçait dans la mer, jetant sur la côte un brouillard de feu. Les orangers en fleurs exhalaient dans l'air du soir leur arôme violent et délicieux. Lui ne voyait rien que moi, et, le regard fixe, il semblait apercevoir dans mes yeux, apercevoir au fond de mon âme l'image lointaine, aimée et connue du large trottoir ombragé, qui va de la Madeleine

à la rue Drouot.

"Connaissez-vous Boutrelle?"

- Oui, certes.

- Est-il bien changé?

- Oui, tout blanc.

- Et La Ridamie?

- Toujours le même.

- Et les femmes? Parlez-moi des femmes. Voyons. Connaissez-vous Suzanne Verner?

- Oui, très forte, finie.

- Ah! Et Sophie Astier?

- Morte

- Pauvre fille! Est-ce que... Connaissez-vous..."

Mais il se tut brusquement. Puis, la voix changée, la figure pâlie soudain, il reprit:

"Non, il vaut mieux que je ne parle plus de cela, ça me ravage."

Puis, comme pour changer la marche de son esprit, il se leva.

"Voulez-vous rentrer?"

- Je veux bien."

Et il me précéda dans la maison.

Les pièces du bas étaient énormes, nues, tristes, semblaient abandonnées. Des assiettes et des verres traînaient sur des tables, laissés là par les serviteurs à peau basanée qui rôdaient sans cesse dans cette vaste demeure. Deux fusils pendaient à deux clous sur le mur; et, dans les encoignures, on voyait des bûches, des lignes de pêche, des feuilles de palmier séchées, des objets de toute espèce posés au hasard des rentrées et qui se trouvaient à portée de la main pour le hasard des sorties et des besoins.

Mon hôte sourit:

"C'est le logis, ou plutôt le taudis d'un exilé, dit-il, mais ma chambre est plus propre. Allons-y."

Je crus, en y entrant, pénétrer dans le magasin d'un brocanteur, tant elle était remplie de choses, de ces choses disparates, bizarres et variées qu'on sent être des souvenirs. Sur les murs, deux jolis dessins de peintres connus, des étoffes, des armes, épées et pistolets, puis, juste au milieu du panneau principal, un carré de satin blanc encadré d'or.

Surpris, je m'approchai pour voir, et j'aperçus une épingle à cheveux piquée au centre de l'étoffe brillante.

Mon hôte posa sa main sur mon épaule:

"Voilà, dit-il en souriant, la seule chose que je regarde ici, et la seule que je voie depuis dix ans. M. Prudhomme proclamait: "Ce sabre est le plus beau jour de ma vie", moi, je puis dire: "Cette épingle est toute ma vie."

Je cherchais une phrase banale; je finis par prononcer:

"Vous avez souffert par une femme?"

Il reprit brusquement:

"Dites que je souffre comme un misérable... Mais venez sur mon balcon. Un nom m'est venu tout à l'heure sur les lèvres que je n'ai point osé prononcer, car si vous m'aviez répondu "morte", comme vous avez fait pour Sophie Astier, je me serais brûlé la cervelle, aujourd'hui même."

Nous étions sortis sur le large balcon d'où l'on voyait deux golfes, l'un à droite, et l'autre à gauche, enfermés par de hautes montagnes grises. C'était l'heure crépusculaire où le soleil disparu n'éclaire plus la terre que par les reflets du ciel.

Il reprit:

"Est-ce que Jeanne de Limours vit encore?"

Son oeil s'était fixé sur le mien, plein d'une angoisse frémissante.

Je souris: "Parbleu... et plus jolie que jamais.

- Vous la connaissez?

- Oui."

Il hésitait: "Tout à fait...?"

- Non."

Il me prit la main: "Parlez-moi d'elle.

- Mais je n'ai rien à en dire; c'est une des femmes, ou plutôt une des filles les plus charmantes et les plus cotées de Paris Elle mène une existence agréable et princière, voilà tout."

Il murmura: "Je l'aime", comme s'il eût dit: "Je vais mourir." Puis, brusquement: "Ah! pendant trois ans ce fut une existence effroyable et délicieuse que la nôtre. J'ai failli la tuer cinq ou six fois; elle a tenté de me crever les yeux avec cette épingle que vous venez de voir. Tenez, regardez ce petit point blanc sous mon oeil gauche. Nous nous aimions! Comment pourrais-je expliquer cette passion-là? Vous ne la comprendriez point.

Il doit exister un amour simple, fait du double élan de deux coeurs et de deux âmes; mais il existe assurément un amour atroce, cruellement torturant, fait de l'invincible enlacement de deux êtres disparates qui se détestent en s'adorant.

Cette fille m'a ruiné en trois ans. Je possédais quatre millions qu'elle a mangés de son air calme, tranquillement, qu'elle a croqués avec un sourire doux qui semblait tomber de ses yeux sur ses lèvres.

Vous la connaissez? Elle a en elle quelque chose d'irrésistible! Quoi? Je ne sais pas Sont-ce ces yeux gris dont le regard entre comme une vrille et reste en vous comme le crochet d'une flèche? C'est plutôt ce sourire doux, indifférent et séduisant, qui reste sur sa face à la façon d'un masque. Sa grâce lente pénètre peu à peu, se dégage d'elle comme un parfum, de sa taille longue, à peine balancée quand elle passe, car elle semble glisser plutôt que marcher, de sa voix un peu traînante, jolie, et qui semble être la musique de son sourire, de son geste aussi, de son geste toujours modéré, toujours juste et qui grise l'oeil tant il est harmonieux. Pendant trois ans, je n'ai vu qu'elle sur la terre! Comme j'ai souffert! Car elle me trompait avec tout le monde! Pourquoi? Pour rien, pour tromper. Et quand je l'avais appris, quand je la traitais de fille et de gueuse, elle avouait tranquillement: "Est-ce que nous sommes mariés?" disait-elle.

Depuis que je suis ici, j'ai tant songé à elle que j'ai fini par la comprendre: cette fille-là, c'est Manon Lescaut revenue. C'est Manon, qui ne pourrait pas aimer sans tromper, Manon pour qui l'amour, le plaisir et l'argent ne font qu'un."

Il se tut. Puis, après quelques minutes:

"Quand j'eus mangé mon dernier sous pour elle, elle m'a dit simplement: "Vous comprenez, mon cher, que je ne peux pas vivre de l'air et du temps. Je vous aime beaucoup, je vous aime plus que personne, mais il faut vivre. La misère et moi ne ferons jamais bon ménage."

Et si je vous disais, pourtant, quelle vie atroce j'ai menée à côté d'elle! Quand je la regardais, j'avais autant envie de la tuer que de l'embrasser. Quand je la regardais... je sentais un besoin furieux d'ouvrir les bras, de l'étreindre et de l'étrangler. Il y avait en elle, derrière ses yeux, quelque chose de perfide et d'insaisissable qui me faisait l'exécrer; et c'est peut-être à cause de cela que je l'aimais tant. En elle, le Féminin, l'odieux et affolant Féminin était plus puissant qu'en aucune autre femme. Elle en était chargée, surchargée comme d'un fluide grisant et vénéneux. Elle était Femme, plus qu'on ne l'a jamais été.

Et tenez, quand je sortais avec elle, elle posait son oeil sur tous les hommes d'une telle façon, qu'elle semblait se donner à chacun, d'un seul regard. Cela m'exaspérait et m'attachait à elle davantage, cependant. Cette créature, rien qu'en passant dans la rue, appartenait à tout le monde, malgré moi, malgré elle, par le fait de sa nature même, bien qu'elle eût l'allure modeste et douce. Comprenez-vous?

Et quel supplice! Au théâtre, au restaurant, il me semblait qu'on la possédait sous mes yeux. Et dès que je la laissais seule, d'autres, en effet, la possédaient.

Voilà dix ans que je ne l'ai vue, et je l'aime plus que jamais!"

La nuit s'était répandue sur la terre. Un parfum puissant d'orangers flottait dans l'air.

Je lui dis:

"La reverrez-vous?"

Il répondit:

"Parbleu! J'ai maintenant ici, tant en terre qu'en argent, sept à huit cent mille francs. Quand le million sera complet, je vendrai tout et je partirai. J'en ai pour un an avec elle - une bonne année entière. - Et puis adieu, ma vie sera close."

Je demandai: "Mais ensuite?"

- Ensuite, je ne sais pas. Ce sera fini! Je lui demanderai peut-être de me prendre comme valet de chambre."

La confidence

La petite baronne de Grangerie sommeillait sur sa chaise longue, quand la petite marquise de Rennedon entra brusquement, d'un air agité, le corsage un peu fripé, le chapeau un peu tourné, et elle tomba sur une chaise en disant:

"Ouf! c'est fait!"

Son amie, qui la savait calme et douce d'ordinaire, s'était redressée fort surprise. Elle demanda:

"Quoi? Qu'est-ce que tu as fait?"

La marquise, qui semblait ne pouvoir tenir en place, se relevant, se mit à marcher par la chambre, puis elle se jeta sur les pieds de la chaise longue où reposait son amie, et, lui prenant les mains:

"Ecoute, chérie, jure-moi de ne jamais répéter ce que je vais t'avouer!"

- Je te le jure.

- Sur ton salut éternel?

- Sur mon salut éternel.

- Eh bien! je viens de me venger de Simon."

L'autre s'écria: "Oh! que tu as bien fait!"

- N'est-ce pas? Figure-toi que, depuis six mois, il était devenu plus insupportable encore qu'autrefois; mais insupportable pour tout. Quand je l'ai épousé, je savais bien qu'il était laid, mais je le croyais bon. Comme je m'étais trompée! Il avait pensé, sans doute, que je l'aimais pour lui-même, avec son gros ventre et son nez rouge, car il se mit à roucouler comme un tourtereau. Moi, tu comprends, ça me faisait rire, c'est de là que je l'ai appelé: Pigeon. Les hommes, vraiment, se font de drôles d'idées sur eux-mêmes. Quand il a compris que je n'avais pour lui que de l'amitié, il est devenu soupçonneux, il a commencé à me dire des choses aigres, à me traiter de coquette, de rouée, de je ne sais quoi. Et puis, c'est devenu plus grave à la suite de... de... c'est fort difficile à dire ça... Enfin, il était très amoureux de moi... très amoureux... et il me le prouvait souvent, trop souvent. Oh! ma chère, en voilà un supplice que d'être... aimée par un homme grotesque... Non, vraiment, je ne pouvais plus... plus du tout... c'est comme si on vous arrachait une dent tous les soirs... bien pis que ça, bien pis! Enfin figure-toi dans tes connaissances quelqu'un de très vilain, de très ridicule, de très répugnant, avec un gros ventre, - c'est ça qui est affreux, - et de gros mollets velus. Tu le vois, n'est-ce pas? Eh bien, figure-toi encore que ce quelqu'un-là est ton mari... et que... tous les soirs... tu comprends. Non, c'est odieux...! odieux...! Moi, ça me donnait des nausées, de vraies nausées... des nausées dans ma cuvette. Vrai, je ne pouvais plus. Il devrait y avoir une loi pour protéger les femmes dans ces cas-là. - Mais figure-toi ça, tout les soirs... Pouah! que c'est sale!

Ce n'est pas que j'aie rêvé des amours poétiques, non, jamais. On n'en trouve plus. Tous les hommes, dans notre monde, sont des palefreniers ou des banquiers; ils n'aiment que les chevaux ou l'argent; et s'ils aiment les femmes, c'est à la façon des chevaux, pour les montrer dans leur salon comme on montre au bois une paire d'alezans. Rien de plus. La vie est telle aujourd'hui que le sentiment n'y peut avoir aucune part.

Vivons donc en femmes pratiques et indifférentes. Les relations même ne sont plus que des

rencontres régulières, où on répète chaque fois les mêmes choses. Pour qui pourrait-on, d'ailleurs, avoir un peu d'affection ou de tendresse? Les hommes, nos hommes, ne sont en général que des mannequins corrects à qui manquent toute intelligence et toute délicatesse. Si nous cherchons un peu d'esprit comme on cherche de l'eau dans le désert, nous appelons près de nous des artistes; et nous voyons arriver des poseurs insupportables ou des bohèmes mal élevés. Moi je cherche un homme, comme Diogène, un seul homme dans toute la société parisienne; mais je suis déjà bien certaine de ne pas le trouver et je ne tarderai pas à souffler ma lanterne. Pour en revenir à mon mari, comme ça me faisait une vraie révolution de le voir entrer chez moi en chemise et en caleçon, j'ai employé tous les moyens, tous, tu entends bien, pour l'éloigner et pour... le dégoûter de moi. Il a d'abord été furieux; et puis il est devenu jaloux; il s'est imaginé que je le trompais. Dans les premiers temps, il se contentait de me surveiller. Il regardait avec des yeux de tigre tous les hommes qui venaient à la maison; et puis la persécution a commencé. Il m'a suivie, partout. Il a employé des moyens abominables pour me surprendre. Puis il ne m'a plus laissée causer avec personne. Dans les bals, il restait planté derrière moi, allongeant sa grosse tête de chien courant aussitôt que je disais un mot. Il me poursuivait au buffet, me défendait de danser avec celui-ci ou avec celui-là, m'emmenait au milieu du cotillon, me rendait stupide et ridicule et me faisait passer pour je ne sais quoi. C'est alors que j'ai cessé d'aller dans le monde.

Dans l'intimité, c'est devenu pis encore. Figure-toi que ce misérable-là me traitait de... de... je n'oserai pas dire le mot... de catin!

Ma chère!... il me disait le soir: "Avec qui as-tu couché aujourd'hui?" Moi, je pleurais et il était enchanté.

Et puis, c'est devenu pis encore. L'autre semaine, il m'emmena dîner aux Champs-Élysées. Le hasard voulut que Baubignac fût à la table voisine. Alors voilà Simon qui se met à m'écraser les pieds avec fureur et qui me grogne, par-dessus le melon: "Tu lui as donné rendez-vous, sale bête; attends un peu." Alors, tu ne te figurerais jamais ce qu'il a fait, ma chère: il a ôté tout doucement l'épingle de mon chapeau et il me l'a enfoncée dans le bras. Moi j'ai poussé un grand cri. Tout le monde est accouru. Alors il a joué une affreuse comédie de chagrin. Tu comprends.

A ce moment-là, je me suis dit: "Je me vengerai et sans tarder encore." Qu'est-ce que tu aurais fait, toi?

- Oh! je me serais vengée!

- Eh bien! ça y est.

- Comment?

- Quoi? tu ne comprends pas?

- Mais, ma chère... cependant...

- Eh bien, oui...

- Oui, quoi?

- Voyons, pense à sa tête. Tu le vois bien, n'est-ce pas, avec sa grosse figure, son nez rouge et ses favoris qui tombent comme des oreilles de chien?

- Oui.

- Pense, avec ça, qu'il est plus jaloux qu'un tigre.

- Oui.

- Eh bien, je me suis dit: je vais me venger pour moi toute seule et pour Marie, car je comptais bien te le dire, mais rien qu'à toi, par exemple. Pense à sa figure, et pense aussi qu'il... qu'il... qu'il est...

- Quoi... tu l'as...

- Oh! ma chérie, surtout ne le dis à personne, jure-le moi encore!... Mais pense comme c'est comique!...pense... Il me semble tout changé depuis ce moment-là!... et je ris toute seule... toute seule... Pense donc à sa tête...!!!"

La baronne regardait son amie, et le rire fou qui lui montait à la gorge lui jaillit entre les dents; elle se mit à rire, mais à rire comme si elle avait une attaque de nerfs; et , les deux mains sur sa poitrine, la figure crispée, la respiration coupée, elle se penchait en avant comme pour tomber sur le nez.

Alors la petite marquise partit à son tour en suffoquant. Elle répétait, entre deux cascades de petits cris: "Pense... pense... est-ce drôle?... dis... pense à sa tête!... pense à ses favoris!... à son nez!... pense donc... est-ce drôle?... mais surtout... ne le dis pas... ne... le... dis pas... jamais!..."

Elles demeuraient presque suffoquées, incapables de parler, pleurant de vraies larmes dans ce délire de gaieté.

La baronne se calma la première; et toute palpitante encore: "Oh!... raconte-moi comment tu as fait ça... raconte-moi... c'est si drôle... si drôle!..."

Mais l'autre ne pouvait point parler: elle balbutiait:

"Quand j'ai eu pris ma résolution... je me suis dit... Allons... vite... il faut que ce soit tout de suite... Et je l'ai... fait... aujourd'hui..."

- Aujourd'hui!...

- Oui... tout à l'heure... et j'ai dit à Simon de venir me chercher chez toi pour nous amuser... Il va venir... tout à l'heure!... Il va venir!... Pense... pense... pense à sa tête en le regardant..."

La baronne, un peu apaisée, soufflait comme après une course. Elle reprit:

"Oh! dis-moi comment tu as fait... dis-moi!..."

- C'est bien simple... Je me suis dit: Il est jaloux de Baubignac; eh bien! ce sera Baubignac. Il est bête comme ses pieds, mais très honnête; incapable de rien dire. Alors j'ai été chez lui, après déjeuner.

- Tu as été chez lui? Sous quel prétexte?

- Une quête... pour les orphelins...

- Raconte... vite... raconte...

- Il a été si étonné en me voyant qu'il ne pouvait plus parler. Et puis il m'a donné deux louis pour ma quête; et puis comme je me levais pour m'en aller, il m'a demandé des nouvelles de mon mari; alors j'ai fait semblant de ne pouvoir plus me contenir et j'ai raconté tout ce que j'avais sur le coeur. Je l'ai fait encore plus noir qu'il n'est, va!... Alors Baubignac s'est ému, il a cherché des moyens de me venir en aide... et moi j'ai commencé à pleurer... mais comme on pleure... quand on veut... Il m'a consolée... il m'a fait asseoir... et puis comme je ne me calmais pas, il m'a embrassée... Moi, je disais: "Oh! mon pauvre ami... mon pauvre ami!" Il répétait: "Ma pauvre amie... ma pauvre amie!" - et il m'embrassait toujours... toujours...

jusqu'au bout. Voilà.

"Après ça, moi j'ai eu une grande crise de désespoir et de reproches. - Oh! je l'ai traité, traité comme le dernier des derniers... Mais j'avais une envie de rire folle. Je pensais à Simon, à sa tête, à ses favoris...! Songe...! songe donc!! Dans la rue, en venant chez toi, je ne pouvais plus me tenir. Mais songe!... Ca y est!... Quoi qu'il arrive maintenant, ça y est! Et lui qui avait tant peur de ça! Il peut y avoir des guerres, des tremblements de terre, des épidémies, nous pouvons tous mourir... ça y est!!! Rien ne peut plus empêcher ça!!! pense à sa tête... et dis-toi! ça y est!!!"

La baronne qui s'étranglait demanda:

"Reverras-tu Baubignac...?"

- Non. Jamais, par exemple... j'en ai assez... il ne vaudrait pas mieux que mon mari..."

Et elles recommencèrent à rire toutes les deux avec tant de violence qu'elles avaient des secousses d'épileptiques.

Un coup de timbre arrêta leur gaieté.

La marquise murmura: "C'est lui... regarde-le..."

La porte s'ouvrit; et un gros homme parut, un gros homme au teint rouge, à la lèvre épaisse, aux favoris tombants; et il roulait des yeux irrités.

Les deux jeunes femmes le regardèrent une seconde, puis elles s'abattirent brusquement sur la chaise longue, dans un tel délire de rire qu'elles gémissaient comme on fait dans les affreuses souffrances.

Et lui, répétait d'une voix sourde: "Eh bien, êtes-vous folles?... êtes-vous folles?... êtes-vous folles...?"

## Imprudence

Avant le mariage, ils s'étaient aimés chastement, dans les étoiles. Ca avait été d'abord une rencontre charmante sur une plage de l'Océan. Il l'avait trouvée délicieuse, la jeune fille rose qui passait, avec ses ombrelles claires et ses toilettes fraîches, sur le grand horizon marin. Il l'avait aimée, blonde et frêle, dans ce cadre de flots bleus et de ciel immense. Et il confondait l'attendrissement que cette femme à peine éclosée faisait naître en lui, avec l'émotion vague et puissante qu'éveillait dans son âme, dans son coeur, et dans ses veines l'air vif et salé, et le grand paysage plein de soleil et de vagues.

Elle l'avait aimé, elle, parce qu'il lui faisait la cour, qu'il était jeune, assez riche, gentil et délicat. Elle l'avait aimé parce qu'il est naturel aux jeunes filles d'aimer les jeunes hommes qui leur disent des paroles tendres.

Alors, pendant trois mois, ils avaient vécu côte à côte, les yeux dans les yeux et les mains dans les mains. Le bonjour qu'ils échangeaient, le matin, avant le bain, dans la fraîcheur du jour nouveau, et l'adieu du soir, sur le sable, sous les étoiles, dans la tiédeur de la nuit calme, murmurés tout bas, tout bas, avaient déjà un goût de baisers, bien que leurs lèvres ne se fussent jamais rencontrées.

Ils rêvaient l'un de l'autre aussitôt endormis, pensaient l'un à l'autre aussitôt éveillés, et, sans se le dire encore, s'appelaient et se désiraient de toute leur âme et de tout leur corps.

Après le mariage, ils s'étaient adorés sur la terre. Ca avait été d'abord une sorte de rage



sensuelle et infatigable; puis une tendresse exaltée faite de poésie palpable, de caresses déjà raffinées, d'inventions gentilles et polissonnes. Tous leurs regards signifiaient quelque chose d'impur, et tous leurs gestes leur rappelaient la chaude intimité des nuits.

Maintenant, sans se l'avouer, sans le comprendre encore peut-être, ils commençaient à se lasser l'un de l'autre. Ils s'aimaient bien, pourtant; mais ils n'avaient plus rien à se révéler, plus rien à faire qu'ils n'eussent fait souvent, plus rien à apprendre l'un par l'autre, pas même un mot d'amour nouveau, un élan imprévu, une intonation qui fît plus brûlant le verbe connu, si souvent répété.

Ils s'efforçaient, cependant, de rallumer la flamme affaiblie des premières étreintes. Ils imaginaient, chaque jour, des ruses tendres, des gamineries naïves ou compliquées, toute une suite de tentatives désespérées pour faire renaître dans leurs coeurs l'ardeur inapaisable des premiers jours, et dans leurs veines la flamme du mois nuptial.

De temps en temps, à force de fouetter leur désir ils retrouvaient une heure d'affolement factice que suivait aussitôt une lassitude dégoûtée.

Ils avaient essayé des clairs de lune, des promenades sous les feuilles dans la douceur des soirs, de la poésie des berges baignées de brume, de l'excitation des fêtes publiques.

Or, un matin, Henriette dit à Paul:

"Veux-tu m'emmener dîner au cabaret?"

- Mais oui, ma chérie.

- Dans un cabaret très connu.

- Mais oui."

Il la regardait, l'interrogeant de l'oeil, voyant bien qu'elle pensait à quelque chose qu'elle ne voulait pas dire.

Elle reprit:

"Tu sais, dans un cabaret... comment expliquer ça?... dans un cabaret galant... dans un cabaret où on se donne des rendez-vous?"

Il sourit: "Oui, je comprends: dans un cabinet particulier d'un grand café?"

- C'est ça. Mais d'un grand café où tu sois connu, où tu aies déjà soupé... non... dîné... enfin tu sais... enfin... je voudrais... non, je n'oserai jamais dire ça?

- Dis-le, ma chérie; entre nous, qu'est-ce que ça fait? Nous n'en sommes pas aux petits secrets.

- Non, je n'oserai pas.

- Voyons, ne fais pas l'innocente. Dis-le?

- Eh bien... eh bien... je voudrais... je voudrais être prise pour ta maîtresse... na... et que les garçons qui ne savent pas que tu es marié, me regardent comme ta maîtresse, et toi aussi... que tu me croies ta maîtresse, une heure, dans cet endroit-là, où tu dois avoir des souvenirs. Voilà!... Et je croirai moi-même que je suis ta maîtresse... Je commettrai une grosse faute... Je te tromperai... avec toi... Voilà!... C'est très vilain... Mais je voudrais... Ne me fais pas rougir... Je sens que je rougis... Tu ne te figures pas comme ça me... me... troublerait de dîner comme ça avec toi, dans un endroit pas comme il faut... dans un cabinet particulier où on s'aime tous les soirs... tous les soirs... C'est très vilain... Je suis rouge comme une pivoine. Ne me regarde pas..."

Il riait, très amusé, et répondit:

"Oui, nous irons, ce soir, dans un endroit très chic où je suis connu."

Ils montaient, vers sept heures, l'escalier d'un grand café du boulevard, lui, souriant, l'air vainqueur, elle, timide, voilée, ravie. Dès qu'ils furent entrés dans un cabinet meublé de quatre fauteuils et d'un large canapé de velours rouge, le maître d'hôtel, en habit noir, entra et présenta la carte. Paul la tendit à sa femme.

"Qu'est-ce que tu veux manger?"

- Mais je ne sais pas, moi, ce qu'on mange ici."

Alors il lut la litanie des plats tout en ôtant son pardessus qu'il remit aux mains du valet. Puis il dit:

"Menu corsé - potage bisque - poulet à la diable, râble de lièvre, homard à l'américaine, salade de légumes bien épicée et dessert. - Nous boirons du champagne."

Le maître d'hôtel souriait en regardant la jeune femme. Il reprit la carte en murmurant:

"Monsieur Paul veut-il de la tisane ou du champagne?"

- Du champagne, très sec."

Henriette fut heureuse d'entendre que cet homme savait le nom de son mari.

Ils s'assirent, côte à côte, sur le canapé et commencèrent à manger.

Dix bougies les éclairaient, reflétées dans une grande glace ternie par des milliers de noms tracés au diamant, et qui jetaient sur le cristal clair une sorte d'immense toile d'araignée.

Henriette buvait coup sur coup pour s'animer, bien qu'elle se sentît étourdie dès les premiers verres. Paul, excité par des souvenirs, baisait à tous moments la main de sa femme. Ses yeux brillaient.

Elle se sentait étrangement émue par ce lieu suspect, agitée, contente, un peu souillée mais vibrante. Deux valets graves, muets, habitués à tout voir et à tout oublier, à n'entrer qu'aux instants nécessaires, et à sortir aux minutes d'épanchement, allaient et venaient vite et doucement.

Vers le milieu du dîner, Henriette était grise, tout à fait grise, et Paul, en gaieté, lui pressait le genou de toute sa force. Elle bavardait maintenant, hardie, les joues rouges, le regard vif et noyé.

"Oh! voyons, Paul, confesse-toi, tu sais, je voudrais tout savoir?"

- Quoi donc, ma chérie?"

- Je n'ose pas te dire.

- Dis toujours..."

- As-tu eu des maîtresses... beaucoup... avant moi?"

Il hésitait, un peu perplexe, ne sachant s'il devait cacher ses bonnes fortunes ou s'en vanter.

Elle reprit:

"Oh! je t'en prie, dis-moi, en as-tu eu beaucoup?"

- Mais quelques-unes.

- Combien?"

- Je ne sais pas, moi... Est-ce qu'on sait ces choses-là?
- Tu ne les as pas comptées?...
- Mais non.
- Oh! alors, tu en as eu beaucoup?
- Mais oui.
- Combien à peu près... seulement à peu près.
- Mais je ne sais pas du tout, ma chérie. Il y a des années où j'en ai eu beaucoup, et des années où j'en ai eu bien moins.
- Combien par an, dis?
- Tantôt vingt ou trente, tantôt quatre ou cinq seulement.
- Oh! ça fait plus de cent femmes en tout.
- Mais oui, à peu près.
- Oh! que c'est dégoûtant!
- Pourquoi ça, dégoûtant?
- Mais parce que c'est dégoûtant, quand on y pense... toutes ces femmes... nues... et toujours... toujours la même chose... Oh! que c'est dégoûtant tout de même, plus de cent femmes!"

Il fut choqué qu'elle jugeât cela dégoûtant, et répondit de cet air supérieur que prennent les hommes pour faire comprendre aux femmes qu'elles disent une sottise:

"Voilà qui est drôle, par exemple! s'il est dégoûtant d'avoir cent femmes, il est dégoûtant également d'en avoir une.

- Oh non, pas du tout!
- Pourquoi non?
- Parce que, une femme, c'est une liaison, c'est un amour qui vous attache à elle, tandis que cent femmes, c'est de la saleté, de l'inconduite. Je ne comprends pas comment un homme peut se frotter à toutes ces filles qui sont sales...
- Mais non, elles sont très propres.
- On ne peut pas être propre en faisant le métier qu'elles font.
- Mais, au contraire, c'est à cause de leur métier qu'elles sont propres.
- Oh! fi! Quand on songe que la veille elles faisaient ça avec un autre! C'est ignoble!
- Ce n'est pas plus ignoble que de boire dans ce verre où a bu je ne sais qui, ce matin, et qu'on a bien moins lavé, sois-en certaine, que...
- Oh! tais-toi, tu me révoltes...
- Mais alors pourquoi me demandes-tu si j'ai eu des maîtresses?
- Dis donc, tes maîtresses, c'étaient des filles, toutes?... Toutes les cent?...
- Mais non, mais non...
- Qu'est-ce que c'était alors?

- Mais des actrices... des... des petites ouvrières et des... quelques femmes du monde...
- Combien de femmes du monde?
- Six.
- Seulement six?
- Oui.
- Elles étaient jolies?
- Mais oui.
- Plus jolies que les filles?
- Non.
- Lesquelles est-ce que tu préférais, des filles ou des femmes du monde?
- Les filles.
- Oh! que tu es sale! Pourquoi ça?
- Parce que je n'aime guère les talents d'amateur
- Oh! l'horreur! Tu es abominable, sais-tu? Dis donc, et ça t'amusait de passer comme ça de l'une à l'autre?
- Mais oui.
- Beaucoup?
- Beaucoup
- Qu'est-ce qui t'amusait? Est-ce qu'elles ne se ressemblent pas?
- Mais non.
- Ah! les femmes ne se ressemblent pas.
- Pas du tout.
- En rien?
- En rien.
- Que c'est drôle! Qu'est-ce qu'elles ont de différent?
- Mais, tout.
- Le corps?
- Mais oui, le corps.
- Le corps tout entier?
- Le corps tout entier.
- Et quoi encore?
- Mais, la manière de... d'embrasser, de parler, de dire les moindres choses.
- Ah! Et c'est très amusant de changer?
- Mais oui.
- Et les hommes aussi sont différents?

- Ca, je ne sais pas.
- Tu ne sais pas?
- Non.
- Ils doivent être différents
- Oui... sans doute..."

Elle resta pensive, son verre de champagne à la main. Il était plein, elle le but d'un trait; puis, le reposant sur la table, elle jeta ses deux bras au cou de son mari, en lui murmurant dans la bouche:

"Oh! mon chéri, comme je t'aime!..."

Il la saisit d'une étreinte emportée... Un garçon qui entra recula en refermant la porte; et le service fut interrompu pendant cinq minutes environ.

Quand le maître d'hôtel reparut, l'air grave et digne, apportant les fruits du dessert, elle tenait de nouveau un verre plein entre ses doigts, et, regardant au fond du liquide jaune et transparent, comme pour y voir des choses inconnues et rêvées, elle murmurait d'une voix songeuse:

"Oh! oui! ça doit être amusant tout de même!"

Ca ira

J'étais descendu à Barviller uniquement parce que j'avais lu dans un guide (je ne sais plus lequel): Beau musée, deux Rubens, un Téniers, un Ribera.

Donc je pensais: "Allons voir ça. Je dînerai à l'hôtel de l'Europe, que le guide affirme excellent, et je repartirai le lendemain."

Le musée était fermé: on ne l'ouvre que sur la demande des voyageurs; il fut donc ouvert à ma requête, et je pus contempler quelques croûtes attribuées par un conservateur fantaisiste aux premiers maîtres de la peinture.

Puis je me trouvai tout seul, et n'ayant absolument rien à faire, dans une longue rue de petite ville inconnue, bâtie au milieu de plaines interminables, je parcourus cette artère, j'examinai quelques pauvres magasins; puis, comme il était quatre heures, je fus saisi par un de ces découragements qui rendent fous les plus énergiques.

Que faire? Mon Dieu, que faire? J'aurais payé cinq cents francs l'idée d'une distraction quelconque! Me trouvant à sec d'inventions, je me décidai tout simplement à fumer un bon cigare et je cherchai le bureau de tabac. Je le reconnus bientôt à sa lanterne rouge, j'entrai. La marchande me tendit plusieurs boîtes au choix; ayant regardé les cigares, que je jugeai détestables, je considérai, par hasard, la patronne.

C'était une femme de quarante-cinq ans environ, forte et grisonnante. Elle avait une figure grasse, respectable, en qui il me sembla trouver quelque chose de familier. Pourtant je ne connaissais point cette dame? Non, je ne la connaissais pas assurément? Mais ne se pouvait-il faire que je l'eusse rencontrée? Oui, c'était possible! Ce visage-là devait être une connaissance de mon oeil, une vieille connaissance perdue de vue, et changée, engraisée énormément sans doute.

Je murmurai:

"Excusez-moi, Madame, de vous examiner ainsi, mais il me semble que je vous connais depuis longtemps."

Elle répondit en rougissant:

"C'est drôle... Moi aussi."

Je poussai un cri: "Ah! Ca ira!"

Elle leva ses deux mains avec un désespoir comique, épouvantée de ce mot et balbutiant:

"Oh! oh! Si on vous entendait..." Puis soudain elle s'écria à son tour: "Tiens, c'est toi, Georges!" Puis elle regarda avec frayeur si on l'avait point écoutée. Mais nous étions seuls, bien seuls!

"Ca ira." Comment avais-je pu reconnaître Ca ira, la pauvre Ca ira, la maigre Ca ira, la désolée Ca ira, dans cette tranquille et grasse fonctionnaire du gouvernement?

Ca ira! Que de souvenirs s'éveillèrent brusquement en moi: Bougival, La Grenouillère, Chatou, le restaurant Fournaise, les longues journées en yole au bord des berges, dix ans de ma vie passés dans ce coin de pays, sur ce délicieux bout de rivière.

Nous étions alors une bande d'une douzaine, habitant la maison Galopois, à Chatou, et vivant là d'une drôle de façon, toujours à moitié nus et à moitié gris. Les moeurs des canotiers d'aujourd'hui ont bien changé. Ces messieurs portent des monocles.

Or notre bande possédait une vingtaine de canotières, régulières et irrégulières. Dans certains dimanches, nous en avions quatre; dans certains autres, nous les avions toutes. Quelques-unes étaient là, pour ainsi dire, à demeure, les autres venaient quand elles n'avaient rien de mieux à faire. Cinq ou six vivaient sur le commun, sur les hommes sans femmes, et, parmi celles-là, Ca ira.

C'était une pauvre fille maigre et qui boitait. Cela lui donnait des allures de sauterelle. Elle était timide, gauche, maladroite en tout ce qu'elle faisait. Elle s'accrochait avec crainte, au plus humble, au plus inaperçu, au moins riche de nous, qui la gardait un jour ou un mois, suivant ses moyens. Comment s'était-elle trouvée parmi nous, personne ne le savait plus. L'avait-on rencontrée, un soir de pochardise, au bal des Canotiers et emmenée dans une de ces rafles de femmes que nous faisons souvent? L'avions-nous invitée à déjeuner, en la voyant seule, assise à une petite table, dans un coin? Aucun de nous ne l'aurait pu dire; mais elle faisait partie de la bande.

Nous l'avions baptisée Ca ira, parce qu'elle se plaignait toujours de la destinée, de sa malchance, de ses déboires. On lui disait chaque dimanche: "Eh bien, Ca ira, ça va-t-il?" Et elle répondait toujours: "Non, pas trop, mais faut espérer que ça ira mieux un jour."

Comment ce pauvre être disgracieux et gauche était-il arrivé à faire le métier qui demande le plus de grâce, d'adresse, de ruse et de beauté? Mystère. Paris, d'ailleurs, est plein de filles d'amour laides à dégoûter un gendarme.

Que faisait-elle pendant les six autres jours de la semaine? Plusieurs fois, elle nous avait dit qu'elle travaillait. A quoi? nous l'ignorions, indifférents à son existence.

Et puis, je l'avais à peu près perdue de vue. Notre groupe s'était émietté peu à peu, laissant la place à une autre génération, à qui nous avons aussi laissé Ca ira. Je l'appris en allant déjeuner chez Fournaise de temps en temps.

Nos successeurs, ignorant pourquoi nous l'avions baptisée ainsi, avaient cru à un nom d'Orientale et la nommaient Zaïra; puis ils avaient cédé à leur tour leurs canots et quelques

canotières à la génération suivante. (Une génération de canotiers vit, en général, trois ans sur l'eau, puis quitte la Seine pour entrer dans la magistrature, la médecine ou la politique).

Zaïra était alors devenue Zara, puis, plus tard, Zara s'était encore modifié en Sarah. On la crut alors israélite.

Les tout derniers, ceux à monocle, l'appelaient donc tout simplement "La Juive".

Puis elle disparut.

Et voilà que je la retrouvais marchande de tabac à Barviller.

Je lui dis:

"Eh bien, ça va donc, à présent?"

Elle répondit: "Un peu mieux."

Une curiosité me saisit de connaître la vie de cette femme. Autrefois je n'y aurais point songé; aujourd'hui, je me sentais intrigué, attiré, tout à fait intéressé. Je lui demandai:

"Comment as-tu fait pour avoir de la chance.?"

- Je ne sais pas. Ca m'est arrivé comme je m'y attendais le moins.

- Est-ce à Chatou que tu l'as rencontrée?

- Oh non!

- Où ça donc?

- A Paris, dans l'hôtel que j'habitais.

- Eh! Est-ce que tu n'avais pas une place à Paris?

- Oui, j'étais chez Mme Ravelet.

- Qui ça, Mme Ravelet?

- Tu ne connais pas Mme Ravelet? Oh!

- Mais non.

- La modiste, la grande modiste de la rue de Rivoli."

Et la voilà qui se met à me raconter mille choses de sa vie ancienne, mille choses secrètes de la vie parisienne, l'intérieur d'une maison de modes, l'existence de ces demoiselles, leurs aventures, leurs idées, toute l'histoire d'un coeur d'ouvrière, cet épervier de trottoir qui chasse par les rues, le matin, en allant au magasin, le midi, en flânant, nu-tête, après le repas, et le soir en montant chez elle.

Elle disait, heureuse de parler de l'autrefois:

Si tu savais comme on est canaille... et comme on en fait de roides. Nous nous les racontions chaque jour. Vrai, on se moque des hommes, tu sais!

Moi, la première roserie que j'ai faite, c'est au sujet d'un parapluie. J'en avais un vieux en alpaga, un parapluie à en être honteuse. Comme je le fermais en arrivant, un jour de pluie, voilà la grande Louise qui me dit: "Comment! tu oses sortir avec ça!

- Mais je n'en ai pas d'autre, et en ce moment, les fonds sont bas."

Ils étaient toujours bas, les fonds!

Elle me répond: "Va en chercher un à la Madeleine."

Moi ça m'étonne.

Elle reprend: "C'est là que nous les prenons, toutes; on en a autant qu'on veut." Et elle m'explique la chose. C'est bien simple.

Donc, je m'en allai avec Irma à la Madeleine. Nous trouvons le sacristain et nous lui expliquons comment nous avons oublié un parapluie la semaine d'avant. Alors il nous demande si nous nous rappelons son manche, et je lui fais l'explication d'un manche avec une pomme d'agate. Il nous introduit dans une chambre où il y avait plus de cinquante parapluies perdus; nous les regardons et nous ne trouvons pas le mien; mais moi j'en choisis un beau, un très beau, à manche d'ivoire sculpté. Louise est allée le réclamer quelques jours après. Elle l'a décrit avant de l'avoir vu, et on le lui a donné sans méfiance.

Pour faire ça, on s'habillait très chic.

Et elle riait en ouvrant et laissant retomber le couvercle à charnières de la grande boîte à tabac.

Elle reprit:

Oh! on en avait des tours, et on en avait de si drôles. Tiens, nous étions cinq à l'atelier, quatre ordinaires et une très bien, Irma, la belle Irma. Elle était très distinguée, et elle avait un amant au conseil d'Etat. Ca ne l'empêchait pas de lui en faire porter joliment. Voilà qu'un hiver elle nous dit: "Vous ne savez pas, nous allons en faire une bien bonne." Et elle nous conta son idée.

Tu sais Irma, elle avait une tournure à troubler la tête à tous les hommes, et puis une taille, et puis des hanches qui leur faisaient venir l'eau à la bouche. Donc, elle imagina de nous faire gagner cent francs à chacune pour nous acheter des bagues, et elle arrangea la chose que voici:

Tu sais que je n'étais pas riche, à ce moment-là, les autres non plus; ça n'allait guère, nous gagnions cent francs par mois au magasin, rien de plus. Il fallait trouver. Je sais bien que nous avons chacune deux ou trois amants habitués qui donnaient un peu, mais pas beaucoup. A la promenade de midi, il arrivait quelquefois qu'on amorçait un monsieur qui revenait le lendemain; on le faisait poser quinze jours, et puis on cédait. Mais ces hommes-là, ça ne rapporte jamais gros. Ceux de Chatou, c'était pour le plaisir! Oh! si tu savais les ruses que nous avions; vrai, c'était à mourir de rire. Donc, quand Irma nous proposa de nous faire gagner cent francs, nous voilà toutes allumées. C'est très vilain ce que je vais te raconter, mais ça ne fait rien; tu connais la vie, toi, et puis quand on est resté quatre ans à Chatou...

Donc elle nous dit: "Nous allons lever au bal de l'Opéra ce qu'il y a de mieux à Paris comme hommes, les plus distingués et les plus riches. Moi, je les connais."

Nous n'avons pas cru, d'abord, que c'était vrai; parce que ces hommes-là ne sont pas faits pour les modistes, pour Irma oui, mais pour nous, non. Oh! elle était d'un chic, cette Irma! Tu sais, nous avons coutume de dire à l'atelier que si l'empereur l'avais connue, il l'aurait certainement épousée.

Pour lors, elle nous fit habiller de ce que nous avions de mieux et elle nous dit: "Vous, vous n'entrerez pas au bal, vous allez rester chacune dans un fiacre dans les rues voisines. Un monsieur viendra qui montera dans votre voiture. Dès qu'il sera entré, vous l'embrasserez le plus gentiment que vous pourrez; et puis vous pousserez un grand cri pour montrer que vous vous êtes trompée, que vous en attendiez un autre. Ca allumera le pigeon de voir qu'il prend la place d'un autre et il voudra rester par force; vous résisterez, vous ferez les cent coups



pour le chasser... et puis... vous irez souper avec lui... Alors il vous devra un bon dédommagement."

Tu ne comprends point encore, n'est-ce pas? Eh bien, voici ce qu'elle fit, la rosse.

Elle nous fit monter toutes les quatre dans quatre voitures, des voitures de cercle, des voitures bien comme il faut, puis elle nous plaça dans les rues voisines de l'Opéra. Alors, elle alla au bal, toute seule. Comme elle connaissait, par leur nom, les hommes les plus marquants de Paris, parce que la patronne fournissait leurs femmes, elle en choisit d'abord un pour l'intriguer. Elle lui en dit de toutes les sortes, car elle a de l'esprit aussi. Quand elle le vit bien emballé, elle ôta son loup, et il fut pris comme dans un filet. Donc il voulut l'emmener tout de suite, et elle lui donna rendez-vous, dans une demi-heure, dans une voiture en face du n° 20 de la rue Taitbout. C'était moi, dans cette voiture-là! J'étais bien enveloppée et la figure voilée. Donc, tout d'un coup, un monsieur passa sa tête à la portière, et il dit: "C'est vous?"

Je réponds tout bas: "Oui, c'est moi, montez vite."

Il monte; et moi je le saisis dans mes bras et je l'embrasse, mais je l'embrasse à lui couper la respiration; puis je reprends:

"Oh! Que je suis heureuse! que je suis heureuse!"

Et, tout d'un coup, je crie:

"Mais ce n'est pas toi! Oh! mon Dieu! Oh! mon Dieu!" Et je me mets à pleurer.

Tu juges si voilà un homme embarrassé! Il cherche d'abord à me consoler; il s'excuse, proteste qu'il s'est trompé aussi!

Moi, je pleurais toujours, mais moins fort; et je poussais de gros soupirs. Alors il me dit des choses très douces. C'était un homme tout à fait comme il faut; et puis ça l'amusait maintenant de me voir pleurer de moins en moins.

Bref, de fil en aiguille, il m'a proposé d'aller souper. Moi j'ai refusé; j'ai voulu sauter de la voiture; il m'a retenue par la taille; et puis embrassée; comme j'avais fait à son entrée.

Et puis... et puis... nous avons... soupé... tu comprends... et il m'a donné... devine... voyons, devine... il m'a donné cinq cents francs!... crois-tu qu'il y en a des hommes généreux.

Enfin, la chose a réussi pour tout le monde. C'est Louise qui a eu le moins avec deux cents francs. Mais, tu sais, Louise, vrai, elle était trop maigre!

La marchande de tabac allait toujours, vidant d'un seul coup tous ses souvenirs amassés depuis si longtemps dans son coeur fermé, de débitante officielle. Tout l'autrefois pauvre et drôle remuait son âme. Elle regrettait cette vie galante et bohème du trottoir parisien, faite de privations et de caresses payées, de rire et de misère, de ruses et d'amour vrai par moments.

Je lui dis: "Mais comment as-tu obtenu ton débit de tabac?"

Elle sourit: "Oh! c'est toute une histoire. Figure-toi que j'avais dans mon hôtel, porte à porte, un étudiant en droit, mais tu sais, un de ces étudiants qui ne font rien. Celui-là, il vivait au café, du matin au soir; et il aimait le billard, comme je n'ai jamais vu aimer personne.

Quand j'étais seule, nous passions la soirée ensemble quelquefois. C'est de lui que j'ai eu Roger.

- Qui ça, Roger?

- Mon fils.

- Ah!

- Il me donna une petite pension pour élever le gosse, mais je pensais bien que ce garçon-là ne me rapporterait rien, d'autant plus que je n'ai jamais vu un homme aussi fainéant, mais là, jamais. Au bout de dix ans, il en était encore à son premier examen. Quand sa famille vit qu'on n'en pourrait rien tirer, elle le rappela chez elle en province; mais nous étions demeurés en correspondance à cause de l'enfant. Et puis, figure-toi qu'aux dernières élections, il y a deux ans, j'apprends qu'il a été nommé député dans son pays. Et puis il a fait des discours à la Chambre. Vrai, dans le royaume des aveugles, comme on dit... Mais pour finir, j'ai été le trouver et il m'a fait obtenir, tout de suite, un bureau de tabac comme fille de déporté... C'est vrai que mon père a été déporté, mais je n'avais jamais songé non plus que ça pourrait me servir.

Bref... Tiens, voilà Roger."

Un grand jeune homme entrain, correct, grave, poseur.

Il embrassa sur le front sa mère qui me dit:

"Tenez, Monsieur, c'est mon fils, chef de bureau à la mairie... Vous savez... c'est un futur sous-préfet."

Je saluai dignement ce fonctionnaire, et je sortis pour gagner l'hôtel, après avoir serré, avec gravité, la main de Ca ira.

Sauvée

Elle entra comme une balle qui crève une vitre, la petite marquise de Renneçon, et elle se mit à rire avant de parler, à rire aux larmes comme elle avait fait un mois plus tôt, en annonçant à son amie qu'elle avait trompé le marquis pour se venger, rien que pour se venger, et rien qu'une fois, parce qu'il était vraiment trop bête et trop jaloux.

La petite baronne de Grangerie avait jeté sur son canapé le livre qu'elle lisait et elle regardait Annette avec curiosité, riant déjà elle-même.

Enfin elle demanda:

"Qu'est-ce que tu as encore fait?"

- Oh!... ma chère... ma chère... C'est trop drôle... trop drôle..., figure-toi... je suis sauvée!... sauvée!... sauvée!

- Comment sauvée?

- Oui, sauvée!

- De quoi?

- De mon mari, ma chère, sauvée! Délivrée! libre! libre! libre!

- Comment libre? En quoi?

- En quoi! Le divorce! Oui, le divorce! Je tiens le divorce!

- Tu es divorcée?

- Non, pas encore, que tu es sotte! On ne divorce pas en trois heures! Mais j'ai des preuves... des preuves... des preuves qu'il me trompe... un flagrant délit... songe!... un flagrant délit... je le tiens...

- Oh! dis-moi ça! Alors il te trompait?

- Oui... c'est-à-dire non... oui et non... je ne sais pas. Enfin, j'ai des preuves, c'est l'essentiel.

- Comment as-tu fait?

- Comment j'ai fait?... Voilà! Oh! j'ai été forte, rudement forte. Depuis trois mois il était devenu odieux, tout à fait odieux, brutal, grossier, despote, ignoble enfin. Je me suis dit: "Ca ne peut pas durer, il me faut le divorce! Mais comment?" Ca n'était pas facile. J'ai essayé de me faire battre par lui. Il n'a pas voulu. Il me contrariait du matin au soir, me forçait à sortir quand je ne voulais pas, à rester chez moi quand je désirais dîner en ville; il me rendait la vie insupportable d'un bout à l'autre de la semaine, mais il ne me battait pas.

Alors, j'ai tâché de savoir s'il avait une maîtresse. Oui, il en avait une, mais il prenait mille précautions pour aller chez elle. Ils étaient imprenables ensemble. Alors, devine ce que j'ai fait?

- Je ne devine pas.

- Oh! tu ne devinerais jamais. J'ai prié mon frère de me procurer une photographie de cette fille.

- De la maîtresse de ton mari?

- Oui. Ca a coûté quinze louis à Jacques, le prix d'un soir, de sept heures à minuit, dîner compris, trois louis l'heure. Il a obtenu la photographie par-dessus le marché.

- Il me semble qu'il aurait pu l'avoir à moins en usant d'une ruse quelconque et sans... sans... sans être obligé de prendre en même temps l'original.

- Oh! elle est jolie. Ca ne déplaisait pas à Jacques. Et puis moi j'avais besoin de détails sur elle, de détails physiques sur sa taille, sur sa poitrine, sur son teint, sur mille choses enfin.

- Je ne comprends pas.

- Tu vas voir. Quand j'ai connu tout ce que je voulais savoir, je me suis rendue chez un... comment dirais-je... chez un homme d'affaires... tu sais... de ces hommes qui font des affaires de toute sorte... de toute nature... des agents de... de... de publicité et de complicité... de ces hommes... enfin tu comprends.

- Oui, à peu près. Et tu lui a dit?

- Je lui ai dit, en lui montrant la photographie de Clarisse (elle s'appelle Clarisse): "Monsieur, il me faut une femme de chambre qui ressemble à ça. Je la veux jolie, élégante, fine, propre. Je la paierai ce qu'il faudra. Si ça me coûte dix mille francs, tant pis. Je n'en aurai pas besoin plus de trois mois."

Il avait l'air très étonné, cet homme. Il demanda: "Madame la veut-elle irréprochable?"

Je rougis, et je balbutiai: "Mais oui, comme probité."

Il reprit: "Et... comme moeurs..." Je n'osai pas répondre. Je fis seulement un signe de tête qui voulait dire: non. Puis, tout à coup, je compris qu'il avait un horrible soupçon, et je m'écriai, perdant l'esprit: "Oh! Monsieur... c'est pour mon mari... qui me trompe... qui me trompe en ville... et je veux... je veux qu'il me trompe chez moi... vous comprenez... pour le surprendre..."

Alors, l'homme se mit à rire. Et je compris à son regard qu'il m'avait rendu son estime. Il me trouvait même très forte. J'aurais bien parié qu'à ce moment-là il avait envie de me serrer la main.

Il me dit: "Dans huit jours, Madame, j'aurai votre affaire. Et nous changerons de sujet s'il le faut. Je répons du succès. Vous ne me payerez qu'après réussite. Ainsi cette photographie représente la maîtresse de monsieur votre mari?"

- Oui, Monsieur.

- Une belle personne, une fausse maigre. Et quel parfum?"

Je ne comprenais pas; je répétais: "Comment, quel parfum?"

Il sourit: "Oui, Madame, le parfum est essentiel pour séduire un homme; car cela lui donne des ressouvenirs inconscients qui le disposent à l'action; le parfum établit des confusions obscures dans son esprit, le trouble et l'énerve en lui rappelant ses plaisirs. Il faudrait tâcher de savoir aussi ce que monsieur votre mari a l'habitude de manger quand il dîne avec cette dame. Vous pourriez lui servir les mêmes plats le soir où vous le pincerez. Oh! nous le tenons, Madame, nous le tenons."

Je m'en allai enchantée. J'étais tombée là vraiment sur un homme très intelligent.

Trois jours plus tard, je vis arriver chez moi une grande fille très brune, très belle, avec l'air modeste et hardi en même temps, un singulier air de rouée. Elle fut très convenable avec moi. Comme je ne savais pas trop qui c'était, je l'appelais "Mademoiselle"; alors, elle me dit: "Oh! Madame peut m'appeler Rose tout court." Nous commençâmes à causer.

- Eh bien, Rose, vous savez pourquoi vous venez ici?

- Je m'en doute, Madame.

- Fort bien, ma fille..., et cela ne vous... ennue pas trop?

- Oh! Madame, c'est le huitième divorce que je fais; j'y suis habituée.

- Alors parfait. Vous faut-il longtemps pour réussir?

- Oh! Madame, cela dépend tout à fait du tempérament de Monsieur. Quand j'aurai vu Monsieur cinq minutes en tête à tête, je pourrai répondre exactement à Madame.

- Vous le verrez tout à l'heure, mon enfant. Mais je vous préviens qu'il n'est pas beau.

- Cela ne fait rien, Madame. J'en ai séparé déjà de très laids. Mais je demanderai à Madame si elle s'est informée du parfum.

- Oui, ma bonne Rose, - la verveine.

- Tant mieux, Madame, j'aime beaucoup cette odeur-là! Madame peut-elle me dire aussi si la maîtresse de Monsieur porte du linge de soie?

- Non, mon enfant: de la batiste avec dentelles.

- Oh! alors, c'est une personne comme il faut. Le linge de soie commence à devenir commun.

- C'est très vrai, ce que vous dites là!

- Eh bien, Madame, je vais prendre mon service.

Elle prit son service, en effet, immédiatement, comme si elle n'eût fait que cela toute sa vie.

Une heure plus tard mon mari rentra. Rose ne leva même pas les yeux sur lui, mais il leva les yeux sur elle, lui. Elle sentait déjà la verveine à plein nez. Au bout de cinq minutes elle sortit.

Il me demanda aussitôt:

- Qu'est-ce que c'est que cette fille-là?
- Mais... ma nouvelle femme de chambre.
- Où l'avez-vous trouvée?
- C'est la baronne de Grangerie qui me l'a donnée, avec les meilleurs renseignements.
- Ah! elle est assez jolie!
- Vous trouvez?
- Mais oui... pour une femme de chambre.

J'étais ravie. Je sentais qu'il mordait déjà.

Le soir même, Rose me disait: "Je puis maintenant promettre à Madame, que ça ne durera pas plus de quinze jours. Monsieur est très facile!

- Ah! vous avez déjà essayé?
- Non, Madame; mais ça se voit au premier coup d'oeil. Il a déjà envie de m'embrasser en passant à côté de moi.
- Il ne vous a rien dit?
- Non, Madame; il m'a seulement demandé mon nom... pour entendre le son de ma voix.
- Très bien, ma bonne Rose. Allez le plus vite que vous pourrez.
- Que Madame ne craigne rien. Je ne résisterai que le temps nécessaire pour ne pas me déprécier.

Au bout de huit jours, mon mari ne sortait presque plus. Je le voyais rôder tout l'après-midi dans la maison; et ce qu'il y avait de plus significatif dans son affaire, c'est qu'il ne m'empêchait plus de sortir. Et moi j'étais dehors toute la journée... pour... pour le laisser libre.

Le neuvième jour, comme Rose me déshabillait, elle me dit d'un air timide:

- C'est fait, Madame, de ce matin.

Je fus un peu surprise, un rien émue même, non de la chose, mais plutôt de la manière dont elle me l'avait dite. Je balbutiai: "Et... et... ça s'est bien passé?..."

- Oh! très bien, Madame. Depuis trois jours déjà il me pressait, mais je ne voulais pas aller trop vite. Madame me prévient du moment où elle désire le flagrant délit.
- Oui, ma fille. Tenez!... prenons jeudi.
- Va pour jeudi, Madame. Je n'accorderai rien jusque-là pour tenir Monsieur en éveil.
- Vous êtes sûre de ne pas manquer?
- Oh! oui, Madame, très sûre. Je vais allumer Monsieur dans les grands prix, de façon à le faire donner juste à l'heure que Madame voudra bien me désigner.
- Prenons cinq heures, ma bonne Rose.
- Ca va pour cinq heures, Madame; et à quel endroit?
- Mais... dans ma chambre.
- Soit, dans la chambre de Madame.

Alors, ma chérie, tu comprends ce que j'ai fait. J'ai été chercher papa et maman d'abord, et

puis mon oncle d'Orvelin, le président, et puis M. Raplet, le juge, l'ami de mon mari. Je ne les ai pas prévenus de ce que j'allais leur montrer. Je les ai fait entrer tous sur la pointe des pieds jusqu'à la porte de ma chambre. J'ai attendu cinq heures, cinq heures juste... Oh! comme mon coeur battait. J'avais fait monter aussi le concierge pour avoir un témoin de plus! Et puis,... et puis, au moment où la pendule commence à sonner, pan, j'ouvre la porte toute grande... Ah! ah! ah! ça y était en plein... en plein... ma chère... Oh! quelle tête!... si tu avais vu sa tête!... Et il s'est retourné... l'imbécile? Ah! qu'il était drôle... Je riais, je riais... Et papa qui s'est fâché, qui voulait battre mon mari... Et le concierge, un bon serviteur, qui l'aidait à se rhabiller... devant nous... devant nous... Il boutonnait ses bretelles... que c'était farce!... Quant à Rose, parfaite! absolument parfaite... Elle pleurait... elle pleurait très bien. C'est une fille précieuse... Si tu en as jamais besoin, n'oublie pas!

Et me voici... je suis venue tout de suite te raconter la chose... tout de suite. Je suis libre. Vive le divorce!..."

Et elle se mit à danser au milieu du salon, tandis que la petite baronne, songeuse et contrariée, murmurait:

"Pourquoi ne m'as-tu pas invitée à voir ça?"

### Le signe

La petite marquise de Rennedon dormait encore, dans sa chambre close et parfumée, dans son grand lit doux et bas, dans ses draps de batiste légère, fine comme une dentelle, caressants comme un baiser; elle dormait seule, tranquille, de l'heureux et profond sommeil des divorcées.

Des voix la réveillèrent qui parlaient vivement dans le petit salon bleu. Elle reconnut son amie chère, la petite baronne de Grangerie, se disputant pour entrer avec la femme de chambre qui défendait la porte de sa maîtresse.

Alors la petite marquise se leva, tira les verrous, tourna la serrure, souleva la portière et montra sa tête, rien que sa tête blonde, cachée sous un nuage de cheveux.

"Qu'est-ce que tu as, dit-elle, à venir si tôt? Il n'est pas encore neuf heures."

La petite baronne, très pâle, nerveuse, fiévreuse, répondit:

"Il faut que je te parle. Il m'arrive une chose horrible.

- Entre, ma chérie."

Elle entra, elles s'embrassèrent; et la petite marquise se recoucha pendant que la femme de chambre ouvrait les fenêtres, donnait de l'air et du jour. Puis, quand la domestique fut partie, Mme de Rennedon reprit: "Allons, raconte."

Mme de Grangerie se mit à pleurer, versant ces jolies larmes claires qui rendent plus charmantes les femmes, et elle balbutiait sans s'essuyer les yeux, pour ne point les rougir: "Oh, ma chère, c'est abominable, abominable, ce qui m'arrive. Je n'ai pas dormi de la nuit, mais pas une minute; tu entends, pas une minute. Tiens, tâte mon coeur, comme il bat."

Et, prenant la main de son amie, elle la posa sur sa poitrine, sur cette ronde et ferme enveloppe du coeur des femmes, qui suffit souvent aux hommes et les empêche de rien chercher dessous. Son coeur battait fort, en effet.

Elle continua:

Ca m'est arrivé hier dans la journée... vers quatre heures... ou quatre heures et demie. Je ne sais pas au juste. Tu connais bien mon appartement, tu sais que mon petit salon, celui où je me tiens toujours, donne sur la rue Saint-Lazare, au premier; et que j'ai la manie de me mettre à la fenêtre pour regarder passer les gens. C'est si gai, ce quartier de la gare, si remuant, si vivant... Enfin, j'aime ça! Donc hier, j'étais assise sur la chaise basse que je me suis fait installer dans l'embrasure de ma fenêtre; elle était ouverte, cette fenêtre, et je ne pensais à rien: je respirais l'air bleu. Tu te rappelles comme il faisait beau; hier!

Tout à coup, je remarque que, de l'autre côté de la rue, il y a aussi une femme à la fenêtre, une femme en rouge; moi j'étais en mauve, tu sais, ma jolie toilette mauve. Je ne la connaissais pas cette femme, une nouvelle locataire, installée depuis un mois; et comme il pleut depuis un mois, je ne l'avais point vue encore. Mais je m'aperçus tout de suite que c'était une vilaine fille. D'abord je fus très dégoûtée et très choquée qu'elle fût à la fenêtre comme moi; et puis, peu à peu, ça m'amusa de l'examiner. Elle était accoudée, et elle guettait les hommes, et les hommes aussi la regardaient, tous ou presque tous. On aurait dit qu'ils étaient prévenus par quelque chose en approchant de la maison, qu'ils la flairaient comme des chiens flairaient le gibier, car ils levaient soudain la tête et échangeaient bien vite un regard avec elle, un regard de franc-maçon. Le sien disait: "Voulez-vous?"

Le leur répondait: "Pas le temps", ou bien: "Une autre fois", ou bien: "Pas le sou", ou bien: "Veux-tu te cacher, misérable!" C'étaient les yeux des pères de famille qui disaient cette dernière phrase.

Tu ne te figures pas comme c'était drôle de la voir faire son manège ou plutôt son métier.

Quelquefois elle fermait brusquement la fenêtre et je voyais un monsieur tourner sous la porte. Elle l'avait pris, celui-là, comme un pêcheur à la ligne prend un goujon. Alors je commençais à regarder ma montre. Ils restaient de douze à vingt minutes, jamais plus. Vraiment, elle me passionnait, à la fin, cette araignée. Et puis elle n'était pas laide, cette fille.

Je me demandais: "Comment fait-elle pour se faire comprendre si bien, si vite, complètement? Ajoute-t-elle à son regard un signe de tête ou un mouvement de main?"

Et je pris ma lunette de théâtre pour me rendre compte de son procédé. Oh! il était bien simple: un coup d'oeil d'abord, puis un sourire, puis un tout petit geste de tête qui voulait dire: "Montez-vous?" Mais si léger, si vague, si discret, qu'il fallait vraiment beaucoup de chic pour le réussir comme elle.

Et je me demandais: Est-ce que je pourrais le faire aussi bien, ce petit coup de bas en haut, hardi et gentil; car il était très gentil, son geste.

Et j'allai essayer devant la glace. Ma chère, je le faisais mieux qu'elle, beaucoup mieux! J'étais enchantée; et je revins me mettre à la fenêtre.

Elle ne prenait plus personne à présent, la pauvre fille, plus personne. Vraiment elle n'avait pas de chance. Comme ça doit être terrible tout de même de gagner son pain de cette façon-là, terrible et amusant quelquefois, car enfin il y en a qui ne sont pas mal, de ces hommes qu'on rencontre dans la rue.

Maintenant ils passaient tous sur mon trottoir et plus un seul sur le sien. Le soleil avait tourné. Ils arrivaient les uns derrière les autres, des jeunes, des vieux, des noirs, des blonds, des gris, des blancs.

J'en voyais de très gentils, mais très gentils, ma chère bien mieux que mon mari, et que le tien, ton ancien mari, puisque tu es divorcée. Maintenant tu peux choisir.

Je me disais: Si je leur faisais le signe, est-ce qu'ils me comprendraient, moi, moi qui suis

une honnête femme? Et voilà que je suis prise d'une envie folle de le leur faire ce signe, mais d'une envie de femme grosse... d'une envie épouvantable, tu sais, de ces envies... auxquelles on ne peut pas résister! J'en ai quelquefois comme ça, moi. Est-ce bête, dis, ces choses-là! Je crois que nous avons des âmes de singes, nous autres femmes. On m'a affirmé du reste (c'est un médecin qui m'a dit ça) que le cerveau du singe ressemblait beaucoup au nôtre. Il faut toujours que nous imitions quelqu'un. Nous imitons nos maris, quand nous les aimons, dans le premier mois des noces, et puis nos amants ensuite, nos amies, nos confesseurs quand ils sont bien. Nous prenons leurs manières de penser, leurs manières de dire, leurs mots, leurs gestes, tout. C'est stupide.

Enfin, moi quand je suis trop tentée de faire une chose, je la fais toujours.

Je me dis donc: "Voyons, je vais essayer sur un, sur un seul, pour voir. Qu'est-ce qui peut m'arriver? Rien! Nous échangerons un sourire, et voilà tout, et je ne le reverrai jamais; et si je le vois il ne me reconnaîtra pas; et s'il me reconnaît je nierai, parbleu."

Je commence donc à choisir. J'en voulais un qui fût bien, très bien. Tout à coup je vois venir un grand blond, très joli garçon. J'aime les blonds, tu sais.

Je le regarde. Il me regarde. Je souris; il sourit; je fais le geste; oh! à peine, à peine; il répond "oui" de la tête et le voilà qui entre, ma chérie! Il entre par la grande porte de la maison.

Tu ne te figures pas ce qui s'est passé en moi à ce moment-là! J'ai cru que j'allais devenir folle. Oh! quelle peur! Songe, il allait parler aux domestiques! A Joseph qui est tout dévoué à mon mari! Joseph aurait cru certainement que je connaissais ce monsieur depuis longtemps.

Que faire? dis? Que faire? Et il allait sonner, tout à l'heure, dans une seconde. Que faire, dis? J'ai pensé que le mieux était de courir à sa rencontre, de lui dire qu'il se trompait, de le supplier de s'en aller. Il aurait pitié d'une femme, d'une pauvre femme! Je me précipite donc à la porte et je l'ouvre au moment où il posait la main sur le timbre.

Je balbutiai, tout à fait folle: "Allez-vous-en, Monsieur, allez-vous-en, vous vous trompez, je suis une honnête femme, une femme mariée. C'est une erreur, une affreuse erreur; je vous ai pris pour un de mes amis à qui vous ressemblez beaucoup. Ayez pitié de moi, Monsieur."

Et voilà qu'il se met à rire, ma chère, et il répond: "Bonjour, ma chatte. Tu sais, je la connais, ton histoire. Tu es mariée, c'est deux louis au lieu d'un. Tu les auras. Allons montre-moi la route."

Et il me pousse; il referme la porte, et comme je demeurais, épouvantée, en face de lui, il m'embrasse, me prend par la taille et me fait rentrer dans le salon qui était resté ouvert.

Et puis, il se met à regarder tout comme un commissaire-priseur; et il reprend: "Bigre, c'est gentil chez toi, c'est très chic. Faut que tu sois rudement dans la dèche en ce moment-ci pour faire la fenêtre!"

Alors, moi, je recommence à le supplier: "Oh! Monsieur, allez-vous-en! allez-vous-en! Mon mari va rentrer! Il va rentrer dans un instant, c'est son heure! Je vous jure que vous vous trompez!"

Et il me répond tranquillement: "Allons, ma belle, assez de manières comme ça. Si ton mari rentre, je lui donnerai cent sous pour aller prendre quelque chose en face."

Comme il aperçoit sur la cheminée la photographie de Raoul, il me demande:

"C'est ça, ton... ton mari?"

- Oui, c'est lui.



- Il a l'air d'un joli mufle. Et ça, qu'est-ce que c'est? Une de tes amies?"

C'est ta photographie, ma chère, tu sais celle en toilette de bal. Je ne savais plus ce que je disais, je balbutiai:

"Oui c'est une de mes amies.

- Elle est très gentille. Tu me la feras connaître."

Et voilà la pendule qui se met à sonner cinq heures; et Raoul rentre tous les jours à cinq heures et demie! S'il revenait avant que l'autre fût parti, songe donc! Alors... alors... j'ai perdu la tête... tout à fait... j'ai pensé... j'ai pensé... que... que... le mieux... était de... de... de... me débarrasser de cet homme le... le plus vite possible... Plus tôt ce serait fini... tu comprends... et... et voilà... voilà... puisqu'il le fallait... et il le fallait, ma chère... il ne serait pas parti sans ça... Donc, j'ai... j'ai mis le verrou à la porte du salon... Voilà.

La petite marquise de Rennedon s'était mise à rire, mais à rire follement, la tête dans l'oreiller, secouant son lit tout entier.

Quand elle se fut un peu calmée, elle demanda:

"Et... et... il était joli garçon?..."

- Mais oui.

- Et tu te plains?

- Mais... mais... vois-tu, ma chère, c'est que... il a dit... qu'il reviendrait demain... à la même heure... et j'ai... j'ai une peur atroce... Tu n'as pas idée comme il est tenace... et volontaire... Que faire... dis... que faire?"

La petite marquise s'assit dans son lit pour réfléchir; puis elle déclara brusquement:

"Fais-le arrêter."

La petite baronne fut stupéfaite. Elle balbutia:

"Comment? Tu dis? A quoi penses-tu? Le faire arrêter? Sous quel prétexte?"

- Oh! c'est bien simple. Tu vas aller chez le commissaire; tu lui diras qu'un monsieur te suit depuis trois mois; qu'il a eu l'insolence de monter chez toi hier; qu'il t'a menacée d'une nouvelle visite pour demain, et que tu demandes protection à la loi. On te donnera deux agents qui l'arrêteront.

- Mais, ma chère, s'il raconte...

- Mais on ne le croira pas, sotté, du moment que tu auras bien arrangé ton histoire au commissaire. Et on te croira, toi, qui es une femme du monde irréprochable.

- Oh! je n'oserai jamais.

- Il faut oser, ma chère, ou bien tu es perdue.

- Songe qu'il va... qu'il va m'insulter... quand on l'arrêtera.

- Eh bien, tu auras des témoins et tu le feras condamner.

- Condamner à quoi?

- A des dommages. Dans ce cas, il faut être impitoyable!
  - Ah! à propos de dommages..., il y a une chose qui me gêne beaucoup..., mais beaucoup... Il m'a laissé... deux louis... sur la cheminée.
  - Deux louis?
  - Oui.
  - Pas plus?
  - Non.
  - C'est peu. Ca m'aurait humiliée, moi. Eh bien?
  - Eh bien! qu'est-ce qu'il faut faire de cet argent?"
- La petite marquise hésita quelques secondes, puis répondit d'une voix sérieuse:  
"Ma chère... Il faut faire... il faut faire... un petit cadeau à ton mari... ça n'est que justice."

Au bois

Le maire allait se mettre à table pour déjeuner quand on le prévint que le garde champêtre l'attendait à la mairie avec deux prisonniers.

Il s'y rendit aussitôt, et il aperçut en effet son garde champêtre, le père Hochedur, debout et surveillant d'un air sévère un couple de bourgeois mûrs.

L'homme, un gros père, à nez rouge et à cheveux blancs, semblait accablé; tandis que la femme, une petite mère endimanchée, très ronde, très grasse, aux joues luisantes, regardait d'un oeil de défi l'agent de l'autorité qui les avait captivés.

Le maire demanda:

"Qu'est-ce que c'est, père Hochedur?"

Le garde champêtre fit sa déposition.

Il était sorti le matin, à l'heure ordinaire, pour accomplir sa tournée du côté des bois Champieux jusqu'à la frontière d'Argenteuil. Il n'avait rien remarqué d'insolite dans la campagne sinon qu'il faisait beau temps et que les blés allaient bien, quand le fils aux Bredel, qui binait sa vigne, avait crié:

"Hé, père Hochedur, allez voir au bord du bois, au premier taillis, vous y trouverez un couple de pigeons qu'ont bien cent trente ans à eux deux."

Il était parti dans la direction indiquée; il était entré dans le fourré et il avait entendu des paroles et des soupirs qui lui firent supposer un flagrant délit de mauvaises moeurs.

Donc, avançant sur ses genoux et sur ses mains comme pour surprendre un braconnier, il avait appréhendé le couple présent au moment où il s'abandonnait à son instinct.

Le maire stupéfait considéra les coupables. L'homme comptait bien soixante ans et la femme au moins cinquante-cinq.

Il se mit à les interroger, en commençant par le mâle, qui répondait d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine.

"Votre nom?"

- Nicolas Beaurain.

- Votre profession?
- Mercier, rue des Martyrs, à Paris.
- Qu'est-ce que vous faisiez dans ce bois?"

Le mercier demeura muet, la tête baissée sur son gros ventre, les mains à plat sur ses cuisses.

Le maire reprit:

"Niez-vous ce qu'affirme l'agent de l'autorité municipale?"

- Non, Monsieur.
- Alors, vous avouez?
- Oui, Monsieur.
- Qu'avez-vous à dire pour votre défense?
- Rien, Monsieur.
- Où avez-vous rencontré votre complice?
- C'est ma femme, Monsieur.
- Votre femme?
- Oui, Monsieur.
- Alors... alors... vous ne vivez donc pas ensemble... à Paris?
- Pardon, Monsieur, nous vivons ensemble!
- Mais... alors... vous êtes fou, tout à fait fou, mon cher Monsieur, de venir vous faire pincer ainsi, en plein champ, à dix heures du matin."

Le mercier semblait prêt à pleurer de honte. Il murmura:

"C'est elle qui a voulu ça! Je lui disais bien que c'était stupide. Mais quand une femme a quelque chose dans la tête... vous savez... elle ne l'a pas ailleurs."

Le maire, qui aimait l'esprit gaulois, sourit et répliqua:

"Dans votre cas, c'est le contraire qui aurait dû avoir lieu. Vous ne seriez pas ici si elle ne l'avait eu que dans la tête."

Alors une colère saisit M. Beurain et se tournant vers sa femme:

"Vois-tu où tu nous as menés avec ta poésie? Hein, y sommes-nous? Et nous irons devant les tribunaux, maintenant, à notre âge, pour attentat aux moeurs! Et il nous faudra fermer boutique, vendre la clientèle et changer de quartier! Y sommes-nous?"

Mme Beurain se leva et, sans regarder son mari, elle s'expliqua sans embarras, sans vaine pudeur, presque sans hésitation.

"Mon Dieu, monsieur le Maire, je sais bien que nous sommes ridicules. Voulez-vous me permettre de plaider ma cause comme un avocat, ou mieux comme une pauvre femme; et j'espère que vous voudrez bien nous renvoyer chez nous, et nous épargner la honte des poursuites.

Autrefois, quand j'étais jeune, j'ai fait la connaissance de M. Beurain dans ce pays-ci, un dimanche. Il était employé dans un magasin de mercerie; moi j'étais demoiselle dans un

magasin de confections. Je me rappelle de ça comme d'hier. Je venais passer les dimanches ici, de temps en temps, avec une amie, Rose Levêque, avec qui j'habitais rue Pigalle. Rose avait un bon ami, et moi pas. C'est lui qui nous conduisait ici. Un samedi, il m'annonça, en riant, qu'il amènerait un camarade le lendemain. Je compris bien ce qu'il voulait; mais je répondis que c'était inutile. J'étais sage, Monsieur.

Le lendemain donc, nous avons trouvé au chemin de fer M. Beurain. Il était bien de sa personne à cette époque-là. Mais j'étais décidée à ne pas céder, et je ne cédaï pas non plus.

Nous voici donc arrivés à Bezons. Il faisait un temps superbe, de ces temps qui vous chatouillent le coeur. Moi, quand il fait beau, aussi bien maintenant qu'autrefois, je deviens bête à pleurer, et quand je suis à la campagne je perds la tête. La verdure, les oiseaux qui chantent, les blés qui remuent au vent, les hirondelles qui vont si vite, l'odeur de l'herbe, les coquelicots, les marguerites, tout ça me rend folle! C'est comme le champagne quand on n'en a pas l'habitude!

Donc il faisait un temps superbe, et doux, et clair, qui vous entrainait dans le corps par les yeux en regardant et par la bouche en respirant. Rose et Simon s'embrassaient toutes les minutes! Ça me faisait quelque chose de les voir. M. Beurain et moi nous marchions derrière eux, sans guère parler. Quand on ne se connaît pas on ne trouve rien à se dire. Il avait l'air timide, ce garçon, et ça me plaisait de le voir embarrassé. Nous voici arrivés dans le petit bois. Il y faisait frais comme dans un bain, et tous le monde s'assit sur l'herbe. Rose et son ami me plaisaient sur ce que j'avais l'air sévère; vous comprenez bien que je ne pouvais pas être autrement. Et puis voilà qu'ils recommencent à s'embrasser sans plus se gêner que si nous n'étions pas là; et puis ils se sont parlé tout bas; et puis ils se sont levés et ils sont partis dans les feuilles sans rien dire. Jugez quelle sorte figure je faisais, moi, en face de ce garçon que je voyais pour la première fois. Je me sentais tellement confuse de les voir partir ainsi que ça me donna du courage; et je me suis mise à parler. Je lui demandai ce qu'il faisait; il était commis de mercerie, comme je vous l'ai appris tout à l'heure. Nous causâmes donc quelques instants; ça l'enhardit, lui, et il voulut prendre des privautés, mais je le remis à sa place, et roide, encore. Est-ce vrai, monsieur Beurain?"

M. Beurain, qui regardait ses pieds avec confusion, ne répondit pas.

Elle reprit: "Alors il a compris que j'étais sage, ce garçon, et il s'est mis à me faire la cour gentiment, en honnête homme. Depuis ce jour il est revenu tous les dimanches. Il était très amoureux de moi, Monsieur. Et moi aussi je l'aimais beaucoup, mais là, beaucoup! c'était un beau garçon, autrefois.

Bref, il m'épousa en septembre et nous prîmes notre commerce rue des Martyrs.

Ce fut dur pendant des années, Monsieur. Les affaires n'allaient pas; et nous ne pouvions guère nous payer des parties de campagne. Et puis, nous en avons perdu l'habitude. On a autre chose en tête; on pense à la caisse plus qu'aux fleurettes, dans le commerce. Nous vieillissions, peu à peu, sans nous en apercevoir, en gens tranquilles qui ne pensent plus guère à l'amour. On ne regrette rien tant qu'on ne s'aperçoit pas que ça vous manque.

Et puis, Monsieur, les affaires ont mieux été, nous nous sommes rassurés sur l'avenir! Alors, voyez-vous, je ne sais pas trop ce qui s'est passé en moi, non, vraiment, je ne sais pas!

Voilà que je me suis remise à rêver comme une petite pensionnaire. La vue des voituresses de fleurs qu'on traîne dans les rues me tirait les larmes. L'odeur des violettes venait me chercher à mon fauteuil, derrière ma caisse, et me faisait battre le coeur! Alors je me levais et je m'en venais sur le pas de ma porte pour regarder le bleu du ciel entre les toits. Quand on regarde le ciel dans une rue, ça a l'air d'une rivière, d'une longue rivière qui descend sur

Paris en se tortillant; et les hirondelles passent dedans comme des poissons. C'est bête comme tout, ces choses là, à mon âge! Que voulez-vous, Monsieur, quand on a travaillé toute sa vie, il vient un moment où on s'aperçoit qu'on aurait pu faire autre chose, et, alors, on regrette, oh! oui, on regrette! Songez donc que, pendant vingt ans, j'aurais pu aller cueillir des baisers dans les bois, comme les autres, comme les autres femmes. Je songeais comme c'est bon d'être couché sous les feuilles en aimant quelqu'un! Et j'y pensais tous les jours, toutes les nuits! Je rêvais de clairs de lune sur l'eau jusqu'à avoir envie de me noyer.

Je n'osais pas parler de ça à M. Beaurain dans les premiers temps. Je savais bien qu'il se moquerait de moi et qu'il me renverrait vendre mon fil et mes aiguilles! Et puis, à vrai dire, M. Beaurain ne me disait plus grand'chose; mais en me regardant dans ma glace, je comprenais bien aussi que je ne disais plus rien à personne, moi!

Donc, je me décidai et je lui proposai une partie de campagne au pays où nous nous étions connus. Il accepta sans défiance et nous voici arrivés, ce matin, vers les neuf heures.

Moi je me sentis toute retournée quand je suis entrée dans les blés. Ca ne vieillit pas, le coeur des femmes! Et, vrai, je ne voyais plus mon mari tel qu'il est, mais bien tel qu'il était autrefois! Ca, je vous le jure, Monsieur. Vrai de vrai, j'étais grise. Je me mis à l'embrasser; il en fut plus étonné que si j'avais voulu l'assassiner. Il me répétait: "Mais tu es folle. Mais tu es folle, ce matin. Qu'est-ce qui te prend?..." Je ne l'écoutais pas, moi, je n'écoutais que mon coeur. Et je le fis entrer dans le bois... Et voilà! j'ai dit la vérité, monsieur le Maire, toute la vérité."

Le maire était un homme d'esprit. Il se leva, sourit, et dit: "Allez en paix, Madame, et ne péchez plus... sous les feuilles."

Le marquis de Fumerol

Roger de Tourneville, au milieu du cercle de ses amis, parlait, à cheval sur une chaise. Il tenait un cigare à la main, et, de temps en temps aspirait et soufflait un petit nuage de fumée.

... Nous étions à table quand on apporta une lettre. Papa l'ouvrit. Vous connaissez bien papa qui croit faire l'intérim du Roy, en France. Moi, je l'appelle don Quichotte parce qu'il s'est battu pendant douze ans contre le moulin à vent de la République sans bien savoir si c'était au nom des Bourbons ou bien au nom des Orléans. Aujourd'hui il tient la lance au nom des Orléans seuls, parce qu'il n'y a plus qu'eux. Dans tous les cas, papa se croit le premier gentilhomme de France, le plus connu, le plus influent, le chef du parti; et comme il est sénateur inamovible, il considère les Rois des environs comme ayant des trônes peu sûrs.

Quant à maman, c'est l'âme de papa, c'est l'âme de la royauté et de la religion, le bras droit de Dieu sur terre, et le fléau des mal-pensants.

Donc on apporta une lettre pendant que nous étions à table. Papa l'ouvrit, la lut; puis il regarda maman et lui dit: "Ton frère est à l'article de la mort." Maman pâlit. Presque jamais on ne parlait de mon oncle dans la maison. Moi je ne le connaissais pas du tout. Je savais seulement par la voix publique qu'il avait mené et menait encore une vie de polichinelle. Ayant mangé sa fortune avec un nombre incalculable de femmes, il n'avait conservé que deux maîtresses avec lesquelles il vivait dans un petit appartement, rue des Martyrs.

Ancien pair de France, ancien colonel de cavalerie, il ne croyait, disait-on, ni à Dieu ni à diable. Doutant donc de la vie future, il avait abusé, de toutes les façons, de la vie présente; et il était devenu la plaie vive du coeur de maman.

Elle dit: "Donnez-moi cette lettre, Paul."

Quand elle eut fini de la lire, je la demandai à mon tour. La voici:

"Monsieur le comte, je croi devoir vou faire asavoir que votre bôfrère le marqu de Fumerold va mourir. Peut etre voudré vous prendre des disposition, et ne pas oublié que je vous ai prévenu.

Votre servante,

Mélani"

Papa murmura: "Il faut aviser. Dans ma situation, je dois veiller sur les derniers moments de votre frère."

Maman reprit: "Je vais faire chercher l'abbé Poivron et lui demander conseil. Puis j'irai trouver mon frère avec l'abbé et Roger. Vous, Paul, restez ici. Il ne faut pas vous compromettre. Une femme peut faire et doit faire ces choses-là. Mais pour un homme politique dans votre position, c'est autre chose. Un adversaire aurait beau jeu à se servir contre vous de la plus louable de vos actions.

- Vous avez raison, dit mon père. Faites suivant votre inspiration, ma chère amie."

Un quart d'heure plus tard, l'abbé Poivron entra dans le salon, et la situation fut exposée, analysée, discutée sous toutes ses faces.

Si le marquis de Fumerol, un des grands noms de France, mourait sans les secours de la religion, le coup assurément serait terrible pour la noblesse en général et pour le comte de Tourneville en particulier. Les libres penseurs triompheraient. Les mauvais journaux chanteraient victoire pendant six mois; le nom de ma mère serait traîné dans la boue et dans la prose des feuilles socialistes; celui de mon père éclaboussé. Il était impossible qu'une pareille chose arrivât.

Donc une croisade fut immédiatement décidée qui serait conduite par l'abbé Poivron, petit prêtre gras et propre, vaguement parfumé, un vrai vicaire de grande église dans un quartier noble et riche.

Un landau fut attelé et nous voici partis tous trois, maman, le curé et moi, pour administrer mon oncle.

Il avait été décidé qu'on verrait d'abord Mme Mélanie, auteur de la lettre et qui devait être la concierge ou la servante de mon oncle.

Je descendis en éclaircur devant une maison à sept étages et j'entrai dans un couloir sombre où j'eus beaucoup de mal à découvrir le trou obscur du portier. Cet homme me toisa avec méfiance.

Je demandai: "Mme Mélanie, s'il vous plaît?"

- Connais pas!

- Mais, j'ai reçu une lettre d'elle.

- C'est possible, mais connais pas. C'est quelque entretenue que vous demandez?

- Non, une bonne, probablement. Elle m'a écrit pour une place.

- Une bonne?... Une bonne?... P't-être la celle au marquis. Allez voir, cintième à gauche."

Du moment que je ne demandais pas une entretenue, il était devenu plus aimable et il vint jusqu'au couloir. C'était un grand maigre avec des favoris blancs, un air de bedeau et des

gestes majestueux.

Je grimpai en courant un long limaçon poisseux d'escalier dont je n'osais toucher la rampe et je frappai trois coups discrets à la porte de gauche du cinquième étage.

Elle s'ouvrit aussitôt; et une femme malpropre, énorme, se trouva devant moi barrant l'entrée de ses bras ouverts qui s'appuyaient aux deux portants.

Elle grogna: "Qu'est-ce que vous demandez?"

- Vous êtes madame Mélanie?

- Oui.

- Je suis le vicomte de Tourneville.

- Ah bon! Entrez.

- C'est que... maman est en bas avec un prêtre.

- Ah bon... Allez les chercher. Mais prenez garde au portier."

Je descendis et je remontai avec maman que suivait l'abbé. Il me sembla que j'entendais d'autres pas derrière nous.

Dès que nous fûmes dans la cuisine, Mélanie nous offrit des chaises et nous nous assîmes tous les quatre pour délibérer.

"Il est bien bas? demanda maman.

- Ah oui, Madame, il n'en a pas pour longtemps.

- Est-ce qu'il semble disposé à recevoir la visite d'un prêtre?

- Je ne crois pas.

- Puis-je le voir?

- Mais... oui... Madame... seulement... seulement... ces demoiselles sont auprès de lui.

- Quelles demoiselles?

- Mais... mais... ses bonnes amies donc.

- Ah!"

Maman était devenue toute rouge.

L'abbé Poivron avait baissé les yeux.

Cela commençait à m'amuser et je dis:

"Si j'entrais le premier? Je verrai comment il me recevra et je pourrai peut-être préparer son coeur."

Maman, qui n'y entendait pas malice, répondit:

"Oui, mon enfant."

Mais une porte s'ouvrit quelque part et une voix, une voix de femme cria:

"Mélanie!"

La grosse bonne s'élança, répondit:

"Qu'est-ce qu'il faut, mamzelle Claire?"

- L'omelette, bien vite.

- Dans une minute, Mamzelle."

Et revenant vers nous, elle expliqua cet appel:

"C'est une omelette au fromage qu'elles m'ont commandée pour deux heures comme collation."

Et tout de suite elle cassa les oeufs dans un saladier et se mit à les battre avec ardeur.

Moi, je sortis sur l'escalier et je tirai la sonnette afin d'annoncer mon arrivée officielle.

Mélanie m'ouvrit, me fit asseoir dans une antichambre, alla dire à mon oncle que j'étais là, puis revint me prier d'entrer.

L'abbé se cacha derrière la porte pour paraître au premier signe.

Assurément, je fus surpris en voyant mon oncle. Il était très beau, très solennel, très chic, ce vieux viveur.

Assis, presque couché dans un grand fauteuil, les jambes enveloppées d'une couverture, les mains, de longues mains pâles, pendantes sur les bras du siège, il attendait la mort avec une dignité biblique. Sa barbe blanche tombait sur sa poitrine, et ses cheveux, tout blancs aussi, la rejoignaient sur les joues.

Debout, derrière son fauteuil, comme pour le défendre contre moi, deux jeunes femmes, deux grasses petites femmes, me regardaient avec des yeux hardis de filles. En jupe et en peignoir, bras nus, avec des cheveux noirs à la diable sur la nuque, chaussées de savates orientales à broderies d'or qui montraient les chevilles et les bas de soie, elle avaient l'air, auprès de ce moribond, des figures immorales d'une peinture symbolique. Entre le fauteuil et le lit, une petite table portant une nappe, deux assiettes, deux verres, deux fourchettes et deux couteaux, attendait l'omelette au fromage commandée tout à l'heure à Mélanie.

Mon oncle dit d'une voix faible, essoufflée, mais nette:

"Bonjour, mon enfant. Il est tard pour me venir voir. Notre connaissance ne sera pas longue."

Je balbutiai: "Mon oncle, ce n'est pas ma faute..."

Il répondit: "Non. Je le sais. C'est la faute de ton père et de ta mère plus que la tienne... Comment vont-ils?"

- Pas mal, je vous remercie. Quand ils ont appris que vous étiez malade, ils m'ont envoyé prendre de vos nouvelles.

- Ah! Pourquoi ne sont-ils pas venus eux-mêmes?"

Je levai les yeux sur les deux filles, et je dis doucement: "Ce n'est pas de leur faute s'ils n'ont pu venir, mon oncle. Mais il serait difficile pour mon père, et impossible pour ma mère d'entrer ici..."

Le vieillard ne répondit rien, mais souleva sa main vers la mienne. Je pris cette main pâle et froide et je la gardai.

La porte s'ouvrit: Mélanie entra avec l'omelette et la posa sur la table. Les deux femmes aussitôt s'assirent devant leurs assiettes et se mirent à manger sans détourner les yeux de moi.

Je dis: "Mon oncle, ce serait une grande joie pour ma mère de vous embrasser."

Il murmura: "Moi aussi... je voudrais..." Il se tut. Je ne trouvais rien à lui proposer, et on



n'entendait plus que le bruit des fourchettes sur la porcelaine et ce vague mouvement des bouches qui mâchent.

Or l'abbé, qui écoutait derrière la porte, voyant notre embarras et croyant la partie gagnée, jugea le moment venu d'intervenir, et il se montra.

Mon oncle fut tellement stupéfait de cette apparition qu'il demeura d'abord immobile; puis il ouvrit la bouche comme s'il voulait avaler le prêtre; puis il cria d'une voix forte, profonde, furieuse:

"Que venez-vous faire ici?"

L'abbé, accoutumé aux situations difficiles, avançait toujours, murmurant:

"Je viens au nom de votre soeur, monsieur le Marquis; c'est elle qui m'envoie... Elle serait si heureuse, monsieur le Marquis..."

Mais le marquis n'écoutait pas. Levant une main il indiquait la porte d'un geste tragique et superbe, et il disait exaspéré, haletant:

"Sortez d'ici... sortez d'ici... voleurs d'âmes... Sortez d'ici, violeurs de consciences... Sortez d'ici, crocheteurs de portes des moribonds!"

Et l'abbé reculait, et moi aussi, je reculai vers la porte, battant en retraite avec mon clergé; et, vengées, les deux petites femmes s'étaient levées, laissant leur omelette à demi mangée, et elles s'étaient placées des deux côtés du fauteuil de mon oncle, posant leurs mains sur ses bras pour le calmer, pour le protéger contre les entreprises criminelles de la Famille et de la Religion.

L'abbé et moi nous rejoignîmes maman dans la cuisine. Et Mélanie de nouveau nous offrit des chaises.

"Je savais bien que ça n'irait pas tout seul, disait-elle. Il faut trouver autre chose, autrement il nous échappera."

Et on commença à délibérer. Maman avait un avis; l'abbé en soutenait un autre. J'en apportais un troisième.

Nous discussions à voix basse depuis une demi-heure peut-être quand un grand bruit de meubles remués et des cris poussés par mon oncle, plus véhéments et plus terribles encore que les premiers, nous firent nous dresser tous les quatre.

Nous entendions à travers les portes et les cloisons: "Dehors... dehors... manants... cuistres... dehors gredins... dehors... dehors."

Mélanie se précipita, puis revint aussitôt m'appeler à l'aide. J'accourus. En face de mon oncle soulevé par la colère, presque debout et vociférant, deux hommes, l'un derrière l'autre, semblaient attendre qu'il fût mort de fureur.

A sa longue redingote ridicule, à ses longs souliers anglais, à son air d'instituteur sans place, à son col droit et à sa cravate blanche, à ses cheveux plats, à sa figure humble de faux prêtre d'une religion bâtarde, je reconnus aussitôt le premier pour un pasteur protestant.

Le second était le concierge de la maison qui, appartenant au culte réformé, nous avait suivis, avait vu notre défaite, et avait couru chercher son prêtre à lui, dans l'espoir d'un meilleur sort.

Mon oncle semblait fou de rage! Si la vue du prêtre catholique, du prêtre de ses ancêtres, avait irrité le marquis de Fumerol devenu libre penseur, l'aspect du ministre de son portier le

mettait tout à fait hors de lui.

Je saisis par les bras les deux hommes et je les jetai dehors si brusquement qu'ils s'embrassèrent avec violence deux fois de suite, au passage des deux portes qui conduisaient à l'escalier.

Puis je disparus à mon tour et je rentrai dans la cuisine, notre quartier général, afin de prendre conseil de ma mère et de l'abbé.

Mais Mélanie, effarée, rentra en gémissant: "Il meurt... il meurt... venez vite... il meurt..."

Ma mère s'élança. Mon oncle était tombé par terre, tout au long sur le parquet, et il ne remuait plus. Je crois bien qu'il était déjà mort.

Maman fut superbe à cet instant-là! Elle marcha droit sur les deux filles agenouillées auprès du corps et qui cherchaient à le soulever. Et leur montrant la porte avec une autorité, une dignité, une majesté irrésistibles, elle prononça:

"C'est à vous de sortir, maintenant."

Et elles sortirent, sans protester, sans dire un mot. Il faut ajouter que je me disposais à les expulser avec la même vivacité que le pasteur et le concierge.

Alors l'abbé Poivron administra mon oncle avec toutes les prières d'usage, et lui remit ses péchés.

Maman sanglotait, prosternée près de son frère.

Tout à coup elle s'écria:

"Il m'a reconnue. Il m'a serré la main. Je suis sûr qu'il m'a reconnue!!!... et qu'il m'a remerciée! oh, mon Dieu! quelle joie!"

Pauvre maman! Si elle avait compris ou deviné à qui et à quoi ce remerciement-là devait s'adresser!

On coucha l'oncle sur son lit. Il était bien mort cette fois.

"Madame, dit Mélanie, nous n'avons pas de draps pour l'ensevelir. Tout le linge appartient à ces demoiselles."

Moi je regardais l'omelette qu'elles n'avaient point fini de manger, et j'avais, en même temps envie de pleurer et de rire. Il y a de drôles d'instantes et de drôles de sensations, parfois, dans la vie!

Or, nous avons fait à mon oncle des funérailles magnifiques, avec cinq discours sur la tombe. Le sénateur baron de Croisselles a prouvé, en termes admirables, que Dieu toujours rentre victorieux dans les âmes de race un instant égarées. Tous les membres du parti royaliste et catholique suivaient le convoi avec un enthousiasme de triomphateurs, en parlant de cette belle mort après cette vie un peu troublée.

Le vicomte Roger s'était tu. On riait autour de lui. Quelqu'un dit: "Bah! c'est là l'histoire de toutes les conversions in extremis."

Le trou

Coups et blessures, ayant occasionné la mort. Tel était le chef d'accusation qui faisait comparaître en cour d'assises le sieur Léopold Renard, tapissier.

Autour de lui les principaux témoins, la dame Flamèche, veuve de la victime, les nommés

Louis Ladureau, ouvrier ébéniste, et Jean Durdent, plombier.

Près du criminel, sa femme en noir, petite, laide, l'air d'une guenon habillée en dame.

Et voici comment Renard (Léopold) raconte le drame:

Mon Dieu, c'est un malheur dont je fus tout le temps la première victime, et dont ma volonté n'est pour rien. Les faits se commentent d'eux-mêmes, m'sieu l'Président. Je suis un honnête homme, homme de travail, tapissier dans la même rue depuis seize ans, connu, aimé, respecté, considéré de tous, comme en ont attesté les voisins, même la concierge qui n'est pas folâtre tous les jours. J'aime le travail, j'aime l'épargne, j'aime les honnêtes gens et les plaisirs honnêtes. Voilà ce qui m'a perdu, tant pis pour moi; ma volonté n'y étant pas, je continue à me respecter.

Donc, tous les dimanches, mon épouse que voilà et moi, depuis cinq ans, nous allons passer la journée à Poissy. Ca nous fait prendre l'air, sans compter que nous aimons la pêche à la ligne, oh! mais là, nous l'aimons comme des petits oignons. C'est Mélie qui m'a donné cette passion-là, la rosse, et qu'elle y est plus emportée que moi, la teigne, vu que tout le mal vient d'elle en c't'affaire-là, comme vous l'allez voir par la suite.

Moi, je suis fort et doux, pas méchant pour deux sous. Mais elle! oh! là! là! ça n'a l'air de rien, c'est petit, c'est maigre; eh bien! c'est plus malfaisant qu'une fouine. Je ne nie pas qu'elle ait des qualités; elle en a, et d'importantes pour un commerçant. Mais son caractère! Parlez-en aux alentours, et même à la concierge qui m'a déchargé tout à l'heure... elle vous en dira des nouvelles.

Tous les jours elle me reprochait ma douceur: "C'est moi qui ne me laisserais pas faire ci! C'est moi qui ne me laisserais pas faire ça." En l'écoutant, m'sieu l'Président, j'aurais eu au moins trois duels au pugilat par mois...

Mme Renard l'interrompit: "Cause toujours; rira bien qui rira l'dernier."

Il se tourna vers elle avec candeur:

"Eh bien, j'peux t'charger puisque t'es pas en cause, toi..."

Puis, faisant de nouveau face au président:

Lors je continue. Donc nous allions à Poissy tous les samedis soir pour y pêcher dès l'aurore du lendemain. C'est une habitude pour nous qu'est devenue une seconde nature, comme on dit. J'avais découvert, voilà trois ans cet été, une place, mais une place! Oh! là! là! à l'ombre, huit pieds d'eau, au moins, p't'être dix, un trou, quoi, avec des retraits sous la berge, une vraie niche à poisson, un paradis pour le pêcheur. Ce trou-là, m'sieu l'Président, je pouvais le considérer comme à moi, vu que j'en étais le Christophe Colomb. Tout le monde le savait dans le pays, tout le monde sans opposition. On disait: "Ca, c'est la place à Renard"; et personne n'y serait venu, pas même M. Plumeau, qu'est connu, soit dit sans l'offenser, pour chiper les places des autres.

Donc, sûr de mon endroit, j'y revenais comme un propriétaire. A peine arrivé, le samedi, je montais dans Dalila, avec mon épouse. - Dalila c'est ma norvégienne, un bateau que j'ai fait construire chez Fournaise, quéque chose de léger et de sûr. - Je dis que nous montons dans Dalila, et nous allons amorcer. Pour amorcer, il n'y a que moi, et ils le savent bien, les camaraux. - Vous me demanderez avec quoi j'amorce? Je n'peux pas répondre. Ca ne touche point à l'accident; je ne peux pas répondre, c'est mon secret. - Ils sont plus de deux cents qui me l'ont demandé. On m'en a offert des petits verres, et des fritures, et des matelotes pour me faire causer!! Mais va voir s'ils viennent, les chevesnes. Ah! oui, on m'a tapé sur le ventre pour la connaître, ma recette... Il n'y a que ma femme qui la sait... et elle

ne la dira pas plus que moi!... Pas vrai, Mélie?...

Le président l'interrompt.

"Arrivez au fait le plus tôt possible."

Le prévenu reprit: J'y viens, j'y viens. Donc le samedi 8 juillet, partis par le train de cinq heures vingt-cinq, nous allâmes, dès avant dîner, amorcer comme tous les samedis. Le temps s'annonçait bien. Je disais à Mélie: "Chouette, chouette pour demain!" Et elle répondait: "Ca promet." Nous ne causons jamais plus que ça ensemble.

Et puis, nous revenons dîner. J'étais content, j'avais soif. C'est cause de tout, m'sieu l'Président. Je dis à Mélie: "Tiens, Mélie, il fait beau, si je buvais une bouteille de casque à mèche." C'est un petit vin blanc que nous avons baptisé comme ça, parce que, si on en boit trop, il vous empêche de dormir et il remplace le casque à mèche. Vous comprenez.

Elle me répond: "Tu peux faire à ton idée, mais tu s'ras encore malade; et tu ne pourras pas te lever demain." - Ca, c'était vrai, c'était sage, c'était prudent, c'était perspicace, je le confesse. Néanmoins, je ne sus pas me contenir; et je la bus ma bouteille. Tout vint de là.

Donc, je ne pus pas dormir. Cristi! Je l'ai eu jusqu'à deux heures du matin, ce casque à mèche en jus de raisin. Et puis pouf, je m'endors, mais là je dors à n'pas entendre gueuler l'ange du jugement dernier.

Bref, ma femme me réveille à six heures. Je saute du lit, j'passe vite et vite ma culotte et ma vareuse; un coup d'eau sur le museau et nous sautons dans Dalila. Trop tard. Quand j'arrive à mon trou, il était pris! Jamais ça n'était arrivé, m'sieu l'Président, jamais depuis trois ans! Ca m'a fait un effet comme si on me dévalisait sous mes yeux. Je dis: "Nom d'un nom, d'un nom, d'un nom!" Et v'là ma femme qui commence à me harceler. "Hein, ton casque à mèche! Va donc, soûlot! Es-tu content, grande bête?"

Je ne disais rien; c'était vrai, tout ça.

Je débarque tout de même près de l'endroit pour tâcher de profiter des restes. Et peut-être qu'il ne prendrait rien c't'homme? et qu'il s'en irait.

C'était un petit maigre, en coutil blanc, avec un grand chapeau de paille. Il avait aussi sa femme, une grosse qui faisait de la tapisserie derrière lui.

Quand elle nous vit nous installer près du lieu, v'là qu'elle murmure:

"Il n'y a donc pas d'autre place sur la rivière?"

Et la mienne, qui rageait, de répondre:

"Les gens qu'ont du savoir-vivre s'informent des habitudes d'un pays avant d'occuper les endroits réservés."

Comme je ne voulais pas d'histoires, je lui dis:

"Tais-toi, Mélie. Laisse faire, laisse faire. Nous verrons bien."

Donc, nous avons mis Dalila sous les saules, nous étions descendus, et nous pêchions, coude à coude, Mélie et moi, juste à côté des deux autres.

Ici, m'sieu l'Président, il faut que j'entre dans le détail.

Y avait pas cinq minutes que nous étions là quand la ligne du voisin s'met à plonger deux fois, trois fois; et puis voilà qu'il en amène un, de chevesne, gros comme ma cuisse, un peu moins p't'être, mais presque! Moi, le coeur me bat; j'ai une sueur aux tempes, et Mélie qui me

dit: "Hein, pochard, l'as-tu vu, celui-là!"

Sur ces entrefaites, M. Bru, l'épicier de Poissy, un amateur de goujon, lui, passe en barque et me crie: "On vous a pris votre endroit, monsieur Renard?" Je lui réponds: "Oui, monsieur Bru, il y a dans ce monde des gens pas délicats qui ne savent pas les usages."

Le petit couteil d'à côté avait l'air de ne pas entendre, sa femme non plus, sa grosse femme, un veau, quoi!

Le président interrompit une seconde fois: "Prenez garde! Vous insultez Mme veuve Flamèche, ici présente."

Renard s'excusa: "Pardon, pardon, c'est la passion qui m'emporte."

Donc, il ne s'était pas écoulé un quart d'heure que le petit couteil en prit encore un, de chevesne - et un autre presque par-dessus, et encore un cinq minutes plus tard.

Moi, j'en avais les larmes aux yeux. Et puis je sentais Mme Renard en ébullition; elle me lancicotait sans cesse: "Ah! misère! crois-tu qu'il te le vole, ton poisson? Crois-tu? Tu ne prendras rien, toi, pas une grenouille, rien de rien, rien. Tiens, j'ai du feu dans la main, rien que d'y penser."

Moi, je me disais: "Attendons midi. Il ira déjeuner, ce braconnier-là, et je la reprendrai, ma place." Vu que moi, m'sieu l'Président, je déjeune sur les lieux tous les dimanches. Nous apportons les provisions dans Dalila.

Ah! ouiche. Midi sonne! Il avait un poulet dans un journal, le malfaiteur, et pendant qu'il mange, v'là qu'il en prend encore un, de chevesne!

Mélie et moi nous cassions une croûte aussi, comme ça sur le pouce, presque rien, le coeur n'y était pas.

Alors, pour faire digestion, je prends mon journal. Tous les dimanches, comme ça, je lis le Gil Blas, à l'ombre, au bord de l'eau. C'est le jour de Colombine, vous savez bien, Colombine, qu'écrit des articles dans le Gil Blas. J'avais coutume de faire enrager Mme Renard en prétendant la connaître, c'te Colombine. C'est pas vrai, je la connais pas, je ne l'ai jamais vue, n'importe, elle écrit bien; et puis elle dit des choses rudement d'aplomb pour une femme. Moi, elle me va, y en a pas beaucoup dans son genre.

Voilà donc que je commence à asticoter mon épouse, mais elle se fâche tout de suite, et raide, encore. Donc je me tais.

C'est à ce moment qu'arrivent de l'autre côté de la rivière nos deux témoins que voilà, M. Ladureau et M. Durdent. Nous nous connaissions de vue.

Le petit s'était remis à pêcher. Il en prenait que j'en tremblais, moi. Et sa femme se met à dire: "La place est rudement bonne, nous y reviendrons toujours, Désiré!"

Moi, je me sens un froid dans le dos. Et Mme Renard répétait: "T'es pas un homme, t'es pas un homme. T'as du sang de poulet dans les veines."

Je lui dis soudain: "Tiens, j'aime mieux m'en aller, je ferais quelque bêtise."

Et elle me souffle, comme si elle m'eût mis un fer rouge sous le nez: "T'es pas un homme. V'là qu'tu fuis, maintenant, que tu rends la place! Va donc, Bazaine!"

Là, je me suis senti touché. Cependant je ne bronche pas.

Mais l'autre, il lève une brème, oh! jamais je n'en ai vu telle. Jamais!

Et r'voilà ma femme qui se met à parler haut, comme si elle pensait. Vous voyez d'ici la malice. Elle disait: "C'est ça qu'on peut appeler du poisson volé, vu que nous avons amorcé la place nous-mêmes. Il faudrait rendre au moins l'argent dépensé pour l'amorce."

Alors, la grosse au petit coutil se met à dire à son tour: "C'est à nous que vous en avez, Madame?"

- J'en ai aux voleurs de poisson qui profitent de l'argent dépensé par les autres.

- C'est nous que vous appelez des voleurs de poisson?"

Et voilà qu'elles s'expliquent, et puis qu'elles en viennent aux mots. Cristi, elles en savent, les gueuses, et de tapés. Elles gueulaient si fort que nos deux témoins, qui étaient sur l'autre berge, s'mettent à crier pour rigoler: "Eh! là-bas, un peu de silence. Vous allez empêcher vos époux de pêcher."

Le fait est que le petit coutil et moi, nous ne bougions pas plus que deux souches. Nous restions là, le nez sur l'eau, comme si nous n'avions pas entendu.

Cristi de cristi, nous entendions bien pourtant: "Vous n'êtes qu'une menteuse. - Vous n'êtes qu'une traînée. - Vous n'êtes qu'une roulure. - Vous n'êtes qu'une rouchie." Et va donc, et va donc. Un matelot n'en sait pas plus.

Soudain, j'entends un bruit derrière moi. Je me r'tourne. C'était l'autre, la grosse, qui tombait sur ma femme à coups d'ombrelle. Pan! pan! Mélie en r'çoit deux. Mais elle rage Mélie, et puis elle tape, quand elle rage. Elle vous attrape la grosse par les cheveux, et puis v'lan, v'lan, v'lan, des gifles qui pleuvaient comme des prunes.

Moi, je les aurais laissé faire. Les femmes entre elles, les hommes entre eux. Il ne faut pas mêler les coups. Mais le petit coutil se lève comme un diable et puis il veut sauter sur ma femme. Ah! mais non! ah! mais non! pas de ça, camarade. Moi je le reçois sur le bout de mon poing, cet oiseau-là. Et gnon, et gnon. Un dans le nez, l'autre dans le ventre. Il lève les bras, il lève la jambe et il tombe sur le dos, en pleine rivière, juste dans l'trou.

Je l'aurais repêché pour sûr, m'sieu l'Président, si j'avais eu le temps tout de suite. Mais, pour comble, la grosse prenait le dessus, et elle vous tripotait Mélie de la belle façon. Je sais bien que j'aurais pas dû la secourir pendant que l'autre buvait son coup. Mais je ne pensais pas qu'il se serait noyé. Je me disais: "Bah! ça le rafraîchira!"

Je cours donc aux femmes pour les séparer. Et j'en reçois des gnons, des coups d'ongles et des coups de dents. Cristi, quelles rosses!

Bref, il me fallut bien cinq minutes, peut-être dix, pour séparer ces deux crampons-là.

J'me r'tourne. Plus rien. L'eau calme comme un lac. Et les autres là-bas qui criaient: "Repêche-le, repêchez-le."

C'est bon à dire, ça, mais je ne sais pas nager moi, et plonger encore moins, pour sûr!

Enfin le barragiste est venu et deux messieurs avec des gaffes, ça avait bien duré un grand quart d'heure. On l'a retrouvé au fond du trou, sous huit pieds d'eau, comme j'avais dit, mais il y était le petit coutil!

Voilà les faits tels que je les jure. Je suis innocent, sur l'honneur.

Les témoins ayant déposé dans le même sens, le prévenu fut acquitté.

Cri d'alarme

J'ai reçu la lettre suivante. Pensant qu'elle peut être profitable à beaucoup de lecteurs, je m'empresse de la leur communiquer.

Paris, 15 novembre 1886.

Monsieur,

Vous traitez souvent soit par des contes, soit par des chroniques, des sujets qui ont trait à ce que j'appellerai "la morale courante". Je viens vous soumettre des réflexions qui doivent, me semble-t-il, vous servir pour un article.

Je ne suis pas marié, je suis garçon, et un peu naïf, à ce qu'il paraît. Mais j'imagine que beaucoup d'hommes, que la plupart des hommes sont naïfs à ma façon. Etant toujours ou presque toujours de bonne foi, je sais mal distinguer les astuces naturelles de mes voisins, et je vais devant moi, les yeux ouverts, sans regarder assez derrière les choses et derrière les attitudes.

Nous sommes habitués, presque tous, à prendre généralement les apparences pour les réalités, et à tenir les gens pour ce qu'ils se donnent; et bien peu possèdent ce flair qui fait deviner à certains hommes la nature réelle et cachée des autres. Il résulte de là, de cette optique particulière et conventionnelle appliquée à la vie, que nous passons comme des taupes au milieu des événements; que nous ne croyons jamais à ce qui est, mais à ce qui semble être; que nous crions à l'in vraisemblable dès qu'on montre le fait derrière le voile, et que ce qui déplaît à notre morale idéaliste est classé par nous comme exception, sans que nous nous rendions compte que l'ensemble de ces exceptions forme presque la totalité des cas; il en résulte encore que les bons crédules, comme moi, sont dupés par tout le monde, et principalement par les femmes, qui s'y entendent.

Je suis parti de loin pour en venir au fait particulier qui m'intéresse.

J'ai une maîtresse, une femme mariée. Comme beaucoup d'autres, je m'imaginai bien entendu, être tombé sur une exception, sur une petite femme malheureuse, trompant pour la première fois son mari. Je lui avait fait, ou plutôt je croyais lui avoir fait longtemps la cour, l'avoir vaincue à force de soins et d'amour, avoir triomphé à force de persévérance. J'avais employé en effet mille précautions, mille adresses, mille lenteurs délicates pour arriver à la conquérir.

Or, voici ce qui m'est arrivé la semaine dernière.

Son mari étant absent pour quelques jours, elle me demanda de venir dîner chez moi, en garçon, servie par moi pour éviter même la présence d'un domestique. Elle avait une idée fixe qui la poursuivait depuis quatre ou cinq mois, elle voulait se griser, mais se griser tout à fait, sans rien craindre, sans avoir à rentrer, à parler à sa femme de chambre, à marcher devant témoins. Souvent elle avait obtenu ce qu'elle appelait un "trouble gai" sans aller plus loin, et elle trouvait cela délicieux. Donc elle s'était promis de se griser une fois, une fois seulement, mais bien. Elle raconta chez elle qu'elle allait passer vingt-quatre heures chez des amis, près de Paris, et elle arriva chez moi à l'heure du dîner.

Une femme, naturellement, ne doit se griser qu'avec du champagne frappé. Elle en but un grand verre à jeun, et, avant les huitres, elle commençait à divaguer.

Nous avions un dîner froid tout préparé sur une table derrière moi. Il me suffisait d'étendre le bras pour prendre les plats ou les assiettes et je servais tant bien que mal en l'écoutant bavarder.

Elle buvait coup sur coup, poursuivie par son idée fixe. Elle commença par me faire des confidences anodines et interminables sur ses sensations de jeune fille. Elle allait, elle allait,

l'oeil un peu vague, brillant, la langue déliée; et ses idées légères se déroulaient interminablement comme ces bandes de papier bleu des télégraphistes, qui font marcher toute seule leur bobine et semblent sans fin, et s'allongent toujours au petit bruit de l'appareil électrique qui les couvre de mots inconnus.

De temps en temps elle me demandait:

"Est-ce que je suis grise?"

- Non, pas encore."

Et elle buvait de nouveau.

Elle le fut bientôt. Non pas grise à perdre le sens, mais grise à dire la vérité, à ce qu'il me sembla.

Aux confidences sur ses émotions de jeune fille succédèrent des confidences plus intimes sur son mari. Elle me les fit complètes, gênantes à savoir, sous ce prétexte, cent fois répété: "Je peux bien te dire tout, à toi... A qui est-ce que je dirais tout, si ce n'est à toi?" Je sus donc toutes les habitudes, tous les défauts, toutes les manies et les goûts les plus secrets de son mari.

Et elle me demandait en réclamant une approbation: "Est-il bassin?... dis-moi, est-il bassin?... Crois-tu qu'il m'a rasée... hein?... Aussi, la première fois que je t'ai vu, je me suis dit: "Tiens, il me plaît, celui-là, je le prendrai pour amant.". C'est alors que tu m'as fait la cour."

Je dus lui montrer une tête bien drôle, car elle la vit malgré l'ivresse; et elle se mit à rire aux éclats: "Ah!... grand serin, dit-elle, en as-tu pris des précautions... mais quand on nous fait la cour, gros bête... c'est que nous voulons bien... et alors il faut aller vite, sans quoi on nous laisse attendre... Faut-il être niais pour ne pas comprendre, seulement à voir notre regard, que nous disons: "Oui". Ah! je crois que je t'ai attendu, dadais! Je ne savais pas comment m'y prendre, moi, pour te faire comprendre que j'étais pressée... Ah! bien oui... des fleurs... des vers... des compliments... encore des fleurs... et puis rien... de plus... J'ai failli te lâcher, mon bon, tant tu étais long à te décider. Et dire qu'il y a la moitié des hommes comme toi, tandis que l'autre moitié... Ah!... ah!... ah!..."

Ce rire me fit passer un frisson dans le dos. Je balbutiai: "L'autre moitié... alors l'autre moitié?..."

Elle buvait toujours, les yeux noyés par le vin clair, l'esprit poussé par ce besoin impérieux de dire la vérité qui saisit parfois les ivrognes.

Elle reprit: "Ah! l'autre moitié va vite... trop vite... mais ils ont raison ceux-là tout de même. Il y a des jours où ça ne leur réussit pas, mais il y a aussi des jours où ça leur rapporte, malgré tout.

Mon cher... si tu savais... comme c'est drôle... deux hommes!... Vois-tu, les timides, comme toi, ça n'imaginerait jamais comment sont les autres... et ce qu'ils font... tout de suite... quand ils se trouvent seuls avec nous... Ce sont des risque-tout!... Ils ont des gifles... c'est vrai... mais qu'est-ce que ça leur fait... ils savent bien que nous ne bavarderons jamais. Ils nous connaissent bien, eux..."

Je la regardais avec des yeux d'Inquisiteur et avec une envie folle de la faire parler, de savoir tout. Combien de fois je me l'étais posée, cette question: "Comment se comportent les autres hommes avec les femmes, avec nos femmes?" Je sentais bien, rien qu'à voir dans un salon, en public, deux hommes parler à la même femme, que ces deux hommes se trouvant l'un



après l'autre en tête à tête avec elle, auraient une allure toute différente, bien que la connaissant au même degré. On devine du premier coup d'oeil que certains êtres, doués naturellement pour séduire ou seulement plus dégourdis, plus hardis que nous, arrivent, en une heure de causerie avec une femme qui leur plaît, à un degré d'intimité que nous n'atteignons pas en un an. Eh bien, ces hommes-là, ces séducteurs, ces entrepreneurs ont-ils, quand l'occasion s'en présente, des audaces de mains et de lèvres qui nous paraîtraient à nous, les tremblants, d'odieux outrages, mais que les femmes peut-être considèrent seulement comme de l'effronterie pardonnable, comme d'indécents hommages à leur irrésistible grâce?

Je lui demandai donc: "Il y en a qui sont très inconvenants, n'est-ce pas, des hommes?"

Elle se renversa sur sa chaise pour rire plus à son aise, mais d'un rire énervé, malade, un de ces rires qui tournent en attaques de nerfs; puis, un peu calmée, elle reprit: "Ah! ah! mon cher, inconvenants?... c'est-à-dire qu'ils osent tout... tout de suite... tout... tu entends... et bien d'autres choses encore..."

Je me sentis révolté comme si elle venait de me révéler une chose monstrueuse.

"Et vous permettez ça, vous autres?..."

- Non... nous ne permettons pas... nous giflons... mais ça nous amuse tout de même... Ils sont bien plus amusants que vous, ceux-là!... Et puis avec eux on a toujours peur, on n'est jamais tranquille... et c'est délicieux d'avoir peur... peur de ça surtout. Il faut les surveiller tout le temps... C'est comme si on se battait en duel... On regarde dans leurs yeux où sont leurs pensées, et où vont leurs mains. Ce sont des goujats, si tu veux, mais ils nous aiment bien mieux que vous!..."

Une sensation singulière et imprévue m'envahissait. Bien que garçon, et résolu à rester garçon, je me sentis tout à coup l'âme d'un mari devant cette impudente confiance. Je me sentis l'ami, l'allié, le frère de tous ces hommes confiants et qui sont, sinon volés, du moins fraudés par tous ces écumeurs de corsages.

C'est encore à cette bizarre émotion que j'obéis en ce moment, en vous écrivant, Monsieur, et en vous priant de jeter pour moi un cri d'alarme vers la grande armée des époux tranquilles.

Cependant des doutes me restaient, cette femme était ivre et devait mentir.

Je repris: "Comment est-ce que vous ne racontez jamais ces aventures-là à personne, vous autres?"

Elle me regarda avec une pitié profonde et si sincère que je la crus, pendant une minute, dégrisée par l'étonnement.

"Nous... Mais que tu es bête, mon cher! Est-ce qu'on parle jamais de ça... Ah! ah! ah! Est-ce que ton domestique te raconte ses petits profits, le sou du franc, et les autres? Eh bien, ça, c'est notre sou du franc. Le mari ne doit pas se plaindre, quand nous n'allons point plus loin. Mais que tu es bête!... Parler de ça, ce serait donner l'alarme à tous les niais! Mais que tu es bête!... Et puis, quel mal ça fait-il, du moment qu'on ne cède pas!"

Je demandai encore, très confus:

"Alors, on t'a souvent embrassée?"

Elle répondit avec un air de mépris souverain pour l'homme qui en pouvait douter: "Parbleu... Mais toutes les femmes ont été embrassées souvent... Essaye avec n'importe qui, pour voir, toi, gros serin. Tiens, embrasse Mme de X..., elle est toute jeune, très honnête... Embrasse,

mon ami... embrasse...et touche... tu verras... tu verras... Ah! ah! ah!..."

...

Tout à coup elle jeta son verre plein dans le lustre. Le champagne retomba en pluie, éteignit trois bougies, tacha les tentures, inonda la table, tandis que le cristal brisé s'éparpillait dans ma salle à manger. Puis elle voulut saisir la bouteille pour en faire autant, je l'en empêchai; alors elle se mit à crier, d'une voix suraiguë... et l'attaque de nerfs arriva... comme je l'avais prévu...

...

Quelques jours plus tard, je ne pensais plus guère à cet aveu de femme grise, quand je me trouvai par hasard, en soirée avec cette Mme de X... que ma maîtresse m'avait conseillé d'embrasser. Habitant le même quartier qu'elle, je lui proposai de la reconduire à sa porte, car elle était seule, ce soir-là. Elle accepta.

Dès que nous fûmes en voiture, je me dis: "Allons, il faut essayer", mais je n'osai pas. Je ne savais comment débiter, comment attaquer.

Puis tout à coup j'eus le courage désespéré des lâches. Je lui dis:

"Comme vous étiez jolie, ce soir."

Elle répondit en riant:

"Ce soir était donc une exception, puisque vous l'avez remarqué pour la première fois?"

Je restais déjà sans réponse. La guerre galante ne me va point décidément. Je trouvai ceci, pourtant, après un peu de réflexion:

"Non, mais je n'ai jamais osé vous le dire."

Elle fut étonnée:

"Pourquoi?"

- Parce que c'est... c'est un peu difficile.

- Difficile de dire à une femme qu'elle est jolie? Mais d'où sortez-vous? On doit toujours le dire... même quand on ne le pense qu'à moitié... parce que ça nous fait toujours plaisir à entendre..."

Je me sentis animé tout à coup d'une audace fantastique, et, la saisissant par la taille, je cherchai sa bouche avec mes lèvres.

Cependant je devais trembler, et ne pas lui paraître si terrible. Je dus aussi combiner et exécuter fort mal mon mouvement, car elle ne fit que tourner la tête pour éviter mon contact, en disant: "Oh! mais non... c'est trop... c'est trop... Vous allez trop vite... prenez garde à ma coiffure... On n'embrasse pas une femme qui porte une coiffure comme la mienne!..."

J'avais repris ma place, éperdu, désolé de cette déroute. Mais la voiture s'arrêtait devant sa porte. Elle descendit, me tendit la main, et, de sa voix la plus gracieuse: "Merci de m'avoir ramenée, cher monsieur,... et n'oubliez pas mon conseil."

Je l'ai revue trois jours plus tard. Elle avait tout oublié.

Et moi, Monsieur, je pense sans cesse aux autres... aux autres... à ceux qui savent compter avec les coiffures et saisir toutes les occasions...

...

Je livre cette lettre, sans y rien ajouter, aux réflexions des lectrices et des lecteurs, mariés ou non.

La baronne

Tu pourras voir là des bibelots intéressants, me dit mon ami Boisrené, viens avec moi."

Il m'emmena donc au premier étage d'une belle maison, dans une grande rue de Paris. Nous fûmes reçus par un homme fort bien, de manières parfaites, qui nous promena de pièce en pièce en nous montrant des objets rares dont il disait le prix avec négligence. Les grosses sommes, dix, vingt, trente, cinquante mille francs, sortaient de ses lèvres avec tant de grâce et de facilité qu'on ne pouvait douter que des millions ne fussent enfermés dans le coffre-fort de ce marchand homme du monde.

Je le connaissais de renom depuis longtemps. Fort adroit, fort souple, fort intelligent, il servait d'intermédiaire pour toutes sortes de transactions. En relations avec tous les amateurs les plus riches de Paris, et même de l'Europe et de l'Amérique, sachant leurs goûts, leurs préférences du moment, il les prévenait par un mot ou par une dépêche, s'ils habitaient une ville lointaine, dès qu'il connaissait un objet à vendre pouvant leur convenir.

Des hommes de la meilleure société avaient eu recours à lui aux heures d'embarras, soit pour trouver de l'argent de jeu, soit pour payer une dette, soit pour vendre un tableau, un bijou de famille, une tapisserie, voire même un cheval ou une propriété dans les jours de crise aiguë.

On prétendait qu'il ne refusait jamais ses services quand il prévoyait un espoir de gain.

Boisrené semblait intime avec ce curieux marchand. Ils avaient dû traiter ensemble plus d'une affaire. Moi je regardais l'homme avec beaucoup d'intérêt.

Il était grand, mince, chauve, fort élégant. Sa voix douce, insinuante, avait un charme particulier, un charme tentateur qui donnait aux choses une valeur spéciale. Quand il tenait un bibelot en ses doigts, il le tournait, le retournait, le regardait avec tant d'adresse, de souplesse, d'élégance et de sympathie que l'objet paraissait aussitôt embelli, transformé par son toucher et par son regard. Et on l'estimait immédiatement beaucoup plus cher qu'avant d'avoir passé de la vitrine entre ses mains.

"Et votre Christ, dit Boisrené, ce beau Christ de la Renaissance que vous m'avez montré l'an dernier?"

L'homme sourit et répondit:

"Il est vendu, et d'une façon fort bizarre. En voici une histoire parisienne, par exemple. Voulez-vous que je vous la dise?"

- Mais oui.

- Vous connaissez la baronne Samoris?

- Oui et non. Je l'ai vue une fois, mais je sais ce que c'est!

- Vous le savez... tout à fait?

- Oui.

- Voulez-vous me le dire, afin que je voie si vous ne vous trompez point?

- Très volontiers. Mme Samoris est une femme du monde qui a une fille sans qu'on ait jamais connu son mari. En tout cas, si elle n'a pas eu de mari, elle a des amants d'une façon discrète, car on la reçoit dans une certaine société tolérante ou aveugle.

Elle fréquente l'église, reçoit les sacrements avec recueillement, de façon à ce qu'on le sache, et ne se compromet jamais. Elle espère que sa fille fera un beau mariage. Est-ce cela?

- Oui, mais je complète vos renseignements: c'est une femme entretenue qui se fait respecter de ses amants plus que si elle ne couchait pas avec eux. C'est là un rare mérite; car, de cette façon, on obtient ce qu'on veut d'un homme. Celui qu'elle a choisi, sans qu'il s'en doute, lui fait la cour longtemps, la désire avec crainte, la sollicite avec pudeur, l'obtient avec étonnement et la possède avec considération. Il ne s'aperçoit point qu'il la paye, tant elle s'y prend avec tact; elle maintient leurs relations sur un tel ton de réserve, de dignité, de comme il faut, qu'en sortant de son lit il souffletterait l'homme capable de suspecter la vertu de sa maîtresse. Et cela de la meilleure foi du monde.

J'ai rendu à cette femme, à plusieurs reprises, quelques services. Et elle n'a point de secrets pour moi.

Or, dans les premiers jours de janvier, elle est venue me trouver pour m'emprunter trente mille francs. Je ne les lui ai point prêtés, bien entendu; mais comme je désirais l'obliger, je l'ai priée de m'exposer très complètement sa situation afin de voir ce que je pourrais faire pour elle.

Elle me dit les choses avec de telles précautions de langage qu'elle ne m'aurait pas conté plus délicatement la première communion de sa fillette. Je compris enfin que les temps étaient durs et qu'elle se trouvait sans un sou.

La crise commerciale, les inquiétudes politiques que le gouvernement actuel semble entretenir à plaisir, les bruits de guerre, la gêne générale avaient rendu l'argent hésitant, même entre les mains des amoureux. Et puis elle ne pouvait, cette honnête femme, se donner au premier venu.

Il lui fallait un homme du monde, du meilleur monde, qui consolidât sa réputation tout en fournissant aux besoins quotidiens. Un viveur, même très riche, l'eût compromise à tout jamais et rendu problématique le mariage de sa fille. Elle ne pouvait non plus songer aux agences galantes, aux intermédiaires déshonorants qui auraient pu, pour quelque temps, la tirer d'embarras.

Or elle devait soutenir son train de maison, continuer à recevoir à portes ouvertes pour ne point perdre l'espérance de trouver, dans le nombre des visiteurs, l'ami discret et distingué qu'elle attendait, qu'elle choisirait.

Moi je lui fis observer que mes trente mille francs avaient peu de chance de me revenir; car, lorsqu'elle les aurait mangés, il faudrait qu'elle en obtînt, d'un seul coup, au moins soixante mille pour m'en rendre la moitié.

Elle semblait désolée en m'écoutant. Et je ne savais qu'inventer quand une idée, une idée vraiment géniale, me traversa l'esprit.

Je venais d'acheter ce Christ de la Renaissance que je vous ai montré, une admirable pièce, la plus belle, dans ce style, que j'aie jamais vue.

"Ma chère amie, lui dis-je, je vais faire porter chez vous cet ivoire-là. Vous inventerez une histoire ingénieuse, touchante, poétique, ce que vous voudrez, pour expliquer votre désir de vous en défaire. C'est, bien entendu, un souvenir de famille hérité de votre père.

Moi, je vous enverrai des amateurs, et je vous en amènerai moi-même. Le reste vous regarde. Je vous ferai connaître leur situation par un mot, la veille. Ce Christ-là vaut cinquante mille francs; mais je le laisserais à trente mille. La différence sera pour vous."

Elle réfléchit quelques instants d'un air profond et répondit: "Oui, c'est peut-être une bonne idée. Je vous remercie beaucoup."

Le lendemain, j'avais fait porter mon Christ chez elle, et le soir même je lui envoyais le baron de Saint-Hospital.

Pendant trois mois je lui adressai des clients, tout ce que j'ai de mieux, de plus posé dans mes relations d'affaires. Mais je n'entendais plus parler d'elle.

Or, ayant reçu la visite d'un étranger qui parlait fort mal le français, je me décidai à le présenter moi-même chez la Samoris, pour voir.

Un valet de pied tout en noir nous reçut et nous fit entrer dans un joli salon, sombre, meublé avec goût, où nous attendîmes quelques minutes. Elle apparut, charmante, me tendit la main, nous fit asseoir; et quand je lui eus expliqué le motif de ma visite, elle sonna.

Le valet de pied reparut.

"Voyez, dit-elle, si Mlle Isabelle peut laisser entrer dans sa chapelle."

La jeune fille apporta elle-même la réponse. Elle avait quinze ans, un air modeste et bon, toute la fraîcheur de sa jeunesse.

Elle voulait nous guider elle-même dans sa chapelle.

C'était une sorte de boudoir pieux où brûlait une lampe d'argent devant le Christ, mon Christ, couché sur un lit de velours noir. La mise en scène était charmante et fort habile.

L'enfant fit le signe de la croix, puis nous dit: "Regardez, messieurs. Est-il beau?"

Je pris l'objet, l'examinai et je le déclarai remarquable. L'étranger aussi le considéra, mais il sembla beaucoup plus occupé par les deux femmes que par le Christ.

On sentait bon dans leur logis, on sentait l'encens, les fleurs et les parfums. On s'y trouvait bien. C'était là vraiment une demeure confortable qui invitait à rester.

Quand nous fûmes rentrés dans le salon, j'abordai, avec réserve et avec délicatesse, la question de prix. Mme Samoris demanda, en baissant les yeux, cinquante mille francs.

Puis elle ajouta: "Si vous désiriez le revoir, Monsieur, je ne sors guère avant trois heures; et on me trouve tous les jours."

Dans la rue, l'étranger me demanda des détails sur la baronne qu'il avait trouvée exquise. Mais je n'entendis plus parler de lui ni d'elle.

Trois mois encore se passèrent.

Un matin, voici quinze jours à peine, elle arriva chez moi à l'heure du déjeuner, et posant un portefeuille entre mes mains: "Mon cher, vous êtes un ange. Voici cinquante mille francs; c'est moi qui achète votre Christ, et je le paye vingt mille francs de plus que le prix convenu, à la condition que vous m'enverrez toujours... toujours des clients... car il est encore à vendre... mon Christ..."

...

Le voyage du Horla

J'avais reçu, dans la matinée du 8 juillet, le télégramme que voici: "Beau temps. Toujours mes prédictions. Frontières belges. Départ du matériel et du personnel à midi, au siège social. Commencement des manoeuvres à trois heures. Ainsi donc je vous attends à l'usine à partir de cinq heures. JOVIS."

A cinq heures précises, j'entrais à l'usine à gaz de La Villette. On dirait les ruines colossales d'une ville de cyclopes. D'énormes et sombres avenues s'ouvrent entre les lourds gazomètres alignés l'un derrière l'autre, pareils à des colonnes monstrueuses, tronquées, inégalement hautes et qui portaient sans doute, autrefois, quelque effrayant édifice de fer.

Dans la cour d'entrée, gît le ballon, une grande galette de toile jaune, aplatie à terre, sous un filet. On appelle cela la mise en épervier; et il l'air, en effet, d'un vaste poisson pris et mort.

Deux ou trois cents personnes le regardent, assises ou debout, ou bien examinent la nacelle, un joli panier carré, un panier à chair humaine qui porte sur son flanc, en lettres d'or, dans une plaque d'acajou: Le Horla.

On se précipite soudain, car le gaz pénètre enfin dans le ballon par un long tube de toile jaune qui rampe sur le sol, se gonfle, palpite comme un ver démesuré. Mais une autre pensée, une autre image frappent tous les yeux et tous les esprits. C'est ainsi que la nature elle-même nourrit les êtres jusqu'à leur naissance. La bête qui s'envolera tout à l'heure commence à se soulever, et les aides du capitaine Jovis, à mesure que Le Horla grossit, étendent et mettent en place le filet qui le couvre, de façon à ce que la pression soit bien régulière et également répartie sur tous les points.

Cette opération est fort délicate et fort importante; car la résistance de la toile de coton, si mince, dont est fait l'aérostat, est calculée en raison de l'étendue du contact de cette toile avec le filet aux mailles serrées qui portera la nacelle.

Le Horla, d'ailleurs, a été dessiné par M. Mallet, construit sous ses yeux et par lui. Tout a été fait dans les ateliers de M. Jovis, par le personnel actif de la société, et rien au dehors.

Ajoutons que tout est nouveau dans ce ballon, depuis le vernis jusqu'à la soupape, ces deux choses essentielles de l'aérostation. Il doit rendre la toile impénétrable au gaz, comme les flancs d'un navire sont impénétrables à l'eau. Les anciens vernis à base d'huile de lin avaient le double inconvénient de fermenter et de brûler la toile qui, en peu de temps, se déchirait comme du papier.

Les soupapes offraient ce danger de se refermer imparfaitement dès qu'elles avaient été ouvertes et qu'était brisé l'enduit, dit cataplasme, dont on les garnissait. La chute de M. Lhoste, en pleine mer et en pleine nuit, a prouvé, l'autre semaine, l'imperfection du vieux système.

On peut dire que les deux découvertes du capitaine Jovis, celle du vernis principalement, sont d'une valeur inestimable pour l'aérostation.

On en parle d'ailleurs dans la foule, et des hommes, qui semblent être des spécialistes, affirment avec autorité que nous serons retombés avant les fortifications. Beaucoup d'autres choses encore sont blâmées dans ce ballon d'un nouveau type que nous allons expérimenter avec tant de bonheur et de succès.

Il grossit toujours, lentement. On y découvre de petites déchirures faites pendant le transport; et on les bouche, selon l'usage, avec des morceaux de journal appliqués sur la toile en les mouillant. Ce procédé d'obstruction inquiète et émeut le public.

Pendant que le capitaine Jovis et son personnel s'occupent des derniers détails, les voyageurs vont dîner à la cantine de l'usine à gaz, selon la coutume établie.

Quand nous ressortons, l'aérostat se balance, énorme et transparent, prodigieux fruit d'or, poire fantastique que mûrissent encore, en la couvrant de feu, les derniers rayons du soleil.

Voici qu'on attache la nacelle, qu'on apporte les baromètres, la sirène que nous ferons gémir et mugir dans la nuit, les deux trompes aussi, et les provisions de bouche, les pardessus, tout le petit matériel que peut contenir, avec les hommes, ce panier volant.

Comme le vent pousse le ballon sur les gazomètres, on doit à plusieurs reprises l'en éloigner pour éviter un accident au départ.

Tout à coup le capitaine Jovis appelle les passagers.

Le lieutenant Mallet grimpe d'abord dans le filet aérien entre la nacelle et l'aérostat, d'où il surveillera, durant toute la nuit, la marche du Horla à travers le ciel, comme l'officier de quart, debout sur la passerelle, surveille la marche du navire.

M. Etienne Beer monte ensuite, puis M. Paul Bessand, puis M. Patrice Eyriès, et puis moi.

Mais l'aérostat est trop chargé pour la longue traversée que nous devons entreprendre, et M. Eyriès doit, non sans grand regret, quitter sa place.

M. Jovis, debout sur le bord de la nacelle, prie, en termes fort galants, les dames de s'écarter un peu, car il craint, en s'élevant, de jeter du sable sur leurs chapeaux; puis il commande: "Lâchez-tout!" et tranchant d'un coup de couteau les cordes qui suspendent autour de nous le lest accessoire qui nous retient à terre; il donne au Horla sa liberté.

En une seconde nous sommes partis. On ne sent rien; on flotte, on monte, on vole, on plane. Nos amis crient et applaudissent, nous ne les entendons presque plus; nous ne les voyons qu'à peine. Nous sommes déjà si loin! si haut! Quoi! nous venons de quitter ces gens là-bas? Est-ce possible? Sous nous maintenant, Paris s'étale, une plaque sombre, bleuâtre, hachée par les rues, et d'où s'élancent de place en place, des dômes, des tours, des flèches; puis, tout autour, la plaine, la terre que découpent les routes longues, minces et blanches au milieu des champs verts, d'un vert tendre ou foncé, et des bois presque noirs.

La Seine semble un gros serpent roulé, couché immobile, dont on n'aperçoit ni la tête ni la queue; elle vient de là-bas, elle s'en va là-bas, en traversant Paris, et la terre entière a l'air d'une immense cuvette de prés et de forêts qu'enferme à l'horizon une montagne basse, lointaine et circulaire.

Le soleil qu'on n'apercevait plus d'en bas reparaît pour nous, comme s'il se levait de nouveau, et notre ballon lui-même s'allume dans cette clarté; il doit paraître un astre à ceux qui nous regardent. M. Mallet, de seconde en seconde, jette dans le vide une feuille de papier à cigarettes et dit tranquillement: "Nous montons, nous montons toujours", tandis que le capitaine Jovis, rayonnant de joie, se frotte les mains en répétant: "Hein? ce vernis, hein! ce vernis."

On ne peut, en effet, apprécier les montées et les descentes qu'en jetant de temps en temps une feuille de papier à cigarettes. Si ce papier, qui demeure; en réalité, suspendu dans l'air, semble tomber comme une pierre, c'est que le ballon monte; s'il semble au contraire s'envoler au ciel, c'est que le ballon descend.

Les deux baromètres indiquent cinq cents mètres environ, et nous regardons, avec une admiration enthousiaste, cette terre que nous quittons; à laquelle nous ne tenons plus par rien et qui a l'air d'une carte de géographie peinte, d'un plan démesuré de province. Toutes ses rumeurs cependant nous arrivent distinctes, étrangement reconnaissables. On entend surtout le bruit des roues sur les routes, le claquement des fouets, le "hue" des charretiers, le roulement et le sifflement des trains, et les rires des gamins qui courent et jouent sur les

places. Chaque fois que nous passons sur un village, ce sont des clameurs enfantines qui dominant tout et montent dans le ciel avec le plus d'acuité.

Des hommes nous appellent; des locomotives sifflent; nous répondons avec la sirène qui pousse des gémissements plaintifs, affreux, maigres, vraie voix d'être fantastique errant autour du monde.

Des lumières s'allument de place en place, feux isolés dans les fermes, chapelets de gaz dans les villes. Nous allons vers le nord-ouest après avoir plané longtemps sur le petit lac d'Enghien. Une rivière apparaît: c'est l'Oise. Alors nous discutons pour savoir où nous sommes. Cette ville qui brille là-bas, est-ce Creil ou Pontoise? Si nous étions sur Pontoise, on verrait semble-t-il la jonction de la Seine et de l'Oise; et puis ce feu, cet énorme feu sur la gauche, n'est-ce pas le haut fourneau de Montataire?

Nous nous trouvons en vérité sur Creil. Le spectacle est surprenant; sur la terre, il fait nuit et nous sommes encore dans la lumière, à dix heures passées. Maintenant nous entendons les bruits légers des champs, le double cri des cailles surtout, puis les miaulements des chats et les hurlements des chiens. Certes, les chiens sentent le ballon, le voient et donnent l'alarme. On les entend, par toute la plaine, aboyer contre nous et gémir, comme ils gémissent à la lune. Les boeufs aussi semblent se réveiller dans les étables, car ils mugissent; toutes les bêtes effrayées s'émeuvent devant ce monstre aérien qui passe.

Et les odeurs du sol montent vers nous délicieuses, odeurs des foins, des fleurs, de la terre verte et mouillée, parfumant l'air, un air léger, si léger, si doux, si savoureux que jamais de ma vie je n'avais respiré avec tant de bonheur. Un bien-être profond, inconnu, m'envahit, bien-être du corps et de l'esprit, fait de nonchalance, de repos infini, d'oubli, d'indifférence à tout et de cette sensation nouvelle de traverser l'espace sans rien sentir de ce qui rend insupportable le mouvement, sans bruit, sans secousses et sans trépидations.

Tantôt nous montons et tantôt nous descendons. De minute en minute, le lieutenant Mallet, suspendu dans sa toile d'araignée, dit au capitaine Jovis: "Nous descendons, jetez une demi-poignée." Et le capitaine, qui cause et rit avec nous, un sac de lest entre ses genoux, prend dans ce sac un peu de sable et le jette par-dessus bord.

Rien n'est plus amusant, plus délicat et plus passionnant que la manoeuvre du ballon. C'est un énorme joujou, libre et docile, qui obéit avec une surprenante sensibilité, mais qui est aussi, et avant tout, l'esclave du vent, auquel nous ne commandons pas.

Une pincée de sable, la moitié d'un journal, quelques gouttes d'eau, les os du poulet qu'on vient de manger, jetés au dehors, le font monter brusquement.

Le fleuve ou le bois qu'on traverse, nous soufflant un air humide et froid, le fait descendre de deux cents mètres. Sur les blés mûrs il se maintient, et sur les villes il s'élève.

La terre dort maintenant, ou plutôt l'homme dort sur la terre, car les bêtes réveillées annoncent toujours notre approche. De temps en temps le roulement d'un train nous arrive ou le sifflet de la machine. Sur les lieux habités nous faisons mugir la sirène: et les paysans affolés dans leurs lits doivent se demander en tremblant si c'est l'ange du jugement dernier qui passe.

Mais une odeur de gaz, forte et continue, nous frappe: nous avons rencontré sans doute un courant chaud, et le ballon se gonfle, perdant son sang invisible par le tuyau d'échappement, qu'on nomme appendice et qui se referme de lui-même dès que cesse la dilatation.

Nous montons. La terre déjà ne nous renvoie plus l'écho de nos trompes; nous avons déjà passé six cents mètres. On n'y voit pas assez pour consulter les instruments, on sait



seulement que les feuilles de papier de riz tombent sous nous comme des papillons morts, que nous montons toujours, toujours. On ne distingue plus la terre; des brumes légères nous en séparent; et sur nos têtes, le peuple des étoiles scintille.

Mais une lueur naît devant nous, une lueur d'argent qui fait pâlir le ciel; et soudain, comme si elle s'élevait des profondeurs inconnues de l'horizon inférieur, la lune apparaît sur le bord d'un nuage. Elle semble venue d'en bas, tandis que nous la regardons de très haut, accoudés à notre nacelle comme des spectateurs sur un balcon. Elle se dégage luisante et ronde des nuées qui l'enveloppaient, et elle monte au ciel avec lenteur.

La terre n'est plus, la terre est noyée sous les vapeurs laiteuses qui ressemblent à une mer. Nous sommes donc seuls maintenant avec la lune, dans l'immensité, et la lune a l'air d'un ballon qui voyage en face de nous; et notre ballon qui reluit a l'air d'une lune plus grosse que l'autre, d'un monde errant au milieu du ciel, au milieu des astres, dans l'étendue infinie. Nous ne parlons plus, nous ne pensons plus, nous ne vivons plus; nous allons, délicieusement inertes, à travers l'espace. L'air qui nous porte a fait de nous des êtres qui lui ressemblent, des êtres muets, joyeux et fous, grisés par cette envolée prodigieuse, étrangement alertes, bien qu'immobiles. On ne sent plus la chair, on ne sent plus les os, on ne sent plus palpiter le cœur, on est devenu quelque chose d'inexprimable, des oiseaux qui n'ont pas même la peine de battre de l'aile.

Tout souvenir a disparu de nos âmes, tout souci a quitté nos pensées, nous n'avons plus de regrets, de projets, ni d'espérances. Nous regardons, nous sentons, nous jouissons éperdument de ce voyage fantastique; rien que la lune et nous dans le ciel! Nous sommes un monde vagabond, un monde en marche, comme nos soeurs les planètes; et ce petit monde en marche porte cinq hommes qui ont quitté la terre et l'ont déjà presque oubliée. On y voit maintenant comme en plein jour; nous nous regardons surpris de cette clarté, car nous n'avons à regarder que nous et quelques nuages d'argent qui flottent plus bas. Les baromètres indiquent douze cents mètres, puis treize, puis quatorze, puis quinze cents; et les feuilles de papier de riz tombent toujours autour de nous.

Le capitaine Jovis affirme que la lune souvent a fait ainsi s'emballer les aérostats et que le voyage en haut va continuer.

Nous sommes maintenant à deux mille mètres; nous montons encore à deux mille trois cent cinquante mètres, le ballon enfin s'arrête.

Et nous faisons mugir la sirène, surpris qu'on ne nous réponde point des étoiles.

A présent, nous descendons, très vite, sans nous en douter. M. Mallet crie sans cesse: "Jetez du lest, jetez du lest!" Et le lest qu'on précipite dans le vide, sable et pierres mêlés, nous revient dans la figure, comme s'il remontait, lancé d'en bas vers les astres, tant est rapide notre chute.

Voici la terre!

Où sommes-nous? Cette pointe en l'air a duré plus de deux heures. Il est minuit passé et nous traversons un grand pays sec, bien cultivé, plein de routes, très peuplé.

Voici une ville, une grande ville à droite, une autre à gauche plus loin. Mais, tout à coup, à la surface du sol, une lumière éclatante, féérique, s'allume et s'éteint, puis elle reparaît, s'efface de nouveau. Jovis, que grise l'espace, s'écrie: "Regardez, regardez ce phénomène de la lune dans l'eau. On ne peut rien voir de plus beau la nuit."

Rien, en effet, ne peut faire imaginer pareille chose, rien ne peut donner l'idée de l'éclat prodigieux de ces plaques de clarté qui ne sont pas du feu, qui ne semblent pas de reflets,

qui naissent brusquement ici ou là et s'éteignent tout aussitôt.

Sur les ruisseaux qui serpentent; ces foyers ardents apparaissent en même temps à chaque détour du cours d'eau; mais comme le ballon passe aussi vite que le vent, à peine a-t-on le temps de les voir.

Nous sommes maintenant assez près de la terre, et notre ami Beer s'écrie: "Regardez donc! qu'est-ce qui court là-bas dans ce champ? N'est-ce pas un chien?" Quelque chose court en effet sur le sol avec une prodigieuse vitesse, et ce quelque chose semble franchir les fossés, les routes, les arbres avec une telle facilité que nous ne comprenons pas. Le capitaine riait: "C'est l'ombre de notre ballon, dit-il. Elle va grossir à mesure que nous descendrons."

J'entendis distinctement un grand bruit de forges dans le lointain, et comme nous n'avons cessé, durant toute la nuit, de nous diriger sur l'étoile polaire, que j'ai souvent regardée et consultée du pont de mon petit yacht sur la Méditerranée, nous allons indubitablement vers la Belgique.

Notre sirène et nos deux trompes appellent sans discontinuer. Quelques cris nous répondent, cri de charretier qui s'arrête, cri de buveur attardé. Nous hurlons: "Où sommes-nous?" Mais le ballon va si vite que jamais l'homme effaré n'a le temps de nous répondre. L'ombre grossie du Horla, large comme une balle d'enfant, fuit devant nous, sur les champs, les routes, les blés et les bois. Elle passe, elle passe, nous précédant d'un demi-kilomètre; et j'écoute à présent, penché hors de la nacelle, le grand bruit du vent dans les arbres et sur les récoltes.

Je dis au capitaine Jovis: "Comme ça souffle!"

Il me répond: "Non, ce sont des chutes d'eau sans doute." J'insiste, sûr de mon oreille qui le connaît bien, le vent, pour l'avoir entendu si souvent siffler dans les cordages. Alors Jovis me pousse le coude; il a peur d'émouvoir ses passages joyeux et tranquilles, car il sait bien qu'un orage nous chasse. Un homme enfin nous a compris, il répond: "Nord."

Un autre nous jette le même mot.

Et soudain une ville considérable, d'après l'étendue de son gaz, se montre juste devant nous. C'est Lille, peut-être. Comme nous approchons d'elle, apparaît sous nous, tout à coup, une si surprenante lave de feu, que je me crois emporté sur un pays fabuleux où on fabrique des pierres précieuses pour les géants.

C'est une briqueterie, paraît-il. En voici d'autres, deux, trois. Les matières en fusion bouillonnent, scintillent, jettent des éclats bleus, rouges, jaunes, verts, des reflets de diamants monstrueux, de rubis, d'émeraudes, de turquoises, de saphirs, de topazes. Et près de là les grandes forges soufflent leur haleine ronflante, pareille à des rugissements de lion apocalyptique; les hautes cheminées jettent au vent leurs panaches de flammes, et l'on entend des bruits de métal qui roule, de métal qui sonne, de marteaux énormes qui retombent.

"Où sommes-nous?"

Une voix, voix de farceur ou d'affolé, nous répond:

"Dans un ballon.

- Où sommes-nous?

- Lille."

Nous ne nous étions point trompés. Déjà on ne voit plus la ville et voici Roubaix sur la droite, puis des champs bien cultivés, réguliers, de tons différents selon les cultures et qui semblent

tous jaunes, gris ou bruns dans la nuit. Mais des nuages s'amassent derrière nous, couvrent la lune, tandis qu'à l'Est le ciel s'éclaircit, devient d'un bleu clair avec des reflets rouges. C'est l'aube. Elle grandit vite, nous montrant maintenant tous les petits détails de la terre, les trains, les ruisseaux, les vaches, les chèvres. Et tout cela passe sous nous avec une prodigieuse vitesse; on n'a pas le temps de regarder, à peine le temps de voir que d'autres prés, d'autres champs, d'autres maisons ont déjà fui. Les coqs chantent, mais la voix des canards domine tout, on dirait que le monde en est peuplé, couvert, tant ils font de bruit.

Les paysans matineux agitent les bras, nous criant: "Laissez-vous tomber." Mais nous allons toujours, sans monter ni descendre, penchés au bord de la nacelle et regardant couler l'univers sous nos pieds.

Jovis signale une autre ville, très loin. Elle approche, dominée par des clochers antiques, et ravissante, vue ainsi d'en haut. On discute. Est-ce Courtrai? Est-ce Gand?

Déjà nous sommes tout près et nous voyons qu'elle est entourée d'eau, traversée en tous sens par des canaux. On dirait une Venise du Nord. Juste au moment où nous passons sur le beffroi, si près que notre guide-rope, longue corde traînant sous la nacelle, a failli le toucher, le carillon flamand se met à chanter trois heures. Ses sons légers et rapides, doux et clairs, semblent jaillir pour nous de ce mince toit de pierre frôlé dans notre course errante. C'est un bonjour charmant, un bonjour ami que nous jette la Flandre. Nous répondons avec la sirène dont l'horrible voix résonne par les rues.

C'était Bruges; mais à peine l'avions-nous perdue de vue, que mon voisin Paul Bessand me demande: "Ne voyez-vous rien sur la droite et devant vous? On dirait un fleuve."

Devant nous, en effet, s'étend au loin une ligne lumineuse, sous la clarté de l'aube. Oui, cela a l'air d'un fleuve, d'un immense fleuve, avec des îles dedans.

"Préparons la descente", dit le capitaine. Il fait rentrer dans la nacelle M. Mallet toujours perché dans son filet; puis on serre les baromètres et tous les objets durs qui pourraient nous blesser dans les secousses.

M. Bessand s'écrie: "Mais voilà des mâts de navires à gauche. Nous sommes à la mer."

Des brumes nous l'avaient cachée jusque-là. La mer était partout, à gauche et en face, tandis qu'à notre droite l'Escaut, joint à la Meuse, étendait jusqu'à la mer ses bouches plus vastes qu'un lac.

Il fallait descendre en une minute ou deux.

La corde de la soupape, religieusement enfermée dans un petit sac de toile blanche et placée bien en vue afin qu'elle ne soit touchée par personne, fut déroulée, et M. Mallet la tient en main, tandis que le capitaine Jovis cherche au loin une place favorable.

Derrière nous, le tonnerre gronde et aucun oiseau ne suivrait notre course folle.

"Tirez!" cria Jovis.

Nous passions sur un canal. La nacelle frémit deux fois et s'inclina. Le guide-rope a touché les grands arbres des deux rives.

Mais notre vitesse est telle que la longue corde qui traîne maintenant ne semble pas la ralentir, et nous arrivons, avec une rapidité de boulet, sur une grande ferme, dont les poules, les pigeons, les canards effarés s'envolent dans tous les sens, tandis que les veaux, les chats et les chiens fuient, éperdus, vers la maison.

Il nous reste juste un demi-sac de lest. Jovis le jette; et le Horla légèrement s'envole par-

dessus le toit.

"La soupape!" crie de nouveau le capitaine.

M. Mallet se suspend à la corde et nous descendons comme une flèche.

D'un coup de couteau, l'amarre qui retient l'ancre est coupée, nous la traînons derrière nous dans un grand champ de betteraves.

Voici des arbres.

"Attention! Cramponnez-vous! Gare aux têtes!"

Nous passons encore dessus; puis une forte secousse nous bouscule. L'ancre a mordu.

"Attention! Tenez-vous bien! Soulevez-vous à la force des poignets. Nous allons toucher."

La nacelle touche en effet. Et puis s'envole de nouveau. Elle retombe encore, rebondit et, enfin, se pose à terre, tandis que le ballon se débat follement, avec des efforts d'agonisant.

Des paysans accouraient, mais n'osaient point approcher. Ils furent longtemps à se décider avant de venir nous délivrer, car on ne peut mettre pied à terre sans que l'aérostat soit presque complètement dégonflé.

Puis, en même temps que les hommes effarés, dont quelques-uns sautaient d'étonnement avec des gestes de sauvages, toutes les vaches qui paissaient sur les dunes venaient à nous, entourant notre ballon d'un cercle étrange et comique de cornes, de gros yeux et de naseaux soufflants.

Avec l'aide des paysans belges, complaisants et hospitaliers, nous avons pu, en peu de temps, emballer tout notre matériel et le porter à la gare de Heyst où nous reprenions à huit heures vingt le train pour Paris.

La descente avait eu lieu à trois heures quinze minutes du matin, ne précédant que de quelques secondes la pluie torrentielle et les éclairs aveuglants de l'orage qui nous chassait devant lui.

Nous avons donc pu, grâce au capitaine Jovis, dont mon confrère Paul Ginisty m'avait depuis longtemps raconté la hardiesse, car ils sont tombés ensemble et volontairement en pleine mer, en face de Menton, nous avons donc pu, en une seule nuit, voir, du haut du ciel, le coucher du soleil, le lever de la lune et le retour du jour, et aller de Paris aux bouches de l'Escaut à travers les airs.

Comment on cause

Le Monsieur qui fait des visites, qui promène par les salons, de quatre à sept heures, son sourire et sa conversation, retrouve infailliblement, presque chaque jour, les mêmes visages sur les mêmes fauteuils et les mêmes propos dans les mêmes bouches.

Il est d'usage de s'aller voir, bien qu'on n'ait rien à se dire. Les femmes, dans leur salon, attendent d'autres femmes, et des hommes qui entrent, saluent, baisent les mains, prennent un siège, émettent ce qu'on croit être une idée, qu'ils ont émise déjà dans la maison précédente, et qu'ils émettront encore dans la maison suivante; puis ils se lèvent et vont recommencer ailleurs cette exhibition polie de leur figure et de leur niaiserie.

Les gens du monde appartiennent à une race particulière, remarquable surtout par une ignorance universelle et par une admirable facilité à parler de tout avec un air d'esprit.

De tout! on parle de tout dans le monde! Les hommes qui n'ont jamais lu que leur journal, appris que leur alphabet et retenu que le Gotha; les femmes, vaguement renseignées par les confidences pseudo-scientifiques des savants de salon, jugent, discutent, apprécient, résolvent, sans embarras, sans hésitation, sans scrupule les questions les plus hautes, les plus profondes, les plus inquiétantes, les plus mystérieuses.

Rien n'est plus drôle et plus amusant qu'une tournée de visites - une seule - tous les trois mois. Il y a toujours un sujet du moment que tout le monde sait par coeur, car on ne parle que de lui, en tous lieux. Deux opinions se sont formées, ou plutôt deux camps, car il est nécessaire qu'il y ait des avis différents. Chaque parti a ses arguments connus et réfutés d'avance; et la bataille s'engage dans chaque maison, de la même manière, à chaque renouvellement de visiteurs.

Les événements politiques, les pièces et les romans nouveaux, les découvertes scientifiques, les faits mondains de nature scandaleuse sont les aliments les plus ordinaires de la causerie contemporaine.

Ce qu'on entend dire sur les événements politiques et les aventures d'amour peut être entendu sans révolte, ces sujets étant à la portée des intelligences incultes et prétentieuses des mondains plus préoccupés de leurs corps que de leur esprit.

Mais ce qu'on entend exprimer sur toutes les autres questions devrait faire hurler d'indignation et trépigner de dégoût si la politesse n'imposait le devoir d'écouter avec un sourire et de répondre avec indifférence.

Les scandales Limouzin et consorts sont épuisés; la Souris semble condamnée; on n'est pas d'accord sur la Tosca; la Terre décidément est à l'index, et ne s'en porte pas plus mal, mais on continue encore à discuter sur Mensonges.

Les femmes ont d'abord poussé des clameurs, se sont fâchées, ont déploré la voie dans laquelle Bourget semble s'engager. Mais voilà que dans le monde des lettres qui tient à l'autre par quelques liens, on a déclaré, d'un seul cri et sans hésitation, que c'était là un fort beau livre, de sorte que toutes les belles dames assez maltraitées dans ce roman se sont peu à peu résignées et ont fini par admirer tout à fait, grâce à leur sincérité tournante.

Et puis il s'agit d'adultère, ce qui les passionne toujours.

Donc, on discutait dans un salon plusieurs points intéressants et non encore éclaircis. La mode étant aux indiscretions et à l'espionnage littéraire, je me permettrai, pour une fois, d'imiter ces indécicatesses, tout en couvrant les noms d'un voile, pour donner l'exemple aux autres.

Cinq heures, les lampes allumées, deux jeunes femmes (charmantes) causent autour d'une table à thé avec trois messieurs fort corrects. Ce sont Mmes A... et B..., - MM. C..., D..., E...

Voici ce qu'on disait:

Mme A... - Ce qu'il y a d'inadmissible, c'est le vieux serviteur qui fait le service rue du Mont-Thabor.

M. C... - Quel vieux serviteur?

Mme A... - Vous n'avez pas remarqué cela, vous? Et les hommes se prétendent observateurs! Sachez donc, mon cher, que l'appartement où le baron Desforges reçoit Mme Moraines est tenu par un domestique mâle. Or, jamais une femme ne consentirait à cela! Jamais, jamais. Songez donc à tous les détails... intimes... Non, c'est impossible.

M. D... - Il me semble pourtant qu'une bonne serait tout aussi gênante.

Mme B... - Oh! non, par exemple!

M. C... - Affaire d'habitude. Les femmes, paraît-il, sont accoutumées à faillir devant d'autres femmes. Ca ne les embarrasse pas... Tandis que...

Mme A... - Que vous êtes grossier! Vous n'entendez rien à ces choses-là. C'est tout simple, pourtant. N'est-ce pas, ma chère, que vous êtes de mon avis?

Mme B... - Oh! absolument.

M. C... - Cependant... permettez..., je me fieraient bien plus à la discrétion d'un homme qu'à celle d'une femme.

Mme A... - Il ne s'agit pas de discrétion..., mais de tact...

M. E... - Moi, ce qui m'étonne le plus, c'est que le mari ne se doute de rien.

M. C... - Mon cher, nous sommes ici trois hommes mariés qui ne nous doutons de rien non plus!

M. D... - Ah! Ah! Ah! Permettez. J'ai la prétention de n'être pas trompé.

M. C... - Je suis également convaincu que je ne le suis point; cependant j'ignore totalement ce que fait ma femme en ce moment, et il en est de même pour la vôtre et pour celle de E... Est-ce pas vrai?

M. E... - La mienne est chez sa couturière.

M. D... - La mienne chez son médecin.

M. C... - Vous le croyez! Qui vous le prouve? Elles vous l'ont dit, mais vous imaginez-vous qu'elles vous préviendront de leurs visites chez leurs amants? Quand vous demandez à l'heure du dîner: "Où avez-vous été aujourd'hui, ma chère?" que voulez-vous qu'elle réponde si elle a passé son après-midi à vous rendre... ridicule... Elle vous dira donc avec sérénité: "Je suis restée deux heures chez ma couturière... ou trois heures chez mon médecin. Il y avait un monde fou." Et elle vous cite des noms, donne des détails intéressants et précis, qui vous amusent, vous font rire. Elle est très gaie d'ailleurs, ce qui vous met en joie, et vous la trouvez plus charmante que jamais...

M. D... - Le paradoxe est drôle mais ne prouve rien.

M. C... - Prenez le cas de Mme Moraines et de Vincy qui est fréquent et admirablement exposé. Une femme voit un homme qui lui plaît, et, comme rien n'est plus compromettant que ce qui précède la chute, elle brusque les événements et se donne. Quel est le mari qui croira sa femme capable de se jeter, sans passion préliminaire, dans les bras d'un monsieur presque inconnu de lui?

M. E... - Oh! c'est un cas extrêmement rare. Nous connaissons parfaitement ceux qui tournent autour de nos femmes.

M. C... - Jamais, mon cher, et la preuve évidente, c'est que les maris à revolver sont pris pour des aveugles ou des complaisants, tant leur malheur est notoire, jusqu'au moment où ils égorgent les coupables.

Mme A..., souriant. - Oh! il n'y a plus beaucoup de maris briseurs de vitres.

M. E... - Mais si. Mais si. Moi, si j'étais trompé, je les tuerais l'un et l'autre sans hésiter.

Mme A... - On dit cela tant qu'on est sûr de la fidélité de sa femme, et puis, et puis... Tenez, j'en ai connu un qui, prévenu par une lettre anonyme, rentre chez lui juste au moment où...

Enfin, il entend du bruit, voit l'appartement en désordre, et décidé à exterminer le coupable s'élance, une bougie à la main, vers l'armoire au pied du lit. Elle était vide. Il la referme en criant: "Rien dans celle-ci", et passe à la suivante. Elle était vide aussi. Exaspéré, il repousse la porte avec violence en vociférant: "Rien dans celle-là." Il se précipite vers la troisième au coin de la cheminée, et il aperçoit dedans un capitaine de dragons, debout son sabre au poing. Alors il la referme plus vite encore et donne deux tours de clef en déclarant d'une voix apaisée: "Rien nulle part. Je m'étais trompé."

M. C..., riant. - C'est drôle, mais c'est une fable.

Mme A... - Non, mon cher. On est féroce en paroles tant qu'on se croit sûr qu'Elle est sage. On dit, et on pense, oui, on pense sincèrement qu'on tuera, sans hésiter. Mais au jour de la découverte, on demeure atterré... hésitant..., on pèse les conséquences... et on referme l'armoire en disant: "Rien nulle part, je m'étais trompé."

Mme B... - Avez-vous quelquefois songé à ce que deviennent les lettres d'amour?

M. C... - Oui, on les rend, après rupture.

Mme B... - Mais les autres?

M. C... - Quelles autres?

Mme B... - Une de mes amies est morte dernièrement, qui devait en avoir beaucoup... et... de mains différentes. Il est indubitable que le mari les a trouvées... et... il pleure sa femme plus que jamais sur le coeur de ses amis.

M. C... - Oh! après décès, on peut être indulgent.

Mme A... - Moi, je n'ai jamais trompé mon mari, et pourtant Dieu sait s'il est laid!

Mme B... - Alors... comment faites-vous, ma chère?

Mme A... - Mon Dieu! quand il m'embrasse, je ferme les yeux et je pense... à quelque autre.

Les épingles

Ah! mon cher, quelles rosses, les femmes!

- Pourquoi dis-tu ça?

- C'est qu'elles m'ont joué un tour abominable.

- A toi?

- Oui, à moi.

- Les femmes, ou une femme?

- Deux femmes.

- Deux femmes en même temps?

- Oui.

- Quel tour?"

Les deux jeunes gens étaient assis devant un grand café du boulevard et buvaient des liqueurs mélangées d'eau, ces apéritifs qui ont l'air d'infusions faites avec toutes les nuances d'une boîte d'aquarelles.

Ils avaient à peu près le même âge: vingt-cinq à trente ans. L'un était blond et l'autre brun. Ils

avaient la demi-élégance des coulissiers, des hommes qui vont à la Bourse et dans les salons, qui fréquentent partout, vivent partout, aiment partout. Le brun reprit:

"Je t'ai dit ma liaison, n'est-ce pas, avec cette petite bourgeoise rencontrée sur la plage de Dieppe?"

- Oui.

- Mon cher, tu sais ce que c'est. J'avais une maîtresse à Paris, une que j'aime infiniment, une vieille amie, une bonne amie, une habitude enfin, et j'y tiens.

- A ton habitude?"

- Oui, à mon habitude et à elle. Elle est mariée aussi avec un brave homme, que j'aime beaucoup également, un bon garçon très cordial, un vrai camarade! Enfin c'est une maison où j'avais logé ma vie.

- Eh bien?"

- Eh bien! ils ne peuvent pas quitter Paris, ceux-là, et je me suis trouvé veuf à Dieppe.

- Pourquoi allais-tu à Dieppe?"

- Pour changer d'air. On ne peut pas rester tout le temps sur le boulevard.

- Alors?"

- Alors j'ai rencontré sur la plage la petite dont je t'ai parlé

- La femme du chef de bureau?"

- Oui. Elle s'ennuyait beaucoup. Son mari, d'ailleurs, ne venait que tous les dimanches, et il est affreux. Je la comprends joliment. Donc nous avons ri et dansé ensemble.

- Et le reste?"

- Oui, plus tard. Enfin, nous nous sommes rencontrés, nous nous sommes plu, je lui ai dit, elle me l'a fait répéter pour mieux comprendre, et elle n'y a pas mis d'obstacle.

- L'aimais-tu?"

- Oui, un peu; elle est très gentille.

- Et l'autre?"

- L'autre était à Paris! Enfin, pendant six semaines, ça été très bien et nous sommes rentrés ici dans les meilleurs termes. Est-ce que tu sais rompre avec une femme, toi, quand cette femme n'a pas un tort à ton égard?"

- Oui, très bien.

- Comment fais-tu?"

- Je la lâche.

- Mais comment t'y prends-tu pour la lâcher?"

- Je ne vais plus chez elle.

- Mais si elle vient chez toi?"

- Je... n'y suis pas.

- Et si elle revient?"



- Je lui dis que je suis indisposé.
- Si elle te soigne?
- Je... lui fais une crasse.
- Si elle l'accepte?
- J'écris des lettres anonymes à son mari pour qu'il la surveille les jours où je l'attends.
- Ca c'est grave! Moi je n'ai pas de résistance. Je ne sais pas rompre. Je les collectionne. Il y en a que je ne vois plus qu'une fois par an, d'autres tous les dix mois, d'autres au moment du terme, d'autres les jours où elles ont envie de dîner au cabaret. Celles que j'ai espacées ne me gênent pas, mais j'ai souvent bien du mal avec les nouvelles pour les distancer un peu.
- Alors...
- Alors, mon cher, la petite ministre était tout feu, tout flamme, sans un tort, comme je te l'ai dit! Comme son mari passe tous ses jours au bureau, elle se mettait sur le pied d'arriver chez moi à l'improviste. Deux fois elle a failli rencontrer mon habitude.
- Diable!
- Oui. Donc, j'ai donné à chacune ses jours, des jours fixes pour éviter les confusions. Lundi et samedi à l'ancienne. Mardi, jeudi et dimanche à la nouvelle.
- Pourquoi cette préférence?
- Ah! mon cher, elle est plus jeune.
- Ca ne te faisait que deux jours de repos par semaine.
- Ca me suffit.
- Mes compliments!
- Or, figure-toi qu'il m'est arrivé l'histoire la plus ridicule du monde et la plus embêtante. Depuis quatre mois tout allait parfaitement; je dormais sur mes deux oreilles et j'étais vraiment très heureux quand soudain, lundi dernier, tout craque.

J'attendais mon habitude à l'heure dite, une heure un quart, en fumant un bon cigare.

Je rêvassais, très satisfait de moi, quand je m'aperçus que l'heure était passée. Je fus surpris car elle est très exacte. Mais je crus à un petit retard accidentel. Cependant une demi-heure se passe, puis une heure, une heure et demie et je compris qu'elle avait été retenue par une cause quelconque, une migraine peut-être ou un importun. C'est très ennuyeux ces choses-là, ces attentes... inutiles, très ennuyeux et très énervant. Enfin, j'en pris mon parti, puis je sortis et, ne sachant que faire, j'allai chez elle.

Je la trouvai en train de lire un roman.

- Eh bien? lui dis-je.

Elle répondit tranquillement:

- Mon cher, je n'ai pas pu, j'ai été empêchée.
- Par quoi?
- Par des... occupations.
- Mais... quelles occupations?

- Une visite très ennuyeuse.

Je pensai qu'elle ne voulait pas me dire la vraie raison, et, comme elle était très calme, je ne m'en inquiétai pas davantage. Je comptais rattraper le temps perdu, le lendemain, avec l'autre.

Le mardi donc, j'étais très... très ému et très amoureux en expectative, de la petite ministre, et même étonné qu'elle ne devançât pas l'heure convenue. Je regardais la pendule à tout moment suivant l'aiguille avec impatience.

Je la vis passer le quart, puis la demie, puis deux heures... Je ne tenais plus en place, traversant à grandes enjambées ma chambre, collant mon front à la fenêtre et mon oreille contre la porte pour écouter si elle ne montait pas l'escalier.

Voici deux heures et demie, puis trois heures! Je saisis mon chapeau et je cours chez elle. Elle lisait, mon cher, un roman!

- Eh bien? lui dis-je avec anxiété.

Elle répondit, aussi tranquillement que mon habitude:

- Mon cher, je n'ai pas pu, j'ai été empêchée.

- Par quoi?

- Par... des occupations.

- Mais... quelles occupations?

- Une visite ennuyeuse.

Certes, je supposai immédiatement qu'elles savaient tout; mais elle semblait pourtant si placide, si paisible que je finis par rejeter mon soupçon, par croire à une coïncidence bizarre, ne pouvant imaginer une pareille dissimulation de sa part. Et après une heure de causerie amicale, coupée d'ailleurs par vingt entrées de sa petite fille, je dus m'en aller fort embêté.

Et figure-toi que le lendemain...

- C'a été la même chose?

- Oui... et le lendemain encore. Et ça a duré ainsi trois semaines, sans une explication, sans que rien me révélât cette conduite bizarre dont cependant je soupçonnais le secret.

- Elles savaient tout?

- Parbleu. Mais comment? Ah! j'en ai eu du tourment avant de l'apprendre.

- Comment l'as-tu su enfin?

- Par lettres. Elle m'ont donné, le même jour, dans les mêmes termes, mon congé définitif.

- Et?

- Et voici... Tu sais, mon cher, que les femmes ont toujours sur elles une armée d'épingles. Les épingles à cheveux, je les connais, je m'en méfie, et j'y veille, mais les autres sont bien plus perfides, ces sacrées petites épingles à tête noire qui nous semblent toutes pareilles, à nous grosses bêtes que nous sommes, mais qu'elles distinguent, elles, comme nous distinguons un cheval d'un chien.

Or, il paraît qu'un jour ma petite ministre avait laissé une de ces machines révélatrices piquée dans ma tenture, près de ma glace.

Mon habitude, du premier coup, avait perçu sur l'étoffe ce petit point noir gros comme une

puce, et sans rien dire l'avait cueilli, puis avait laissé à la même place une de ses épingles à elle, noire aussi, mais d'un modèle différent.

Le lendemain, la ministère voulut reprendre son bien, et reconnut aussitôt la substitution; alors un soupçon lui vint, et elle en mit deux, en les croisant.

L'habitude répondit à ce signe télégraphique par trois boules noires, l'une sur l'autre.

Une fois ce commerce commencé, elles continuèrent à communiquer, sans se rien dire, seulement pour s'épier. Puis il paraît que l'habitude, plus hardie, enroula le long de la petite pointe d'acier un mince papier où elle avait écrit: "Poste restante, boulevard Malesherbes, C. D."

Alors, elles s'écrivirent. J'étais perdu. Tu comprends que ça n'a pas été tout seul entre elles. Elles y allaient avec précaution, avec mille ruses, avec toute la prudence qu'il faut en pareil cas. Mais l'habitude fit un coup d'audace et donna un rendez-vous à l'autre.

Ce qu'elles se sont dit, je l'ignore! Je sais seulement que j'ai fait les frais de leur entretien. Et voilà!

- C'est tout?

- Oui.

- Tu ne les vois plus?

- Pardon, je les vois encore comme ami; nous n'avons pas rompu tout à fait.

- Et elles, se sont-elles revues?

- Oui, mon cher, elles sont devenues intimes.

- Tiens, tiens. Et ça ne te donne pas une idée, ça?

- Non, quoi?

- Grand serin, l'idée de leur faire repiquer des épingles doubles?"

Le rendez-vous

Son chapeau sur la tête, son manteau sur le dos, un voile noir sur le nez, un autre dans sa poche dont elle doublerait le premier quand elle serait montée dans le fiacre coupable, elle battait du bout de son ombrelle la pointe de sa bottine, et demeurait assise dans sa chambre, ne pouvant se décider à sortir pour aller à ce rendez-vous.

Combien de fois, pourtant, depuis deux ans, elle s'était habillée ainsi, pendant les heures de Bourse de son mari, un agent de change très mondain, pour rejoindre dans son logis de garçon le beau vicomte de Martelet, son amant.

La pendule derrière son dos battait les secondes vivement; un livre à moitié lu bâillait sur le petit bureau de bois de rose, entre les fenêtres, et un fort parfum de violette, exhalé par deux petits bouquets baignant en deux mignons vases de Saxe sur la cheminée, se mêlait à une vague odeur de verveine soufflée sournoisement par la porte du cabinet de toilette demeurée entr'ouverte.

L'heure sonna - trois heures - et la mit debout. Elle se retourna pour regarder le cadran, puis sourit, songeant: "Il m'attend déjà. Il va s'énerver." Alors, elle sortit, prévint le valet de chambre qu'elle serait rentrée dans une heure au plus tard - un mensonge - descendit l'escalier et s'aventura dans la rue, à pied.

On était aux derniers jours de mai, à cette saison délicieuse où le printemps de la campagne semble faire le siège de Paris et le conquérir par-dessus les toits, envahir les maisons, à travers les murs, faire fleurir la ville, y répandre une gaieté sur la pierre des façades, l'asphalte des trottoirs et le pavé des chaussées, la baigner, la griser de sève comme un bois qui verdit.

Mme Haggan fit quelques pas à droite avec l'intention de suivre, comme toujours, la rue de Provence où elle hélait un fiacre, mais la douceur de l'air, cette émotion de l'été qui nous entre dans la gorge en certains jours, la pénétra si brusquement, que, changeant d'idée, elle prit la rue de la Chaussée-d'Antin, sans savoir pourquoi, obscurément attirée par le désir de voir des arbres dans le square de la Trinité. Elle pensait: "Bah! il m'attendra dix minutes de plus." Cette idée, de nouveau, la réjouissait, et, tout en marchant à petits pas, dans la foule, elle croyait le voir s'impatienter, regarder l'heure, ouvrir la fenêtre, écouter à la porte, s'asseoir quelques instants, se relever, et, n'osant pas fumer, car elle le lui avait défendu les jours de rendez-vous, jeter sur la boîte aux cigarettes des regards désespérés.

Elle allait doucement, distraire par tout ce qu'elle rencontrait, par les figures et les boutiques, ralentissant le pas de plus en plus et si peu désireuse d'arriver qu'elle cherchait, aux devantures, des prétextes pour s'arrêter.

Au bout de la rue, devant l'église, la verdure du petit square l'attira si fortement qu'elle traversa la place, entra dans le jardin, cette cage à enfants, et fit deux fois le tour de l'étroit gazon, au milieu des nounous enrubannées, épanouies, bariolées, fleuries. Puis elle prit une chaise, s'assit, et levant les yeux vers le cadran rond comme une lune dans le clocher, elle regarda marcher l'aiguille.

Juste à ce moment la demie sonna, et son cœur tressaillit d'aise en entendant tinter les cloches du carillon. Une demi-heure de gagnée, plus un quart d'heure pour atteindre la rue de Miromesnil, et quelques minutes encore de flânerie, - une heure! une heure volée au rendez-vous! Elle y resterait quarante minutes à peine, et ce serait fini encore une fois.

Dieu! comme ça l'ennuyait d'aller là-bas! Ainsi qu'un patient montant chez le dentiste, elle portait en son cœur le souvenir intolérable de tous les rendez-vous passés, un par semaine en moyenne depuis deux ans, et la pensée qu'un autre allait avoir lieu, tout à l'heure, la crispait d'angoisse de la tête aux pieds. Non pas que ce fût bien douloureux, douloureux comme une visite au dentiste, mais c'était si ennuyeux, si ennuyeux, si compliqué, si long, si pénible que tout, tout, même une opération, lui aurait paru préférable. Elle y allait pourtant, très lentement, à tout petits pas, en s'arrêtant, en s'asseyant, en flânant partout, mais elle y allait. Oh! elle aurait bien voulu manquer encore celui-là, mais elle avait fait poser ce pauvre vicomte, deux fois de suite le mois dernier, et elle n'osait point recommencer si tôt. Pourquoi y retournait-elle? Ah! pourquoi? Parce qu'elle en avait pris l'habitude, et qu'elle n'avait aucune raison à donner à ce malheureux Martelet, quand il voudrait connaître ce pourquoi! Pourquoi avait-elle commencé? Pourquoi? Elle ne le savait plus! L'avait-elle aimé? C'était possible! Pas bien fort, mais un peu, voilà si longtemps! Il était bien, recherché, élégant, galant, et représentait strictement, au premier coup d'oeil, l'amant parfait d'une femme du monde. La cour avait duré trois mois, - temps normal, lutte honorable, résistance suffisante - puis elle avait consenti, avec quelle émotion, quelle crispation, quelle peur horrible et charmante à ce premier rendez-vous, suivi de tant d'autres, dans ce petit entresol de garçon, rue de Miromesnil. Son cœur? Qu'éprouvait alors son petit cœur de femme séduite, vaincue, conquise, en passant pour la première fois la porte de cette maison de cauchemar? Vrai, elle ne le savait plus! Elle l'avait oublié! On se souvient d'un fait, d'une date, d'une chose, mais on ne se souvient guère, deux ans plus tard, d'une émotion qui s'est envolée très vite, parce qu'elle était très légère. Oh! par exemple, elle n'avait pas oublié les autres, ce chapelet de

rendez-vous, ce chemin de la croix de l'amour, aux stations si fatigantes, si monotones, si pareilles, que la nausée lui montait aux lèvres en prévision de ce que ce serait tout à l'heure.

Dieu! ces fiacres qu'il fallait appeler pour aller là, ils ne ressemblaient pas aux autres fiacres, dont on se sert pour les courses ordinaires! Certes, les cochers devinaient. Elle le sentait rien qu'à la façon dont ils la regardaient, et ces yeux des cochers de Paris sont terribles! Quand on songe qu'à tout moment, devant le tribunal, ils reconnaissent, au bout de plusieurs années, des criminels qu'ils ont conduits une seule fois, en pleine nuit, d'une rue quelconque à une gare, et qu'ils ont affaire à presque autant de voyageurs qu'il y a d'heures dans la journée, et que leur mémoire est assez sûre pour qu'ils affirment: "Voilà bien l'homme que j'ai chargé rue des Martyrs, et déposé gare de Lyon, à minuit quarante, le 10 juillet de l'an dernier!" n'y a-t-il pas de quoi frémir, lorsqu'on risque ce que risque une jeune femme allant à un rendez-vous, en confiant sa réputation au premier venu de ces cochers! Depuis deux ans elle en avait employé, pour ce voyage de la rue de Miromesnil, au moins cent à cent vingt, en comptant un par semaine. C'étaient autant de témoins qui pouvaient déposer contre elle dans un moment critique.

Aussitôt dans le fiacre, elle tirait de sa poche l'autre voile épais et noir comme un loup, et se l'appliquait sur les yeux. Cela cachait le visage, oui, mais le reste, la robe, le chapeau, l'ombrelle, ne pouvait-on pas les remarquer, les avoir vus déjà? Oh! dans cette rue de Miromesnil, quel supplice! Elle croyait reconnaître tous les passants, tous les domestiques, tout le monde. A peine la voiture arrêtée, elle sautait et passait en courant devant le concierge toujours debout sur le seuil de sa loge. En voilà un qui devait tout savoir, tout, - son adresse, - son nom, - la profession de son mari, - tout, - car ces concierges sont les plus subtils des policiers! Depuis deux ans elle voulait l'acheter, lui donner, lui jeter un jour ou l'autre, un billet de cent francs en passant devant lui. Pas une fois elle n'avait osé faire ce petit mouvement de lui lancer aux pieds ce bout de papier roulé! Elle avait peur - de quoi? - Elle ne savait pas! - D'être rappelée, s'il ne comprenait point? D'un scandale? d'un rassemblement dans l'escalier? d'une arrestation peut-être? Pour arriver à la porte du vicomte, il n'y avait guère qu'un demi-étage à monter, et il lui paraissait haut comme la tour Saint-Jacques! A peine engagée dans le vestibule, elle se sentait prise dans une trappe, et le moindre bruit, devant ou derrière elle, lui donnait une suffocation. Impossible de reculer, avec ce concierge et la rue qui lui fermaient la retraite; et si quelqu'un descendait juste à ce moment, elle n'osait pas sonner chez Martelet et passait devant la porte comme si elle allait ailleurs! Elle montait, montait, montait! Elle aurait monté quarante étages! Puis, quand tout semblait redevenu tranquille dans la cage de l'escalier, elle redescendait en courant avec l'angoisse dans l'âme de ne pas reconnaître l'entresol!

Il était là, attendant dans un costume galant en velours doublé de soie, très coquet, mais un peu ridicule, et depuis deux ans, il n'avait rien changé à sa manière de l'accueillir, mais rien, pas un geste!

Dès qu'il avait refermé la porte, il lui disait: "Laissez-moi baiser vos mains, ma chère, chère amie!" Puis il la suivait dans la chambre, où volets clos et lumières allumées, hiver comme été, par chic sans doute, il s'agenouillait devant elle en la regardant de bas en haut avec un air d'adoration. Le premier jour ça avait été très gentil, très réussi, ce mouvement-là! Maintenant elle croyait voir M. Delaunay jouant pour la cent vingtième fois le cinquième acte d'une pièce à succès. Il fallait changer ses effets.

Et puis après, oh! mon Dieu! après! c'était le plus dur! Non, il ne changeait pas ses effets, le pauvre garçon! Quel bon garçon, mais banal!...

Dieu que c'était difficile de se déshabiller sans femme de chambre! Pour une fois, passe

encore, mais toutes les semaines cela devenait odieux! Non, vrai, un homme ne devrait pas exiger d'une femme une pareille corvée! Mais s'il était difficile de se déshabiller, se rhabiller devenait presque impossible et énervant à crier, exaspérant à gifler le monsieur qui disait, tournant autour d'elle d'un air gauche: "Voulez-vous que je vous aide?" - L'aider! Ah oui! à quoi? De quoi était-il capable? Il suffisait de lui voir une épingle entre les doigts pour le savoir.

C'est à ce moment-là peut-être qu'elle avait commencé à le prendre en grippe. Quand il disait: "Voulez-vous que je vous aide!" elle l'aurait tué. Et puis était-il possible qu'une femme ne finît point par détester un homme qui, depuis deux ans, l'avait forcée plus de cent vingt fois à se rhabiller sans femme de chambre?

Certes, il n'y avait pas beaucoup d'hommes aussi maladroits que lui, aussi peu dégourdis, aussi monotones. Ce n'était pas le petit baron de Grimal qui aurait demandé de cet air niais: "Voulez-vous que je vous aide?" Il aurait aidé, lui, si vif, si drôle, si spirituel. Voilà! C'était un diplomate; il avait couru le monde, rôdé partout, déshabillé et rhabillé sans doute des femmes vêtues suivant toutes les modes de la terre, celui-là!...

L'horloge de l'église sonna les trois quarts. Elle se dressa, regarda le cadran, se mit à rire en murmurant: "Oh! doit-il être agité!" puis elle partit d'une marche plus vive, et sortit du square.

Elle n'avait point fait dix pas sur la place quand elle se trouva nez à nez avec un monsieur qui la salua profondément.

"Tiens, vous, baron?" dit-elle surprise. Elle venait justement de penser à lui.

"Oui, Madame."

Et il s'informa de sa santé, puis, après quelques vagues propos, il reprit:

"Vous savez que vous êtes la seule - vous permettez que je dise de mes amies, n'est-ce pas? - qui ne soit point encore venue visiter mes collections japonaises.

- Mais, mon cher baron, une femme ne peut aller ainsi chez un garçon?

- Comment! comment! en voilà une erreur quand il s'agit de visiter une collection rare!

- En tout cas, elle ne peut y aller seule.

- Et pourquoi pas? mais j'en ai reçu des multitudes de femmes seules, rien que pour ma galerie! J'en reçois tous les jours. Voulez-vous que je vous les nomme? - non - je ne le ferai point. Il faut être discret même pour ce qui n'est pas coupable. En principe, il n'est inconvenant d'entrer chez un homme sérieux, connu, dans une certaine situation, que lorsqu'on y va pour une cause inavouable!

- Au fond, c'est assez juste ce que vous dites là.

- Alors, vous venez voir ma collection.

- Quand?

- Mais tout de suite.

- Impossible, je suis pressée.

- Allons donc. Voilà une demi-heure que vous êtes assise dans le square.

- Vous m'espionniez?

- Je vous regardais.

- Vrai, je suis pressée.

- Je suis sûr que non. Avouez que vous n'êtes pas très pressée."

Mme Haggan se mit à rire, et avoua:

"Non... non... pas... très..."

Un fiacre passait à les toucher. Le petit baron cria "Cocher!" et la voiture s'arrêta. Puis, ouvrant la portière:

"Montez, Madame.

- Mais, baron, non, c'est impossible, je ne peux pas aujourd'hui.

- Madame, ce que vous faites est imprudent, montez! On commence à nous regarder, vous allez former un attroupement; on va croire que je vous enlève et nous arrêter tous les deux, montez, je vous en prie!"

Elle monta, effarée, abasourdie. Alors il s'assit auprès d'elle en disant au cocher: "Rue de Provence."

Mais soudain elle s'écria:

"Oh! mon Dieu, j'oubliais une dépêche très pressée, voulez-vous me conduire, d'abord, au premier bureau télégraphique?"

Le fiacre s'arrêta un peu plus loin, rue de Châteaudun, et elle dit au baron:

"Pouvez-vous me prendre une carte de cinquante centimes? J'ai promis à mon mari d'inviter Martelet à dîner pour demain, et j'ai oublié complètement."

Quand le baron fut revenu, sa carte bleue à la main, elle écrivit au crayon:

"Mon cher ami, je suis très souffrante; j'ai une névralgie atroce qui me tient au lit. Impossible de sortir. Venez dîner demain soir pour que je me fasse pardonner.

Jeanne."

Elle mouilla la colle, ferma soigneusement, mit l'adresse: "Vicomte de Martelet, 240, rue de Miromesnil", puis, rendant la carte au baron:

"Maintenant, voulez-vous avoir la complaisance de jeter ceci dans la boîte aux télégrammes."

L'épreuve

I

Un bon ménage, le ménage Bondel, bien qu'un peu guerroyant. On se querellait souvent, pour des causes futiles, puis on se réconciliait.

Ancien commerçant retiré des affaires après avoir amassé de quoi vivre selon ses goûts simples, Bondel avait loué à Saint-Germain un petit pavillon et s'était gîté là, avec sa femme.

C'était un homme calme, dont les idées, bien assises, se levaient difficilement. Il avait de l'instruction, lisait des journaux graves et appréciait cependant l'esprit gaulois. Doué de raison, de logique, de ce bon sens pratique qui est la qualité maîtresse de l'industriel bourgeois français, il pensait peu, mais sûrement, et ne se décidait aux résolutions qu'après des considérations que son instinct lui révélait infaillibles.

C'était un homme de taille moyenne, grisonnant, à la physionomie distinguée.

Sa femme, pleine de qualités sérieuses, avait aussi quelques défauts. D'un caractère

emporté, d'une franchise d'allures qui touchait à la violence, et d'un entêtement invincible, elle gardait contre les gens des rancunes inapaisables. Jolie autrefois, puis devenue trop grosse, trop rouge, elle passait encore, dans leur quartier, à Saint-Germain, pour une très belle femme, qui représentait la santé avec un air pas commode.

Leurs dissentiments, presque toujours, commençaient au déjeuner, au cours de quelque discussion sans importance, puis, jusqu'au soir, souvent jusqu'au lendemain, ils demeuraient fâchés. Leur vie si simple, si bornée, donnait de la gravité à leurs préoccupations les plus légères, et tout sujet de conversation devenait un sujet de dispute. Il n'en était pas ainsi jadis, lorsqu'ils avaient des affaires qui les occupaient, qui mariaient leurs soucis, serraient leurs coeurs, les enfermant et les retenant pris ensemble dans le filet de l'association et de l'intérêt commun.

Mais à Saint-Germain on voyait moins de monde. Il avait fallu refaire des connaissances, se créer, au milieu d'étrangers, une existence nouvelle toute vide d'occupations. Alors, la monotonie des heures pareilles les avait un peu aigris l'un et l'autre; et le bonheur tranquille, espéré, attendu avec l'aisance, n'apparaissait pas.

Ils venaient de se mettre à table, par un matin du mois de juin, quand Bondel demanda:

"Est-ce que tu connais les gens qui demeurent dans ce petit pavillon rouge au bout de la rue du Berceau?"

Mme Bondel devait être mal levée. Elle répondit:

"Oui et non, je les connais, mais je ne tiens pas à les connaître.

- Pourquoi donc? Ils ont l'air très gentils.

- Parce que...

- J'ai rencontré le mari ce matin sur la terrasse et nous avons fait deux tours ensemble."

Comprenant qu'il y avait du danger dans l'air, Bondel ajouta:

"C'est lui qui m'a abordé et parlé le premier."

La femme le regardait avec mécontentement. Elle reprit:

"Tu aurais aussi bien fait de l'éviter.

- Mais pourquoi donc?

- Parce qu'il y a des potins sur eux.

- Quels potins?

- Quels potins! Mon Dieu, des potins comme on en fait souvent."

M. Bondel eut le tort d'être un peu vif.

"Ma chère amie, tu sais que j'ai horreur des potins. Il me suffit qu'on en fasse pour me rendre les gens sympathiques. Quant à ces personnes, je les trouve fort bien, moi."

Elle demanda, rageuse:

"La femme aussi, peut-être?

- Mon Dieu oui, la femme aussi, quoique je l'aie à peine aperçue."

Et la discussion continua, s'envenimant lentement, acharnée sur le même sujet, par pénurie d'autres motifs.



Mme Bondel s'obstinait à ne pas dire quels potins couraient sur ces voisins, laissant entendre de vilaines choses sans préciser. Bondel haussait les épaules, ricanait, exaspérait sa femme. Elle finit par crier:

"Eh bien! ce monsieur est cornard, voilà!"

Le mari répondit sans s'émouvoir:

"Je ne vois pas en quoi cela atteint l'honorabilité d'un homme?"

Elle parut stupéfaite.

"Comment, tu ne vois pas?... tu ne vois pas?... elle est trop forte, en vérité... tu ne vois pas? Mais c'est un scandale public; il est taré à force d'être cornard!"

Il répondit:

"Ah! mais non! Un homme serait taré parce qu'on le trompe, taré parce qu'on le trahit, taré parce qu'on le vole?... Ah! mais non! Je te l'accorde pour la femme, mais pour lui..."

Elle devenait furieuse.

"Pour lui comme pour elle. Ils sont tarés, c'est une honte publique."

Bondel, très calme, demanda:

"D'abord, est-ce vrai? Qui peut affirmer une chose pareille tant qu'il n'y a pas flagrant délit?"

Mme Bondel s'agitait sur son siège.

"Comment? qui peut affirmer? mais tout le monde! tout le monde! ça se voit comme les yeux dans le visage, une chose pareille. Tout le monde le sait, tout le monde le dit. Il n'y a pas à douter. C'est notoire comme une grande fête."

Il ricanait.

"On a cru longtemps aussi que le soleil tournait autour de la terre et mille autres choses non moins notoires, qui étaient fausses. Cet homme adore sa femme; il en parle avec tendresse, avec vénération. Ca n'est pas vrai."

Elle balbutia, trépignant:

"Avec ça qu'il le sait, cet imbécile, ce crétin, ce taré!"

Bondel ne se fâchait pas; il raisonnait:

"Pardon. Ce monsieur n'est pas bête. Il m'a paru au contraire fort intelligent et très fin; et tu ne me feras pas croire qu'un homme d'esprit ne s'aperçoive pas d'une chose pareille dans sa maison, quand les voisins, qui n'y sont pas, dans sa maison, n'ignorent aucun détail de cet adultère, car ils n'ignorent aucun détail, assurément."

Mme Bondel eut un accès de gaieté rageuse qui irrita les nerfs de son mari.

"Ah! ah! ah! tous les mêmes, tous, tous! Avec ça qu'il y en a un seul au monde qui découvre cela, à moins qu'on ne lui mette le nez dessus."

La discussion déviait. Elle partit à fond de train sur l'aveuglement des époux trompés dont il doutait et qu'elle affirmait avec des airs de mépris si personnels qu'il finit par se fâcher.

Alors, ce fut une querelle pleine d'emportement, où elle prit le parti des femmes, où il prit la défense des hommes.

Il eut la fatuité de déclarer:

"Eh bien moi, je te jure que si j'avais été trompé, je m'en serais aperçu, et tout de suite encore. Et je t'aurais fait passer ce goût-là, d'une telle façon, qu'il aurait fallu plus d'un médecin pour te remettre sur pied."

Elle fut soulevée de colère et lui cria dans la figure:

"Toi? toi! Mais tu es aussi bête que les autres, entends-tu!"

Il affirma de nouveau:

"Je te jure bien que non."

Elle lâcha un rire d'une telle impertinence qu'il sentit un battement de coeur et un frisson sur sa peau.

Pour la troisième fois il dit:

"Moi, je l'aurais vu."

Elle se leva, riant toujours de la même façon.

"Non, c'est trop", fit-elle.

Et elle sortit en tapant la porte.

Il

Bondel resta seul, très mal à l'aise. Ce rire insolent, provocateur, l'avait touché comme un de ces aiguillons de mouche venimeuse dont on ne sent pas la première atteinte, mais dont la brûlure s'éveille bientôt et devient intolérable.

Il sortit, marcha, rêvassa. La solitude de sa vie nouvelle le poussait à penser tristement, à voir sombre. Le voisin qu'il avait rencontré le matin se trouva tout à coup devant lui. Ils se serrèrent la main et se mirent à causer. Après avoir touché divers sujets, ils en vinrent à parler de leurs femmes. L'un et l'autre semblaient avoir quelque chose à confier, quelque chose d'inexprimable, de vague, de pénible sur la nature même de cet être associé à leur vie: une femme.

Le voisin disait:

"Vrai, on croirait qu'elles ont parfois contre leur mari une sorte d'hostilité particulière, par cela seul qu'il est leur mari. Moi, j'aime ma femme. Je l'aime beaucoup, je l'apprécie et je la respecte; eh bien! elle a quelquefois l'air de montrer plus de confiance et d'abandon à nos amis qu'à moi-même."

Bondel aussitôt pensa: "Ca y est, ma femme avait raison."

Lorsqu'il eut quitté cet homme, il se remit à songer. Il sentait en son âme un mélange confus de pensées contradictoires, une sorte de bouillonnement douloureux, et il gardait dans l'oreille le rire impertinent, ce rire exaspéré qui semblait dire: "Mais il en est de toi comme des autres, imbécile!" Certes, c'était là une bravade, une de ces impudentes bravades de femmes qui osent tout, qui risquent tout pour blesser, pour humilier l'homme contre lequel elles sont irritées.

Donc ce pauvre monsieur devait être aussi un mari trompé, comme tant d'autres. Il avait dit, avec tristesse: "Elle a quelquefois l'air de montrer plus de confiance et d'abandon à nos amis qu'à moi-même." Voilà donc comment un mari, - cet aveugle sentimental que la loi nomme un mari, - formulait ses observations sur les attentions particulières de sa femme pour un

autre homme. C'était tout. Il n'avait rien vu de plus. Il était pareil aux autres... Aux autres!

Puis, comme sa propre femme, à lui, Bondel, avait ri d'une façon bizarre: "Toi aussi,... toi aussi..." Comme elles sont folles et imprudentes ces créatures qui peuvent faire entrer de pareils soupçons dans le coeur pour le seul plaisir de braver!

Il remontait leur vie commune, cherchant dans leurs relations anciennes si elle avait jamais paru montrer à quelqu'un plus de confiance et d'abandon qu'à lui-même. Il n'avait jamais suspecté personne, tant il était tranquille, sûr d'elle, confiant.

Mais oui, elle avait eu un ami, un ami intime, qui pendant près d'un an, vint dîner chez eux trois fois par semaine, Tancret, ce bon Tancret, ce brave Tancret, que lui, Bondel, aima comme un frère et qu'il continuait à voir en cachette depuis que sa femme s'était fâchée, il ne savait pourquoi, avec cet aimable garçon.

Il s'arrêta, pour réfléchir, regardant le passé avec des yeux inquiets. Puis une révolte surgit en lui contre lui-même, contre cette honteuse insinuation du moi défiant, du moi jaloux, du moi méchant que nous portons tous. Il se blâma, il s'accusa, il s'injuria, tout en se rappelant les visites, les allures de cet ami que sa femme appréciait tant et qu'elle expulsa sans raison sérieuse. Mais soudain d'autres souvenirs lui vinrent, des ruptures pareilles dues au caractère vindicatif de Mme Bondel qui ne pardonnait jamais un froissement. Il rit alors franchement de lui-même, du commencement d'angoisse qui l'avait étreint; et se souvenant des mines haineuses de son épouse quand il lui disait, le soir; en rentrant: "J'ai rencontré ce bon Tancret, il m'a demandé de tes nouvelles", il se rassura complètement.

Elle répondait toujours: "Quand tu verras ce monsieur, tu peux lui dire que je le dispense de s'occuper de moi." Oh! de quel air irrité, de quel air féroce elle prononçait ces paroles. Comme on sentait bien qu'elle ne pardonnait pas, qu'elle ne pardonnerait point... Et il avait pu soupçonner? même une seconde?... Dieu, quelle bêtise!

Pourtant, pourquoi s'était-elle fâchée ainsi? Elle n'avait jamais raconté le motif précis de cette brouille et la raison de son ressentiment. Elle lui en voulait bien fort! bien fort! Est-ce que?... Mais non... mais non... Et Bondel se déclara qu'il s'avalisait lui-même en songeant à des choses pareilles.

Oui, il s'avalisait sans aucun doute, mais il ne pouvait s'empêcher de songer à cela et il se demanda avec terreur si cette idée entrée en lui n'allait pas y demeurer, s'il n'avait pas là, dans le coeur, la larve d'un long tourment. Il se connaissait; il était homme à ruminer son doute, comme il ruminait autrefois ses opérations commerciales, pendant les jours et les nuits, en pesant le pour et le contre, interminablement.

Déjà il devenait agité, il marchait plus vite et perdait son calme. On ne peut rien contre l'idée. Elle est imprenable, impossible à chasser, impossible à tuer.

Et soudain un projet naquit en lui, hardi, si hardi qu'il douta d'abord s'il l'exécuterait.

Chaque fois qu'il rencontrait Tancret, celui-ci demandait des nouvelles de Mme Bondel; et Bondel répondait: "Elle est toujours un peu fâchée." Rien de plus. - Dieu... avait-il été assez mari lui-même!... peut-être!...

Donc il allait prendre le train pour Paris, se rendre chez Tancret et le ramener avec lui, ce soir-là même, en lui affirmant que la rancune inconnue de sa femme était passée. Oui, mais quelle tête ferait Mme Bondel!... quelle scène!... quelle fureur!... quel scandale!... Tant pis, tant pis... ce serait la vengeance du rire, et, en les voyant soudain en face l'un de l'autre, sans qu'elle fût prévenue, il saurait bien saisir sur les figures l'émotion de la vérité.

Il se rendit aussitôt à la gare, prit son billet, monta dans un wagon et lorsqu'il se sentit emporté par le train qui descendait la rampe du Pecq, il eut un peu peur, une sorte de vertige devant ce qu'il allait oser. Pour ne pas fléchir, reculer, revenir seul, il s'efforça de n'y plus penser, de se distraire sur d'autres idées, de faire ce qu'il avait décidé avec une résolution aveugle, et il se mit à chanter des airs d'opérette et de café-concert jusqu'à Paris afin d'étourdir sa pensée.

Des envies de s'arrêter le saisirent aussitôt qu'il eut devant lui les trottoirs qui allaient le conduire à la rue de Tancret. Il flâna devant quelques boutiques, remarqua les prix de certains objets, s'intéressa à des articles nouveaux, eut envie de boire un bock, ce qui n'était guère dans ses habitudes, et en approchant du logis de son ami, désira fort ne point le rencontrer.

Mais Tancret était chez lui, seul, lisant. Il fut surpris, se leva, s'écria:

"Ah! Bondel! Quelle chance!"

Et Bondel, embarrassé, répondit:

"Oui, mon cher, je suis venu faire quelques courses à Paris et je suis monté pour vous serrer la main.

- Ca c'est gentil, gentil! D'autant plus que vous aviez un peu perdu l'habitude d'entrer chez moi.

- Que voulez-vous? on subit malgré soi des influences, et comme ma femme avait l'air de vous en vouloir!

- Bigre... avait l'air... elle a fait mieux que cela, puisqu'elle m'a mis à la porte.

- Mais à propos de quoi? Je ne l'ai jamais su, moi.

- Oh! à propos de rien... d'une bêtise... d'une discussion où je n'étais pas de son avis.

- Mais à quel sujet cette discussion?

- Sur une dame que vous connaissez peut-être de nom; Mme Boutin, une de mes amies.

- Ah! vraiment... Eh bien! je crois qu'elle ne vous en veut plus, ma femme, car elle m'a parlé de vous, ce matin, en termes fort amicaux."

Tancret eut un tressaillement, et parut tellement stupéfait que pendant quelques instants il ne trouva rien à dire. Puis il reprit:

"Elle vous a parlé de moi... en termes amicaux..."

- Mais oui.

- Vous en êtes sûr?

- Parbleu?... je ne rêve pas.

- Et puis?...

- Et puis... comme je venais à Paris, j'ai cru vous faire plaisir en vous le disant.

- Mais oui... Mais oui..."

Bondel parut hésiter, puis, après un petit silence:

"J'avais même une idée... originale.

- Laquelle?

- Vous ramener avec moi pour dîner à la maison."

A cette proposition, Tancret, d'un naturel prudent, parut inquiet.

"Oh! vous croyez... est-ce possible... ne nous exposons-nous pas à... à... des histoires..."

- Mais non... mais non.

- C'est que... vous savez... elle a de la rancune, Mme Bondel.

- Oui, mais je vous assure qu'elle ne vous en veut plus. Je suis même convaincu que cela lui fera grand plaisir de vous voir comme ça, à l'improviste.

- Vrai?

- Oh! vrai.

- Eh bien! allons, mon cher. Moi, je suis enchanté. Voyez-vous, cette brouille-là me faisait beaucoup de peine."

Et ils se mirent en route vers la gare Saint-Lazare en se tenant par le bras.

Le trajet fut silencieux. Tous deux semblaient perdus en des songeries profondes. Assis l'un en face de l'autre, dans le wagon, ils se regardaient sans parler, constatant l'un et l'autre qu'ils étaient pâles.

Puis ils descendirent du train et se reprirent le bras, comme pour s'unir contre un danger. Après quelques minutes de marche ils s'arrêtèrent, un peu haletants tous les deux, devant la maison des Bondel.

Bondel fit entrer son ami, le suivit dans le salon, appela sa bonne et lui dit: "Madame est ici?"

- Oui, Monsieur.

- Priez-la de descendre tout de suite, s'il vous plaît.

- Oui, Monsieur."

Et ils attendirent, tombés sur deux fauteuils, émus à présent de la même envie de s'en aller au plus vite, avant que n'apparût sur le seuil la grande personne redoutée.

Un pas connu, un pas puissant descendit les marches de l'escalier. Une main toucha la serrure, et les yeux des deux hommes virent tourner la poignée de cuivre. Puis la porte s'ouvrit toute grande et Mme Bondel s'arrêta, voulant voir avant d'entrer.

Donc elle regarda, rougit, frémit, recula d'un demi-pas, puis demeura immobile, le sang aux joues et les mains posées sur les deux murs de l'entrée.

Tancret, pâle à présent comme s'il allait défaillir, s'était levé, laissant tomber son chapeau, qui roula sur le parquet. Il balbutiait:

"Mon Dieu... Madame... c'est moi... j'ai cru... j'ai osé... Cela me faisait tant de peine..."

Comme elle ne répondait pas, il reprit:

"Me pardonnez-vous... enfin?"

Alors, brusquement, emportée par une impulsion, elle marcha vers lui les deux mains tendues; et quand il eut pris, serré et gardé ces deux mains, elle dit, avec une petite voix émue, brisée, défaillante, que son mari ne lui connaissait point:

"Ah! mon cher ami... Ça me fait bien plaisir!"

Et Bondel, qui les contemplait, se sentit glacé de la tête aux pieds, comme si on l'eût trempé

dans un bain froid.

Mouche

Souvenir d'un Canotier

Il nous dit:

En ai-je vu, de drôles de choses et de drôles de filles aux jours passés où je canotais. Que de fois j'ai eu envie d'écrire un petit livre, titré "Sur la Seine", pour raconter cette vie de force et d'insouciance, de gaieté et de pauvreté, de fête robuste et tapageuse que j'ai menée de vingt à trente ans.

J'étais un employé sans le sou: maintenant, je suis un homme arrivé qui peut jeter des grosses sommes pour un caprice d'une seconde. J'avais au coeur mille désirs modestes et irréalisables qui me doraiement l'existence de toutes les attentes imaginaires. Aujourd'hui, je ne sais pas vraiment quelle fantaisie me pourrait faire lever du fauteuil où je somnole. Comme c'était simple, et bon, et difficile de vivre ainsi, entre le bureau à Paris et la rivière à Argenteuil. Ma grande, ma seule, mon absorbante passion, pendant dix ans, ce fut la Seine. Ah! la belle, calme, variée et puante rivière pleine de mirage et d'immondices. Je l'ai tant aimée, je crois, parce qu'elle m'a donné, me semble-t-il, le sens de la vie. Ah! les promenades le long des berges fleuries, mes amies les grenouilles qui rêvaient, le ventre au frais, sur une feuille de nénuphar, et les lis d'eau coquets et frêles, au milieu des grandes herbes fines qui m'ouvraient soudain, derrière un saule, un feuillet d'album japonais quand le martin-pêcheur fuyait devant moi comme une flamme bleue! Ai-je aimé tout cela, d'un amour instinctif des yeux qui se répandait dans tout mon corps en une joie naturelle et profonde.

Comme d'autres ont des souvenirs de nuits tendres, j'ai des souvenirs de levers de soleil dans les brumes matinales, flottantes, errantes vapeurs, blanches comme des mortes avant l'aurore, puis, au premier rayon glissant sur les prairies, illuminées de rose à ravir le coeur; et j'ai des souvenirs de lune argentant l'eau frémissante et courante, d'une lueur qui faisait fleurir tous les rêves.

Et tout cela, symbole de l'éternelle illusion, naissait pour moi sur de l'eau croupie qui charriait vers la mer toutes les ordures de Paris.

Puis quelle vie gaie avec les camarades. Nous étions cinq, une bande, aujourd'hui des hommes graves; et comme nous étions tous pauvres, nous avons fondé, dans une affreuse gargote d'Argenteuil, une colonie inexprimable qui ne possédait qu'une chambre-dortoir où j'ai passé les plus folles soirées, certes, de mon existence. Nous n'avions souci de rien que de nous amuser et de ramer, car l'aviron pour nous, sauf pour un, était un culte. Je me rappelle de si singulières aventures, de si invraisemblables farces, inventées par ces cinq chenapans, que personne aujourd'hui ne les pourrait croire. On ne vit plus ainsi, même sur la Seine, car la fantaisie enragée qui nous tenait en haleine est morte dans les âmes actuelles.

A nous cinq, nous possédions un seul bateau, acheté à grand peine et sur lequel nous avons ri comme nous ne rions plus jamais. C'était une large yole un peu lourde, mais solide, spacieuse et confortable. Je ne vous ferai point le portrait de mes camarades. Il y en avait un petit, très malin, surnommé Petit Bleu; un grand, à l'air sauvage, avec des yeux gris et des cheveux noirs, surnommé Tomahawk; un autre, spirituel et paresseux, surnommé La Tôte, le seul qui ne touchât jamais une rame sous prétexte qu'il ferait chavirer le bateau; un mince, élégant, très soigné, surnommé "N'a-qu'un-Oeil" en souvenir d'un roman alors récent de Cladel, et parce qu'il portait un monocle; enfin moi qu'on avait baptisé Joseph Prunier. Nous vivions en parfaite intelligence avec le seul regret de n'avoir pas une barreuse. Une femme,

c'est indispensable dans un canot. Indispensable parce que ça tient l'esprit et le coeur en éveil, parce que ça anime, ça amuse, ça distrait, ça pimente et ça fait décor avec une ombrelle rouge glissant sur les berges vertes. Mais il ne nous fallait pas une barreuse ordinaire, à nous cinq qui ne ressemblions guère à tout le monde. Il nous fallait quelque chose d'imprévu, de drôle, de prêt à tout, de presque introuvable, enfin. Nous en avons essayé beaucoup sans succès, des filles de barre, pas des barreuses, canotières imbéciles qui préféreraient toujours le petit vin qui grise, à l'eau qui coule et qui porte les yoles. On les gardait un dimanche, puis on les congédiait avec dégoût.

Or, voilà qu'un samedi soir "N'a-qu'un-Oeil" nous amena une petite créature fluette, vive, sautillante, blagueuse et pleine de drôlerie, de cette drôlerie qui tient lieu d'esprit aux titis mâles et femelles éclos sur le pavé de Paris. Elle était gentille, pas jolie, une ébauche de femme où il y avait de tout, une de ces silhouettes que les dessinateurs crayonnent en trois traits sur une nappe de café après dîner entre un verre d'eau-de-vie et une cigarette. La nature en fait quelquefois comme ça.

Le premier soir, elle nous étonna, nous amusa, et nous laissa sans opinion tant elle était inattendue. Tombée dans ce nid d'hommes prêts à toutes les folies, elle fut bien vite maîtresse de la situation, et dès le lendemain elle nous avait conquis.

Elle était d'ailleurs tout à fait toquée, née avec un verre d'absinthe dans le ventre, que sa mère avait dû boire au moment d'accoucher, et elle ne s'était jamais dégrisée depuis, car sa nourrice, disait-elle, se refaisait le sang à coups de tafia; et elle-même n'appelait jamais autrement que "ma sainte famille" toutes les bouteilles alignées derrière le comptoir des marchands de vin.

Je ne sais lequel de nous la baptisa "Mouche" ni pourquoi ce nom lui fut donné, mais il lui allait bien, et lui resta. Et notre yole, qui s'appelait Feuille-à-l'Envers fit flotter chaque semaine sur la Seine, entre Asnières et Maisons-Laffitte, cinq gars, joyeux et robustes, gouvernés, sous un parasol de papier peint, par une vive et écervelée personne qui nous traitait comme des esclaves chargés de la promener sur l'eau, et que nous aimions beaucoup.

Nous l'aimions tous beaucoup, pour mille raisons d'abord, pour une seule ensuite. Elle était, à l'arrière de notre embarcation, une espèce de petit moulin à paroles, jacassant au vent qui filait sur l'eau. Elle bavardait sans fin avec le léger bruit continu de ces mécaniques ailées qui tournent dans la brise; et elle disait étourdiment les choses les plus inattendues, les plus cocasses, les plus stupéfiantes. Il y avait dans cet esprit, dont toutes les parties semblaient disparates à la façon de loques de toute nature et de toute couleur, non pas cousues ensemble mais seulement faufilees, de la fantaisie comme dans un conte de fées, de la gauloiserie, de l'impudeur, de l'impudence, de l'imprévu, du comique, et de l'air, de l'air et du paysage comme dans un voyage en ballon.

On lui posait des questions pour provoquer des réponses trouvées on ne sait où. Celle dont on la harcelait le plus souvent était celle-ci:

"Pourquoi t'appelle-t-on Mouche?"

Elle découvrait des raisons tellement invraisemblables que nous cessions de nager pour en rire.

Elle nous plaisait aussi, comme femme; et La Tôque, qui ne ramait jamais et qui demeurait tout le long des jours assis à côté d'elle au fauteuil de barre, répondit une fois à la demande ordinaire: "Pourquoi t'appelle-t-on Mouche?"

- Parce que c'est une petite cantharide."

Oui, une petite cantharide bourdonnante et enfiévrante, non pas la classique cantharide empoisonneuse, brillante et mantelée, mais une petite cantharide aux ailes rousses qui commençait à troubler étrangement l'équipage entier de la Feuille-à-l'Envers.

Que de plaisanteries stupides, encore, sur cette feuille où s'était arrêtée cette Mouche.

"N'a-qu'un-Oeil", depuis l'arrivée de "Mouche" dans le bateau, avait pris au milieu de nous un rôle prépondérant, supérieur, le rôle d'un monsieur qui a une femme à côté de quatre autres qui n'en ont pas. Il abusait de ce privilège au point de nous exaspérer parfois en embrassant Mouche devant nous, en l'asseyant sur ses genoux à la fin des repas et par beaucoup d'autres prérogatives humiliantes autant qu'irritantes.

On les avait isolés dans le dortoir par un rideau.

Mais je m'aperçus bientôt que mes compagnons et moi devions faire au fond de nos cerveaux de solitaires le même raisonnement: "Pourquoi, en vertu de quelle loi d'exception, de quel principe inacceptable, Mouche, qui ne paraissait gênée par aucun préjugé, serait-elle fidèle à son amant, alors que les femmes du meilleur monde ne le sont pas à leurs maris?"

Notre réflexion était juste. Nous en fûmes bientôt convaincus. Nous aurions dû seulement la faire plus tôt pour n'avoir pas à regretter le temps perdu. Mouche trompa "N'a-qu'un-Oeil" avec tous les autres matelots de la Feuille-à-l'Envers.

Elle le trompa sans difficulté, sans résistance, à la prière de chacun de nous.

Mon Dieu, les gens pudiques vont s'indigner beaucoup! Pourquoi? Quelle est la courtisane en vogue qui n'a pas une douzaine d'amants, et quel est celui de ces amants assez bête pour l'ignorer? La mode n'est-elle pas d'avoir un soir chez une femme célèbre et cotée, comme on a un soir à l'Opéra, aux Français ou à l'Odéon, depuis qu'on y joue les demi-classiques? On se met à dix pour entretenir une cocotte qui fait de son temps une distribution difficile, comme on se met à dix pour posséder un cheval de course que monte seulement un jockey, véritable image de l'amant de coeur.

On laissait par délicatesse Mouche à "N'a-qu'un-Oeil", du samedi soir au lundi matin. Les jours de navigation étaient à lui. Nous ne le trompons qu'en semaine, à Paris, loin de la Seine, ce qui, pour des canotiers comme nous, n'était presque plus tromper.

La situation avait ceci de particulier que les quatre maraudeurs des faveurs de Mouche n'ignoraient point ce partage, qu'ils en parlaient entre eux, et même avec elle, par allusions voilées qui la faisaient beaucoup rire. Seul, "N'a-qu'un-Oeil" semblait tout ignorer; et cette position spéciale faisait naître une gêne entre lui et nous, paraissait le mettre à l'écart, l'isoler, élever une barrière à travers notre ancienne confiance et notre ancienne intimité. Cela lui donnait pour nous un rôle difficile, un peu ridicule, un rôle d'amant trompé, presque de mari.

Comme il était fort intelligent, doué d'un esprit spécial de pince-sans-rire, nous nous demandions quelquefois, avec une certaine inquiétude, s'il ne se doutait de rien.

Il eut soin de nous renseigner, d'une façon pénible pour nous. On allait déjeuner à Bougival, et nous ramions avec vigueur, quand La Tôque, qui avait ce matin-là une allure triomphante d'homme satisfait et qui, assis côte à côte avec la barreuse, semblait se serrer contre elle un peu trop librement à notre avis, arrêta la nage en criant "Stop!"



Les huit avirons sortirent de l'eau.

Alors, se tournant vers sa voisine, il demanda:

"Pourquoi t'appelle-t-on Mouche?"

Avant qu'elle eût pu répondre, la voix de "N'a-qu'un Oeil", assis à l'avant, articula d'un ton sec:

"Parce qu'elle se pose sur toutes les charognes."

Il y eut d'abord un grand silence, une gêne, que suivit une envie de rire. Mouche elle-même demeurait interdite.

Alors, La Tôque commanda:

"Avant partout."

Le bateau se remit en route.

L'incident était clos, la lumière faite.

Cette petite aventure ne changea rien à nos habitudes. Elle rétablit seulement la cordialité entre "N'a-qu'un-Oeil" et nous. Il redevint le propriétaire honoré de Mouche, du samedi soir au lundi matin, sa supériorité sur nous ayant été bien établi par cette définition, qui clôtura d'ailleurs l'ère des questions sur le mot "Mouche". Nous nous contentâmes à l'avenir du rôle secondaire d'amis reconnaissants et attentionnés qui profitaient discrètement de jours de la semaine sans contestation d'aucune sorte entre nous.

Cela marcha très pendant trois mois environ. Mais voilà que tout à coup Mouche prit, vis-à-vis de nous tous, des attitudes bizarres. Elle était moins gaie, nerveuse, inquiète, presque irritable. On lui demandait sans cesse:

"Qu'est-ce que tu as?"

Elle répondait:

"Rien. Laisse-moi tranquille."

La révélation nous fut faite par "N'a-qu'un-Oeil", un samedi soir. Nous venions de nous mettre à table dans la petite salle à manger que notre gargotier Barbichon nous réservait dans sa guinguette, et, le potage fini, on attendait la friture quand notre ami, qui paraissait aussi soucieux, prit d'abord la main de Mouche et ensuite parla:

"Mes chers camarades, dit-il, j'ai une communication des plus graves à vous faire et qui va peut-être amener de longues discussions. Nous aurons le temps d'ailleurs de raisonner entre les plats.

Cette pauvre Mouche m'a annoncé une désastreuse nouvelle dont elle m'a chargé en même temps de vous faire part.

Elle est enceinte.

Je n'ajoute que deux mots:

Ce n'est pas le moment de l'abandonner et la recherche de la paternité est interdite."

Il y eut d'abord de la stupeur, la sensation d'un désastre: et nous nous regardions les uns les autres avec l'envie d'accuser quelqu'un. Mais lequel? Ah! lequel? Jamais je n'avais senti comme en ce moment la perfidie de cette cruelle farce de la nature qui ne permet jamais à un homme de savoir d'une façon certaine s'il est le père de son enfant.

Puis peu à peu une espèce de consolation nous vint et nous réconforta, née au contraire d'un sentiment confus de solidarité.

Tomahawk, qui ne parlait guère, formula ce début de rassérènement par ces mots:

"Ma foi, tant pis, l'union fait la force."

Les goujons entraient apportés par un marmiton. On ne se jetait pas dessus, comme toujours, car on avait tout de même l'esprit troublé.

N'a-qu'un-Oeil reprit:

"Elle a eu, en cette circonstance, la délicatesse de me faire des aveux complets. Mes amis, nous sommes tous également coupables. Donnons-nous la main et adoptons l'enfant."

La décision fut prise à l'unanimité. On leva les bras vers le plat de poissons frits et on jura.

"Nous l'adoptons."

Alors, sauvée tout d'un coup, délivrée du poids horrible d'inquiétude qui torturait depuis un mois cette gentille et détraquée pauvre de l'amour, Mouche s'écria:

"Oh! mes amis! mes amis! Vous êtes de braves coeurs... de braves coeurs... de braves coeurs... Merci tous!" Et elle pleura, pour la première fois; devant nous.

Désormais on parla de l'enfant dans le bateau comme s'il était né déjà, et chacun de nous s'intéressait, avec une sollicitude de participation exagérée, au développement lent et régulier de la taille de notre barreuse.

On cessait de ramer pour demander:

"Mouche?"

Elle répondait:

"Présente.

- Garçon ou fille?

- Garçon.

- Que deviendra-t-il?"

Alors elle donnait essor à son imagination de la façon la plus fantastique. C'étaient des récits interminables, des inventions stupéfiantes, depuis le jour de la naissance jusqu'au triomphe définitif. Il fut tout, cet enfant, dans le rêve naïf, passionné et attendrissant de cette extraordinaire petite créature, qui vivait maintenant, chaste, entre nous cinq, qu'elle appelait ses "cinq papas". Elle le vit et le raconta marin, découvrant un nouveau monde plus grand que l'Amérique, général rendant à la France l'Alsace et la Lorraine, puis empereur et fondant une dynastie de souverains généreux et sages qui donnaient à notre patrie le bonheur définitif, puis savant dévoilant d'abord le secret de la fabrication de l'or, ensuite celui de la vie éternelle, puis aéronaute inventant le moyen d'aller visiter les astres et faisant du ciel infini une immense promenade pour les hommes, réalisation de tous les songes les plus imprévus et les plus magnifiques.

Dieu, fut-elle gentille et amusante, la pauvre petite, jusqu'à la fin de l'été!

Ce fut le vingt septembre que creva son rêve. Nous revenions de déjeuner à Maisons-Laffitte et nous passions devant Saint-Germain, quand elle eut soif et nous demanda de nous arrêter au Pecq.

Depuis quelque temps, elle devenait lourde, et cela l'ennuyait beaucoup. Elle ne pouvait plus

gambader comme autrefois, ni bondir du bateau sur la berge, ainsi qu'elle avait coutume de faire. Elle essayait encore, malgré nos cris et nos efforts; et vingt fois, sans nos bras tendus pour la saisir, elle serait tombée.

Ce jour-là, elle eut l'imprudence, de vouloir débarquer avant que le bateau fût arrêté, par une de ces bravades où se tuent parfois les athlètes malades ou fatigués.

Juste au moment où nous allions accoster, sans qu'on pût prévoir ou prévenir son mouvement, elle se dressa, prit son élan et essaya de sauter sur le quai.

Trop faible, elle ne toucha que du bout du pied le bord de la pierre, glissa, heurta de tout son ventre l'angle aigu, poussa un grand cri et disparut dans l'eau.

Nous plongeâmes tous les cinq en même temps pour ramener un pauvre être défaillant, pâle comme une morte et qui souffrait déjà d'atroces douleurs.

Il fallut la porter bien vite dans l'auberge la plus voisine, où un médecin fut appelé.

Pendant dix heures que dura la fausse couche elle supporta avec un courage d'héroïne d'abominables tortures. Nous nous désolions autour d'elle, enfiévrés d'angoisse et de peur.

Puis on la délivra d'un enfant mort; et pendant quelques jours encore nous eûmes pour sa vie les plus grandes craintes.

Le docteur, enfin, nous dit un matin: "Je crois qu'elle est sauvée. Elle est en acier, cette fille." Et nous entrâmes ensemble dans sa chambre, le coeur radieux.

N'a-qu'un-Oeil parlant pour tous, lui dit:

"Plus de danger, petite Mouche, nous sommes bien contents."

Alors, pour la seconde fois, elle pleura devant nous, et, les yeux sous une glace de larmes, elle balbutia:

"Oh! si vous saviez, si vous saviez... quel chagrin... quel chagrin... je ne me consolerais jamais.

- De quoi donc, petite Mouche?

- De l'avoir tué, car je l'ai tué! oh! sans le vouloir! quel chagrin!..."

Elle sanglotait. Nous l'entourions, émus, ne sachant quoi lui dire.

Elle reprit:

"Vous l'avez vu, vous?"

Nous répondîmes, d'une seule voix:

"Oui.

- C'était un garçon, n'est-ce pas?

- Oui.

- Beau, n'est-ce pas?"

On hésita beaucoup. Petit Bleu, le moins scrupuleux, se décida à affirmer:

"Très beau."

Il eut tort, car elle se mit à gémir, presque à hurler de désespoir.

Alors, N'a-qu'un Oeil, qui l'aimait peut-être le plus, eut pour la calmer une invention géniale,

et baisant ses yeux terni par les pleurs:

"Console-toi, petite Mouche, console-toi, nous t'en ferons un autre."

Le sens comique qu'elle avait dans les moelles se réveilla tout à coup, et à moitié convaincue, à moitié gouailleuse, toute larmoyante encore et le coeur crispé de peine, elle demanda, en nous regardant tous:

"Bien vrai?"

Et nous répondîmes ensemble:

"Bien vrai."

L'inutile beauté

I

La victoria fort élégante, attelée de deux superbes chevaux noirs, attendait devant le perron de l'hôtel. C'était à la fin de juin, vers cinq heures et demie, et, entre les toits qui enfermaient la cour d'honneur, le ciel apparaissait plein de clarté, de chaleur, de gaieté.

La comtesse de Mascaret se montra sur le perron juste au moment où son mari, qui rentrait, arriva sous la porte cochère. Il s'arrêta quelques secondes pour regarder sa femme, et il pâlit un peu. Elle était fort belle, svelte, distinguée avec sa longue figure ovale, son teint d'ivoire doré, ses grands yeux gris et ses cheveux noirs; et elle monta dans sa voiture sans le regarder, sans paraître même l'avoir aperçu, avec une allure si particulièrement racée, que l'infâme jalousie dont il était depuis si longtemps dévoré, le mordit au coeur de nouveau. Il s'approcha, et la saluant:

"Vous allez vous promener?" dit-il.

Elle laissa passer quatre mots entre ses lèvres dédaigneuses:

"Vous le voyez bien!

- Au bois?

- C'est probable.

- Me serait-il permis de vous accompagner?

- La voiture est à vous."

Sans s'étonner du ton dont elle lui répondait, il monta et s'assit à côté de sa femme, puis il ordonna:

"Au bois."

Le valet de pied sauta sur le siège auprès du cocher; et les chevaux, selon leur habitude, piaffèrent en saluant de la tête jusqu'à ce qu'ils eussent tourné dans la rue.

Les deux époux demeuraient côte à côte sans se parler. Il cherchait comment entamer l'entretien, mais elle gardait un visage si obstinément dur qu'il n'osait pas.

A la fin, il glissa sournoisement sa main vers la main gantée de la comtesse et la toucha comme par hasard, mais le geste qu'elle fit en retirant son bras fut si vif et si plein de dégoût qu'il demeura anxieux, malgré ses habitudes d'autorité et de despotisme.

Alors il murmura:

"Gabrielle!"

Elle demanda, sans tourner la tête:

"Que voulez-vous?"

- Je vous trouve adorable."

Elle ne répondit rien et demeurait étendue dans sa voiture avec un air de reine irritée.

Ils montaient maintenant les Champs-Élysées, vers l'Arc de Triomphe de l'Etoile. L'immense monument, au bout de la longue avenue, ouvrait dans un ciel rouge son arche colossale. Le soleil semblait descendre sur lui en semant par l'horizon une poussière de feu.

Et le fleuve des voitures, éclaboussées de reflets sur les cuivres, sur les argentures et les cristaux des harnais et des lanternes, laissait couler un double courant vers le bois et vers la ville.

Le comte de Mascaret reprit:

"Ma chère Gabrielle."

Alors, n'y tenant plus, elle répliqua d'une voix exaspérée:

"Oh! laissez-moi tranquille, je vous prie. Je n'ai même plus la liberté d'être seule dans ma voiture, à présent."

Il simula n'avoir point écouté, et continua:

"Vous n'avez jamais été aussi jolie qu'aujourd'hui."

Elle était certainement à bout de patience et elle répliqua avec une colère qui ne se contenait point:

"Vous avez tort de vous en apercevoir, car je vous jure bien que je ne serai plus jamais à vous."

Certes, il fut stupéfait et bouleversé, et, ses habitudes de violence reprenant le dessus, il jeta un: "Qu'est-ce à dire?" qui révélait plus le maître brutal que l'homme amoureux.

Elle répéta, à voix basse, bien que leurs gens ne pussent rien entendre dans l'assourdissant ronflement des roues:

"Ah! qu'est-ce à dire? qu'est-ce à dire? Je vous retrouve donc! Vous voulez que je vous le dise?"

- Oui.

- Que je vous dise tout?"

- Oui.

- Tout ce que j'ai sur le coeur depuis que je suis la victime de votre féroce égoïsme?"

Il était devenu rouge d'étonnement et d'irritation. Il grogna, les dents serrées:

"Oui, dites?"

C'était un homme de haute taille, à larges épaules, à grande barbe rousse, un bel homme, un gentilhomme, un homme du monde qui passait pour un mari parfait et pour un père excellent.

Pour la première fois depuis leur sortie de l'hôtel elle se retourna vers lui et le regarda bien en face:

"Ah! vous allez entendre des choses désagréables, mais sachez que je suis prête à tout, que je braverai tout, que je ne crains rien, et vous aujourd'hui moins que personne."

Il la regardait aussi dans les yeux, et une rage déjà le secouait. Il murmura:

"Vous êtes folle!

- Non, mais je ne veux plus être la victime de l'odieux supplice de maternité que vous m'imposez depuis onze ans! je veux vivre enfin en femme du monde, comme j'en ai le droit, comme toutes les femmes en ont le droit."

Redevenant pâle tout à coup, il balbutia:

"Je ne comprends pas.

- Si, vous comprenez. Il y maintenant trois mois que j'ai accouché de mon dernier enfant, et comme je suis encore très belle, et, malgré vos efforts, presque indéformable, ainsi que vous venez de le reconnaître en m'apercevant sur votre perron, vous trouvez qu'il est temps que je redevienne enceinte.

- Mais vous déraisonnez!

- Non. J'ai trente ans et sept enfants, et nous sommes mariés depuis onze ans, et vous espérez que cela continuera encore dix ans, après quoi vous cesserez d'être jaloux."

Il lui saisit le bras et l'étreignant:

"Je ne vous permettrai pas de me parler plus longtemps ainsi.

- Et moi, je vous parlerai jusqu'au bout, jusqu'à ce que j'aie fini tout ce que j'ai à vous dire, et si vous essayez de m'en empêcher, j'élèverai la voix de façon à être entendue par les deux domestiques qui sont sur le siège. Je ne vous ai laissé monter ici que pour cela, car j'ai ces témoins qui vous forceront à m'écouter et à vous contenir. Ecoutez-moi. Vous m'avez toujours été antipathique et je vous l'ai toujours laissé voir, car je n'ai jamais menti, Monsieur. Vous m'avez épousée malgré moi, vous avez forcé mes parents qui étaient gênés à me donner à vous, parce que vous êtes très riche. Ils m'y ont contrainte, en me faisant pleurer.

Vous m'avez donc achetée, et dès que j'ai été en votre pouvoir, dès que j'ai commencé à devenir pour vous une compagne prête à s'attacher, à oublier vos procédés d'intimidation et de coercition pour me souvenir seulement que je devais être une femme dévouée et vous aimer autant qu'il m'était possible de le faire, vous êtes devenu jaloux, vous, comme aucun homme ne l'a jamais été, d'une jalousie d'espion, basse, ignoble, dégradante pour vous, insultante pour moi. Je n'étais pas mariée depuis huit mois que vous m'avez soupçonnée de toutes les perfidies. Vous me l'avez même laissé entendre. Quelle honte! Et comme vous ne pouviez pas m'empêcher d'être belle et de plaire, d'être appelée dans les salons et aussi dans les journaux une des plus jolies femmes de Paris, vous avez cherché ce que vous pourriez imaginer pour écarter de moi les galanteries, et vous avez eu cette idée abominable de me faire passer ma vie dans une perpétuelle grossesse, jusqu'au moment où je dégoûterais tous les hommes. Oh! ne niez pas! Je n'ai point compris pendant longtemps, puis j'ai deviné. Vous vous en êtes vanté même à votre soeur, qui me l'a dit, car elle m'aime et elle a été révoltée de votre grossièreté de rustre.

Ah! rappelez-vous nos luttes, les portes brisées, les serrures forcées! A quelle existence vous m'avez condamnée depuis onze ans, une existence de jument poulinière enfermée dans un haras. Puis, dès que j'étais grosse, vous vous dégoûtiez aussi de moi, vous, et je ne vous voyais plus durant des mois. On m'envoyait à la campagne, dans le château de la famille, au vert, au pré, faire mon petit. Et quand je reparaisais, fraîche et belle, indestructible, toujours

séduisante et toujours entourée d'hommages, espérant enfin que j'allais vivre un peu comme une jeune femme riche qui appartient au monde, la jalousie vous reprenait, et vous recommenciez à me poursuivre de l'infâme et haineux désir dont vous souffrez en ce moment à mon côté. Et ce n'est pas le désir de me posséder - je ne me serais jamais refusée à vous - c'est le désir de me déformer.

Il s'est de plus passé cette chose abominable et si mystérieuse que j'ai été longtemps à la pénétrer (mais je suis devenue fine à vous voir agir et penser): vous vous êtes attaché à vos enfants de toute la sécurité qu'ils vous ont donnée pendant que je les portais dans ma taille. Vous avez fait de l'affection pour eux avec toute l'aversion que vous aviez pour moi, avec toutes vos craintes ignobles momentanément calmées et avec la joie de me voir grossir.

Ah! cette joie, combien de fois je l'ai sentie en vous, je l'ai rencontrée dans vos yeux, je l'ai devinée. Vos enfants, vous les aimez comme des victoires et non comme votre sang. Ce sont des victoires sur moi, sur ma jeunesse, sur ma beauté, sur mon charme, sur les compliments qu'on m'adressait, et sur ceux qu'on chuchotait autour de moi, sans me les dire. Et vous en êtes fier; vous paradez avec eux, vous les promenez en break au bois de Boulogne, sur des ânes à Montmorency. Vous les conduisez aux matinées théâtrales pour qu'on vous voie au milieu d'eux, qu'on dise: "quel bon père" et qu'on le répète..."

Il lui avait pris le poignet avec une brutalité sauvage, et il le serrait si violemment qu'elle se tut, une plainte lui déchirant la gorge.

Et il lui dit tout bas:

"J'aime mes enfants, entendez-vous! Ce que vous venez de m'avouer est honteux de la part d'une mère. Mais vous êtes à moi. Je suis le maître... votre maître...je puis exiger de vous ce que je voudrai, quand je voudrai... et j'ai la loi... pour moi."

Il cherchait à lui écraser les doigts dans la pression de tenaille de son gros poignet musculeux. Elle, livide de douleur, s'efforçait en vain d'ôter sa main de cet étau qui la broyait; et la souffrance la faisant haleter, des larmes lui vinrent aux yeux.

"Vous voyez bien que je suis le maître, dit-il, et le plus fort."

Il avait un peu desserré son étreinte. Elle reprit:

"Me croyez-vous pieuse?"

Il balbutia, surpris:

"Mais oui.

- Pensez-vous que je croie à Dieu?

- Mais oui.

- Que je pourrais mentir en vous faisant un serment devant un autel où est enfermé le corps du Christ?

- Non.

- Voulez-vous m'accompagner dans une église?

- Pourquoi faire?

- Vous le verrez bien. Voulez-vous?

- Si vous y tenez, oui."

Elle éleva la voix, en appelant:

"Philippe."

Le cocher, inclinant un peu le cou, sans quitter ses chevaux des yeux, sembla tourner son oreille seule vers sa maîtresse, qui reprit:

"Allez à l'église Saint-Philippe du Roule."

Et la victoria, qui arrivait à la porte du bois de Boulogne, retourna vers Paris.

La femme et le mari n'échangèrent plus une parole pendant ce nouveau trajet. Puis, lorsque la voiture fut arrêtée devant l'entrée du temple, Mme de Mascaret, sautant à terre, y pénétra, suivie à quelques pas par le comte.

Elle alla, sans s'arrêter, jusqu'à la grille du chœur, et tombant à genoux contre une chaise, cacha sa figure dans ses mains et pria. Elle pria longtemps, et lui, debout derrière elle, s'aperçut enfin qu'elle pleurait. Elle pleurait sans bruit, comme pleurent les femmes dans les grands chagrins poignants. C'était, dans tout son corps, une sorte d'ondulation qui finissait par un petit sanglot, caché, étouffé sous ses doigts.

Mais le comte de Mascaret jugea, que la situation se prolongeait trop, et il la toucha sur l'épaule.

Ce contact la réveilla comme une brûlure. Se dressant, elle le regarda les yeux dans les yeux.

"Ce que j'ai à vous dire, le voici. Je n'ai peur de rien, vous ferez ce que vous voudrez. Vous me tuerez si cela vous plaît. Un de vos enfants n'est pas à vous. Je vous le jure devant le Dieu qui m'entend ici. C'était l'unique vengeance que j'eusse contre vous, contre votre abominable tyrannie de mâle, contre ces travaux forcés de l'engendrement auxquels vous m'avez condamnée. Qui fut mon amour? Vous ne le saurez jamais! Vous soupçonnerez tout le monde. Vous ne le découvrirez point. Je me suis donnée à lui sans amour et sans plaisir, uniquement pour vous tromper. Et il m'a rendue mère aussi, lui. Qui est son enfant? Vous ne le saurez jamais. J'en ai sept, cherchez! Cela, je comptais vous le dire plus tard, bien plus tard, car on ne s'est vengé d'un homme, en le trompant, que lorsqu'il le sait. Vous m'avez forcée à vous le confesser aujourd'hui, j'ai fini."

Et elle s'enfuit à travers l'église, vers la porte ouverte sur la rue, s'attendant à entendre derrière elle le pas rapide de l'époux bravé, et à s'affaisser sur le pavé sous le coup d'assommoir de son poing.

Mais elle n'entendit rien, et gagna sa voiture. Elle y monta d'un saut, crispée d'angoisse, haletante de peur, et cria au cocher: "A l'hôtel."

Les chevaux partirent au grand trot.

II

La comtesse de Mascaret, enfermée en sa chambre, attendait l'heure du dîner comme un condamné à mort attend l'heure du supplice. Qu'allait-il faire? Était-il rentré? Despote, emporté, prêt à toutes les violences, qu'avait-il médité, qu'avait-il préparé, qu'avait-il résolu? Aucun bruit dans l'hôtel, et elle regardait à tout instant les aiguilles de sa pendule. La femme de chambre était venue pour la toilette crépusculaire; puis elle était partie.

Huit heures sonnèrent, et, presque tout de suite, deux coups furent frappés à la porte.



"Entrez."

Le maître d'hôtel parut, et dit:

"Madame la Comtesse est servie.

- Le comte est rentré?

- Oui, Madame la Comtesse, M. le comte est dans la salle à manger."

Elle eut, pendant quelques secondes, la pensée de s'armer d'un petit revolver qu'elle avait acheté quelque temps auparavant, en prévision du drame qui se préparait dans son coeur. Mais elle songea que tous les enfants seraient là; et elle ne prit rien, qu'un flacon de sels.

Lorsqu'elle entra dans la salle, son mari, debout près de son siège, attendait. Ils échangèrent un léger salut, et s'assirent. Alors, les enfants, à leur tour, prirent place. Les trois fils, avec leur précepteur, l'abbé Marin, étaient à la droite de la mère; les trois filles, avec la gouvernante anglaise, Mlle Smith, étaient à gauche. Le dernier enfant, âgé de trois mois, restait seul à la chambre avec sa nourrice.

Les trois filles, toutes blondes, dont l'aînée avait dix ans, vêtues de toilettes bleues, ornées de petites dentelles blanches, ressemblaient à d'exquises poupées. La plus jeune n'avait pas trois ans. Toutes, jolies déjà, promettaient de devenir belles comme leur mère.

Les trois fils, deux châains, et l'aîné, âgé de neuf ans, déjà brun, semblaient annoncer des hommes vigoureux, de grande taille, aux larges épaules. La famille entière semblait bien du même sang, fort et vivace.

L'abbé prononça le bénédicité selon l'usage, lorsque personne n'était invité, car, en présence des étrangers, les enfants ne venaient point à la table. Puis on se mit à dîner.

La comtesse, étreinte d'une émotion qu'elle n'avait point prévue, demeurait les yeux baissés, tandis que le comte examinait tantôt les trois garçons et tantôt les trois filles, avec des yeux incertains qui allaient d'une tête à l'autre, troublés d'angoisse. Tout à coup, en reposant devant lui son verre à pied, il le cassa, et l'eau rougie se répandit sur la nappe. Au léger bruit que fit ce léger accident la comtesse eut un soubresaut qui la souleva sur sa chaise. Pour la première fois ils se regardèrent. Alors de moment en moment, malgré eux, malgré la crispation de leur chair et de leur coeur, dont les bouleversait chaque rencontre de leurs prunelles, ils ne cessaient plus de les croiser comme des canons de pistolet.

L'abbé, sentant qu'une gêne existait dont il ne devinait pas la cause, essaya de semer une conversation. Il égrenait des sujets sans que ses inutiles tentatives fissent éclore une idée, fissent naître une parole.

La comtesse, par tact féminin, obéissant à ses instincts de femme du monde, essaya deux ou trois fois de lui répondre: mais en vain. Elle ne trouvait point ses mots dans la déroute de son esprit; et sa voix lui faisait presque peur dans le silence de la grande pièce où sonnaient seulement les petits heurts de l'argenterie et des assiettes.

Soudain son mari, se penchant en avant, lui dit:

"En ce lieu, au milieu de vos enfants, me jurez-vous la sincérité de ce que vous m'avez affirmé tantôt?"

La haine fermentée dans ses veines la souleva soudain, et répondant à cette demande avec la même énergie qu'elle répondait à son regard, elle leva ses deux mains, la droite vers les fronts de ses fils, la gauche vers les fronts de ses filles, et d'un accent ferme, résolu, sans défaillance:

"Sur la tête de mes enfants, je jure que je vous ai dit la vérité."

Il se leva, et, avec un geste exaspéré ayant lancé sa serviette sur la table, il se retourna en jetant sa chaise contre le mur, puis sortit sans ajouter un mot.

Mais elle, alors, poussant un grand soupir, comme après une première victoire, reprit d'une voix calmée:

"Ne faites pas attention, mes chéris, votre papa a éprouvé un gros chagrin tantôt. Et il a encore beaucoup de peine. Dans quelques jours il n'y paraîtra plus."

Alors elle causa avec l'abbé; elle causa avec Mlle Smith; elle eut pour tous ses enfants des paroles tendres, des gentilleses, de ces douces gâteries de mère qui dilatent les petits coeurs.

Quand le dîner fut fini, elle passa au salon avec toute sa maisonnée. Elle fit bavarder les aînés, conta des histoires aux derniers, et, lorsque fut venue l'heure du coucher général, elle les baisa très longuement, puis, les ayant envoyés dormir, elle rentra seule dans sa chambre.

Elle attendit, car elle ne doutait pas qu'il viendrait. Alors, ses enfants étant loin d'elle, elle se décida à défendre sa peau d'être humain comme elle avait défendu sa vie de femme du monde; et elle cacha, dans la poche de sa robe, le petit revolver chargé qu'elle avait acheté quelques jours plus tôt.

Les heures passaient, les heures sonnaient. Tous les bruits de l'hôtel s'éteignirent. Seuls les fiacres continuèrent dans les rues leur roulement vague, doux et lointain à travers les tentures des murs.

Elle attendait, énergique et nerveuse, sans peur de lui maintenant, prête à tout et presque triomphante, car elle avait trouvé pour lui un supplice de tous les instants et de toute la vie.

Mais les premières lueurs du jour glissèrent entre les franges du bas de ses rideaux, sans qu'il fût entré chez elle. Alors elle comprit, stupéfaite, qu'il ne viendrait pas. Ayant fermé sa porte à clef et poussé le verrou de sûreté qu'elle y avait appliqué, elle se mit au lit enfin et y demeura, les yeux ouverts, méditant, ne comprenant plus, ne devinant pas ce qu'il allait faire.

Sa femme de chambre, en lui apportant le thé, lui remit une lettre de son mari. Il lui annonçait qu'il entreprendrait un voyage assez long, et la prévenait, en post-scriptum, que son notaire lui fournirait les sommes nécessaires à toutes ses dépenses.

III

C'était à l'Opéra, pendant un entracte de Robert le Diable. Dans l'orchestre, les hommes debout, le chapeau sur la tête, le gilet largement ouvert sur la chemise blanche où brillaient l'or et les pierres des boutons, regardaient les loges pleines de femmes décolletées, diamantées, emperlées, épanouies dans cette serre illuminée où la beauté des visages et l'éclat des épaules semblent fleurir pour les regards au milieu de la musique et des voix humaines.

Deux amis, le dos tourné à l'orchestre, lorgnaient, en causant, toute cette galerie d'élégance, toute cette exposition de grâce vraie ou fausse, de bijoux, de luxe et de prétention qui s'étalait en cercle autour du grand-théâtre.

Un d'eux, Roger de Salins, dit à son compagnon Bernard Grandin:

"Regarde donc la comtesse de Mascaret comme elle est toujours belle."

L'autre, à son tour, lorgna, dans une loge de face, une grande femme qui paraissait encore très jeune, et dont l'éclatante beauté semblait appeler les yeux de tous les coins de la salle.

Son teint pâle, aux reflets d'ivoire, lui donnait un air de statue, tandis qu'en ses cheveux noirs comme une nuit, un mince diadème en arc-en-ciel, poudré de diamants, brillait ainsi qu'une voie lactée.

Quand il l'eut regardée quelque temps, Bernard Grandin répondit avec un accent badin de conviction sincère:

"Je te crois qu'elle est belle! Quel âge peut-elle avoir maintenant?"

- Attends. Je vais te dire ça exactement. Je la connais depuis son enfance. Je l'ai vue débiter dans le monde comme jeune fille. Elle a... elle a... trente... trente... trente-six ans.

- Ce n'est pas possible?

- J'en suis sûr.

- Elle en porte vingt-cinq.

- Et elle a eu sept enfants.

- C'est incroyable.

- Ils vivent même tous les sept, et c'est une fort bonne mère. Je vais un peu dans la maison qui est très agréable, très calme, très saine. Elle réalise le phénomène de la famille dans le monde.

- Est-ce bizarre? Et on n'a jamais rien dit d'elle?

- Jamais.

- Mais, son mari? Il est singulier, n'est-ce pas?

- Oui et non. Il y a peut-être eu entre eux un petit drame, un de ces petits drames de ménage qu'on soupçonne, qu'on ne connaît jamais bien, mais qu'on devine à peu près.

- Quoi?

- Je n'en sais rien, moi. Mascaret est grand viveur aujourd'hui, après avoir été un parfait époux. Tant qu'il est resté bon mari, il a eu un affreux caractère, ombrageux et grincheux. Depuis qu'il fait la fête, il est devenu très différent, mais on dirait qu'il a un souci, un chagrin, un ver rongeur quelconque, il vieillit beaucoup, lui."

Alors, les deux amis philosophèrent quelques minutes sur les peines secrètes, inconnues, que des dissemblances de caractères, ou peut-être des antipathies physiques, inaperçues d'abord, peuvent faire naître dans une famille.

Roger de Salins, qui continuait à lorgner Mme de Mascaret, reprit:

"Il est incompréhensible que cette femme-là ait eu sept enfants?"

- Oui, en onze ans. Après quoi elle a clôturé, à trente ans, sa période de production pour entrer dans la brillante période de présentation, qui ne semble pas près de finir.

- Les pauvres femmes!

- Pourquoi les plains-tu?

- Pourquoi? Ah! mon cher, songe donc! Onze ans de grossesses pour une femme comme ça! quel enfer! C'est toute la jeunesse, toute la beauté, toute l'espérance de succès, tout l'idéal poétique de vie brillante, qu'on sacrifie à cette abominable loi de la reproduction qui fait de la femme normale une simple machine à pondre des êtres.

- Que veux-tu? c'est la nature!

- Oui, mais je dis que la nature est notre ennemie, qu'il faut toujours lutter contre la nature, car elle nous ramène sans cesse à l'animal. Ce qu'il y a de propre, de joli, d'élégant, d'idéal sur la terre, ce n'est pas Dieu qui l'y a mis, c'est l'homme, c'est le cerveau humain. C'est nous qui avons introduit dans la création, en la chantant, en l'interprétant, en l'admirant en poètes, en l'idéalisant en artistes, en l'expliquant en savants qui se trompent mais qui trouvent aux phénomènes des raisons ingénieuses, un peu de grâce, de beauté, de charme inconnu et de mystère. Dieu n'a créé que des êtres grossiers, pleins de germes des maladies, qui, après quelques années d'épanouissement bestial, vieillissent dans les infirmités, avec toutes les laideurs et toutes les impuissances de la décrépitude humaine. Il ne les a faits, semble-t-il, que pour se reproduire salement et pour mourir ensuite, ainsi que les insectes éphémères des soirs d'été. J'ai dit "pour se reproduire salement"; j'insiste: Qu'y a-t-il, en effet, de plus ignoble, de plus répugnant que cet acte ordurier et ridicule de la reproduction des êtres, contre lequel toutes les âmes délicates sont et seront éternellement révoltées? Puisque tous les organes inventés par ce créateur économe et malveillant servent à deux fins, pourquoi n'en a-t-il pas choisi d'autres qui ne fussent point malpropres et souillés, pour leur confier cette mission sacrée, la plus noble et la plus exaltante des fonctions humaines? La bouche, qui nourrit le corps avec des aliments matériels, répand aussi la parole et la pensée. La chair se restaure par elle, en même temps que se communique l'idée. L'odorat, qui donne aux poumons l'air vital, donne au cerveau tous les parfums du monde: l'odeur des fleurs, des bois, des arbres, de la mer. L'oreille, qui nous fait communiquer avec nos semblables, nous a permis encore d'inventer la musique, de créer du rêve, du bonheur, de l'infini et même du plaisir physique avec des sons! Mais on dirait que le Créateur, sournois et cynique, a voulu interdire à l'homme de jamais anoblir, embellir et idéaliser sa rencontre avec la femme. L'homme, cependant, a trouvé l'amour, ce qui n'est pas mal comme réplique au Dieu narquois, et il l'a si bien paré de poésie littéraire que la femme souvent oublie à quels contacts elle est forcée. Ceux, parmi nous, qui sont impuissants à se tromper en s'exaltant, ont inventé le vice et raffiné les débauches, ce qui est encore une manière de berner Dieu et de rendre hommage, un hommage impudique, à la beauté.

Mais l'être normal fait des enfants ainsi qu'une bête accouplée par la loi.

Regarde cette femme! n'est-ce pas abominable de penser que ce bijou, que cette perle née pour être belle, admirée, fêtée et adorée, a passé onze ans de sa vie à donner des héritiers au comte de Mascaret."

Bernard Grandin dit en riant:

"Il y a beaucoup de vrai dans tout cela; mais peu de gens te comprendraient."

Salins s'animait.

"Sais-tu comment je conçois Dieu dit-il: comme un monstrueux organe créateur inconnu de nous, qui sème par l'espace des milliards de mondes, ainsi qu'un poisson unique pondrait des oeufs dans la mer. Il crée parce que c'est sa fonction de Dieu; mais il est ignorant de ce qu'il fait, stupidement prolifique, inconscient des combinaisons de toutes sortes produites par ses germes éparpillés. La pensée humaine est un heureux petit accident des hasards de ses fécondations, un accident local, passager, imprévu, condamné à disparaître avec la terre, et à recommencer peut-être ici ou ailleurs, pareil ou différent, avec les nouvelles combinaisons des éternels recommencements. Nous lui devons, à ce petit accident de l'intelligence, d'être très mal en ce monde qui n'est pas fait pour nous, qui n'avait pas été préparé pour recevoir, loger, nourrir et contenter des êtres pensants, et nous lui devons aussi d'avoir à lutter sans cesse, quand nous sommes vraiment des raffinés et des civilisés, contre ce qu'on appelle encore les desseins de la Providence."

Grandin, qui l'écoutait avec attention, connaissant de longue date les surprises éclatantes de sa fantaisie, lui demanda:

"Alors tu crois que la pensée humaine est un produit spontané de l'aveugle parturition divine?"

- Parbleu! une fonction fortuite des centres nerveux de notre cerveau, pareille aux actions chimiques imprévues dues à des mélanges nouveaux, pareille aussi à une production d'électricité, créée par des frottements ou des voisinages inattendus, à tous les phénomènes enfin engendrés par les fermentations infinies et fécondes de la matière qui vit.

Mais, mon cher, la preuve en éclate pour quiconque regarde autour de soi. Si la pensée humaine, voulue par un créateur conscient, avait dû être ce qu'elle est devenue, si différente de la pensée et de la résignation animales, exigeante, chercheuse, agitée, tourmentée, est-ce que le monde créé pour recevoir l'être que nous sommes aujourd'hui aurait été cet inconfortable petit parc à bestioles, ce champ à salades, ce potager sylvestre, rocheux et sphérique où votre Providence imprévoyante nous avait destinés à vivre nus, dans les grottes ou sous les arbres, nourris de la chair massacrée des animaux, nos frères, ou des légumes crus poussés sous le soleil et les pluies.

Mais il suffit de réfléchir une seconde pour comprendre que ce monde n'est pas fait pour des créatures comme nous. La pensée éclore et développée par un miracle nerveux des cellules de notre tête, toute impuissante, ignorante et confuse qu'elle est et qu'elle demeurera toujours, fait de nous tous, les intellectuels, d'éternels et misérables exilés sur cette terre.

Contemple-la, cette terre, telle que Dieu l'a donnée à ceux qui l'habitent. N'est-elle pas visiblement et uniquement disposée, plantée et boisée pour des animaux? Qu'y a-t-il pour nous? Rien. Et pour eux, tout: les cavernes, les arbres, les feuillages, les sources, le gîte, la nourriture et la boisson. Aussi les gens difficiles comme moi n'arrivent-ils jamais à s'y trouver bien. Ceux-là seuls qui se rapprochent de la brute sont contents et satisfaits. Mais les autres, les poètes, les délicats, les rêveurs, les chercheurs, les inquiets? Ah! les pauvres gens!

Je mange des choux et des carottes, sacrebleu, des oignons, des navets et des radis, parce que nous avons été contraints de nous y accoutumer, même d'y prendre goût, et parce qu'il ne pousse pas autre chose, mais c'est là une nourriture de lapins et de chèvres, comme l'herbe et le trèfle sont des nourritures de cheval et de vache. Quand je regarde les épis d'un champ de blé mûr, je ne doute pas que cela n'ait germé dans le sol pour des becs de moineaux ou d'alouettes, mais non point pour ma bouche. En mastiquant du pain, je vole donc les oiseaux, comme je vole la belette et le renard en mangeant des poules. La caille, le pigeon et la perdrix ne sont-ils pas les proies naturelles de l'épervier; le mouton, le chevreuil et le boeuf, celles des grands carnassiers, plutôt que des viandes engraisées pour nous être servies rôties avec des truffes qui auraient été déterrées spécialement pour nous, par les cochons?

Mais, mon cher, les animaux n'ont rien à faire pour vivre ici-bas. Ils sont chez eux, logés et nourris, ils n'ont qu'à brouter ou à chasser et à s'entremanger selon leurs instincts, car Dieu n'a jamais prévu la douceur et les moeurs pacifiques; il n'a prévu que la mort des êtres acharnés à se détruire et à se dévorer.

Quant à nous! Ah! ah! il nous en a fallu du travail, de l'effort, de la patience, de l'invention, de l'imagination, de l'industrie, du talent et du génie pour rendre à peu près logeable ce sol de racines et de pierres. Mais songe à ce que nous avons fait, malgré la nature, contre la nature, pour nous installer d'une façon médiocre, à peine propre, à peine confortable, à peine élégante, pas digne de nous.

Et plus nous sommes civilisés, intelligents, raffinés, plus nous devons vaincre et dompter

l'instinct animal qui représente en nous la volonté de Dieu.

Songe qu'il nous a fallu inventer la civilisation, toute la civilisation, qui comprend tant de choses, tant, tant, de toutes sortes, depuis les chaussettes jusqu'au téléphone. Songe à tout ce que tu vois tous les jours, à tout ce qui nous sert de toutes les façons.

Pour adoucir notre sort de brutes nous avons découvert et fabriqué de tout, à commencer par des maisons, puis des nourritures exquises, des sauces, des bonbons, des pâtisseries, des boissons, des liqueurs, des étoffes, des vêtements, des parures, des lits, des sommiers, des voitures, des chemins de fer, des machines innombrables; nous avons, de plus, trouvé les sciences et les arts, l'écriture et les vers. Oui, nous avons créé les arts, la poésie, la musique, la peinture. Tout l'idéal vient de nous, et aussi toute la coquetterie de la vie, la toilette des femmes et le talent des hommes qui ont fini par un peu parer à nos yeux, par rendre moins nue, moins monotone et moins dure l'existence de simples reproducteurs pour laquelle la divine Providence nous avait uniquement animés.

Regarde ce théâtre. N'y a-t-il pas là-dedans un monde humain créé par nous, imprévu par les Destins éternels, ignoré d'Eux, compréhensible seulement par nos esprits, une distraction coquette, sensuelle, intelligente, inventée uniquement pour et par la petite bête mécontente et agitée que nous sommes?

Regarde cette femme, Mme de Mascarot. Dieu l'avait faite pour vivre dans une grotte, nue, ou enveloppée de peaux de bêtes. N'est-elle pas mieux ainsi? Mais, à ce propos, sait-on pourquoi et comment sa brute de mari, ayant près de lui une compagne pareille, et surtout après avoir été assez rustre pour la rendre sept fois mère, l'a lâchée tout à coup pour courir les gueuses?"

Grandin répondit:

"Eh! mon cher, c'est probablement là l'unique raison. Il a fini par trouver que cela lui coûtait trop cher, de coucher toujours chez lui. Il est arrivé, par économie domestique, aux mêmes principes que tu poses en philosophe."

On frappait les trois coups pour le dernier acte. Les deux amis se retournèrent, ôtèrent leur chapeau et s'assirent.

IV

Dans le coupé qui les ramenait chez eux après la représentation de l'Opéra, le comte et la comtesse de Mascarot, assis côte à côte, se taisaient. Mais voilà que le mari tout à coup dit à sa femme:

"Gabrielle!

- Que me voulez-vous?
- Ne trouvez-vous pas que ça a assez duré!
- Quoi donc?
- L'abominable supplice auquel, depuis six ans, vous me condamnez.
- Que voulez-vous, je n'y puis rien.
- Dites-moi lequel, enfin?

- Jamais.

- Songez que je ne puis plus voir mes enfants, les sentir autour de moi, sans avoir le coeur broyé par ce doute. Dites-moi lequel, et je vous jure que je pardonnerai, que je le traiterai comme les autres.

- Je n'en ai pas le droit.

- Vous ne voyez donc pas que je ne puis plus supporter cette vie, cette pensée qui me ronge, et cette question que je me pose sans cesse, cette question qui me torture chaque fois que je les regarde. J'en deviens fou."

Elle demanda:

"Vous avez donc bien souffert?"

- Affreusement. Est-ce que j'aurais accepté, sans cela, l'horreur de vivre à votre côté, et l'horreur, plus grande encore, de sentir, de savoir parmi eux qu'il y en a un, que je ne puis connaître, et qui m'empêche d'aimer les autres?"

Elle répéta:

"Alors, vous avez vraiment souffert beaucoup?"

Il répondit d'une voix contenue et douloureuse:

"Mais, puisque je vous répète tous les jours que c'est pour moi un intolérable supplice. Sans cela, serais-je revenu? serais-je demeuré dans cette maison, près de vous et près d'eux, si je ne les aimais pas, eux? Ah! vous vous êtes conduite avec moi d'une façon abominable. J'ai pour mes enfants la seule tendresse de mon coeur; vous le savez bien. Je suis pour eux un père des anciens temps, comme j'ai été pour vous le mari des anciennes familles, car je reste, moi, un homme d'instinct, un homme de la nature, un homme d'autrefois. Oui, je l'avoue, vous m'avez rendu jaloux atrocement, parce que vous êtes une femme d'une autre race, d'une autre âme, avec d'autres besoins. Ah! les choses que vous m'avez dites, je ne les oublierai jamais. A partir de ce jour, d'ailleurs, je ne me suis plus soucié de vous. Je ne vous ai pas tuée parce que je n'aurais plus gardé un moyen sur la terre de découvrir jamais lequel de nos... de vos enfants n'est pas à moi. J'ai attendu, mais j'ai souffert plus que vous ne sauriez croire, car je n'ose plus les aimer, sauf les deux aînés peut-être; je n'ose plus les regarder, les appeler, les embrasser, je ne peux plus en prendre un sur mes genoux sans me demander: "N'est-ce pas celui-là?" J'ai été avec vous correct et même doux et complaisant depuis six ans. Dites-moi la vérité et je vous jure que je ne ferai rien de mal."

Dans l'ombre de la voiture, il crut deviner qu'elle était émue et sentant qu'elle allait enfin parler:

"Je vous en prie, dit-il, je vous en supplie..."

Elle murmura:

"J'ai peut-être été plus coupable que vous ne croyez. Mais je ne pouvais pas, je ne pouvais plus continuer cette vie odieuse de grossesses. Je n'avais qu'un moyen de vous chasser de mon lit. J'ai menti devant Dieu, et j'ai menti, la main levée sur la tête de mes enfants, car je ne vous ai jamais trompé."

Il lui saisit le bras dans l'ombre, et le serrant comme il avait fait un jour terrible de leur promenade au bois, il balbutia:

"Est-ce vrai?"

- C'est vrai."

Mais lui, soulevé d'angoisse, gémit:

"Ah! je vais retomber en de nouveaux doutes qui ne finiront plus! Quel jour avez-vous menti, autrefois ou aujourd'hui? Comment vous croire à présent? Comment croire une femme après cela? Je ne saurai plus jamais ce que je dois penser. J'aimerais mieux que vous m'eussiez dit: "C'est Jacques, ou c'est Jeanne."

La voiture pénétrait dans la cour de l'hôtel. Quand elle se fut arrêtée devant le perron, le comte descendit le premier et offrit, comme toujours, le bras à sa femme pour gravir les marches.

Puis, dès qu'ils atteignirent le premier étage:

"Puis-je vous parler encore quelques instants?" dit-il. Elle répondit:

"Je veux bien."

Ils entrèrent dans un petit salon, dont un valet de pied, un peu surpris, alluma les bougies.

Puis, quand ils furent seuls, il reprit:

"Comment savoir la vérité? Je vous ai suppliée mille fois de parler, vous êtes restée muette, impénétrable, inflexible, inexorable, et voilà qu'aujourd'hui vous venez me dire que vous avez menti. Pendant six ans vous avez pu me laisser croire une chose pareille! Non, c'est aujourd'hui que vous mentez, je ne sais pourquoi, par pitié pour moi, peut-être?"

Elle répondit avec un air sincère et convaincu:

"Mais sans cela j'aurais eu encore quatre enfants pendant les six dernières années."

Il s'écria:

"C'est une mère qui parle ainsi?"

- Ah! dit-elle, je ne me sens pas du tout la mère des enfants qui ne sont pas nés, il me suffit d'être la mère de ceux que j'ai et de les aimer de tout mon coeur. Je suis, nous sommes des femmes du monde civilisé, Monsieur. Nous ne sommes plus et nous refusons d'être de simples femelles qui repeuplent la terre."

Elle se leva; mais il lui saisit les mains.

"Un mot, un mot seulement, Gabrielle. Dites-moi la vérité?"

- Je viens de vous la dire. Je ne vous ai jamais trompé."

Il la regardait bien en face, si belle, avec ses yeux gris comme des ciels froids. Dans sa sombre coiffure, dans cette nuit opaque des cheveux noirs luisait le diadème poudré de diamants, pareils à une voie lactée. Alors, il sentit soudain, il sentit par une sorte d'intuition que cet être-là n'était plus seulement une femme destinée à perpétuer sa race, mais le produit bizarre et mystérieux de tous nos désirs compliqués, amassés en nous par les siècles, détournés de leur but primitif et divin, errant vers une beauté mystique, entrevue et insaisissable. Elles sont ainsi quelques-unes qui fleurissent uniquement pour nos rêves, parées de tout ce que la civilisation a mis de poésie, de luxe idéal, de coquetterie et de charme esthétique autour de la femme, cette statue de chair qui avive, autant que les fièvres sensuelles, d'immatériels appétits.

L'époux demeurait debout devant elle, stupéfait de cette tardive et obscure découverte, touchant confusément la cause de sa jalousie ancienne, et comprenant mal tout cela.



Il dit enfin:

"Je vous crois. Je sens qu'en ce moment vous ne mentez pas; et, autrefois en effet, il m'avait toujours semblé que vous mentiez."

Elle lui tendit la main:

"Alors, nous sommes amis?"

Il prit cette main et la baisa, en répondant:

"Nous sommes amis. Merci, Gabrielle."

Puis il sortit, en la regardant toujours, émerveillé qu'elle fût encore si belle, et sentant naître en lui une émotion étrange, plus redoutable peut-être que l'antique et simple amour!

Le colporteur

Combien de courts souvenirs, de petites choses, de rencontres, d'humbles drames aperçus, devinés, soupçonnés sont, pour notre esprit jeune et ignorant encore, des espèces de fils qui le conduisent peu à peu vers la connaissance de la désolante vérité.

A tout instant, quand je retourne en arrière pendant les longues songeries vagabondes qui me distraient sur les routes où je flâne, au hasard, l'âme envolée, je retrouve tout à coup de petits faits anciens, gais ou sinistres qui partent devant ma rêverie comme devant mes pas les oiseaux des buissons.

J'errais cet été sur un chemin savoyard qui domine la rive droite du lac du Bourget, et le regard flottant sur cette masse d'eau miroitante et bleue d'un bleu unique, pâle, enduit de lueurs glissantes par le soleil déclinant, je sentais en mon coeur remuer cette tendresse que j'ai depuis l'enfance pour la surface des lacs, des fleuves et de la mer. Sur l'autre bord de la vaste plaine liquide, si étendue qu'on n'en voyait point les bouts, l'un se perdant vers le Rhône et l'autre vers le Bourget, s'élevait la haute montagne dentelée comme une crête jusqu'à la dernière cime de la Dent-du-Chat. Des deux côtés de la route, des vignes courant d'arbre en arbre étouffaient sous leurs feuilles les branches frêles de leurs soutiens et elles se développaient en guirlandes à travers les champs, en guirlandes vertes, jaunes et rouges, festonnant d'un tronc à l'autre et tachées de grappes de raisin noir.

La route était déserte, blanche et poudreuse. Tout à coup un homme sortit du bosquet de grands arbres qui enferme le village de Saint-Innocent, et pliant sous un fardeau, il venait vers moi appuyé sur une canne.

Quand il fut plus près je reconnus que c'était un colporteur, un de ces marchands ambulants qui vendent par les campagnes, de porte en porte, de petits objets à bon marché, et voilà que surgit dans ma pensée un très ancien souvenir, presque rien, celui d'une rencontre faite une nuit, entre Argenteuil et Paris, alors que j'avais vingt-cinq ans.

Tout le bonheur de ma vie, à cette époque, consistait à canoter. J'avais une chambre chez un gargotier d'Argenteuil et, chaque soir, je prenais le train des bureaucrates, ce long train, lent, qui va, déposant, de gare en gare, une foule d'hommes à petits paquets, bedonnants et lourds, car ils ne marchent guère, et mal culottés, car la chaise administrative déforme les pantalons. Ce train, où je croyais retrouver une odeur de bureau, de cartons verts et de papiers classés, me déposait à Argenteuil. Ma yole m'attendait, toute prête à courir sur l'eau. Et j'allais dîner à grands coups d'aviron, soit à Bezons, soit à Chatou, soit à Epinay, soit à Saint-Ouen. Puis je rentrais, je remisais mon bateau et je repartais pour Paris à pied, quand j'avais la lune sur la tête.

Donc, une nuit sur la route blanche, j'aperçus devant moi un homme qui marchait. Oh! presque chaque fois j'en rencontrais de ces voyageurs de nuit de la banlieue parisienne que redoutent tant les bourgeois attardés. Cet homme allait devant moi lentement sous un lourd fardeau.

J'arrivais droit sur lui, d'un pas très rapide qui sonnait sur la route. Il s'arrêta, se retourna; puis, comme j'approchais toujours, il traversa la chaussée, gagnant l'autre bord du chemin.

Alors que je le dépassais vivement, il me cria:

"Hé, bonsoir, Monsieur."

Je répondis:

"Bonsoir, compagnon."

Il reprit:

"Vous allez loin comme ça?"

- Je vais à Paris.

- Vous ne serez pas long, vous marchez bien. Moi, j'ai le dos trop chargé pour aller vite."

J'avais ralenti le pas.

Pourquoi cet homme me parlait-il? Que transportait-il dans ce gros paquet? De vagues soupçons de crime me frôlèrent l'esprit et me rendirent curieux. Les faits divers des journaux en racontent tant, chaque matin, accomplis dans cet endroit même, la presqu'île de Gennevilliers, que quelques-uns devaient être vrais. On n'invente pas ainsi, rien que pour amuser les lecteurs, toute cette litanie d'arrestations et de méfaits variés dont sont pleines les colonnes confiées aux reporters.

Pourtant la voix de cet homme semblait plutôt craintive que hardie, et son allure avait été jusque-là bien plus prudente qu'agressive.

Je lui demandai à mon tour:

"Vous allez loin, vous?"

- Pas plus loin qu'Asnières.

- C'est votre pays Asnières?"

- Oui, Monsieur, je suis colporteur de profession et j'habite Asnières."

Il avait quitté la contre-allée, où cheminait dans le jour les piétons, à l'ombre des arbres, et il se rapprochait du milieu de la route. J'en fis autant. Nous nous regardions toujours d'un oeil suspect, tenant nos cannes dans nos mains. Quand je fus assez près de lui, je me rassurai tout à fait. Lui aussi, sans doute, car il me demanda:

"Ça ne vous ferait rien d'aller un peu moins vite?"

- Pourquoi ça?"

- Parce que je n'aime pas cette route-là dans la nuit. J'ai des marchandises sur le dos, moi; et c'est toujours mieux d'être deux qu'un. On n'attaque pas souvent deux hommes qui sont ensemble."

Je sentis qu'il disait vrai et qu'il avait peur. Je me prêtai donc à son désir, et nous voilà marchant côte à côte, cet inconnu et moi, à une heure du matin, sur le chemin qui va d'Argenteuil à Asnières.

"Comment rentrez-vous si tard, ayant des risques à courir?" demandai-je à mon voisin.

Il me conta son histoire.

Il ne pensait pas à rentrer ce soir-là, ayant emporté sur son dos, le matin même, de la pacotille pour trois ou quatre jours.

Mais la vente avait été fort bonne, si bonne qu'il se vit contraint de retourner chez lui tout de suite afin de livrer le lendemain beaucoup de choses achetées sur parole.

Il expliqua, avec une vraie satisfaction, qu'il faisait fort bien l'article, ayant une disposition particulière pour dire les choses, et que ce qu'il montrait de ses bibelots lui servait surtout à placer, en bavardant, ce qu'il ne pouvait emporter facilement.

Il ajouta:

"J'ai une boutique à Asnières. C'est ma femme qui la tient.

- Ah! vous êtes marié?

- Oui, M'sieu, depuis quinze mois. J'en ai trouvé une gentille de femme. Elle va être surprise de me voir revenir cette nuit."

Il me conta son mariage. Il voulait cette fillette depuis deux ans, mais elle avait mis du temps à se décider.

Elle tenait depuis son enfance une petite boutique au coin d'une rue, où elle vendait de tout: des rubans, des fleurs en été et principalement des boucles de bottines très jolies, et plusieurs autres bibelots dont elle avait la spécialité, par faveur d'un fabricant. On la connaissait bien dans Asnières, la Blulette. On l'appelait ainsi parce qu'elle portait souvent des robes bleues. Et elle gagnait de l'argent, étant fort adroite à tout ce qu'elle faisait. Elle lui semblait malade en ce moment. Il la croyait grosse, mais il n'en était pas sûr. Leur commerce allait bien; et il voyageait surtout, lui, pour montrer des échantillons à tous les petits commerçants des localités voisines; il devenait une espèce de commissionnaire voyageur pour certains industriels, et il travaillait en même temps pour eux et pour lui-même.

"Et vous, qu'est-ce que vous êtes?" dit-il.

Je fis des embarras. Je racontai que je possédais à Argenteuil un bateau à voiles et deux yoles de courses. Je venais m'exercer tous les soirs à l'aviron, et aimant l'exercice, je revenais quelquefois à Paris, où j'avais une profession que je laissai deviner lucrative.

Il reprit:

"Cristi, si j'avais des monacos comme vous, c'est moi qui ne m'amuserais pas à courir les routes comme ça la nuit. Ça n'est pas sûr par ici."

Il me regardait de côté et je me demandais si ce n'était pas tout de même un malfaiteur très malin qui ne voulait pas courir de risque inutile.

Puis il me rassura en murmurant:

"Un peu moins vite, s'il vous plaît. C'est lourd, mon paquet."

Les premières maisons d'Asnières apparaissaient.

"Me voilà presque arrivé, dit-il, nous ne couchons pas à la boutique: elle est gardée la nuit par un chien, mais un chien qui vaut quatre hommes. Et puis les logements sont trop chers dans le coeur de la ville. Mais écoutez-moi, Monsieur, vous m'avez rendu un fier service, car je n'ai pas le coeur tranquille, moi, sur les routes avec mon sac. Eh bien, vrai, vous allez

monter chez moi boire un vin chaud avec ma femme, si elle se réveille, car elle a le sommeil dur, et elle n'aime pas ça, qu'on la réveille. Puis, sans mon sac je ne crains plus rien, je vous reconduis aux portes de la ville avec mon gourdin."

Je refusai, il insista, je m'obstinai, il s'acharna avec une telle peine, un tel désespoir sincère, une telle expression de regret, car il ne s'exprimait pas mal, me demandant d'un air blessé "si c'était que je ne voulais pas boire avec un homme comme lui", que je finis par céder et le suivis par un chemin désert vers une de ces grandes maisons délabrées qui forment la banlieue des banlieues.

Devant ce logis j'hésitai. Cette haute baraque de plâtre avait l'air d'un repaire de vagabonds, d'une caserne de brigands suburbains. Mais il me fit passer le premier en poussant la porte qui n'était point fermée. Il me pilota par les épaules, dans une obscurité profonde, vers un escalier que je cherchais des pieds et des mains, avec la peur légitime de tomber dans un trou de cave.

Quand j'eus rencontré la première marche, il me dit: "Montez, c'est au sixième."

En fouillant dans ma poche, j'y découvris une boîte d'allumettes-bougies, et j'éclairai cette ascension. Il me suivait en soufflant sous son sac, répétant: "C'est haut! c'est haut!"

Quand nous fûmes au sommet de la maison, il chercha sa clef, attachée avec une ficelle dans l'intérieur de son vêtement, puis il ouvrit sa porte et me fit entrer.

C'était une chambre peinte à la chaux, avec une table au milieu, six chaises et une armoire de cuisine contre les murs.

"Je vais réveiller ma femme, dit-il, puis je descendrai à la cave chercher du vin; il ne se garde pas ici."

Il s'approcha d'une des deux portes qui donnaient dans cette première pièce et il appela: "Bluette! Bluette!" Bluette ne répondit pas. Il cria plus fort: "Bluette! Bluette!" Puis, tapant sur la planche à coups de poing; il murmura: "Te réveilleras-tu, nom d'un nom!"

Il attendit, colla son oreille à la serrure et reprit calme: "Bah! faut la laisser dormir si elle dort. Je vas chercher le vin, attendez-moi deux minutes."

Il sortit. Je m'assis résigné.

Qu'étais-je venu faire là? Soudain, je tressaillis. Car on parlait bas, on remuait doucement, presque sans bruit, dans la chambre de la femme.

Diable! N'étais-je pas tombé dans un guet-apens? Comment ne s'était-elle pas réveillée, cette Bluette, au bruit qu'avait fait son mari, aux coup qu'il avait frappés sur la porte? N'était-ce pas un signal pour dire aux complices: "Il y a un pante dans la boîte. Je vas garder la sortie. Affaire à vous." Certes, on s'agitait de plus en plus, on toucha la serrure; on fit tourner la clef. Mon coeur battait. Je me reculai jusqu'au fond de l'appartement en me disant: "Allons, défendons-nous!" et saisissant une chaise de bois à deux mains par le dossier, je me préparai à une lutte énergique.

La porte s'entr'ouvrit, une main parut qui la maintenait entrebâillée, puis une tête, une tête d'homme coiffée d'un chapeau de feutre rond se glissa entre le battant et le mur, et je vis deux yeux qui me regardaient. Puis, si vite que je n'eus pas le temps de faire un mouvement de défense, l'individu, le malfaiteur présumé, un grand gars, nu-pieds, vêtu à la hâte, sans cravate, ses souliers à la main, un beau gars, ma foi, un demi-monsieur, bondit vers la sortie et disparut dans l'escalier.

Je me rassis, l'aventure devenait amusante. Et j'attendis le mari qui fut longtemps à trouver

son vin. Je l'entendis enfin qui montait l'escalier et le bruit de ses pas me fit rire, d'un de ces rires solitaires qui sont si durs à comprimer.

Il entra, portant deux bouteilles, puis me demanda:

"Ma femme dort toujours. Vous ne l'avez pas entendue remuer?"

Je devinai l'oreille collée contre la porte, et je dis:

"Non, pas du tout."

Il appela de nouveau!

"Pauline!"

Elle ne répondit rien, ne remua pas. Il revint à moi, s'expliquant:

"Voyez-vous, c'est qu'elle n'aime pas ça quand je reviens dans la nuit boire un coup avec un ami.

- Alors, vous croyez qu'elle ne dort pas?

- Pour sûr, qu'elle ne dort plus."

Il avait l'air mécontent.

"Eh bien!, trinquons", dit-il.

Et il manifesta tout de suite l'intention de vider les deux bouteilles, l'une après l'autre, là, tout doucement.

Je fus énergique, cette fois. Je bus un verre, puis je me levai. Il ne parlait plus de m'accompagner, et regardant avec un air dur, un air d'homme du peuple fâché, un air de brute en qui la violence dort, la porte de sa femme, il murmura:

"Faudra bien qu'elle ouvre quand vous serez parti."

Je le contemplais, ce poltron devenu furieux sans savoir pourquoi, peut-être par un obscur pressentiment, un instinct de mâle trompé qui n'aime pas les portes fermées. Il m'avait parlé d'elle avec tendresse; maintenant il allait la battre assurément.

Il cria encore un fois en secourant la serrure:

"Pauline!"

Une voix qui semblait s'éveiller, répondit derrière la cloison:

"Hein, quoi?"

- Tu m'as pas entendu rentrer?

- Non, je dormais, fiche-moi la paix.

- Ouvre ta porte.

- Quand tu seras seul. J'aime pas que tu amènes des hommes pour boire dans la maison la nuit."

Alors je m'en allai, trébuchant dans l'escalier, comme l'autre était parti, dont je fus le complice. Et en me remettant en route vers Paris, je songeai que je venais de voir dans ce taudis une scène de l'éternel drame qui se joue tous les jours, sous toutes les formes, dans tous les mondes.

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)